



Atlante² printemps 2015

Querelles littéraires et disputes politiques
Italie et Espagne (XIII^e - XVII^e siècles)

**Querelles littéraires et
disputes politiques**

**Italie et Espagne
XIII^e - XVII^e siècles**

Coordination

Michèle Guillemont

El final de la historia sólo es referible en metáfora, ya que pasa en el reino de los cielos, donde no hay tiempo. Tal vez cabría decir que Aureliano conversó con Dios y que Éste se interesa tan poco en diferencias religiosas que lo tomó por Juan de Panonia. Ello, sin embargo, insinuaría una confusión de la mente divina. Más correcto es decir que en el paraíso, Aureliano supo que para la insondable divinidad, él y Juan de Panonia (el ortodoxo y el hereje, el aborrecedor y el aborrecido, el acusador y la víctima) formaban una sola persona.

« Los teólogos », Jorge Luis Borges, *El Aleph*.

Avant-Propos	5
Anne ROBIN Charles d'Anjou ou un seigneur allemand ? Dispute en vers entre Florentins (1278-80 ?). La tenson de dix-sept sonnets du manuscrit Vaticano Latino 3793 (V 882-898)	11
Roland BÉHAR La « correction amiable ». Formes de la controverse poétique dans les débuts de la théorie poétique vernaculaire au XVI ^e siècle	37
Luca SALZA « Bien que je n'aie jamais été aussi sauvage, grossier et mal élevé que vous dans les conversations et les disputes, sachez qu'il m'est arrivé, jadis, d'être tout aussi ignorant » : Stratégies discursives de la polémique scientifique dans le <i>Souper des Cendres</i> de Giordano Bruno	71
Alexandra MERLE Le débat sur la résistance au tyran dans la littérature politique espagnole des <i>Comunidades</i> de Castille à la fin du règne de Philippe II	90
Claire BOUVIER Les controverses à propos des Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie de Jésus : la défense des <i>conversos</i> du père Pedro de Ribadeneyra (1526-1611)	117
Manuela Águeda GARCÍA-GARRIDO Sermons espagnols dans la France moderne : censure, pouvoir et controverse au temps de la restauration catholique (1598-1611)	161
Sarah VOINIER Défense et censure d'un jésuite de cour : la controverse autour du Père Jerónimo de Florencia	191
Michèle GUILLEMONT <i>Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana</i> (Madrid, 1599-Lisbonne, 1604) de M. Alemán et la controverse <i>De auxiliis divinae gratiae</i>	211
Philippe ROUACHED Aristocrates contre <i>letrados</i> : la guerre de plume entre le comte de Villamediana et quelques créatures du duc de Lerma	239
Alexandra TESTINO Querellas políticas en torno al Conde de Oropesa en las postrimerías del reinado de Carlos II	264
Annexe Paul Groussac, <i>Le Don Quichotte d'Avellaneda. Une énigme littéraire</i>	292
Résumés	400

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements aux institutions de la Région du Nord Pas de Calais qui autorisent *Atlante* à inclure trois photographies de pièces appartenant à leurs collections :

- le Musée du Mont-de-Piété de Bergues pour le dessin à partir de la « La dispute du Saint Sacrement » de Raphaël (Inv. 330) (© Bergues, Musée du Mont-de-Piété / Philippe Beurtheret)

- le Musée de la Chartreuse de Douai pour la face interne du volet droit du triptyque « L'Immaculée Conception » de Jean Bellegambe (Inv. 23) (© Musée de la Chartreuse, Douai)

- le Musée de l'Hôtel Sandelin de Saint-Omer pour le tableau de Jusepe de Ribera, « La dispute des philosophes » (France, vers 1635-1640, huile sur toile, Musée de l'Hôtel Sandelin, Inv. 0242 CM © Ph. Beurtheret)

Avant-Propos

À l'époque moderne, où la dispute constituait la méthode traditionnelle d'enseignement, la contradiction était omniprésente dans l'élaboration et la réception des savoirs scientifiques, théologiques, juridique, rhétoriques, littéraires, artistiques... Inhérente à l'échange, cette tension est devenue objet de recherche¹ en dépit des difficultés à l'approcher – dues à la variété des domaines concernés, à l'extraordinaire diversité des modes d'expression² (de la simple réplique à la polémique virulente³), à la contradiction des objectifs affichés ou implicites (recherche de la vérité ou évitement de l'échange véritable), à l'importance et la complexité des enjeux.

Malgré des chantiers d'envergure⁴, la monarchie espagnole des XVI^e et XVII^e siècles reste encore peu observée à partir de cette perspective agonistique. Le poids de l'histoire culturelle la plus répandue en France explique peut-être cette

¹ Projet AGON « La Dispute : cas, querelles, controverses et création à l'époque moderne » (<http://www.agon.paris-sorbonne.fr>) qui a notamment publié *Le Temps des querelles*, dir. Jeanne-Marie HOSTIOU et Alain VIALA, *Littératures classiques*, Paris, n°81, 2013 et des « Orientations bibliographiques » de Jeanne-Marie HOSTIOU, p. 281-312.

² Dans le numéro *Comment on se dispute. Les formes de la controverse*, voir en particulier Antoine LILTI, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Paris, n°25, 2007, p. 13-28.

³ Parmi les nombreuses publications collectives récentes, citons en particulier *La Parole polémique*, études réunies par Gilles DECLERCQ, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL, Paris, Champion, 2003 ; *La Polémique au XVII^{ème} siècle*, *Littératures classiques*, 59, 2006 ; *Le Mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, dir. Vincent AZOULAY et Patrick BOUCHERON, Paris, Champ Vallon, 2009 ; *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, dir. Luce ALBERT et Loïc NICOLAS, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 2011, ainsi que l'ouvrage qui vient de paraître : *Les États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, dir. Emmanuel BURON, Philippe GUÉRIN, Claire LESAGE, Rennes, Co-édition Presses universitaires de Rennes, 2015. Enfin, l'étude magistrale de Jean-Pascal GAY, *Morales en conflit. Théologie et polémique au Grand Siècle (1640-1700)*, Paris, Cerf-Histoire, 2011.

⁴ Les publications dans le cadre du projet ANR « Augustin en Espagne » dirigé par Marina MESTRE ZARAGOZA et Philippe RABATÉ apportent considérablement à la connaissance des débats fondamentaux des XVI^e et XVII^e siècles. Le domaine espagnol est pleinement présent dans le projet ANR « Les idées du théâtre » de la Renaissance à l'âge classique. Mercedes BLANCO a lancé et dirige l'entreprise d'explorer la querelle gongorine en Europe et en Amérique et d'en éditer le corpus, dans le cadre de l'Observatoire de la vie littéraire (OBVIL) de l'université Paris-Sorbonne.

tendance. L'opinion a longtemps prévalu que le silence⁵, prudent ou contraint, aurait triomphé contre tout dissentiment dans ces territoires méridionaux « contre-réformistes » où populations et élites, muselées par l'Inquisition et dogmatisées par une Église tridentine et monolithique, se seraient trouvées enveloppées dans des « ténèbres spirituelles »⁶, privées d'une capacité spéculative véritable.

L'exposition « Velázquez »⁷ à Paris — une première en France sur cet artiste — est opportunément venue rappeler au grand public que la péninsule ibérique participait pleinement de l'espace agonistique européen et « Séville, capitale de toutes les nouveautés »⁸, sans doute plus que toute autre centre urbain. Ainsi, parmi les pièces choisies sur le thème de l'Immaculée Conception, un tableau de Francisco Pacheco offre le portrait de Miguel Cid, acteur et publiciste efficace⁹ de l'explosion immaculiste andalouse à partir de 1615, moment et espace particulier d'une controverse qui, sous nombre de variantes, traversa l'Europe entre les XII^e et XIX^e siècles. Cette mise en scène d'un conflit très contemporain, à la recherche d'une adhésion à une cause, rappelle le talent du Siècle d'Or à passer de la querelle à la création, sans doute davantage admis dans la culture plus spécifiquement littéraire. Tout « honnête homme » européen sait ce que les Lettres doivent à l'activité « disputante » espagnole, longtemps magnifiée dans le genre du dialogue¹⁰ avant de devenir matière à franche diversion dans le *Quichotte* — où quelque dispute pseudo-scolastique sur un bassin-armet dégénère en pugilat¹¹ ou un bachelier peut

⁵ *Les Voies du silence dans l'Espagne des Habsbourg*, dir. Alexandra Merle et Araceli Guillaume-Alonso, Paris, PUPS, 2013.

⁶ George Henry BORROW, *La Bible en Espagne*, Paris, Librairie d'Amyot, 1845, p. VIII.

⁷ Grand Palais, Galeries Nationales : « Velázquez », 25 mars-13 juillet 2015, commissaire Guillaume Kientz.

⁸ C'est le titre donné à la première salle de cette exposition.

⁹ Pour une étude de cette toile appartenant à un ensemble de trois œuvres de Francisco Pacheco, voir Antonio GONZÁLEZ POLVILLO, « La Congregación de la Granada, el Inmaculismo sevillano y los retratos realizados por Francisco Pacheco de tres de sus principales protagonistas: Miguel Cid, Bernardo de Toro y Mateo Vázquez de Leca », *Atrio : revista de Historia del arte*, 15-16, 2009-2010, p. 47-72.

¹⁰ Concernant ce genre fondamental dans la péninsule ibérique, se reporter aux travaux du *Grupo de Estudios de Prosa Hispánica Bajomedieval Renacentista* dirigé par Consolación BARANDA LETURIO et Ana VIAN HERRERO et le portail internet DIALOGYCABDDH (Biblioteca Digital de Diálogo Hispánico).

¹¹ Miguel de CERVANTÈS, *Don Quichotte*, I, XLV.

avouer l'impuissance de son bagage universitaire face aux jeux de la réalité et de la fiction en recourant à la formule *Dubitat Augustinus*¹².

On l'aura compris : à un moment où l'agône européen de l'époque moderne retient l'attention de nombreux spécialistes – peut-être avec l'inquiétude latente sur le devenir du débat à l'université et dans nos démocraties actuelles¹³ –, ce numéro 2 d'*Atlante* rappelle l'appartenance au « temps des querelles » de quelques régions romanes. Précisons d'emblée que si les quelques études de cas présentées ici ne peuvent donner qu'un très bref aperçu de l'étendue et de l'épaisseur de l'activité controversiste du sud européen, elles privilégient le biais de l'interaction littéraire, religieuse, politique, territoriale... complexe, avec l'objectif d'inciter à des explorations plus ambitieuses.

Il était important de commencer par l'Italie – source de la vie intellectuelle moderne européenne –, par le XIII^e siècle – celui des disputes par excellence –, et par une *tenson*, un terme désormais très méconnu ou oublié du lexique et des formes du désaccord. Aussi Anne Robin offre-t-elle l'étude de quelques vers appartenant au manuscrit Vaticano Latino 3793, témoin d'une première poésie italienne ambiguë, aux enjeux linguistiques et idéologiques complexes. À cette remontée aux origines de la création romane suit l'examen par Roland Béhar des controverses décisives du XVI^e siècle autour de la poésie lyrique en langue vernaculaire, détaillées dans leurs modalités italiennes, françaises et castillanes jusqu'à la polémique qu'éveilla la publication de *Obras de Garcilasso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera* – toujours à Séville – en 1580.

Pour les domaines scientifiques et politiques, deux contributions, celles de Luca Salza et d'Alexandra Merle, présentent des aspects totalement opposés de la vie intellectuelle dans les territoires de la monarchie catholique des Habsbourg d'Espagne au XVI^e siècle. S'agissant de Giordano Bruno, la passion de la liberté de ce philosophe, « agone » par excellence, lui fit éviter le centre de la monarchie espagnole sur son itinéraire européen et le mena un temps en Angleterre. Son

¹² M. de CERVANTÈS, *Don Quichotte*, II, cap. L.

¹³ Concernant nos démocraties, évoquons rapidement l'essai de Ruth AMOSSY, *Apologie de la polémique*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 2014, et pour la participation aux débats publics et civils des scientifiques, *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques* d'Yves CITTON, Versailles, Éditions Quae, 2013.

Souper des Cendres (Londres, 1584) relate la conversation tenue chez Sir Fulke Greville, un premier jour de Carême, où le Nolain livre bataille en faveur de l'héliocentrisme copernicien et se heurte à l'ignorance de ses hôtes, dépourvus d'une capacité véritable de débattre. Par contraste, nous faisons suivre l'analyse de cette modalité unique et inouïe de l'affrontement intellectuel par celle du débat, incertain et inquiet, sur la question de la résistance au tyran et celle du tyranicide, aux conséquences paradoxales dans une Espagne où le pouvoir royal ne cesse de se renforcer.

Un aperçu, quoique succinct, sur les querelles et les disputes à l'âge moderne en Espagne et en Italie ne pouvait éviter la Compagnie de Jésus¹⁴. Revisitant des fonds d'archives conservées à Rome pour préciser les positions particulières du père Pedro de Ribadeneyra, Claire Bouvier réexamine les conflits internes à l'ordre ignacien, entre factions italiennes, portugaises et castillanes, jusqu'à l'adoption du fameux statut de pureté de sang lors de la Cinquième Congrégation Générale (1593-1594). Pour les premières années du XVII^e siècle, c'est encore une tension très « nationaliste » que Manuela Águeda García-Garrido explore à partir de la réception controversée en France de la traduction des sermons jésuites espagnols pour la béatification d'Ignace de Loyola (Deza, Rebullosa et Valderrama par le père Solier), dans un royaume de France qui vient de rétablir la Compagnie de Jésus mais où, en pleine restauration catholique et sous la régence de Marie de Médicis, le ressentiment anti-espagnol ne faiblit pas. Quant à l'art oratoire sacré au cœur du royaume de Castille, il n'échappe pas plus à la perspective controversiste, selon l'étude de Sarah Voinier sur la figure de Jerónimo de Florencia, prédicateur à partir de 1609 du monarque dévot Philippe III, jésuite courtisan et intrigant que railla Luis de Góngora.

Du XVI^e au XVII^e siècle, on remarque en Espagne une extension publique croissante des désaccords théologiques et politiques, et partant une évolution remarquable des formes du désaccord. Ainsi, c'est en lien avec la fameuse controverse *De Auxiliis* à l'étendue territoriale et temporelle européenne

¹⁴ *Les Antijésuites: discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, dir. Pierre-Antoine FABRE et Catherine MAIRE, Rennes, PUR, 2010.

particulièrement vaste qu'est relu un texte clé du moment de l'autonomisation de la fiction narrative, la « poétique histoire » ou roman du *Guzmán de Alfarache*. En ce même début du XVII^e siècle marqué par l'aristocratisation de la vie politique, la satire redevient une arme redoutable de combat. Aussi est-ce dans le cadre d'une compétition aiguë entre élites, au moment de la chute du grand favori de Philippe III, Lerma, que Philippe Rouached examine la querelle entre le très talentueux comte de Villamediana et quelques *letrados* annonciateurs du fonctionnaire pusillanime et hargneux. Enfin, c'est une véritable « campagne » d'opposition à un ministre tout puissant qu'Alejandra Testino reconstruit à l'orée du Siècle des Lumières et de ce règne de transition entre les dynasties des Habsbourg et des Bourbons qu'est le règne de Charles II, où tout type d'écrit participe à la constitution d'un véritable « espace public » et où apparaît déjà le formidable enjeu de la succession du trône d'Espagne.

Pour sa rubrique documentaire, ce numéro d'*Atlante* réédite un texte qui relie querelles littéraires et disputes politiques, époques moderne et contemporaine, depuis les continuations apocryphes des immenses fictions narratives *Guzmán de Alfarache* et *Don Quichotte* du XVII^e siècle... jusqu'à la polémique européenne et américaine sur la capacité scientifique de l'Espagne. Au-delà de la « curiosité » que constitue le texte « Le *Quichotte* d'Avellaneda. Une énigme littéraire » (Paris, 1903), c'est le passage du conflit à la création que nous évoquons par le choix de ce document l'auteur de cet essai, Paul Groussac, acteur français de la vie intellectuelle argentine de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, directeur de la *Biblioteca Nacional* d'Argentine, étant désormais régulièrement considéré dans le Río de la Plata comme l'inspirateur du fameux « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* » de Jorge Luis Borges.



Dessin à partir de « La dispute du Saint Sacrement » de Raphaël (Inv. 330)

(© Bergues, musée du Mont-de-Piété / Philippe Beurtheret)

Charles d'Anjou ou un seigneur allemand ?

Dispute en vers entre Florentins (1278-80 ?)

La tenson de dix-sept sonnets du manuscrit Vaticano Latino 3793

(V 882-898)

Anne Robin

Université Lille 3, CECILLE EA 4074

La dispute en vers : genre important de la littérature italienne des origines

Une « tenson » est une dispute, une querelle — en français le mot est utilisé avec ce sens jusqu'au XVI^e — et, en littérature, « un genre poétique dialogué où les interlocuteurs s'opposent sur un sujet donné »¹ : une dispute en vers donc. Le modèle de la tenson médiévale italienne, comme celui des tensons en galaïco-portugais connaissant leur apogée (1250-1280) à l'époque d'Alphonse X de Castille (dit le Sage), est provençal et prend le nom de *tornejament* (tournoi) quand il y a plus de deux intervenants. Chaque troubadour s'exprimait tour à tour dans une strophe de *canço* en reprenant le schéma des rimes de son

¹ Alain REY, dir., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998, p. 3793. Voir aussi Giorgio INGLESE et Raffaella ZANNI, *Metrica e retorica del Medioevo*, Rome, Carocci, 2011, entrée « *tenzone* » et les études que Claudio Giunta a consacrées à la tenson italienne, en particulier les définitions de la tenson provençale tirées de traités de métrique et pertinentes pour les tensons italiennes les plus anciennes, dont celle dont nous nous occupons ici : *Due saggi sulla tenzone*, Rome-Padoue, Antenore, 2002, p. 17-18. Pour la tenson dans la littérature romane et des distinctions terminologiques entre tenson, *contrasto*, et *conflictus* voir Matteo PEDRONI et Antonio STÄUBLE, éd., *Il genere « tenzone » nelle letterature romanze delle Origini*, Ravenna, Longo, 1999.

interlocuteur. Les tensons en galaïco-portugais fonctionnent de la même manière et l'on a conservé en Italie une tenson siennoise suivant ce modèle et méritant d'être citée ici, car c'est, comme notre objet d'étude, une tenson politique opposant un partisan du parti impérial à un partisan du parti pontifical (1261)². Ce texte fait toutefois figure d'exception, car la forme métrique utilisée dans les tensons italiennes est la forme inventée dans la première moitié du XIII^e siècle au sein de l'École sicilienne : le sonnet³. Chaque interlocuteur de la tenson se sert désormais d'un sonnet comme d'une strophe de chanson⁴, et la tenson elle-même n'est plus une chanson mais un ensemble de sonnet.

Ce genre est très important dans la littérature italienne du XIII^e siècle. On en voudra pour preuve la place de choix que lui accorde le manuscrit Vaticano 3793 : ce manuscrit, le plus riche des trois témoins les plus anciens de la poésie italienne (composé fin XIII^e-début XIV^e), qui, comme les grandes anthologies des troubadours, présente les poèmes en les classant par formes métriques selon leur degré de noblesse (les chansons en tête, les sonnets ensuite) et qui, en raison de l'extrême rigueur historique et culturelle de son ordonnancement, est « un véritable monument littéraire et critique en l'honneur de la poésie pré-stilnoviste », ouvre par des tensons la partie consacrée aux sonnets⁵. Cette

²Le gibelin partisan de Manfred, un certain Provenzano, est sans doute identifiable avec le siennoise Provenzano Salvani dont parle Dante dans la *Divine Comédie* (*Purgatoire*, XI, v. 109-138), tandis que le guelfe, partisan du Pape Urbain IV, est le jongleur professionnel Ruggieri Apugliese. Ils évoquent, un an après la victoire des gibelins siennois sur les guelfes florentins à Montaperti (1260), la sortie de Sienne des guelfes de la ville. Tenson éditée par Gianfranco CONTINI, in *Poeti del Duecento*, Milan-Naples, Ricciardi, 1960, vol. I, p. 907-911.

³Le sonnet est une création du principal poète de l'École sicilienne, Giacomo da Lentini. Voir Roberto ANTONELLI, « L'“invenzione del sonnetto” », in *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia : a cinquant'anni dalla sua laurea*, Mucchi, Modène, 1989, I, p. 35-75; Anne ROBIN, « Une innovation sicilienne », *In'hui*, n° 52-53 : *Les métamorphoses du sonnet*, Bruxelles, Le Cri & Jacques Darras, 1999, p. 5-12.

⁴Quelques tensons se développent sur un seul sonnet à l'intérieur duquel les voix des poètes alternent. C'est le cas de deux des tensons politiques florentines que nous citons plus loin (voir note n° 12).

⁵R. ANTONELLI, « Struttura materiale e disegno storiografico del canzoniere vaticano », in Lino LEONARDI, éd., *I canzonieri, Studi critici*, vol. 4, Florence, Sismel, Il Galluzzo, 2001, p. 7. Notre

importance apparaît également dans l'écrit de Dante qui est à la fois une somme sur la tradition lyrique romane et une autobiographie littéraire — la *Vita Nova* (vers 1294) — qui débute par le rappel d'une dispute en vers proposée par le jeune poète et marquant son entrée dans la vie littéraire (elle aurait eu lieu vers 1283)⁶.

Les tensons que nous venons d'évoquer, celles des Siciliens et celle à laquelle participe le jeune Dante, traitent toutes, d'une façon ou d'une autre, de l'amour. C'est l'unique sujet de la poésie des Siciliens qui se décline, dans leurs tensons, sous la forme de discussions sur l'essence d'amour et sa phénoménologie⁷. Puis, cette thématique érotique parcourant toute la poésie ultérieure, on la retrouve notamment dans les tensons fictives des pré-stilnovistes où s'expriment tour à tour l'amant et sa dame. Mais avec la génération succédant aux Siciliens qui vit « dans des villes en perpétuel désaccord, déchirées par des luttes de classes et par les heurts entre les partisans du pape (guelfes) et les partisans de l'empereur (gibelins) »⁸, la poésie s'ouvre à des thématiques morales et politiques devenant naturellement l'objet de disputes en vers⁹. Le traitement de telles thématiques peut relever du registre sérieux, mais aussi du registre comique dont nous ne citerons qu'un exemple avant de nous focaliser sur les tensons politiques. Dante est connu pour être l'interlocuteur d'une tenson avec Forese Donati se situant

traduction. Les tensons auxquelles Giacomo da Lentini a pris part précèdent les sonnets du poète n'appartenant pas à une correspondance.

⁶ Dante ALIGHIERI, *Vita nova*, éd. Stefano CARRAI, Milan, Rizzoli, 2009, 1.20-2.2. À cette occasion Dante décrit très précisément le mécanisme social de la tenson : cf. l'étude de Michelangelo PICONE, « La tenzone *De amore* fra Iacopo Mostacci, Pier della Vigna e il Notaio », in *Il genere « tenzone »*, *op. cit.*, p. 13-31. Pour la *Vita nova* comme *summa* de la tradition lyrique romane cf. p. 13 et n. 1.

⁷ Outre la tenson étudiée par M. Picone dans l'étude citée ci-dessus et dont on peut lire une traduction française de Claude PERRUS dans *Anthologie bilingue de la poésie italienne*, Paris, Gallimard, 1994, p. 22-25, il existe une tenson de cinq sonnets entre Giacomo da Lentini et l'Abbé de Tivoli. cf. R. ANTONELLI, éd., *I poeti della scuola siciliana* vol. 1 : *Giacomo da Lentini* (1200 ?-125. ?), Milan, Mondadori, 2008, p. 349-385.

⁸ Marco SANTAGATA, « Appunti per una storia dell'antica lirica profana », *Nuova rivista di letteratura italiana*, vol. 4, 2001, p. 23. Notre traduction.

⁹ Sur les tensons des pré-stilnovistes, cf. S. CARRAI, *La lirica toscana nel Duecento*, Rome-Bari, Laterza, 1997.

aux antipodes de l'échange avec Guido Cavalcanti et d'autres interlocuteurs rappelé au début de la *Vita Nova*. Dans cette tenson de six sonnets (début des années 1290 ?), célèbre par les accusations d'impuissance, de bâtardise, de lâcheté, de déchéance etc., échangées entre les deux intervenants, ceux-ci se reprochent une multitude de défauts et la dispute se transforme en un échange d'insultes et d'invectives. Ce registre injurieux, fréquent dans les tensons des troubadours, est pratiquement absent des tensons médiévales italiennes dit Claudio Giunta dans son édition des *Rime* de Dante¹⁰. Mais il affleure, comme nous le verrons, dans les tensons politiques.

Les tensons politiques : un sous-genre toscan

Hormis la chanson-tenson siennoise précédemment évoquée qui date de 1261, et une tenson entre frère Guglielmo dei Romitani et Guido Orlandi faisant allusion à la période précédant l'entrée de Charles de Valois à Florence en 1301¹¹, les disputes politiques connues à ce jour, toutes florentines, s'étendent sur une période limitée comprise entre 1267 et 1280 environ. Au nombre de cinq, dont celle faisant l'objet de notre étude, elles opposent des poètes qui interviennent dans plusieurs d'entre elles en débattant des chances que les candidats au titre impérial, se succédant entre la mort de Manfred (1266) et la victoire définitive de Rodolphe de Habsbourg sur son ultime rival Ottokar II de Bohême (1278), ont de l'emporter sur Charles d'Anjou, le champion que la papauté a finalement trouvé pour lui venir en aide contre les Souabe et auquel elle a donné la couronne de Sicile en 1266 et le titre de vicaire impérial en

¹⁰ Dante ALIGHIERI, *Opere, vol. I, Rime, Vita Nova, De vulgari Eloquentia*, éd. Cl. GIUNTA, Guglielmo GORNI, Mirko TAVONI, Introduzione di M. SANTAGATA, Milan, Mondadori, 2011, p. 286.

¹¹ Sandro ORLANDO, « Una tenzone di Guido Orlandi (Appunti di lettura) », *Studi di filologia italiana*, XXXIV, 1976, p. 55-60.

Toscane deux ans plus tard¹². Dans ce sous-genre toscan, jamais n'est nommé le « seigneur » annoncé par les ennemis de Charles d'Anjou. Ce flou s'explique par l'incertitude propre à la période du Grand Interrègne¹³ et aux premières années du règne de Rodolphe de Habsbourg qui, une fois élu empereur (1273), doit conquérir son pouvoir dans les faits et venir se faire couronner à Rome¹⁴. Il s'explique également par l'attitude prophétique adoptée, dans ces poèmes, par les partisans du camp impérial qui prédisent la descente en Italie, non pas d'une personne précise, mais d'un « seigneur » anonyme. Il en résulte que toutes ces tensons sont difficilement datables.

La tenson de dix-sept sonnets du manuscrit Vaticano 3793¹⁵

La tenson de dix-sept sonnets ne déroge pas à cette « règle », d'autant que la composition d'un aussi grand nombre de poèmes a dû prendre un certain temps. Pas d'unanimité donc pour dater la dispute. Mais parmi les deux périodes

¹² Sur les quatre autres tensons : Gianfranco FOLENA, « Cultura poetica dei primi Fiorentini » (1970), in *Textus testis, Lingua e cultura poetica delle origini*, Turin, Bollato Boringhieri, 2002, p. 193-196 ; A. ROBIN, « Espoirs gibelins au lendemain de Bénévent. Les tensons politiques florentines (1267-1275 environ) », *Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne*, n° 11, *La poésie politique dans l'Italie médiévale*, 2005, p. 47-85 ; Irene MAFFIA SCARIATI, « Indizi per una datazione del Tesoretto », in *Dal « Tesoro » al tesoretto*, Rome, Aracne, 2010, p. 25-54 ; Marco BERISSO, « Monte Andrea », in *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 76, 2012 (le *Dizionario Biografico degli Italiani, DBI*, est cité dans sa version électronique : <http://www.treccani.it/biografie/>) ; et Paolo BORSA, « Pace, giustizia e bene comune da Guittone a Dante. La poesia politica in età comunale », *Per leggere*, n°26, 2014, p. 141-156.

¹³ On désigne de cette façon les quelques vingt ans ayant suivi la mort, en 1254, du fils héritier de Frédéric II, Conrad IV, et pendant lesquels aucun prétendant au trône impérial n'est parvenu à l'emporter sur ses concurrents. Cette période s'achève avec l'élection de Rodolphe de Habsbourg.

¹⁴ Strictement, pour avoir le titre d'empereur, il faut jusqu'à Charles Quint être allé à Rome se faire couronner par le Pape. Avant cette cérémonie le futur empereur n'a que le titre de « Roi des Romains ». Nous utilisons le terme d'empereur dans un raccourci simplificateur.

¹⁵ La tenson a été éditée et très utilement paraphrasée par Francesco Filippo MINETTI in Monte ANDREA, *Le Rime*, Florence, La Crusca, 1979. Sauf précision contraire, je citerai à partir de l'édition des *Concordanze della lingua poetica delle origini (CLPIO)*, éd. d'Arco Silvio AVALLE, Milan-Naples, Ricciardi, 1992.

généralement proposées¹⁶ vers 1267-68, au moment où Conradin vient en Italie, ou vers 1278-80 — cette dernière date semble désormais la plus probable et paraît tout à fait convaincante pour interpréter les allusions obscures que font certains poètes.

Dans le sonnet 5, aux vers 11-12, Chiaro Davanzati dit du rival de Charles : « A lui personne ne peut s'opposer : le pape le permet et l'autre (c'est-à-dire Charles) n'y peut rien »¹⁷. Et dans le sonnet 12, aux vers 9-11, Lambertuccio Frescobaldi dit de ce même seigneur :

car vient l'épée allemande qui sait faire des miracles,
les coups qu'elle porte révèlent clairement
pour quelle raison le Pape la bénit et la signe¹⁸.

Qui peut être ce seigneur béni du pape et dont l'épée fait des miracles ? Certainement pas Conradin auquel le pape Clément IV était hostile¹⁹. Tandis que Rodolphe de Habsbourg a été vu d'un bon œil par plusieurs successeurs de Pierre : Grégoire X (sept. 1271-janv. 1276) a appuyé son élection au titre impérial, et Nicolas III (nov. 1277-août 1289) a agi en sa faveur lorsqu'il a

¹⁶ Sur les deux « écoles » cf. Aldo MENICHETTI, in Chiaro DAVANZATI, *Rime*, Bologne, Commissione per i testi di lingua, 1965, p. 368-369. Sur la faveur accordée à la datation la plus tardive, cf. entre autres R. ANTONELLI et Simonetta BIANCHINI, « Dal clericus al Poeta », in *Letteratura italiana, vol. II, Produzione e Consumo*, Turin, Einaudi, 1983, p. 188, et le point fait plus récemment par I. MAFFIA SCARIATI, « A proposito di « un cavalier valente » : Pallamidesse Bellindote », *Studi mediolatini e volgari*, vol. 53, 2007, p. 240-241, n. 41, rééd. in *Dal « Tesor »...*, *op. cit.*

¹⁷ Le texte sera cité en français hormis quand il s'agira de mettre en évidence le raffinement métrique. Nous sommes l'auteur des traductions de la tenson qui sera éditée prochainement dans son intégralité. Nous remercions Claude Perrus pour sa relecture et ses précieuses suggestions.

*Ver' lui nesuno <co> contastare no pò:
conciède il papa, e l'altro non dispò.*

¹⁸ *Ché la tedesca spada viene com sengna:
per suo colpire n'è mostra la 'msengna
perché 'lPapa la benedicie e sengna!*

« Segna », sur le modèle biblique, et présent chez Iacopone da Todi (Iacopone DA TODI, *Laude*, éd. Franco Mancini, Rome-Bari, Laterza, 1974, *Glossario*) désignerait, selon F. F. Minetti, *op. cit.*, *Premessa*, p. 27, n. 8., les signes divins, soit, en bonne part, les miracles.

¹⁹ Robert DAVIDSOHN, *Storia di Firenze. II Guelfi e ghibellini. Parte I Lotte sveve*, Florence, Sansoni, 1956, p. 822, p. 841-843.

contraint Charles d'Anjou à démissionner de ses charges de sénateur de Rome et de vicaire impérial pour la Toscane en septembre 1278²⁰. En quoi l'épée de Rodolphe ferait-elle des miracles ? Pour F. F. Minetti, les miracles évoqués ici renverraient à la victoire de Rodolphe sur Ottokar II de Bohême²¹. Cette victoire tout à fait inattendue (26 août 1278) est, à l'époque déjà, un grand événement, car mettant un terme aux revendications du dernier rival de Rodolphe et intégrant à l'empire l'Autriche et la Styrie, elle confirme la suprématie de ce dernier. A la suite de ce succès « miraculeux », dont les Florentins sont avertis d'abord par des lettres de marchands résidant à Vienne, Rodolphe leur adresse une lettre solennelle visant à se les concilier en vue de sa descente imminente en Italie²². C'est à cette venue de la victorieuse épée allemande bénie par le pape que ferait allusion Lambertuccio Frescobaldi, permettant ainsi de situer l'ensemble de la dispute à la toute fin des années 1270.

Les six participants à cette dispute sont tous des Florentins appartenant à la classe sociale la plus élevée de la commune, et sont à ce titre tous plus ou moins impliqués dans son gouvernement et concernés par le destin de Charles d'Anjou qui, en tant que vicaire impérial de Toscane et podestat de Florence, les a sous son autorité²³ : Chiaro Davanzati et Monte Andrea, respectivement les deuxième et troisième poètes les plus productifs de la Toscane pré-stilnoviste, sont banquiers ; Lambertuccio Frescobaldi et Federigo Gualterotti²⁴ qui appartiennent aux vieilles familles des magnats florentins sont de grands banquiers et marchands ; tandis que Cione²⁵ et Beroardo sont notaires. Monte Andrea, connu pour être un guelfe acharné (dont on n'a de traces attestées qu'en

²⁰ R. DAVIDSOHN, *Storia di Firenze. II Guelfi e ghibellini. Parte II L'egemonia guelfa e la vittoria del popolo*, Florence, Sansoni, 1957, p. 194-203.

²¹ Cf. *Premessa*, *op. cit.*

²² R. DAVIDSOHN, *op. cit.*, II, partie II, p. 199-200.

²³ Charles sera exceptionnellement podestat de Florence de 1267 à 1277, cf. R. Davidsohn, *op. cit.*, II, partie I, p. 848 et II, partie II, p. 201.

²⁴ Giuseppina BRUNETTI, « Gualterotti, Federico », in *DBI*, vol. 60, 2003.

²⁵ Mario PAGANO, « Cione di Baglione », in *DBI*, vol. 25, 1981.

dehors de Florence²⁶), est ici, de fait, un soutien indéfectible de Charles d'Anjou. Pour les autres participants à la tenson il faut faire preuve de nuances quant à leur positionnement politique. Lambertuccio Frescobaldi est considéré comme guelfe — en février 1280, par exemple, il est un des signataires guelfes garants de la paix du cardinal Latino visant à réconcilier guelfes et gibelins — mais, ici, il est clairement opposé à Charles d'Anjou²⁷. Chiaro Davanzati est guelfe, alors qu'ici il prédit lui aussi la victoire du rival de Charles (sonnet 5)²⁸. La critique est généralement réticente à attribuer le sonnet 3, de « ser²⁹ Beroardo notaio », prédisant également la défaite de Charles, à un autre notaire appelé dans le même manuscrit « ser Guglielmo Beroardi » connu comme guelfe³⁰. La raison de cette réticence ? La position « fortement anti-guelfe » du sonnet 3 qui ne pourrait être attribué au prénommé Guglielmo « solo se il Beroardi si è allontanato dai Guelfi dopo il trionfo del partito avverso »³¹. Il semble donc qu'il faille distinguer entre un positionnement globalement guelfe et le parti pris au cours de la dispute. Hormis l'hypothèse d'une sorte de retournement de veste, comme il a été envisagé pour le notaire Beroardo, deux explications sont possibles. L'une d'elles, dont nous reparlerons plus tard, serait l'hypothèse que les poètes ne

²⁶ Sa présence est attestée à Bologne entre 1267 et 1274, une ville dont il est considéré comme citoyen puisqu'il y est recensé au nombre des fantassins (cf. M. BERISSO, « Monte, Andrea », *in DBI, op. cit.*).

²⁷ Fabio DE PROPRIIS, « Frescobaldi, Lambertuccio », *in DBI*, vol. 50, 1998.

²⁸ Il a été proposé de voir dans certains poèmes de Chiaro Davanzati un rapprochement avec le parti gibelin mais cette position « non pare solidamente fondata nel testo delle rime » écrit Raffaella ZACCARIA dans *DBI*, vol. 33, 1987.

²⁹ Les deux auteurs étant notaires et portant un nom proche (Beorardo/Beroardi), ils pourraient faire une seule et même personne, ce dont la critique doute en raison du contenu anti-guelfe de notre sonnet qui paraît difficilement attribuable au guelfe Guglielmo Beroardi de la note ci-dessous. Pouvant être le résultat d'un jeu de rôle, ce contenu, selon moi, n'est pas discriminant.

³⁰ Guglielmo Beroardi est exilé après la victoire gibeline de Montaperti (exil en France de 1261 à 1265 ; à partir de 1267 il est à nouveau à Florence). Il est par ailleurs connu pour avoir été un ambassadeur du pape auprès de Conradin, puis de Richard de Cornouailles dans le but de constituer avec eux une alliance contre Manfred. Cf. M. BERISSO, *in I poeti della scuola siciliana*, vol. 3, *op. cit.*, p. 280 et Eugenio RAGNI, *in DBI*, vol. 9, 1967.

³¹ I. MAFFIA SCARIATI, *in A proposito...*, *op. cit.*, p. 247, n. 64 et son compte-rendu sur Roberta Cella, *Gli atti rogati di Brunetto Latini in Francia (tra politica e qualche implicazione letteraria)*, *Studi e problemi di critica testuale*, LXXI, 2005, p. 246.

pratiquent ici qu'un jeu de rôles. L'autre consisterait à distinguer les partisans de Charles des partisans du Pape. Comme on l'a vu, la tenson date vraisemblablement de l'époque où le Pape Nicolas III est favorable à l'empereur Rodolphe et hostile à Charles. Ce même pape d'ailleurs, par l'entremise de son émissaire le cardinal Latino, est engagé à ce moment-là dans une entreprise de pacification des guelfes et gibelins florentins (fin 1279-début 1280)³². Les guelfes doivent alors choisir : Monte reste fidèle à Charles, tandis que Beroardo, Chiaro, Lambertuccio pourraient suivre le Pape et accueillir favorablement l'élu de ce dernier³³.

Forme et fonctionnement de la dispute : sens et métrique

Le sonnet de proposition

*Se ci avesse, alcuno sengnore più, ['n] camppo,
che sperì di volere essere al camppo
com qu' c' à 'l giglio nel' azurro campo ;
quanto li piacìe e vuole, prenda del camppo,
e, laove più li agrada, tenda il camppo,
e lo fornìsca auro più c' acqua c' à 'm pPo:
di sé né di sua giente non fìa campo!
se non com' e', contro a leone, cam ppò.
Tal frutto rende e renderà suo camppo,
chi fa sementa per che non dicìe i campo.
Masempr' e' ver' lli suoi nemici à cor-ssò,
e già no stanca, né rimane nel corsso:
lo vero cierniscie, come ciaschuno è corsso!*

³² R. DAVIDSOHN, *op. cit.*, II, parte II, p. 205-234.

³³ Une telle hypothèse n'a, à notre connaissance, jamais été faite. Elle n'est évidemment pertinente que si la datation de la tenson est celle que nous avons indiquée et qui l'emporte aujourd'hui.

*Pallamidesse, c'al « Merllino » d'ài corssò,
s'altro ne sperì che quello c'or ssò,
ciernisci l me! Ch'e' già nom sò l'acorssò³⁴.*

Monte amorce la tenson avec une forme de sonnet, dont il est l'inventeur et qu'il utilise presque exclusivement, consistant à ajouter deux hendécasyllabes aux huit canoniques formant la *fronte* du sonnet³⁵. Dans cette *fronte* construite sur une seule rime riche *equivoca contraffatta* « *campo* »³⁶, il prend en considération l'hypothèse de l'entrée en lice d'un « autre seigneur » venant combattre celui dont le blason porte lys sur champ d'azur, autrement dit Charles d'Anjou (apparaît ici une des modalités expressives de la dispute : un langage crypté dont l'héraldique est une des formes), pour annoncer l'échec d'une telle entreprise. Il justifie cet échec au début de sa *sirma*, elle aussi construite sur une unique rime riche toujours *equivoca contraffatta* « *corssò* », en raison de la

³⁴ S'il y avait quelque autre seigneur sur le champ (= en lice) qui croie pouvoir combattre sur ce champ (= dans l'arène) avec celui qui porte le lys sur l'azur du champ, qu'il prenne, comme il veut et désire, du champ et qu'il dresse son camp où il préfère sur ce champ, et l'arme avec plus d'or qu'il n'y a d'eau dans le Pô : ni lui ni ses gens n'auront libre le champ, sinon comme le chien face au lion. Telle récolte rend et rendra le champ, de celui qui sème hors du bon champ. Lui a toujours du cœur contre ses ennemis, jamais il n'abandonne ni ne reste en chemin : le sort de certains le montre bien ! Palamides, toi qui divulgues le « Merlin », si tu en attends autre chose que ce que je sais, expose-le moi ! Car moi je ne sais pas ce qu'il en sera.

³⁵ Forme connue sous le nom de « variante de Monte Andrea ». Dans le sonnet ancien (antérieur au *Rerum vulgariium fragmenta* de Pétrarque) on a coutume de distinguer non pas quatre groupes de vers (4-4-3-3), mais une première partie de huit vers qu'on peut appeler « *fronte* » et une de six vers qu'on peut appeler « *sirma* » ou « *sirima* » sur le modèle des noms des parties de la strophe de la *canzone*. Voir par exemple Piero G. BELTRAMI, *La metrica italiana*, Bologne, Il Mulino, 1991, § 4.2.1.

³⁶ Il s'agit de la rime équivoquée française. La métrique italienne distinguant la simple rime « *equivoca* » (rime de deux mots homophones mais de sens différents) de la rime « *equivoca contraffatta* » (rime « *equivoca* » dans laquelle un des deux homophones résulte de la réunion de plusieurs mots), nous avons utilisé la nomenclature italienne pour laquelle voir P. G. BELTRAMI, *op. cit.*, p. 359 et renvois.

ténacité de Charles prouvée au moyen d'un exemple vague emprunté à l'histoire passée (« le sort de certains le montre bien ! » v. 13³⁷) qu'il faut interpréter comme la mort de ses prédécesseurs, Manfred et Conradin (on retrouve le langage crypté dont nous allons reparler). Il associe donc au dénigrement du camp ennemi l'éloge de son propre champion, utilisant ainsi une autre modalité expressive qui revient dans tous les sonnets de la dispute. La fin du sonnet consiste à demander à un certain « Palamides » son avis sur la question³⁸. On a là le schéma type du sonnet proposant une tenson : un événement est évoqué par un poète, pour être mis en circulation, c'est-à-dire envoyé tel une lettre à un ou plusieurs autres poètes, pour que ce(s) dernier(s) discute(nt) et juge(nt) l'événement³⁹. Monte a nommé son destinataire — ce qui est une des possibilités à côté du plus anonyme « *amico* »⁴⁰ ou de qualificatifs variés comme le « *ciascun'alma presa e gentil core* » du sonnet de la *Vita nova* — mais pourquoi s'adresse-t-il précisément à « Palamides » ? Parce que Palamides, dit-il, « divulgue le "Merlin" », c'est-à-dire les prophéties de Merlin. Nous ne pouvons pas faire ici l'histoire de ces prophéties. Qu'il suffise de dire qu'à la suite des *Prophéties de Merlin*, prophéties politiques inventées par l'historien anglo-normand Geoffroy de Monmouth dans son *Histoire des rois de Bretagne* (1134), naît une mode de la prophétie politique attribuée à l'Enchanteur, mode qui a cours dès le milieu du XIII^e en Italie où elle va se décliner d'abord en une série de

³⁷ *Lo vero cierniscie, come ciaschuno è corsso!*

³⁸ Parmi les quatre autres tenses, il y en a une évoquant la même période où l'on retrouve face à face Monte Andrea et le notaire Cione (V 863-864). Cione, qui cette fois ouvre le débat, prend lui aussi en considération l'hypothèse de la venue d'un seigneur qui va combattre Charles, mais sans préjuger de l'issue du combat dans l'attente que l'« ami » veuille bien lui donner son propre avis. Texte et traduction in A. ROBIN, *Espoirs gibelins...*, *op. cit.*, p. 76-79.

³⁹ Nous exploitons ici l'analyse que M. PICONE a faite du sonnet initial de la *Vita Nova*, in « La tenzone *De amore* ... », *op. cit.*, p. 13-14.

⁴⁰ Dans notre tenson Chiaro Davanzati adresse d'ailleurs sa réponse à un « ami » qui, bien que Monte et lui-même soient des « amis » de plume comme le montrent leurs échanges, peut n'être que topique et indiquer que le poète ignore qui a proposé la tenson (5, v. 2).

prédictions sur diverses cités italiennes⁴¹, avant d'être adoptée par le joachimisme et de devenir une littérature généralement hostile à Frédéric II et donc anti-gibeline (tel est le cas, par exemple, d'un ouvrage écrit, vers 1276, en français, par un Vénitien probablement franciscain, intitulé *Prophecies de Merlin* de Richart d'Irlande⁴²). En quoi Palamides divulgue-t-il le « Merlin » ? On ne possède pas d'explication historique : d'une part parce qu'on n'a retrouvé aucune prophétie ayant quelque lien avec le contenu de la tenson, d'autre part parce qu'on ne sait rien d'une quelconque expertise du poète Pallamidesse di Bellindote, à qui s'adresse ici Monte Andrea. On a en revanche une explication littéraire : que le poète connu sous le nom de Pallamidesse ait réellement porté ce prénom, ou qu'il l'ait choisi comme nom de plume⁴³, on sait qu'il joue de ce nom de chevalier de la littérature arthurienne dans sa poésie (« Palamides » est le rival puis l'ami de Tristan⁴⁴). En tant que chevalier de la « Table ronde », sa connaissance de Merlin va de soi. C'est donc à titre d'expert que Monte Andrea s'adresse à lui, de même que Dante s'adresse aux âmes éprises pour discuter de sa vision de sa dame dans les bras d'Amour⁴⁵. Mais nous ne possédons pas de

⁴¹ Cf. Paul ZUMTHOR, *Merlin le prophète, Un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans* (1943), Genève, Slatkine, 2000, notamment « 4. Le prophète en Italie », p. 97-113, et la bibliographie indiquée par Gian Luca POTEStÀ dans son article « Il drago, la bestia, l'Anticristo. Il conflitto apocalittico tra Federico II e il Papato », in *Il diavolo nel Medioevo. Atti del XLIX Convegno storico internazionale, Todi, 14-17 ottobre 2012*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2013, n. 17, p. 401.

⁴² Editées par Lucy Allen PATON, New York et Londres, 1926-27, 2 vol., et Anne BERTHELOT, *Les prophesies de Merlin (cod. Bodmer 116)*, Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 1992.

⁴³ C'est le point de vue d'une spécialiste de Pallamidesse di Bellindote, I. MAFFIA SCARIATI, *A proposito...*, *op. cit.* Voir aussi Antonio MONTEFUSCO et Raffaella ZANNI, « Pallamides di Bellindote », in *DBI*, vol. 80, 2014.

⁴⁴ Il s'agit de Palamède, dont le nom varie, allant de Palamedes à Palamides et Palamedet (très rare) (cf. A. BERTHELOT, *op. cit.*, p. 431)

⁴⁵ Dans le sous-genre toscan des tenses politiques, Pallamidesse di Bellindote apparaît d'ailleurs comme un expert dans l'interprétation des livres prophétiques. Dans son sonnet de réponse à Orlanduccio Orafo, *Poi il nome c'hai ti fa il corag(g)io altero*, il fait lire à Orlanduccio « un' altra facc(i)a del saltero » (v. 5), non pas « une autre page du psautier » comme j'avais traduit à tort dans « Espoirs gibelins... », *op. cit.*, p. 65, mais sans doute « une autre page du Psalterium », où le *Psalterium decem cordarum* de Joachim de Flore fait figure de livre prophétique pour les besoins de la rime. Sur l'enrôlement de Joachim « dans les rangs de la propagande hostile aux Souabe », voir l'article cité de G. L. POTEStÀ, « Il drago... », notamment p. 405-420.

réponse de Pallamidesse⁴⁶...

Dix-sept sonnets constituant deux parties

Le développement de cette dispute est singulier à plus d'un titre. Il est d'abord particulièrement long : dix-sept interventions quand les disputes les plus longues en comptent généralement cinq ou six. Il est ensuite en deux parties.

Les six premiers sonnets, qui peuvent chronologiquement se succéder dans l'ordre où les a présentés le copiste, forment une première partie de la dispute où cinq poètes répondent à la demande que Monte avait faite à Palamides en donnant leur avis sur la venue d'un seigneur étranger et ses capacités à vaincre Charles. Cione (sonnet 2), Beroardo (3), Chiaro Davanzati (5) et Lambertuccio Frescobaldi (6) s'opposent à Monte en prédisant la victoire du seigneur venant du nord et la fuite ou la soumission de Charles. Remarquons à cette occasion que Chiaro (5) et plus sûrement Lambertuccio (6) indiquent explicitement qu'ils se situent à l'intérieur d'une dispute écrite : Monte v. 1-2 « Avec une question par écrit posée // vous m'avez, ami, grand savoir apporté »⁴⁷ ; Lamb. v. 1-2 « Votre question, telle qu'elle ressort // de votre écrit, paraît d'une grande fausseté »⁴⁸. Federico Gualterotti, quant à lui, partage le point de vue de Monte, manifestant son accord en reprenant deux images que celui-ci avait employées : il évoque Charles à travers son blason (l'homme au lys), et reprend le champ sémantique des semailles infructueuses pour parler de la vanité de l'intervention allemande, et cela dans les mêmes vers que Monte (v. 8 et 9). Qu'ils s'opposent ou non à Monte Andrea, ces trois derniers poètes montrent qu'ils dialoguent avec lui en reprenant partiellement son schéma des rimes : sans adopter sa « variante » de

⁴⁶ Pour certains il n'aurait pas répondu, pour d'autres la réponse a été perdue. Le fait qu'un des scribes du manuscrit Vaticano 3793 ait corrigé l'indication du nombre de sonnets de la tenson, en mettant un « 17 » là où avait initialement été écrit « 18 », va dans ce sens.

⁴⁷ (*Con adimanda...*) *mangna scienza portta m'avete, amico, (...per scritta portta)*. Les conjectures résultent de la comparaison avec le sonnet de Lambertuccio Frescobaldi. Monte est ici ironique.

⁴⁸ *Vostro adimando, seconddoc' apare per vostra scritta, di grande erro pare!*

seize vers, ils tentent de construire comme lui chacune des deux parties de leur sonnet sur une seule rime riche. Monte avait commencé avec « *campo* » (*fronte*) et « *corssò* » (*sirma*), Gualterotti a pour sa part utilisé « *sagia* » et « *colta* », et Lambertuccio Frescobaldi « *pare* » et « *fèra* ». Chiaro Davanzati, qui a choisi la rime riche⁴⁹ « *portta* » dans les huit premiers vers de son sonnet, fait preuve d'une virtuosité métrique moindre dans les six suivants où il utilise la rime tronquée « *pò* », mais crée en revanche une homophonie avec la chute des vers de la *fronte* de Monte (et reprend son mot rime « *Po* » au v. 9). Cette tentative de reprise du schéma des rimes est une forme originale de dialogue à mi-chemin entre la manière des poètes siciliens, qui ne reprenaient pas systématiquement ce schéma, et la reprise non seulement du schéma, mais aussi des rimes, qu'on peut déjà rencontrer chez les pré-stilnovistes et les stilnovistes, mais qui ne deviendra la règle du débat en vers qu'aux XIV^e et XV^e siècles⁵⁰.

Les sonnets 7 à 17 forment une deuxième partie s'ouvrant sur une nouvelle intervention de Monte qui répond à l'accusation de « fausseté », que lui a portée Lambertuccio dans le sonnet 6, en contestant avoir dit des mensonges. Hormis cette réfutation, et malgré son « j'ajoute que » (v. 11), il n'apporte aucun argument nouveau, se contentant de réaffirmer ce qu'il avait exprimé dans son sonnet de proposition : si quelqu'un veut venir s'opposer à Charles, il mourra ; le passé doit servir d'exemple pour le présent ; Charles est évoqué à travers le lys de son blason⁵¹. On remarquera un changement ne relevant pas de l'argumentation mais significatif du tour nouveau que prend la dispute. Alors que dans le premier sonnet, Monte s'adressait directement à Palamides, qu'il

⁴⁹ Les rimes riches des interlocuteurs de Monte sont elles aussi « *equivocche* » et « *contraffatte* ».

⁵⁰ Dans *Due saggi sulla tenzone, op. cit.*, C. Giunta revient souvent sur cette caractéristique de la dispute en vers, opposant la pratique la plus ancienne, laissant au poète qui répond toute liberté de choisir ses rimes (et de choisir son propre schéma, comme on peut le voir dans la tenzone en cinq sonnets entre l'Abbé de Tivoli et Giacomo da Lentini), à la pratique des XIV^e et XV^e siècles où la reprise des rimes (et par conséquent du schéma de celles-ci) est de règle. Cf. notamment p. 182 sq.

⁵¹ Le « *ed ancora dico ch'* » montre donc, avant tout, le souhait qu'a Monte de poursuivre l'échange poétique.

tutoyait amicalement, en s'en remettant à lui pour avoir confirmation ou infirmation de ce qu'il avait prédit, il parle désormais de son interlocuteur à la troisième personne, au moyen de divers impersonnels, et affirme la supériorité de sa propre prédiction sur celle de ceux qu'ironiquement il appelle les « docteurs ». Palamides était du même parti que lui, tandis qu'il se confronte maintenant à des chantres du parti adverse qu'il dédaigne au point de ne pas les considérer comme des interlocuteurs. Parmi ceux-ci, seul Lambertuccio Frescobaldi va poursuivre la dispute qui, se réduisant à deux voix discordantes, devient nécessairement chronologique. Mais alors que dans chaque sonnet Lambertuccio se situe dans un dialogue avec Monte, s'adressant à lui par un « *voi* » qui passe même à un « *tu* » associé au prénom du poète dans sa dernière intervention (« dis-le, Monte » 16, v. 2), Monte Andrea soliloque, continuant jusqu'au bout à parler de son interlocuteur au moyen d'impersonnels (qui, celui qui, on, etc...).

Forme et fonctionnement de la dispute : rhétorique

La singularité de cette dispute provient aussi de son caractère politique et partisan. Face au deux types canoniques — la *tenzone* proposant une question ouverte (cas de *A ciascun' alma presa...* de Dante), et celle proposant deux solutions entre lesquelles les participants devront choisir : le *partimen* — les *tenzoni* politiques inventent un type intermédiaire : bien que la dispute apparaisse comme ouverte dans le sonnet de proposition, elle ne l'est pas dans les faits, puisqu'elle n'offre que deux réponses possibles⁵². Par suite, elle se réduit à une succession de points de vue opposés variant peu sinon dans le choix des images : ici, on a tantôt l'affirmation de la puissance de Charles et de sa victoire certaine sur ses ennemis, tantôt l'affirmation de la puissance de l'Allemand qui va l'emporter sur le Français et ses gens.

⁵² Voir les articles contenus dans *Il genere « tenzone »...*, *op. cit.*

Une autre particularité de la dispute politique et partisane est la reprise d'une caractéristique de la tenson provençale pratiquement absente des autres types de tenses italiennes, à savoir le registre injurieux. L'injure vise principalement les capacités et l'honnêteté intellectuelles des interlocuteurs qui s'accusent mutuellement d'être dans l'erreur (champ sémantique présent dans 2 « *eranza* », 3 « *errate* », 4 « *aranza* », 6 « *erro* » substantif et verbe, 8 « *eror* », 10 « *eranza* », 12 « *erra* »), d'être insensés (*Credo ti portti, più che senno, eranza*. [2, v. 3]. *La chui sentenza da Rasgione si scosta* [11, v. 1]. *Ki si move a Rasgione, follia, non ver, ss'à!* [13, v. 1]) ou de ne pas dire la vérité (*Però del ver vostro detto si sconta* [10, v. 11]) ; et cela est exprimé implicitement là où Monte insiste sur le fait que lui-même ne dit pas de mensonges : *Sì che giamai per me fossoro sparte / parole di mençongna* (7, v 3-4) ; (...) *e' l' vero conto*. (9, v. 16)⁵³. La singularité de telles injures s'explique parce que les poètes sont occupés à interpréter des prophéties et à prédire l'avenir. Sans doute provient-elle aussi, à travers le personnage de Merlin, du monde de raison et de folie de la littérature arthurienne. Ces injures, en tout cas, sont plus ou moins développées selon les interlocuteurs (Monte y est particulièrement enclin) et, évidemment, selon l'extension des sonnets. Lorsqu'à partir du sonnet 13 les poèmes s'allongent, les accusations occupent une part de plus en plus grande (jusqu'à une douzaine de vers, soit plus de la moitié du sonnet)⁵⁴. Lisons par exemple le début de Monte 13 (v. 1-7) :

Qui de raison s'écarte a en lui la folie et non la vérité !
 Alors que chacun peut de ses propres vers
 tirer grande fierté, s'il converse avec sens.
 Que donc il examine, celui qui fait grand bruit
 de discordants reproches,

⁵³ Les cibles de l'invective politique sont « pour l'essentiel, la couardise (de l'adversaire ou des alliés) et l'indignité des chefs ». Cf. Cl. PERRUS, « L'invective politique dans l'Italie du Moyen Age », *Atalaya*, n° 5, *L'invective au Moyen Age. France, Espagne, Italie*, 1994, p. 183.

⁵⁴ Sur les détails métriques de cet « allongement », voir plus loin « Forme et fonctionnement de la dispute : la virtuosité métrique ou le moyen de clore le débat ».

combien de raison rationnelle il possède en lui⁵⁵ !

Et celui de Monte 17 (v. 4-15) :

Tout ce qu'il prétend est dévoyé
 et aussi tout l'arsenal dont il dispose :
 je n'y dénêche aucun propos véridique !
 Raison mise à part, les objections qu'il présente
 sont correctes : il se punit lui-même
 tant il s'aveugle.
 J'en dis autant de son maître
 qu'il suit, et qui a répandu
 des mensonges tels qu'on ne peut s'en dépêtrer. (?)
 Car les dires de tels gens, je dis
 qu'ils n'ont de crédit que lorsqu'ils peuvent
 circuler parmi les fous, s'il s'en trouve⁵⁶ !

Étudions maintenant l'argumentation de cette dispute. Bien que l'espace du sonnet soit extrêmement réduit pour un discours argumentatif, les sonnets des tenses siciliennes sur l'essence d'amour et sa phénoménologie prouvent que

⁵⁵ *Ki si move a Rasgione, follia, non ver, ss'ài!*

*Ma può ciaschun suo 'versa
 laudare assai, se con saver converssa.
 E' per[ò] guardi ben, chi fa gran 'verssa
 di riprension diverssa,
 di razional razone che [n] llui aver ssa!*

⁵⁶ *Ché svariato è tutto ciò c' appo-
 -ritta, ed ancor tuto ciò c' à [n] ppo-
 -dere : vera sentenza non v' accappo !
 Fòr di rasgioni, le quistioni c' appo-
 -ne, sono corette : ca ppo-
 -niscie se stesso, tal fa incappo !
 Ancora del suo maestro, dico, ca ppò
 fare, ch' e' segue c' à ppo-
 -ritto mençongne tali ove no à scappo ?
 Ché lo dire di tali, dico c' à ppo-
 -sanza iloco ca ppò
 gire con ciaschuno folle, s' òn ne cappo !
 Voir aussi Monte 15, v. 1- 11.*

cet espace peut être adapté. Or, nos interlocuteurs, y compris lorsqu'ils ont à leur disposition plusieurs sonnets ou des sonnets « rallongés » — ce qui est le cas de Monte et Lambertuccio à partir du sonnet 13 — sont loin d'élaborer un discours argumentatif. Avant de le montrer en passant en revue ses caractéristiques, qu'il nous soit permis d'en donner les raisons : les unes tiennent évidemment au caractère politique et partisan de la dispute, les autres tiennent à ce qu'elle vise à prédire l'avenir.

Seuls les poètes croyant en la suprématie de Charles d'Anjou, qui l'a emporté une dizaine d'années auparavant sur le camp impérial, peuvent fournir des preuves de fait s'appuyant sur ce passé glorieux⁵⁷. Monte ne s'en prive pas qui rappelle, presque dans chaque sonnet, la victoire de Charles sur Manfred et Conradin, ce qu'on peut constater à travers les quelques exemples suivants :

Le sort de certains le montre bien (1, v. 13) ;
 Nous avons vu jusqu'ici que n'obtient point de parts
 celui qui s'imagine conquérir plus que sa part⁵⁸ (7, v. 9-10) ;
 Car Charles est sur terre le messager de Dieu
 tant il a de puissance et de sagesse !
 Ses œuvres en sont la preuve⁵⁹... (13, v. 16-18)

Le chantre de Charles se présente d'ailleurs comme celui qui peut prouver ce qu'il avance :

Pour moi je peux prouver que ma prédiction dit vrai
 qui à autrui peut sembler de travers
 citant qui sait le vrai sur ce que je rapporte⁶⁰.

⁵⁷ Cf. Bice MORTARA GARAVELLI, *Manuale di retorica*, Milan, Bompiani, 1988, 2.6 [1].

⁵⁸ *Vedemmo infino a qui ch' e' non v' à partte,
 chi conquistare si crede più che partte!*

⁵⁹ *Ché Carllo, in terra, è di Dio mesagio,
 tant'è potent' e sagio!
 La sua overa il mostra,...*

Les autres ne peuvent fournir que des preuves en devenir — des prophéties, des pronostics — autrement dit des preuves qui n'en sont pas. Aux « on l'a vu » des partisans de Charles, les deux notaires favorables à l'Allemand ne peuvent opposer que des « on va le voir », « on le verra » (2, v. 4 et 7 ; 3, v. 5-9). Lambertuccio Frescobaldi (dans sa première intervention) ne peut opposer qu'une vision prophétique :

Mais, si je ne me trompe pas, il lui faut à ses gens et à lui
 décamper, car je vois disparaître
 (puis devenir rouge) son champ, quand paraît,
 haut porté l'aigle d'or qui apparaît au-dessus de tout⁶¹. (6, v. 5-8)

Pour sa part, Chiaro Davanzati cite bien une autorité, mais c'est l'autorité de Merlin (c'est-à-dire d'un « prophète ») :

Dans l'arène est descendu un seigneur qui va le balayer
 dont le prophète Merlin dit ceci :
 « Sur champs de gueules, il porte l'aigle d'or,
 celui qui a déjà ouvert la porte,
 et se réjouit de l'entreprise »⁶² (5, v. 4-8)

Lambertuccio ne peut appuyer ses dires sur la réalité des forces en présence qu'une seule fois :

⁶⁰ *Perch' io aprovo mia sentenza, con' ver ss' à,
 on chi tuto 'l ver ssa
 di ciò c'aporto, c'altrui par traverssa.*

⁶¹ *Ma, s'io non erro, opo gli è il campare
 alla sua giente e llui, poi vegio spare
 (poi vene vermiglio!) il camppo , i[n] sù com' pare
 l'aguilia ad oro, che sovr' ongne pare.*

Sens probable de cette prophétie exploitant l'héraldique : quand la bannière à l'aigle impériale apparaît (d'or sur champ rouge), l'azur du champ de la bannière de Charles disparaît et est remplacé par un champ rouge.

⁶² *Venut' è al campo sengnore che lo sportta,
 che lo profeta Merlin one raportta:
 « Vermiglio il campo, l'aguilia i sù portta
 ad oro, que' c' à apertta già la portta,
 e dela 'mpresa moltto si diportta ».*

Tant et tant de soldats se sont joints à lui
que la France le ressentira dans toutes ses jointures⁶³. (8, v. 7- 8)

Dans les autres sonnets, seule sa foi dans le seigneur allemand soutient ses affirmations :

Et lui est véritable et réelle tramontane,
vraie lumière pour ceux qui se joignent à lui⁶⁴. (10, v. 9-10) ;
[...] Je dis qu'à chaque fois
que l'Allemand ouvre les bras,
il embrasse plus fortement.
Il n'y aura point de bras pour desserrer ses bras (?)
s'il trouve l'occasion, sous peu il l'étouffera⁶⁵. (14, v. 13-17)

Dans ce domaine cependant, Monte n'est pas en reste, qui transforme Charles en messie, sauveur et guide dans la *sirma* de son avant-dernière prise de parole :

C'est chose sûre : (je rassure qui met son espoir en Charles)
sa lumière brille et rayonne
plus que le soleil, il est l'unique astre du monde !
Si quelqu'un désespère de lui,
il l'amène à désirer ce que lui-même désire, de sorte qu'il
retrouve espoir
(il ne lui ôte pas la vie ni ne le désespère) ;
Qui a bon espoir en lui (ils sont légion !),

⁶³ *Com seco à tanta e tale giente agiunta,
che Francia sentire farà in ongni giunta.*

⁶⁴ *E quelgli è vera tramontana conta,
lucie veracie, chi a llui s'aconta!*

La tramontane est le nom de l'étoile polaire servant à guider les marins, c'est une « lumière » qui guide, un guide donc. Le seigneur venant du nord (d'Allemagne) est tramontane. Les sonnets 9 et 10 sont construits autour de la métaphore de la navigation.

⁶⁵ [...] *Dico che, le bracca ciaschun giorno disbracca
quel dela Mangn', a mangna forza abraca.
Nom fie cierchio di bracca!
S'e' trova posta, po' sta che lo sbracca.*

et veut voler loyalement sans désespérer,
trouve et retrouve toujours l'espoir⁶⁶. (15, v. 16-24)

Le messianisme politico-religieux n'est pas loin.

Cette dispute, pourvue d'arguments qui n'en sont pas au sens de la rhétorique, contient cependant un certain nombre de syntagmes typiques du discours argumentatif. Les vers en effet sont parsemés de conjonctions à valeur causale « *ché* » (pour « *perché* ») et « *poi che* », de conjonctions à valeur conclusive « *però* » ou introduisant des consécutives « *si che* », « *tale... che* », etc., comme on peut le voir notamment dans le sonnet 8.

À cette logique discursive artificielle s'ajoute un langage crypté, autre fruit du caractère prophétique de la dispute. Les forces en présence et le seigneur attendu sont fréquemment, sinon toujours, désignés à travers les éléments de leur blason (le lys angevin et par suite Charles est vu comme une fleur qui se fanera ou ne se fanera pas, une fleur qu'on va ou non couper ; et l'aigle impériale pour l'homme venant du nord) et les animaux des bestiaires (le lion, le chien, etc.)⁶⁷ ; leurs actes sont évoqués par des paraboles (en particulier la parabole du grain qui tombe ou ne tombe dans la bonne terre), le tout concourant à rendre la dispute peu claire, et parfois ambiguë.

⁶⁶ *Ché cierto (aciertto chi 'n Carllo spera)*
sua lucie luci' e spèra
più che 'l sol: e' sol è del monddo spèra!
Che, s'è che se n dispera,
di llui a volglia [lo] involglia; s'è che spera,
di vita lo svita e disispera;
chi (be n'è!) im be ne spera,
e vole leale portare le ale, e nom si spera,
fa e rifà sua spera.

⁶⁷ Ces représentations appartiennent aussi au code du discours politique. Voir Cl. PERRUS, « Deux poètes juges et témoins de la bataille de Montecatini (1315) », in *Arzanà*, n. 11, *op. cit.*, p. 182-183.

Forme et fonctionnement de la dispute : la virtuosité métrique ou le moyen de clore le débat

Le comble de l'obscurité est atteint progressivement à partir du sonnet 13, où Monte délaisse le schéma des rimes qu'il avait utilisé depuis le début, pour proposer un schéma plus compliqué (sonnet « *rinterzato* », toujours sur deux rimes riches⁶⁸). Le changement de forme ouvre en quelque sorte, sinon une troisième partie de la tenson, du moins une deuxième partie dans la deuxième partie, au début de laquelle le poète renouvelle également la proposition de dispute : « J'ai donné une sage prédiction : au sage maintenant de nous livrer sa glose »⁶⁹ (v. 24-25). Lambertuccio répond en utilisant le type de sonnet proposé par Monte, mais en compliquant encore les choses puisqu'il insère une rime interne riche à l'intérieur de chaque hendécasyllabe⁷⁰. Ce faisant, il déplace franchement la dispute sur le terrain de la métrique, où le rejoint Monte, et où l'un et l'autre pratiquent désormais la surenchère. Dans sa réponse (15), aux rimes internes riches des hendécasyllabes, Monte ajoute des rimes internes riches dans les *settenari*. Puis (16), aux rimes internes riches des *settenari* de Monte, Lambertuccio ajoute une deuxième rime interne riche dans les hendécasyllabes. Ce sonnet marque sa victoire, car lorsque Monte lui répond, dans ce qui sera le dernier poème de la tenson, il abandonne toute rime interne. En revenant ainsi au schéma qu'il avait proposé au début de cette troisième

⁶⁸ Dans le sonnet *rinterzato* on ajoute un *settenario* après les vers impairs de la *fronte* et après les vers 1, 2, 4 et 5 de la *sirma*. Ce schéma est observable dans les nombreuses citations faites aux pages précédentes.

⁶⁹ ... *Sagi'ò data sentenza: c'or la chiosa fi' al sagio!*

On remarquera que, de même qu'au début de la deuxième partie il avait tenu compte de la pluralité des poètes lui ayant répondu (*ciascun dottor*, 7, v. 16), de même tient-il compte ici du fait qu'un seul poète a continué le dialogue (*il « sagio »*). Si cette partie se distingue pour des raisons métriques, l'attitude de Monte à l'égard de Lambertuccio ne change pas : il continue de ne pas utiliser le registre allocutif et reste très ironique.

⁷⁰ *Poiché volgiete e rivolgiete facca
non di rasgion a facca,
seguiragio (perc'al coragio sfacca)
perché mio tortto a tortto sodisfacca,
ch' i' par mi (...) facca ; (14, v. 1-5)*

partie, Monte a reculé devant Lambertuccio qui l'emporte donc au combat des rimes.

L'ambiguïté est constitutive de toute tenson, puisque celle-ci est à la fois le véhicule d'un débat et un exercice littéraire au cours duquel les interlocuteurs visent à mettre à l'épreuve leur talent⁷¹. Mais rarement les poètes en ont joué comme ici en exploitant le sujet de leur dispute. Le débat sur l'identité de celui qui, de l'Allemand ou du Français, l'emportera au combat devient la joute poétique entre le partisan du premier et le partisan du second. Les poètes, et particulièrement Lambertuccio Frescolbaldi, en sont conscients et le disent, dans un premier temps de manière ambiguë. Lorsque Monte Andrea vient, avec le sonnet 7, de relancer la tenson, son interlocuteur lui répond en prédisant à nouveau le carnage du camp français :

Tant et tant de soldats se sont joints à lui
que la France le ressentira dans toutes ses jointures.
Aussi vous conseillé-je de mettre le point final ;
celui qui s'écarte de cela, le payera très cher⁷². (8, v. 7-11)

Le conseil de « mettre le point final » s'adresse aux partisans de Charles et au moment où le pape se rapproche de Rodolphe de Habsbourg, ce conseil est à prendre au sens premier mais il s'adresse aussi à Monte qui ferait bien d'abandonner la joute poétique. Celui-ci ne baisse pas la garde, et lorsqu'il a à nouveau relancé la tenson (13), Lambertuccio précise la menace :

Puisque vous tournez et retournez déraisonnablement
les feuillets face à face,
je continuerai aussi (bien que cela soit contraire à ma nature)

⁷¹ C. GIUNTA, *op. cit.*, p. 24-25.

⁷² *Com seco à tanta e tale gente aggiunta,
che Francia sentire farà in ongni giunta.
Ond'io consilglio qui facciate punto ;
ché, chi da ciò si partte, fia bene punto
(pegiore per sé avere nom poria punto) !*

pour laver mon offense en offensant,
ce qu'il me semble n'avoir jamais fait⁷³. (14, v. 1-5)

Le sens de l'ensemble devient enfin évident lorsque Lambertuccio reprend la parole :

Combien gravement grave et gravissime est l'heure,
dis-le, Monte, de bonne foi (?), à l'heure où te voilà
chassé de ta position et blessé,
toi qui as aggravé un grave malheur, par des éloges malvenus.
L'homme de bien célèbre l'homme de bien.
C'est par cette maxime que je commencerai (?);
ce que je loue en poésie, la rime multiple,
tourne-la et retourne-la maintenant,
pour voir si le sens de tes propos résiste à cette tension⁷⁴ !
(16, v. 1-9)

Lambertuccio a « offensé » Monte qui se trouve désormais « chassé de (sa) position et blessé » parce qu'il a su tourner et retourner la rime interne en conservant des propos sensés. En arrêtant de tourner et retourner cette rime dans sa réponse, et bien qu'il continue à discréditer son interlocuteur et le camp que celui-ci soutient, Monte reconnaît sa propre défaite. Le virtuose du *trobar*

⁷³ Texte original cité note 60.

⁷⁴ *Com'fortt'è fortte e [t]rafortte l'ora,
si', Monte, mo' 'n te ad' ora,
di punto spunto e punto, che disora
di guasta ài guasta con guasta innora?
Lo bono im bono innora!
Conincio qui[n]c'io trincio; ciò c'ò 'nora
per rima, <la> rima di rima plusora,
volle e rvolle ora,
se 'ntenza di sentenza e ttenza dora!*

clus n'est pas le poète expérimenté⁷⁵ mais celui qui n'a peut-être pris la plume qu'à cette occasion (on ne connaît aucun autre poème de Lambertuccio Frescobaldi).

Jeu de rôles ou véritable dispute ?

Pour conclure il faut revenir sur la nature et la fonction de cette tenson. N'est-ce qu'un jeu de rôles comme deux autres tenses politiques du groupe, celle opposant Monte Andrea à Schiatta Pallavillani (V 778-780) et celle opposant le notaire Cione à Monte Andrea (V 863-864)⁷⁶, ou bien une véritable dispute ? Que Claudio Giunta voie cette tenson comme un texte « qui a l'air d'un travail de groupe, d'une œuvre à plusieurs voix » amène à envisager qu'il s'agirait d'un jeu⁷⁷. C'est sans doute ce qu'a voulu Monte quand il s'est adressé à Pallamidesse qui, du même parti que lui, n'aurait pu a priori qu'aller dans son sens ou jouer le rôle du contradicteur. C'est sans doute ainsi que l'a pris Cione, autre habitué des jeux de rôles avec Monte, comme on vient de le voir. Et c'est d'ailleurs ce que dénonce Lambertuccio Frescobaldi dans les premiers vers qu'il adresse à Monte : la question que vous avez posée, dit-il en substance, est une question artificielle, car vous êtes convaincu que Charles est le meilleur (vers cités précédemment). Implicitement, par suite, son propre point de vue se veut sincère. Lorsque Monte continue le jeu (7), nous avons vu que Lambertuccio s'oppose à nouveau en lui conseillant d'arrêter. A partir de là, et face à l'obstination du partisan de Charles, nous pensons que commence une vraie dispute, au moyen de poèmes dans lesquels Lambertuccio et Monte, totalement impliqués en faveur de leurs camps

⁷⁵ « Monte è, infatti, un vero guittoniano, un fedele del Guittone *clus*, [...], nello zelo formale e verbale, e meglio in un genuino entusiasmo per le partiture foniche e i valori espressivi » disait G. CONTINI dans *Poeti del Duecento*, *op. cit.*, t. I, p. 447.

⁷⁶ S. CARRAI, *op. cit.*, p. 23.

⁷⁷ C. GIUNTA, *op. cit.*, p. 25.

respectifs, prédisent et souhaitent l'extermination du camp ennemi⁷⁸, exprimant une fureur politique qui, écrit Marco Santagata : « non seulement aurait été impensable pour les poètes impériaux de la *Curia* sicilienne, mais qui le sera aussi pour les générations suivantes : seule la *Comédie* de Dante présentera des passages à la violence passionnelle et expressive analogue⁷⁹ ». Lambertuccio continue la joute avec Monte, contrairement à sa sensibilité (14, 3-4), uniquement pour affirmer la supériorité de l'Allemand, pour que cesse l'éloge de Charles et que Monte finisse par se taire. Lorsque ce dernier n'est plus capable de surenchérir, la tenson ne peut plus continuer. C'est ainsi qu'on peut peut-être expliquer qu'un homme, qui va suivre la politique du pape hostile à Charles d'Anjou et qui pourrait bien n'avoir pas composé d'autres poèmes, en soit venu à rivaliser avec le virtuose florentin du *trobar clus*.

Dispute ludique au début, cette tenson évolue donc vers une bataille de rimes dans laquelle les poètes rivalisent de virtuosité métrique pour l'emporter sur le plan idéologique. Pour parodier le vers du notaire Beroardo disant au cours de la tenson que « les batailles ne sont point comme les sonnets » (3, v. 12), nous dirons que les sonnets ne sont point comme les batailles, mais qu'ils parviennent tout de même à défaire l'opposant⁸⁰.

⁷⁸ Nous avons dit précédemment que la tenson est sans doute composée à une période où le guelfe Lambertuccio signe la paix avec les gibelins voulue par le pape Nicolas III alors opposé à Charles et favorable à Rodolphe (Paix du cardinal Latino).

⁷⁹ « Appunti per una storia dell'antica lirica profana », *op. cit.*, p. 25.

⁸⁰ En réponse à une question qui nous a été posée sur les effets pratiques de cette tenson, nous dirons que nous ignorons s'il y en a eu ou pas. Les informations que l'on a sur les auteurs se limitent à leur production poétique, et à de très rares actes notariés, publics et privés.

La « correction amiable »
Formes de la controverse poétique
dans les débuts de la théorie poétique vernaculaire
au XVI^e siècle¹

Roland Béhar, E.N.S., Paris

Plusieurs polémiques littéraires marquent le XVI^e siècle européen : la polémique sur l'imitation cicéronienne touche les lettres néo-latines du premier tiers du XVI^e siècle, celle sur la *Gerusalemme liberata* du Tasse fait rage au cours de des deux dernières décennies et celle sur le *Pastor fido* de Guarini, enfin, agite les esprits presque au seuil du siècle suivant². L'objet de ces discordes littéraires est, respectivement, le style latin, la définition du poème héroïque et celle de la tragi-comédie autrement dit : des questions soulevées par la lecture des théoriciens antiques, Cicéron, Quintilien, puis, à partir du milieu du XVI^e siècle, l'Aristote de la *Rhétorique* et de la *Poétique*. La poésie lyrique, qui ne bénéficie pas, quant à elle, d'une définition livrée par l'autorité de l'Antiquité, n'échappe pas non plus à cette vague de polémiques. Outre la construction du poème, la

¹ Cet article réalisé dans le cadre du LABEX OBVIL a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme Investissements d'avenir portant la référence ANR-11-IDEX-0004-02. Nous tenons à remercier pour leurs suggestions Mercedes Blanco, Muriel Elvira, François Cornilliat et les relecteurs anonymes de la revue *Atlante*.

² Cf. Bernard WEINBERG, *A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 1961, 2 vol.

théorie de la fable ou de la vraisemblance – questions aristotéliennes³ –, les débats sur la poésie lyrique posent le problème de la *langue*. Pour Pétrarque et ses imitateurs dans les différentes langues vernaculaires, le *Canzoniere* devient non seulement le modèle d'une forme poétique inédite, mais aussi l'un des soutiens, les plus revendiqués, des discours sur la dignité de la langue « vulgaire », notamment depuis que Pietro Bembo érigea dans ses *Prose della volgar lingua* le poète de Laure en autorité absolue de la poésie⁴.

Vers le milieu du XVI^e siècle, plusieurs controverses agitent les lettres vernaculaires : en France, à propos de la *Défense et illustration de la langue française* (1549) de Du Bellay ; en Italie, autour de la chanson *Venite all'ombra de' gran gigli d'oro* (1554) d'Annibal Caro ; en Espagne, un peu plus tard, à l'occasion de la publication par Fernando de Herrera des *Anotaciones a la poesía de Garcilaso de la Vega* (1580). Dégénérant rapidement en polémiques, ces controverses naissent de la diffusion d'écrits théoriques programmatiques – de manifestes, pourrait-on dire. Or, chacun de ces trois auteurs – Du Bellay, Caro et Herrera –, à la fois poète et théoricien, représente un moment essentiel de l'évolution de la poésie vernaculaire dans son pays. Tous trois défendent un classicisme esthétique, doublé d'une vision du poète comme *poeta doctus*, issue des doctrines diffusées depuis la fin du XV^e siècle par Ange Politien et ses disciples : le poète doit être humaniste et son art doit se nourrir non seulement de l'inspiration de la Muse, de son *ingenium*, mais aussi de toute l'*ars* que lui offre son érudition. Plusieurs similitudes invitent à rechercher les raisons structurelles qui ont pu faire naître ces trois controverses à peu d'années d'intervalle dans les principales langues romanes. Elles examinent la dignité de la poésie vernaculaire, recherchant des modèles pour anoblir la langue vulgaire, les modèles à imiter.

³ Cf. sur ces problèmes et les longues discussions qui en traitèrent au XVI^e siècle, Teresa CHEVROLET, *L'Idée de fable. Théories de la fiction poétique à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007.

⁴ La bibliographie sur la poésie lyrique au XVI^e siècle serait presque inépuisable. Qu'il suffise de citer deux ouvrages très différents par l'ampleur et l'orientation, qui posent la question en des termes généraux suggestifs : Nicola GARDINI, *Le umane parole. L'imitazione nella lirica europea del Rinascimento da Bembo a Ben Jonson*, Milan, Bruno Mondadori, 1997 et François CORNILLIAT, *Sujet caduc, noble sujet. La poésie de la Renaissance et le choix de ses « arguments »*, Genève, Droz, 2009.

Elles opposent en outre les partisans des règles de l'art – les professionnels de la rhétorique et de l'enseignement des lettres – à ceux de l'inspiration. En outre, elles sont l'indice non seulement de l'importance croissante de la langue « vulgaire », mais aussi de la conscience croissante de l'existence d'un domaine autonome des lettres, qui ne saurait se réduire à ce que la rhétorique et la poétique en disaient, et que l'on ne nommait pas encore la littérature.

Plus que leur contenu, bien établi par les historiens de la littérature, ce sont leurs similitudes formelles que l'on se propose d'envisager ici, afin de suggérer l'existence d'un « genre » de la controverse littéraire au XVI^e siècle, avec des caractéristiques formelles communes et que l'on cultive dans certaines situations : un auteur adopte une position théorique nouvelle en se fondant sur sa qualité de *poeta doctus*, il est attaqué par un second personnage qui représente des positions plus conservatrices, puis il est défendu avec vigueur par ses pairs. La réfutation de l'attaque s'accompagne d'une contre-attaque violente, en style satirique, et donc poétique et figuré, qui peut même prendre certaines formes de mise en scène éditoriale.

Dans l'examen successif des trois controverses, française, italienne et espagnole, on dégagera plus particulièrement une double récurrence. D'abord celle d'un motif : celui de la correction ironique, par laquelle le critique s'en prend à l'auteur de la proposition poétique inacceptable – l'expression de « correction amiable » est de Barthélemy Aneau s'en prenant à Du Bellay. Ensuite celle du personnage fictif du maître d'école correcteur – Quintil, Pasquin, Bachiller ou Prete Jacopín –, qui permet à la critique d'accroître son efficacité rhétorique.

La France : Aneau contre Du Bellay (1549-1550)

En France, plusieurs controverses agitent la communauté littéraire sous François I^{er}. Cette prolifération est sans doute le souvenir d'une culture de la dispute et de la querelle, où l'on reconnaît l'empreinte des exercices dialectiques de la scholastique, depuis la Querelle des femmes au XV^e siècle et le débat sur le

Roman de la Rose. À travers Christophe de Longueil et Étienne Dolet, la querelle du cicéronianisme avait déjà révélé une tendance française à défendre la pureté stylistique inspirée de Cicéron – mouvement qui se prolongera dans la défense du *tullianus stylus*⁵.

Des querelles littéraires moins portées par la question de l'imitation des Anciens secouèrent les esprits dans les mêmes années. On mentionnera particulièrement l'échange satirique entre Clément Marot et le poète François de Sagon, au fil d'une suite d'épîtres. L'affaire commença par un mot hérétique que Sagon aurait entendu de la bouche de Marot, qu'il menaça de dénoncer et que celui-ci faillit frapper à l'arme blanche. Les adversaires séparés poursuivirent leur différend par mots interposés. En prenant le nom de Fripelippe, son prétendu valet, Marot s'en prit à Sagon – dont il fait un Sagouin –, et celui-ci fait porter la réponse par son page « Matthieu Boutigny », transformant Marot en « Rat Pelé ». De part et d'autre, un cercle d'amis vint au secours de chacun des adversaires et une suite d'écrits aux titres éloquent voit le jour⁶, finalement rassemblés dans un recueil en 1537, encore réédité en 1539 : *Plusieurs traictez par aucun nouveaulx poètes du différent de Marot, Sagon et la Hueterie*.

Au cours des années 1530-1540, la controverse se mue aussi en un instrument de la politique française. Dès 1537, Guillaume du Bellay faisait publier par Robert Estienne les *Exemplaria litterarum*, une série de lettres de controverse où l'on défend la position de François I^{er} à l'encontre de Charles-Quint⁷. Le recueil réunit les pièces du différend entre le roi de France et l'Empereur : cette forme

⁵ Cf. Marc FUMAROLI, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 2002, p. 110-111.

⁶ *Rabais, du caquet de Frippelippes et de Marot, dict Rat-pelé ; Apologie faite par le grant abbé des Conardz, sur les invectives Sagon, Marot, la Hueterie, pages, valets, Iraquetz ; De Marot et Sagon les treues, donnes jusqu'à la fleur des febues par lauctorité de labbé des Conardz ; Epistre à Marot pour luy monstrer que Frippelippes avoit faict sottte comparaison des quatre raisons de Sagon à quatre oysons ; Le Frotte-groing du Sagouyn avec scholies exposante lartifice, et ainsi de suite.*

⁷ Le titre complet en est : *Exemplaria litterarum quibus & christianissimus Galliarum rex Franciscus, ab adversariorum maledictis defenditur & controversiarum causae ex quibus belle hodie inter ipsum & Carolum Quintum imperatorem emergerunt explicantur : unde ab utro potius stet ius aequumque lector prudens perfacile deprehendet*, Paris, Robert Estienne, 1537.

rend le lecteur juge de la querelle. À sa suite, les années 1540 vont abonder en ce type d'écrits opposant deux partis⁸.

Cette même décennie voit surgir la controverse sur l'orthographe française, liée, à la suite de l'ordonnance royale de Villers-Cotterêts (1539), à la définition de la langue vernaculaire⁹. S'y impliquent déjà certains de ceux qui s'opposeront à Du Bellay lorsque celui-ci publiera sa *Défense et illustration de la langue française* (1549) : en une suite d'écrits publiés entre 1548 et 1550, Peletier du Mans et Des Autels s'en prennent à Louis Meigret, partisan d'un renouvellement de l'orthographe (*Traicté touchant le commun usage de l'écriture française*, 1545).

Sur cette toile de fond, la dynamique de la querelle entre Joachim Du Bellay et Barthélemy Aneau, qui éclate à la suite de la publication de la *Défense et illustration de la langue française* (1549), se perçoit plus clairement. À peine la question de la noblesse de la langue vulgaire est-elle posée en France qu'elle suscite un débat. Des controverses antérieures, l'opposition entre Du Bellay et Aneau reprend aussi les formes. Au début de la *Défense et illustration de la langue française*, Joachim Du Bellay invite implicitement à la controverse en l'anticipant : « L'auteur pryé les Lecteurs differer leur jugement jusques à la fin du Livre, et ne le condamner sans avoir premierement bien veu, et examiné ses raisons. » Formule que l'on trouvait déjà chez Étienne Dolet dans *La Maniere de bien traduire d'une langue en aultre*¹⁰, qui crée, si l'on peut dire, un *criticus in fabula*.

De fait, la *Défense et illustration* s'en était implicitement prise avec violence à l'*Art poétique* (1548) de Thomas Sébillet et c'est pour le défendre que Barthélemy

⁸ Cf. Sophie ASTIER, *Un affrontement de papier. La place de l'imprimé dans la guerre entre François I^{er} et Charles Quint (1542-1544)*, Paris, Thèse de l'école des Chartes, 2009, avec résumé : <http://theses.enc.sorbonne.fr/2009/astier>

⁹ Sur ces controverses, cf. Claude LONGEON, *Premiers combats pour la langue française*, Paris, Le Livre de Poche classique, 1989.

¹⁰ Cf. Étienne DOLET, *La Maniere de bien traduire d'une langue en aultre*, Lyon, É. Dolet, 1540, « Au lecteur » : « Ly, et puis juge : ne juge toutesfois devant que d'avoir veu mon Orateur françoys, qui (possible est) te satisfaira quant aux doubttes, où tu pourras encourir lisant ce livre. » Cité par Jean-Charles Monferran, in Joachim DU BELLAY, *La Deffence, et illustration de la langue françoise (1549). Édition et dossier critique*, éd. J.-C. MONFERRAN, Genève, Droz, 2008 (2^e éd.), p. 70, note 12. Sur les fondements rhétoriques du texte de Du Bellay, voir également Joachim DU BELLAY, *Œuvres complètes, Deffence et illustration de la langue françoise*, éd. Francis GOYET et Olivier MILLET, Paris, Honore Champion, 2003, ainsi que Francis GOYET, éd., *Traictés de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, Paris, Librairie générale française, 1990.

Aneau se rend à l'invitation de Du Bellay et feint de se plier aux lois de la civilité pour le corriger :

Puis qu'il t'a pleu me communiquer par publicque impression, un tien œuvre, duquel le tiltre est (ainsi que tu l'as escript) La Deffence, et illustration de la langue François, avec la suycte, de l'Olive, Sonnetz, Anteroticque, Odes, et Vers Lyricques. Je t'en remercy.

Or attendu que après la fin de l'Epistre, tu me fais une petite priere, de différer mon jugement jusque à la fin de l'œuvre : et ne le condamner, sans avoir premierement bien veu, et examiné tes raisons. Soies certain que ceste requeste me ha semblé estre tant civile : que je heusse esté incivil de le faire autrement¹¹.

Les observations d'Aneau relèveront, selon sa propre expression, de la « correction amiable » :

Et pourtant, après l'avoir leu, et releu, et bien examiné les raisons : je ne l'ay pas condamné (suyvant ta deffense) mais bien y ay noté, et marqué aucuns poinctz, qui me semblent dignes de correction amiable, et modeste, sans aucune villainie, injure, et calumnie, ne simple, ne figurée. En quoy je certes estime que non seulement ne seras offensé : mais aussi m'en sauras gré : pour avoir accompli l'office que tu loues, et à bonne raison, au chap. 11. du 2. livre de ton œuvre en Quintil Horatian¹².

À chaque étape de la *Défense et illustration* répond une observation du « Quintil », « second Aristarque » dont la fonction est définie par Horace dans son *Art poétique* :

*Puis notera par jugement agu
Ce que faudra muer : y mettant marque.
Brief ce sera un second Aristarcque.*

¹¹ Quintil Horatian, in J. DU BELLAY, *La Deffence...*, op. cit., p. 304.

¹² *Ibid.*, p. 304-305.

*Et ne dira : Pourquoi offenseray je
Un mien amy : et fascheux luy seray-je ?
Pour telz fatras, et menue follie ?*¹³

« Quintil » devient le symbole des critiques vétilleux, comme Maurice de la Porte le caractérisera dans ses *Épithetes* de 1571 : « Quintils : Audacieux, severes, repreneurs, odieux. Quinctil ou Quintil Varon, estoit homme qui volontiers lisoit les vers des poetes romains, & en jugeoit fort librement : A ceste cause ceux-la sont appellés Quintils, qui jugent temerairement les labours studieus d'autrui¹⁴ ».

Du Bellay lui-même en évoque la figure dans sa *Défense et illustration* et Aneau la reprend à son avantage, retournant contre Du Bellay le dispositif critique prévu par celui-ci. Au centre de ce dispositif, il place l'invocation de l'amitié. Cette correction qu'Aneau annonce « amiable » s'accomplira sous les auspices d'Horace, dont les hommes de lettres étaient unanimes à reconnaître l'autorité. Ce langage commun permet à Aneau, épris de mesure et d'équilibre, d'adopter un cadre formel qui n'est plus celui de la dispute (*disputatio*) scolastique : la controverse littéraire ne relève plus de l'Université, mais de l'espace public défini littérairement par le genre de la satire, dont Horace est depuis l'Antiquité le représentant attitré.

Quel est l'objet de la dispute de ces deux lettrés ? Il y en va d'un conflit de personnes et, comme souvent, de générations. Du Bellay, dans la *Défense*, s'en est pris non seulement à Sébillet, mais surtout, aussi, au poète attitré de la cour, Mellin de Saint-Gelais, dont il se moquera plus tard encore dans son *Poète courtois*¹⁵. L'attaque de Du Bellay par Aneau, qui partage en bonne part sa culture, est donc aussi une défense de Mellin de Saint-Gelais, dont Aneau devait

¹³ *Ibid.*, p. 305-306.

¹⁴ Cité d'après Kees MEERHOFF, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle en France: Du Bellay, Ramus et les autres*, Leyde, E. J. Brill, 1986, p. 135.

¹⁵ Il écrit dans son manifeste, anticipant l'objection qui pourrait lui être faite : « Et si vous autres me mettez en avant un Mellin Monsieur de Saint Gelais, qui compose, voire bien sur tous autres, vers lyricques, les met en Musicque, les chante, les joue, et sonne sur les instrumens, je confesse, et say ce qu'il sait faire mais c'est pour luy. Et en cela il soustient diverses personnes, et est Poète, Musicien, vocal, et instrumental. Voire bien d'avantage est il Mathematicien, Philosophe, Orateur, Jurisperit, Medecin, Astronome, Theologien, brief *Panepisthemon*. Mais de telz que luy ne s'en trouve pas treize en la grand douzaine, et si ne se arrogue rien, et ne derogue à nul. » (*Quintil Horatian*, in J. DU BELLAY, *La Deffence...*, *op. cit.*, p. 351-352)

se sentir plus proche. Kees Meerhoff a montré la finesse de la lecture du texte de Du Bellay par Aneau, qui relève dans la *Défense* les traces du dialogue de Speroni, dont il cite même contre Du Bellay des passages que celui-ci avait consciemment élagués pour son imitation. Aneau est débiteur des vues de Melanchthon et d'Érasme, notamment du *De copia*, au *Ciceronianus* et à la *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione* (1528). François Cornilliat a montré que, pour exagérée que fût la critique de Du Bellay par Aneau, elle touchait juste¹⁶ : lui reprochant sa volonté d'innovation, elle s'en prenait aussi à son ambition, comme le feraient également, en cette même année 1550, Sébillet dans sa préface à sa traduction de l'*Iphigénie* d'Euripide (« n'en affectant ne louenge d'industrie n'immortalité de nom »)¹⁷, ou encore Des Autels¹⁸. Aneau fustige l'« insolence » de Du Bellay : il est de ces « immortaliseurs d'eux mesmes » : mais, « comme de leurs Poemes le subject est caduc, muable, mortel, et perissable : ainsi seront leur œuvres sur cela fondez¹⁹. »

En dernière analyse, Aneau s'en prend à son espoir insensé de trouver dans les lettres la source à une gloire qu'il lui conviendrait mieux de chercher dans l'au-delà de la rhétorique : la sagesse de la philosophie et de la théologie, selon l'ordre traditionnel des savoirs. Comme l'écrit François Cornilliat,

dans la mesure où tout le monde partage des postulats comparables quant au caractère « caduc » des œuvres humaines, et quant à la hiérarchie des sujets possibles, on peut néanmoins s'interroger sur l'enjeu exact d'une telle justice. Quintil dénie aux « immortaliseurs » [*i.e.* Du Bellay, Ronsard et toute la Pléiade] le droit de parler par figure, et littéralise leurs hyperboles, en leur prêtant, quant à leur avenir, une naïveté qu'ils n'auront aucun mal à démentir²⁰.

¹⁶ Cf. F. CORNILLIAT, *Sujet caduc, noble sujet...*, *op. cit.*, III, chap. I.

¹⁷ Citation d'après K. MEERHOFF, *Rhétorique et poétique...*, p. 166.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Quintil Horatian*, in J. DU BELLAY, *La Deffence...*, *op. cit.*, p. 360. La formule des « immortaliseurs d'eux mesmes » renvoie à la préface de la traduction d'*Iphigénie* par Sébillet.

²⁰ Cf. François CORNILLIAT, *Sujet caduc, noble sujet...*, *op. cit.*, p. 419.

L'affirmation hyperbolique d'une poésie rédemptrice par ses seuls moyens, indépendamment de tout autre type de discours, modifie l'organisation même de l'ordre des discours :

Même si le poète conserve la ressource de prétendre le contraire, l'hyperbole immortalisante n'est pas une simple « manière de parler » : elle est transformatrice, en ce qu'elle instaure un mode de discours propre au poème, dont les « orateurs » et autres docteurs ne savent que faire ; et d'hésiter entre l'assimilation (les poètes font la même chose que nous), la discrimination (les poètes font semblant de faire ou de ne pas faire la même chose que nous), et l'incompréhension (mais que diable font les poètes ?). L'hyperbole ne « prouve » pas que la poésie soit immortelle, ni même moins mortelle ; mais elle construit, entre poésie et immortalité, une corrélation qui se passe d'autre preuve²¹.

Il en va, en d'autres termes, de la condamnation de l'attitude de ces poètes qui s'arrogent la prérogative d'une poésie qui cesse d'être inféodée aux autres disciplines pour se placer à leur tête et se servir d'elles — ce qui reprenait en réalité l'affirmation néoplatonicienne de la supériorité de la poésie sur les autres sciences : le poète devient un écrivain total, selon une idée que Peletier du Mans développerait dans son *Art poétique* (1555). Un scénario similaire se répètera dans les controverses autour de Caro et d'Herrera.

L'Italie : Caro contre Castelvetro (1554-1570)

La seconde controverse, italienne celle-ci, porte derechef sur la définition de la poésie, plus particulièrement de la poésie lyrique. Elle naît en 1554 autour d'une chanson d'Annibale Caro, attaquée par Ludovico Castelvetro et défendue par Caro avec tout l'arsenal de la rhétorique de Pasquin. Les effets de cette controverse se prolongent jusque dans l'*Hercolano* (1570) de Benedetto Varchi. Le point de départ n'en est pas un texte programmatique, tel que la *Défense et*

²¹ *Ibid.*

illustration de la langue française, mais un poème, une *canzone* encomiastique doublée d'un commentaire présentant ce poème comme modèle d'une poésie vernaculaire pétrarquiste. Cette différence ne doit cependant pas faire illusion. Si la *Défense et illustration* est un écrit littéraire, elle a une dimension politique : la question de la langue est capitale dans la France des années 1540. De même discerne-t-on des enjeux politiques à l'arrière-plan des oppositions littéraires éclatant entre Caro et Castelvetro qui contribuent à définir les traits de la nouvelle littérature italienne avant l'apparition de poètes tels que le Tasse, Guarini et Marino²².

Politique, la controverse l'est déjà par son origine : la chanson *Venite all'ombra de' Gran Gigli d'oro*, publiée en 1554 par Annibale Caro (1507-1566), alors au service d'Alexandre Farnèse, célèbre l'alliance de celui-ci avec la dynastie française des Valois. La chanson commençait ainsi :

*Venite à l'ombra de' gran Gigli d'oro,
Care Muse, devote a' miei Giacinti:
Et d'ambo insieme avinti
Tessiam ghirlande a' nostri Idoli, & fregi.
E tu Signor, ch'io per mio sole adoro,
Perche non sian da l'altro sole estinti;
Del tuo nome dipinti,
Gli sacra: ond'io lor porga eterni pregi.*

²² Pour l'analyse du contexte politique de la polémique, cf. Salvatore LO RE, « "Venite all'ombra de' Gran Gigli d'oro." Retrosceca politici di una celebre controversia letteraria (1553-1559) », *Giornale storico della Letteratura italiana*, CLXXXII, 2005, p. 362-397. Cf. en outre Enrico GARAVELLI, « Prime scintille tra Caro e Castelvetro (1554-1555) », in « *Parlar l'idioma soave* ». *Studi di Filologia, letteratura e storia della lingua offerti a Gianni A. Papini*, Novara, Interlinea Edizioni, 2003, p. 132-33, Claudio DI FELICE, « L'Apologia di Annibal Caro: strategie di redazione e promozione editoriale », in Diego POLI, Laura MELOSI & Angela BIANCHI, éd., *Annibal Caro a cinquecento anni dalla nascita. Atti del Convegno di Studi (Macerata, 16-17 giugno 2007)*, Macerata, EUM, 2009, p. 503-520. Du même, il est intéressant de consulter « Aspetti della lingua nell'Apologia di Annibal Caro : l'incidenza di *Motti e proverbi* », consultable en ligne sur le site de l'université de Caen : <http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/sites/default/files/public/node/docs/Article-Caro-juillet2014.pdf>. Enfin, voir l'utile synthèse de Giancarlo ALFANO, « Il Commendatore, la Civetta e le Muse pigmee », in Sergio LUZZATTO & Gabriele PEDULLÀ, éd., *Atlante della letteratura italiana*, vol. II, *Dalla Controriforma alla Restaurazione*, Turin, G. Einaudi, 2011, p. 165-170.

*Che por degna corona à tanti Regi,
 Per me non oso: e 'ndarno altri m'invita:
 Se l'ardire, e l'aita
 Non vien da te. Tu sol m'apri, e dispensi
 Parnaso, & tu mi desta: & tu m'aviva
 Lo stil, la lingua, e i sensi,
 Sí, ch'altamente ne ragioni, & scriva²³.*

Le panégyrique du prince, comme dans d'autres exordes épiques ou même bucoliques²⁴, confère une autorité nouvelle à la voix du poète. Cette chanson, d'ailleurs aussitôt traduite en français par Du Bellay, devenu l'ami de Caro lors de son séjour à Rome (1553-1557), allait constituer longtemps le modèle même de la chanson encomiastique²⁵. La *canzone* politique est la forme poétique qui se développe à partir du milieu du XVI^e siècle, même si en Espagne elle ne triomphe qu'avec Fernando de Herrera²⁶.

Cette chanson au succès immédiat, commentée aussitôt par un juriste de Modène résidant à Rome, Aurelio Bellincini, ami de Caro, ne tarda pas à être critiquée par Ludovico Castelvetro (1505-1570), également de Modène, qui traita Bellincini de « piètre grammairien » (*grammaticuccio*). Le débat porta d'abord sur la qualité du poème, conçu par Caro dans le droit fil de l'imitation de Pétrarque. Castelvetro multiplie les reproches, critiquant le ton, le choix des métaphores ou encore l'emploi de termes qu'on ne trouverait pas sous la plume du poète de Laure. Il excipe de son autorité de professeur de rhétorique afin de disqualifier Caro comme poète. La polémique naît donc d'un débat autour de l'art d'imiter Pétrarque, ce qui implique une réflexion à la fois sur la langue « vulgaire » qu'il

²³ Nous citons le texte de l'*Apologia* de Caro, p. 11, dont on trouve plus bas la référence complète.

²⁴ Voir sur ce point, Roland BÉHAR, «*Tu mihi...*»: variaciones bucólicas sobre un ritual de dedicatoria, de Virgilio a Góngora», *Nueva revista de filología hispánica*, 61-1, 2013, p. 65-98.

²⁵ Elle est encore citée comme telle dans, par exemple, une édition commentée de poèmes de Malherbe par Gilles MENAGE (1613-1692) : *Les Poésies de M. de Malherbe, avec les observations de Monsieur Menage*, Paris, Thomas Iolli, 1666, p. 324.

²⁶ Voir, avec bibliographie, Roland BÉHAR, «*Los sagrados despojos de la veneranda antigüedad*»: estilo poético y debate literario en torno a Fernando de Herrera », in Josep SOLERVICENS & Antoni-Lluis MOLL, éd., *La poètica renaixentista a Europa. Una recreació del llegat clàssic*, Barcelone, Punctum & Mimesi, 2011, p. 165-201.

s'agit de cultiver par l'imitation du poète de Laure et sur ce qui définit la poésie lyrique – dont la *canzone* est la forme la plus illustre, comme l'ont mis en avant tous les commentaires de Pétrarque et, en premier lieu, les *Prose della volgar lingua* (1525) de Pietro Bembo.

Usant de la fiction de Pasquin, Caro rétorque à la fois par l'argumentation rhétorique et par l'invective poétique. La polémique qui s'ensuit a déjà été abondamment étudiée, jusque dans ses moindres répercussions politiques, mais c'est ici sa forme qui nous intéresse. Par son ton, elle fut bien plus acerbe que le débat autour de la *Défense et illustration*. Si la controverse commença par une série de remarques ponctuelles adressées par Castelvetro au poème de Caro, elle dégénéra bientôt : Castelvetro fut attaqué par de nombreux amis de Caro qui l'accablèrent de poèmes venimeux. L'ensemble finit par revêtir la forme d'une pasquinade, mise en scène par les partisans de Caro dans leur édition des textes de la controverse, avec une violence croissante, depuis les réponses apportées point par point aux objections jusqu'aux sonnets assassins. À cet égard, la polémique entre Caro et Castelvetro est exemplaire. Elle définit un genre littéraire propre à la polémique : elle en révèle et réunit toutes les possibilités. Le procédé de la polémique n'est en lui-même pas nouveau. En pleine controverse, Castelvetro reconnaît que Caro et ses partisans déploient contre lui l'arsenal polémique que Bartolomeo Fazio avait engagé contre Lorenzo Valla. La comparaison se voudrait à son avantage, Castelvetro s'identifiant au grand humaniste du *Quattrocento*. Elle montre surtout sa conscience de la continuité d'un dispositif littéraire qui, de génération en génération, configure la République des Lettres.

Le dossier élaboré par les amis de Caro vers 1555 finit par être publié, à Parme, en 1558, sous le titre d'*Apologia de gli Academici di Banchi di Roma, contra M. Lodovico Castelvetro da Modena*²⁷. La controverse adopte des formes fictives

²⁷ Le titre complet en est : *Apologia de gli Academici di Banchi di Roma, contra M. Lodovico Castelvetro da Modena. In forma d'uno Spaccio di Maestro Pasquino. Con alcune operette, del Predella, del Buratto, di Ser Fedocco. In difesa de la seguente Canzone del Commendatore Annibal Caro. Appertinenti tutte à l'uso de la lingua toscana, al vero modo di poetare*, Parme, Seth Viotto, 1558.

pour s'exprimer : l'apologie sera « sous forme d'une dépêche » (« *in forma d'uno spaccio* »), placée sous l'autorité de Maître Pasquin, et composée par les académiciens « *di Banchi* », du nom d'une des rues menant à la place où se dresse à Rome la statue de Pasquin. L'ouvrage culmine dans une suite de sonnets *caudati* à la manière de l'Arétin, dont le succès est attesté par le fait que le peintre Agnolo Bronzino prit la suite de Caro, se jetant dans la polémique avec une autre série de sonnets burlesques — non publiés dans l'*Apologia*. Quelques lettres enfin viennent couronner l'ouvrage, indiquant la parenté de l'apologie avec le genre du recueil épistolaire, qui fleurissait ces mêmes années en Italie.

La page de titre traduit cet assemblage textuel placé sous l'autorité de l'académie fictive « *di Banchi* », tout en annonçant qu'il y va d'une dispute, voire d'un duel, comme le laissent pressentir le chien de fusil qui orne la page, accompagné du *motto* « VIM VI » (« à la force, par la force ») :

A P O L O G I A
D E G L I A C A D E M I C I
D I B A N C H I D I R O M A,
C O N T R A M. L O D O V I C O
C A S T E L V E T R O D A M O D E N A.
In forma d'uno Spaccio di Maestro Pasquino.
Con alcune operette,
DEL PREDELLA,
DEL BVRATTO,
DI SER FEDOCCO.
In difesa de la seguente Canzone del Commendatore
A N N I B A L C A R O.
Appertinenti tutte à l'uso de la
lingua toscana, & al uero
molo di poetare.



Nous citerons par cette édition, mais on peut aussi consulter l'édition critique dans les *Opere*, éd. Stefano Jacomuzzi, Turin, Utet, 1974.

La construction de l'ouvrage est la suivante (pagination d'après l'édition *princeps*) :

<i>Lettera di Maestro Pasquino</i> (p. 3)	<i>Canzone del Caro, in Lode de la casa di Francia</i> (p. 11)
	<i>Censura del Castelvetro sopra la canzone precedente</i> (p. 15)
	<i>Replica del Castelvetro contra la medesima Canzone del Caro</i> (p. 17)
<i>A I Lettori.</i> (p. 22)	<i>Risentimento del Predella</i> (p. 23)
<i>Pasquino.</i> (p. 150)	<i>Rimenata del Buratto</i> (p. 151)
<i>Pasquino.</i> (p. 202)	<i>Sogno di Ser Fedocco, a Messer Lodovico Castelvetro</i> (p. 203)
<i>Pasquino</i> (p. 215)	
<i>Pasquino</i> (p. 221)	<i>Mattacini</i> (p. 226)
<i>Pasquino</i> (p. 233)	<i>Corona</i> (p. 237)
<i>A i lettori</i> (p. 241)	
<i>Lettere</i> (p. 242) [Caro à Varchi, Lucia Bertana à Caro, Caro à Bertana, Bertana à Caro, Caro à Bertana, Caro à Giovan Ferretti, <i>a la corte del Re Catolico</i>].	
<i>Tavola de la contenenza del Libro</i> (p. 269, non numérotée).	

Le *Risentimento del Predella* est le texte essentiel du « dossier ». Le personnage, Predella, explique qu'il ne peut s'empêcher de répondre à l'attaque²⁸ Sa réponse sera méthodique, procédant point par point (« *capo per capo, secondo il vostro ordine* »). Cet ordre transforme en autant de thèses les remarques alignées par Castelvetro le long du texte. Pour y répondre, Caro retourne à ce que Castelvetro dit dans sa « censure ». Les « oppositions » ou « objections » sont systématiquement réfutées, comme l'avaient été celles de Pic de La Mirandole ou de Luther dans les disputes doctrinales de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle : le commentaire stylistique devient dispute théorique. Le texte du

²⁸ [Annibale Caro], *Apologia...*, *op. cit.*, p. 23: « *Io, che sono usato di tacer sempre, & d'udir solamente gli altri parlare; non mi posso contenere di non rispondere à uoi Messer Lodouico Castelvetro, sentendo le friuole, & le pazze cose, che v'è parso di dire contra la canzone del Caro: e'l modo villano, & dispettoso, con che l'havete dette. Che farebbe da l'un canto ridere, da l'altro stomacare i Muricciuoli, non che le Predelle.* »

Risentimento del Predella est suivi de la *Rimenata del Buratto* commençant également sur le ton de la correction²⁹.

Le métier de critique du *buratto* accumule les motifs satiriques, tel celui de la dissection imaginaire du cerveau de Castelvetro, dont Maître Pasquin, au début du *Songe de Ser Fedocco*, mentionne par ailleurs la nature de verre.

Après la réponse méthodique aux objections dans le *Risentimento*, le discours sérieux de Caro se double d'un discours satirique. Après la victoire dialectique, l'estocade. Dans l'immédiat, Caro l'emporte. Voué par la bouche de Maître Pasquin à la vindicte publique, Castelvetro pâtit d'une mort sociale et ne trouvera de vie qu'en dehors de la Péninsule italienne, comme expulsé d'un domaine littéraire vernaculaire qu'il contribuera pourtant, à long terme, à fonder.

Une consécration ultérieure du succès de Caro est *L'Hercolano, dialogo nel quale si ragiona generalmente delle lingue, et in particolare della toscana e della fiorentina, composto da lui sulla occasione della disputa occorsa tra'l Commendator Caro, e M. Lodovico Castelvetro* de Benedetto Varchi. L'ouvrage, portant sur la défense et l'illustration de la langue toscane, est à ce titre versé par la critique au dossier de la *questione della lingua*. Son point de départ est cependant encore la défense de Caro contre Castelvetro. Écrit entre 1560 et 1565, le dialogue est publié de manière posthume, à Florence, en 1570. La circulation manuscrite de l'ouvrage permet à Castelvetro, qui allait mourir cette même année 1570, d'y répondre encore dans sa *Correzione d'alcune cose del Dialogo delle lingue di Benedetto Varchi* (Bâle, 1571). En 1582 à nouveau, Girolamo Muzio y répond encore dans sa *Varchina*. Varchi reprenait dans *L'Hercolano* la thèse de Caro qui, dans l'*Apologia* de 1558, distinguait l'*uso parlato* et l'*uso letterario* — ce qui fait de ce dialogue une contribution à la *questione della lingua* du XVI^e siècle. L'*Apologia*

²⁹ *Ibid.*, p. 151 : « Voi non hareste compitamente il vostro dovere, messer Lodovico Castelvetro, se non ve ne dessi una scossa anch'io di mia mano, perche non basta, che'l Predella habbia presa, & sostenuta la difensione del Caro, ne che egli habbia mostro, quanto leggiermente, & malignamente havete ripreso lui; che bisogna riprendre, & castigar voi: & mostrare al mondo in qualche parte, chi vuoi siete: & quel che sapete. Et per cerner la farina da la crusca, secondo il mio mistiero, comincerò un poco a dimenarmivi intorno. »

de Caro est même rééditée en 1573, ce qui put relancer sur le marché du livre européen la fortune d'une controverse qui avait désormais déjà fait couler beaucoup d'encre.

Beaucoup d'encre et même de sang. Au détriment de Castelvetro, la polémique déborde le champ littéraire, prenant une dimension à la fois politique et doctrinale. Un partisan de Caro, Alberico Longo, tombe en juin 1555 sous les coups d'un poignard. On incrimine Castelvetro, accusé de sympathies réformées depuis sa traduction des *Loci communes* de Melanchthon ; condamné par l'Inquisition (1560), il est contraint à l'exil à Bâle, puis à Vienne, à la cour de Maximilien II, à qui il dédie sa traduction de la *Poétique* d'Aristote³⁰. Face au paria humaniste, Caro apparaît en poète courtisan dont la carrière est couronnée de succès. Poète satirique dès sa jeunesse³¹, il connaît rapidement les honneurs : commandeur de Malte, il s'illustre par sa traduction italienne de l'*Énéide* et se voit chargé par le cardinal Alexandre Farnèse, dont il est très proche, du programme iconographique de la Villa Farnèse à Caprarola³².

L'*Apologia* de Caro marque la naissance d'un nouveau genre éditorial et littéraire. En livrant toutes les pièces du dossier à l'imprimerie, l'*Apologia* tient à la fois de la compilation proposée de la dispute sur l'imitation, à la manière de l'édition par Cinzio de la controverse autour de Politien (1535), et du recueil des *carmina* de Pasquin (1544). Livre composite, écrit à plusieurs mains, présentant

³⁰ La plupart de ses œuvres furent publiées durant cet exil : la *Giunta fatta al ragionamento degli articoli et de verbi di messer Pietro Bembo* (Modène, 1563), la *Poetica d'Aristotele vulgarizzata, et sposta per Lodouico Castelvetro* (Vienne, 1570), voire de manière posthume : la *Correttione d'alcune cose del Dialogo delle lingue di Benedetto Varchi, et vna giunta al primo libro delle Prose di m. Pietro Bembo doue si ragiona della vulgar lingua fatte per Lodouico Castelvetro* (Bâle, 1572), les *Rime del Petrarca brevemente esposte per Lodouico Castelvetro* (Bâle, 1582) et l'*Esaminatione sopra la retorica a Caio Herennio fatta per Lodouico Castelvetro, e dedicata all'altezza serenissima del signor Duca di Modana* (Modène, 1653). Sur la figure de Castelvetro, voir Roberto GIGLIUCCI, éd., *Lodovico Castelvetro: filologia e ascesi*, Rome, Bulzoni, 2007 ; Massimo FIRPO & Guido MONGINI, éd., *Ludovico Castelvetro: letterati e grammatici nella crisi religiosa del Cinquecento: atti della 13. giornata Luigi Firpo, Torino 21-22 settembre 2006*, Florence, Olschki, 2008 ; enfin, Stefano JOSSA, « All'ombra di Renata. Giraldis e Castelvetro tra umanesimo ed eresia », *Schifanoia*, 28/29, 2005, p. 247-254.

³¹ Influencé, dans sa *Nasea*, par les poèmes de Burchiello et de Berni, Caro tourne en dérision l'emphase et le style ampoulé de l'humanisme latin de cour, adresse une lettre *A G.F. Leoni*, commente la *Ficheide* de Molza et compose son *Orazione di Santa Maria Nafissa*.

³² Clare ROBERTSON, « Annibal Caro as Iconographer. Sources and Method », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 45, 1982, p. 160-181.

divers types ou genres de textes – ce qui le rapproche de la *satira* – et dont le sens ne se réduit pas à la somme des écrits singuliers. Le recueil, en son ensemble, met en scène le débat littéraire, le donne à voir comme tel. Ce genre, dont la définition se distingue de celle des miscellanées, en partage la logique compilatoire : une fiction en organise les diverses parties – ici une « dépêche » (*spaccio*) du maître Pasquin, comme l’emploiera plus tard Giordano Bruno dans son *Spaccio de la bestia trionfante* (1584). De même que le « Quintil » d’Aneau, le « Pasquino » de Caro est une figure fictive qui permet d’organiser les échanges satiriques.

À la différence des miscellanées, l’ordre des pièces a son importance dans le recueil de controverse. La logique de violence monte jusqu’à l’apogée des sonnets satiriques, où l’argumentation dialectique cède entièrement la place à la rhétorique. Cette violence provient de la modification progressive de la modalité discursive : de l’examen des reproches, auxquels sont apportées autant de réponses, on en vient au ridicule des erreurs de pensée, pour passer enfin à la condamnation de la personne. Les attaques ne sont plus rationnelles mais *ad hominem*, sur le modèle des satires d’un Juvénal, dont le modèle est régulièrement invoqué. Dans une gradation de la violence, la *dispositio* de l’ensemble ressemble à celle du discours d’invective. Comme si la controverse, usant de plus en plus des armes de la polémique, se déployait dans le temps, grâce à la fiction du discours placé dans la bouche de maître Pasquin, dont les interventions, parfois très brèves, marquent la présence constante tout en ne laissant pas d’indiquer l’intention critique du recueil.

En cela, l’*Apologia* de Caro reprend en partie le procédé dont l’oncle de Joachim Du Bellay, Guillaume, avait déjà usé dans ses *Exemplaria litterarum* de 1537 où il rendait publique une série de lettres appuyant la cause du roi de France. De même, Caro, pour défendre un poème à visée politique, publie une série d’écrits, d’argumentation théorique les uns, satiriques les autres. Son *Apologia* représente ainsi une avancée par rapport aux échanges français autour de la *Défense et illustration* de Du Bellay, dont Caro fut l’ami lors de son séjour

romain. On pourrait d'ailleurs supposer au moins une inspiration commune à Caro, à Aneau et à Du Bellay, du moins dans leur reconnaissance des contraintes formelles de l'échange.

D'une controverse à l'autre, on observe cependant un renversement des positions qu'on pourrait trouver ironique : Caro adopte l'attitude d'Aneau pour défendre une position en réalité plus proche de celle de Du Bellay. Plus que la comparaison des positions, c'est la reprise des formes qui nous intéresse ici, même si c'est l'intérêt pour l'art poétique qui assure le succès de l'une et de l'autre, et qui va propager leur exemple en Espagne. Ces formes s'engendrent en phases successives : à l'origine de la controverse se trouve un texte ; celui-ci fait l'objet d'observations ; l'auteur du texte d'origine leur répond par une apologie. Ce premier cercle peut ensuite se doubler d'un autre cercle d'écrits, conçus en faveur ou en défaveur du texte d'origine, écrits qui de la critique peuvent dégénérer jusqu'à la satire, comme dans le recueil de Caro.

Premières controverses hispaniques : Hurtado de Mendoza et Damasio de Frías

Avant d'évoquer la controverse opposant certains théoriciens castillans aux commentaires que le Sévillan Herrera publia de la poésie de Garcilaso en 1580, il faut en rappeler deux antécédents hispaniques, qui ont pu contribuer à sa formation. Les controverses espagnoles des mêmes années, depuis celles, autoparodiques, de Diego Hurtado de Mendoza, jusqu'à celles, plus sérieuses, de Damasio de Frías, annoncent en effet la forme du débat entre Herrera et un anonyme « Prete Jacopín », sans doute l'amiral de Castille, proche par son inspiration de la poésie d'Hurtado de Mendoza et proclamant, contre les critiques d'Herrera, la qualité de la poésie de Garcilaso³³.

Dès le début du XVI^e siècle, l'épître satirique est un genre assez répandu dans la Péninsule ibérique. On peut citer celles du médecin Francisco López de

³³ Voir les travaux de Juan MONTERO, de María Soledad SALAZAR RAMÍREZ et de Juan VARO ZAFRA cités dans les notes qui suivent, ainsi que Bienvenido MORROS MESTRE, *Las polémicas literarias en la España del siglo XVI : a propósito de Fernando de Herrera y Garcilaso de la Vega*, Barcelone, Quaderns Crema, 1998, qui donne une perspective d'ensemble des polémiques qui vont être évoquées ici, ainsi que de certaines influences italiennes agissant sur elles.

Villalobos. Antonio de Guevara, de même, cultive ce genre. Il jouit d'une faveur particulière vers le milieu du siècle, comme l'a relevé Claudio Guillén³⁴. Cependant, le genre de la controverse littéraire, selon Herrera, auteur de la réfutation des *Observaciones du prete Jacopín*, aurait été introduit en Espagne par Diego Hurtado de Mendoza :

*Pues sabed, que estamos en Tiempo, donde no vale el credito de opiniones grandes. Cada uno piensa que sabe, i que puede censurar aun las obras, que estan seguras i fuera de toda invidia. I tienen ya estos Críticos puesto el blanco en desalabar lo que unos estiman, i encarecer lo que vituperan otros. Mas perdóne Dios a d. Diego de Mendoça aver traído de Italia este género de escrevir*³⁵.

La définition de la censure comme *genus scribendi* reflète la conscience, en Espagne, du développement d'un genre littéraire, parfois aussi éditorial. On en suit très rapidement le cheminement d'Italie en Espagne, justement dans les années où la France elle aussi s'enflamme. On conserve une *Carta de un bachiller de la Arcadia al capitan Salazar* (ca. 1550), attribuée depuis le XIX^e siècle à Hurtado de Mendoza, figure clé de la Renaissance littéraire espagnole³⁶. Cette épître a fait l'objet d'une étude par Juan Varo Zafra³⁷. Elle suppose la lecture d'un texte composé par un certain « capitaine Salazar », auquel Hurtado répond³⁸. Le capitaine avait composé une lettre adressée à la duchesse d'Albe

³⁴ Claudio Guillén parle ainsi d'une « *tremenda ola de epistolaridad que a mediados del siglo XVI recubre España e Italia, especialmente a partir del éxito de las Lettere de Aretino cuyo primer volumen se publicó en Venecia en 1537* » (C. GUILLÉN, *El primer Siglo de Oro*, Barcelone, Crítica, 1988, p. 71-72).

³⁵ Juan MONTERO, *La Controversia sobre las «Anotaciones» herrerianas*, Séville, Servicio de Publicaciones del Excmo. Ayuntamiento, 1987, p. 189.

³⁶ Voir notamment Antonio PAZ Y MELÍA, *Salas españolas o agudezas del ingenio nacional*, rééd. Ramón PAZ, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1964, p. VI et VII.

³⁷ Voir Juan VARO ZAFRA, « Diego Hurtado de Mendoza y las cartas de los bachilleres », *Castilla. Estudios de Literatura*, 1, 2010, p. 433-472, repris dans *id.*, *Estudios sobre la prosa de Diego Hurtado de Mendoza*, Grenade, Alhulia, 2011, p. 99-147.

³⁸ Ce texte n'est pas, comme l'a cru autrefois Bartolomé Gallardo et l'affirme encore María Soledad SALAZAR RAMÍREZ (*Damasio de Frías. Controversias literarias en la Corte Vallisoletana*, Valladolid, Diputación Provincial de Valladolid, 2002, p. 57), *La Historia y primera parte de la Guerra que don Carlos Quinto [...] movió contra los Principes: y Ciudadanos rebeldes del Reyno de Alemania*, Naples, Juan Pablo Saganappo, septembre 1548. L'auteur de celle-ci, Pedro de Salazar, est en effet dit « *vecino de Madrid* » et ne provient donc pas de Grenade, comme le

rapportant en témoin oculaire la victoire de Mühlberg remportée sur l'Elbe contre la Ligue de Smalkalde (1547). Envoyée à la cour, lieu de toutes les médisances, la lettre fut sévèrement critiquée. Feignant de défendre le texte de Salazar, Hurtado en propose alors un éloge paradoxal au ton humoristique :

Pero esta corte, como creo que lo sabréis, tiene algo de satírica, a causa de residir en ella el diablillo Observatodo; y a vueltas de la libertad que se han tomado los críticos de reprehender los vicios ajenos, se han metido igualmente en las necesidades de otros, hablando con perdón de vuestra merced; y como hay entre ellos hombres de delicado juicio que quieren partir el cabello en muchas partes y hilarlo tan delgado, han puesto más calumnias en vuestro libro que tiene letras, sin tener respeto a vuestra persona ni al grado de capitán que tenéis; a cuya causa, así por ser yo de Granada, como por seros aficionado por las nuevas que yo vos tengo, quise defenderos por buenas razones, pues con las armas no soy para ello, porque tengo un corazón mucho más afeminado que el que tenía Arteaga³⁹.

Le rapport de la lettre à la cour est essentiel : il dessine le cadre de la controverse qui, importée d'Italie, s'implante en Espagne d'abord dans les milieux auliques. La défense passe par la réfutation : « *Tornando al propósito, no embargante que todos os calumnien y reprehendan, digo que no tienen razón, antes son unas bestias (salvo honor).* » Et Hurtado de poursuivre :

vuestro libro no es solamente bueno, más aún bonísimo; la razón es ésta, y notad este puntillo de sofista: si lo bueno de este mundo es alegrarse y holgarse, ¿cuán bueno será el que da materia para que los otros se huelguen y alegren, y cuanto mas bueno lo que alegra, y hace holgar, y cuanto mas os habéis de holgar vos, que nos habéis hecho

correspondant d'Hurtado de Mendoza ; voir à ce sujet Lucas DE TORRE, « Carta del Bachiller de Arcadia y Respuesta del Capitán Salazar », *Revista de Archivos y Bibliotecas*, 1913, p. 291-319 et 352-363.

³⁹ Nous citons l'édition de la Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes (http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/obras-de-d-diego-hurtado-de-mendoza--0/html/ff0f6abc-82b1-11df-acc7-002185ce6064_19.htm), qui reprend les *Obras de D. Diego Hurtado de Mendoza, coleccionadas por D. Nicolás del Paso y Delgado*, Granade, Imprenta El Porvenir, 1864.

*tanto bien con vuestro libro, que jamás hombre lo leerá, por descontento que esté, que no se alegre y ría mucho con él? Y de esta manera podéis, Señor, ver, si fuésemos uno a uno, si podía yo sustentar vuestra parte y contrastar con unos reprehensores, sino que es un diablo tener que hacer con tantos*⁴⁰.

De plus en plus sophistique, l'éloge paradoxal nourrit la dimension satirique : dès son introduction en Espagne, vers 1550, la controverse se perçoit comme un genre aux règles connues, la diffusion matérielle des écrits polémiques italiens et français y étant d'ailleurs bien attestée en Espagne. Un cas curieux est celui de la Bibliothèque de Barcarrota en Extrémadoure, où l'on retrouva en 1992 un exemplaire des *Plusieurs traictez, par aucuns nouueaulx poetes, du différent de Marot, Sagon et La Hueterie* (dans la seconde édition, de 1539)⁴¹. On trouve aussi et surtout en Espagne les textes de controverses littéraires plus classiques. Ainsi y compte-t-on encore aujourd'hui un exemplaire de la réédition de 1561 de la *Défense et illustration* de Du Bellay⁴², deux exemplaires de l'édition de 1558 de l'*Apologia*⁴³ et quatre de sa réédition de 1573⁴⁴, enfin, cinq exemplaires de l'édition de 1570 de l'*Hercolano* de Varchi⁴⁵.

L'influence du genre de la controverse est plus sensible encore dans un groupe de lettres, rédigées vers 1560 par Damasio de Frías, dans les cercles

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Trouvé à l'occasion dans les parois d'une maison du village de Barcarrota en compagnie de neuf autres livres et d'un manuscrit, le livre avait été emmuré au XVI^e siècle par un certain Francisco de Peñaranda, commerçant en livres. Parmi ces livres, figure aussi l'exemplaire unique d'une édition jusqu'alors inconnue du *Lazarillo de Tormes* imprimé à Medina del Campo en 1554. On peut consulter la description du livre et sa reproduction numérisée à la page de la « Biblioteca de Extremadura » (Badajoz) : <http://roda.culturaextremadura.com/>, d'où l'on déduit que ce livre passa à un moment par les mains d'un certain Jehan Guerneau, dont on semble tout ignorer par ailleurs.

⁴² Ioach. DU BELLAY, *La Défense et Illustration de la Langue Française: avec L'Olive de nouveau augmentes, La Musagoeomachie, L'Anterotique de la vieille & de la ieune Amie, Vers Lyriques*, Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel, 1561, conservé à Madrid, à la Biblioteca Nacional, R/ 10809(1).

⁴³ Madrid, Biblioteca Nacional, R/ 17939 et Madrid, Palacio Real, IX/3890.

⁴⁴ Saragosse, Universidad de Zaragoza, Biblioteca Universitaria, H-24-99 ; Santander, Biblioteca de Menéndez Pelayo, 678 (1) ; Madrid, Biblioteca Nacional, R/20512 ; Madrid, Universidad Complutense, BH FLL 18990.

⁴⁵ Palma de Majorque, Biblioteca Pública del Estado, 23124 ; Valence, Biblioteca Valenciana, XVI/426 ; Palma de Majorque, Biblioteca Pública del Estado, 23124 ; Valence, Biblioteca Valenciana, XVI/426 ; Madrid, Biblioteca Nacional, R/29499 ; Madrid, Universidad Pontificia Comillas de Madrid, XVI-2427 ; Madrid, Universidad Complutense, BH FLL 28573.

littéraires de Valladolid. Ces lettres soulèvent plus sérieusement que ne le faisait la *Carta de los bachilleres* des questions littéraires. Herrera, l'auteur de la *Réponse aux Observaciones del Prete Jacopín*, poursuit, après avoir mentionné Hurtado de Mendoza (« *perdóne Dios a d. Diego de Mendoza aver traido de Italia este genero de escrevir...* »), par l'évocation des conséquences de cette innovation : « *Porque dio atrevimiento a Damasio, para dezir mal del Inventario de Villegas [...] i después para juzgar estas Anotaciones en una mui prolixa carta, que envió dende Valladolid a un Platero, que estava en Sevilla.* » Damasio de Frías est ainsi présenté à la fois comme l'« héritier » d'Hurtado de Mendoza et, à travers lui, de la tradition italienne de la controverse et comme le premier censeur d'Herrera, à travers une lettre aujourd'hui perdue « à un orfèvre qui se trouvait à Séville » (*carta... a un platero que estava en Sevilla*). Le caractère ironique de l'adresse à un orfèvre rappelle les fictions employées par Aneau ou Caro, s'adressant à l'adversaire par le truchement d'un Quintil ou d'un Pasquin.

De fait, Damasio de Frías, homme de lettres attaché aux cercles de Valladolid dans les années 1560-1590, est parfaitement au courant de la culture italienne de son temps. Plusieurs de ses œuvres le prouvent, tel le *Diálogo de amor intitulado "Dórida". En que se trata de las causas por donde puede un amante (sin ser notado de inconstante) retirarse de su amor* (1593), étudié par Eugenio Asensio comme l'un des traités de la seconde moitié du XVI^e siècle espagnol reflétant le mieux les théories de la Renaissance italienne relatives à l'amour, dans le sillage de Ficin et de Léon l'Hébreu⁴⁶. Les emprunts aux *Dialogues d'amour* de ce dernier sont nombreux, mais Asensio a également montré l'importance pour Frías du *Dialogo d'amore* de Sperone Speroni et, peut-être, du traité *Sopra alcune questioni d'amore* de Benedetto Varchi. Par ailleurs, le *Diálogo de las lenguas* de Frías s'inspire manifestement du *Dialogo delle lingue* du même Speroni. Tout cela suffirait déjà à montrer à quel point Damasio de Frías connaît les écrits théoriques italiens de son temps Varchi, entre autres, proche de Caro. On pourrait mentionner encore un point rapprochant Damasio de Frías de Caro : dans son *Lidamarte de*

⁴⁶ Cf. Eugenio ASENSIO, « Damasio de Frías y su *Dórida*, diálogo de amor. El italianismo en Valladolid », *Nueva revista de filología hispánica*, XXIV, 1975, p. 219-234.

Armenia, roman d'aventures à la mode grecque, Frías s'inspire abondamment du *Daphnis et Chloé* de Longus, récit inconnu de la plupart des auteurs espagnols de l'époque, mais que Caro traduisit en italien dès 1537, la traduction française par Amyot datant de 1559. Quelle que fût la version connue de Frías, son œuvre suppose une connaissance des écrits contemporains français ou, plus probablement, italiens – ceux d'un Annibale Caro.

Or c'est justement ce connaisseur des lettres d'Italie et de ses polémiques poétiques qui se trouve à la croisée d'au moins trois controverses, connues par des lettres de sa plume : celle contre le *bachiller* Rivera et contre Jerónimo de los Ríos ; celle contre l'*Inventario* de Villegas ; enfin, celle contre Herrera. Une quatrième lettre de théorie littéraire, non polémique, propose le commentaire d'une *canción* de Salado – commentaire inspiré de celui de Jean Pic de La Mirandole sur une *canzone* de Girolamo Benivieni. Des trois lettres de controverse, deux sont conservées : celle contre le *bachiller* et contre Jerónimo de los Ríos, et celle contre Antonio de Villegas, auteur de l'*Inventario* (Medina del Campo, 1565), récemment retrouvée⁴⁷. C'est surtout la première, adressée sans doute en 1560 au secrétaire Palomino, contre Jerónimo de los Ríos et le *bachiller* Rivera, qui nous intéresse ici. Comme Caro, Frías y défend sa propre production poétique contre les critiques formulées contre elle. Comme M^a Soledad Salazar Ramírez le souligne, cette lettre ressemble beaucoup, par sa structure, au *Risentimento del Predella* d'Annibale Caro⁴⁸. Pour prouver l'inconsistance de ces attaques, il suit les préceptes du *genus demonstrativum*, divisant sa lettre en *exordium*, *narratio*, *argumentatio* et *peroratio*. Chacun des quatorze points de l'argumentation évoque, comme le *Risentimento*, un reproche qui lui est adressé et le réfute. La technique – déjà celle d'Aneau et de Caro – sera reprise par Herrera répondant aux critiques (« *observaciones* ») que le Prete Jacopín lui fait pour défendre Garcilaso. De fait, dans sa défense contre les

⁴⁷ Cf. Juan MONTERO, « Noticia de un texto recuperado: la invective de Damasio de Frías contra Antonio de Villegas y su *Inventario* (Bancroft Library, Fernán Núñez Collection, Vol. 183, Fols. 117-190) », *Voz y Letra. Revista de Literatura*, 14(2), 2003, p. 79-98.

⁴⁸ Cf. M^a Soledad SALAZAR RAMÍREZ, *Damasio de Frías...*, *op. cit.*, p. 69.

attaques de Prete Jacopín, Herrera mentionne même les deux lettres de Damasio de Frías, celle contre Villegas et celle contre lui-même – mais cette dernière n’est pas conservée –, ce qui renforce la continuité d’une controverse littéraire à l’autre.

Défense et illustration de la poésie espagnole : Garcilaso attaqué et défendu

En 1580, Fernando de Herrera publiait à Séville les *Obras de Garcilaso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*, édition monumentale de l’œuvre du poète tolédan Garcilaso de la Vega (ca. 1499-1536), modèle de poésie castillane renouvelée sous l’influence de la Renaissance italienne, déjà « canonisé » comme tel par l’édition commentée de Salamanque en 1574, établie par Sánchez de la Brozas, dit « El Brocense ». Une polémique larvée, puis ouverte, se déclara bientôt entre les tenants des deux éditions, comme s’il s’agissait de revendiquer une certaine manière de lire un poète dont l’imitation définissait les modalités de la nouvelle poésie. Les cercles autour de El Brocense, académiques mais aussi auliques, soupçonnèrent vite Herrera de s’être servi de l’édition antérieure. Mais, surtout, il s’agissait pour eux de le disqualifier en s’en prenant d’une part à sa vanité, de l’autre à son incompetence : ce n’était qu’un piètre compilateur, polygraphe noyant le texte à commenter sous un flot d’annotations. C’est là, en substance, ce qu’affirmèrent les *Observaciones* diffusées sous forme manuscrite dès 1580 par un prétendu « Prete Jacopín », qui déployèrent contre Herrera tout l’arsenal de controverse décrit à propos d’Aneau, de Caro, d’Hurtado de Mendoza⁴⁹ ou de Frías. Peut-être Herrera les y invitait-il d’ailleurs lui-même, s’étant servi dans ses *Anotaciones* d’un argument de l’*Apologia* d’Annibale Caro,

⁴⁹ Comme le rappelle Juan MONTERO (*La Controversia...*, *op. cit.*, p. 39), la possibilité d’une influence de la *Carta de los bachilleres* sur la rédaction des *Observaciones* fut déjà suggérée par Marcelino MENÉNDEZ PELAYO, *Historia de las Ideas estéticas en España*, Madrid, CSIC, 1974, t. I, p. 737.

que la réédition de 1573 avait par ailleurs rendu à nouveau d'actualité l'argument portait sur l'emploi de mots étrangers⁵⁰.

Que signifiait cette attaque ? Le pseudonyme du « Prete Jacopín » est similaire à celui du Quintil, du Pasquin ou de Bachiller. Il est loin d'être choisi au hasard. Le nom provient du domaine de la fiction, plus particulièrement du *Baldus* de Teofilo Folengo, aux chants VII, où le « Prete Iacopino » égrène un alphabet méchamment anticlérical, et VIII, où le Prete est le protagoniste d'un faux miracle. Ces deux scènes étaient tout sauf innocentes, au point que l'adaptateur castillan du *Baldus* les supprima dans sa transposition de 1542⁵¹. Il supprima jusqu'au nom du personnage. Le fait d'attribuer à « Prete Jacopín » les *Observaciones* suppose, outre la connaissance du *Baldus*, celle d'un de ses épisodes les plus controversés et que seuls des lecteurs avertis de la littérature italienne pouvaient comprendre.

Ce nom de « Prete Jacopín » cache un auteur dont l'identité demeure controversée. Ce qui demeure hors de doute, c'est l'origine castillane, et non andalouse, de cette attaque contre Herrera. Le « Prete » se dit de Burgos, mais son texte émane très probablement des cercles de Salamanque ou de Valladolid, associés au Brocense ou à Frías (qui a étudié à Salamanque de 1546 à 1554), au point qu'on a pu soupçonner en ce dernier l'auteur des *Observaciones*⁵². Plus souvent, cependant, ces *Observaciones* ont été attribuées au connétable Juan Fernández de Velasco. La provenance des *Observaciones* du cœur de la vieille

⁵⁰ Voir à ce propos Ubaldo DI BENEDETTO, « Fernando de Herrera : fuentes italianas y clásicas de sus principales teorías sobre el lenguaje poético », *Filología Moderna*, XXV-XXVI, 1966-1967, p. 21-46, ainsi que B. MORROS MESTRE, *Las polémicas...*, *op. cit.*, p. 288.

⁵¹ Voir Alberto BLECUA, « Libros de caballerías, latín macarrónico y novella picaresca: la adaptación castellana del *Baldus* (Sevilla, 1542) », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 34, 1971-1972, p. 147-239, ici p. 155-156.

⁵² Une étude détaillée du rapport entre Damasio de Frías et Herrera a été livrée par Juan MONTERO, « Damasio de Frías y Herrera. Nota sobre unos roces literarios », *Archivo Hispalense*, 67, 1984, p. 115-121. La théorie selon laquelle Frías serait l'auteur des *Observaciones* a été proposée par M^a Soledad SALAZAR RAMÍREZ, *op. cit.*, et déjà suggérée par B. MORROS MESTRE, *Las polémicas literarias...*, *op. cit.*, p. 263-298. Sur cette hypothèse, voir Juan MONTERO, « Don Juan Fernández de Velasco contra Fernando de Herrera: de nuevo sobre la identidad de Prete Jacopín », in Pierre CIVIL, éd., *Siglos dorados. Homenaje a Augustin Redondo*, Madrid, Castalia, 2004, vol. 2, p. 997-1008, ici p. 1000.

Castille ne fait en tout cas guère de doute, ni la continuité formelle avec les textes des controverses antérieures.

Cette réaction castillane face à l'œuvre du Sévillan Herrera ne fut pas la seule. Eugenio Asensio a montré qu'El Brocense lui-même s'en prenait aux *Anotaciones* dans sa préface à la traduction des *Luisiades* de Camões par Luis Gómez de Tapia, également publiées en 1580, à Salamanque, et Herrera, dans sa *Respuesta*, mentionne également une lettre du poète Pedro Laínez envoyée depuis Madrid dès avant la publication des *Anotaciones*, qui reproche à Herrera de s'appuyer sur des poètes andalous au détriment de ceux de la vieille Castille⁵³. De fait, le « Prete Jacopín » renvoie aussi dans ses *Observaciones* à un canon poétique bien différent de celui d'Herrera, qui regroupe les poètes Hurtado de Mendoza, fray Luis de León et Francisco de Figueroa.

Les *Observaciones* du Prete Jacopín se conçoivent elles-mêmes comme une défense de Garcilaso, contre les critiques qu'Herrera, dans son commentaire, lui aurait adressées. Il importe avant tout d'analyser le fonctionnement de ces *Observaciones*, similaires en bien des points aux attaques d'Aneau ou de Caro. Comme dans les modèles français et italien, les *Observaciones* s'ouvrent par une réflexion sur l'importance de l'amitié. Étant, dans le système humaniste inspiré de Cicéron, le fondement du rapport humain, l'amitié permet le dialogue : son invocation suppose la reconnaissance d'un même *ethos* – celui de l'humaniste – que tous les participants de la controverse peuvent avouer. Avant l'*amicitia*, cependant, le censeur, le Prete, s'en prend à l'amour-propre, qui rend aveugle, et que l'amitié a pour rôle de corriger :

Una de las cosas, o la más principal, que los antiguos filósofos pretendieron en pintar ciego al Amor, fue darnos a entender que el que ama no se puede dezir que ve, sino que es ciego; pues muchas vezes el

⁵³ Voir Eugenio ASENSIO, « El Brocense contra Fernando de Herrera y sus Anotaciones a Garcilaso », *El Crotalón*, I, 1984, p. 13-24, rééd. in *id.*, *De Fray Luis de León a Quevedo y otros estudios sobre retórica, poética y humanismo*, presentación Luisa LÓPEZ GRIGERA, ed. al cuidado de Juan Miguel VALERO MORENO, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2005, p. 311-323.

afición es causa de que no sólo dexa de ver los defetos de la persona amada, mas que los juzgue por perfecciones⁵⁴.

Cet amour-propre rend intolérant aux critiques :

De donde se dexa entender el daño que nos haze el amor propio, que, como dize Platón, es causa de que cualquiera juzgue su inorancia por sabiduría, haziendo que aunque todo lo inore crea que todo lo sabe. La cual confiança haze que cuando alguno nos reprehende nuestras faltas nos escueza i amargue, i en lugar de darle gracias, le cobremos odio⁵⁵.

Et de citer Sophocle et la licence qu'Ulysse prit, dans l'*Ajax* (v. 1328-1329), de dire la vérité à Agamemnon :

*At licebit amico vera dicere, nec
minus mihi, quam antea amicitiam
tuam retinere tamen et colere.*

¿Por ventura sera lícito a un amigo dezirte verdad, quedando en tu gracia i amistad como antes? Esto mismo podría yo aora preguntar a V.M., si la satisfacción que tengo de su persona no me hiziese creer que no a de recibir desgusto de oír verdades dichas por un amigo. I no se espante de que le llame amigo no conociéndole de vista, pues sabe que entre los que no se an visto puede aver amistad, como la uvo entre Scipion y Massinisa, i otros muchos de quien avrá leído. Como a estos me a acaecido a mí, que no conociendo a V. M., como quien casi siempre a estado en esta ciudad de Burgos, su fama, letras, ingenio, me an hecho mui aficionado a sus cosas. Pues para mostrar esto quiero usar del mejor medio i más de amigo, que es dezir a V. M. algunas verdades libremente, siguiendo el parecer de Plutarco, que tratando de la amistad i adulación dixo: Libere loqui proprium amicitiae est, hablar libremente es propio de la amistad. Bien entiendo que pudiera aver escusado todo lo que e dicho si a solo V. M. mirara, pero eme alargado en ello porque este tratadillo podría llegar a manos de otros,

⁵⁴ Juan MONTERO, *La Controversia...*, p. 107.

⁵⁵ *Ibid.*

*que no conociendo mi ánimo, unos le llamasen Apología, otros Sátira, otros Inectiva, otros Iaculatoria, nombres bien diferentes del desseo que tengo de servir a V. M. a quien suplico vea essas observaciones sobre las Anotaciones de Garcilasso, recebiendo mi buena voluntad y perdonándome si en algo anduviere demasiado*⁵⁶.

Réflexion révélatrice sur la manière dont il convient de désigner le texte : *apologia, sátira, inectiva, iaculatoria*. Les *anotaciones* sont manifestement en rapport avec le modèle italien proposé par l'*Apologia* de Caro, comme le remarquent des contemporains de Herrera.

Juan de la Cueva, consolant par une longue épître en vers Cristóbal de Sayas (1585) « *a quien en una Academia anotaron un Soneto, I hizieron una inventiva contra la Poesia* »), s'en prend au censeur,

*que condena sin orden ni cordura,
haziendo ostentacion de ingenio i letras
cual hizo el Castelvetro, a la ecelente
cancion del Caro, hecha al Rey de Francia:
o el otro (cuyo nombre no se sabe)
a las Anotaciones que an salido
de Herrera el divino, a Garcilasso*⁵⁷.

Ici, les *anotaciones* font l'objet de critiques, ou plutôt de condamnations sans ordre ni sagesse, comme le dit Juan de la Cueva, rapprochant ainsi Herrera de Caro, et le Prete Jacopín de Castelvetro. Cueva renvoie ainsi dos à dos Herrera et le Prete, reconnaissant en tous deux l'*habitus* de la critique, qu'il replace dans la longue tradition des polémiques littéraires dont Homère et Virgile avaient déjà fait les frais⁵⁸.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 107-108.

⁵⁷ Cité d'après Juan MONTERO, *La controversia...*, op. cit., p. 22, qui cite d'après le ms. 82-2-5 de la bibliothèque Colombine de Séville, fol. 292r. Voir aussi J. MONTERO, « Otro ataque contra las Anotaciones herrerianas: la epístola *A Cristóbal de Sayas de Alfaro* de Juan de la Cueva », *Revista de Literatura*, XLVIII, 95, 1986, p. 19-33.

⁵⁸ Voir particulièrement J. MONTERO, « Otro ataque... », art. cit., p. 25, où est montré comment Cueva emprunte son savoir des polémiques littéraires avant tout des *Poetices libri septem* de Scaliger (1561) et des *Anotaciones* (1580) de Herrera même.

Cependant, si l'on regarde de près les observations de l'anonyme détracteur d'Herrera, on voit qu'il s'en prend justement aux critiques qu'Herrera aurait faites à Garcilaso dans ses *Anotaciones* et qu'il développe donc une défense de Garcilaso, contre Herrera.

Seulement, le statut de Garcilaso est bien plus affirmé que celui d'un Caro ou d'un Du Bellay. Herrera lui-même a le plus grand intérêt à en rehausser l'image, même s'il la critique ponctuellement. De surcroît, Garcilaso n'était plus vivant pour défendre son œuvre.

On assiste, comme chez Aneau et Caro, à une mise en scène de la controverse :

*I lo primero que después de leído me parece es que por cierto se puede muy bien imprimir, pues en él no ai cosa contra nuestra santa fe católica. Mas, bien mirado, pudiéradescusarlo, porque de dos fines que el escritor puede tener no avéis conseguido ninguno*⁵⁹.

La première fin serait de publier un écrit profitable par sa doctrine, la seconde d'accroître sa réputation. Aucune n'est atteinte : l'ouvrage de Herrera est superflu. Les pointes satiriques se multiplient alors, jusqu'à commenter, dans la seconde *Observation*, le choix du titre :

*No acertastes en el título de vuestro libro, el cual es Anotaciones sobre Garcilasso, siendo un comento más largo que todos los que escribieron Mancinelo, Probo, Servio i Donato ; más prolixo que los escritos de Orestes ; más pesado e importuno que su dueño*⁶⁰.

Et de le corriger :

Un poco más acertáradesc en llamarle comentario, I más en llamarle comento, que quiere dezir ficción o mentira, pues ai en él más que figuras i más que fueron los amores de Anachreón. I si estos títulos no os contentavan, llamáradescle Necedades del divino Fernando de Herrera sobre Garcilasso. Este era su legítimo i debido título, éste era

⁵⁹ Juan MONTERO, *La controversia...*, op. cit., p. 108.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 109.

*su natural i propio nombre. Mas a tiempo estáis de poderlo emmendar en la segunda impresión, con otras cosas que adelante diré*⁶¹.

Comme Aneau et comme Caro, « Prete Jacopín » incrimine la suffisance d'Herrera. La première « Observation » reprend, en le renversant, le procédé de la licence d'impression. Le « genre » de la controverse intériorise des normes régissant la publication du livre, l'établissement du lecteur en censeur, enfin le retournement du jugement contre son auteur. Il n'est pas jusqu'à l'image du mauvais grammairien, que Castelvetro avait évoquée en s'en prenant au *grammaticuccio* commentateur du poème de Caro, qui ne soit retournée contre Herrera, mauvais commentateur :

*Dezís también que no queréis hazer « oficio de gramático », i si bien lo miráis no hazéis otra cosa, pues por henchir vuestro libro traéis sin qué ni para qué más figuras que necesidades*⁶².

La fin des *Observaciones* conseille à Herrera, en toute « amitié », de recueillir les exemplaires de ses *Anotaciones* pour que celles-ci ne se diffusent pas davantage :

*Aunque arriba os pedí que me perdonádes, si en algo anduviessse demasiado, lo vuelvo a hazer agora de nuevo, suplicándoos procureis recoger la impression de vuestros Libros, que sigun an sido rescevidos los avreis tan baratos que ganeis despues dineros vendiéndolos para rocajeros, o suelos de pasteles*⁶³.

La péroration culmine dans un nouveau et dernier renvoi à la culture satirique latine et italienne, anticipant en même temps la réponse d'Herrera ou de ses partisans, nouvelle marque de l'assimilation des règles de la controverse comme genre à part entière : « *I con que hagáis esto perdonaré la respuesta a estas observaciones, la qual si quisiéredes enviar, podrá venir encomendada a esta ciudad de Burgos.* » Flèche du Parthe enfin : Prete invoque deux précédents, latin et italien. Latin : le *Contre Ibis* d'Ovide, dont la cible porte un nom d'emprunt, Ibis, et qui à

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*, p. 139.

⁶³ *Ibid.*, p. 146.

son tour s'inspirait d'une attaque de Callimaque contre Apollonios de Rhodes : « *donde quedo rogando a Dios os dé todo aquello que Ovidio desea para su amigo Ibis [...]* ». Italien : le *Baldus* de Folengo qui donne le modèle du nom du « Prete Jacopín » :

[...] *i los bienes que Merlino Cocayo dize que causa Saturno en estos versos:*

*Capitis dolor, hidropisia,
Mazzuccus, lancum, carbones, morbida pestis,
Angonaya, malum costae, quartanaque febris,
Flegma, tumor ventris, vermes, colicique dolores,
Petra vessigarum, cancar, giandussa, bognonnes,
Franzosus, fersae, cagasanguis, roгна, varolae,
Defectus cerebri, rabiesque frenetica, clauus,
Stizza canina, dolor dentorum, scrophia, puvidae
Goltones, posthema, tumor vel lergna vocatur
Testiculi bropholae, tegnosaque codega, lepra,
Schelentia, gulae siccitas, tum pectoris asma,
Sanctique Antonij morbus, morena, podagra,
Tysica febris, mungancae, tardaeque pedanae⁶⁴.*

Juan Montero le relève dans son édition des *Observaciones*, l'endroit du *Baldus* ici cité provient d'une épître placée avant le poème non pas dans l'édition *princeps* (1517), mais dans celle de 1521 (rééditée en 1564, 1572, 1573, 1580, 1585, etc.). Cette longue liste de maladies y est souhaitée à Scardaffus Zaratanus, corrompueur du poème épique de Merlin de la *Chanson de Roland* ou du *Roland furieux*. En d'autres termes : selon Prete Jacopín, les *Anotaciones* d'Herrera sont à Garcilaso ce que le *Baldus* est au poème épique de l'Arioste.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 147.

Conclusion

Comment se relie-t-elle, en dernière analyse, les controverses autour de Du Bellay, de Caro, d'Hurtado de Mendoza, de Frías et de Herrera ? La controverse tend à se constituer en un genre littéraire comme tel, proche de la miscellanée, combinant la forme sérieuse de la *disputatio* scolastique avec celle, plus littéraire, de la satire inspirée d'Horace, de Juvénal ou d'Ovide pour les Anciens, des *carmina* de Pasquin, des *sonetti caudati* ou des épigrammes pour les Modernes. De même, elle peut être à la fois en prose ou en vers. Plusieurs traditions confluent ainsi en un même et seul cadre, qui se consolide progressivement, tout en demeurant ouvert aux innovations de la satire qui pourront toujours être mises à profit. Cette évolution se confirmera d'ailleurs au-delà de celle autour de la poésie *culta* d'Herrera, lorsque le rôle de l'épigramme se renouvellera avec le remplacement des *sonetti caudati* employés par Caro par les dizains (*décimas*) dans la polémique autour de Góngora, à partir de 1614.

Devenue autonome, la controverse, qui se développe d'ordinaire entre des esprits aux formations finalement assez similaires, peut accepter des contenus divers et même servir des positions contraires. Aneau revêt le masque du Quintil pour attaquer Du Bellay, mais c'est Caro, ami romain de Du Bellay, qui met à profit la figure romaine du Maître Pasquin pour se défendre des attaques de Castelvetro. On aurait pu s'attendre, si c'était seulement par communauté de vues, à ce que ce fût Castelvetro qui prît le masque de Pasquin pour attaquer Caro. De même, c'est dans les cercles romains que Hurtado de Mendoza connaît sans doute cette controverse, qu'il transpose, déjà formée comme *genre*, à un degré supérieur. Ainsi se constitue la satire littéraire théorique⁶⁵.

Ce genre de la controverse littéraire qui migre de langue en langue se définit par une pragmatique et une rhétorique, mais aussi par un contenu préférentiel: la poésie vernaculaire et les fondements et critères de sa nouvelle dignité. Son

⁶⁵ Développement également étudié, pour la même période de 1554 à 1610, par la thèse d'Eduardo Chivito Tortosa, qui considère les satires contre les mauvais poètes comme un « sous-genre » poétique. Voir E. CHIVITO TORTOSA, *Sátira contra la mala poesía. Antología de poesía satírica del Siglo de Oro*, Cordoue, Berenice, 2008.

trait singulier est que, chaque fois, semble se produire une fracture entre la rhétorique (Aneau / Castelvetro / Prete Jacopín) et la « littérature » (Du Bellay, Caro, Herrera), qui conquiert partiellement son indépendance.

Chaque fois, les règles bafouées reprochent son innovation à l'esprit indépendant. D'où la charge contre son égoïsmes et, par delà l'emploi d'arguments rationnels, le recours à des insultes *ad hominem*. La controverse marque un moment précis du développement du phénomène littéraire : à l'origine, se situe la revendication du domaine poétique par un sujet s'arrogeant des prérogatives théoriques inédites et donc choquantes. La controverse permet alors de distribuer à chacun son rôle, grâce à la fiction satirique Quintil, Maître Pasquin, Bachiller, Prete Jacopín.

En mettant en scène le différend théorique, le genre acquiert sa légitimité. Cette fonction explique aussi sa diffusion de pays en pays, le différend théorique qu'il illustre se reposant en termes similaires en Italie, en France et en Espagne. La controverse devient le signe le plus sûr d'un empiètement des prérogatives individuelles sur un bien perçu comme commun. L'affaire étant publique, elle devait être traitée publiquement. Ce mouvement, loin d'être ponctuel, caractérise autant en Italie qu'en France et en Espagne une évolution de la *Respublica litteraria* vernaculaire, héritière partout de la latine dont elle reprend les formes. Se pose ainsi la question de la définition des nouvelles attributions et de la délimitation du nouveau domaine d'une littérature vernaculaire. Quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, il semble certain que ces controverses soient un point nodal de cette histoire et qu'on ne puisse l'écrire sans les évoquer ni sans examiner comment elles infléchissent le cours de l'histoire et l'historiographie de l'époque⁶⁶. Une comparaison de la controverse en Italie, en France et en Espagne devrait permettre une réflexion plus poussée sur les

⁶⁶ Pour un exemple plus tardif du rôle des polémiques dans la configuration d'un domaine littéraire autonome, on peut s'intéresser à la polémique autour de la poésie de Luis de Góngora, au début du XVII^e siècle, qui reprend certains des dispositifs polémiques du XVI^e siècle. Voir Roland BÉHAR, « Homeromastix, Vergiliomastix... ¿Gongoramastix? », *e-Spania. Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 18, 2014, <http://e-spania.revues.org/23769>.

origines d'une poétique vernaculaire autonome, libérée de l'emprise de la rhétorique, telle qu'elle se profile à partir du milieu du XVI^e siècle.

**« Bien que je n’aie jamais été aussi sauvage, grossier et mal élevé
que vous dans les conversations et les disputes,
sachez qu’il m’est arrivé, jadis, d’être tout aussi ignorant »**

*Stratégies discursives de la polémique scientifique
dans le Souper des Cendres de Giordano Bruno*

Luca Salza

Université de Lille 3, CECILLE EA 4074

La pérégrination européenne de Giordano Bruno est toujours marquée par des moments de rupture, suite à des polémiques farouches menées par ce philosophe contre les pouvoirs religieux, politiques ou académiques de son temps et qui, au fur et à mesure, l’obligent à quitter des terres pour d’autres aventures et d’autres disputes⁶⁷.

⁶⁷ Sur la vie de Giordano Bruno, on peut lire : Christian BARTHOLMESS, *Jordano Bruno*, 2 vol., Paris, Librairie Philosophique de Ladrange, 1846 ; Luigi FIRPO, *Il processo di Giordano Bruno*, édition définitive par Diego QUAGLIONI, Roma, Salerno Editrice, 1993 (traduction française, Paris, Les Belles Lettres, 2000) ; Giovanni AQUILECCHIA, *Giordano Bruno*, Roma, Istituto dell’Enciclopedia Italiana, 1971 (traduction française, Paris, Les Belles Lettres, 2000) ; Eugenio CANONE [éd.], *Giordano Bruno. Gli anni napoletani e la « peregrinatio » europea. Immagini, testi, documenti*, Università degli Studi di Cassino, 1992 ; Bertrand LEVERGEOIS, *Giordano Bruno*, Paris, Fayard, 1995 ; Saverio RICCI, *Giordano Bruno nell’Europa del Cinquecento*, Roma, Salerno Editrice, 2000.

Rappelons quelques dates majeures de son itinéraire. En 1576, suite aux accusations de Domenico Vita, les dominicains, l'ordre auquel Bruno appartenait, engagent un procès contre lui. Celui-ci a probablement mis en doute le dogme trinitaire. Informé de ces faits alors qu'il se trouve à Rome, il décide de ne plus rentrer à Naples. Il quitte définitivement le couvent ainsi que l'habit et commence sa pérégrination en Italie puis en Europe. En 1579, au lieu de s'acheminer vers Lyon, il se dirige vers Genève où il est correcteur d'épreuves dans une imprimerie. Il est admis dans l'Académie de la ville, ce qui signifie qu'il avait adhéré au calvinisme. Là, en tant qu'« étudiant », Bruno suit les cours de différents professeurs, dont Antoine de la Faye. Il décèle dans les enseignements de celui-ci au moins vingt erreurs philosophiques qu'il dénonce publiquement dans un manifeste. Aussitôt le Consistoire le poursuit en justice et l'excommunie. Bruno est obligé de se repentir. Il quitte Genève et part pour la France. Il passe par Toulouse puis Paris, avant de rejoindre l'Angleterre en 1583. Il est précédé d'une dépêche de l'ambassadeur anglais à Paris, Henry Cobham, qui annonce au secrétaire d'Etat sir Francis Walsingham la venue de Bruno à Londres en ces termes : « *Signor Doctor Jordano Bruno, Nolano, a professor in philosophy, whose religion I cannot commend* ». À Londres, Bruno réside chez Michel de Castelnau, l'ambassadeur de France. Il publie l'*Ars reminiscendi*, l'*Explicatio triginta sigillorum*, le *Sigillus sigillorum*⁶⁸. Deux séjours à Oxford interrompent son séjour londonien : lors du premier, Bruno participe à une dispute avec les docteurs de l'Université, suite à laquelle il écrit une lettre très vive *Ad excellentissimum Oxoniensis Academiae Procancellarium* ; lors du deuxième,

⁶⁸ Toutes les œuvres en latin que nous citons peuvent être consultées dans cette édition moderne : Jordani Bruni, *Opera latine conscripta*, publicis sumptibus edita (recensebant Francesco FIORENTINO, Felice TOCCO, Girolamo VITELLI, Vittorio IMBRIANI et Carlo Maria TALLARIGO), Neapoli, Morano (et Florentiae : typis successorum Le Monnier), 1879-1891 (réimpression anastatique, Stuttgart-Bad Cannstatt, 1962). On peut trouver quelques-uns de ces textes dans des éditions plus récentes et mieux éditées, par exemple, *De umbris idearum*, éd. Rita STURLESE, préface d'Eugenio GARIN, introduction historique et critique de R. STURLESE, Firenze, L. Olschki, 1991. Les éditions Adelphi en Italie ont entrepris un travail d'édition des œuvres magiques et mnémotechniques de Bruno : *Opere magiche*, éd. Simonetta BASSI, Elisabetta SCAPPARONE, Nicoletta TIRINNANZI, Milan, 2000 ; *Opere mnemotecniche*, éd. Marco MATTEOLI, R. STURLESE, N. TIRINNANZI, vol. I, Milan, 2004, vol. II, Milan, 2009 ; *Opere lulliane*, éd. M. MATTEOLI, R. STURLESE, N. TIRINNANZI, Milan, 2012.

il donne des cours qu'il sera très vite obligé d'interrompre à cause d'une accusation de plagiat. Après avoir rédigé à Londres ses textes majeurs en italien, Giordano Bruno revient à Paris à l'automne 1585. L'année suivante il y fait publier par l'un de ses élèves, Jean Hennequin, un ouvrage contre la cosmologie aristotélécienne, *Centum et viginti articuli de natura et mundo adversus Peripateticos*. Bruno affiche dans le quartier latin des manifestes pour inviter les lecteurs royaux à discuter avec lui de ce texte, les 28 et 29 mai au Collège de Cambrai. La dispute se termine presque par des affrontements physiques. Il est donc obligé de quitter la France et se dirige en été vers l'Allemagne. Là, il publie le *Camoeracensis acrotismus*, reprise des *Centum et viginti articuli*. En 1589, il est à Helmstedt, inscrit à l'« Academia Julia ». Dans le cadre de cette institution, il prononce une *Oratio consolatoria* à la mort du duc Jules de Braunschweig. Bruno a beau avoir ces gestes d'amitié envers l'Allemagne, Gilbert Voët, le pasteur de la ville, l'excommunie. Il se rend donc à Francfort. Il demande l'autorisation de séjourner dans la ville chez l'imprimeur Wechel. Il s'agit d'une pratique courante à l'époque pour les auteurs non résidents dans la ville, mais le Sénat lui oppose une fin de non-recevoir. Malgré le refus du Sénat, Bruno reste à Francfort, pour publier ses ouvrages. À la fin de l'été 1591, Bruno décide de rentrer en Italie. Il est d'abord à Padoue, où il aspire à la chaire de mathématiques (qui sera finalement occupée par Galilée). Dans cette ville de la Vénétie, il fait retranscrire à un autre de ses étudiants, G. Besler, l'un de ses textes magiques les plus novateurs, le *De vinculis in genere*⁶⁹. En octobre, il s'installe à Venise, invité chez Giovanni Mocenigo qui désire apprendre les secrets de la mnémotechnique. Déçu par l'enseignement de Bruno, son hôte le dénonce à l'Inquisition. Bruno est emprisonné aussitôt. Commence alors le procès de Bruno d'abord à Venise, puis à Rome.

Ce procès devant le tribunal de l'Inquisition représente la dernière bataille idéologique de Bruno. Le 8 février 1600, la sentence contre Bruno est lue dans la

⁶⁹ On peut lire une traduction en français de ce petit livre très intéressant : Giordano BRUNO, *Des liens*, trad. du latin et annoté par Danielle SONNIER et Boris DONNÉ, Paris, Allia, 2001 (édition italienne, in G. BRUNO, *Opere magiche, op. cit.*).

résidence du cardinal Madruzzo qui ouvre ses portes au public. Déclaré coupable de tous les chefs d'accusation, reconnu comme « *Heretico impenitente* », « *pertinace* », « *ostinato* », expulsé de l'Eglise, il est confié au gouverneur de Rome pour l'exécution de la peine. Ses livres sont brûlés sur le parvis de Saint Pierre et mis à l'Index. À l'écoute de sa condamnation, Bruno se serait levé et aurait crié : « Je reçois cette sentence avec moins de crainte que vous n'en éprouvez en me l'infligeant ». Transporté sur la place du Campo de' Fiori avec la langue liée, pour l'empêcher de s'exprimer, il est brûlé vif le 17 février à l'aube. Avant de mourir, il aurait détourné son regard du Crucifix.

Comme on peut le remarquer sur la base de cette carte sommaire et assez réduite des faits, des gestes et des lieux de vie de Bruno, la polémique chez ce philosophe n'est jamais contingente, elle est la façon dont la philosophie s'exprime. Ou mieux : elle est la condition d'existence de sa philosophie. Sa philosophie est proprement « polémique » : elle est, au sens grec du terme, une philosophie de combat. La philosophie brunienne est un « *agone* »⁷⁰. Il convient d'interroger le statut de cette philosophie : qu'est-ce qu'une philosophie qui se déroule sur le registre de la polémique et pourquoi s'inscrit-elle dans ce registre ? Pour répondre à cette question, il faudra évidemment aussi questionner la poétique de Bruno. Il sera opportun de mettre en lumière la forme que prend cette polémique, à savoir le terrain où cet « *agone* » se déploie. Nous proposerons alors quelques observations sur l'utilisation du dialogue par Bruno.

Pour tenter d'éclaircir ces deux points, nous nous concentrerons exclusivement sur le *Souper des Cendres*. Ce dialogue est publié par Bruno en italien – le titre est *La Cena de le Ceneri* – à Londres en 1584. Le livre relate l'affrontement entre le philosophe et le monde culturel, politique et religieux anglais à propos des nouvelles théories coperniciennes prônant l'héliocentrisme que Bruno a embrassées. Il met en scène cet affrontement lors d'un dîner chez

⁷⁰ Nous reprenons le sens de ce mot de l'*Encyclopédie*. 1^{ère} édition, t. 1, p. 180 : « *Agon* [...] chez les Anciens étoit une dispute ou combat pour la supériorité dans quelqu'exercice du corps ou de l'esprit ».

Sir Fulke Greville, le premier jour de Carême, où Giordano Bruno est invité afin de pouvoir débattre de ces positions avec des personnalités du monde intellectuel anglais⁷¹. Comment pouvons-nous définir cet affrontement ? Bruno parle d'une « conversation » :

Ces jours derniers, deux hommes vinrent trouver le Nolain de la part d'un écuyer de la reine pour lui signifier son vif désir d'avoir avec lui une conversation : il voulait comprendre son Copernic et quelques autres paradoxes de sa nouvelle philosophie⁷².

L'objet du discours est Copernic⁷³. L'enjeu consiste à établir si la révolution copernicienne (le mouvement de la Terre) est « vraie » et surtout si sont vraies les

⁷¹ Le 7 février 1584, sir Fulke Greville invite Bruno chez lui, à White Hall, pour débattre avec deux docteurs d'Oxford : la rencontre aura lieu le mercredi des Cendres, soit une semaine plus tard. Comme le rappelle Bertrand LEVERGEOIS (*Giordano Bruno, op. cit.*, p. 198-199), ce « rendez-vous du 14 février se présente sous de funestes auspices. Convie à déjeuner par sir Fulke Greville, Bruno voit l'heure passer. De bonne foi, il croit que l'Anglais l'a oublié ou qu'il a été retenu. Tard dans la soirée, de retour chez lui, le philosophe tombe sur John Florio et Mattheus Gwinne, des connaissances. On l'attend avec impatience : il faut se hâter, car le débat est bien confirmé chez Greville, mais pour l'après-dîner : certains seigneurs qui désirent absolument y assister n'ont pu se rendre au déjeuner ». Commence alors le périple des trois hommes (Bruno, Florio et Gwinne) dans les rues de Londres pour rejoindre la maison de Greville : « Ils s'enfoncent d'abord dans un borbier, s'égarant dans un marécage au point de se retrouver à deux pas de leur point de départ ! Négligeant ces présages, le temps perdu et la fatigue, ils persévèrent. Un peu plus tard, dans la pénombre, le Nolain se voit roué de coups par la populace, puis bousculé avec violence par un gentilhomme. Après tant d'obstacles, ils arrivent finalement à bon port. Une fois le repas pris, le débat cosmologique tant espéré peut s'engager. Mais ni Nundinio ni Torquato, les deux docteurs oxfordiens invités par Greville, ne veulent entendre les raisons du philosophe ». Le *Souper des Cendres*, oeuvre-monde, relate tous ces événements, de l'invitation de Fulke Greville à dîner jusqu'au départ de Bruno, abandonné par ses interlocuteurs.

⁷² Nous citerons le *Souper des Cendres*, dans l'édition des *Œuvres complètes* de Bruno, dirigées par Yves HERSANT et Nuccio ORDINE, textes établis par G. AQUILECCHIA : G. BRUNO, *La Cena de le Ceneri, Le Souper des Cendres*, volume II des *Œuvres complètes*, traduction française d'Y. HERSANT, introduction d'Adi OPHIR, notes de G. AQUILECCHIA, 1994, p. 36-37 : « *A i di passati vennero doi al Nolano da parte di un regio scudiero, facendogf'intendere qualmente colui bramava sua conversazione per intender il suo Copernico et altri paradossi di sua nova filosofia* ». Le traducteur français traduit « *conversazione* » par « entretien », je préfère garder ici le mot « conversation ». Le Nolain est Giordano Bruno. Il est né à Nola, en Campanie et il associera toujours son nom et son œuvre à sa ville natale : il se fera appeler le « *Nolano* » ou bien « *Nolanus* » (le « Nolain ») et appellera sa philosophie la « *Nolana filosofia* » (la « philosophie nolaine »).

⁷³ Il s'agit bien d'une discussion philosophique, et plus précisément d'une discussion sur la « vérité » apportée par Copernic, et non pas d'une controverse sur les sacrements, comme le voulait Frances A. Yates. Voir Frances Amelia YATES, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres, Routledge, 1964, en particulier le chapitre consacré au séjour anglais de Bruno qui a le titre plutôt significatif de « Giordano Bruno en Angleterre : la philosophie hermétique » (chap. XIII). F. A. Yates avait déjà défendu cette même position (c'est-à-dire le caractère pas du

conséquences que Bruno tire de cette découverte. En effet, le raisonnement de Bruno est simple : dès que nous aurons reconnu que le mouvement apparent du monde est dû au mouvement diurne réel de notre Terre, plus rien ne nous forcera à accepter l'opinion commune selon laquelle les étoiles sont équidistantes de nous, qu'elles sont comme clouées et fixées sur la huitième sphère. C'est tout le sens de l'interprétation brunienne de l'astronomie héliocentrique : notre système solaire constitue le modèle du fonctionnement de tout l'univers, d'autres systèmes infinis existent au-delà de celui qui s'organise autour du Soleil et lui ressemblent en tout point. C'est pourquoi il faut voir dans les étoiles non pas des « clous » fixés à jamais sur une voûte, mais les centres d'une infinité d'autres systèmes. La découverte philosophique de l'infini est considérée comme la conséquence de la découverte scientifique de l'héliocentrisme.

Si l'on considère que l'héliocentrisme faisait déjà partie du bagage culturel du Nolain avant qu'il ne rédige le *Souper*⁷⁴, alors cette affirmation *claire et précise* de l'infini physique de l'univers est la nouveauté remarquable que nous apporte ce livre⁷⁵. Il s'agit d'une nouveauté décisive car elle détermine véritablement le statut « révolutionnaire » de l'œuvre de Bruno.

tout scientifique du copernicanisme brunien) dans un autre texte, qui est toutefois beaucoup moins péremptoire que l'œuvre de 1964 : cf. F. A. Yates, « The religious Policy of Giordano Bruno », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, n°3, 1939-1940, p. 181-207. Pour une critique des thèses de F. A. Yates, voir Robert S. WESTMAN, *Magical Reform and Astronomical Reform : The Yates Thesis Reconsidered*, in R. S. WESTMAN et James E. McGUIRE, *Hermeticism and the Scientific Revolution*, Los Angeles, University of California, 1977.

⁷⁴ En effet, dans le *De umbris idearum*, publié à Paris en 1582, Bruno semble déjà avoir fait sienne l'hypothèse héliocentrique lorsqu'il affirme, en parlant du soleil, que « l'intellect qui ne se trompe pas enseigne qu'il est immobile tandis que les sens fallacieux persuadent qu'il bouge » (« *Hunc intellectus non errans stare docet, sensus autem fallax suadet moveri* »), *De umbris idearum*, éd. R. STURLESE, *op. cit.*, p. 12]. En raison de cela, il est évident que Bruno avait déjà embrassé la théorie copernicienne pendant son séjour en France où se déroulait un débat intéressant sur le sujet. Le Nolain semble en particulier connaître l'œuvre de Pontus de TYARD, *L'univers, ou discours des parties et de la nature du monde*, Paris, 1552, qui avait parlé de Copernic sans toutefois accepter pleinement ses théories. Pour un aperçu du débat scientifique français à la Renaissance, cf. Jean PLATTARD, « Le système de Copernic dans la littérature française au XVI^e siècle », in *Revue du XVI^e siècle*, I, 1913, p. 220-237 ; Albert-Marie SCHMIDT, *La poésie scientifique en France au XVI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1938 ; Simone FRAISSE, *L'influence de Lucrèce en France au XVI^e siècle*, Paris, Nizet, 1962.

⁷⁵ Nous disons bien que la nouveauté concerne l'aspect *physique* de l'infini, étant donné que l'on ne peut pas affirmer que le concept d'infini soit absent des écrits parisiens de Bruno. En suivant

La « nouvelle philosophie » n’abolit pas seulement la centralité de la Terre, mais aussi celle de n’importe quel corps. L’infini-tisation entraîne l’éclatement de l’univers : tout point est un centre. Dans sa théorie, Copernic avait gardé l’idée du mouvement circulaire, tandis que Bruno combat l’idée d’un mouvement qui serait continu et régulier autour du centre. Pour Copernic, le Soleil remplace tout simplement la Terre dans le centre d’un cosmos qui reste clos — ce qui découle d’une très faible critique de la physique aristotélicienne. Il est vrai que le premier livre du *De revolutionibus* est innové fortement par rapport au géocentrisme ptolémaïque, mais il respecte aussi bon nombre de postulats théoriques provenant d’Aristote. Par exemple, Copernic reste attaché à la conception des mouvements et des lieux « naturels » forgée par le Stagirite.

Le dialogue raconte le déroulement de la « conversation » entre le Nolain, tenant de cette interprétation radicale de Copernic, et des personnalités de l’élite culturelle anglaise, partisans de l’ancienne vision ptolémaïque et aristotélicienne du monde. Le dialogue reconstruit les différentes étapes de cette conversation depuis l’invitation chez Greville jusqu’à sa conclusion brutale. Greville invite Bruno parce qu’il veut l’entendre s’exprimer sur ses positions. Or, le Nolain affirme, au début du deuxième dialogue, qu’il a plutôt l’intention de « discuter » :

Messire Fulke Greville [Folco Grivello en italien] lui dit alors : « De grâce, messire Nolain, expliquez-moi les raisons qui vous font croire que la terre est en mouvement ». Et le Nolain de répondre qu’il ne pouvait lui fournir aucune raison, faute de connaître les aptitudes de Grivello ; ne sachant comment se faire entendre par lui, il craignait de faire comme ceux qui s’expliquent devant des statues et s’en vont parler aux morts. Mieux valait, par conséquent, que Grivello voulût bien d’abord se faire connaître, en exposant les raisons qui le persuadaient du

le Cusain, le Nolain utilisait déjà ce concept, mais uniquement dans une perspective métaphysique-logique-inventive, en relation avec l’art de la mémoire (cf. E. CANONE, « *La Cena de le Ceneri e l’edificio della nolana filosofia* », in *Paradigmi*, 53, anno XVIII, maggio/agosto 2000, p. 231).

contraire ; ainsi, selon les lumières et la force intellectuelle dont il ferait preuve au cours de son exposé, des solutions pourraient lui être fournies. Toujours désireux, ajouta-t-il, de démontrer l'imbécillité des opinions contraires aux siennes en suivant les principes mêmes qui les confirment en apparence, il aurait quant à lui grand plaisir à rencontrer des interlocuteurs capables de se prêter à pareille entreprise ; on le trouverait toujours prêt et préparé à répondre. Ainsi, l'excellence des fondements de sa philosophie, par rapport à ceux de la philosophie vulgaire, apparaîtrait d'autant mieux qu'on lui offrirait une meilleure occasion de répondre et de s'expliquer. Une telle réponse plut fort à messire Folco. « Vous me faites dit-il une grande faveur ; j'accepte votre proposition, et entends fixer un rendez-vous avec des adversaires qui vous fourniront peut-être plus d'une occasion de produire vos arguments. Mercredi en huit, qui sera le mercredi des Cendres, vous serez prié à déjeuner avec nombre de gentilshommes et de savants personnages ; après le repas, un beau débat s'ouvrira sur des sujets variés ». « Je ne manquerai pas promit le Nolain d'être présent au jour dit et en d'autres semblables occasions ; ma vocation étant de comprendre et de savoir, il n'y a pas grand-chose qui puisse m'en détourner. Du moins vous prierai-je de ne pas me confronter à de vils ignorants, peu versés en ce genre de spéculations⁷⁶.

L'intention de Bruno n'est pas de présenter, « *ex cathedra* », sa théorie. Des personnes, dans le cadre d'une « *discussione* », sont conviées à proposer des « objections » à ses positions, de sorte qu'il puisse répondre, préciser, approfondir son point de vue. Le cadre, en d'autres termes, est celui de la « *disputatio* ». Or, il est aisé de constater qu'il n'y aura aucun véritable échange. Giordano Bruno commence par mettre en scène le chemin qu'il a fait avec ses

⁷⁶ G. BRUNO, *Le Souper des Cendres*, *op. cit.*, p. 74-77.

amis pour se rendre chez Greville. C'est la nuit, tout est noir, ils traversent Londres, ils tombent dans un cloaque, marchent dans des flaques d'eau, sont agressés par la plèbe londonienne :

Ce fut là le dernier coup dur : car bientôt, avec l'aide de saint Fortunio, après avoir parcouru des chemins si défoncés et effectué tant de hasardeux détours, après avoir franchi des cours d'eau si impétueux et laissé derrière nous tant de grèves ensablées, après nous être frayé un chemin dans des marécages si fangeux et d'aussi troubles fondrières, après avoir marché le long des ravines si caillouteuses et suivi des routes si glissantes, après avoir achoppé sur des pierres aussi rugueuses et heurté de si dangereux écueils, grâce au Ciel, nous arrivâmes sains et saufs au port, *idest* à la porte : à peine avions-nous frappé qu'elle s'ouvrit⁷⁷.

Le chemin vers la maison de Greville a été difficile et dangereux, les « marécages » londoniens, soulignés par une accumulation typiquement baroque, ont englouti les personnages, mais aussi le rythme des échanges. En effet, l'ouverture de la porte de chez Greville n'implique pas l'ouverture de l'espace de la discussion. Les deux interlocuteurs d'Oxford, Nundinio et Torquato, font penser à des masques de la « *commedia dell'arte* » :

Des hommes d'élite, en robe longue et parement de velours. L'un portait deux colliers d'or étincelant, l'autre avait l'air d'un opulent joaillier : par Dieu, rien qu'à le voir contempler sa précieuse main ornée de douze bagues sur deux doigts, on avait les yeux hors de la tête et le cœur à l'envers⁷⁸.

Mais, en réalité, leurs pantalonnes ne prêtent pas à rire, ils expriment la terrible violence de l'autorité, qui se fonde, en l'occurrence, sur les textes sacrés et la physique d'Aristote. Du moment que l'on apporte des arguments susceptibles de compromettre définitivement les idées dominantes, Bruno sait

⁷⁷ *Ibid.*, p. 118-119.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 26-29.

aussi que l'on va à l'encontre de la « *consuetudine di nostra casa* » (« les coutumes de notre entourage »⁷⁹). Ces coutumes nous privent de l'intelligence des choses les plus manifestes :

L'habitude de croire, l'inculcation de certaines convictions depuis l'enfance ont assez de force pour nous interdire l'intelligence des choses les plus manifestes ; de même, quand on s'est accoutumé à ingérer du poison, non seulement la complexion n'en ressent en fin de compte aucun dommage, mais elle a si bien fait de ce poison son aliment naturel que désormais le danger de mort vient de l'antidote lui-même⁸⁰.

Aussi, pour introduire des nouveautés scientifiques, s'agit-il d'abord de saper cette force du passé. C'est la raison pour laquelle l'ennemi de Bruno est le « principe d'autorité ». Remarquons au passage que Bruno s'est vu attribuer à Naples, dans son couvent, entre 1565 et 1566, le vers de l'Arioste « *di ogni legge nimico e d'ogni fede* » (« n'ayant aucune foi, en Dieu, hostile à la loi divine »)⁸¹. Même s'il s'agissait d'un jeu (chaque participant tirait au sort un vers d'un livre, et à partir de là ce vers était censé le qualifier), le hasard avait bien fait les choses car Bruno s'était vraiment reconnu dans ce que l'Arioste avait écrit.

L'histoire liée à cet emblème nous fait comprendre que Bruno savait devoir combattre toute forme d'autorité, issue de la loi ou de la foi, pour faire avancer ses idées nouvelles. Bruno doit briser toute conception issue de l'habitude afin de pouvoir affirmer ses théories nouvelles. Sa philosophie est polémique parce qu'elle annonce une vérité qui va à l'encontre de l'ensemble du système traditionnel de pensée, philosophique et religieux.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 68-69.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 68-71.

⁸¹ L'Arioste écrit à propos de Rodomont : « *Ride il pagano altier ch'in Dio non crede / d'ogni legge nimico e d'ogni fede* » « Superbe, il rit, n'ayant aucune foi, en Dieu, hostile à la loi divine » (Ludovico ARIOSTO, *Roland furieux*, XXVIII, 99, 7-8, traduction française de Michel ORCEL, Paris, Seuil, 2000). C'est monseigneur Mercati qui fait remonter l'histoire de l'emblème aux années napolitaines du noviciat, cf. Angelo MERCATI, *Il sommario del processo di Giordano Bruno*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1942, p. 58, n° 12.

Toutefois, prenons garde : cette polémique ne s'étaye pas simplement sur le terrain de la « raison »⁸², selon le schéma imposé par le rationalisme moderne. Et Bruno, même dans sa fureur la plus exaltée devant l'infinité de l'univers, essaie toujours de persuader son adversaire. En comprenant la frayeur que celui-ci peut éprouver face au « *novum* », Bruno utilise des artifices psychologiques pour le convaincre. L'art de la rhétorique représente un aspect important du discours scientifique du Nolain. Il présente alors les théories coperniciennes comme des théories « anciennes » qui ont été ensevelies par l'histoire, c'est-à-dire comme des théories plus anciennes que celles prônées par Aristote. Il tente de renverser le raisonnement des tenants de la tradition :

Antérieurement à cette philosophie conforme à votre cervelle, il y en a eu une qui se conforme à notre tête : celle des Chaldéens, des Egyptiens, des mages, des orphiques, des pythagoriciens et d'autres encore, dont la mémoire remonte aux origines. Autant de philosophes contre lesquels se sont d'abord révoltés ces logiciens et mathématiciens, aussi vains qu'insensés, qui étaient encore plus étrangers au vrai qu'ennemis de l'Antiquité. Cessons donc d'invoquer l'antique et le nouveau, puisqu'il n'est rien de neuf qui ne puisse être ancien et rien d'ancien qui n'ait été neuf⁸³.

Ces artifices ne peuvent pas modifier l'avis de son interlocuteur, mais visent à convaincre une future communauté de lecteurs. Ce sont eux qui doivent être rassurés sur la « nouveauté ». Mais, en réalité, la « boue » qui caractérise le dialogue rend cette opération extrêmement difficile. Le ton alors est forcément violent. Bruno parle de « *conversazione* » pour indiquer sa « dispute » avec les docteurs d'Oxford. Par ce terme, on entend, à la fin de la Renaissance, tout le

⁸² Comme l'a montré Feyerabend à propos de Galilée, les théories coperniciennes se sont affirmées aussi grâce à une lutte et une polémique constante contre la « raison » dominante. Cf. Paul Karl FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, traduction française Paris, Points Sciences, 1988. Nous reviendrons sur la contribution de Feyerabend au débat sur la naissance de la science moderne à la fin de notre article.

⁸³ G. BRUNO, *Le Souper des Cendres*, op. cit., p. 58-59.

système de règles de comportement qui est mis en place dans les cours. Le but est d'affiner les « coutumes » et les « manières » des hommes dans le cadre de la « conversation » entre eux (une conversation dont le modèle est la vie de cour). Il n'y a aucune trace de cette conversation « civilisée » dans le dialogue brunien. La « conversation » brunienne parodie des manières courtoises indique seulement cet infini « entretien » : chacun parle de son côté sans forcément écouter l'autre. Lors d'un passage important de la conversation, face à la réplique de Bruno sapant la légitimité de la finitude de l'univers, Nundinio se tait :

En homme qui, lorsqu'il affirme, affirme par foi et par habitude, et qui lorsqu'il nie, nie par refus de l'inhabituel et du nouveau comportement ordinaire de ceux qui réfléchissent peu et ne maîtrisent pas plus leurs démarches rationnelles que leurs actes naturels Nundinio demeura stupide et hébété, comme on peut l'être devant une soudaine et fantastique apparition. Et comme il était un peu plus discret et moins suffisant que son compagnon, il garda le silence, sans remplacer par des mots les arguments qu'il ne pouvait fournir⁸⁴.

Le docteur oxfordien ne parle pas car il est effrayé par l'apparition du spectre de la nouveauté. À une autre occasion, Nundinio se met à rire sans répondre à Bruno, mais avec l'intention de le ridiculiser : autre manière de rester dans l'incommunicabilité. La réplique de Bruno est intéressante car, d'une part, il fait référence aux règles de la courtoisie et de la dispute, de l'autre, à son tour il insulte son antagoniste :

Mais revenons-en au Nolain : voyant que Nundinio s'était tu, et se sentant en fin de compte un peu fâché que la dérision nundinique eût comparé ses positions à l'*Histoire véritable* de Lucien, il épancha un peu sa bile ; et il déclara au docteur que dans un débat entre honnêtes gens, il devait éviter de rire et de

⁸⁴ *Ibid.*, p. 160-161.

se gausser de ce qui passait son entendement. « Si je ne ris pas de vos lubies – dit le Nolain – vous ne devez pas rire de mes déclarations ; si je vous témoigne dans notre discussion de la politesse et du respect, vous devez m’en témoigner au moins autant, à moi qui – connaissant vos moyens intellectuels – pourrais défendre l’idée que ladite *Histoire* de Lucien est vraie, sans que vous soyez en mesure de détruire mes arguments ». Voilà comment il donna au rire une réponse assez coléreuse, après avoir apporté à la question une réponse fort argumentée⁸⁵.

Même lorsque Torquato, l’autre interlocuteur, prend la parole, Bruno se met à rire et nous invite à faire de même :

TEOFILO : En prenant la même pose emphatique que les *Métamorphoses* prêtent au *divum pater*, lorsqu’elles le décrivent siégeant au milieu de l’assemblée des dieux pour fulminer sa terrible sentence contre le sacrilège Lycaon, Torquato commença par contempler son collier d’or... PRUDENZIO : *Torquem auream, aureum monile*. TEOFILO : ... et par lorgner la poitrine du Nolain, où il aurait plutôt pu constater l’absence de quelques boutons. Après quoi il se redressa, ôta ses bras de la table, se secoua un peu l’échine, émit quelques crachotements, arrangea sur sa tête le béret de velours, se tortilla les moustaches, donna à son visage parfumé une expression adéquate, haussa les sourcils, dilata les narines, coula un regard en coulisse pour se donner une contenance, appuya sa senestre sur sa hanche gauche pour commencer à ferrailer, pointa vers nous les trois premiers doigts de sa dextre et se mit en ces termes à frapper de grands coups de taille : « *Tunc ille philosophorum protoplaste ?...* ». Le soupçonnant de ne pas vouloir s’en tenir aux limites d’un débat [*« disputazione »* dit Bruno en italien], le Nolain l’interrompit

⁸⁵ *Ibid.*, p. 172-173.

aussitôt par ces mots : « *Quo vadis, domine, quo vadis ? Quid, si ego philosophorum protoplastes ? quid, si nec Aristoteli, nec cuiquam magis concedam, quam mihi ipsi concesserint ? Ideone terra est centrum mundi immobile ?* ». Plus patient que son adversaire, il l'exhortait par ces propos et d'autres semblables à présenter des arguments démonstratifs ou plausibles, d'où pût être tiré un raisonnement favorable aux autres protoplastes et opposable au nouveau venu. Puis se tournant vers l'assistance, le Nolain dit avec un demi sourire : « Cet homme-là est moins bardé d'arguments que de mots creux. Ses plaisanteries claquent des dents et tombent d'inanition »⁸⁶.

La confrontation avec Torquato se fait néanmoins plus dure. À plusieurs reprises, le Nolain est sur le point de quitter la conversation car l'autre, dont la seule qualité est de porter un collier (selon l'étymologie de son nom, que Bruno tourne en ridicule), ne respecte pas les règles de la dispute. Il faut dire que les réponses de Bruno sont aussi violentes que les arguments de son interlocuteur⁸⁷ et que lui non plus ne respecte pas vraiment les principes fondamentaux de l'art de l'argumentation qu'il expose cependant : « La première chose qu'on enseigne à quelqu'un qui veut apprendre l'art de l'argumentation, n'est-ce pas qu'il faut chercher et questionner en suivant non pas ses propres principes, mais ceux qu'admet l'adversaire ? »⁸⁸.

Si la « *disputatio* » servait, dans ces propos du Nolain, pour débattre et pour apprendre, ici, en revanche, le but est de gagner, d'affirmer sa propre « vérité ». C'est pourquoi cette dispute ressemble fort à un « *agone* ». Il est légitime d'insulter l'adversaire, de se moquer de lui. Dans la dernière scène de la « conversation », Bruno se mit encore à rire des propos de Torquato. Et pourtant ce dernier avait avancé une interprétation correcte du livre de Copernic en

⁸⁶ *Ibid.*, p. 202-205.

⁸⁷ « Le Nolain déclara que le docteur Torquato et non lui était fou, puisqu'il portait le collier. Sans cet ornement, il ne vaudrait plus que le prix de ses vêtements ; lesquels ne valent pourtant pas grand-chose, si on ne les lui époussette à coups de trique », *ibid.*, p. 212-215.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 222-223.

affirmant que c'est la Terre, et non la marque du compas, comme le disait le Nolain, qui, sur la circonférence du cercle médian de la troisième sphère, occupe le centre de l'épicycle de la lune⁸⁹. Pour finir les deux interlocuteurs/opposants partent sans saluer celui avec lequel ils se sont mesurés :

Ils restèrent ainsi quelque temps à ruminer dans leur langue, jusqu'au moment où Nundinio et Torquato s'en allèrent, après avoir salué tout le monde sauf le Nolain ; lequel leur dépêcha quelqu'un pour les saluer de sa part⁹⁰.

Peut-il y avoir conclusion plus claire ? Le « débat » n'a pas eu lieu.

Il y a dans ces pages un motif que l'on retrouvera dans les dialogues scientifiques de Galilée. Chez Galilée, le dialogue n'est pas non plus à proprement parler la mise en scène d'une confrontation dialectique, mais parfois l'occasion de ridiculiser, voire d'invectiver ses adversaires, afin d'affirmer la supériorité des nouvelles vérités⁹¹. Par exemple, Bruno et Galilée attribuent des « masques » comiques à leurs interlocuteurs/opposants, qui assument les traits des « pédants » que Molière rendra célèbres au théâtre. En effet, les dialogues de l'un et de l'autre utilisent très souvent les ressources du comique ; ce sont, pour reprendre une belle expression que Tommaso Campanella avait consacrée aux textes de Galilée, des « comédies philosophiques ». De même, le dialogue, chez ces deux écrivains-philosophes, ne met jamais en scène une confrontation « égalitaire » entre les protagonistes car, comme le dira Descartes à propos de Galilée, dans les dialogues de celui-ci « les personnes ne font autre chose que louer et exalter ses inventions »⁹².

On observera que, dans le *Souper des cendres*, des interlocuteurs, tous favorables aux positions du Nolain, discutent de ses théories avec Teofilo, son

⁸⁹ Sur les raisons de cette erreur de Bruno, cf. Ernan McMULLIN, « Bruno and Copernicus », in *Isis*, 78, 1987, p. 55-59 ; Nicola BADALONI, *La filosofia di Giordano Bruno*, Firenze, Parenti, 1955, p. 83.

⁹⁰ G. BRUNO, *Le Souper des Cendres*, op. cit., p. 228-229.

⁹¹ Cf. Andrea BATTISTINI, « Gli "aculei" ironici della lingua di Galileo », in *Lettere italiane*, 30, 3, 1978, p. 289-332 ; Emanuele ZINATO, « Dialogisme et invective », in *Europe*, n°937, mai 2007, p. 175-187.

⁹² René DESCARTES, *Lettre à Mersenne*, 11 octobre 1638, in *Œuvres*, éd. Charles ADAM et Paul TANNERY, Paris, Vrin, 1956, vol. II, p. 381-382.

porte-parole attiré, ou mieux son « personnage conceptuel », et commentent, pour les approfondir et les éclaircir, les pseudo-débats qui ont eu lieu lors du dîner où le Nolain a été invité. Ce stratagème consistant à écrire un dialogue sur un dialogue, sert à la fois à ridiculiser davantage les docteurs oxfordiens et les autres « barbares » anglais et à mieux comprendre les positions que Bruno n'a pas pu exposer lors de la « dispute ».

Paul Feyerabend a démontré, de manière convaincante, que cet « art rhétorique » des hommes de science ne préjuge en rien de la validité de leurs positions. Leurs « expédients » et leurs « magouillages » jouent un rôle important dans leur œuvre, parce que ces deux auteurs ont eu l'exigence de combattre des ennemis prêts à les incarcérer, voire à les tuer. Feyerabend nous invite à interpréter la polémique de la science moderne à l'aune de la lutte farouche contre des modes de pensée établis. Ces penseurs sont en désaccord avec les croyances les plus fondamentales de leur temps qui sont soutenues indifféremment par les érudits et les profanes, et qui reposent en plus sur des données empiriques impressionnantes en leur faveur. Bruno et Galilée ont recours à des « subtilités », à des discours « comiques » et à des « subterfuges », bref à la « propagande », car ils sont engagés dans une lutte héroïque contre toute une tradition. C'est par des « coups de main » que Galilée et, ajoutons-nous, Bruno peuvent faire avancer la science, dans un moment historique où il n'existe pas encore de preuves irréfutables pour les théories coperniciennes. C'est par le recours à la « rhétorique » que ces théories peuvent être défendues et développées. Galilée l'emporte aussi grâce à son style, à la subtilité de son art de persuasion. Il l'emporte parce qu'il écrit en italien et non en latin, et enfin parce qu'il attire ceux qui, par leur tempérament, sont opposés aux idées anciennes et aux principes d'enseignement qui y sont attachés⁹³. Dans cette optique, Bruno et Galilée sont unis par leur volonté de faire avancer la science en utilisant même des hypothèses et des artifices étudiés « *ad hoc* ». Voilà pourquoi la polémique est une partie essentielle de leur travail. Très souvent, leurs positions ne peuvent

⁹³ Paul FEYERABEND, *op. cit.*, p. 152.

pas être étayées calmement, elles doivent être imposées et défendues avec acharnement.

Peut-être superposons-nous Bruno et Galilée d'une manière trop hâtive ? S'il est indéniable qu'ils ont mené une bataille similaire contre le principe d'autorité, en choisissant tous deux d'utiliser aussi l'art de la rhétorique, leurs dialogues ne se présentent pas de la même manière. La prose galiléenne est splendide, claire, cristalline. Alors que l'écriture brunienne n'a rien de léger ni d'aérien : elle est infinie, mais « boueuse ». Cette lenteur épaisse, à la différence de la prose de Galilée, ne donne jamais un sens d'équilibre. L'écriture brunienne est parcourue par une tension terrible lui conférant l'aspect d'un afflux de sang désespéré⁹⁴ et la fait trembler de toute part. En témoigne la confusion des styles et des genres exaltée par Bruno dans le dialogue que nous avons présenté — un mélange de dialogue, de comédie, de tragédie, de poésie, d'éloquence :

Point de nectar, monseigneur, dans le banquet que je vous offre ici : il n'a pas la majesté du banquet de Jupiter Tonnant. Ni les effets, désastreux pour l'humanité, du banquet de notre premier ancêtre ; ni l'aspect mystérieux du banquet d'Assuérus ; ni l'opulence du banquet de Lucullus ; ni l'intention sacrilège du banquet de Lycaon ; ni le tragique du banquet de Thyeste ; ni la cruauté du supplice de Tantale ; ni la philosophie du banquet de Platon ; ni la misère du repas de Diogène. Ce n'est pas une bagatelle, comme le banquet des sangsues ; ni une facétie à la Berni, comme le banquet de l'archiprêtre de Pogliano ; ni une comédie, comme le banquet de Bonifacio dans le *Candelaio*. Non : c'est un banquet à la fois grandiose et humble, magistral et estudiantin, sacrilège et religieux, allègre et colérique, âpre et enjoué, maigrement florentin et grassement bolonais, cynique et sardanapalesque, badin et sérieux, grave et burlesque, tragique et

⁹⁴ On a justement parlé de la « disperata congestione della scrittura di un Giordano Bruno », cf. Franco FORTINI, *Breve secondo Novecento*, in *id.*, *Saggi ed epigrammi*, Milan, Mondadori, 2003, p. 1140.

comique au point qu'il vous donnera plus d'une occasion, je crois, de vous sentir héroïque et désemparé, maître et disciple, croyant et mécréant, gai et triste, saturnin et jovial, léger et pesant, canin et gaillard, narquois comme un singe et grave comme un consul, sophiste avec Aristote, philosophe avec Pythagore, prêt à rire avec Démocrite et à pleurer avec Héraclite. Je veux dire qu'après avoir humé les mets avec les péripatéticiens, mangé avec les pythagoriciens, bu avec les stoïciens, vous pourrez encore lécher les plats avec celui qui, en montrant les dents, riait de si gracieuse manière que sa bouche se fendait d'une oreille à l'autre. Car en rompant les os pour en extraire la moelle, vous trouverez de quoi inciter saint Giovanni Colombini, patriarche des Gesuati, à se dévergondier ; de quoi pétrifier sur place la foule d'un marché ; de quoi faire rire les singes à s'en décrocher la mâchoire ; de quoi faire sortir de son silence la population d'un cimetière⁹⁵.

Il s'agit là d'un manifeste de la poétique de Bruno, « poétique » au sens de Baudelaire, c'est-à-dire le choix des formulations rhétoriques et stylistiques que Bruno adopte pour soutenir sa polémique. La longue citation témoigne de la volonté brunienne de faire entrer le réel dans son discours et de procéder au multilinguisme. C'est ainsi que la langue de Bruno devient une langue *différente* : dans le contexte de sa lutte contre l'ordre ancien, elle débouche sur le recours à toutes les langues possibles. Si aucune ne convient tout à fait, toutes contiennent des éléments susceptibles de contribuer à l'élaboration de la nouvelle image de l'univers. Et Bruno s'est servi de bien des langages : le latin du pédant, l'italien que l'on parlait également à la cour de la reine Elisabeth, l'argot et le dialecte napolitain. Mais aussi, de bien des formes qu'il mélange continuellement et qu'il utilise dans la même page : le traité, le dialogue, la poésie, le théâtre. Langages philosophiques, langages poétiques, langages scientifiques, langages populaires :

⁹⁵ G. BRUNO, *Le Souper des Cendres*, op. cit., p. 6-9.

tous contribuent à la diction du nouveau monde comme pluralité non hiérarchisée. De la plus savante (le latin) à la plus populaire (l'argot), ces langues sont utilisées pour leur flexibilité et leur diversité⁹⁶.

En effet, la destruction *furieuse* de la tradition ancienne se réalise chez Bruno par le biais du mélange « anarchique » des registres : on pourrait dire « chaos » contre « ordre ». En vérité, ce chaos, cette violence donnent aussi un caractère particulier au dialogue brunien. Évidemment, le dialogue, à la différence de ce qui se passe chez Galilée, ne permet pas à Bruno de constituer une communauté intellectuelle d'amis, dans le sillon du grand modèle de Platon. Bruno reste un marginal, un isolé, un solitaire qui se déchaîne contre les langages tyranniques. La langue de Bruno est une langue congestionnée (l'accumulation est sa figure rhétorique dominante), en raison aussi de ses polémiques, et le dialogue, au lieu d'éclaircir les différents points de vue, prend acte de l'impossibilité de la communication. Dans le meilleur des cas, il ne reste à Bruno qu'une « conversation » sans fin.

⁹⁶ Cf. Jean-Noël VUARNET, *Le philosophe fessé*, postface à G. Bruno, *Le Candelaio*, Paris, Point hors ligne, 1986.

Le débat sur la résistance au tyran
dans la littérature politique espagnole
des *Comunidades* de Castille à la fin du règne de Philippe II

Alexandra Merle

Université de Caen, ERLIS

L'attitude à adopter face au tyran (c'est-à-dire le gouvernant¹ qui, pour nous en tenir à une caractéristique essentielle depuis la pensée d'Aristote, privilégie non le bien commun mais son intérêt particulier) constitue un problème auquel la littérature politique tente de répondre depuis ses origines, ce qui a donné lieu à un débat lié à des conceptions différentes des relations entre le roi et le royaume, et plus ou moins nourri selon les époques. Dans les monarchies occidentales, héritières tout à la fois de la pensée de l'Antiquité et de la pensée chrétienne avec toutes ses nuances, le débat sur la légitimité de la résistance au tyran distingue le plus souvent le cas du tyran d'usurpation de celui du monarque légitime devenu tyrannique (généralement appelé « tyran d'exercice »), et ménage des degrés ou des paliers, de la résistance passive à la rébellion pouvant aller jusqu'au tyrannicide. Par ailleurs, il s'agit de savoir quelle autorité peut décider d'une éventuelle action contre le tyran, celle de l'Église (ce qui implique d'admettre la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel), celle de la communauté ou de certains de ses membres ou représentants

¹ La tyrannie étant la forme déviante du gouvernement d'un seul – généralement une royauté selon la classification des formes de gouvernement en fonction du nombre de gouvernants qui était en usage depuis l'Antiquité.

éminents, à moins que tout particulier puisse de lui-même s'opposer au tyran, comme l'affirment quelques théoriciens dans des cas précis. Ceci pour donner une idée des développements possibles d'une question théorique qui a souvent été liée à des querelles fameuses.

Ainsi, les conflits entre papauté et pouvoir temporel, qu'il s'agisse de la querelle dite « des investitures » entre l'empereur germanique Henri IV et le pape Grégoire VII au XI^e siècle ou des affrontements entre Frédéric II et les papes Grégoire IX et Innocent IV, ou encore des différends entre le Saint-Siège et certains monarques comme le roi de France Philippe le Bel ou Louis IV de Bavière, ont joué un rôle déterminant au cours de l'époque médiévale dans la diffusion de théories qui entérinent la déposition du monarque tyrannique, même légitime². La richesse des écrits produits entre le XI^e et le XIV^e siècle permet d'observer des nuances : pour certains auteurs, seul le pape peut autoriser la déposition, qu'elle soit directe ou indirecte³ ; pour d'autres, comme Marsile de Padoue⁴, c'est la communauté qui dispose de cette faculté. Ces débats

² La querelle « des investitures » amena la rédaction du traité de Manegold de Lautenbach, partisan du pape; les démêlés entre Boniface VIII et Philippe le Bel au début du XIV^e siècle donnèrent lieu aux traités de Jacques de Viterbe et de Jean de Paris. Parmi les écrits qui accordent une grande place à la question de la déposition et du tyrannicide, il faut aussi mentionner le *Policraticus* de Jean de Salisbury, probablement rédigé en 1159, en un temps de relations difficiles entre le roi d'Angleterre Henri II et le clergé. Saint Thomas aussi aborde longuement la question du tyrannicide dans son traité inachevé *De regimine principum* (ou *De regno, ad regem Cypri* selon certaines versions) et dans la *Summa theologiae*, et sa pensée a pu être interprétée comme favorable au tyrannicide à certaines conditions. Sur ces textes on renverra aux ouvrages de référence de Joseph CANNING, *A History of Medieval Political Thought, 300-1450*, London, New York, Routledge, 1996, et Mario TURCHETTI, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001.

³ Dans le premier cas, c'est le pape qui ordonne aux sujets de choisir un nouveau monarque (voir par exemple les bulles papales de destitution de l'empereur Frédéric II et du roi du Portugal Sancho II, toutes deux promulguées par Innocent IV en 1245) ; dans le cas de la *depositio per consequentiam* ou déposition indirecte, le pape délie les sujets du mauvais monarque de leur obligation d'obéissance : ainsi, Otton IV, prédécesseur de Frédéric II, fut excommunié par Innocent III en février 1210, à la suite de quoi un groupe de princes allemands obtint du pape qu'il les délie de leur serment de fidélité à l'égard de l'empereur et leur permette d'en élire un nouveau.

⁴ Marsile de Padoue (né entre 1275 et 1280 à Padoue, mort en 1342 ou 1343) réfute la *plenitudo potestatis* du pape. Son *Defensor pacis* achevé en 1324 établit que c'est au « législateur » (le *populus* ou l'ensemble des citoyens, *civium universitas*, ou encore sa partie prépondérante, *valentior pars*) qu'il revient d'admonester ou de déposer le gouvernant indigne. Marsile estime par ailleurs que, tout pouvoir monarchique tendant par nature à la tyrannie, il convient que le roi ne détienne pas la faculté de légiférer (*Defensor pacis*, I, 12, 1-5).

se généralisent aux XIV^e et XV^e siècles, en Italie notamment, où on compte une grande production consacrée spécifiquement à la tyrannie — dont les célèbres traités de Bartolo⁵, Lucas de Penna⁶, Coluccio Salutati⁷ — mais aussi ailleurs en Europe où les événements étaient propices au traitement de ces questions : en Angleterre, où de nombreux monarques furent déposés au XIV^e et XV^e siècles, ou encore en France lors de l'assassinat du duc d'Orléans (en 1407) qui suscita la fameuse controverse entre Jean Petit et le chancelier Gerson⁸, suivie de la décision du Concile de Constance de 1415 réfutant la proposition *Quilibet tyrannus*⁹.

Dans la péninsule ibérique, la littérature doctrinale a été au cours de l'époque médiévale particulièrement marquée par la réticence à admettre le principe même de la résistance à l'autorité du roi tyrannique. Déjà, au temps de la monarchie wisigothique, alors même que les dépositions étaient assez fréquentes dans cette monarchie élective, les écrits théoriques qui ont été conservés sont hostiles à toute résistance — c'est le cas de ceux d'Isidore de Séville¹⁰ — et les

⁵ *De tyranno*, composé entre 1355 et 1357. Bartolo aborde la résistance au tyran également dans un autre traité, *De Guelfis et gebellinis*, rédigé entre 1354 et 1357.

⁶ *Commentaria in tres posteriores libros Codicis Justiniani*, traité qui fut écrit une dizaine d'années après ceux de Bartolo.

⁷ *De tyranno*, achevé en 1400. Sur ce texte, voir Jean-Louis FOURNEL, Jean-Claude ZANCARINI, « Ôtez-moi Brutus de la tête ! Tyrannicide et droit de résistance à Florence de Coluccio Salutati à Donato Giannotti », in *Le Droit de résistance, XII^e-XX^e siècle*, textes réunis par J.-C. ZANCARINI, ENS éditions, 1999, p. 47-69.

⁸ Jean Petit, partisan du duc de Bourgogne, peint dans sa *Justification du duc de Bourgogne* le duc d'Orléans comme un tyran qui convoitait le trône de France, donc comme un tyran d'usurpation en puissance ; la défense fut efficace puisque le roi de France acquitta le duc de Bourgogne. Gerson s'employa à réfuter les arguments de Jean Petit.

⁹ « Tout tyran doit licitement et méritoirement être occis par un quelconque sien vassal ou sujet, même par manœuvres secrètes, embûches et subtiles flatteries et adulations, nonobstant un quelconque serment à lui prêté ou une alliance contractée avec lui, sans même attendre une sentence ou un mandat d'un juge quelconque ». Cette proposition, qui rappelle le texte de Jean de Salisbury, fut condamnée lors de la 15^e session du concile, le 6 juillet 1415.

¹⁰ Isidore n'ignore pas que Cicéron décerne des éloges aux meurtriers du tyran et justifie le tyrannicide en l'associant à la loi naturelle et à la légitime défense, mais, tout en mentionnant dans ses *Etymologiae* l'éviction des Tarquins de Rome, il se garde bien d'insister sur la déposition du roi tyrannique. Il définit la royauté par le bon exercice du pouvoir, en reprenant une formule déjà rapportée par Horace, *rex eris, si recte facias, si non facias, non eris*, ce qui pourrait avoir pour prolongement la déposition du roi qui ne remplit plus les conditions requises, mais il n'en est rien. Voir l'édition bilingue latin/espagnol : *Etimologías*, texto latino, versión española y notas por José OROZ RETA y Manuel-A. MARCOS CASQUERO, introducción general por Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 2004.

textes juridiques contiennent une nette prohibition de la déposition du roi¹¹, la contradiction entre cet appareil normatif et le contexte historique étant somme toute logique puisque ceux qui étaient parvenus au pouvoir par la déposition plus ou moins violente d'un monarque se souciaient peu de faire des émules. Quelques siècles plus tard, dans le royaume de Castille où une pensée politique originale commence à se développer à partir du XIII^e siècle, sous Ferdinand III puis Alphonse X, la tendance dominante reste le refus de la résistance au tyran dans les textes doctrinaux, voire le refus d'envisager seulement cette possibilité¹². Ce n'est que graduellement que le débat sur la résistance fait son apparition dans la littérature politique, non pas à l'occasion de bouleversements tels que l'éviction de Pierre I^{er} le Cruel par son demi-frère Henri de Trastamare, événement qui ne s'accompagne d'aucune revendication théorique de la légitimité du tyrannicide¹³, mais grâce à la traduction de textes tels que le traité de Gilles de Rome, *De regimine principum*¹⁴, et surtout, au XV^e siècle, en raison de

¹¹ Ainsi, le *Liber Iudicum* issu du IV^e concile de Tolède présidé par Isidore et promulgué en 654, qui sera traduit en castillan sous le titre de *Fuero Juzgo* sous Ferdinand III, contient une menace d'excommunication envers celui qui tente de détrôner le roi. Or le IV^e concile a lieu sous le règne de Sisenande, qui a déposé le roi Svinthila.

¹² C'est le cas dans les *Partidas*, qui, tout en développant la définition du tyran, n'abordent jamais sa déposition.

¹³ Devant les Cortes réunies après l'avènement d'Henri de Trastamare, à plusieurs reprises le terme de tyran est prononcé ; on se réfère à Pierre I^{er} en l'appelant « *aquel mal tirano que se llamava rey* ». Mais dans des écrits destinés aux cours étrangères, Henri de Trastamare laisse entendre que Dieu a retiré le royaume à son demi-frère. Il n'assume donc pas directement la déposition et le meurtre du tyran. Voir Carlos ESTEPA DÍEZ, « Rebelión y rey legítimo en las luchas entre Pedro I y Enrique II », in Isabel ALFONSO, Julio ESCALONA, Georges MARTIN, coord., *Lucha política. Condena y legitimación en la España medieval*, Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales, 16, ENS Éditions, 2004, p. 43-61.

¹⁴ Le traité fut traduit par García de Castrogeriz en 1344. Précisons que, si Gilles admet l'élimination du tyran d'usurpation par n'importe quel sujet, à la condition que le remède ne soit pas pire que le mal (condition également présente chez saint Thomas), et signale les dangers de glissement vers la tyrannie du monarque légitime, le sort de ce dernier reste confus, et cette indétermination est plus sensible encore chez le traducteur que dans le texte original. On croit comprendre que le cas du tyran d'exercice doit être réglé par Dieu, et non par les hommes. Voir la *Glosa castellana al Regimiento de príncipes de Egidio Romano*, estudio preliminar de Juan BENEYTO PÉREZ, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2005 (2^a ed.). On peut aussi relever le même embarras dans d'autres ouvrages comme le *Speculum regum* du franciscain portugais Alvaro Pelayo, dédié à Alphonse XI de Castille. Voir sur ces textes José Manuel NIETO SORIA, « *Rex inutilis* y tiranía en el debate político de la Castilla bajomedieval », in François FORONDA, Jean-Philippe GENET et J. M. NIETO SORIA, dir., *Coups d'État à la fin du Moyen Âge ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid, coll. de la Casa de Velázquez, n° 91, 2005, p. 73-92 (en particulier p. 78-80).

l'influence des traités italiens mentionnés plus haut, ceux de Bartolo et de Salutati notamment. On peut aussi supposer que cette orientation n'est pas sans liens avec le développement de la *privanza*, qui suscite des réactions et une diversification du discours théorique. Quoi qu'il en soit, la littérature doctrinale produite en Castille, même si elle est dominée dans l'ensemble par le refus de la résistance au tyran¹⁵, a donc fini par admettre un débat entre des positions opposées.

Au cours du XV^e siècle, si des traités comme la *Suma de la política* de Sánchez de Arévalo évitent d'aborder la question gênante de la déposition du mauvais roi (ce qui n'empêche pas le même auteur d'accorder ailleurs au pape la faculté de détronner les souverains), et si d'autres écrits défendent le « *poderío real absoluto* » en s'appuyant sur une certaine utilisation des *Partidas*¹⁶ et insistent sur l'inviolabilité du roi, on assiste à Salamanque à la naissance d'un humanisme civique¹⁷ qui admet la résistance. Dans leurs commentaires à la *Politique* d'Aristote pour lesquels ils utilisent la traduction de Leonardo Bruni Pedro de Osma et Fernando de Roa¹⁸, disciples du Tostado, définissent une forme de « guerre juste » contre le tyran, bien distincte de la sédition, qui peut aller jusqu'au tyrannicide ; c'est là une entreprise qui n'a rien à voir avec la caution du pouvoir spirituel et dont la communauté prend la responsabilité. Ce courant qui perdure sous le règne des Rois Catholiques¹⁹, alors que le pouvoir royal

¹⁵ Voir parmi les derniers travaux de J. M. NIETO SORIA, « *Rex inutilis* y tiranía », *op. cit.*, et « La gestación bajomedieval del derecho de resistencia en Castilla: modelos interpretativos », *Cahiers d'Études hispaniques médiévales*, 34, 2011, p. 13-27.

¹⁶ La première édition des *Partidas*, avec des corrections et des additions de Díaz de Montalvo, voit le jour en 1491. Sur leur utilisation en faveur de l'accroissement des prérogatives royales, voir J. M. NIETO SORIA, « La *Segunda partida* en los debates políticos de la Castilla del siglo XV », *e-Spania*, 5 juin 2008, mis en ligne le 27 mai 2010, consulté le 21 août 2012. URL : <http://e-spania.revues.org/9993> ; DOI : 10.4000/e-spania.9993.

¹⁷ Voir Cirilo FLÓREZ MIGUEL, « El humanismo cívico castellano: Alfonso de Madrigal, Pedro de Osma y Fernando de Roa », *Res publica*, 18, 2007, p. 107-139.

¹⁸ Pedro de Osma (1427-1480), disciple du Tostado, enseigne la théologie à Salamanque jusqu'en 1478. Fernando de Roa, son élève, occupa plusieurs chaires à Salamanque jusqu'en 1497. Les commentaires à la *Politique* (*In politicorum libros Aristotelis comentariū*) sont parfois présentés comme l'œuvre des deux auteurs, mais d'après José LABAJOS ALONSO ils auraient été rédigés par le seul Osma (voir son édition du texte, *Comentario a la Política de Aristóteles*, Salamanca, Universidad Pontificia de Salamanca, 2006, 2 vol.).

¹⁹ C'est en 1502 seulement que furent publiés les Commentaires de Osma/Roa.

affermit son autorité en Castille, donnant ainsi l'impression d'un décalage entre théorie politique et pratique, a pu fournir un appui doctrinal aux revendications des *comuneros* lors de la révolte²⁰ qui éclate en 1520 en Castille, peu de temps après l'arrivée dans la Péninsule du petit-fils des Rois Catholiques.

Ainsi, on trouve une trace des théories sur la résistance dans plusieurs écrits dont la « *ley perpetua* » que la *junta* de Tordesillas voulut imposer au roi. Ce document, ainsi appelé car les exigences qu'il contenait étaient énoncées sous la forme de clauses que le roi devait adopter et faire inscrire au nombre des lois du royaume, leur donnant ainsi un caractère durable, est déjà insolent par son existence même. Il inverse le rapport entre la loi et le roi, et il se justifie dès le début par une situation de mauvais gouvernement à laquelle les sujets s'arrogent la responsabilité de remédier, même si ce mauvais gouvernement n'est pas imputé directement au roi lui-même. Il s'achève en outre par quelques paragraphes remarquables, destinés à réitérer la légitimation de l'intervention des sujets pour le bien du royaume : ceux qui ont chassé les représentants de l'autorité royale et qui se sont substitués aux instances ont agi « *por la obligación que tienen a la lealtad de la corona real* », la distinction entre loyauté à la couronne et obéissance au roi ou à ses représentants permettant de suggérer que les sujets sont autorisés à résister aux commandements du monarque lorsque ceux-ci sont contraires aux intérêts de la couronne. On y trouve ensuite une justification délivrée par avance de toute résistance au monarque qui, dans le futur, manquerait à ces dispositions ou tenterait de les annuler. Le texte que le roi est censé faire promulguer stipule en effet que

[...] *sin pena alguna se puedan ajuntar [los súbditos] y de hecho resistir la revocación, mudanza o alteración de los dichos capítulos y cada uno de ellos; y que esto puedan hacer y hagan justa y lícitamente, pues que*

²⁰ Sur le déroulement des événements et les écrits diffusés par les révoltés, nous renvoyons à l'ouvrage bien connu de Joseph PÉREZ, *La revolución de las Comunidades de Castilla, 1520-1521* [1970], Madrid, Siglo Veintiuno de España, 1999 (7^e éd.). Voir aussi, sur les sermons composés pendant le soulèvement, Máximo DIAGO HERNANDO, « El factor religioso en el conflicto de las Comunidades de Castilla (1520-1521). El papel del clero », *Hispania Sacra*, LIX, 119, enero-junio 2007, p. 85-140.

*así cumple a nuestro servicio y al bien público de los dichos nuestros reinos, sin por ello caer ni incurrir en pena alguna*²¹.

On constate donc une utilisation du droit de résistance dans certains écrits rédigés à chaud, dans le discours en prise avec l'actualité, reposant sur des conceptions familières à l'humanisme civique du XV^e siècle. Reste à savoir quelles furent les répercussions de l'expression publique de ces idées dans le discours doctrinal postérieur. C'est le propos de cet article, qui s'attachera à analyser les écrits théoriques produits en Espagne du début du règne de Charles Quint à la fin de celui de Philippe II, moment qui coïncide avec la publication du *De rege* de Juan de Mariana. Tout au long de cette période, il s'agira d'essayer de comprendre les liens entre le débat sur la résistance et les positions des auteurs sur les relations entre pouvoir royal et royaume et l'évolution du contexte politique. On envisagera particulièrement dans un premier temps l'impact que la répression des *Comunidades* eut sur la littérature doctrinale, avant de tenter de comprendre le sens de la résurgence du débat sur la résistance et de traités favorables même au tyrannicide dans la seconde moitié du siècle.

L'impact des *Comunidades* de Castille sur la question de la résistance au tyran

Après la répression des *Comunidades*, on décèle aisément l'impact de cette crise récente sur le traitement de la résistance au tyran dans la littérature doctrinale, au sens où la question paraît soudain être devenue extrêmement embarrassante. On trouve une première preuve de cet embarras dans la façon dont les humanistes espagnols proches de l'empereur, en général imprégnés d'érasme, atténuent la pensée d'Érasme sur ce point. Dans son *Institutio principis christiani*, rédigée pour le futur Charles Quint, quand il n'était encore qu'archiduc, à l'invitation de Jean Le Sauvage, et remise en mains propres à son

²¹ Nous citons d'après le texte de la « *ley perpetua* » donné en annexe à l'édition du récit de Pedro MALDONADO : *De motu Hispaniae. El levantamiento de España*, traduction, notas e introducción María Ángeles DURÁN RAMAS, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1991, p. 482-483.

dédicataire en 1516, Érasme ne craint pas de citer les lois antiques récompensant les meurtriers de tyrans (sans donner de précisions toutefois et sans manifester approbation ni réprobation), et dans d'autres textes il traite le sujet plus en profondeur. Outre qu'il a entretenu avec Thomas More, un connaisseur en matière de tyrannie²², un débat sur une déclamation de Lucien de Samosate²³ intitulée *Tyrannicida*, il reprend dans « Le scarabée au pourchas de l'aigle » la fable du scarabée poursuivant de sa haine le roi des oiseaux, empruntée à Ésope et très prisée à la Renaissance. Il y présente l'aigle comme un tyran et mène une comparaison très détaillée avec les mauvais rois qui dépouillent les peuples, tout cela conduisant à cette sentence :

contre les aigles, une seule et même loi a cours chez tous les peuples du monde, celle qui sévit contre les loups et les tyrans, à savoir que c'est un titre de gloire de mettre à mort leur ennemi commun. Aussi l'aigle n'aime-t-il personne, comme il n'est aimé d'aucun être vivant, pas plus que ne sont aimés, assurément, les mauvais princes qui gouvernent pour eux-mêmes au grand désastre de l'État²⁴.

Or, les humanistes espagnols, tout en reprenant le lexique du « pacte » qu'utilise Érasme et en rappelant au roi qu'il doit avant tout se soucier du bien commun, prennent soin d'occulter le thème de la résistance au mauvais roi. Juan Luis Vivès, notamment dans le *De concordia et discordia* dédié à Charles Quint en 1529, fait le portrait des tyrans en décrivant surtout les affres dans lesquelles ils

²² M. TURCHETTI rappelle qu'il mourut décapité sur ordre du roi d'Angleterre Henry VIII en 1535, et qu'il pensait certainement à lui en écrivant son *Richard III (Tyrannie et tyrannicide..., op. cit., p. 340)*.

²³ L'œuvre de Lucien était connue depuis le début du XV^e siècle et les premières traductions latines apparurent vers 1470. Érasme et Thomas More s'attelèrent vers 1525 à la traduction en latin et au commentaire puis à la réfutation de cette déclamation, mais la réfutation ne traduit nullement une hostilité de principe au tyrannicide. Elle se base en effet sur le fait que le personnage, qui prétend avoir délivré la cité d'un tyran et réclame le prix de son geste, ne peut être considéré comme tyrannicide, car il n'a pas occis le tyran mais son fils (M. TURCHETTI, *ibid.*, p. 337 sq.).

²⁴ « Le scarabée au pourchas de l'aigle » est un proverbe qui fait partie de l'édition augmentée des *Adagia* en 1515 et qui a été ensuite imprimé séparément en 1517. Nous citons d'après *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, introduction, choix de textes, commentaires et notes par Jean-Claude MARGOLIN, Paris, Aubier Montaigne, 1973, p. 169.

vivent, redoutant leurs propres sujets alors même qu'ils s'imposent à eux par la crainte, mais il se borne là :

no hay nunca paz en el espíritu ni tranquilidad, sino preocupaciones incesantes y una agitada angustia; todo está siempre lleno de perturbación, de terrores y pánico, pues, así como al mirar a través de la niebla todo parece más grande que en la realidad, de la misma forma al juzgar a través de la cólera, del miedo y de la discordia creen que todo es más grave y amenazador ; [...] durante la noche no hay agitación ni ruido tan ligeros que no interrumpa sus sueños intranquilos [...]. No hay ninguna mención de la muerte que no los deje sin aliento; con sólo nombrar la espada, el veneno, el arco o la bombarda sospechan que les amenazan y que están sobre su cabeza. [...] Por tanto, ni la primavera ni la belleza de los campos, ni los cantos de las aves, ni cualquier otra armonía, ni los banquetes ni las conversaciones de los amigos le pueden resultar agradables, al estar al espíritu, esto es, la fuente de la alegría y de la amabilidad, echado a perder y envenenado; y se privan de todos los placeres, ya que en su interior las calamidades tienen todo asediado, como ninguna clase de alimentos puede resultar agradable a quien tiene el paladar estragado por la fiebre y el humor bilioso. ¿Es esto vivir, o ser atormentado y no encontrar el fin de los tormentos²⁵ ?

La menace de résistance et de soulèvement reste implicite, formulée à travers l'insistance sur les angoisses du tyran apeuré, et les anecdotes qui mettent en scène des incarnations de la tyrannie aussi connues que Denys de Syracuse. Vivès reprend aussi une phrase sentencieuse qui provient de Sénèque²⁶, « *es preciso que tema a muchos aquel a quien muchos temen* », mais c'est la seule menace de rébellion, bien imprécise, qu'il formule. De même, dans une lettre adressée à

²⁵ *De concordia et discordia*, in Juan Luis VIVES, *Obras políticas y pacifistas*, estudio introductorio de Francisco CALERO, traducción y notas de F. CALERO, M^a José ECHARTE, M^a Luisa ARRIBAS y M^a Pilar USÁBEL, Madrid, Atlas ediciones, « Biblioteca de Autores Españoles », 1999, p. 219-220.

²⁶ *De ira*, II, XI.

Henry VIII en octobre 1525 et portant sur le gouvernement, les conséquences de la tyrannie restent implicites. Bien plus, Vivès n'emploie jamais le lexique de la tyrannie et se contente de parler par périphrases, écrivant par exemple :

*ningún edificio alto se apoya en un cimiento más débil que un reino en el miedo. Ningún poder que temen muchos es bastante seguro [...] no fiarse de nadie, no confiarse y entregarse a ningún hombre, en ningún lugar, ni en ningún momento, sospechar de todo, esto no es reinar sino estar encerrado en la cárcel*²⁷.

Alfonso de Valdés, pour sa part, dans le *Diálogo de Mercurio y Carón*, probablement rédigé entre février 1528 et le début de l'année 1529, et certainement diffusé sous forme manuscrite dans un cercle de conseillers et de courtisans²⁸, présente bien plusieurs incarnations de la tyrannie (le roi des Galates, un tyran fier de l'être, et un modèle de tyran converti, Polydore), mais n'envisage pas explicitement la déposition du tyran, encore moins le tyrannicide. On trouve seulement, parmi les avertissements de Polydore à son fils, cette petite phrase : « *Cata que hay pacto entre el príncipe y el pueblo; que si tú no haces lo que debes con tus súbditos, tampoco son ellos obligados a hacer lo que deben contigo* »²⁹.

Ces textes, sans aller jusqu'à éradiquer le discours sur la tyrannie, ne franchissent jamais certaines limites. Il s'agit de ne pas laisser la moindre prise au contrôle que la communauté pourrait prétendre exercer sur le roi, tout en proclamant bien haut que le roi doit être « bon pasteur » et se soucier du bien commun³⁰.

À la même époque, d'autres auteurs proclament hautement l'inviolabilité du roi. C'est le cas de fray Antonio de Guevara dont le *Relox de príncipes* (Valladolid,

²⁷ *Obras políticas...*, *op. cit.*, p. 82-83.

²⁸ Le texte resta inédit jusqu'au début des années 1540. Il fut probablement publié dans sa version originale avant la parution d'une traduction en italien à Venise en 1546.

²⁹ *Diálogo de Mercurio y Carón*, éd. Rosa NAVARRO DURÁN [1999], Madrid, Cátedra, 2005, p. 226.

³⁰ Il faut tenir compte des liens entre Valdés et le pouvoir impérial, comme le rappellent Manuel RIVERO RODRÍGUEZ (*Gattinara. El sueño del Imperio*, Madrid, Sílex, 2005) et Xavier TUBAU (« Alfonso de Valdés y la política imperial del canciller Gattinara », in Eugenia FOSALBA VELA & Carlos VAÍLLO TORRES, dir., *Literatura, sociedad y política en el Siglo de oro*, Barcelone, Universitat Autònoma de Barcelona, 2010, p. 17-43).

1529), sans être à proprement parler un texte doctrinal, transmet des enseignements politiques pour le bénéfice d'un large public. Guevara n'est peut-être pas un « penseur politique » original, et ses propres opinions peuvent varier selon les textes et les moments, mais ce qui importe c'est que dans le *Relox*, publié en 1529, il diffuse certaines idées. Pour lui, les tyrans sont donnés par Dieu, argument classique qui lui permet de conclure que c'est à Dieu seul que revient éventuellement leur châtement, et non aux hommes : « *los príncipes deven ser mejores christianos que otros porque el favor o disfavor les ha de venir de manos de Dios solo y no de otro ninguno* »³¹. D'autres affirmations interdisent plus explicitement toute désobéissance :

*pues en verdad los príncipes son puestos por mano de Dios para gobernar, nosotros somos obligados en todo y por todo a los obedecer; porque no ay mayor pestilencia para la república que levantar contra su príncipe la obediencia*³².

Ou encore :

*Si fuesse en mano de los hombres poner príncipes, también ternían auctoridad para quitarlos, pero si es verdad, como es verdad, que los pone Dios, a mi parescer ni puede ni deve quitarlos otro sino Dios; porque las cosas que ya van medidas por justo juizio divino, no tiene licencia de echarles el rasero el parescer humano*³³.

La prohibition de l'action des sujets repose donc, sans surprise, sur l'origine divine du pouvoir royal. Guevara précise que ce ne sont pas les hommes qui choisissent les rois, ce qui laisse supposer une origine immédiate, ou directe, du pouvoir, sans la médiation de la communauté. En tout cas, il est certain que Guevara ne défend pas dans le *Relox* le modèle de monarchie contractuelle, et considère que le roi donne la loi aux sujets, une caractéristique qui sera définie plus tard par Bodin notamment comme une marque essentielle de la souveraineté. On peut donc penser que ceux qui refusent ouvertement la

³¹ Livre I, chap. XX, in *Obras completas de fray Antonio de Guevara*, edición y prólogo de Emilio BLANCO, Madrid, Turner, 1994, vol. II, p. 155.

³² Livre I, chap. XXXI, *op. cit.*, p. 218.

³³ Livre I, chap. XXXVI, *op. cit.*, p. 241.

résistance sont des tenants du pouvoir absolu du monarque. Mais c'est sans doute aussi ou surtout le moment qui conditionne le refus de la désobéissance.

En effet, même certains penseurs scolastiques de Salamanque, tels que Francisco de Vitoria, atténuent dans les années qui suivent les *Comunidades* (et qui sont aussi celles de la propagation en Allemagne du luthéranisme) l'idée de pacte et ses implications, évitant notamment de trop raisonner sur la résistance au roi ou aux lois injustes et sur l'attitude à adopter face au tyran. Dans le *De potestate civili, relectio* prononcée à Salamanque au cours de l'année 1527-1528³⁴, Vitoria se montre prudent lorsqu'il traite de l'origine du pouvoir, si bien que sa pensée a pu donner lieu à des interprétations divergentes. Si tout pouvoir vient indiscutablement de Dieu (« *es evidente que el poder público procede de Dios, y no se basa ni en un pacto de los hombres ni en cualquier derecho positivo* »³⁵), Vitoria établit une distinction entre la *potestas* d'origine divine et la *auctoritas* conférée par la communauté³⁶. La communauté octroie donc au prince la faculté d'user du pouvoir d'origine divine, mais doit-on en conclure qu'elle peut dans certaines circonstances lui retirer cette faculté, et, partant, le destituer ? C'est la conclusion à laquelle parvient Jesús Cordero Pando³⁷. Pourtant, Vitoria ne

³⁴ Publiée bien plus tard, en 1557 à Lyon, puis en 1565 à Salamanque. Vitoria est considéré comme le chef de file du renouveau du thomisme à Salamanque. C'est lui qui réintroduit la *Somme théologique* à l'université en tant qu'ouvrage de référence.

³⁵ Francisco de VITORIA, *Relectio de Potestate Civili. Estudios sobre su filosofía política*, edición crítica por Jesús CORDERO PANDO, Madrid, CSIC, 2008, p. 23.

³⁶ « *Pues así como el Sumo Pontífice es elegido y creado por la Iglesia y sin embargo el poder del Pontífice no proviene de la Iglesia, sino del mismo Dios, del mismo modo parece que el poder del rey proviene de Dios, aun cuando los reyes sean creados por la república. En efecto, la república no transfiere al rey el poder, sino la autoridad que a ella le es propia: no hay dos poderes, uno el del rey y otro el de la comunidad* » (*ibid.*, p. 35).

³⁷ « *Cuando el uso que haga el destinatario de esa transferencia o traslación de la autoridad, de la jurisdicción, no sea el conveniente a los intereses de la república, cuando no salvaguarde y promueva el bien común o público, la república tendrá toda la potestad, a la que nunca ha renunciado, para retirar tal autorización, para despojar al gobernante de su autoridad: la república recuperará plenamente su potestad* » (*ibid.*, p. 409). José Antonio FERNÁNDEZ-SANTAMARÍA proposait une lecture bien différente de la même *relectio* : « *una vez que la comunidad inviste al príncipe con su auctoritas, la transferencia es total y absoluta y nada de ese poder queda en la comunidad* » (« Francisco de Vitoria y el poder regio : ¿de Dios o de la comunidad ? », in *La formación de la sociedad y el origen del Estado. Ensayos sobre el pensamiento político español del siglo de oro*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1997, p. 168-169). De son côté, Alain MILHOU rappelle que, pour José Antonio Maravall, « *la doctrina del absolutismo tiene en Vitoria un pleno representante, uno de sus más precisos formuladores* ». Sans aller jusqu'à partager pleinement cette affirmation, il fait remarquer que Vitoria ne suit pas exactement la tradition scolastique et établit clairement que la

poursuit pas le raisonnement dans ce sens, tandis qu'il se livre à une charge violente contre des ennemis indéterminés qui attaquent la légitimité du pouvoir royal :

por cierto, no faltan algunos, que desean ser contados entre el número de los cristianos, que no sólo niegan que el poder regio o cualquier principado de uno solo proceda de Dios, sino que sostienen que todos los reyes, caudillos o príncipes son tiranos y usurpadores de la libertad [...]. En verdad, nada hay de extraño en que levanten sediciones contra los príncipes unos hombres, corrompidos por el vicio de la ambición y de la soberbia, que con anterioridad han llevado a cabo la ruptura con Dios y con su Iglesia³⁸.

La première partie de ce paragraphe peut renvoyer aux théories répandues en Castille à la fin du XV^e siècle et dont les *comuneros* ont fait usage ; mais il est évident que les *comuneros* ne sont pas les seuls visés. Peut-être même ces propos se rattachent-ils principalement aux progrès du luthéranisme et aux assertions des théologiens luthériens. Dès 1523, Luther écrivait « Sur l'autorité temporelle et l'obéissance qu'on lui doit », où il recommandait la résistance passive, prélude à une radicalisation après la constitution de la Ligue de Smalkalde (1531), surtout dans les écrits de Mélanchton en 1532 et 1540. Selon ce dernier en effet les magistrats, même s'ils ont été ordonnés par Dieu, perdent cette qualité lorsqu'ils deviennent injustes. L'injonction de saint Paul (n'opposer aucune résistance à l'autorité) ne serait valable que pour les autorités justes, et Mélanchton a vite fait de passer de la désobéissance ou résistance passive à une résistance plus active, dans son *Enarratio* de 1556. Une évolution semblable a été constatée dans la pensée de Jean Calvin en France³⁹.

communauté n'est pas au-dessus du roi (*Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI^e siècle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, « Anejos de Criticón », 13, 1999, p. 78).

³⁸ *Relectio de Potestate Civili*, *op. cit.*, p. 27-29.

³⁹ Voir sur cette évolution Monique COTTRET, qui évoque dans *Tuer le tyran ? Le tyrannicide dans l'Europe moderne* (Paris, Fayard, 2009) le débat sur les positions de Calvin. Il semble que la découverte récente de sermons datant de 1560 à 1563 ait relancé ce débat : en mars 1560, dans ses sermons sur la Genèse, Calvin établit que les rois qui contraignent leurs sujets à l'idolâtrie ne méritent plus le titre de rois. Dès lors, la révolte est non seulement licite mais peut devenir un

On décèle là une nouvelle orientation de la question de la résistance au roi tyrannique ou aux lois tyranniques, avec, du côté des auteurs catholiques, des réactions différentes. D'abord une réaffirmation marquée de l'inviolabilité du roi. Puis des nuances. Par exemple chez Domingo de Soto, dont les enseignements sont postérieurs de quelques années⁴⁰ à ceux de Vitoria et seront publiés eux aussi à la fin du règne de Charles Quint, en 1553-1554 à Salamanque, sous la forme d'une énorme somme, le *De Iustitia et Iure*.

Domingo de Soto traite la question de la résistance aux lois humaines en distinguant entre des lois mauvaises qui appartiennent à la sphère purement « laïque », et celles qui sont contraires aux lois divines et touchent à la spiritualité et aux pratiques religieuses. Il écrit : « *las leyes que se oponen solamente al bien humano, aunque de suyo no obliguen en conciencia, con todo obligan alguna vez por razón del escándalo* [le scandale suscité par la désobéissance, voire la déposition du monarque]. *Mas las que se oponen impiamente al bien divino, no pueden obligar nunca, sino que han de rechazarse públicamente* »⁴¹. Ainsi, il faut supporter patiemment le monarque tyrannique, sauf dans le cas où ses commandements nuiraient à la religion :

*si al contrario algún tirano quisiera inducirnos con sus leyes a la idolatría, o apartarnos de nuestros sacramentos, o arrastrarnos a otras costumbres, o ritos contrarios a nuestra fe, entonces no hemos de reparar en escándalos, porque mayor escándalo sería si, con desprecio de la vida, no nos opusiéramos a ellas inmediatamente*⁴².

Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Résistance aux lois impies, donc, qui peut aller jusqu'à envisager la déposition du monarque tyrannique, sans

devoir (*op. cit.*, p. 53). Voir aussi M. TURCHETTI, « *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Aux sources théologiques du droit de résistance au siècle de la Réforme* », in *Le Droit de résistance...*, *op. cit.*, p. 71-103.

⁴⁰ Voir *De dominio*, prononcée en 1534-1535, qui constitue la base du livre IV du *De iustitia et iure*, somme publiée pour la première fois en 1553-1554 à Salamanque, puis augmentée et corrigée par l'auteur pour l'édition de 1556.

⁴¹ Livre I, quaestio VI, art. 4, cité d'après *De Iustitia et Iure libri decem. De la Justicia y del Derecho en diez libros*, edición facsimilar de la hecha por Domingo de Soto en 1556, con su versión castellana correspondiente Madrid, 1967-1968.

⁴² *Ibid.*

admettre cependant le tyrannicide. Reste à savoir qui décide de la déposition. La réponse ne saurait tarder : c'est le pouvoir spirituel. Soto écrit en effet : « *el poder civil no depende de tal modo del poder espiritual que sea por éste instituido, ni reciba de él la virtud, ni en virtud de él pueda un rey ser despojado de su trono, ni obligado, ni corregido, a no ser cuando se apartare de las leyes divinas y del fin espiritual* »⁴³.

On constate donc, après une période d'accalmie, une résurgence du débat à la fin du règne de Charles Quint, où plusieurs textes envisagent de nouveau la déposition du tyran. Plusieurs de ces textes seront publiés seulement sous Philippe II. C'est le cas notamment du *De regno* de Sepúlveda, publié en 1571, qui offre un traitement approfondi mais sans surprise de la question avant de conclure en interdisant toute résistance⁴⁴. Las Casas, quant à lui, accorde une certaine attention aux monarques abusifs dans le *De regia potestate*, un texte peut-être apocryphe qui s'intéresse davantage aux problèmes de juridiction⁴⁵ qu'aux questions spirituelles, et dans lequel on peut trouver les fondements d'un droit de résistance qui n'est cependant pas exprimé jusque dans ses dernières

⁴³ *De Iustitia et Iure*, Livre IV, quaestio IV, art. 1.

⁴⁴ Sepúlveda ne sort pas des topiques, rappelant la gloire réservée dans l'Antiquité aux exécuteurs du tyran d'usurpation, ennemi public (il donne l'exemple très classique d'Aristogiton) et distinguant ce cas de celui du monarque légitime qui se laisse aller à la tyrannie, et que les sujets doivent supporter patiemment. Il loue Junius Brutus d'avoir chassé Tarquin de Rome, mais à ses yeux Tarquin est un usurpateur, et non un monarque légitime. Voir aussi le traitement plus précoce que fait Sepúlveda du sujet dans le *Democrates* publié en 1535, où le personnage éponyme évoque les princes tyranniques : « *debe soportárseles con toda paciencia, siempre que su perversidad y maldad no sean tan grandes que claramente acarreen la destrucción del reino o de la religión, pues en tal caso el bien común y el verdadero servicio de Dios deben ser antepuestos y tenidos por mejores y más sagrados que el desatino e infidelidad de un solo hombre, pues, como dice san Pedro, antes debemos obediencia a Dios que a los hombres [...]. En cambio los otros pecados menos importantes de los príncipes y reyes han de sufrirse pacientemente y han de remitirse al juicio de Dios, al cual algunas veces agrada el que los pueblos, por sus pecados, se vean afligidos con la injusticia de sus príncipes* » (I, 27, cité d'après les *Tratados políticos de Juan Ginés de Sepúlveda: exhortación a la guerra contra los Turcos, Del reino y deberes del rey, De la compatibilidad entre la milicia y la religión*, traduction del texto original latino, notas e índices por Ángel LOSADA, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1963).

⁴⁵ Le texte traite en apparence du problème de la concession perpétuelle des *encomiendas* et s'insurge contre les « *enajenaciones* » de territoires appartenant au patrimoine de la couronne, évoquant à partir de là les changements de juridiction de façon plus large. Sur l'histoire de ce texte publié en 1571 à Francfort par Wolfgang Griestetter qui aurait fait partie de la suite de l'ambassadeur de Maximilien II en Espagne – si tant est que le personnage ait existé –, voir l'introduction à son édition critique bilingue par Luciano PEREÑA, J.M. PEREZ-PRENDES VIDAL ABRIL et Joaquín AZCÁRRAGA, Madrid, CSIC, 1969, et l'introduction d'Antonio-Enrique PÉREZ-LUÑO à l'édition plus récente réalisée par Jaime GONZÁLEZ RODRÍGUEZ dans le vol. XII des *Obras completas de Las Casas*, Alianza Editorial, 1990.

implications. Après avoir rappelé que les rois gouvernent en qualité d'« administrateurs de la république » et que les sujets leur obéissent en tant qu'ils incarnent la loi, laquelle vise au bien commun, Las Casas affirme que les rois ne peuvent imposer les sujets qu'avec leur accord⁴⁶, de même qu'ils ne peuvent toucher au patrimoine de la couronne. La conduite à tenir au cas où le monarque outrepasserait ses prérogatives est alors sur le point d'être évoquée : c'est à de puissants personnages que Las Casas assigne, comme si cela allait de soi, la tâche de faire respecter les droits de la communauté. S'il y a débat, il ne porte que sur l'utilité de doter ces personnages protecteurs du bien commun de juridictions qui leur confèreraient plus de poids, question à laquelle Las Casas répond négativement :

admitimos que puede suceder que el reino esté mal gobernado y que la gente esté vejada injustamente, en cuyo caso conviene que haya en el reino hombres poderosos y de mucho prestigio que, atendiendo a las súplicas reiteradas de los necesitados, se atrevan a hacer frente a las injusticias del rey, para que deje de agobiar al reino, etc. Ahora bien, para hacer esto, que es de justicia natural, por el eliminación de los agobios del reino, basta que haya poderosos con dinero y títulos honoríficos con autoridad ante el rey, y, sobre todo, conviene que sean sabios y virtuosos. No es necesario que tengan ciudades, villas, fortalezas y castillos, que antes bien les incitarán a la insolencia y al desprecio del rey.

La restriction portant sur les juridictions mise à part, il semble bien que Las Casas assigne à ces hauts personnages la tâche de résister au roi abusif. Mais les moyens et les limites de leur action restent vagues. De même, la condamnation des lois injustes que pourraient promulguer les princes ne donne pas lieu à des considérations pratiques sur les moyens d'y remédier, Las Casas

⁴⁶ « Por tanto si el pueblo fue la causa efectiva o eficiente y final de los reyes y los príncipes, puesto que tuvieron origen en el pueblo mediante una elección libre, no pudieron imponer al pueblo nunca más que los servicios y tributos que fuesen gratos al mismo pueblo y con cuya imposición consintiese libremente el pueblo », *De regia potestate, op. cit.*, Segundo principio, IV, 3.

finissant par renvoyer au mécontentement divin, dont on peut sans doute espérer quelques effets⁴⁷.

On voit donc les limites de l'expression chez Las Casas du droit de résistance : il lui est plus facile de s'en remettre dans un autre texte, connu sous le titre de *Quaestio theologalis*, et dont la date de rédaction est sujette à caution⁴⁸, au pouvoir de lier et de délier dont dispose le pape, un pouvoir qui lui permet de déposer tout monarque qui tenterait de promulguer des lois iniques allant contre la loi divine : « *el papa tiene amplísima potestad sobre algunas cosas temporales, de forma que puede alterar los estados de los reyes y de los príncipes seculares, deponerlos y colocar a otros en su lugar, si fuera necesario para la propagación y defensa de la fe* »⁴⁹.

La réapparition du débat sur la résistance au roi tyrannique à la fin du règne de Charles Quint peut sans doute s'expliquer par un retour à la « normale » après des années où le souvenir des *Comunidades* pesait sur la littérature politique, mais c'est dans le contexte du schisme religieux qu'est posée ouvertement, à la charnière entre le règne de Charles Quint et celui de Philippe II, la question théorique de la résistance à des lois qui vont contre la loi divine, et celle de la déposition du monarque ennemi de Dieu. C'est aussi dans le contexte de plus en plus pesant des guerres de religion que sont rédigés les textes de la seconde moitié du XVI^e siècle et qu'est abordée la question de la résistance à l'autorité temporelle, tant par les catholiques que par les protestants, qui se renvoient le plus souvent les mêmes arguments. Le thème est de plus en plus présent surtout dans le dernier tiers du siècle, l'apothéose paraissant être dans la littérature espagnole le *De rege* de Juan de Mariana.

⁴⁷ « *Si los reyes ordenan algo en perjuicio de sus pueblos o súbditos sin su consentimiento, hacen algo prohibido por el derecho divino y natural, lo que desagrade mucho a Dios* », *ibid.*, Primera conclusión, IX, 4.

⁴⁸ Le texte aurait été rédigé en 1545-1546, mais il peut aussi être postérieur et lié au procès de Carranza (donc rédigé entre 1560 et 1563 pendant qu'on discutait du renvoi du procès à Rome).

⁴⁹ *Quaestio theologalis*, in *Obras completas de Las Casas*, Madrid, Alianza editorial, vol. XII.

La résurgence du traitement de la résistance et du tyrannicide dans la seconde moitié du siècle et sa signification

En France les « monarchomaques » comme les appelle Guillaume Barclay⁵⁰ dans un traité publié à Paris en 1600 sont rassemblés par la volonté de porter atteinte au roi, et les Malcontents⁵¹ penchent pour une monarchie mixte réservant un rôle à la noblesse et aux États généraux. Ils revendiquent le droit de résistance qui pour certains est un devoir, et qui va parfois jusqu'à la légitimation du tyrannicide. Ce sont d'abord les protestants qui appellent à la résistance et au tyrannicide, mais après l'assassinat du duc de Guise à Blois le 23 décembre 1588, la Ligue catholique publie des libelles traitant le roi de tyran⁵² et prônant le tyrannicide avec les mêmes arguments que les monarchomaques protestants.

Face à cette vague de traités, des juristes comme Jean Bodin⁵³ développent la notion de souveraineté absolue, qui a pour corollaire immédiat l'inviolabilité du roi légitime. Bodin adhère en effet au tyrannicide dans le cas d'un tyran d'usurpation, et donne des exemples pris dans l'Antiquité, mais dans le cas des monarques légitimes devenus tyrans d'exercice il distingue entre ceux qui sont souverains et ceux qui ne le sont pas. Pour lui, la souveraineté met le monarque à l'abri de toute atteinte et rend caduc tout droit de résistance des sujets.

⁵⁰ « Les monarchomaques sont les auteurs de traités qui forment un corpus désigné une première fois par Guillaume Barclay. Dans son *De Regno et regali potestate adversus Buchananum, Brutum, Boucherium & reliquos monarchomaquos*, paru à Paris en 1600, il invente le vocable « monarchomaque » dont il affuble ceux qu'il accuse d'avoir voulu porter atteinte aux rois », Isabelle BOUVIGNIES, « Monarchie mixte et souveraineté des états chez les monarchomaques huguenots », in Marie GAILLE-NICODIMOV, éd., *Le Gouvernement mixte. De l'idéal politique au monstre constitutionnel en Europe (XIII^e-XVII^e siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 117.

⁵¹ Les Malcontents, membres d'une noblesse qui s'estime lésée et tenue à l'écart, se recrutent autant chez les catholiques que chez les protestants. Arlette JOUANNA écrit qu'ils se sont « ligués, dans un effort remarquable pour surmonter leurs divisions religieuses, contre la “tyrannie”, c'est-à-dire les tendances absolutistes de la monarchie », *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661* [1989], Paris, Fayard, 2002, p. 147.

⁵² Après le meurtre du roi Henri III en 1589 la Ligue redouble d'efforts contre celui qui est désigné pour lui succéder, Henri de Navarre. C'est alors que sont publiés des libelles le traitant d'hérétique et prônant le tyrannicide.

⁵³ Voir les *Six Livres de la République*, publiés en 1576.

De son côté, Juste Lipse, dans le contexte de la guerre civile qui secoue les Flandres, se préoccupe surtout du rétablissement de la concorde et de la conservation de l'État. Aussi se montre-t-il hostile à tout soulèvement contre le prince tyrannique⁵⁴. Il laisse même entendre que les plaintes et les récriminations du peuple aggraverait la tyrannie du mauvais prince, et que le peuple n'est pas étranger aux mauvais traitements dont il se plaint, idée qui n'est pas couramment exprimée ; en tout cas, il place le maintien de la paix civile au-dessus de la résistance à l'oppression et par ailleurs admet une certaine tolérance religieuse, tant que la dissidence n'est pas menaçante pour l'ordre public.

Ces textes reçoivent un écho en Espagne, alors que la monarchie espagnole est impliquée dans les événements qui se déroulent en France et dans les Flandres bien sûr, et que Philippe II est lui-même traité de tyran dans des textes polémiques. Le thème de la résistance à la tyrannie est alors de plus en plus étroitement mêlé aux questions spirituelles. Ribadeneyra, dans son traité du prince chrétien⁵⁵ publié en 1595, définit le tyran essentiellement comme celui qui ne sert pas Dieu, et approuve le châtement des rois qui sont allés à l'encontre de la volonté divine. Il donne de nombreux exemples pris dans l'Ancien Testament, mais aussi dans l'histoire profane y compris récente⁵⁶, mentionnant les événements survenus en France depuis le règne de François I^{er} jusqu'à la mort d'Henri III, dont il prend soin de montrer qu'elle est liée à l'exécution du

⁵⁴ Au VI^e livre des *Politicorum* (1589), il pose la question : faut-il tolérer ou supprimer les tyrans ?, sans prendre la peine de distinguer entre tyran d'exercice et tyran d'usurpation. Il évoque d'abord les honneurs décernés aux meurtriers des tyrans chez les Grecs sans aucune précision cependant et cite une phrase de Cicéron qui va dans le même sens, mais ne tarde pas à objecter : « *pero creo, no obstante eso, ser el otro remedio [la patience] más conveniente, según la regla de sabiduría, y de mayor provecho las más veces para el bien público* » (cité d'après l'édition de la traduction en espagnol par Bernardino de MENDOZA en 1604 : *Los seis libros de las políticas o doctrina civil de Iusto Lipsio, que sirven para el gobierno del reino o principado*, edición y notas de Javier PEÑA ECHEVERRÍA y Modesto SANTOS LÓPEZ, Madrid, Tecnos, 1997, p. 330).

⁵⁵ *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano, contra lo que Nicolás Maquiavelo y los Políticos deste tiempo enseñan*. Le traité fut publié pour la première fois à Madrid en 1595, puis à Anvers en 1597 et 1601, avant d'être inclus dans une édition des œuvres de Ribadeneyra en 1605.

⁵⁶ Après les rois de l'Ancien Testament, dont il dit qu'ils ont préféré la « raison d'État humaine » aux desseins de Dieu, comme Jéroboam qui pervertit son royaume, Ribadeneyra mentionne des monarques qui ont un lien avec l'histoire de l'Espagne, comme Witiza qui manqua à l'obéissance qu'il devait au pape et au respect envers Dieu. Il évoque aussi Charles le Hardi, duc de Bourgogne, le duc de Saxe Jean Frédéric, et enfin les rois de France depuis François I^{er}.

duc de Guise et de son frère le cardinal de Lorraine à Blois, de façon à la présenter comme une punition voulue par Dieu :

como el consejo que tomó fue de políticos y maquiavelistas, no regulado con la ley del Señor, por su justo juicio vino a morir el mismo rey Enrique por mano de un pobre fraile, mozo, simple y llano, de una herida que le dió con un cuchillo pequeño, en su mismo aposento, estando el rey rodeado de criados y de gente armada y con un ejército poderoso, con el cual pensaba asolar dentro de pocos días la ciudad de París. ¿Ha habido en el mundo ejemplo como éste, tan nuevo y tan extraño, y jamás oído de los nacidos⁵⁷?

Mais si la mort d'Henri III a l'air de tenir du miracle, Ribadeneira ne s'attarde pas sur les détails et sur l'exécution humaine de ce châtement, et il s'indigne de ce que les monarchomaques calvinistes prêchent le régicide. Sa position est assez conforme à celle qu'il adopte sur d'autres questions : pour le moins ambiguë. A priori, on ne peut pas l'accuser d'encourager le tyrannicide, puisqu'il refuse toute action humaine contre le tyran, mais il considère légitime le sort des mauvais princes (c'est-à-dire des princes hérétiques ou protecteurs de l'hérésie, qui sont en même temps des ennemis de la monarchie catholique) occis par la volonté divine.

Ce qui semble certain, c'est que Ribadeneira n'a que faire des droits de la communauté face au roi. En revanche le *De rege et regis institutione* de Juan de Mariana (publié en 1599 mais rédigé quelques années auparavant, peut-être fin 1591⁵⁸) est connu comme un texte hostile à la monarchie absolue et imprégné de

⁵⁷ RIBADENEYRA, *op. cit.*, Livre I, chap. XV. Voir l'édition du texte dans les *Obras escogidas del padre Rivadeneira*, BAE, vol. 60, Madrid, 1868.

⁵⁸ José María IÑURRITEGUI RODRÍGUEZ (*La Gracia y la república. El lenguaje político de la teología católica y el Príncipe cristiano de Pedro de Ribadeneira*, Madrid, UNED, 1998, p. 199), en se fondant sur des études antérieures, affirme que le traité fut rédigé entre l'été et l'automne 1591. Mais certaines allusions contenues dans le texte (Henri IV présenté comme établi sur le trône de France) suggèrent que le texte fut révisé avant sa publication. Le traité fut publié pour la première fois en 1599, puis en 1605 à Mayence avec l'ajout d'un chapitre traitant de questions monétaires sensibles, puis il y eut une autre édition en 1611 probablement due à l'initiative d'un imprimeur désireux de profiter de l'effervescence déclenchée par la condamnation du *De rege* en France en 1610 après l'assassinat du roi Henri IV. Mariana mourut seulement en 1624 à Tolède. Il y eut encore une édition du *De rege* en 1640.

pactisme (recueillant l'héritage de l'école de Salamanque, même s'il ne cite aucun de ses membres) et très audacieux en ce qui concerne la question de la résistance au mauvais roi et du tyrannicide. C'est même en grande partie pour cela qu'il est célèbre : le *De rege* a été jugé en effet à la lueur du scandale postérieur à sa publication, l'éloge du meurtrier d'Henri III que contiennent ses pages étant censé avoir inspiré un autre régicide, celui d'Henri IV en 1610, ce qui motiva la condamnation de l'ouvrage par le Parlement de Paris.

Or le traité de Juan de Mariana n'est pas isolé⁵⁹ : il se place certainement dans la continuité d'autres textes dont celui de Vázquez de Menchaca (*Controversiarum illustrium aliarumque usu frequentium*, publié à Barcelone en 1563⁶⁰) qui interprète saint Thomas différemment des dominicains, à qui il s'en prend ouvertement, n'hésitant pas à attaquer par exemple Domingo de Soto. Il mentionne d'abord la déposition du souverain tyrannique par l'empereur (s'il se trouve sous sa juridiction) ou par le pape, dont il dit qu'elle est défendue par « certains auteurs ». Mais c'est pour mieux aborder la possibilité d'une action de la communauté contre le roi tyrannique, et c'est alors qu'il accuse Domingo de Soto d'avoir mal compris la pensée de saint Thomas : si le roi est tyrannique, tous les autres princes du monde doivent secourir ses sujets⁶¹, et ces derniers, si le roi abuse intolérablement de son pouvoir, peuvent eux-mêmes l'occire (y compris si le prince est légitime, donc tyran d'exercice et non usurpateur).

⁵⁹ Voir la thèse, soutenue en 2005 (Alcalá de Henares, Facultad de Derecho), de Fernando CENTENERA SÁNCHEZ-SECO, *El tiranicidio en los escritos de Juan de Mariana*, Madrid, Dykinson, 2009. Nous renvoyons également à notre étude : Alexandra MERLE, « El *De rege* de Juan de Mariana (1599) y la cuestión del tiranicidio : un discurso de ruptura ? », *Criticón*, n° 120-121, *Discursos de ruptura y de renovación: la formación de la prosa áurea*, Philippe RABATÉ et Francisco RAMÍREZ SANTACRUZ, coord., Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2014.

⁶⁰ Vázquez de Menchaca (1512-1569) exerça des fonctions importantes dans l'entourage du monarque, et fut envoyé en 1563 au Concile de Trente. Dans son ouvrage, imprégné de pactisme, il propose la soumission entière du prince aux lois civiles, sans faire de distinction entre puissance coercitive et puissance prescriptive de la loi.

⁶¹ Soto s'est fourvoyé « *al escribir que si el príncipe procede tiránicamente, no les queda a los ciudadanos ningún otro recurso que el pedir a Dios le enmiende, en el caso de no existir otro superior a quien poder recurrir. Pero se equivoca porque, atendiendo al derecho natural, es incumbencia de todos los restantes príncipes del mundo en acudir en apoyo y auxilio de aquel pueblo víctima de la tiranía* » (*Controversiarum illustrium*, I, XXI, 6, cité par José María SERRANO SERRANO, « Ideas políticas de Fernando Vázquez de Menchaca », *Revista de Estudios políticos*, n° 206-207, 1976, p. 284). Il s'agit d'une sorte de « droit d'ingérence » ; or celui-ci a déjà été théorisé par les dominicains, notamment Vitoria.

D'après lui, c'est ce qu'a voulu dire saint Thomas⁶². On assiste donc avant Mariana à une radicalisation de la lecture de la *Summa theologiae* et des positions concernant la résistance, au sein d'un courant qui est clairement pactiste.

Mariana, dont on peut supposer qu'il a eu connaissance de ce traité⁶³, met l'accent sur l'hérésie liée à la tyrannie (et il ne s'agit pas seulement du prince lui-même hérétique, mais aussi de celui qui, négligeant de lutter contre l'hérésie, met en danger la foi de ses sujets), un trait qu'il partage donc avec Ribadeneyra, à ceci près qu'il désire aussi préserver les libertés et le rôle politique de la communauté — ou plutôt d'une partie de la communauté, en fait les élites, et notamment le haut clergé dont il déplore l'absence aux Cortes. En définitive, Mariana offre certainement le traitement le plus complet du thème rédigé jusqu'alors par un auteur espagnol⁶⁴, dans le chapitre VI du livre I (« Si es lícito matar al tirano »), et il est vrai que sa position est audacieuse : après avoir réglé le cas du tyran d'usurpation, indéfendable (tout sujet peut le déposer⁶⁵), il ne se borne pas à affirmer qu'une autorité supérieure peut déposer le tyran d'exercice, ou que la communauté, ou encore les « magistrats » (selon l'argumentation des monarchomaques) peuvent prendre cette décision après concertation. Il va jusqu'à accepter le meurtre du tyran d'exercice (pour des motifs au premier rang desquels se place l'impiété⁶⁶) par un particulier, dans le cas le plus extrême

⁶² « Si el príncipe abusase intolerablemente del supremo poder, pueden los mismos ciudadanos darle muerte, según el sentir de santo Tomás » (*ibid.*). C'est là une interprétation sans nuances de la *Summa*, confortée par une citation de Cicéron.

⁶³ Richard TUCK (*Natural Rights Theories. Their origin and development*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979) fait remarquer que les théories exprimées par Vázquez de Menchaca seraient restées « périphériques » sans l'intérêt manifesté quelques années plus tard par les jésuites qui, se référant eux-mêmes à l'enseignement de saint Thomas, rejetaient la médiation des dominicains.

⁶⁴ En attendant les développements dus à Francisco Suárez qui s'inscrit dans la continuité de Mariana.

⁶⁵ « Tanto los filósofos como los teólogos están de acuerdo en que si un príncipe se apoderó de la república, por la fuerza de las armas, sin derecho alguno y sin que interviniera el consentimiento del pueblo, puede ser despojado por cualquiera del gobierno y de la vida », Juan de MARIANA, *La dignidad real y la educación del rey*, edición de Luis SÁNCHEZ AGESTA, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1981, p. 79.

⁶⁶ « No es posible ignorar su maldad cuando trastornan toda la comunidad, se apoderan de las riquezas de todos, menosprecian las leyes y la religión del reino y desafían con arrogancia y su impiedad al propio cielo », *ibid.*

bien entendu après un raisonnement d'une longueur convenable pour bien montrer que c'est là l'ultime recours, toute autre solution ayant échoué :

si el pueblo está oprimido por la tiranía del príncipe, porque no se puedan reunir los ciudadanos, no debe faltar en ellos la voluntad de derribar al tirano, vengar las manifestas⁶⁷ e intolerables maldades del príncipe ni reprimir los conatos que tiendan a la ruina de los pueblos, tales como el de trastornar la religión patria y llamar al reino a nuestros enemigos. Nunca podré creer que haya obrado mal el que, secundando los deseos públicos, haya atentado en tales circunstancias contra la vida de su príncipe⁶⁸.

Mariana se débarrasse aisément de toutes les objections possibles (le fait que David ait épargné le roi Saül ne prouve rien, car ce dernier n'était pas si tyrannique ; le décret du concile de Constance n'a pas été approuvé par la papauté et n'est donc pas valable, etc.). Enfin, on remarquera qu'il n'évoque jamais la *potestas indirecta* du pape : c'est bien à la communauté qu'il revient de se débarrasser du tyran.

On peut s'interroger sur le pouvoir de scandale de telles positions. Mariana exhorte d'autre part le prince, tout comme le fait Ribadeneyra, à lutter contre les hérésies, et il semble soutenir les intérêts de la monarchie espagnole, notamment lorsqu'il traite de la question de la succession, à laquelle il accorde une importance qui ne peut passer inaperçue. Si le prince tyrannique est avant tout celui qui promeut les hérésies, les protège ou simplement omet de lutter contre elles, l'adhésion au tyrannicide, loin de répondre à une volonté d'opposition, ne peut que conforter la politique de la monarchie sous Philippe II en justifiant le meurtre d'Henri III et en faisant planer une vague menace sur d'autres monarques ennemis du roi d'Espagne⁶⁹. Mais Mariana affirme la prédominance

⁶⁷ L'emploi de l'adjectif fait penser à la notion de tyrannie manifeste qui avait été définie par Bartolo. MARIANA précise d'ailleurs : « *no dejemos la calificación de tirano al arbitrio de un particular ni aun al de muchos, sino que queremos que lo pregone como tal la fama pública y sean del mismo parecer los hombres respetados por su sabiduría y prudencia* », *ibid.*, p. 81.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Gonzalo FERNÁNDEZ DE LA MORA le notait : « *lo cierto es que en España nadie se escandalizó de que Mariana hiciese suya la legitimación del tiranicidio en circunstancias extremas* » (« El proceso

du royaume sur le roi, réclame la rénovation du fonctionnement des institutions, fait l'éloge de la couronne d'Aragon et du rôle du *justicia*, etc.

Par ailleurs, un autre texte contemporain accepte sans ambages la déposition du tyran, celui de Juan de Roa Dávila, qui fait étalage d'un pactisme sans concession dans son *De regnorum justitia* (un texte publié avec d'autres traités en 1591) tout en étant au service du roi Prudent dont il défend les droits face à la papauté et contre les prétentions d'Henri de Navarre au trône de France. Selon lui, le pape peut destituer les rois dans certains cas limités à ce qui regarde la protection de la foi, et c'est d'ailleurs ce qui justifie la juridiction accordée aux Espagnols dans le Nouveau monde, mais la communauté elle aussi peut prendre cette initiative car elle ne se sépare jamais du droit de détermination⁷⁰. Quant au tyrannicide, Roa Dávila ne voit pas d'objection au meurtre du tyran d'usurpation, mais aucun particulier ne saurait légitimement occire le roi, si ce n'est sur l'ordre d'une autorité supérieure, dont la nature n'est pas explicitée :

el simple particular no puede lícitamente matar al tirano que tenga título de rey o señor, si no es por orden del superior o de la comunidad [...] Los simples ciudadanos no tienen autoridad ninguna para matar

contra el padre Mariana », *Revista de Estudios Políticos*, n° 79, enero-marzo 1993, p. 48). En revanche, le traité *De monetae mutatione*, dans lequel Mariana attaquait la politique monétaire de Philippe III et de son *valido* le duc de Lerma, publié en 1609 à Cologne au sein d'un semble d'écrits, lui valut des désagréments.

⁷⁰ Selon Luciano PEREÑA la communauté pourrait procéder au changement de forme de gouvernement sans qu'il y ait nécessairement tyrannie de la part du gouvernant : « *no es necesario entonces el atentado directo contra el bien común o el abuso de poder que excede los límites de la representación política. Es suficiente una mayor utilidad política* », introduction à l'édition du texte de ROA DÁVILA, *De regnorum Iustitia o el control democrático*, edición crítica bilingüe por L. PEREÑA y la colaboración de J.M. PÉREZ PRENDES, Madrid, CSIC, 1970, p. 9. Même interprétation de la part de Nuria BELLOSO MARTÍN (« Poder político y democracia. La filosofía política de Juan Roa Dávila », *Anuario filosófico*, vol. 30, n° 59, 1997, p. 689-702). Mais c'est là une interprétation forcée à notre avis, comme le prouvent ces citations où Roa Dávila évoque toujours la tyrannie comme motif de la déposition : « *por eso se formuló la regla de que en la transmisión de poderes los hombres imiten a Dios y sigan su voluntad, y que los regímenes políticos no sean transformados por el pueblo, a no ser por estas causas justas y por razón de iniquidad y tiranía de los gobernantes, pero jamás por ningún otro título* » (ROA DÁVILA, *op. cit.*, I, 1). Ou encore : « *en cualquier tiempo y siempre que se den las causas indicadas, puede con todo derecho el pueblo obligar a dimitir de sus cargos a tiranos perversos y a los gobernantes que no cumplen lo pactado. Pero no por otros títulos y cada paso* » (II, 1). Et enfin : « *aunque el pueblo es libre, no puede, sin embargo, cambiar sus gobernantes arbitrariamente, a cada paso y a su capricho, pues una vez entregado el poder, debe permanecer constante en tanto no cometa el soberano algún delito especialmente grave y perjudicial; muy al contrario tal cambio debe efectuarse por causas muy justificadas* » (V, 4).

*al tirano que es titular legítimo del poder, pues él es el jefe y su castigo corresponde por tanto a toda la comunidad política, cuyas veces hace él y a la que está sometido*⁷¹.

Quel est, là encore, le pouvoir de scandale de ces déclarations ? Dans le même paragraphe où Roa Dávila a limité le tyrannicide concernant le roi légitime tombé dans la tyrannie (en l'interdisant au simple particulier qui agirait de son propre chef, afin de ne pas ouvrir la porte aux séditions), il est question précisément du châtement des séditions et des rébellions injustifiées des sujets⁷², thème qui prend une importance grandissante à la fin du traité, où Roa Dávila justifie également les impositions et même les demandes extraordinaires de la couronne, apportant ainsi un soutien à la politique fiscale de Philippe II à un moment particulièrement délicat. En définitive, le traité n'est certainement pas animé par des intentions contestataires. Il s'agit bien plutôt d'apporter un soutien doctrinal aux actions de Philippe II, et on ne peut exclure que les théories pactistes, convenablement utilisées, aient pu en fait servir de caution. Et peut-être doit-on en dire autant du discours sur la déposition du roi et le tyrannicide, qui ne serait pas si audacieux qu'il y paraît, en tout cas dans le contexte de la fin du XVI^e siècle.

Conclusions

Au terme de cette enquête sur l'évolution du débat sur la résistance au tyran dans la pensée espagnole du XVI^e siècle, quelques constatations s'imposent. En premier lieu, il y a certainement corrélation entre proclamation de l'inviolabilité du roi légitime et tendance à exprimer des théories « absolutistes » (Bodin en France et le Flamand Lipsse en sont la preuve, et dans une certaine mesure les auteurs espagnols qui, comme Sepúlveda, semblent conférer au monarque des pouvoirs étendus). Mais si la plupart des auteurs qui affirment la légitimité de la

⁷¹ ROA DÁVILA, *op. cit.*, VI, 4.

⁷² « *Quando ocurran motines sin causas justificadas, puede el soberano entonces, con el derecho que le da su propia soberanía, castigar con la muerte a los rebeldes y hacerles guerra* » (*ibid.*).

résistance, à des degrés divers, s'adossent à des conceptions pactistes, la corrélation entre pactisme ou contractualisme et acceptation de la résistance n'est pas si nette ; d'autres éléments entrent en jeu. On a vu qu'au lendemain du soulèvement des *Comunidades*, les théories pactistes, sans disparaître tout à fait, étaient atténuées et que les auteurs qui en laissaient percevoir des traces répugnaient à raisonner jusqu'au bout sur la licéité de la résistance, pour ne rien dire du tyrannicide.

Plus tard, c'est surtout dans le contexte des conflits religieux, et en adoptant une définition du tyran qui privilégie les questions spirituelles, que peut s'épanouir à nouveau un discours favorable au droit de résistance, et dans certains cas à l'élimination du tyran. Un discours fondé non sur le droit naturel mais sur des considérations théologiques. La « re-confessionnalisation » du débat sur la résistance et le tyrannicide qu'a observée Monique Cottret⁷³ est à l'œuvre en Espagne aussi bien que dans le reste d'une Europe en proie aux guerres de religion, après une période assez brève (du moins dans la littérature politique castillane) où le débat semblait plus laïque, comme en témoignent les écrits de Osma / Roa à la fin du XV^e siècle. Ajoutons que, si ce débat théorique est amené à se prolonger au XVII^e siècle notamment dans les écrits de Suárez, il nous semble revêtir un sens particulier dans les dernières années du règne de Philippe II : dans les textes que nous avons examinés ici, la menace de déposition du roi tyrannique ou de tyrannicide nous paraît, paradoxalement, plus propre à appuyer la politique de la monarchie catholique qu'à manifester une volonté d'opposition.

⁷³ *Tuer le tyran...., op. cit.*



« L'Immaculée Conception », triptyque de Jean Bellegambe, face interne du volet droit (Inv. 23) (© Musée de la Chartreuse, Douai)

Les controverses à propos des Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie de Jésus

La défense des *conversos* du père Pedro de Ribadeneira (1526-1611)

Claire Bouvier

Université Lille 3, CECILLE EA 4074

L'adoption d'un statut de pureté de sang par la Compagnie de Jésus lors de la cinquième Congrégation Générale (3 novembre 1593-18 janvier 1594) a été l'aboutissement d'un processus long et complexe¹. L'Ordre ignacien fut le dernier Ordre religieux à adopter un tel statut en Espagne. La présence de

¹ Sur les statuts de pureté de sang en Espagne, nous renvoyons aux études classiques d'Antonio DOMÍNGUEZ ORTIZ, *Los judeoconversos en la España moderna*, Madrid, Mapfre, 1992, *Los judeoconversos en España y América*, Madrid, Istmo, 1969, *La clase social de los conversos en Castilla en la Edad Moderna*, Grenade, Universidad de Granada, 1991, ainsi qu'à celles de Julio CARO BAROJA, *Los judíos en la España moderna y contemporánea*, Madrid, Arión, 1962 et d'Albert SICROFF, *Les controverses des "statuts de pureté de sang" du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1960. Plus récemment voir : Jean Pierre DEDIEU, « ¿Pecado original o pecado social? Reflexiones en cuanto a la constitución y a la definición del grupo judeo-converso en Castilla », *Manuscrits*, n°10, 1992, p. 61-76, Juan HERNÁNDEZ FRANCO, *Sangre limpia, sangre española : el debate sobre los estatutos de limpieza (siglos XV-XVII)*, Madrid, Cátedra, 2011, José MARTÍNEZ MILLÁN, « Nobleza hispana, nobleza cristiana : Los estatutos de limpieza de sangre », in Manuel RIVERO RODRÍGUEZ, coord., *Nobleza hispana, Nobleza cristiana. La Orden de San Juan*, Madrid, Polifemo, 2009, vol. I, p. 677-757 et Rica AMRAN, *De judíos a judeo conversos : reflexiones sobre el ser converso*, Paris, Indigo et côté-femmes, 2003. Sur l'adoption d'un statut par la Compagnie de Jésus et l'exclusion progressive des Nouveaux-Chrétiens, il convient de se reporter aux articles suivants : Eusebio REY, « San Ignacio de Loyola y el problema de los "cristianos nuevos" », *Razón y Fe*, n°153, 1956, p. 173-204, Francisco de Borja MEDINA, « Ignacio de Loyola y la "limpieza de sangre" », in *Ignacio y su tiempo*, Bilbao, Mensajero, 1992, p. 579-615, « Precursores de Vieira : Jesuitas andaluces y castellanos en defensa de los cristianos nuevos », in *Terceiro centenário da morte do Padre António Vieira. Congresso internacional. Actas*, Braga, Universidade Católica Portuguesa, 1999, p. 491-519, « Ignacio de Loyola y los judíos », in *Anuario del Instituto Ignaciano de Loyola*, Saint Sébastien, Universidad de Deusto, 1997, p. 37-63, Esther JIMÉNEZ PABLO, « "Que por sus pies se avía venido a la pila..." El decreto de limpieza de sangre en la Compañía de Jesús (1540-1608) », in M. RIVERO RODRÍGUEZ, coord., *op. cit.*, p. 759-794 et Robert A. MARYKS, *The Jesuit Order as a Synagogue of Jews. Jesuits of Jewish Ancestry and Purity-of-Blood Laws in the Early Society of Jesus*, Leiden, Brill, 2010.

Nouveaux-Chrétiens au sein de l'Ordre avait été remise en cause dès ses débuts par le père Antonio Araoz, qui se faisait le porte-voix de Ruy Gómez de Silva, prince d'Éboli, puis leur éviction avait été proposée au cours de la troisième Congrégation Générale (avril-juin 1573) par une faction italo-portugaise jésuite, avant d'être entérinée par le décret 52 « *De genere* », le 23 décembre 1593.

Divers motifs ont pu être allégués pour expliquer la ratification du décret, tels une exacerbation des « nationalismes » et un rejet de la prépondérance hispanique au sein de l'Ordre qui reflétait la position de la Monarchie espagnole sur l'échiquier européen du temps, elle aussi contestée. L'adoption d'un statut de pureté de sang, promu par une faction italo-portugaise, peut être pleinement comprise comme un instrument de politique interne visant à déplacer les jésuites espagnols des charges de gouvernement de la Compagnie. Dans les divers écrits rédigés par les membres de cette faction, l'une des pierres de touche du rejet des *conversos* tous espagnols, et dont la présence était vilipendée car source de divisions internes était la dénonciation d'une spiritualité jugée étrangère à l'Ordre². Cette campagne de dénigrement s'est inscrite au cœur d'un mouvement plus ample et hétérogène, qui est apparu au cours des premières années de la Compagnie, tendant à redéfinir l'identité jésuite³.

Sur ce point, l'élection d'Everard Mercurian (1573-1580), candidat imposé par le Pape Grégoire XIII (1572-1585) qui s'opposait à l'élection d'un quatrième Préposé Général espagnol, a marqué un tournant dans l'histoire de l'Ordre : la déshispanisation de la Compagnie. L'offensive anti-espagnole lancée par le Pape et le quatrième Préposé Général a touché de plein fouet les jésuites espagnols « *borgianos*⁴ » promus par le Général François Borgia (1565-1572), appartenant à

² Le décret 52 « *De genere* » stipule que les judeo-convers ne peuvent désormais être admis dans la Compagnie de Jésus car ils sont jugés inaptes à mener à bien les ministères de celle-ci (voir *infra*).

³ Voir Michela CATTO, *La Compagnia divisa. Il dissenso nell'ordine gesuitico tra '500 e '600*, Brescia, Morcelliana, 2009.

⁴ Nous empruntons ce terme à Miguel GOTOR, « Hagiografía y censura libraria : el quinto capítulo sobre los milagros de la *Vida* de Ignacio de Loyola de Pedro de Ribadeneyra entre corte de reyes y obediencia romana », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, Henar PIZARRO LLORENTE et

la première et deuxième génération jésuites, et qui avaient pleinement contribué à forger la première identité de la Compagnie⁵. Comme l'a souligné Michel de Certeau, chaque génération se forme à son image une image des origines⁶. La faction jésuite italo-portugaise, dont le rôle a été primordial dans l'élection de Mercurian, a dénoncé le « *modo hispano* » en assimilant un « mode de procéder » et une spiritualité qu'elle jugeait étrangers à l'institut, à la présence d'Espagnols judéo-convers au sein de l'Ordre⁷. Cette évolution a été menée à son terme par le successeur de Mercurian, Claude Aquaviva (1581-1615), avec la mise en œuvre d'une « réforme de l'intérieur »⁸. Il s'agissait pour le cinquième Préposé Général d'effacer le souvenir des origines afin d'imposer une actualité et une doctrine, en remettant en cause le privilège hispanique lié à la fondation. Le statut de pureté de sang jésuite peut être compris comme la dernière étape de ce processus.

Pedro de Ribadeneyra, dont l'ascendance judéo-converse est avérée⁹, a été directement visé par cette offensive anti-espagnole. Après s'être vu confier des missions diplomatiques et politiques de premier plan sous les trois premiers Préposés Généraux, ainsi que des charges de gouvernement importantes¹⁰, il est

E. JIMÉNEZ PABLO, coord., *Los jesuitas : religión, política y educación (siglos XVI-XVII)*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 2012, vol. 2, p. 1007-1027. L'expression « *borgianos* » renvoie aux jésuites espagnols de la première et de la deuxième générations qui ont fait partie de l'entourage immédiat du troisième Préposé Général et qui ont été promus par celui-ci à des charges de gouvernement ou à des postes d'enseignement dans les établissements les plus prestigieux de la Compagnie, comme le Collège Romain, tels Dionisio Vázquez, Manuel de Sá ou Pedro de Ribadeneyra.

⁵ Sur le rôle de ces jésuites espagnols dans le développement institutionnel et la définition spirituelle de la Compagnie de Jésus, voir R. A. MARYKS, « The Jesuit Order as a "Synagogue of Jews" : Discrimination against Jesuits of jewish Ancestry in the Early Society of Jesus », *AHSI*, n°156, 2009, p. 339-416 : 348-354.

⁶ Michel DE CERTEAU, *Le Lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Paris, Gallimard, 2005, p. 184.

⁷ Comme le remarque Michel de Certeau (*ibid.*, p. 159), est considéré comme « étranger » ce qui est jugé déviant par rapport à l'institut. Néanmoins, ce critère reste mobile et fluctuant, soumis à des interprétations diverses, voire contradictoires.

⁸ Sur ce point, voir l'analyse de la « réforme de l'intérieur » faite par Michel DE CERTEAU dans « L'histoire des jésuites », *in Le Lieu de l'autre, op. cit.*, p. 155-194.

⁹ José Carlos GÓMEZ-MENOR FUENTES, « La progenie hebrea del padre Pedro de Ribadeneira S.I. (hijo del jurado de Toledo Alvaro Husillo Ortiz de Cisneros) », *Sefarad*, n°36, 1976, p. 307-332.

¹⁰ Il a été l'ouvrier de l'implantation de la Compagnie dans les Flandres et y a proclamé les *Constitutions* (1555-1556). Il a effectué un second voyage en Flandres en 1557, afin d'y consolider l'implantation de l'Ordre et de redorer son image aux yeux de Paul IV, puis a accompagné le Duc

renvoyé dans la Péninsule ibérique en 1574 par le Général Mercurian avec d'autres frères de religion « *borgianos* ». Ribadeneyra ne s'est pas soumis à cette mise à l'écart, mais il a plaidé, à travers l'écriture¹¹, en faveur de ce qu'il considérait être le legs ignacien qui selon lui conformait pleinement l'identité de l'Ordre. C'est justement parce qu'il avait connu personnellement Ignace de Loyola et les premiers compagnons que Ribadeneyra se présentait comme le seul capable de témoigner et de défendre l'héritage du Père fondateur. C'est cette ligne qu'il a suivie lorsqu'il s'est élevé contre l'adoption du statut de pureté de sang et a pris la tête du mouvement de contestation de l'Assistance d'Espagne. Défendant ce qu'il jugeait être l'esprit du Père et une interprétation de l'institut¹² fidèle aux origines, il s'est élevé contre les velléités de réformes des « spirituels » italiens et des Généraux Mercurian et Aquaviva, et a promu une conception de l'Ordre unitaire, exempte de toute discrimination suivant en cela l'enseignement paulinien, fondée sur le charisme de son fondateur.

Il convient donc de réinscrire la ratification du décret « *De genere* » au sein du débat interne à l'Ordre concernant l'identité de ce dernier et de mesurer quelles en ont été les implications pour la Compagnie de Jésus, alors à un tournant de son histoire. L'adoption d'un statut de pureté de sang et la controverse que

de Feria en Angleterre en 1558 en vue d'y introduire les jésuites. Il a contribué à la fondation du collège de Palerme avec le père Doménech et a prononcé le discours d'inauguration du Collège Germanique en 1552. Ribadeneyra a été professeur de rhétorique dans ces deux établissements. Il a été nommé par la suite Provincial de Toscane (1560), Commissaire de Sicile (1562), Surintendant du Collège Romain, puis de toutes les maisons jésuites de Rome (1565), Visiteur de Lombardie (1569) et enfin Assistant d'Espagne et du Portugal (1571).

¹¹ C'est suite à son retour dans la Péninsule ibérique, déchu de toute charge, que Ribadeneyra a pris la plume. La liste des œuvres publiées par le jésuite comporte une vingtaine de pièces qui peuvent être classées comme suit : œuvres participant à la construction d'une mémoire historique de la Compagnie, écrits de théologie politique, ouvrages de dévotion, traductions. Il faut encore ajouter à ce catalogue des ouvrages restés inédits, dont la plupart se rapportent directement à la Compagnie de Jésus.

¹² Le terme « institut » renvoie au mode de vie d'une communauté religieuse ainsi qu'aux normes juridiques qui la régulent. Dans le cas de la Compagnie de Jésus, le vocable recouvre les différents textes juridiques de l'Ordre (les *Constitutions*, les différentes *Règles*, etc.) qui fixent « *nuestro modo de proceder* ». Ce dernier terme apparaît dix-sept fois dans les *Constitutions*, et est très souvent employé dans la correspondance et les *Instructions*. Très souvent « *nuestro Instituto* » et « *nuestro modo de proceder* » apparaissent ensemble, liés par la conjonction « *y* ». Comme le souligne Ignacio IGLESIAS dans le *Diccionario de Espiritualidad Ignaciana* (José GARCÍA DE CASTRO VALDÉS (dir.), Santander, Sal Terrae, 2007, p. 1270) : « *La conjunción “y”, una vez más, es explicativa, “que es”* ».

celle-ci a provoquée dans l'Assistance d'Espagne peuvent être pleinement comprises comme l'une des dernières étapes du débat concernant le processus de re-conformation de l'identité de l'Ordre ignacien et de son institutionnalisation. À travers l'opposition de Ribadeneyra au statut, il apparaît que ce qui a été en jeu pour la Compagnie de Jésus a été l'acceptation pleine et entière ou le refus d'un héritage tel qu'il était compris par les jésuites « *borgianos* ».

L'offensive de la faction jésuite italo-portugaise contre les Nouveaux-Chrétiens

L'élection du premier Préposé Général non espagnol de l'Ordre, Everard Mercurian, ainsi que le renvoi en Espagne ou l'éloignement de Rome de Ribadeneyra et d'autres de ses coreligionnaires espagnols¹³, ont donné lieu à différentes analyses. Selon José Martínez Millán, il s'était agi pour Grégoire XIII de « déshispaniser » la Compagnie de Jésus afin de l'adapter à son projet confessionnel¹⁴. Robert Aleksander Maryks considère que le renvoi de Rome de

¹³ Avec Ribadeneyra, ont été renvoyés dans la Péninsule ibérique Alonso Ruiz, Baltasar Piñas, Dionisio Vázquez, Jerónimo Doménech, Gaspar de Loarte, Pedro Ramiro, Hernando de Solier, Juan de Mariana, etc. Alfonso de Polanco est envoyé en Sicile, Jerónimo Nadal à Tivoli puis en Autriche, Alfonso de Pisa en Pologne, Pedro Parra et Manuel de Sá à Milan et Cristóbal Rodríguez en Flandres.

¹⁴ J. MARTÍNEZ MILLÁN, « Transformación y crisis de la Compañía de Jesús (1578-1594) », in Flavio RURALE, coord., *I religiosi a corte. Teologia, politica e diplomazia in antico regime*, Rome, Bulzoni, 1998, p. 101-129. Voir aussi la thèse inédite d'E. JIMÉNEZ PABLO : *La lucha por la identidad en la Compañía de Jesús : entre el servicio a Roma y el influjo de la monarquía hispana (1573-1643)*, Universidad Autónoma de Madrid, Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Historia Moderna, 2011. Le projet confessionnel promu par Grégoire XIII s'inscrivait dans la continuité des réformes, autant spirituelles que politiques, commencées sous Paul III (1534-1549). Il s'agissait pour ce pape et ses successeurs sur le trône de Saint-Pierre de rénover la Ville Sainte pour en faire un centre spirituel prestigieux, à partir duquel étendre une spiritualité renouvelée. Le rôle de Philippe Neri (1515-1595) dans ce mouvement de réforme est primordial. Le fondateur de la Congrégation de l'Oratoire se proposait de restaurer la confiance de la catholicité vis-à-vis du Souverain Pontife, chef de la chrétienté, et de rejeter la prépondérance espagnole en Italie. Neri prônait une spiritualité radicale partagée par les jésuites italiens « réformateurs », mettant l'accent sur l'oraison mentale, la charité, la perfection chrétienne, les célébrations liturgiques, l'importance des sacrements (notamment la confession et la communion fréquente), ainsi que sur la proximité avec le peuple. Neri était très proche des Papes successifs : Pie V, Grégoire XII, Grégoire XIV, Clément VIII et Léon XI, et a été le confesseur des deux derniers. Il convient enfin de souligner que le Cardinal Hugo Buoncompagni, futur Grégoire XIII, était un habitué des *Note Vaticane* instaurées par le Cardinal Borromée. Au cours de ces réunions, qui se tenaient chez le Cardinal milanais, étaient traitées des questions morales et théologiques en vue de « *educare lo spirito ed esercitare la virtu* » (*ibid.*, p. 136-137).

jésuites espagnols, convers ou pro-convers¹⁵, répondit à une volonté de « *house cleansing* » de la part du Général Mercurian, dont l'élection avait été soutenue par un « *lobby* » italo-portugais s'opposant à l'élection du Vicaire Juan Alfonso de Polanco, judéo-convers¹⁶, et à l'intention de purger la Compagnie de son sang juif¹⁷. Néanmoins, il nous semble possible d'interpréter la mise à l'écart des Nouveaux-Chrétiens, qui a débuté sous le généralat de Mercurian, comme un rejet du « *modo hispano* »¹⁸. C'est durant le gouvernement de François Borgia qu'avaient cristallisé les oppositions à son mode de gouvernement, critiqué par une faction italo-portugaise de la Compagnie, qui rejetait les jésuites espagnols de la première et seconde générations, en majorité convers, sur lesquels s'étaient appuyé les trois premiers Préposés Généraux¹⁹.

¹⁵ Par la suite, nous n'utiliserons que le terme « convers » et non pas celui de « pro-convers ». En effet, il convient de se demander si l'origine converse de ces jésuites a eu une importance quelconque pour le troisième Préposé Général. S'agissait-il réellement pour lui de promouvoir des jésuites d'ascendance juive ? Il nous semble, au contraire, que François Borgia n'a jamais accordé le moindre intérêt à l'origine converse ou non de ses différents collaborateurs (l'ascendance de certains n'était d'ailleurs pas connue). Maryks, en attribuant à Borgia une volonté de favoriser les judéo-convers au sein de l'Ordre, reprend les arguments avancés fallacieusement par la faction italo-portugaise et perpétue, malgré lui, l'instrumentalisation qui a été faite des jésuites d'ascendance juive.

¹⁶ Sur le rôle des jésuites portugais dans le rejet des *conversos* lors de la troisième Congrégation Générale (et en particulier de León Henriques, porteur de lettres du Roi du Portugal Sébastien et du Cardinal Infant don Henrique, enjoignant le Pape Grégoire XIII à refuser l'élection d'un Espagnol à la tête de l'Ordre et à écarter les *conversos* du gouvernement de la Compagnie de Jésus, voire à les exclure définitivement) et des Italiens « réformateurs » menés par Benedetto Palmio, voir en particulier : John W. PADBERG, « The Third General Congregation », in Thomas M. MCCOOG, éd., *The Mercurian Project: Forming Jesuit Culture (1573-1580)*, Rome, IHSI, 2004, p. 49-75, et Antonio ASTRAÍN, *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, Madrid, Razón y Fe, 1909, vol. III, p. 4-21. E. JIMÉNEZ PABLO, dans *La lucha por la identidad...*, *op. cit.*, p. 98-103, insiste sur le rôle des « réformateurs » italiens et relègue à un second plan les manœuvres portugaises.

¹⁷ R. A. MARYKS, *The Jesuit Order as a Synagogue of Jews*, *op. cit.*, p. 117.

¹⁸ Sur la définition du « *modo hispano* », voir : Mario FOIS, « Everard Mercurian », in T. MCCOOG, éd., *op. cit.*, p. 1-48 : 22 et 26. En dénonçant le mode de gouvernement de François Borgia — notamment la multiplication des collèges —, Benedetto Palmio a repris à son compte les différends ayant opposé le futur troisième Préposé Général et Antonio de Araoz. Ce dernier — outre Diego Laínez qui, malgré son ascendance juive, aurait prôné une discrimination des Nouveaux-Chrétiens au sein de l'Ordre selon Palmio —, est l'un des seuls Espagnols à trouver grâce aux yeux du jésuite italien.

¹⁹ Lors de la troisième Congrégation Générale, l'adoption d'un statut de pureté de sang avait été proposée par la faction italo-portugaise, mais rejetée (voir A. ASTRAÍN, *op. cit.*, p. 18 et M. FOIS, *op. cit.*, ainsi que J. W. PADBERG, *op. cit.*).

Cette faction se composait d'une part, de jésuites italiens « réformateurs », aussi appelés par la suite, sous le Général Aquaviva, « *zelatori* »²⁰. Dans les mémoriaux de ce groupe, en particulier ceux du père Benedetto Palmio (1523-1598), apparaît une identification claire entre les jésuites convers, selon lui promus et protégés par François Borgia, et une mise en œuvre de l'institut jésuite qu'il condamne. Ce point est prégnant dans un écrit du jésuite italien conservé à l'Archivum Historicum Societatis Iesu, « Descriptione d'alcune cause dalle quali sono procedute le discordie »²¹. Selon Michela Catto, le document aurait été rédigé entre 1579 et 1598²². Benedetto Palmio accuse les Nouveaux-Chrétiens d'être la source des divisions intervenues au sein de l'Ordre : les dissensions existant dans la société espagnole provenant de la présence de judéo-convers auraient été transférées dans la Compagnie à cause de la politique menée à leur égard par le troisième Préposé Général. À des temps primitifs caractérisés par l'amour fraternel et l'unité, a succédé une époque troublée²³. Dans ce mémorial, après avoir dénoncé le despotisme et la tyrannie des jésuites espagnols judéo-convers²⁴, il décrit l'état qu'il juge délétère du Collège Romain et condamne les réformes entreprises par le recteur, Dionisio

²⁰ Sur l'emploi des termes « *zelo* » et « *zelatori* », nous renvoyons à l'ouvrage de M. CATTO, *op. cit.*, p. 101-111.

²¹ ARSI, Inst. 106, f. 92r-132r. Cité par M. CATTO, *op. cit.*, p. 65-69. Sur la datation du mémorial, voir aussi Thomas M. COHEN, « Jesuits and New Christians. The Contested Legacy of St. Ignatius », *Studies in the Spirituality of Jesuits*, 42/3 (Autumn 2010), 2010, p. 1-46 : 27. Selon l'auteur, celui-ci aurait été composé entre 1584 et 1589. Le mémoire de Palmio est analysé par Cohen en regard de celui de Possevino adressé à Mercurian en 1576, p. 27-46. Voir l'édition critique du mémoire faite par R. A. MARYKS dans « The Jesuit Order... », *ARSI, op. cit.*, p. 339-416 et *The Jesuit Order...*, *op. cit.*, p. 129-142. Le mémoire est reproduit par l'auteur en appendice.

²² M. CATTO, *op. cit.*, p. 65.

²³ « *Dal modo adunque di procedere del buon P. Borgia in tutto e per tutto diverso da quello che teneva il p. Araoz, nacque tanta divisione tra i nostri di Spagna che tutta la Compagnia l'ha sentita non senza grave danno et disturbo suo. Et questo particolarmente in Roma, dove essendo[si] congregati huomini di diversi nationi, mai per i tempi passati si era udito una minima parola di tal divisione, anzi si viveva con tanta semplicita, unione e pace che fra noi si vedeva adempuito per gratia di Dio quello che si legge negli Atti degli Apostoli, "erat illis anima una et cor unum". Ne si fece mai una minima differentia fra nationi, "nec erat inter eos neque Scyta, neque Barbarus, neque Iudaeus, neque Gentilis, sed Chritus erat omnia in omnibus et omnis eramus unum in illo" (« The Jesuit Order... », *ARSI, op. cit.*, p. 388).*

²⁴ « *L'asprezza del governo era talmente cresciuta che, essendosi affatto perso l'amore, si viveva col timore e tremore sotto un governo dispotico et non paterno* » (*ibid.*, p. 397).

Vázquez²⁵, qui remettaient en cause le *modo parisiensi*. Il dénigre ces réformes, source de désunion et de désordres internes :

[...] *estinguendo la pace fra i collegiali, poiché questo modo non serviva ad altro che a separar gli animi et introdurre nel Collegio diversi modi di vivere, et che alcuni si sarebbero nominati gli osservanti, altri conventuali, questi capuzini et quelli cartusiani*²⁶.

Nous pouvons observer ici que Palmio comprend les divisions intervenues dans l'Ordre en termes spirituels (« *osservanti* », « *conventuali* », « *capuzini* », « *cartusiani* »). La question de la spiritualité propre à l'Ordre a été l'une des pierres de touche des reproches adressés par la faction italo-portugaise contre Borgia et les Nouveaux-Chrétiens. Ces derniers étaient accusés d'avoir introduit un esprit étranger dans la Compagnie de Jésus, qui l'éloignait de l'héritage laissé par Ignace de Loyola²⁷. Dans son autobiographie, « *Memorie e vita del P. B. Palmio* », Palmio dénonce la spiritualité promue par Borgia²⁸ :

[...] *benché fosse bono e santo, non era così conforme allo spirito d'Ignazio [...] aveva imparato molte cose più presto da altri religiosi, con i quali aveva avuta lunga pratica, che da Ignazio, ciò si vide chiaramente nel suo generalato, perché avrebbe introdotto molte cose nuove, se avesse potuto, come pare alcune ne introdusse, parendogli che*

²⁵ Dionisio Vázquez est nommé recteur du Collège Romain en 1568 par Borgia, contre l'avis de Palmio, alors Assistant d'Italie. Vázquez a dû quitter ses fonctions rapidement face aux critiques dont il était l'objet. Dans ce mémorial, Palmio va jusqu'à taxer le secrétaire de Borgia de « *rovina del Collegio* » (M. CATTO, *op. cit.*, p. 65). Voir aussi sur ce point Paolo BROGGIO, « Gesuiti spagnoli a Roma durante il generalato di Francisco Borgia : politica, cultura, spiritualità », in Enrique GARCÍA HERNÁN et María del Pilar RYAN, éd., *Francisco de Borja y su tiempo : política, religión y cultura en la edad moderna*, Madrid, Albatros ; Rome, AHSI, 2011, p. 597-608.

²⁶ R. A. MARYKS, « The Jesuit Order ... », *AHSI*, *op. cit.*, p. 388.

²⁷ Sur la réforme spirituelle entreprise par Mercurian en lien avec un rejet des *conversos*, voir Stefania PASTORE, « La svolta antimistica di Mercuriano : i retroscena spagnoli », *Dimensioni e Problemi della Ricerca storica*, n°1, 2005, p. 81-93 et Alison WEBER, « Los jesuitas y las carmelitas descalzas en tiempos de San Francisco de Borja : amistad, rivalidad y recelos », in E. GARCÍA HERNÁN et María del Pilar RYAN, éd., *op. cit.*, p. 103-114.

²⁸ Sur les rapports de François Borgia, qui montrait des signes clairs d'inclination vers la vie érémitique et contemplative, avec Andrés de Oviedo, Francisco Onfroy et le Franciscain Juan de Texeda à Gandie, voir Manuel RUIZ JURADO, « Un caso de profetismo reformista en la Compañía de Jesús. Gandía, 1547-1549 », *AHSI*, n°43, 1974, p. 217-266. Voir aussi la lettre écrite par Ignacio de Loyola à Borgia à ce sujet dans Ignace de LOYOLA, *Écrits*, éd. Maurice GIULIANI, Paris/ Montréal, Desclée de Brouwer/ Bellarmin, coll. Christus, n°76, 2001, p. 744-757.

*Ignazio non avesse avuta tanta inteligenza degli istituti religiosi, e questo gli avvenne perché non conobbe né raggiunse l'altezza di spirito di Ignazio e ciò che pretendeva nella Compagnia*²⁹.

Si, comme le souligne Michela Catto, la spiritualité prônée par les Italiens « réformateurs » n'est pas toujours évidente à saisir³⁰, Esther Jiménez Pablo a dressé une liste des principales caractéristiques de ce groupe³¹. Ces jésuites « réformateurs » ont été fortement influencés par le mouvement de rénovation religieuse promue par la papauté, qui signifiait de façon indirecte le rejet de la politique hispanique dans la péninsule italienne. Cette rénovation religieuse s'appuyait sur bon nombre de nouveaux mouvements religieux, comme l'Ordre des Barnabites de Milan, fondé par Antonio Maria Zaccaria (1502-1539) ou la Congrégation de l'Oratoire de Philippe Neri³². Philippe Neri tirait une fierté certaine d'avoir été le premier à introduire des Italiens dans la Compagnie. Il souhaitait voir s'amoindrir l'emprise du Roi espagnol sur l'Ordre ignacien et promouvoir une spiritualité radicale afin de servir la réforme de l'Église dirigée par le Pape³³. Les *zelatori* influencés par l'Oratoire étaient nobles et provenaient en majorité de familles originaires du nord de l'Italie. Ceux-ci visaient deux

²⁹ ARSI, Vitae 164, f. 18r.

³⁰ M. CATTO, *op. cit.*, p. 104 : « *In questo punto, si manifestava il nodo della vicenda : ciò che il partito dei riformatori desiderava, pur con le debite differenze tra loro, era cambiare la Compagnia di Gesù per renderla più simile agli altri ordini religiosi non riuscendo più, forse, a comprendere le sue peculiarità e novità concepite al momento della fondazione dell'ordine, e celandosi dietro la convinzione che la Compagnia dovesse essere riportata alla tradizione attraverso una riforma. La tradizione a cui si richiamano non è sempre chiara e oscilla spesso tra quella degli antichi usi religiosi della vita comunitaria — quegli stessi che la prima Compagnia aveva rifiutato dopo lungo discernimento — e quella, come vedremo, dello spirito ignaziano e dei primi gesuiti, confondendo le carte e talvolta rendendo impossibile capire chi fosse il vero difensore dell'originaria Compagnia e del suo spirito* ».

³¹ E. JIMÉNEZ PABLO, « Contrarios a la hegemonía hispana : Felipe Neri y el intento de reforma espiritual de la Compañía de Jesús (1553-1575) », in J. MARTÍNEZ MILLÁN, H. PIZARRO LLORENTE et E. JIMÉNEZ PABLO, coord., *op. cit.*, vol. I, p. 347-390. Voir en particulier p. 363-389. *Id.*, *La lucha por la identidad en la Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 104-133.

³² Selon Neri, les papes voulaient « introduire nella Chiesa la Riforma per mezzo di Roma, et in Roma per mezzo della Corte, et nella Corte per mezzo del clero, et nel clero per mezzo di detta Congregazione. » Cité par E. JIMÉNEZ PABLO, *ibid.*, p. 83, d'après Louis PONNELLE et Louis BORDET, *San Filippo Neri e la società romana del suo tempo (1515-1595)*, Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1986, p. 181.

³³ Sur les relations entre Philippe Neri et Loyola à Rome entre 1537 et 1547 (Neri a réalisé les *Exercices Spirituels* sous la direction d'Ignace) et l'éducation spirituelle « *recogida* » de Loyola alors qu'il servait don Juan Velázquez de Cuéllar, du « *partido isabelino* », voir E. JIMÉNEZ PABLO, « Contrarios a la hegemonía hispana... », *op. cit.*, p. 350-354.

but : d'une part, déplacer les jésuites espagnols des deux premières générations qui avaient contribué à forger l'identité de l'Ordre, et par là-même subordonner les intérêts de la Monarchie hispanique aux desseins de la Papauté. À titre d'exemple, Palmio et Francesco Adorno (1533-1586) ont étroitement collaboré avec le Cardinal Borromée à Milan, dont les affrontements juridictionnels avec la Monarchie de Philippe II sont bien connus³⁴. D'autre part, ce groupe de jésuites italiens voulait introduire dans la Compagnie une religiosité plus radicale, en accord avec celle promue par les nouveaux spirituels romains. Ils accordaient une place importante à l'oraison mentale affective, à la communion fréquente, voire journalière, à la pauvreté, à l'austérité, aux pénitences et aux mortifications³⁵.

Dans le mémorial précédemment mentionné, le père Benedetto Palmio se targue de défendre l'héritage d'Ignace de Loyola. Pour ce faire, dit-il, il faut exclure les Nouveaux-Chrétiens de la Compagnie afin de maintenir la pureté de l'institut et la discipline de l'Ordre, au nom de la mémoire du fondateur. Il reproche avec véhémence à François Borgia d'avoir admis tellement de *conversos*

³⁴ Ces affrontements juridictionnels ont conduit Borromée à excommunier deux gouverneurs espagnols, Luis de Requesens et le Marquis d'Ayamonte. Sur ces conflits entre Borromée et Philippe II, voir, entre autres : José Luis GONZÁLEZ NOVALÍN, « San Carlos Borromeo y su relación con España », *Hispania Sacra*, n°81, 1988, p. 193-204 ; José Ignacio TELLECHEA IDÍGORAS, « Los conflictos de Milán (1567-1570). Cartas de S. Carlos Borromeo al Nuncio en España, Juan Bautista Castagna, Arzobispo de Rossano », *Scriptorium Victoriense*, n° 1-2, 2000, p. 47-127 ; Paolo PRODI, « San Carlo Borromeo e le trattative tra Gregorio XIII e Filippo II sulla giurisdizione ecclesiastica », *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, n°11, 1957, p. 195-240 ; Paolo PISSAVINO et Gianvittorio SIGNOROTTO, éd., *Lombardia borromaica, Lombardia spagnola (1554-1559)*, Rome, Bulzoni, 1995 ; Agostino BORROMEO, « L'arcivescovo Carlo Borromeo, la Corona spagnola e le controversie giurisdizionali a Milano », in Franco BUZZI, Cesare ALZATI et Danilo ZARDIN, éd., *Carlo Borromeo e l'opera della "grande riforma": Cultura, religione e arti del governo nella Milano del pieno Cinquecento*, Cinisello Balsamo (Milano), Silvana, 1997, p. 257-272.

³⁵ Leur façon de concevoir ces pratiques s'écartait de l'institut jésuite. Par exemple, aucune règle en ce qui concerne les pénitences n'était fixée par les *Constitutions* (voir *Constitutions*, I, [8], 6). Sur l'influence du Cardinal Borromée sur la spiritualité de la Compagnie, le lecteur pourra consulter l'ouvrage de Joseph de GUIBERT, *La spiritualité de la Compagnie de Jésus : Esquisse historique*, Rome, IHSI, 1953. Borromée a en effet participé à la diffusion de la spiritualité de ces jésuites à travers la publication d'œuvres spirituelles de certains d'entre eux à Milan. À titre d'exemple, il a contribué, avec Adorno (alors Provincial de Lombardie), à l'édition posthume des traités de Fulvio Androzzi (1524-1575), recueillis en trois volumes : *Opere spirituali del R. P. Fulvio Androtio della Compagnia di Gesù, Divise in tre parti nelle quali si tratta della meditatione della Vita e Morte del nostro Salvator Gesù Christo, Della frequenza della Comunione, Et dello stato lodevole delle Vedove. Utili a tutte le persone che desiderano vivere Spiritualmente* (Milan, Pacifico Da Ponte, 1579).

que Philippe II en est venu à dénommer la Compagnie « synagogue de juifs »³⁶. Borgia et les judéo-convers auraient introduit un certain nombre de pratiques religieuses qui s'éloigneraient de la spiritualité primitive de l'Ordre. Palmio les blâme d'accorder une importance trop grande à l'aspect cérémoniel de la religion et aux apparences, et de se rapprocher ainsi des Ordres monastiques ou des chartreux³⁷.

Cette assimilation entre les Nouveaux-Chrétiens proches du Général Borgia et une mise en pratique jugée déviante de l'institut a aussi été faite par certains jésuites portugais, notamment par Manuel Rodrigues (1534-1596), alors Assistant du Portugal (1581-1594).

L'opposition portugaise à la présence de *conversos* dans l'Ordre était ancienne³⁸. Dans un document rédigé entre 1546 et 1550, « *Modo que se ha de ter nos collegios da Companhia en o receber dos estudantes d'ella* », Simón Rodrigues (1510-1579), Provincial du Portugal³⁹, incluait parmi les empêchements pour être admis dans la Compagnie, outre celui de « *hábito* », de la maladie mentale et de l'homicide⁴⁰, le fait d'avoir une ascendance juive, qu'il mettait sur le même plan que l'hérésie personnelle : « *Se por alguma via descende de christiaos novos. Se ha*

³⁶ Nous reviendrons sur ce terme lorsque nous nous pencherons sur un des mémoriaux de Rodrigues.

³⁷ « *Et in effetto, la gente allevata dal P. Borgia nella conversation sua a comparation di quelli che furono instituti dal P. Ignatio parevano veramente huomini d'altra religione, dati a cerimonie et apparenze. Et piu s'accostavano al vivere monastico e Carthesiano che all'instituto della Compagnia* » (A. MARYKS, « The Jesuit Order... », *ARSI, op. cit.*, p. 386).

³⁸ Sur l'aversion des jésuites portugais envers les *conversos*, voir Francisco RODRIGUES, *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, Porto, Apostolado da Imprensa, 1938, II/1, p. 338-345, 360-361.

³⁹ Simón Rodrigues avait eu maille à partir avec le fondateur de l'Ordre alors qu'il était Provincial du Portugal. On lui reprochait un gouvernement défectueux de la Province ainsi que certaines pratiques de pénitence ou de mortification contraires à celles que promouvait la Compagnie de Jésus. Sur le conflit ayant opposé Simón Rodrigues à sa hiérarchie, voir Pierre-Antoine FABRE, Jean Claude LABORIE, Carlos ZERON et Inès ŽUPANOV, « L'affaire Rodrigues », in Pierre-Antoine FABRE et Bernard VINCENT, dir., *Missions religieuses modernes. "Notre lieu est le monde"*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 173-224. Les désordres portugais ont donné lieu à la rédaction de la fameuse « Lettre sur l'obéissance » du 26 mars 1553 de Loyola (*Sancti Ignatii de Loyola Societatis Iesu fundatoris epistolae et instructiones. Tomus Quartus, 1551-1553*, Madrid, MHSI, 1906, p. 669-681.). Suite à son procès (1553), Rodrigues s'est vu interdire de retourner au Portugal, une interdiction qui a été levée par Mercurian en 1573 (voir José DE CARVALHO, « The rehabilitation of Simão Rodrigues », in T. M. MCCOOG, éd., *op. cit.*, p. 421-434).

⁴⁰ Ces empêchements figurent dans les *Constitutions* [I, 3].

tido alguna openião, polla qual aja sido reprovado por ereje o conhecido pubricamente por tal »⁴¹.

L'homonyme de Simón Rodrigues, Manuel, expose dans une lettre du 22 avril 1584 adressée à Aquaviva⁴² l'évolution de ses sentiments vis-à-vis des Nouveaux-Chrétiens. Depuis l'enfance et jusqu'à l'âge adulte, il n'avait jamais éprouvé la moindre aversion pour eux malgré l'avertissement d'un « *cavallero* », et ce « *hasta que vine a tener algun cargo y comence a experimentar algo de su religion y modos de se aver en ella* ». Une fois encore, un parallèle clair est fait entre des pratiques religieuses et une spiritualité exogènes à la Compagnie et les *conversos*. Rodrigues a poursuivi son raisonnement dans un mémorial envoyé au Général en 1584 intitulé : « *De baptizatis ex progenie judaeos* »⁴³. Il considère qu'il est pire d'être juif que musulman car les musulmans vénèrent le Christ alors que les juifs le haïssent⁴⁴. Il dénonce la prédominance de certains Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie (tels Dionisio Vázquez, les pères Toledo et Possevino, ainsi que Juan Alfonso de Polanco qui, selon Rodrigues, aurait « hâté » la mort de Borgia afin d'être élu Préposé Général). Il reproche à Borgia d'avoir favorisé la présence de judéo-convers dans l'Ordre, Borgia qui était « *tan murmurado que un caballero llego a dezir: el padre Francisco no es confesso sino confessissimo* »⁴⁵. À la fin de son mémorial, Rodrigues affirme que si Loyola avait encore été vivant, il aurait

⁴¹ Cité par Francisco de Borja MEDINA, « Ignacio de Loyola y la "limpieza de sangre" », in Juan PLAZAOLA S. J., éd., *Ignacio de Loyola y su tiempo*, Bilbao, Universidad de Deusto, p. 593.

⁴² ARSI, Inst. 184 II, f. 365r : « para nuestro Padre general. Enbiele la copia a Frascati ».

⁴³ ARSI, Inst. 184 II, f. 360r-364v. Ce mémorial porte le même titre qu'un mémorial postérieur du même auteur, daté de 1593, rédigé en latin et en espagnol, et dans lequel Rodrigues développe les mêmes idées de façon plus ample à partir d'une présentation chronologique des différents « méfaits » attribués à la présence de Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie (ARSI, Inst 186 e, partie 28, f. 327r-352r).

⁴⁴ Sur le peuple juif comme peuple déicide et les préjugés contre les juifs à l'époque moderne, voir notamment Manuel MANDIANTEs, « Conflictio teológico entre judíos y cristianos según devocionarios españoles del siglo XVI », in Joan PERE I TOUS et Heike NOTTEBAU, éd., *El olivo y la espada. Estudios sobre el antisemitismo en España (siglos XVI-XX)*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2003, p. 77-89 ; Dietrich BRIESEMEISTER, « Judíos y conversos en la tratadística española entre la baja Edad Media y la primera mitad del siglo XVI », *ibid.*, p. 47-59 ; Michèle ESCAMILLA, « Recherches sur les traités judéophobes espagnols des XVI^e et XVII^e siècles », in Daniel TOLLET, éd., *Les textes judéophobes et judéophiles dans l'Europe chrétienne à l'époque moderne*, Paris, PUF, 2000, p. 27-49.

⁴⁵ ARSI, Inst. 184 II, f. 361v.

adopté un décret de « *limpieza de sangre* » pour la Compagnie et modifié les *Constitutions* :

Un padre amigo, y criado al pecho de nuestro padre Ignacio, dixo que seria merced que nuestro señor haria a la Compañía permitir que se quemassen della media dozena de personas de aquella sangre, para que los superiores abriessen los ojos, et tandem saperent et intellegent ac providebant [...]. Dizese que si nuestro padre Ignacio agora viviera dexara la cosa más apretada en las Constituciones; y que aun assi como las dexo es este impedimento de la raça, según ellos, esencial o muy proximo a esencial, por la causa de la notable deformidad y infamia que en tiempo de nuestro padre Ignacio aun no era tan descubierta como agora⁴⁶.

En effet, continue Rodrigues, si le gouvernement de la Compagnie est laissé entre les mains des *conversos*, peu portés sur les mortifications, celui-ci sera tourné vers les choses extérieures⁴⁷. Dans ce mémorial apparaît la fameuse expression « *sinagoga de judíos* » utilisée par Palmio dans le sien. Néanmoins, Rodrigues y ajoute une information cruciale. Voici la citation : « *un caballero de mucha autoridad que fue visitador de la Inquisicion dixo que el Rey Felipe llamava a la casa de Toledo o a la Compañía synagoga de judíos* »⁴⁸. Une double assimilation est ici faite. La « *casa de Toledo* » renvoie bien évidemment à la maison professe de Tolède où, à cette époque, résidait une grande partie des jésuites espagnols « *borgianos* » renvoyés par Mercurian dans la Péninsule ibérique (comme Pedro de Ribadeneyra, Juan de Mariana, etc.). Si la maison professe de Tolède est assimilée à une « *synagogue de juifs* », ainsi que la Compagnie, une autre identification est faite entre, d'une part, l'Ordre lui-même, et, d'autre part, la maison professe de Tolède (et donc les jésuites « *borgianos* » qui ont mis en

⁴⁶ *Ibid.*, f. 364r. Le raisonnement est le même dans le mémoire en latin : « *Quidam pater qui optime patrem nostrum Ignatium familiarissimeque multo tempore cum eo egit asserebat quod si p. Ignatius his temporibus viveret strictius se perhiberet circa confessorum admisionem in Societatem. Et iam pater noster Ignatius suo tempore modum cepi ponere in eorum admisione, quamvis tunc temporis nondum tam cognita erat ipsorum deformitas atque natura* » (ARSI, Inst. 186 e, f. 337v).

⁴⁷ *Ibid.*, f. 360r.

⁴⁸ *Ibid.*, f. 360v. C'est nous qui soulignons.

œuvre le « *modo hispano* »), à travers la conjonction de subordination « *o* » avec valeur de disjonction non exclusive : c'est cette équivalence qui doit être combattue selon la faction italo-portugaise.

Pour restituer ce qu'elle considère être l'esprit primitif de la Compagnie et l'héritage ignacien et contrecarrer l'introduction progressive dans l'Ordre d'un esprit étranger né de la présence en son sein de judéo-convers, cette faction jésuite s'est adressée directement aux Souverains Pontifes afin qu'ils interviennent dans l'élection des Préposés Généraux successifs et écartent ce qu'elle présentait comme une « faction » converse ou pro-converse du gouvernement de l'Ordre. Ribadeneyra est nommément cité dans un mémorial italien remis au Pape⁴⁹. À la fin de son écrit, l'auteur dresse la liste des principaux responsables du mauvais gouvernement de la Compagnie et de la décadence de celle-ci : Polanco, Nadal, Ribadeneyra, Vázquez, Madrid, Ruiz, Solier, et ajoute que « *tutti questi livato Nadal sono spagnoli di stirpe di Giudei* »⁵⁰. Les trois premiers jésuites cités ont eu un rôle prépondérant dans la maturation de la première identité de la Compagnie. Juan de Polanco (1517-1576)⁵¹, secrétaire de la Compagnie de 1547 jusqu'à 1572, a participé à la rédaction des *Constitutions* de l'Ordre aux côtés de Loyola. Jerónimo Nadal (1507-1580)⁵², autre proche collaborateur de Loyola, a été chargé de proclamer les *Constitutions* en Europe (à Messine en 1552, en Espagne et au Portugal entre 1553 et 1554, puis en Italie, en Autriche et en Allemagne en 1555) et a été l'un des interprètes de

⁴⁹ Ce mémoire se trouve à l'Archivum Secretum Vaticanum, fonds Archivum Arcis, Arm. I-XVIII, pochette 3523. Il s'intitule « *Inconvenienti i disordini cagionati del mal governo d'alcuni spagnoli chi al tempo dil padri General Borgia bo. m^e. sin'hora governano la compagnia dil Gesu como che moltissimi siano si possó ridurr'à questi Capi* ». Ce mémoire est anonyme et non daté. Il nous semble pouvoir supposer que celui-ci a été rédigé entre le mort de Borgia et l'élection de Mercurian.

⁵⁰ L'auteur du mémoire était-il vraiment convaincu de l'ascendance judéo-converse de ces jésuites ? Ou ne fait-il qu'assimiler l'Espagnol au « Juif », suivant le topique, très présent à l'époque, de l'Espagne comme « nation de marranes », et les promoteurs du « *modo hispano* » à des éléments étrangers, exogènes et corrupteurs dont la figure du *converso* était l'archétype ? Ribadeneyra n'est jamais cité explicitement comme étant judéo-convers, tant dans les mémoires de Possevino qui défend leur présence dans la Compagnie, que dans ceux de Benedetto Palmio, au contraire d'autres de ses coreligionnaires. Son ascendance était-elle connue ?

⁵¹ Voir Charles E. O'NEIL et Joaquín María DOMÍNGUEZ (dir.), *Diccionario Histórico de la Compañía de Jesús*, Madrid, 4 vol., Universidad Pontificia Comillas, 2001, vol. IV, p. 3168-3169.

⁵² *Ibid.*, vol. III, p. 2793-2796.

l'institut (*Scholia in Constitutiones, et Comentariorum de Instituto Societatis Iesu*)⁵³. Quant à Pedro de Ribadeneyra, outre son rôle dans le gouvernement de la Compagnie sous les trois premiers Préposés Généraux, il a été le premier biographe d'Ignace de Loyola, puis de ses deux successeurs⁵⁴.

Nous pouvons considérer que l'hagiographie d'Ignace de Loyola écrite par Ribadeneyra a participé de la stratégie de défense de Borgia face à ces contestations internes à l'Ordre. En chargeant Ribadeneyra en 1567 de donner une version « officielle » des débuts de la Compagnie et de l'institut jésuite⁵⁵, le troisième Préposé Général souhaitait fixer un « portrait du Père »⁵⁶. Borgia avait tout d'abord demandé, en 1567, à ce que les divers écrits biographiques sur Loyola qui circulaient alors sous forme manuscrite dans la Compagnie de Jésus

⁵³ Voir John W. O'MALLEY, « To Travel to Any Part of the World : Jerónimo Nadal and the Jesuit Vocation », *Studies in the Spirituality of Jesuits*, n°2, 1984 et aussi du même auteur : *Les premiers jésuites (1540-1565)*, Paris, Desclée de Brouwer, 2010, p. 97-105.

⁵⁴ *Vita Ignatii Loiolae, Societatis Iesu Fundatoris, libris quinque comprehensa. In quibus initia ipsius Societatis ad annum usque Domini 1556 explicantur*, Napoli, Iosephum Cacchium, 1572 ; *Vida del P. Francisco de Borja, que fue Duque de Gandía, y después Religioso y tercero General de la Compañía de Jesús*, Madrid, Pedro Madrugal, 1592. La *Vie* de Laínez a été publiée avec les *Vies* de Loyola et Borgia : *Vida del P. Ignacio de Loyola, fundador de la religión de la Compañía de Jesús, y de los padres maestro Diego Laynez, y Francisco de Borja, segundo y tercero Preposito General de la misma Compañía. En las quales se contienen su fundación, progreso, y aumento, hasta el año de 1572*, Madrid, Pedro Madrugal, 1594.

⁵⁵ Cette interprétation de l'esprit ignacien a très vite été remise en cause par le successeur de Borgia, Mercurian. Celui-ci s'est opposé tout au long de son généralat à une seconde publication de l'œuvre et à sa traduction en langue vernaculaire. Il a chargé l'Italien Pietro Maffei — à qui Borgia avait demandé une traduction en italien de l'ouvrage de Ribadeneyra — d'écrire une nouvelle version de cette *Vie* dès 1573 (*Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu initiis*, vol. III, Rome, MHSI, 1960, p. 209-216).

⁵⁶ Sur ce point et les différences entre l'hagiographie de Ribadeneyra et celle de Maffei, voir le chapitre 7 « Histoire des jésuites » de Michel DE CERTEAU, *Le lieu de l'autre, op. cit.*, et en particulier les pages 163-165 : « Le portrait du Père et la littérature interne ». Du même auteur : « L'épreuve du temps » in *La faiblesse de croire*, Seuil, Paris, 1987, p. 53-74. Voir aussi F. de B. MEDINA, « Controversia Ribadeneyra-Maffei, sobre las respectivas vidas de San Ignacio », in José DEL REY et Myriam MARÍN CORTÉS, éd., *La Historia de la Compañía de Jesús en la Biblioteca de la Academia Javeriana de Santa Fe de Bogotá, 1622-1767*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana-Archivo Histórico Javeriano Juan Manuel Pacheco S.J., 2008, p. 559-636 et plus généralement Jean- François GILMONT, « Paternité et médiation du fondateur d'ordre », *Revue d'ascétique et de mystique*, n°40, 1964, p. 393-426. Quant aux lettres échangées entre Aquaviva — sous le Généralat duquel ont été publiées la *Vie* de Maffei et la seconde édition de celle de Ribadeneyra — et Maffei, et Aquaviva et Ribadeneyra, voir l'appendice II de la thèse inédite de Cándido DE DALMASES, *Orígenes de la hagiografía ignaciana. Pedro de Ribadeneyra biógrafo de S. Ignacio*, 1944, p. 195-200. Cette thèse peut être consultée à l'ARSI ainsi qu'à l'Université Complutense de Madrid. Les censures de Ribadeneyra à l'hagiographie de Maffei ont été publiées dans *Scripta de Sancto Ignatio de Loyola Societatis Iesu fundatore, tomus primus*, Rome, MHSI, 1904, p. 744-757.

soient recueillis et envoyés à Ribadeneira. Ribadeneira avait insisté à son tour sur ce point auprès de Nadal et Vázquez⁵⁷. Dans la préface à ses frères de religion, le jésuite met en exergue le fait que la vie d'Ignace de Loyola est le reflet de l'institut jésuite et que sa mise en écriture est une exégèse de celui-ci :

Quae quidem, quoniam illo vel duce gesta, vel defensore propulsata, vel moderatore constituta sunt, implicata mihi cum eius vita connexaque ita videbantur, ut seiungi commode secernique non possent. Neque mihi tamen hoc propositum est, omnia ut paesequar, sed ut pauca quaedam deligam, quae vel illustriora sunt, vel Societatis quasi cursum declarant; et quae nisi nunc recendi memoria literis consignata sint, oblivione forsitan obruantur. [...] si denique lectissimus virtutum eius omnium comitatus assidue nobis ante oculos versabitur, rectissimam habebimus regulam atque certissimam, ad quam non solum mores nostros, vitamque conformare, sed etiam verum germanumque nostrae vocationis spiritum examinare possimus; cuius solida effigies et expressa in illius vita plane conscitur⁵⁸.

⁵⁷ Voir les *Prolegomena* des *Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu initiis*, vol. IV, MHSI, Rome, 1965, p. 7-10. Il s'agissait, entre autres, de l'« Autobiographie » de Cámara. Sur les différentes sources jésuites utilisées par Ribadeneira pour rédiger son ouvrage, voir la thèse inédite de Cándido DE DALMASES, *op. cit.*

⁵⁸ *Monumenta Ignatiana, Serie Quarta, Scripta de S. Ignatio, Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu Initiis, vol. IV, Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I., Rome, MHSI, 1965, p. 74-76.* Dans la version espagnole (publiée en 1583: *Vida del P. Ignacio de Loyola, Fundador de la Religión de la Compañía de Jesús. Escrita en Latín por el Padre Pedro de Ribadeneira, de la misma Compañía, y ahora nuevamente traducida en Romance, y añadida por el mismo Autor, Dirigida al Illustriss. Arçobispo de Toledo, Inquisidor General etc. En Madrid. Por Alonso Gómez, Impressor de su Magestad*), l'auteur reprend les motifs du discours et du miroir : « Entre los cuales [« otros acaecimientos que sucedieron mientras que él vivió »] avrá muchas de las empresas señaladas, que siendo él capitán, se han acometido y acabado, y algunos de los encuentros y persecuciones que con su prudencia y valor se han evitado y resistido y otras cosas que siendo prepósito general se ordenaron y establecieron; y por estos repetos parece que están tan travadas y encadenadas con su vida, que apenas se pueden apartar della. Pero no por esto me tengo obligado de contarlo todo, sin dexar nada que de contar sea; que no es esta mi intención, sino de coger algunas cosas y entresacar las que me parecerán más notables o más a propósito, que es dar a entender el discurso de la Compañía [...] devemos tener nosotros siempre delante, y poner los ojos en aquel lucido esquadron de heroycas y singulares virtudes que le acompañaban y hermozeavan; para que su vida nos sea dechado y como un verdadero y perfectissimo dibuxo de nuestro instituto y vocación. A la qual nos llamó el Señor por su infinita bondad, por medio deste glorioso capitán y padre nuestro. Que siguiéndole nosotros por estos passos, como verdaderos hijos suyos, no podremos ir descaminados, ni dexar de alcançar lo que para sí y para sus verdaderos hijos alcanzó » (*ibid.* p. 75-77. C'est nous qui soulignons).

Il s'agit bien évidemment pour ses frères jésuites d'imiter ce portrait du Père :

*Atque haec quidem ratio, frates, cum ceteris nobis communis est ; illa praecipua, ut quem duces sequimur, eius quoque virtutem imitemur. [...] Nam qui alicuius vestigia persequi cupiunt, vitae quoque illius explicatione delectantur ; et cum voluptate audimus, quae cum fructu imitamur*⁵⁹.

Il ne nous semble pas anodin que Ribadeneyra soit envoyé en Lombardie, foyer des « réformateurs » italiens, en tant que *Visitador*⁶⁰ par Borgia deux jours après avoir signé la préface de son ouvrage. Dans les lettres que Ribadeneyra a envoyées au troisième Préposé Général pour l'informer du cours de sa visite, il le met en garde contre certaines pratiques non communes à l'institut : communion fréquente voire journalière, oratoires laïcs, prière des « *Quarantore* » etc.⁶¹

Malgré l'ultime tentative de François Borgia, à travers l'hagiographie de Loyola écrite par Ribadeneyra, pour fixer une interprétation de l'institut, la mise en pratique de celui-ci défendue par les jésuites « *borgianos* » a été l'une des pierres de touche de leur éviction graduelle. Il convient donc de nuancer l'affirmation d'Albert Sicroff selon laquelle la Compagnie de Jésus n'a pas adopté un statut de pureté de sang en 1593 « pour préserver l'intégrité religieuse de l'Ordre »⁶². Bien qu'il ne se soit pas agi de défiance vis-à-vis de possibles pratiques judaïsantes, comme dans le cas des hiéronymites, le rejet des Nouveaux-Christiens s'est appuyé sur la dénonciation d'une conception différente de la religiosité propre à la Compagnie de Jésus promue par des éléments jugés exogènes. Comme l'ont répété les membres de la faction anti-

⁵⁹ *Ibid.*, p. 66. [« *Otra ay, que es más doméstica y propia nuestra, que es de seguir e imitar a aquél que tenemos por capitán. [...] Y por ventura para esto os será mi trabajo provechoso y también gustoso y agradable, pues el deseo de imitar haze que dé contento el oír contar lo que imitar se dessea, y que sea tan gustoso el saberlo, como es el obrarlo provechoso* » (*ibid.*, p. 67).

⁶⁰ Ribadeneyra a signé la préface dédiée à ses frères de religion le 1^{er} mai 1569 et est parti pour la Lombardie le 2 mai (*ibid.*, p. 12) A cette date, Benedetto Palmio était Assistant d'Italie et Francesco Adorno Provincial de Lombardie.

⁶¹ Voir *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. I, Rome, MHSI, 1969, p. 622-720. Sur une des étapes cruciales de sa visite, la communauté de San Antonio dirigée par le père Paridisi, voir E. JIMÉNEZ PABLO, *La lucha por la identidad...*, *op. cit.*, p. 171-175. Sur les critiques de Palmio envers la visite des pères Ribadeneyra et Ledesma en Lombardie formulées dans son mémoire, voir R. M. MARYKS, « The Jesuit Order... », *AHSI, op. cit.*, p. 394.

⁶² A. A. SICROFF, *op. cit.*, p. 281.

conversos dans leurs mémoriaux, le *converso* reste juif et se voit attribué toutes les tares reprochées à ses ascendants⁶³. Ribadeneyra, directement visé par la première offensive menée contre les judéo-convers par la faction italo-portugaise, a été l'un des plus ardents contempteurs du statut de pureté de sang jésuite alléguant que son adoption était une trahison envers l'esprit du Père et un amendement grave aux *Constitutions*. Avant d'analyser plus avant les mémoriaux et les lettres du jésuite, il convient d'étudier quelle est la valeur qu'a conférée Ribadeneyra à la conversion des Nouveaux-Chrétiens et partant, quel est le rôle qu'il a attribué à leur conversion au sein du projet ignacien tel qu'il le comprenait.

Pedro de Ribadeneyra et la conversion des Nouveaux-Chrétiens

La valeur que Ribadeneyra conférait à la conversion peut être étudiée à travers la première hagiographie d'Ignace composée par le jésuite tolédan. Comme nous l'avons précédemment mentionné, cette première *Vie* « officielle » du fondateur de l'Ordre doit être considérée comme l'interprétation de l'institut et de l'héritage du Père fondateur défendus par les jésuites « *borgianos* ». Si la conversion d'Ignace, la réorientation de son existence désormais vouée toute entière au service de Dieu et au bien des âmes, et la fondation de la Compagnie de Jésus, approuvée par le Pape et résultat de cette conversion, occupent bien évidemment une place primordiale au sein du projet ribadeneyrien, la conversion ignacienne n'est pas l'unique conversion dont parle Ribadeneyra. Le

⁶³ Dans « Ignacio de Loyola y la "limpieza de sangre" », *op. cit.*, p. 611, F. de B. MEDINA remarque que si Lorenzo Maggio, alors Assistant d'Italie, dans son mémoire « *De naevis Societatis causiis ac remediis eorumdem* » remis à Aquaviva le 24 janvier 1586, décrit longuement les méfaits attribués aux juifs et aux Nouveaux-Chrétiens qui, comme le souligne l'auteur de l'article, « *no eran sino judios con un exterior hipocrita* » (*ibid.*), il reconnaît qu'il peut exister de bons Chrétiens parmi les *conversos*. Néanmoins, Maggio s'empresse d'ajouter que cela est dû à un don spécial de la grâce : « *Itaque personae privilegium est non naturae condicio* » (*ibid.*, p. 612). L'historien jésuite relève aussi que « "Racial" is not the proper term. Descent from Jews or Muslims was at that time more a sociocultural and religious issue than a racial problem in the modern sense of the word. The question of linaje (stock, progeny) included a moral disposition, or condition of the soul, a kind of original sin, as it were, that influenced the whole personality. Hence a reference to a "Christian" who previously was a Jew or Muslim » (« Everard Mercurian and Spain. Some burning issues », in Thomas M. MCCOOG, éd., *op. cit.*, p. 945-966 : 949.

jésuite expose en effet d'autres conversions dues à Ignace de Loyola, qu'elles aient été des conversions au christianisme ou qu'elles aient eu trait à des retournements d'âme, des changements de vie. Ces conversions sont présentées par Ribadeneyra comme des conversions sincères et définitives, notamment celles des juifs.

La valeur définitive de la conversion des juifs défendue par Ribadeneyra amène à discuter l'interprétation que Robert Maryks livre dans son ouvrage à propos d'un supposé « philo-judaïsme » jésuite. Robert Maryks affirme en effet que l'antisémitisme est incompatible avec une disposition favorable à l'égard des Nouveaux-Chrétiens. L'auteur va jusqu'à considérer que dans la biographie de Jerónimo Nadal, l'épisode conté par son secrétaire et biographe Diego Jiménez, et dans lequel est relatée la confrontation de Nadal avec la communauté juive d'Avignon lui proposant d'être son grand rabbin (le jésuite les accusant d'être des « *espíritus diabólicos* », ou des « *herejes de la ley de Moisés* ») est apocryphe.⁶⁴ Or, contrairement à ce que suppose Maryks, si certains jésuites ont fait preuve d'un indéniable sentiment positif vis-à-vis des *conversos*, c'est justement parce qu'ils ne reconnaissaient pas – ou plus – le juif dans le judéo-convers, suivant en cela l'enseignement de saint Paul : le baptême avait « lavé » le Nouveau-Chrétien de toute trace judaïsante. Si le juif doit être combattu, le nouveau-converti, dont la conversion ne peut être que sincère et surtout efficace, ne doit être l'objet d'aucune forme de discrimination, en ce qu'il participe pleinement de la communauté des fidèles et à l'accroissement de celle-ci, et est ainsi le gage de la pleine réalisation de la mission de la Compagnie de Jésus. Sur ce point, la position défendue par Ribadeneyra est exemplaire⁶⁵.

⁶⁴ *The Jesuit Order...*, *op. cit.*, p. 87-88. Maryks affirme que cet épisode « *must raise historian's eyebrows* » (p. 87).

⁶⁵ Voir aussi le cas d'Antonio Possevino qui a combattu le statut de pureté de sang depuis Rome et l'analyse faite par Emanuele COLOMBO, « The watershed of conversion : Antonio Possevino, new christians, and jews », in James BERNAUER et Robert A. MARYKS, éd., « *The Tragic Couple* » : *Encounters Between Jews and Jesuits*, Leiden, Brill, 2014, p. 25-42. Comme le souligne l'auteur : « *He spent most of his life defending Jesuits of Jewish ancestry, but he defined Judaism as "vomit" and Jews as the most dangerous threat to the Catholic church. The coexistence of these two apparently opposite attitudes is key to understanding Possevino's view : conversion is the watershed, and the power of baptism is stronger than any "racial" difference* » (p. 41) et « *Possevino had the same*

Dans le *Traité du Prince Chrétien*, livre premier, chapitre XVI « *Que los príncipes que se gobiernan por la ley de Dios más que por la falsa razón de estado son favorecidos de Dios* », il fait l'éloge des Rois Catholiques ayant expulsé les juifs et les musulmans d'Espagne, ajoutant que :

[...] *el mismo Dios aventajosamente se le pagó, limpiando estos reinos de toda fealdad é inmundicia de falsas sectas, y conservándolos hasta ahora en la entereza y puridad de la fe católica, y en justicia y paz, y dándolos otros reinos, y descubriendo por su mano un nuevo mundo, con tantos y tan grandes tesoros y riquezas que es uno de los mayores milagros que ha habido en él*⁶⁶.

L'auteur fait ici un parallèle clair entre l'expulsion des juifs et des musulmans et la propagation de la foi catholique à travers l'expansion de l'empire américain des Rois Catholiques, entre la disparition du « juif » et de possibles conversions à venir. Ce passage est à mettre en relation avec la *Vie* de Loyola.

approach to converted Jews and to converted Gentiles in different parts of the world. His view was apparently : baptism and a sincere conversion are stronger than any "racial" differences. Conversion also represents a duty for every Christian, because "the purpose for which God has established and ordered the church and its leaders is solely to convert souls and to guide them to eternal glory" (p. 42). Ces deux jésuites s'inscrivent dans une tradition préexistante de défense des *conversos* et de la validité du baptême reposant sur l'unité du corps mystique de l'Église et la doctrine paulinienne. Voir notamment : Alfonso DE CARTAGENA, *Defensorium unitatis Christianae* (1449), traduction, introducción y notas de Guillermo VERDÍN-DÍAZ, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1992. Le traité de Cartagena est analysé par Albert Sicroff, *op. cit.*, p. 41-62. Voir aussi l'analyse que fait l'historien du *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis suae Israel* (1460/1465) d'Alonso de Oropesa, *op. cit.*, p. 71-75, ainsi que Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, « Alfonso de Oropesa y su obra », *Studia Hieronymiana*, n°2, 1973, p. 229-273. Le lecteur pourra aussi se reporter aux articles suivants : Teófanés EGIDO, « La defensa de los conversos », in Enrique MARTÍNEZ RUIZ et Magdalena DE PAZZIS PI CORRALES, *Instituciones de la España Moderna. Dogmatismo e intolerancia*, Madrid, Actas, 1997, p. 191-208 ; Ricardo SAEZ, « Le corps mystique comme métaphore religieuse », in Augustin REDONDO, éd., *Le corps comme métaphore dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle : Publications de la Sorbonne, 1992, p. 143-153, et María Laura GIODANO, « "La ciudad de nuestra conciencia" : los conversos y la construcción de la identidad judeocristiana (1449-1556) », *Hispania Sacra*, n°125, 2010, p. 43-91. Cette tradition sera continuée au XVII^e siècle : Antonio IRIGOYEN LÓPEZ, « Religión católica y estatutos de limpieza de sangre. A propósito de un Memorial al Conde Duque de Olivares », *Sefarad*, n° 70, 2010, p. 141-170.

⁶⁶ *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el Príncipe Cristiano para gobernar y conservar sus Estados, contra lo que Nicolás Maquiavelo y los políticos deste tiempo enseñan*, in Vicente DE LA FUENTE, éd., *Obras escogidas del Padre Pedro de Rivadeneyra de la Compañía de Jesús con una noticia de su vida y juicio crítico de sus escritos*, Madrid, BAE, 1868, p. 481.

Les jésuites appartiennent à un Ordre missionnaire, comprenant autant les missions lointaines que les missions intérieures dont le but, selon la deuxième version de la *Formula* (1550), est la défense et propagation de la foi en vue du bien des âmes⁶⁷. C'est ce que met en exergue Ribadeneyra dans le livre V de la *Vie de Loyola*, intitulé « *De los milagros que hizo Dios por él [Loyola]* ». Dans ce livre, Ribadeneyra soutient la thèse que l'authentique preuve de la sainteté ne consiste pas à faire des miracles mais à aimer son prochain, selon la seule règle de la charité. Si Dieu n'a pas offert à Loyola le don de réaliser des événements prodigieux, il l'a fait intentionnellement afin d'éviter d'une part, la vaine gloire de ses coreligionnaires et d'autre part, parce que ceux-ci ne sont pas nécessaires. Ribadeneyra oppose les miracles corporels aux miracles spirituels, soulignant que la résurrection de l'âme a plus de valeur que celle du corps, et recourt pour ce faire à l'antinomie topique entre Lazare et Paul. Le seul miracle réalisé par Dieu à travers la personne de Loyola est donc la fondation de la Compagnie et les conversions qui lui sont dues. Dans le chapitre XVIII du livre II : « *Lo que pretendió Dios nuestro señor en la institución y confirmación de la Compañía* », Ribadeneyra présente au lecteur un portrait de Loyola comme un anti-Luther⁶⁸. Ces deux figures s'opposent au sein d'une vision providentialiste de l'histoire. L'auteur souligne que Luther a déclaré la guerre à la religion catholique la même année où Loyola s'est cassé la jambe, événement qui a donné lieu à sa conversion pendant sa convalescence. De la même façon, Augustin naquit la même année que Pélage. Comme le mentionne Ribadeneyra, la bulle de

⁶⁷ Voir I. de LOYOLA, *Écrits*, *op. cit.*, p. 293. La première version de la *Formula* (1540) ne mentionnait que la propagation de la foi (*ibid.*, p. 292). Sur l'assimilation progressive de la lutte contre le protestantisme comme l'un des objectifs de l'institution de la Compagnie et le rôle de Nadal dans la propagation de celui-ci, voir J. W. O'MALLEY, *Les premiers jésuites*, *op. cit.*, p. 32-35 et 387-402.

⁶⁸ L'antinomie entre Loyola et Luther a été amplement diffusée par Nadal dès la mort de Loyola : « Car Ignace disparu, la tentation est trop grande de le comparer à Luther. On ne peut y résister. Ainsi Nadal, par exemple, dans une exhortation donnée à Alcalá en 1576 ; mais aussi dès 1557, il a déjà suggéré le thème dans une instruction faite aux jésuites du Collège romain. Cinq ans plus tard, dans son second *Dialogue*, il dépeint Ignace comme le second David opposé à Luther, le nouveau Goliath. En 1567, il explique aux jésuites de Cologne (en confondant un peu les dates) que l'année même où Luther entend l'appel du démon, Ignace répond à l'appel de Dieu ». *Ibid.*, p. 396.

confirmation de la Compagnie stipule que cette dernière a été instituée pour la défense et la propagation de la foi (il reprend ici la seconde version de la *Formula*, celle de 1550) : la foi se défend contre les hérétiques et se propage auprès des gentils⁶⁹. Alors que, après que Luther eut propagé ses idées hérétiques, se perdaient l'Angleterre et les Flandres, Dieu a permis, en contrepartie, la découverte du Nouveau Monde par la Castille et le Portugal : les Indes Occidentales et Orientales⁷⁰. Selon le jésuite espagnol, l'expansion de la foi catholique dépendant de l'expansion des empires espagnol et portugais, la conversion peut toucher le plus grand nombre d'âmes possibles, peu importe l'origine géographique ou religieuse des convertis.⁷¹ Dans ce chapitre⁷², Ribadeneyra ne parle que de la conversion des gentils, étant donné qu'il n'y avait officiellement plus de juifs en Castille et au Portugal depuis leur expulsion qu'il approuve, comme nous l'avons vu, respectivement en 1492 et 1496. C'est au chapitre IX du livre III : « *De las obras pías que nuestro Buen Padre Ignacio hizo fundar en Roma* » que le jésuite loue la conversion des juifs due à Ignace de Loyola à Rome⁷³. Nous retrouvons ici la doctrine paulinienne telle qu'elle est

⁶⁹ *Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I., op. cit.*, p. 313.

⁷⁰ Ce chapitre a été ajouté à la version *princeps* latine de 1572, lors de la publication de l'œuvre en espagnol (1583), après l'annexion du Portugal par Philippe II.

⁷¹ Dans la *Vie* de Loyola, comme dans la *Vie* de Laínez, Ribadeneyra met en exergue le caractère « transnational » de la Compagnie, qui participe du « miracle » de sa fondation. Voir notamment le chapitre XIII du Livre V de la *Vie* de Loyola : « *Pues, ¿qué diré de otra maravilla más nueva e increíble si no la huviesse hecho aquel mismo Señor con cuya poderosa virtud la muchedumbre de los creyentes era un mismo corazón y una misma ánima, como se dize en los Actos de los Apóstoles? ¿Qué españoles y franceses se hermanassen y acompañassen con tanta amistad y concordia de voluntades, que no bastasse la desemejança natural de los costumbres, inclinaciones y exercicios, ni las guerras cruelísimas que en aquel mismo tiempo se hazían las dos naciones, para que ellos ni viviessen en suma paz y en amor entrañable, y mucho mayor que de hermanos? ¿Dónde nació tanta concordia de ánimos en tanta discordia de naciones y opiniones? ¿De dónde vino tanta semejança y unión de voluntades, en costumbres tan desemejantes y diversas? Pues el mismo Instituto y manera de vivir de la Compañía claramente muestra su propio autor no ser otro que Dios [...]* » (*Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola...*, *op. cit.*, p. 907-909).

⁷² Ajouté opportunément lors de la première publication en espagnol de l'œuvre en 1583 dédiée à l'Inquisiteur Général Quiroga alors que la Compagnie est attaquée en Espagne, non seulement en son sein par les « mémoireistes », mais aussi par certains Dominicains qui remettaient en cause l'orthodoxie de l'Ordre.

⁷³ Sur l'apostolat d'Ignace de Loyola auprès des juifs à Rome voir Pietro TACCHI VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, Rome, 1952, vol. II, p. 149-157, 190-191 et 660-661. Voir aussi Pedro DE LETURIA, « Origine e senso sociale dell'apostolato di Sant'Ignazio di Loyola in

exprimée dans l'*Épître aux Galates* ou encore l'*Épître aux Romains* : le Christ a uni tous les hommes, gentils et juifs : ceux qui ont été baptisés en Christ, ont revêtu le Christ, et toutes les différences entre les hommes ont disparu. Après un éloge des Rois Catholiques dans le dernier chapitre du livre II pour avoir nettoyé l'Espagne des « *suziedades y abominaciones de los judíos y moros con echarlos fuera* »⁷⁴, Ribadeneyra affirme l'efficacité du baptême et la sincérité de la conversion dues aux jésuites :

*Y assi, muchos judíos, movidos por la caridad de los nuestros y con el buen ejemplo de algunos de los suyos que ya avían recibido el bautismo, se convirtieron a nuestra fe, entre los quales fueron algunos principales que importavan mucho para la conversión de los demás, porque estos con grande eficacia y claridad convencían a los otros judíos, mostrándoles por las Escrituras que el prometido y verdadero Messías es Jesu Christo nuestro Señor*⁷⁵.

Le rôle des principaux néophytes — en ce qu'il convient tout d'abord de convertir la « tête » pour toucher les « membres » — apparaît primordial chez Ribadeneyra afin de contribuer à la propagation de la foi. Grâce à différentes entreprises menées à bien par Loyola⁷⁶, telle la création de la *Casa dei Catechumeni*⁷⁷, l'impératif apostolique de la Compagnie a pu être couronné de succès à Rome : « *Con lo qual se a abierto una gran puerta a esta gente para su salvación, y muchos de los que quedan del desecho de Israel (que dize el Apóstol) se han allegado al conocimiento de Jesu Christo nuestro Redentor* »⁷⁸.

Ainsi, si la défense et la propagation de la foi, et donc la conversion, sont la raison d'être de la Compagnie de Jésus — répondant en cela à l'idéal apostolique

Roma », in *Estudios ignacianos* (revisados por Ignacio IPARAGUIRRE), vol. I, Rome, IHSI, 1957, p. 257-283. Et O'MALLEY, *Les premiers jésuites...*, op. cit., p. 273-279.

⁷⁴ *Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I., op. cit.*, p. 339.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 405.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 407.

⁷⁷ Grâce à la bulle *Illius qui pro Dominici* du 19 février 1543 de Paul III. Le fondateur de l'Ordre a aussi convaincu le Pape de mettre un terme à la confiscation des biens des nouveaux convertis (par la bulle *Cupientes iudaeos* du même Paul III, datée du 21 mars 1542).

⁷⁸ *Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I., op. cit.*, p. 817.

visant le salut de l'âme d'autrui, les Nouveaux-Chrétiens participent à la mise en œuvre de cet idéal de l'Ordre et apparaissent comme une preuve de sa réussite⁷⁹. La règle de la charité qui prévaut dans l'institut ignacien est garante de sa mission : propager la foi catholique « *ad maiorem Dei gloriam* ».

Il ne s'agit pas pour Ribadeneyra d'un seul succès institutionnel : le charisme du fondateur de l'Ordre, à travers la parole duquel agit Dieu, est un instrument crucial de la conversion. Le chapitre VI du livre V présente « *la modestia y eficacia* » des paroles de Loyola : grâce à la « *fuerza que el Señor dava a las palabras deste su siervo* », à « *este don surnatural* »⁸⁰, l'on doit à Ignace des changements de vie, le fait de « *desapasionar y sossegar almas afligidas* »⁸¹ et surtout, parmi les exemples allégués par l'auteur, la conversion du juif romain Isaac. Isaac était catéchisé dans la maison occupée par les jésuites, la maison des catéchumènes n'ayant pas encore été créée. Alors qu'il se destinait au baptême, celui-ci, en proie à une crise soudaine, refuse de se convertir⁸². Si les efforts des jésuites alors présents se sont avérés vains, les quelques mots prononcés par Ignace de Loyola « *amorosamente* » sont parvenus à opérer un retournement (« *tornó en sí* »), dissipant les effets de l'aliénation dus à la colère, dirigeant le juif, futur chrétien, vers son véritable lieu, sa véritable « *casa* »⁸³, celle des jésuites et plus généralement, le giron de l'Église catholique. Il nous semble intéressant de

⁷⁹ Voir O'MALLEY, *Les premiers jésuites...*, *op. cit.*, p. 110, à propos de Jerónimo Nadal : « Peu après la mort d'Ignace, par exemple, il écrit dans son journal intime : "La Compagnie a le souci de ces âmes dont personne ne prend soin, ou pour lesquelles on n'a qu'un soin négligent. C'est pour elles que la Compagnie a été fondée ; c'est là sa force ; c'est là sa dignité dans l'Église." Pour Nadal, la tâche jésuite par excellence est la recherche de la "brebis perdue" fût-elle païenne, musulmane, hérétique ou catholique ».

⁸⁰ *Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I.*, *op. cit.*, p. 817.

⁸¹ *Ibid.*, p. 813.

⁸² « *Antes que en Roma se hiziesse la casa de los catecúmenos, solían, como avemos dicho, catequizarse en nuestra casa los que del judaísmo venían a pedir el santo bautismo. Entre estos, uno que se dezía Isaac, començó un día a estar tan fuera de juyzio y furioso, que pidió licencia para irse a su casa, porque no quería recibir ya el bautismo que antes tanto desseava; y no fueron parte para detenerle las buenas palabras de los Nuestrros ni los halagos, persuaciones y ruegos que con él usaron. Súpolo nuestro padre, y haciéndole traer delante de sí, furioso como estava, le dixo amorosamente estas solas palabras : — Quedaos con nosotros, Isaac — ; y con solas ellas, obrando interiormente el Espíritu Santo, al punto tornó en sí, y se aplacó y quedó con alegría en casa, y perseverando en su buen propósito, al fin recibió con gozo el agua del santo bautismo » (*ibid.*, p. 817).*

⁸³ Sur le motif testamentaire de la « maison », voir saint Luc, parabole du Fils Prodigue (15, 11-32).

remarquer ici que l'exemple qui précède celui du juif romain Isaac est celui de l'auteur-même. Dans la version latine de 1572, comme dans la version espagnole de 1583, Ribadeneyra passe très rapidement sur ce cas qui reste anonyme⁸⁴. Or, dans le manuscrit de la *Vie* de Loyola en espagnol datant de 1578⁸⁵, plusieurs épisodes concernant Ribadeneyra — et celui-ci dit explicitement qu'il en est le protagoniste — y sont développés, notamment celui de la « crise » spirituelle qu'il a traversée en 1543, le poussant à quitter définitivement la Compagnie⁸⁶. De la même façon que pour le futur néophyte Isaac, se sont quelques paroles prononcées sans animosité ou colère par Loyola qui ont permis à Ribadeneyra de rester dans la Compagnie et d'y faire sa profession solennelle.⁸⁷ Un parallèle doit être fait entre les larmes versées par Loyola avant de prononcer les mots opérant le retournement de Ribadeneyra⁸⁸ et l'eau du baptême d'Isaac. Ces deux épisodes étant mis en regard⁸⁹, il nous faut mentionner ici la valeur définitive

⁸⁴ « Otro también conocemos en la Compañía que andava tan assombrado de un vano temor que tuvo, que aun de su sombra parece que temblaba ; al qual con muy pocas palabras le quitó [Ignace de Loyola] el miedo y le asseguró » (*ibid.*, p. 815).

⁸⁵ Le manuscrit se trouve aux Archives jésuites de la Province de Castille (C-323). À propos de ce manuscrit qui comporte des notes autographes de Ribadeneyra, voir Enrique PORTILLO, « El original manuscrito de la primera edición castellana de la Vida de N.P. San Ignacio, por el P. Rivadeneira », *Razón y Fe*, n°42, 1915, p. 289-298 et la thèse inédite de Cándido de Dalmases, *op. cit.*

⁸⁶ Ce passage peut être consulté dans l'article de Portillo précédemment cité (p. 296-298), ainsi que dans le volume des *Monumenta* consacré à la *Vie* de Loyola par Ribadeneyra (*Vita Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I, op. cit.*, p. 813-817). Ribadeneyra reprend et développe cette épreuve personnelle dans ses *Confessions*, chapitre 13 : « Da quienta de una terrible tentación que tuvo y cómo le libró nuestro Señor della » (*Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. I, *op. cit.*, p. 33-37). Ce passage a été biffé dans le manuscrit : s'agit-il d'un retrait de l'auteur à qui l'on reprochait de trop se mettre en avant dans son ouvrage (la même critique a été faite à propos de la *Vie* de Laínez) ? Ou bien s'est-il agi de gommer le parallèle qui y est fait entre la vocation jésuite et la conversion des juifs à travers un jeu de miroir ? Le passage a-t-il été supprimé par l'auteur lui-même ou la biffure est-elle le fruit d'une suggestion externe mais interne à l'Ordre ?

⁸⁷ « ni me reprehendió, ni me exhortó, ni me amonestó, ni me dixo más palabras que éstas : — Yo os ruego, Pedro, que no seáis ingrato a quien tantas mercedes os ha hecho, como Dios N.S. Cosa maravillosa, que en aquel mismo punto que él dezía estas palabras, estava el mismo Señor que hablaba por él obrando en mí y labrando mi corazón de tal manera que, alumbrado con el resplandor de su luz y gracia, comencé a ver lo que antes no veía y a desear lo que antes aborrecía, y desde aquella hora hasta la presente quedó mi alma tan libre de aquella angustia y afán que tenía y de toda la inconsistencia y liviandad de corazón, que era la causa della, que después acá jamás he tenido rastro della [...] » (E. PORTILLO, *op. cit.*, p. 298).

⁸⁸ « Hizela [sa confession générale] llorando yo y llorando él, y más él que no yo [...] » (*ibid.*).

⁸⁹ Les jésuites entendent par « conversion » autant la conversion au catholicisme des gentils et des infidèles par le baptême, que les « retournements d'âme », les changements de vie opérés

que Ribadeneyra accorde aux « retournements d'âmes » opérés par Loyola et donc à la conversion du juif romain :

*Muchas vezes con muy pocas palabras sanava los coraçones de las personas que a él acudían tan enteramente, que parecía que les quitava como con la mano, no solamente la dolencia presente, sino que cortaba para siempre las rayzes y causas della*⁹⁰.

C'est cette conception de l'institut, fondée sur le charisme de son fondateur, instrument divin œuvrant à la conversion des âmes, qui a poussé Ribadeneyra à être l'un des plus ardents opposants aux statuts de pureté de sang.

Pedro de Ribadeneyra et l'opposition au statut de pureté de sang : la défense de l'esprit du Père et des Constitutions

C'est la cinquième Congrégation Générale, imposée en décembre 1592 par le Pape Clément VIII au Général Aquaviva, qui a adopté un statut de pureté de sang pour la Compagnie de Jésus⁹¹. L'opposition à ce statut a été vive dans l'Assistance d'Espagne⁹². La figure de proue de ce mouvement de contestation a été Pedro de Ribadeneyra⁹³. Le jésuite tolédan s'est en effet directement opposé

chez les Catholiques afin de les gagner au service de Dieu, tel que cela apparaît dans la première Semaine des *Exercices Spirituels*.

⁹⁰ *Ignatii Loyolae, Textus latinus et hispanus cum censuris, edidit Candidus de Dalmases S. I, op. cit., p. 817.*

⁹¹ Il s'agit du Décret 52 « *De genere* » (*Institutum Societatis Iesu*, Rome, MHSI, 1869, vol. I, p. 257) : les candidats d'ascendance juive ou musulmane « *de tiempo inmemorial* » sont déclarés inaptes à mener à bien les ministères propres à l'Ordre. Si un candidat Nouveau-Chrétien a été admis par erreur, celui-ci doit être exclu avant la profession. Il s'agit d'un « *impedimento no dispensable* » car le Général lui-même ne peut en dispenser. Il convient de remarquer ici que le décret n'a aucun caractère rétroactif : il ne concerne en aucun cas les jésuites ayant déjà fait leur profession.

⁹² Voir sur ce point F. de B. MEDINA, « Precursores de Vieira : Jesuitas andaluces y castellanos en favor de los cristianos nuevos », *op. cit.* Les autres jésuites espagnols qui se sont élevés contre le statut adopté par la Compagnie sont Diego de Guzmán, Girón de Alarcón, Luis de Santander, Nicolás de Almazán, etc.

⁹³ Sur la contestation du statut de pureté de sang par Pedro de Ribadeneyra, voir les articles d'E. REY et de F. de B. MEDINA cités *supra*. Voir aussi : Mario PRADES VILAR, « Pedro de Ribadeneyra escribe a Claudio Aquaviva. Un episodio de la polémica jesuita sobre los estatutos de pureza de sangre », *Ingenium. Revista electrónica de Pensamiento Moderna y metodología en Historia de las Ideas*, n°6, 2012, p. 125-145 et R. AMRAN, « Pedro de Rivadeneira y la oposición de los jesuitas a los estatutos de limpieza de sangre », in *Les jésuites dans le monde moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) : textes commentés et débats historiographiques, Travaux et Documents Hispaniques / TDH de l'ERHAC*, n°3, Université de Rouen, 2012. Le plus fervent contempteur du statut en Italie

au décret « *De genere* » à travers divers mémoires envoyés à Aquaviva ou aux pères réunis en Congrégation Générale⁹⁴.

Alors que le décret 52 touchait autant les *conversos* que les *moriscos*, Ribadeneyra, dans sa défense des Nouveaux-Chrétiens, n'a pris en compte que les premiers. Dans ses mémoriaux, le jésuite italien Possevino, de la même façon, ne développe que le cas des *conversos*. La prise en compte des *moriscos* est rare dans la controverse interne à l'Ordre concernant le statut de pureté de sang. Leur cas se rencontre dans le mémorial adressé par Diego de Guzmán à Ribadeneyra daté de 1605⁹⁵ dans lequel l'auteur, dont la carrière jésuite s'est déroulée en Andalousie, allègue l'exemple du père Albotodo, *morisco*⁹⁶. Cet exemple n'a pas été repris par Ribadeneyra⁹⁷.

a été Antonio Possevino. Il a tout d'abord demandé au Général Mercurian une « *lettera de unione* » en 1576, suite aux intrigues italo-portugaises lors de la troisième Congrégation Générale dirigées contre les Nouveaux-Chrétiens. Il a rédigé un second mémoire daté du 13 octobre 1598 contre l'adoption du décret « *De genere* », puis un troisième adressé au Pape en 1603. Sur l'opposition de Possevino au statut de pureté de sang, voir notamment R. A. MARYKS, *Jesuit Order...*, *op. cit.*, p. 160-182 ; T. M. COHEN, « Jesuits and News Christians... », *op. cit.*, p. 8-27 et « Nation, Lineage and Jesuit Unity in Antonio Possevino's Memorial to Everard Mercurian », in Centro inter-universitario da história da espiritualidade et Instituto de cultura portuguesa, éd., *A Companhia de Jesus na Península Ibérica nos sécs. XVI e XVII. Espiritualidade e cultura*, Porto, Universidade do Porto, 2004, vol. II, p. 543-561 ; E. COLOMBO, *op. cit.* ; John P. DONNELLY, « Antonio Possevino and Jesuits of Jewish Ancestry », *AHSI*, n°109, 1986, Rome, p. 3-31.

⁹⁴ Ces mémoires peuvent être consultés dans le deuxième volume des *Monumenta* dédié à Ribadeneyra (*Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*). Il s'agit d'un mémoire en espagnol daté de 1593 adressé à Aquaviva (p. 374-384), d'une lettre à ce même Préposé Général de 1597 et rédigée en espagnol (p. 189-193), d'un second mémoire, toujours en espagnol et encore une fois adressé au Général, de janvier 1608 (p. 241-247), et d'un mémoire en latin écrit pour les pères réunis lors de la Sixième Congrégation Générale qui reprend les mêmes arguments que le mémoire de 1593 (daté du 18 janvier 1608, p. 247-254).

⁹⁵ ARSI, 186e, f. 353r-358r.

⁹⁶ *Ibid.*, f. 356r-v.

⁹⁷ Est-ce à cause de l'origine judéo-converse de ce dernier ? D'une méconnaissance de la question morisque (Ribadeneyra a passé la plus grande partie de sa vie religieuse en Italie avant de retourner en Castille, et a résidé à la maison professe de Tolède puis au collège impérial de Madrid à partir de 1584) ? Est-ce parce qu'il répond directement aux Italiens et aux Portugais qui ne visent que les *conversos*, ou à Alonso Sánchez, mandé par Aquaviva à la cour de Philippe II en 1592 afin de tenter de résoudre le conflit juridictionnel entre l'Inquisition espagnole et la Compagnie et qui a assimilé les « mémoireistes » espagnols aux *conversos* ? Sur les jésuites et les morisques et les jésuites d'ascendance morisque, voir notamment : Youssef EL ALAOU, « Ignacio de las Casas, jesuita y morisco », *Sharq al-Andalus*, n°14-15, 1997-1998, p. 317-339, *Jésuites, Morisques et Indiens. Étude comparative des méthodes d'évangélisation de la Compagnie de Jésus d'après les traités de José de Acosta (1588) et d'Ignacio de las Casas (1605-1607)*, Honoré Champion, Collection Études et Essais sur la Renaissance, n° 65, Paris, 2006, « Jesuitas y moriscos

Si dans ses mémoires contre le décret, Possevino insiste sur le fait que les statuts de « *limpieza de sangre* » sont un instrument de discrimination sociale au sein même de la Compagnie⁹⁸, Ribadeneyra ignore ce point. Mais il ne manque pas de reprendre les arguments allégués par d'autres jésuites espagnols contre le statut de pureté de sang adopté par l'Ordre⁹⁹. Dans le mémorial de 1597 adressé à Aquaviva, le jésuite affirme recevoir de nombreuses lettres de ses coreligionnaires espagnols condamnant le décret¹⁰⁰. Il reprend les diverses raisons que ceux-ci lui ont présentées, chaque nouvel argument étant précédé de « *otros dirán que* ». D'une part, le décret 52 est inconstitutionnel en ce qu'il contrarie les vocations religieuses de certains ayant été appelés par Dieu pour servir dans la Compagnie et celle-ci ne peut plus choisir les sujets qu'elle juge être les plus aptes pour mener à bien ses ministères – les *Constitutions* insistent à plusieurs reprises sur l'importance qui doit être accordée à recruter les membres les plus à même de servir la Compagnie de Jésus « *ad maiorem Dei gloriam* ». D'autre part, le décret « *no es seguro en conciencia* » a été réprouvé par de nombreuses personnes de qualité, extérieures à l'Ordre (le Duc de Feria, l'Inquisiteur Quiroga, etc.). Ribadeneyra réinsère ici le débat interne à l'Ordre dans une perspective plus large : la remise en cause des statuts qui a eu lieu à la

(comentario al “Segundo remedio” de Ignacio de las Casas) », in *Les jésuites dans le monde moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) : textes commentés et débats historiographiques, Travaux et Documents Hispaniques / TDH* de l'ERIAIC, *op. cit.* ; « El jesuita Ignacio de las Casas y la defensa de la lengua árabe. Memorial al padre Cristóbal de los Cobos, provincial de Castilla (1607) », *Areas. Revista internacional de ciencias sociales*, n° 30, 2011, p. 11-28 ; « Morisques et Indiens dans la hiérarchie jésuite des civilisations : la Compagnie de Jésus et les minorités aux XVI^e-XVII^e siècles », in Marie-Catherine BARBAZZA et Carlos HEUTSCH, éd., *Familles, pouvoirs, solidarités. Domaine méditerranéen et hispano-américain (XV^e-XX^e siècles)*, E.T.I.L.A.L, Collection Actes 2, Université de Montpellier III, 2002, p. 185-201 ; F. de B. MEDINA, « La Compañía de Jesús y la minoría morisca (1545-1614) », *AHSI*, n°57, 1988, p. 3-136, Rosaura ÁLVAREZ RODRÍGUEZ, « La Casa de doctrina del Albaicín. Labor apostólica de la Compañía de Jesús con los moriscos », *Cuadernos de la Alhambra*, n°19-20, 1983-1984, p. 233-246 ; E. COLOMBO, *Convertire i mulsulmani. L'esperienza di un gesuita spagnolo dei Seicento*, Milan, Mondadori, 2007.

⁹⁸ Possevino subdivise les promoteurs jésuites du décret « *De genere* » en trois groupes, parmi lesquels se trouve celui des « *villanazzi* » qui provenaient d'un milieu social pauvre et rural et qui jalouaient les membres de l'Ordre jouissant d'un statut social plus élevé (Thomas M. COHEN, « Nation,... », *op. cit.*, p. 554-555).

⁹⁹ Voir F. de B. MEDINA, « Precursores de Vieira... », *op. cit.*

¹⁰⁰ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, *op. cit.*, p. 189-190 : « [...] que personas zelosas y santas y muy limpias de la misma Compañía, sobre este decreto con grande sentimiento me han escrito ».

fin du XVI^e siècle en Espagne, l'Inquisiteur Général lui-même y étant opposé. Par ailleurs, écrit Ribadeneyra, les familles n'oseront plus envoyer leurs enfants dans les collèges jésuites de peur que, si ceux-ci veulent entrer par la suite dans l'Ordre, l'enquête visant à prouver leur « *limpieza* » les déshonore, entraînant une véritable mort sociale. En outre, alors que la Compagnie reçoit des enfants d'hérétiques, elle refuse des candidats dont l'ascendance juive remonte parfois à plus de trois cents ans : Ribadeneyra semble ici reprocher à ses adversaires de considérer que le sacrement du baptême aurait une efficacité toute relative et fluctuante, etc.

Après avoir présenté ces différents arguments qui apparaissent chez la plupart des opposants aux statuts de pureté de sang¹⁰¹, Ribadeneyra replace le débat au sein de la polémique interne à la Compagnie de Jésus. En effet, il dénonce l'identification qui a été faite entre les « mémorialistes » et les judéo-convers : l'adoption du statut « *se hizo en mala conyuntura y arrebatadamente, quando los ánimos estaban exasperados contra algunos inquietos desta gente, sin tener en cuenta que eran más los perturbadores, que no tenían esta nota, que los notados* »¹⁰². La dissidence des « mémorialistes » n'est pas due à un vice qui proviendrait d'une ascendance juive supposée mais repose sur la responsabilité personnelle des jésuites impliqués. D'autre part, ce n'est pas la première fois que la Compagnie est attaquée par les siens : dans le mémorial de 1593, Ribadeneyra fait allusion à plusieurs « *borrascas* »¹⁰³ survenues sous les Généraux successifs. Lorsqu'il arrive au Généralat de Mercurian, il mentionne les manœuvres ourdies par certains pères italiens. Si le jésuite ne nomme personne, il s'agit des pères Giovanni Pietro Maffei (1538-1603), Achille Gagliardi (1539-1607) et Benedetto Giustiniani

¹⁰¹ Voir sur ce point A. A. SICROFF, *op. cit.*

¹⁰² *Ibid.*, p. 191. Cette remise en cause de l'identification des « mémoireistes » aux judéo-convers a été davantage développée par Ribadeneyra dans le mémoire de 1593 (*ibid.*, p. 378-380) : il va jusqu'à avancer que la mort d'Alonso Sánchez (survenue le 27 mai 1593, quelques mois avant la cinquième Congrégation Générale) est un châtement divin, le jésuite lui reprochant d'avoir défendu le décret lors de la Congrégation Provinciale de Tolède de 1593. Sur le poids que cette identification a eu dans la décision d'adopter le décret, voir E. REY, *op. cit.*, p. 193, 198-199 F. de B. MEDINA, « Precursores de Vieira... », *op. cit.*, p. 494-497.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 378-379. « *En todo tiempo a havido trabajo* » écrit Ribadeneyra (p. 379), reprenant ainsi le thème des « tribulations » comme mise à l'épreuve de la Compagnie par Dieu (explicité par l'auteur dans le *Tratado de las persecuciones*, inédit).

(1550-1622), menés par Palmio, alors Assistant d'Italie, et introduits auprès de Grégoire XIII par le père Toledo en 1578 pour lui remettre un mémorial critiquant le gouvernement de Mercurian et proposant une réforme de l'Ordre¹⁰⁴. Il ne nous semble pas anodin que Ribadeneyra cite ce complot, étant donné le rôle joué par certains jésuites italiens, notamment Palmio, dans le rejet progressif des Nouveaux-Chrétiens par l'Ordre, assimilés à des éléments exogènes et perturbateurs.

Cependant, les deux points névralgiques de la condamnation du décret « *De genere* » par Ribadeneyra ont été son inconstitutionnalité et le fait que le jésuite considère celui-ci comme une trahison envers l'esprit d'Ignace de Loyola¹⁰⁵.

Le premier motif donné par Ribadeneyra dans le mémorial de 1593 est que la non-admission des Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie « *es contra nuestras constituciones, las quales no excluyen a los tales, ni ponen por impedimento esencial ni aun secundario ser de tal o tal generación* ». ¹⁰⁶ L'ascendance juive ou musulmane du candidat à l'entrée dans la Compagnie de Jésus ne fait pas partie des empêchements stipulés dans les textes législatifs de l'Ordre¹⁰⁷. Ribadeneyra

¹⁰⁴ Voir sur ce point E. JIMÉNEZ PABLO, *La Compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 214-216.

¹⁰⁵ Ces deux points se retrouvent chez tous les jésuites ayant critiqué le statut, autant chez les jésuites espagnols que chez l'Italien Possevino.

¹⁰⁶ Il convient de rappeler ici le titre complet du mémoire de 1593 de Ribadeneyra : « *Las razones que se me ofrecen para no hazer novedad en el admitir gente en la Compañía* » et de se souvenir que tout ce qui est « *nuevo* » est valorisé négativement au Siècle d'Or en ce qu'il ne repose sur aucune base juridique préalable. Aquaviva avait chargé le jésuite Francisco Suárez de défendre le statut de pureté de sang de la Compagnie d'un point de vue juridique. Voir sur ce point Joseph A. MUNITIZ, « Francisco Suárez and the exclusion of men of Jewish or Moorish descent from the Society of Jesus » *AHSI*, n°73, 2004, p. 327-340.

¹⁰⁷ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 374. Sur la non-exclusion des Nouveaux-Chrétiens dans les *Constitutions* et l'*Examen*, voir F. de B. MEDINA, « Ignacio de Loyola y los judíos », *op. cit.*, p. 55-57 ; « Ignacio de Loyola y la "limpieza de sangre" », *op. cit.*, p. 594-598, ou encore E. REY, *op. cit.*, p. 181. Comme le souligne le père Medina (« Ignacio de Loyola y la "limpieza de sangre" », *op. cit.*, p. 597), la question figurant dans l'*Examen* concernant l'ascendance du candidat (« S'il descend de chrétiens de vieille souche ou de chrétiens récents », I. de LOYOLA, *Écrits*, *op. cit.*, p. 403), comme les autres questions du chapitre 3 (« Quelques questions à poser pour mieux connaître celui qui veut entrer dans la Compagnie » (*ibid.*), servait au supérieur à mieux connaître ses subordonnés et à utiliser les forces dont il disposait au mieux. Si les préjugés contre l'ascendance nouvelle-chrétienne d'un candidat pouvaient représenter un obstacle aux ministères de la Compagnie dans l'Assistance d'Espagne, il convenait d'envoyer la nouvelle recrue dans une autre Assistance (les jésuites nouveaux-chrétiens espagnols étaient le plus souvent envoyés à Rome). Néanmoins, comme le remarque Pierre-Antoine Fabre dans ses annotations aux *Constitutions* (*ibid.*, p. 403) :

réprouve le décret « *por ser contra el uso y plática de toda la Compañía hasta ahora* »¹⁰⁸ et, à travers divers exemples dont il a été le témoin direct — reprenant ainsi l'un des principaux ressorts de son écriture hagiographique —, le jésuite va s'efforcer de démontrer que le statut de pureté de sang est une trahison envers l'esprit du Père qu'ont toujours suivi, pour la plus grande gloire de Dieu, ses successeurs¹⁰⁹.

Le premier mémorial de 1593 se présente en effet comme un véritable procès, dans lequel Ribadeneyra fait intervenir des témoins et apporte des preuves. Loyola s'est toujours opposé à Antonio Araoz qui avait insisté à de nombreuses reprises pour que l'Ordre acquière un statut. Ribadeneyra affirme qu'il a lui-même remis les lettres d'Araoz et les réponses de Loyola à Jérôme Nadal, envoyé par Laínez comme *Visitador* en Espagne : il serait aisé de les retrouver dans les archives de l'Ordre. Ainsi, à son témoignage, Ribadeneyra ajoute des preuves tangibles. Puis il recourt à un certain pathos, écrivant que « *con lágrimas en los ojos* », Loyola aurait dit avoir souhaité être juif afin de « *ser pariente de Christo según la carne* »¹¹⁰. L'opposition la plus violente, selon le jésuite, a été celle de Diego Laínez¹¹¹. Laínez, selon les paroles que lui prête Ribadeneyra, qui « retranscrit » une diatribe du second Préposé Général contre les statuts¹¹²,

« Le nombre de conversions forcées de juifs et de musulmans espagnols éclaire les raisons de cette question, qui risque toutefois, outre qu'elle privilégie de fait le contexte espagnol, de dévaluer implicitement la solidité de ces conversions : d'où, parmi les *Observata patrum* de 1551-1552, un doute sur l'opportunité de la question, d'abord supprimée puis remplacée de la main d'Ignace dans le texte B ». Sur la dévaluation implicite de la solidité de la conversion des Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie, voir l'article du même auteur : « La conversion infinie des *conversos*. Des "nouveaux-chrétiens" dans la Compagnie de Jésus au 16^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°4, 1999, p. 875-893. La question portant sur l'ascendance du candidat a été utilisée, par les jésuites promouvant le décret de pureté de sang, comme une preuve qu'Ignace de Loyola voulait discriminer les Nouveaux-Chrétiens. C'est un des arguments allégués par Benedetto Palmio dans le mémoire édité par Maryks (« The Jesuit Order... », *AHSI, op. cit.*, p. 383).

¹⁰⁸ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 377.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 374-377.

¹¹⁰ Or, comme le remarque Pierre-Antoine Fabre (*op. cit.*, p. 889) : « plus encore, Ignace lui-même ne regrettait-il pas, dit-on, de ne pas être juif, pour tenir du Christ et de sa mère une parenté charnelle ? Il reste qu'il ne l'était pas, dit-il également dans le même temps ».

¹¹¹ Diego Laínez était lui-même d'origine judéo-converse et son élection en 1558 avait fortement déplu autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Compagnie.

¹¹² *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 375-377.

s'est opposé, comme saint Paul, à la distinction faite entre les juifs et les gentils. À cet argument théologique, il ajoute que les statuts de pureté de sang ne sont que l'expression de préjugés propres à la société espagnole du temps. D'après Ribadeneyra, Laínez aurait été jusqu'à taxer les statuts de « *humor y error nacional* »¹¹³, d'une « *nota según las imaginaciones* »¹¹⁴, de « *vanas opiniones y errores y pasiones contrarias del mundo, que los que por no desplacer al mundo, se configuran a él, y por placerle y yr adelante dél la cabeça descubierta, afligen los inocentes, y ciérranles de su parte los ordinarios caminos de la perfection y paz evangélica* »¹¹⁵. Selon le second Préposé Général, les statuts ne sont qu'une lubie espagnole, et là où les préjugés de « *raza* » sont forts, il convient de suivre le précepte de prudence du fondateur et d'envoyer les sujets judéo-convers à Rome. Enfin, le Général Borgia, qui avant de renoncer au monde avait servi les monarques espagnols, était bien au fait des préjugés contre les *conversos*, et Ribadeneyra affirme que « *fue aún más fácil en recibir a esta gente que los Padres Maestro Ignacio y Maestro Laínez* »¹¹⁶. L'auteur termine d'argumenter sur ce point en affirmant que le décret est « *contra el parecer del mismo Padre N. Claudio Aquaviva* »¹¹⁷.

¹¹³ *Ibid.*, p. 376.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 377.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 376.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 377.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 378-379. Dans *The Jesuit Order...* (*op. cit.*, p. 188), Maryks écrit à propos du passage cité : « *this statement was probably a kind of captatio benevolentiae trick, aimed — as we have seen it already in the first memorial by Possevino in respect to Mercurian — at persuading the addressee to change the policy, so that his authority be not jeopardized* ». Or, rien n'est moins sûr. En effet, voici ce que stipule Aquaviva dans une instruction secrète envoyée aux Provinciaux espagnols le 18 avril 1590 (ARSI Inst.184 II, f. 346r-v) : certaines « *personas graves* » se plaignent de ce que la Compagnie reçoive des « *confesos* ». Aquaviva remarque que cela a toujours été le cas, mais les plaintes se font de plus en plus vives : il faut donc faire preuve de prudence. Les mesures qui vont être annoncées ne concernent en aucun cas ceux qui sont déjà admis : aucune différence ne doit être faite entre un jésuite judéo-convers et un jésuite « *limpio* », si ce n'est de ne pas leur donner de charges de supérieurs là où l'Inquisition serait très active. Ce qui prévaut est l'accommodation aux circonstances, comme le préconisait Loyola. Néanmoins, il faut redoubler de prudence : si Aquaviva souligne que « *no hemos juzgado por cosa conveniente el prohibir universalmente que de qualquier manera que tal defecto les toque no se puedan recibir* », « *en ninguna manera se reciban los que tuvieran nota clara y que desconvenga de manera que comúnmente en el concepto de los de fuera sean tenidos y notados por tales* ». S'il s'agit de personnes « *que tuviesen poca nota o de lejos* », ou de nobles dont la famille est employée par le Roi ou ses ministres, il faut les recevoir. Aquaviva termine par ces mots : « *Esto nos ha parecido ser necesario pues que se vee q a la edificación y autoridad de nuestros ministerios y buen crédito de la Compañía conviene q se condescienda con la opinión de personas q no solo son tan principales mas juntamente tienen mano en el gobierno, q no sin causa la bendita memoria de N.P. Ignatio aviso q se les preguntasse deste punto, para q entendidas*

Ribadeneyra se présente dans ses différents mémoriaux comme celui qui est le plus à même de défendre l'esprit de Loyola et de ses successeurs : « *Y esto me toca a mí el dezirlo, porque como he dicho, no ay otro que lo pueda dezir; y porque, si no lo dixesse, temo que Dios nuestro Señor y nuestro bienaventurado Padre me pedirán cuenta dello* »¹¹⁸ écrit-il dans la lettre adressée à Aquaviva en 1597. Cette lettre apparaît comme le testament du jésuite. Ribadeneyra étant à la fin de sa vie et prêt à mourir dit-il, sa condamnation du statut ne se fonde pas sur des considérations humaines et terrestres mais est guidée « *por el puro amor de Dios y bien de la Compañía y el querer ser hasta la muerte hijo de nuestro bienaventurado Padre Ignacio, pues le escribía al punto que iba a dar cuenta a Dios* »¹¹⁹. Il avait tout d'abord pensé garder cette lettre scellée, celle-ci ne devant être ouverte qu'à sa mort, mais craignant que cette échéance ne tarde, et voyant les perturbations internes occasionnées par le statut « *De genere* », il pense être de son devoir d'écrire à

todas las circunstancias, se pudiese hazer la consideración q conviene a mayor gloria Divina. Aunque por otra parte sabemos q Dios N.S. no limita la comunicaci3n de sus gracias y virtudes a sangre o a linajes, sed tribuit omnibus abundanter » (c'est nous qui soulignons). Il faudrait ainsi ne pas prendre pour une simple figure rhétorique la défense d'Aquaviva face aux mémoires qu'il reçoit en provenance d'Espagne, alléguant que le décret est licite et ne peut être modifié en ce qu'il a été voté par la Congrégation Générale et qu'il ne peut rien faire. La première fois qu'il répond à Ribadeneyra sur le sujet en 1600, soit sept ans après que le jésuite espagnol lui a transmis son premier mémoire par l'intermédiaire de Francisco de Porres, le Général soutient qu'il s'est opposé à l'adoption du décret : « *V.R. habra entendido las dificultades que yo tuve y propuse para evitar este particular, como pueden testificar los que se hallaron presentes, bien podra creer que por todas vias y maneras buscare medios para consolar a los que lo piden, y estoy con deseos de los que con esa provincia han apuntado y trae el Procurador della, y cada dia le estamos esperando, para si podemos encontrar con algun medio que quadre a lo que se pretende* » (ARSI, Tolet. 6 I, f. 3r.). En effet, suite à la Congrégation des Procureurs de 1600, durant laquelle le procureur Nicolás de Almazán lui a remis un mémoire contre le décret au nom de la Province de Tolède (ARSI, Inst.184 I, f. 285r-286v), le Général propose à ses Assistants de limiter les enquêtes de pureté de sang à quatre générations : ceux-ci refusent catégoriquement (F. de B. MEDINA, « Precursores de Vieira... », *op. cit.*, p. 510). D'autre part, en réponse au mémoire de Diego de Guzmán précédemment cité, Aquaviva écrit au même Guzmán le 10 avril 1605 : « *ni esta en mi mano la abrogacion, ni su Sd viene en ello* » (ARSI, Baetica 3 II, f. 763). Sur le rôle du Pape dans l'adoption du décret, voir *infra*.

¹¹⁸ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 193. Ce passage renvoie à un passage de la préface au lecteur du *Tratado en el qual se da raz3n del Instituto de la religi3n de la Compañía de Jesús* (Madrid, Colegio de la Compañía de Jesús, 1605), dédié aux seuls jésuites « *como cosa propia nuestra, y doméstica y para solos nosotros* » : « *Y he tomado yo este trabajo más que otro, por parecerme que me corría más obligaci3n : assi por ser el más antiguo que ay agora en toda la universal Compañía [...] y por averme criado desde niño a los pechos de nuestro bienaventurado padre y aver sido el primero que le sirvió en escribirle, quando comenzó la traza de nuestras Constituciones : como, porque ya ha cincuenta anos, que el santo Padre me embió a los Estados de Flandes, para que declarasse a los nuestros nuestro Instituto, y me dio la patente que yo tengo, en que dize, que me embía para esto como a persona que sabía su mente* ».

¹¹⁹ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 190.

Aquaviva pour l'enjoindre à abolir le décret 52¹²⁰. Ce qu'il propose au Général est un véritable examen de conscience et il va jusqu'à le menacer en recourant au jugement de Dieu :

*Ésta es ser el decreto contrarísimo al espíritu, juicio y sentimiento de nuestro santo Padre Ignacio en tanto grado que juzgo delante del Señor que me ha de juzgar, que temo no ha de reconocer por hijos a todos los que anduvieren en él y persuadieron a los otros que se estableciesse, ni a los que, sabiendo y creyendo esto y pudiendo, no lo remedian*¹²¹.

D'autre part, le décret est la porte ouverte à d'autres modifications des *Constitutions*¹²². L'adoption d'un statut de pureté de sang menace de dénaturer l'institut et de porter préjudice au but visé par celui-ci, inspiré par Dieu à Loyola. La question de l'inspiration divine de l'institut (qui le rend donc

¹²⁰ Ribadeneyra concède cependant (lettre à Aquaviva de janvier 1606) qu'une exception pourrait être faite pour le Portugal : « *Bien creo que los Padres de Portugal por justos respectos hallarán dificultad en deshazer el decreto ; porque quizá a su provincia conviene guardarle ; mas yo juzgo que se puede guardar, si conviene, sin decreto, por providencia y orden del general; el qual, mirando lo que está bien a cada provincia de España, puede estrechar o alargar más o menos la mano en el recibir* » (*ibid.*, p. 242). Sur les pratiques judaïsantes des marranes portugais, voir A. DOMÍNGUEZ ORTIZ, *Los judeoconversos en España y América*, *op. cit.*, p. 61-77 et Nathan WACHTEL, *La foi du souvenir. Labyrinthes marranes*, Paris, Seuil, 2001.

¹²¹ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 192.

¹²² « *Pero entre ellas es una y no de pequeña consideración, que si se mellasse y se desportillasse una vez nuestro Instituto en cosa tan sustancial y de tanta importancia, y se hiziesse decreto tan contrario al spiritu de nuestros santos Padres Ignacio, Lainez y Francisco, y contra el uso de la Compañía, con el qual por la misericordia de Dios ella ha tanto floresçido; queda abierta la puerta para enflaquecer y tocar todas las demás cosas sustanciales del mismo Instituto; porque es cierto que no ay ninguna (exçeptuando las que son esenciales y contra nuestros Votos) que sea tan sustancial, como ésta, porque ésta toca a la paz, a la unión, a la charidad, que es la vida y el alma de la religión y el fin y blanco della; y el dilatarse las profesiones, el poder despedir, el ser general perpetuo o ad tempus, el hazer los superiores por su mano y no por elección de los súbditos, y otras cosas semejantes; son medios que se toman para conseguir mejor este fin; y assi tanto mas cuydado se debe poner en guardarle y defenderle que en las otras cosas que no son tan sustanciales, quanto importa más el fin que los medios* » (*ibid.*, p. 383-384). Cette ligne argumentative a été reprise par Ribadeneyra dans la préface au lecteur du *Tratado en el qual se da razón del Instituto de la religión de la Compañía de Jesús* (*op. cit.*), dans lequel l'auteur explique l'origine et le but de certaines spécificités de l'institut attaquées à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Ordre (vœux, généralat à vie, absence de règle quant aux pénitences, etc.). La justification ultime du jésuite, outre que ces usages étaient déjà pratiqués par l'Église primitive, est qu'ils sont nécessaires à la fin pour laquelle Dieu a institué la Compagnie de Jésus : « [...] *el fin de la Compañía es ayudar a defender la Fe contra los Hereges, y a dilatarla entre los Gentiles, y a reformar las vidas de los Christianos y encaminarlos para el cielo : y esto con tantos, y tan varios è importantes ministerios como se cuentan en las bulas* ».

intouchable) a été remise en cause dès les débuts de la Compagnie¹²³. Dans la lettre écrite à Aquaviva en janvier 1608, avant la sixième Congrégation Générale, Ribadeneyra, après avoir une nouvelle fois vilipendé le décret « *De genere* », va jusqu'à proposer à la Congrégation Générale d'en adopter un nouveau afin de punir ceux qui contestent l'inspiration divine de l'institut et souhaitent ainsi le modifier :

*Con esto [la révocation du décret 52] se podrá más fácilmente cerrar la puerta a las novedades y disparates de algunos contra el Instituto de la Compañía, confirmando la congregación general todas las cosas sustanciales dél, y declarando que lo que discrepare, es contrario al espíritu de N.B. Padre, y como tal se deve desechar y condenar, y tener por miembros contaminados a los que tuvieran tales opiniones; que cierto, veo algunos tan engañados, que me parece se debe hazer alguna demostración o reprehensión, con decreto particular, para que ellos se reporten y entiendan que nuestro Instituto no es invención de Ignacio, sino don venido del cielo, y que el Señor se le dio para nuestro bien y de toda la iglesia*¹²⁴.

Remarquons ici le renversement opéré par Ribadeneyra : les membres contaminés du Corps ne sont plus les *conversos* (tel que cela apparaissait dans les écrits de Palmio ou de Rodrigues par exemple) mais ceux qui promeuvent le statut, source de divisions internes. L'unité du Corps de la Compagnie — l'unité entre la « Tête » et les « membres » et celle des « membres » entre eux —, est l'un des principes recteurs des *Constitutions*¹²⁵. Les membres de cet Ordre

¹²³ Notamment par Nicolás de Bobadilla (1509-1590) et Simón Rodrigues. Voir sur ce point M. CATTO, *op. cit.*, p. 22-39. L'inspiration divine des *Constitutions* était remise en question, les deux hommes défendant une élaboration collective (par les premiers compagnons) de ces dernières. Loyola était considéré comme « *primus inter pares* » (*ibid.*, p. 26). Bobadilla a condamné auprès de Paul IV le « *labyrinthus confusissimus* » des *Constitutions*, le despotisme de Loyola, soutenu par Polanco, Laínez et Nadal. Il souhaitait une réforme de l'Ordre et « *proponeva la stesura di una Regola, alla stregua di tutti gli altri ordini religiosi* » (*ibid.*, p. 33-34).

¹²⁴ *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol II, *op. cit.*, p. 243-244. C'est nous qui soulignons

¹²⁵ *Constitutions*, Huitième partie : « De tout ce qui peut maintenir l'union mutuelle des membres séparés avec le chef et entre eux ». Voir en particulier le premier chapitre : « De ce qui sert à l'union des cœurs ».

missionnaire, soumis à la dispersion spatiale, doivent rechercher ce qui contribue à l'union des cœurs afin de conserver et de gouverner la Compagnie et de mener à bien la mission que Dieu a confiée à cette dernière. C'est parce que les supérieurs et leurs subordonnés seront unis entre eux que l'amour divin pourra se transmettre de la « Tête » aux « membres » et que ceux-ci pourront à leur tour œuvrer dans leurs ministères « *ad maiorem Dei gloriam* ». ¹²⁶ Le statut de pureté de sang — source de divisions — remet donc en cause la fin dernière pour laquelle la Compagnie de Jésus a été instituée par Dieu et est donc contraire à l'esprit insufflé par ce dernier au fondateur de l'Ordre.

Ce que reproche aussi Ribadeneyra à Aquaviva, c'est de vouloir "décanoniser" l'institut, alors que la cinquième Congrégation Générale a adopté le décret 71 ouvrant la cause de la canonisation d'Ignace de Loyola : « *Y pareceme cosa gravíssima que, al mismo tiempo que por una parte magnificamos el espíritu de nuestro santo Padre, y procuramos que sea canonizado y reverenciado de toda la Iglesia, por otra hagamos todo lo contrario de lo que él nos enseñó con obras y palabras* » ¹²⁷. C'est Ribadeneyra lui-même qui avait proposé l'ouverture de la cause de la canonisation du fondateur à la cinquième Congrégation Générale. Dans une lettre adressée aux pères réunis lors de cette Congrégation extraordinaire et à Claude Aquaviva, Ribadeneyra sollicite deux choses intrinsèquement liées. Il convient tout d'abord, dit-il, de demander au Pape d'ouvrir la cause de la

¹²⁶ Dans le *De Rege et Regis Institutione* (1599), le jésuite espagnol Juan de Mariana étudie les divisions produites dans la société espagnole par les statuts de pureté de sang. Au livre III, chapitre IV « *De los honores y premios en general* », Mariana analyse la situation des *conversos* dans la Monarchie hispanique à partir de deux points de vue : « l'injustice dont ils sont victimes en raison de l'existence des statuts de pureté de sang, et la tyrannie, c'est-à-dire ce que l'exclusion présuppose du point de vue politique. [...] La division des citoyens en différents statuts en fonction de leur origine religieuse introduit, au sein de l'État, une rupture du pacte politique qui unit le prince à l'ensemble de ses sujets, aussi divers soient-ils, orientant l'exercice du pouvoir vers la tyrannie » (Marie-Lucie COPETE, « La fidélité dans le *De Rege et Regis Institutione* (1599) de Juan de Mariana », in R. AMRAM, coord., *Les minorités face au poids de la fidélité dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Indigo, 2013, p. 145-156.

¹²⁷ *Ibid.*

canonisation du fondateur. Puis il enjoint ses coreligionnaires à ne pas modifier l'institut, d'inspiration divine¹²⁸.

Ribadeneyra était bien conscient que l'adoption d'un statut de pureté de sang par la Compagnie était la dernière étape de la déshispanisation de l'Ordre, de la redéfinition de son identité, en ce qu'il visait de fait les jésuites espagnols qui n'étaient pas directement soumis à la hiérarchie romaine (présentés par les promoteurs du décret comme des éléments perturbateurs, des « mémorialistes » tous touchés par la « *mácula* » infamante d'une ascendance juive). Ainsi, en même temps que la cinquième Congrégation Générale faisait peser sur tout jésuite espagnol le soupçon d'une incapacité à servir la Compagnie, celle-ci décidait de forger une nouvelle image du Père fondateur.

Comme le souligne Michel de Certeau, la politique de Claude Aquaviva a consisté en la construction d'une frontière et d'un lieu intérieur grâce à deux moyens : la mise au point d'une image officielle du fondateur et la promotion d'une littérature interne, « c'est-à-dire un portrait du Père et un langage de famille »¹²⁹. La représentation du fondateur reflète la définition que l'Ordre se donne de lui-même et son rapport aux origines, définition de l'Ordre et rapport aux origines alors débattus au sein de la Compagnie. La mise à l'écart progressive de Ribadeneyra du procès de canonisation de Loyola est sur ce point symptomatique.

Ribadeneyra avait été chargé, dans un premier temps, de mener à bien les différentes démarches concernant le procès de canonisation de Loyola en Espagne. Dans une lettre à Claude Aquaviva datée du 12 août 1595, il demande « [...] *que señale V.P. acá en España una persona que tenga sus vezes para todo lo que fuere menester en este negocio* »¹³⁰. Il conseille aussi au Général d'écrire à tous les Provinciaux européens afin que ceux-ci signalent « *qualquier cosa que supieren y*

¹²⁸ *Ibid.*, p. 172. Ribadeneyra insiste sur l'union et la charité qui doivent régner entre les membres de l'Ordre, et renvoie pour ce faire aux parties 8 et 10 des *Constitutions*, puis condamne les « *diversitatem spiritus, notionum discrimen, sanguinis distinctionem* ».

¹²⁹ Michel DE CERTEAU, *Le lieu de l'autre*, op. cit., p. 163.

¹³⁰ *Scripta de Sancto Ignatio de Loyola Societatis Iesu fundatore, tomus secundus*, Madrid, MHSI, 1918, p. 260.

tocare a la sanctidad o milagros de nuestro Padre [...] para que, siendo cosa de sustancia, se pueda averiguar y tomar por testimonio, y no siéndolo, se dexé »¹³¹.

Aquaviva concède à Ribadeneyra la direction des différentes démarches dans sa réponse du 25 septembre 1595 :

*Para lo de allá ninguna persona será más a propósito que V.R. Yo escribo a los provinciales, como en la suya me dize, que avisen a los nuestros, para que quien algo supiere tocante a esta materia, lo manifieste. A V.R. tocará solicitar esto, y en las ocurrencias como dize, dar de mi parte el orden que le pareciere convenir; que yo en esto le doy mis vezes [...]*¹³².

Ribadeneyra s'était donc vu confier par Aquaviva la responsabilité d'opérer un choix entre les évènements qui relèvent du miracle et les autres, de forger une image du fondateur conforme à celle d'un saint. Si le processus d'élaboration d'une telle image a été extrêmement complexe au sein-même de la Compagnie en proie aux déchirements politiques, spirituels et nationaux, il l'a été encore davantage après l'ouverture de la cause de canonisation de Loyola. La sanctification d'Ignace ne répondait pas à la seule volonté de l'Ordre mais se trouvait au croisement d'intérêts divergents reflétant la complexité des rapports de force à l'œuvre sur l'échiquier européen du temps, notamment entre Rome, Madrid et Paris¹³³. Comme le souligne Miguel Gotor, le procès de canonisation

¹³¹ *Ibid.*, p. 261. Pedro de Ribadeneyra, grâce au statut qui était le sien dans l'Assistance d'Espagne, et surtout grâce aux relations étroites qu'il entretenait avec certaines personnalités influentes de la Monarchie hispanique ayant soutenu la cause de Loyola auprès du Pape – voir sur ce point l'ouvrage du jésuite : *Relación de lo que ha sucedido en el negocio de la Canonización del bienaventurado Padre Ignacio de Loyola* (Madrid, 1609) – et à sa longue amitié avec l'Inquisiteur Général Quiroga, était, dans un premier temps, indispensable à Claude Aquaviva.

¹³² *Ibid.*, p. 260.

¹³³ Le procès de canonisation de Loyola s'ouvre peu de temps avant l'absolution d'Henri IV par Clément VIII, événement qui a interrompu la cause pendant quelque temps. Le monarque français a soutenu la canonisation de François Xavier et d'Ignace de Loyola, tous deux étant Navarrais (voir Maria Antonietta VISCEGLIA, « Convergencias y conflictos : la monarquía católica y la Santa Sede (siglos XV-XVIII) », *Studia historica. Historia moderna*, n°26, 2004, p. 155-190, ici 182). Suite à leur expulsion du Royaume français en 1594, les jésuites se voient à nouveau autorisés à entrer en France par l'Édit de Rouen de 1603. En contrepartie, ceux-ci doivent jurer fidélité au Roi : Henri IV était bien conscient qu'il pouvait utiliser l'Ordre ignacien comme un instrument pour lutter contre la Monarchie espagnole. Voir Eric NELSON, *The Jesuits and the Monarchy, Catholic Reform and Political Authority in France (1590-1615)*, Rome, IHSI, 2005 et Miguel

de Loyola peut permettre de mesurer les antagonismes existant entre les jésuites espagnols « *borgianos* », dont la tête de file était Ribadeneyra, et les jésuites italiens liés à Aquaviva¹³⁴. Si, comme l'écrit Ribadeneyra dans la *Vie* de Loyola, le seul miracle d'Ignace est d'avoir fondé la Compagnie, l'attention du lecteur est portée sur le charisme personnel du fondateur.

Rome souhaitait enrichir cette *Vie* de miracles afin de normaliser la Compagnie, à travers une spiritualité plus active et plus pratique. L'étude de l'aventure éditoriale du cinquième livre de la *Vie* de Loyola écrite par Ribadeneyra permet d'étudier les dissensions présentes entre les branches espagnole et italienne de l'Ordre¹³⁵. En 1596, Ribadeneyra avait publié anonymement le cinquième livre de la *Vie* de Loyola avec les vertus de Laínez et de Borgia¹³⁶ : cette insistance sur les vertus des trois premiers Préposés Généraux espagnols mettait en exergue un Ordre — originairement espagnol donc —, fondé sur le charisme intérieur de ses supérieurs, guidé par la règle de la charité, ce qui contrastait fortement avec la conception romaine du miracle comme manifestation extérieure de la sainteté. Néanmoins, Ribadeneyra a été contraint d'enrichir la *Vie* de Loyola de miracles dans la version abrégée publiée en 1601 dans la deuxième partie de son *Flos Sanctorum*¹³⁷. Miguel Gotor remarque que les versions postérieures complètes de la *Vie* de Loyola ne sont plus divisées en livres afin de dissimuler la disparition du cinquième livre qui postulait

GOTOR, « París bien vale una misa : herejía, conflicto político y propaganda en la corte de Roma en los años de la conversión de Enrique IV », in José MARTÍNEZ MILLÁN, Manuel RIVERO RODRÍGUEZ et Gijns VERSTEEGEN, coord., *La Corte en Europa : política y religión (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Polifemo, 2012, vol. III, p. 1525-1543.

¹³⁴ M. GOTOR, *I beati del Papa. Santità, Inquisizione e obbedienza in età moderna*, Florence, Leo S. Olschki, 2002, et « Hagiografía y censura libraria : el quinto capítulo sobre los milagros de la *Vida* de Ignacio de Loyola de Pedro de Ribadeneyra entre corte de reyes y obediencia romana », *op. cit.*

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *El libro quinto de la Vida del Padre Ignacio de Loyola fundador de la Compañía de Jesús. En el qual se trata de sus particulares virtudes. Añadióse un capítulo de las virtudes del P. Diego Laynez y el quarto libro de las virtudes del P. Francisco de Borja*, Madrid, en la imprenta Real por Juan Flamenco, 1596.

¹³⁷ *Segunda parte del Flos Sanctorum o libro de las vidas de los santos. En el qual se contiene las vidas de todos los Santos de que reza la Yglesia Romana en los seis postreros meses del Año. Dirigida a la Reyna de España D. Margarita de Austria, nuestra Señora. Al cabo se pone la Vita del Bienaventurado P. Ignacio de Loyola Fundador de la Compañía de Jesús*, Madrid, por Luis Sánchez, 1601.

l'existence d'un saint sans miracles¹³⁸. Cependant, Ribadeneyra a fait preuve d'une certaine résistance face à ces velléités romaines et italiennes : il renvoie dans la préface du *Flos Sanctorum* à l'édition de 1572 qui présente un saint charismatique dépourvu de la moindre manifestation extraordinaire. Mais cette résistance s'est avérée vaine face aux exigences romaines, autant papales que jésuites, de redéfinir l'identité de l'Ordre et d'amoindrir le poids des Espagnols au sein de la Compagnie de Jésus.

Le Général a finalement décidé d'écarter Ribadeneyra du procès de canonisation de Loyola. En février 1606, Aquaviva nomme le jésuite italien Virgilio Cepari afin d'assister Ribadeneyra dans la bonne marche du procès. Le mois suivant, le Procureur Général jésuite, Lorenzo Paoli, enjoint Ribadeneyra de révoquer les ordres donnés au nom du Général pour prétendument éviter toute discordance entre le pôle romain et pôle espagnol. Comme le souligne Miguel Gotor :

Al margen de las fórmulas de circunstancia se trataba de desautorizar a Ribadeneyra en la gestión del negocio ignaciano, a fin de que fuese confiado al exclusivo control del "bando" romano que condujo a conclusión el proceso en 1609, cuando Pablo V proclamó beato al fundador de la Compañía de Jesús¹³⁹.

Conclusions

L'adoption d'un statut de pureté de sang par la Compagnie de Jésus a donc été la dernière étape de la redéfinition de l'identité de l'Ordre ignacien. Les jésuites « *borgianos* » ont été éloignés définitivement du processus de consolidation de l'identité de l'Ordre. Cette évolution du poids des Espagnols au sein de la Compagnie — ils ont été directement visés par le statut de pureté de

¹³⁸ M. GOTOR, « Hagiografía y censura literaria... », *op. cit.*, p. 1018-1021. De plus, l'auteur souligne que si la *Vida* de Ribadeneyra a toujours été beaucoup lue en Espagne, sur la scène européenne, la *Vie* écrite par le jésuite espagnol est remplacée par celle de l'Italien Maffei qui, selon Michel de Certeau, propose un portrait de Loyola plus gouvernemental et appelle une fidélité « plus institutionnelle mais aussi plus technique » (*Le lieu de l'autre, op. cit.*, p. 163).

¹³⁹ « Hagiografía y censura literaria... », *op. cit.*, p. 1015.

sang, puis mis à l'écart des décisions prises par leur hiérarchie romaine a coïncidé avec la perte d'influence de la Monarchie hispanique sur la scène européenne à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, perte d'influence due en grande partie à Clément VIII.

Le rôle de ce pape dans l'adoption d'un statut de pureté de sang au sein de la Compagnie de Jésus, dont la mise en application a considérablement réduit le poids des Espagnols dans l'Ordre, est à prendre en considération. Si José Martínez Millán¹⁴⁰ ou Esther Jiménez Pablo¹⁴¹ considèrent que l'adoption d'un statut de pureté de sang a été une concession faite à la Monarchie hispanique et en particulier au parti « castellaniste » et à l'Inquisition, le rôle du Pape Clément VIII qui a imposé la cinquième Congrégation Générale à Aquaviva n'est pas à négliger dans l'adoption du décret « *De genere* ». Francisco Borja de Medina souligne le caractère « anachronique » du décret dans la Monarchie hispanique : « *En efecto, el estatuto de limpieza inmemorial sin posibilidad de dispensa, decretado en la Congregación General, llegaba tarde. En ese tiempo, los excesos en la práctica de los estatutos habían llevado a procurar una limitación* »¹⁴². De fait, depuis 1580, le sujet de la limitation des statuts avait été traité par le Conseil de la Suprême ; à partir de 1596, Philippe II avait établi une junte *ad hoc*. Le père Medina mentionne le « *Discurso* » d'Agustín Salucio remis aux Cortès réunies en 1599. Celles-ci votent le 11 février 1600 un mémorial au Roi conseillant la mise en application des recommandations proposées par le dominicain. Le nouvel Inquisiteur Général, Hernando Niño de Guevara, donne un avis favorable au discours en août 1600 et accompagne sa censure d'une consultation du Conseil de l'inquisition au Roi demandant l'abolition ou la modération des statuts de pureté de sang. Aquaviva répond d'ailleurs le 11 novembre 1599 au père Quesada, alors Provincial d'Andalousie, « *Por acá hemos entendido que su Magestad trata de dar algún medio sobre esta materia [les statuts de pureté de sang] en las cosas universales de España. Si eso se hiziese se podra entonces tratar con titulo mas justificado lo que toca al Decreto*

¹⁴⁰ « Transformación y crisis de la Compañía de Jesús (1578-1594) », *op. cit.*

¹⁴¹ « “Que por sus pies se avía venido a la pila...” El decreto de limpieza de sangre en la Compañía de Jesús (1540-1608) », *op. cit.*

¹⁴² « Precursores de Vieira... », *op. cit.*, p. 506.

nuestro »¹⁴³. Mais surtout, c'est le Pape Clément VIII qui a imposé de faire les enquêtes de « *limpieza de sangre* » à la manière de Tolède¹⁴⁴. Rappelons ici que dans son Instruction secrète¹⁴⁵, Aquaviva stipulait que « *en recibirlos* [les candidats qui n'ont pas « *una nota clara* »] *no se haga la esquisita diligencia que se hara por ventura para una Canongia de Toledo o para ocuparlos en el Santo Oficio* ». Comme nous l'avons déjà mentionné, le décret 52 n'est pas rétroactif : il ne s'agissait donc pas de « punir » les *memorialistas* espagnols assimilés aux *conversos* — les perturbateurs étaient d'ailleurs visés par le décret 54 de la même Congrégation Générale — mais de réduire le nombre de futurs candidats potentiels dans l'Assistance d'Espagne. Ainsi, l'un des effets du décret est la réduction drastique d'admission de jésuites espagnols :

*El P. General reconocía, a fin de año [1594], que el decreto de linaje reducía el número de los admitidos, lo que se agravaba por haber impuesto el propio Aquaviva a las provincias de España, un cupo máximo de ocho a diez admitidos por provincia y año y de solo cinco en las de Indias lo que suponía una drástica reducción del crecimiento de la Compañía en la Asistencia Hispana, cuyas consecuencias se hicieron patentes hacia la mitad del siglo XVII*¹⁴⁶.

Cet affaiblissement concerté du poids des Espagnols dans la Compagnie a fait écho à la politique de Clément VIII envers la Monarchie hispanique visant à amoindrir sa prédominance sur l'échiquier européen du temps. Si Rome avait toujours suivi la politique de Philippe II contre son gré (le processus de confessionnalisation du Roi catholique reposant sur le contrôle ecclésiastique de ses royaumes et la justification religieuse de la politique menée), suite à l'élection de ce Pape, le 30 janvier 1592, s'est opéré un changement. Clément VIII en effet s'est servi de la situation chaotique du Royaume de France pour soustraire la

¹⁴³ *Ibid.*, p. 508.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 510.

¹⁴⁵ *Op. cit.*

¹⁴⁶ F. de B. MEDINA, « Precursores de Vieira... », *op. cit.*, p. 501.

papauté à l'emprise espagnole¹⁴⁷, notamment en accordant l'absolution à Henri IV par une bulle datée du 17 septembre 1595. L'absolution d'Henri de Béarn a mis fin aux prétentions de Philippe II d'asseoir sa fille sur le trône, et a permis au Royaume de France de retrouver peu à peu le rôle qu'il avait perdu dans l'Europe du temps. L'absolution du monarque français a été vivement défendue à Rome par Philippe Neri et les Italiens « réformateurs » (qui remettaient en cause l'hégémonie espagnole dans la péninsule italienne), ainsi que par le Cardinal Toledo qui partageait leurs vues quant à leurs velléités de réformes, autant spirituelles qu'institutionnelles, de la Compagnie¹⁴⁸. Au contraire, les jésuites espagnols « *borgianos* » se sont opposés à l'absolution du monarque français, parmi lesquels Pedro de Ribadeneyra¹⁴⁹. Face à la récupération de la France promue par Rome (une faction française se reconstruit progressivement à Rome au début du XVII^e siècle parmi les cardinaux, notamment à travers la nomination de cardinaux français ou philo-français¹⁵⁰), la Monarchie hispanique s'affaiblit en tant que première puissance catholique européenne.

Ribadeneyra défendait une conception large et charismatique de la Compagnie de Jésus. Cette ligne l'a porté d'une part, à contester le statut de pureté de sang adopté par la cinquième Congrégation Générale et d'autre part, comme les « *borgianos* », à défendre l'image d'un saint vertueux afin de mettre en lumière le noyau mystique de l'Ordre, ainsi que son origine hispanique.

¹⁴⁷ Voir sur ce point l'article de José ELOY HORTAL MUÑOZ : « La lucha contra la Monarchia Universalis de Felipe II : la modificación de la política de la Santa Sede en Flandes y Francia respecto a la Monarquía hispana a finales del siglo XVI », *Hispania*, vol. 71, n°237, 2011, p. 65-86.

¹⁴⁸ Voir E. JIMÉNEZ PABLO, *La compañía de Jesús...*, *op. cit.*, p. 255-256 et Macarena MORALEJO ORTEGA, « El cardenal Francesco de Toledo S.I. (Córdoba 1532-Roma 1596), nuevos análisis a la luz de su papel en la corte pontificia », in Cristina BRAVO LOZANO et Roberto QUIRÓS ROSADO, éd., *En tierras de confluencias. Italia y la Monarquía de España. Siglos XVI-XVII*, Valence, Albatros, 2013, p. 187-199.

¹⁴⁹ Voir le mémoire rédigé par le jésuite à ce propos : « De Henrico IV, rege Galliae, ab haeresi absolvendo », *Patris Petri de Ribadeneira. Confessiones, Epistolae aliaque scripta inedita*, vol. II, *op. cit.*, p. 405-413.

¹⁵⁰ Voir E. JIMÉNEZ PABLO, *La Compañía de Jesús ...*, *op. cit.*, p. 287-296 et Maria Antonietta VISCEGLIA, *Roma papale e Spagna. Diplomatici, nobili e religiosi tra due corti*, Rome, Bulzoni, 2010.

La modération du statut « *De genere* » a eu lieu en 1608¹⁵¹, après que la Compagnie a pris ses distances avec l'esprit charismatique des trois premiers Préposés Généraux espagnols, l'éviction de Ribadeneyra du procès de canonisation d'Ignace de Loyola étant sur ce point symptomatique. Le remplacement progressif de la Monarchie hispanique par la France sur l'échiquier européen du temps, ainsi que le changement de cap de la politique menée par celle-ci — Philippe III, à la suite du tournant opéré par son père au cours des années 1590, adhère au modèle confessionnel promu par la Papauté¹⁵² —, a coïncidé avec la mise à l'écart des Espagnols de la Compagnie de Jésus qui, en 1608, était achevée. L'Ordre ignacien a adopté le paradigme spirituel défendu par Clément VIII, puis par Paul V (1605-1621), à travers les réformes mises en œuvre par les Généraux Mercurian et Aquaviva, ainsi que leur modèle de sainteté. La rupture avec le privilège hispanique lié à la fondation était consommée.

¹⁵¹ Les enquêtes devaient désormais être menées jusqu'à la cinquième génération incluse. Les juifs des royaumes de Castille et du Portugal s'étant convertis à la fin du XV^e siècle, le statut « *De genere* » ne touchait pour ainsi dire plus grand monde. Il nous faut souligner ici que la modération du décret de « *limpieza de sangre* » ne concernait que les *conversos* — assimilés, rappelons-nous, aux Espagnols « *borgianos* ». Expulsés des royaumes péninsulaires du monarque hispanique en 1609, les *moriscos* se voyaient toujours refuser l'entrée dans la Compagnie.

¹⁵² Voir José MARTÍNEZ MILLÁN, « La crisis del “partido castellano” y la transformación de la Monarquía Hispana en el cambio de reinado de Felipe II a Felipe III », *Cuadernos de Historia Moderna. Anejos* II, 2003, p. 11-38 ; *id.*, « El triunfo de Roma. Las relaciones entre el Papado y la Monarquía católica durante el siglo XVII », in J. MARTÍNEZ MILLÁN et Manuel RIVERO RODRÍGUEZ, coord., *Centros de poder italianos en la Monarquía hispánica (siglos XV-XVII)*, Madrid, Polifemo, 2010, p. 549-556, et *id.*, « La transformación del paradigma “católico hispano” en el “católico romano” : la monarquía católica de Felipe III », in Juan Luis CASTELLANO et Miguel Luis LÓPEZ-GUADALUPE MUÑOZ, coord., *Homenaje a Antonio Domínguez Ortiz*, Grenade, Universidad de Granada, 2008, vol. II, p. 521-556.

Sermons espagnols dans la France moderne
Censure, pouvoir et controverse
au temps de la restauration catholique (1598-1611)

Manuela Águeda García-Garrido
Université de Caen Basse-Normandie

« Il n'y a plus prompt moyen pour faire des hérétiques, que la trop curieuse recherche de telles raisons »¹.

À l'aube du XVII^e siècle, l'Europe postridentine était devenue un effroyable théâtre de batailles sanglantes contre toute idée, image, manifestation, personne ou écrit attentant aux principes imposés par l'orthodoxie catholique : une preuve irréfutable, d'après l'opinion de certains historiens, de la profonde vulnérabilité de l'État moderne². Probablement, la solidité et l'immutabilité institutionnelles du gouvernement des Habsbourg, ainsi que la présumée unité religieuse défendue en chaire et par le Saint-Office, empêchèrent l'Espagne de s'immerger dans une guerre civile déchirante, comparable à celle qui éclata en France entre 1562 et 1598. Ce n'est pas sans fondement que l'on nomma alors Philippe II « *el monarca más poderoso de la cristiandad* »³.

La persécution systématique que les Habsbourg menèrent contre les *conversos*, les serviteurs d'Allah et les protestants, n'autorisa à aucun moment la possibilité

¹ Étienne PASQUIER, *Le catéchisme des jésuites*, Ville-Franche, chez Guillaume Grenier, 1602, p. 79.

² « *El Estado de mediados del siglo XVI era, después de todo, una institución vulnerable* », John H. ELLIOT, *La Europa dividida : 1559-1598* (7^e éd. en castillan), Madrid, Siglo XXI editores, 2005, p. 100.

³ Expression empruntée de Geoffrey PARKER, *Felipe II. La biografía definitiva*, Barcelone, Planeta, coll. Booket, 2012, chap. 17, p. 758.

d'une trêve. Les foyers d'*alumbrados* de Séville et Valladolid, anéantis lors des autodafés de 1550 et 1560, ne constituent que de rares cas isolés, témoignant de l'émergence des hérésies dans la péninsule ibérique, mais aussi de leur incontestable faiblesse face aux puissantes armes de l'Inquisition sous le règne de Philippe II. Il n'en allait pas de même aux Pays-Bas, où le duc d'Albe exerça une répression impitoyable entre 1567 et 1573, laquelle fut suivie par l'esprit de reconquête catholique qui anima Alexandre Farnèse entre 1579 et 1598.

Le Roi espagnol jeta également son dévolu sur la France, à qui il fut conseillé d'employer toutes les armes dont elle disposait pour gagner le salut spirituel de son inconstant royaume. La croisade de la Méditerranée, notamment la bataille de Lépante en 1571, avait suscité des espoirs au sein de la Ligue catholique, persuadée de pouvoir remporter de futures victoires au nom de la catholicité. Suite à la nomination du Pape Sixte V au siège pontifical le 24 avril 1585, l'Espagnol comptait sur de fermes appuis pour conquérir l'Angleterre. Cependant, les intentions du Roi Prudent se concrétisèrent dans une entreprise risquée qui conduisit en 1588 l'*Armada* espagnole à une défaite cuisante. Par ailleurs, bien que le Conseil d'État eût émis un avis favorable à l'expulsion des morisques dès 1582 (condamnation unanime de la rébellion des Alpujarras que Juan d'Autriche avait réprimée onze ans auparavant), les interminables conflits externes déterminèrent en partie le retardement de l'exode à 1609 et, dans le même temps, l'établissement de bases doctrinales de ce que l'on connaît comme un « temps de confessionnalisation »⁴, orchestré par une Église qui ne dévoila ses premiers signes de faiblesse qu'à la fin du règne de Charles II.

Les prédicateurs espagnols les plus avertis furent les premiers à mettre à profit leur voix et leur érudition dans cette lutte inlassable contre les hérétiques : une tâche ardue qui exigeait une solide connaissance des Écritures, de la

⁴ À propos de ce concept et de son traitement historiographique, on renvoie à l'article de Ute LOTZ-HEUMANN, « The concept of confessionnalization : a historiographical paradigm in dispute », *Memoria y civilización : Anuario de Historia*, 4, 2001, p. 93-114. Pour avoir une vision plus large et actualisée du sujet, voir également le dossier « Confessionnalització i disciplinament social a l'Europa catòlica (segles XVI-XVIII) », *Manuscrits. Revista d'Història moderna de la Universitat Autònoma de Barcelona*, n° 25, 2007.

patristique, de la tradition, ainsi que de toute ressource propre aux *artes prædicandi*, nécessaire à la fois à la richesse de leurs prêches et à la dissipation des erreurs des infidèles⁵. Tout cela leur permit de sublimer le genre de l'art oratoire sacré postridentin⁶. À maintes occasions, les voix qui résonnèrent du haut des chaires les plus distinguées parvinrent à franchir les frontières de la Monarchie. Ces sermons qui avaient tant ému l'auditoire furent traduits et édités dans d'autres langues, pour ensuite circuler librement au sein de la catholicité. Ce fut le cas de ceux de très illustres prédicateurs : l'augustin sévillan Pedro de Valderrama, ainsi que les dominicains Pedro Deza⁷, du couvent de Valence, et Jaime Rebullosa⁸, du couvent de Barcelone, lesquels prononcèrent en 1609 un sermon dans leur diocèse respectif pour célébrer la béatification d'Ignace de Loyola.

Le 15 juillet 1611, fête de saint Bonaventure, l'atelier d'Antoine Mesnier, installé à Poitiers, fit imprimer un sermonnaire intitulé *Trois excellentes prédications prononcées au iour & feste de la Béatification du glorieux Patriarche le bienheureux saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus*⁹. Il s'agissait de la

⁵ Philippe MARTIN, « La chaire : instrument et espace de la prédication catholique », in Mathieu ARNOLD, dir., *Annoncer l'Évangile, XV^e-XVII^e siècle : permanences et mutations de la prédication*, Paris, Éditions du Cerf, 2006, p. 397-417.

⁶ « Y, en un sentido mucho más amplio, el predicador debe ser un erudito, un auténtico pozo de ciencia. Por poner un ejemplo, fray Tomás de Trujillo estima que el predicador debe ser gramático, latino, retórico, filósofo, teólogo; y también geómetra, aritmético, astrólogo, músico, experto en ambos derechos, médico, agricultor, marinero, comerciante, artesano y cortesano ». Manuel AMBROSIO SÁNCHEZ, « La Biblioteca del predicador en el siglo XVI », in Pedro M. CÁTEDRA et al., éd., *L'Écrit dans l'Espagne du Siècle d'Or. Pratiques et représentations*, Paris/ Salamanque, Éditions de la Sorbonne/ Ediciones de la Universidad de Salamanca, 1999, p. 293.

⁷ Armando COTARELO Y VALLEDOR dans son essai biographique sur Fray Diego de Deza a noté que ce dominicain aragonais prononça à Valence un *Sermón a Santo Iñacio* en 1610, lequel fut imprimé la même année par Crisóstomo Garriz. Voir le chapitre « Sobre el linaje de Fray Diego de Deza », Madrid, José Perales y Martínez, 1902, p. 35.

⁸ (1560 ?-1621). Né à Castellvell, bourg situé à une heure de la ville de Solsona, il occupa la fonction de lecteur de l'Écriture Sainte à l'église de Lérida ainsi qu'à la cathédrale d'Urgel. Il prit l'habit au couvent *Santa Catalina* de Barcelone et mourut au couvent des dominicains de Lérida le 9 octobre 1621. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, pour la plupart des traductions. Celles-ci sont consignées dans *Memorias para ayudar a formar un diccionario crítico de los escritores catalanes*, de Félix TORRES AMAT, Barcelone, imprimerie Verdager, 1836, p. 528-529. Le sermon qu'il prononça en l'honneur de la béatification d'Ignace de Loyola, le quatrième dimanche de l'Avent 1609, fait partie du volume de sermons détachés pour toute l'année liturgique, imprimé à Barcelone par Gerónimo Margarit en 1616, fol. 96v- 103r.

⁹ In-8°, [8]+ [22]+[2] p.

traduction très soignée des trois sermons espagnols réalisée par le jésuite limousin François Solier (1558-1628)¹⁰. Néanmoins, bien que le titre déclarât saint le fondateur de la Compagnie de Jésus onze ans avant sa canonisation, et bien que l'auteur eût reçu l'approbation de Mathieu le Heurt (1561-1620), Docteur en Sorbonne et gardien du couvent des Cordeliers de Poitiers, ce qui était pour Solier des « prédications excellentes » devint en quelques mois la matière d'une ardente controverse. En effet, comme on le montrera par la suite, la décision de traduire ces sermons tendit les relations de la Compagnie de Jésus avec le Parlement et les protestants, ainsi qu'avec les *sorbonnistes*¹¹ ou membres de la Faculté de théologie de Paris, lesquels censurèrent unanimement l'ouvrage, en le qualifiant d'hérétique lors d'une assemblée extraordinaire réunie le 1^{er} octobre 1611¹². La sentence connut une rapide réception partout dans le royaume. Innocent Gentillet, président du Parlement de Grenoble, publia quelques mois plus tard un libelle infamant contre le sermonnaire¹³.

Dans les pages qui suivent, nous analyserons en détail le contenu des propositions condamnées par les théologiens de la Sorbonne à travers la réponse prolix, hâtive et non moins insolente que le père Solier rédigea le 9 octobre de la même année et fit ensuite imprimer à Poitiers. Il cherchait une ample

¹⁰ Voir la *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, G. Michaud, 1825, vol. 43, p. 24. Concernant la vie et l'œuvre du jésuite français, on recommande la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, des frères DE BACKER, 1^{re} série, Liège, librairie de L. Grandmont, 1853, p. 754. On peut également trouver des notes bio-bibliographiques succinctes chez Charles E. O'NEILL et Joaquín M. DOMÍNGUEZ, dir., *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Rome/Madrid, IHSI/Universidad Pontificia de Comillas, tome IV, 2001.

¹¹ En français, « sorbonnistes » est le terme que l'on trouve dans toutes les sources contemporaines. Les théologiens de Paris portaient ce titre car la Sorbonne était le lieu où on pouvait obtenir le titre de Docteur en théologie. Cf. Gilles CORROZET, *Les Antiquitez, chroniques et singularitez de Paris*, Paris, Nicolas Bonsons, 1586, p. 96. Dans *Histoire de la Sorbonne*, la première histoire de l'université écrite en français (Paris, Buisson, 1790), Théophile-Imarigeon DUVERNET emploie le même terme pour se référer aux Docteurs en théologie. C. Égasse DU BOULAY dans son *Historia universitatis parisiensis*, publiée en six volumes entre 1665 et 1673 (Paris, François Noël), n'élude aucunement le surnom que l'on attribuait alors à l'élite intellectuelle de l'université parisienne.

¹² Nous avons consulté la troisième édition imprimée à Paris en 1611. Ce même jour, fête de saint Rémi, commençaient les classes à Paris, à l'exception de celles des jésuites, lesquels gardaient la tradition de Bologne de commencer le 18 du même mois, fête de saint Luc. Voir Gabriel CODINA MIR, « El modus parisiensis », *Gregorianum*, vol. 85, n° 1, 2004, p. 51.

¹³ *Flosculi blasphemiarum Jesuiticarum. Ex tribus concionibus super beatificatione Ignatii Loyolae habitis...*s.l., 1612, in-4°, 10 p.

diffusion de son avis sur l'absurdité des pratiques de la censure dans les cercles intellectuels du royaume gallican qui avaient examiné son ouvrage. Nous expliquerons par la suite dans quelle mesure les réactions orthodoxes, que la Faculté de théologie de Paris et le Parlement avaient manifestées face aux sermons espagnols, constituent un épisode historique en rien négligeable, permettant de cerner – depuis une certaine perspective – les intérêts à la base des relations complexes établies entre pouvoirs temporel et spirituel pendant la période de la restauration catholique en France. Pour finir, nous évaluerons l'efficacité des moyens employés par l'Église de Rome pour devenir un gardien du *status quo* qui régnait après la promulgation de l'Édit de Nantes le 13 avril 1598.

I. Une apologie de trois sermons espagnols contestés

Ayant reçu le 2 octobre 1611 une lettre informant du verdict prononcé par la Faculté de théologie de Paris à propos de la traduction des trois sermons dédiés au père Ignace, le jésuite François Solier ne tarda point à répondre à son fidèle et anonyme confident. Il lui exposa son avis général sur la matière de la censure, qu'il considérait comme une véritable atteinte à la réputation de toute la Compagnie de Jésus, alors fortement stigmatisée, d'une part, en raison de la responsabilité qu'elle portait dans les excès de la Ligue et d'autre part, du fait de son hispanophilie.

Le contexte était marqué par des tensions permanentes entre la Compagnie et le gouvernement. Cela faisait plus d'un an que le roi Henri IV avait été assassiné par Ravailiac. Les jésuites furent alors contraints de signer quatre articles reconnaissant les libertés gallicanes¹⁴. Son fils, le jeune Louis XIII, devint roi alors qu'il n'avait que huit ans. La reine Marie de Médicis fut désignée régente par le Parlement de Paris le 17 octobre 1610, une situation qui se prolongea jusqu'à 1643. Sous la houlette de cette régente catholique, on favorisa le rapprochement avec l'Espagne grâce à une politique d'alliances matrimoniales

¹⁴ Eric NELSON, *The Jesuits and the Monarchy: Catholic Reform and Political Authority in France (1590-1615)*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 240-244.

entamée en 1612 (Louis XIII épousera Anne d'Autriche et le futur Philippe IV épousera la sœur du roi français) et lutta contre le protestantisme. La régence est également le temps fort de la controverse, malgré le fait que l'édit de Nantes (1598) a instauré un climat de cohabitation confessionnelle légale et émoussé l'ardeur de l'affrontement interreligieux. On estime que plus de sept mille ouvrages de controverse parurent alors. La publication en 1610 de la *Lettre déclaratoire* du père Coton lança une véritable campagne littéraire contre les jésuites¹⁵. En effet, entre 1610 et 1614, des pamphlets contre les jésuites ne cessèrent de nourrir l'esprit de la controverse.

Selon François Solier, la résolution prise par les hommes les plus éminents de la Sorbonne, qui s'alliaient encore une fois au Parlement, avait sanctionné à nouveau les disciples d'Ignace. De cet inévitable rapprochement entre les deux institutions du royaume gallican résulta la fin de ce qui avait sans doute été une période de grâce pour les jésuites. Rappelons que depuis que le Parlement de Paris avait fait prononcer un décret pour annoncer le bannissement de la Compagnie le 29 décembre 1594, les religieux furent relégués à l'action clandestine jusqu'au 2 janvier 1604, date à laquelle on mit fin à la conjuration grâce au père Coton¹⁶, confesseur jésuite du Roi français. Celui-ci devint un intermédiaire qui permit la signature, le 2 septembre 1603 à Rouen, des lettres patentes prescrivant l'entrée de ces religieux, une fois de plus et de plein droit, dans le monde universitaire¹⁷. Nonobstant, l'assassinat d'Henri IV le 14 mai 1610 et la prétendue complicité des jésuites, d'abord avec Jean Chastel, puis avec Ravailac¹⁸, avaient réveillé chez leurs anciens détracteurs (protestants,

¹⁵ Les jésuites se trouvaient depuis dans une situation assez délicate mais espéraient pouvoir atténuer les effets de ces controverses. Cf. Pierre BLET, « Jésuites et libertés gallicanes en 1611 », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, XXIV, 1955, p. 165-188.

¹⁶ Pour une analyse plus approfondie de son habileté politique et de son talent pour la négociation au sein de la cour, voir l'œuvre de Paul JACQUINET, *Des prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*, Paris, Didier et C^{ie}, 1863, p. 67 sq.

¹⁷ Pour des détails sur le rétablissement des jésuites, on renvoie au travail d'Henri FOUQUERAY (s.j.), *Histoire de la Compagnie de Jésus en France. Des origines à la suppression*, tome II : *La Ligue et le bannissement (1575-1604)*, Paris, Librairie Alphonse Picard et Fils, 1913, p. 636-691.

¹⁸ Le Parlement fit appel à la Faculté de théologie le 27 mai 1610 dans le but de délibérer sur la question du tyrannicide, comme indiqué au fol. 71v du ms. 403, conservé à la Sorbonne. La rencontre influença sans doute la censure qu'on avait faite du *De Rege et regis institutione* (1^{ère}

universitaires, parlementaires et gallicans) la méfiance qu'ils avaient autrefois manifestée envers leur inexorable progression. Le commentaire qui prélude dans la dédicace du sermonnaire à l'abbesse de Notre-Dame de Saintes, Françoise de Foix, est en cela éloquent : « Nous avons à cette occasion par plusieurs fois mis la main à la plume pour parer aux coups que l'ennui et la médisance ont si rudement assésés sur le dos de notre petite compagnie, depuis la plus déplorable que déplorée mort du grand Henry d'heureuse mémoire ». François Solier, craignant que les esprits contrariés de la Sorbonne pussent répandre leur hostilité irrationnelle¹⁹, voulut donner une plus grande diffusion à la réponse qu'il rédigea le 9 octobre à Saintes. Dans ce but, il se résolut à imprimer les trente-sept pages qui composaient son apologie sous le titre de *Lettre justificative*, et ce dans la même imprimerie de Mesnier à Poitiers, ville où le religieux comptait des appuis indéfectibles parmi les notables.

Néanmoins, bien que l'apologie porte explicitement son nom et que le ton contestataire que la lettre exhale mette en exergue l'usage de certaines licences de style que l'on trouve déjà dans la dédicace de l'ouvrage à l'abbesse de Saintes, certains ont soulevé une polémique autour de la paternité de la lettre. Les pères De Backer, dans leur *Bibliothèque*²⁰, assurent que cet ouvrage appartient au prédicateur et confesseur de Louis XIII, Gaspar de Séguiran (1568-1644). Ils ne partageaient pas l'avis du père Southwell, qui n'attribue à Solier ni la traduction ni la lettre dans l'entrée latine qu'il consacra à l'auteur (*Franciscus Solerius*), dans

éd. 1599) de Mariana le 8 juin 1610, et du *Tractatus de potestate Summi Pontificis* (1610) de Bellarmin, le 26 novembre de la même année. Ce dernier fut condamné car il réaffirmait la thèse sur la limitation du pouvoir spirituel face à la société civile à travers un pouvoir indirect, en introduisant ainsi la « théorie théo-démocratique de l'autorité civile ». Au sujet de sa doctrine politique et de la censure que le Parlement de Paris fit de son œuvre, le père Gustavo Galeota ne mentionne rien dans son *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 2001, vol. 1, p. 387-390.

¹⁹ Les invectives que l'abbé Dubois sut diriger à l'encontre des jésuites montrent à la perfection l'image dont ces derniers étaient affublés après le crime de Ravillac : « Messieurs de Paris, ouvrez les yeux. Ils nous ont osté le Roy : conservons celuy que nous avons le reste de sa postérité [...] Ouvrons les yeux, car ils nous veulent priver encore de celuy-ci. Et ne vous laissés pas piper par belles apparences, par ces confessions, ces communions, ces discours, ces conférences spirituelles ; car ce sont appas et ruses du diable ». Dans « Extraits du sermon de l'abbé Dubois à Saint-Eustache », *Œuvres et épreuves de la Compagnie en France*, ms. n. 29. Voir H. FOUQUERAY, *op. cit.*, tome II, p. 246.

²⁰ *Op. cit.*, « Notice Bibliographique », p. 744.

sa *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesus*²¹. Cependant, Claude François Achard affirme, sans donner davantage d'explication, que l'auteur est le père Séguiran²². L'abbé Joly, dans ses *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*²³ relève qu'il est écrit, dans un manuscrit du père François de la Vie conservé au collège de la Compagnie de Jésus à Dijon, que le véritable auteur est le père Séguiran. Joly ajoute qu'en rédigeant ce document, Séguiran pensait réussir à ce que la Sorbonne ne confirmât pas la censure lors d'une deuxième assemblée qui devait se réunir en novembre 1611, selon l'usage à la Faculté de théologie. D'après lui, l'ouvrage de Solier était tombé dans le piège d'une conspiration ourdie par certains docteurs, agacés par le fait que le souverain pontife eût béatifié Ignace de Loyola. Le théologien réformé suisse Rodolphe Hospinien assura, de son côté, que les religieux de la Compagnie de Jésus s'étaient accordés pour rédiger les sermons en français et qu'il ne s'agissait donc pas d'une traduction comme ils voulaient le faire croire²⁴.

Si l'on met de côté la polémique de la paternité, que nous attribuerons ici au père Solier tant son nom est le seul explicité dans l'apologie, il faut souligner quels sont les objectifs de la lettre et de quelle manière le traducteur limousin parvient à transmettre le mécontentement et l'inquiétude générale éprouvés par la Compagnie face à une censure essentiellement motivée par la haine viscérale de ceux qui dédaignaient l'ingérence du pouvoir de l'Église romaine dans les affaires du pouvoir temporel. Les trois commentaires figurant dans l'introduction de la lettre et adressés à ce prétendu ami qui semble être son informateur et qui finalement pourrait être n'importe quel lecteur, servent de prélude à la très sévère admonestation que Solier adresse aux docteurs de la Sorbonne. Il fait appel, dès l'exorde, à des connaissances indéniables de la littérature savante, ce qui, d'une certaine manière, lui permet de retenir le torrent de sarcasmes qui affluent tout au long de la lettre. Après avoir adressé de

²¹ *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, Roma, Jacobo Antonio de Lázaro, 1676, p. 254.

²² *Histoire des hommes illustres de la Provence ancienne et moderne*, Marseille, 1787, 2^{ème} partie, p. 203.

²³ 2^{ème} partie, Paris, Hyppolyte Louis Guérin, 1748, p. 478.

²⁴ Voir ce que Pierre Bayle dit sur l'anecdote dans le *Dictionnaire historique et critique*, vol. 9, Paris, Desoer, 1820, p. 333.

chaleureux remerciements à son destinataire anonyme, il lui demande de ne pas s'arrêter — comme le vulgaire lecteur, soit dans ce cas également la Sorbonne —, ni aux ruses de la langue ni aux instincts passionnels. D'après lui, les causes efficaces produisent leurs effets selon la disposition du sujet : « *Actiones sunt actiuorum in patiente prædispositio* ». C'est à partir de ce point que nous pouvons diviser l'apologie en deux grandes parties. Dans la première, le père Solier explique et étoffe le contenu de chacune des quatre propositions censurées. Les deux premières appartenaient au sermon de Pedro de Valderrama, la troisième était tirée de celui de Pedro de Deza et la dernière, de celui de Jaime Rebullosa. Dans la deuxième partie, on peut apprécier comment Solier récuse les arguments de ladite censure en chargeant les théologiens et la profonde ignorance, imprudence et malice qu'ils montrèrent, ce que le maître Duval avait déjà relevé en affirmant que les trois sermons « se pouuoient interpréter pieusement ».

Dans l'analyse de la première partie de l'apologie, on constate d'emblée que Solier n'a pas expliqué chaque proposition dans l'ordre dans lequel celles-ci apparaissent dans la censure, mais qu'il commence en expliquant la deuxième proposition (p. 91 du sermon), continue avec la troisième (p. 111-112), reprend ensuite la première (p. 54-55) et élude la dernière (p. 207), qui appartenait à un passage sur l'interprétation épineuse du sermon de Rebullosa sur la puissance du Pape. En son lieu, il glose un passage tiré du sermon du père Deza, touchant à la faculté qu'avait saint Ignace de faire des miracles (p. 151). Nous retranscrivons ci-dessous la réponse du père Solier aux propositions censurées par la Sorbonne. La première proposition censurée est la suivante :

Tandis qu'Ignace vivoit, sa vie et ses mœurs estoient si graues, si saintes et si releuées, mesme en l'opinion du ciel, qu'il n'avoit que les Papes, comme saint Pierre; les Impératrices, comme la mère de Dieu; quelque souuerain Monarque, comme Dieu le Père et son saint Fils, qui eussent le bien de le voir.

Le père Solier répond à cela que bien que la manière de s'exprimer puisse paraître absurde, Valderrama n'eut pas d'autre intention que celle de parler en langue vulgaire, comme le prescrit la rhétorique sacrée pour les discours de genre démonstratif ou encomiastique²⁵. Dans le même temps, Solier s'élève contre les *sorbonnistes* qui considèrent comme une « assertion détestable, fausse et une manifeste hérésie » le fait de croire que Dieu reçoit quelque bien de la vision de ses créatures²⁶, car le mot *bien* signifie dans ce contexte *plaisir* ou *satisfaction*... Serait-il donc insensé de dire que seul Dieu s'est réjoui en connaissant les secrets du bienheureux Ignace ? Afin de combattre une telle absurdité, Solier a recours aux Écritures et aux textes des autorités patristiques où abondent les passages qui mentionnent le contentement de Dieu. S'il est blasphématoire que Valderrama évoque les sentiments du Seigneur apostille le jésuite, il en va de même avec la traduction par *délices* du verset « *deliciae meae esse cum filiis hominum* » (Pr 8, 31), une version qui apparaît même dans la Bible de Genève²⁷. Les allusions aux sentiments de Dieu dans la Bible sont innombrables, et c'est bien ce que démontre Solier. Dans les Psaumes 146, 1 et 149, 5, il est écrit que Dieu se délecte dans la contemplation de son peuple. Le plaisir apparaît également dans Isaïe 49, 3, lorsque le Seigneur dit « *seruus meus es tu Israel, quia in te gloriabor* »²⁸ ou encore lorsque dans le Cantique, l'époux

²⁵ P. 9 de la lettre. « *Quando Ignacio viuía era vn santo tanpreciado del cielo, que si no era vn summo Pontífice como S. Pedro, vna Emperatriz como la madre de Dios, vn supremo Emperador como el Padre Eterno y su hijo, no le vían* », fol. 23r de l'édition sévillane du sermon de 1610 (24 feuillets). Il existe une autre version insérée dans le sermonnaire que l'augustin remit au même imprimeur, Luis Estupiñán, en 1612, sous le titre *Teatro de las religiones*. Le reproche du père Solier s'inscrit dans la vaste querelle de la prédication évangélique qui agite tout le XVII^e siècle. Cf. Jean-Robert ARMOGATHE, « Plaire, instruire et édifier : les traits spécifiques de la rhétorique de la chaire », *Littérature*, n° 149, 2008, p. 45-55. Sur l'héritage humaniste transmis par les jésuites à l'éloquence sacrée, voir Marc FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et 'res literaria' de la Renaissance aux Lumières*, Genève, Droz, 2002³.

²⁶ « Quant au second, que ceste assertion, laquelle feint que Dieu reçoit quelque bien de la vision de la créature, est de soy détestable, faulse & manifeste hérésie », *Lettre*, p. 9. Cf. *Censure de la sacrée faculté de théologie de Paris*, s.l., 1611, p. 11.

²⁷ Il s'agit assurément de l'édition complétée de Théodore de Bèze de 1588, réimprimée à Lyon, Caen, Paris, La Rochelle, Sedan et Charenton. Voir Emmanuel PÉTAVEL, *La Bible en France, ou Les traductions françaises des saintes Écritures : Étude historique et littéraire*, Paris, Librairie française et étrangère, 1864, p. 171. Selon Frédéric DELFORGE, celle-ci demeurera pendant plus d'un siècle le modèle des éditions de la Bible. Dans J.-R. ARMOGATHE, dir., *Le grand siècle de la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 326.

(l'Esprit saint) contemple son épouse bien-aimée (l'Église) : « *ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis et facies tua decora* » (Ct 2, 14 et Ct 4, 9). C'est dans ce sens que l'on doit comprendre les versets dans lesquels Moïse montre sa repentance envers Dieu (Gn 6) ; ceux dans lesquels Jérémie parle d'Ephraïm comme d'un fils cher à Dieu (Jr 31, 20) ou lorsque Isaïe proclame que le peuple de Jérusalem sera allaité pour atteindre son apaisement et sera caressé « comme un homme que sa mère console » (Is 66, 10-14). D'après le jésuite, rien de cela ne pouvait être compris comme une impiété car c'est la parole de Dieu.

À propos de la deuxième proposition qui est fondée sur le chapitre 1 de l'Épître aux Hébreux : « *Nouissime autem diebus loquutus est nobis in filio suo Ignatio, quem constituit hæredem vniuersorum* », François Solier note que le père Deza n'avait commis aucune erreur en disant que Dieu parle à travers le bienheureux Ignace, car il est le fils et l'héritier de sa grâce. Pour mieux forger son argumentaire, le jésuite cite un passage de l'édition de Nivelles de 1611 des œuvres de saint Jérôme, dans laquelle sont évoqués la vie d'Eusèbe de Crémone, le deuxième sermon à saint Dominique de Louis de Grenade, les éloges psalmodiques que saint Antoine avait adressés à saint François et saint Dominique²⁸, ainsi que les deux sermons que saint Bernard écrivit pour le Pape Eugène III.

La troisième proposition censurée est tirée du sermon du père Valderrama : « *Nous sçauons bien que Moÿse portant sa baguette en main, faisoit de très-grands miracles [...]* »²⁹. Solier déclare n'avoir pas compris dans quelle mesure cette affirmation avait pu provoquer un scandale. Affirmer que toutes les créatures obéissaient au nom d'Ignace et que, à l'aide de sa signature et du nom de Dieu, il fit des miracles, ne contenait rien qui pût attenter contre la doctrine catholique. Les comparaisons du fondateur de la Compagnie avec Moïse et les Apôtres devaient seulement être appréhendées comme des licences servant à rehausser

²⁸ Ps 17, 11 (« *et ascendit super cherubim et volavit super pennas ventorum* ») et Ps 45, 2 (« *speciosus forma prae filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis* »).

²⁹ « *Bien sabemos que Moysén con la vara en la mano hazía estupendos milagros [...]* », *op. cit.*, fol. 14v.

l'image du personnage, à la manière de celles utilisées dans les prières des Vêpres du Commun de confesseurs non pontifes du Missel romain. Les Écritures, de leur côté, contiennent également des passages dans lesquels Dieu a recours à ses apôtres pour faire des miracles, comme le fit Ignace (*Ac* 19, 12 et 5, 15).

Sa réponse à la quatrième et dernière proposition ne porte pas, comme nous l'avons énoncé plus haut, sur le texte du père Rebullosa. Il s'agit d'une explication d'un passage du sermon du père Deza sur la capacité prodigieuse que l'ordre de saint François possède pour faire plus de miracles que Moïse avec sa baguette. À cela, le jésuite répond à nouveau qu'il s'agit tout simplement d'une ressource audacieuse du prédicateur espagnol employé « plutôt pour délecter l'oreille que pour enseigner sérieusement ses auditeurs »³⁰. Dans cette même ligne discursive, on trouve de multiples exemples qui ne sont pas tenus pour hérétiques. Parmi eux, un sermon du frère Louis de Grenade, où le dominicain espagnol célèbre les propriétés miraculeuses de la corde qui servait de ceinture à saint François.

Toutes ces propositions méritaient d'être perçues et analysées à la lumière des Écritures et des spécificités de la prédication en Espagne. Si les prédicateurs comparèrent Ignace avec Dieu, s'ils affirmèrent qu'il avait fait plus de miracles que le Christ, que les créatures obéissaient à sa voix et que le Christ lui-même dîna à sa table, ils ne pouvaient être coupables que de reprendre et interpréter le contenu des Écritures (*Jos* 10, 14 ; *Jn* 14, 12 ; *Jn* 14, 23 ; *Jn* 17, 21 ; *1 Co* 6 ; *Ap* 3, 20). Dès lors, la Sorbonne ne pouvait appliquer une censure condamnant trois des prédicateurs les plus illustres d'Espagne sans apparaître dans le même temps comme perfide aux yeux de la catholicité.

Dans la deuxième partie qui constitue l'apologie, le père Solier s'attache à déterminer et réfuter les raisons possibles de la censure, en prenant appui sur les mêmes sources qu'il avait auparavant utilisées pour justifier les quatre propositions condamnées. Il incombait aux Docteurs de la Sorbonne les plus

³⁰ P. 19 de la lettre du père Solier.

vénérables de savoir que les prédicateurs espagnols n'étaient pas les seuls à employer un langage volontiers métaphorique pour qualifier la grandeur et suprême autorité de Dieu, alors que la Bible elle-même en regorgeait (*tout puissant, éternel, infini, Principe, Milieu et Fin de toutes choses, Créateur, justificateur, sanctificateur, béatificateur*)³¹. Les savants théologiens ne pouvaient pas non plus ignorer que les Écritures Saintes elles-mêmes chantent les attributs des prophètes et des apôtres, en les nommant Docteurs et Maîtres, et que les évangélistes en font de même en parlant de Jésus-Christ. Appeler donc Ignace Docteur ou Maître, de la même manière que Valderrama l'avait fait, ne revenait pas à employer une épithète irrecevable, mais à faire appel à un titre utilisé par les *sorbonnistes* eux-mêmes : « il n'y a rien de si commun parmi les sorbonistes que d'estre appelé *Messieurs nos maestres* »³². De toute évidence, les censeurs avaient abusé du pouvoir qu'on leur avait conféré par la même grâce, c'est pourquoi l'étonnement du père Solier était tout à fait justifié : « comment est-ce que toute la Sorbonne ensemble pourroit accorder les contrarietez qui semblent estre en l'Escriture ? »³³.

La nécessité urgente de rétablir l'autorité de la Sorbonne, dans un moment de son histoire où les piliers de sa hiérarchie interne étaient frappés par des intérêts étrangers à l'Université³⁴, fut à l'origine d'une censure. Imposer en France une inquisition comparable à celle qui en Espagne n'avait pas condamné les insignes prédicateurs n'avait aucune raison d'être : « ce seroit introduire en France vne Inquisition plus rigoureuse qu'elle n'est en Espagne »³⁵. Dévaluer l'image de

³¹ Les passages cités sont les suivants : *Mt* 23, 9 ; *Ac* 13, 1 ; *Ep* 6, 4- 4, 1 ; 2 *Tm* 1, 11 ; *He* 5, 12 ; *Rm* 8, 91 ; *Ga* 4, 5 ; *Ex* 7, 1.

³² P. 26 de la lettre du père Solier.

³³ *Ibid.*, p. 27.

³⁴ On parle ici du conflit juridictionnel qui opposa les pouvoirs civil et ecclésiastique autour du tyranicide, à partir du 27 mai 1610. Ce jour, le Parlement et la Faculté de théologie de Paris se réunirent pour rouvrir le débat, sans tenir compte de l'opinion de la plus haute autorité religieuse de Paris, l'archevêque Henri de Gondy, lequel n'hésita point à attaquer l'intromission de la cour et le droit que celle-ci se donnait de faire délibérer à la Faculté sur des matières qui incombaient essentiellement à la juridiction épiscopale. Concernant la restriction de la liberté intellectuelle de l'institution théologique parisienne, prise entre les revendications de Rome et les pressions politiques, voir Jacques GRÈS-GAYER, *Le Gallicanisme de Sorbonne*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 317-318.

³⁵ *Ibid.*, p. 30.

l'Espagnol Ignace de Loyola, que le Pape pourrait canoniser, ce qu'il fit en 1622, impliquait de remettre en question les décisions prises par l'autorité pontificale. De surcroît, anathématiser trois ordres religieux mettait en évidence le fait que ceux qui les discréditaient à la Sorbonne n'étaient aucunement les plus doctes ni les plus vertueux³⁶, étant donné que de nombreux livres incomparablement plus pernicieux pour l'État et la Religion passèrent inaperçus pour le Docteur Jean de Filesac³⁷. On pense au pamphlet anonyme intitulé *L'Anti-Coton*, à la *Monarchie Aristo-démocratique* de Turquet, qui chargeait la Religion et la Régence de Marie de Médicis et au *Théâtre de l'Anti-Christ*, de Vignier. Dans le courant de 1611, après avoir réuni ses théologiens en trois assemblées consécutives, la Sorbonne ne se résolut point à rendre publique sa décision sur le livre *Mystère d'iniquité*, du prédicateur huguenot Philippe Duplessis. Nul doute que l'éloquence sacrée des Espagnols était moins dangereuse que la doctrine du théologien Edmond Richer, syndic de la Faculté de théologie depuis le 2 janvier 1608, lequel fit diffuser en août 1611 trois cents exemplaires de son polémique traité *La puissance ecclésiastique et politique*³⁸, où il dénonçait la primauté du pouvoir pontifical et compromettait les libertés de l'Église gallicane. En dernière instance, d'après le père limousin, la seule ambition de « quelques fanatiques » ferait de la Sorbonne la cible de toutes les universités, lesquelles seraient contraintes de remettre en question sa réputation académique et de restreindre son emprise aux limites de la Seine : *decreta Sorbonæ non transeunt Sequanam*³⁹.

³⁶ *Ibid.*, p. 32.

³⁷ Docteur en Sorbonne depuis 1590, doyen de la Faculté de théologie et curé de Saint-Jean-en-Grève. À propos de sa vie et son œuvre, voir l'indispensable travail de Louis ELLIES DUPIN, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du XVII^e siècle*, Paris, André Palard, 1708, I^{re} partie, p. 354-393.

³⁸ « La rhétorique des prédicateurs espagnols était bien moins dangereuse que la doctrine d'Edmond Richer », cité par Georges ÉMOND, *Histoire du collège de Louis-le-Grand : ancien collège des jésuites à Paris. Depuis sa fondation jusqu'en 1830*, Paris, Durand, 1845, p. 89.

³⁹ Concernant la perte de pouvoir des universités à l'époque moderne à l'égard de la définition de la doctrine, voir Bruno NEVEU, *L'erreur et son juge. Remarques sur les censures doctrinales à l'époque moderne*, Naples, Bibliopolis, 1993, p. 114-122.

II. De l'Université à la cour : scènes et conflits de pouvoir

L'épître du père Solier, lue à la Sorbonne comme un écrit injurieux qui ne devait aucunement dépasser l'enceinte du cloître universitaire, venait s'ajouter à ces nombreuses apologies de la France du début du XVII^e siècle, qui réclamaient un lieu public pour la Compagnie parmi les cercles du pouvoir. Pensons à la lettre déclaratoire du père Coton de 1610, à la plaidoirie de Jacques de Montholon de 1612, à l'apologie de Perron de 1615 ou à celle du père Garasse, datée de 1624⁴⁰.

Aussi bien la censure de la Sorbonne que l'apologie de Solier répondent-elles à des actions dissimulées de violence, destinées à être canalisées par la voie officielle avec l'approbation de l'État moderne français, alors divisé en multiples factions religieuses. Dès lors, il faut classer les deux documents comme les pièces d'un espace textuel de violence, dans la mesure où leurs auteurs clamaient être les garants d'une vérité irréfragable et étaient à la tête, pour reprendre les paroles de Denis Crouzet, d'*une marche sacrée*, afin de s'assurer « une proximité de Dieu, un agir-en-Dieu »⁴¹. Les tensions latentes pour déterminer la juridiction des pouvoirs temporel et spirituel dans la résolution des affaires théologiques ainsi que la résistance inutile de la Sorbonne – autant que celle que l'Université de Salamanque afficha entre 1586 et 1604⁴² – à accepter le progrès de la Compagnie de Jésus comme le référent qu'elle était déjà dans l'éducation de la jeunesse, sont autant d'éléments qui montrent sans conteste que l'espace d'action de l'Église se réduisait en faveur du pouvoir monarchique⁴³. En 1611, le

⁴⁰ Entre 1598 et 1620 parurent à Paris des ouvrages de controverse catholique écrits notamment par des jésuites. Henri-Jean MARTIN, *Livre, pouvoir et société à Paris au XVII^e siècle*, tome I, Genève, Droz, 1999 (3^{ème} édition), p. 171-174.

⁴¹ *Les guerriers de Dieu : La violence au temps des troubles de religions, vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champs Vallon, 1990, p. 320.

⁴² Les provisions royales, que Philippe III accorda aux dominicains pour qu'ils pussent fonder et détenir les chaires de théologie au collège *San Esteban*, sont un bon exemple de l'intervention bien que mesurée du roi dans les affaires ecclésiastiques. Voir Luis E. RODRÍGUEZ-SAN PEDRO BEZARES, *Historia de la Universidad de Salamanca*, tome 3, *Saberes y confluencias*, Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 2006, p. 231-238.

⁴³ Il ne faut pas oublier que l'Université de Paris fut fondée par Charlemagne en tant que patronage laïque. Sur ce point, il convient de lire Raymond TROPLONG, *Du pouvoir de l'état sur l'enseignement d'après l'ancien droit public français*, Paris, Charles-Hingray, 1844, p. 136-155.

Parlement et le Chancelier avaient instrumentalisé la connaissance et le pouvoir que les *sorbonnistes* pouvaient utiliser dans l'élaboration d'un discours officiel en faveur de la supériorité de la monarchie gallicane. Le résultat se matérialisa dans la publication de la censure du travail de Solier, puis le 13 mars 1612, du traité de Richer. Tous deux représentaient une déclaration publique violente contre les jésuites et leur défense de la primauté du Pape sur le Roi. En même temps, la Sorbonne voulut profiter de la conjoncture pour renouveler la structure interne du syndic, alors présidé par Richer, et promouvoir des candidats proches du gouvernement constitué par la Régente. L'épisode mit en évidence l'existence d'un changement d'orientation dans les relations Église-État, inaugurant à partir de 1600, un siècle profondément agité et de prépondérance politique de la France. Ce siècle verrait naître une nouvelle forme de pouvoir, forgée dans des contradictions et des convulsions : l'État baroque⁴⁴.

Les années 1600-1610, correspondant au règne de Henri IV, ne sont pourtant pas troublées par des conflits confessionnels sanglants, le roi se consacrant à la pacification du royaume et à sa prospérité. Il fit mûrir de grands projets, tel que celui de reprendre la lutte contre la Maison d'Autriche dans le but d'anéantir sa puissance.

À partir de 1610, le royaume demeura sous la régence de son épouse Marie de Médicis jusqu'en 1643. Bien que, pendant cette période, la régente ait donné gain de cause aux jésuites, le Parlement s'attacha à couper court à leurs manœuvres. L'échec des États généraux de 1614-1615 en est un bon exemple. Le Tiers-État condamna les jésuites pour être les théoriciens des doctrines ultramontaines, enseignées dans les collèges et qui effrayaient tant les gallicans⁴⁵.

Fonder une monarchie guidée par la Compagnie de Jésus aurait constitué un désavantage pour toutes les républiques de la Chrétienté, selon les controversistes. Cf. *Examen de quatre actes publiés de la part des Jésuites ès années 1610, 1612 et 1626, contenant la déclaration de leur doctrine touchant le temporel des Rois. Par lequel sont découvertes les équivoques et fallaces dont ces quatre pièces sont composées*, BNF ms. 17253.

⁴⁴ Henry MECHOULAN, dir., *L'État baroque. Regards sur la pensée politique de la France du premier XVII^e siècle (1610-1652)*, Paris, Vrin, 1985.

⁴⁵ Concernant la polémique autour des jésuites avant la grande crise de 1626, voir Christian JOUHAUD, « 1626 : Les jésuites parisiens dans l'œil du cyclone », in Bernard BARBICHE *et al.*, dir., *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne*, Paris, PUPS, 2005, p. 185-201.

Néanmoins, de nouveaux collèges continueront à ouvrir leurs portes. En 1643, les jésuites possédaient déjà soixante-quinze collèges dans le royaume. Pendant cette période de régence, se développe aussi un sentiment d'appartenance nationale⁴⁶ qui se nourrit notamment de la polémique antijésuite dont le thème principal est le sentiment religieux exaltant la pureté et la singularité de la catholicité gallicane⁴⁷. Ceci permettra par la suite à Louis XIV (1661-1682) de porter l'héritage idéologique de la monarchie hispanique⁴⁸.

Jusqu'à la mort d'Henri IV, les jésuites ont donc tenté de s'installer, non sans difficultés, dans l'univers académique du royaume. Cependant l'influence théologico-politique de la Compagnie restait un point sensible à Paris. Lorsque l'avocat général du Parlement de Paris Louis Servin présenta le règlement de la réforme et le rétablissement de l'ancienne discipline universitaire le 18 septembre 1600, la Faculté de théologie fut celle qui se montra la plus consensuelle au moment d'appliquer tous les articles de la réforme, les considérant nécessaires pour renforcer son autonomie juridictionnelle face aux ingérences récurrentes du Roi et du Parlement. Entre-temps, la Compagnie de Jésus, défiant les craintes avérées d'une guerre civile, vivait une période de prospérité grâce aux lettres patentes que le père Coton avait obtenues de Marie de Médicis le 20 août 1610, afin que les jésuites pussent publiquement enseigner au collège de Clermont à Paris. Les étudiants assistaient de plus en plus nombreux à leurs cours, suscitant la méfiance parmi les docteurs de la Sorbonne, qui ne tardèrent point à faire remonter le problème jusqu'aux institutions civiles. Il s'agissait de développer par ce même moyen le pouvoir d'une monarchie dont Paris rêvait dès Henri IV. Le Parlement ordonna alors d'imprimer plusieurs arrêtés empêchant l'intrusion des pères dans les salles des

⁴⁶ Jacques LE BRUN et Ouzi ELYADA, éd., *Conflits politiques, controverses religieuses: essais d'histoire européenne aux 16^e-18^e siècles*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2002, p. 19-32.

⁴⁷ L'historiographie de l'antijésuitisme est très vaste. Il faut consulter le travail de référence de Pierre-Antoine FABRE et Catherine MAIRE, dir., *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, PUR, 2010.

⁴⁸ Jean-Frédéric SCHAUB, *La France espagnole. Les racines hispaniques de l'absolutisme français*, Paris, Seuil, 2003.

collèges français, alléguant « qu'il y a péril que la jeunesse ne soit corrompue par blandices et allèchements de mauvaises doctrines »⁴⁹. Pierre d'Hardivilliers, recteur de l'Université, prononça un éloquent discours dans un latin d'un admirable style cicéronien, dans lequel il priait les magistrats de protéger l'Université de l'ambition des jésuites⁵⁰.

Il ne s'agissait point d'actions isolées de la part du gouvernement. Le 24 décembre 1603, le président du Parlement, Achille de Harlay, prononça un discours apocalyptique où il annonçait la menace qui pèserait sur les intérêts de l'Université si l'on ne freinait pas à temps l'avancée des jésuites, dont la méthode d'enseignement semblait s'être trop éloignée du *modus parisiensis*⁵¹. On finira pourtant par autoriser leur retour et la réouverture de leurs collèges. De son côté, Richer, en présidant l'assemblée qu'il organisa le 16 novembre 1609 à la Sorbonne, déclara que la Faculté de théologie « doit se faire un point d'honneur et regarder comme un coup décisif de combattre contre ces pères pour sa défense et sa conservation »⁵². Les *sorbonnistes* affirmaient que les jésuites prêchaient une doctrine dangereuse pour la conservation de la monarchie et qu'elle avait fait proliférer de nouvelles menaces hérétiques⁵³.

L'obstination avec laquelle l'Université défendait sa position de « fille aînée » des rois de France, lui attira de sérieux ennemis parmi la haute hiérarchie ecclésiastique et notamment à Rome. Ceux-ci pressentaient dans la lente

⁴⁹ Cité par Eugène DUBARLE, *Histoire de l'Université de Paris*, tome II, Paris, Didot, 1844, p. 178.

⁵⁰ *Id.*, p. 188.

⁵¹ À partir de 1556, les jésuites commencent à employer la terminologie de *modus Collegii Romani*. Voir Gabriel CODINA MIR, *Aux sources de la pédagogie des Jésuites : le 'modus parisiensis'*, Rome, Instituto Histórico de la Compañía de Jesús, 1968, p. 342.

⁵² Citation tirée du manuscrit de Richer, *Historia Academiae parisiensis*, tome IV, fol. 68v.

⁵³ « On peut dire que la doctrine des jésuites contre la vie et l'autorité des Rois a activé sur toute l'Église la persécution qu'elle souffrit dans ce temps-là », cité dans un manuscrit anti-jésuite intitulé *Histoire du 16^e et 17^e siècle*, Archives Nationales, MM 648 : *La tradition meurtrière*, p. 127. En Espagne, l'esprit ignacien des « exercices spirituels » fut également critiqué comme étant à l'origine de l'écllosion de l'*alumbradismo* tolédan. Constantino Ponce de la Fuente, en 1555, offensa également l'institut en le désignant comme une secte d'hérétiques illuminés. Jérôme Nadal narra les tribulations de ses compagnons dans ses *Pláticas y Exhortaciones en la Península Ibérica* (1554). Sur ce sujet, voir l'article d'Enrique GARCÍA HERNÁN, « El ambiente alumbrado y sus consecuencias en la Compañía de Jesús », *Revista de Historia Jerónimo Zurita*, 85, 2010, p. 193-206.

transformation de l'institution, la dissolution des principes du gallicanisme⁵⁴. Plusieurs facteurs démontrent l'existence d'une telle transformation. D'une part, la Sorbonne, en tant que temple dévolu à la théologie, était devenue un terrain propice pour aborder les multiples controverses touchant à la puissance du Pape. Elle s'en était par ailleurs servie comme un subterfuge pour éloigner de son administration interne les docteurs les plus rétifs à l'introduction des réformes. En ce sens, les accusations que l'institution avait récoltées pour se montrer plus régaliste que papiste et incarner l'esprit parlementaire au détriment de l'esprit ecclésiastique, provoqua une crise interne qui vit la confrontation de trois de ses docteurs les plus éminents : André Duval, Jean Filesac et Edmond Richer. D'autre part, le Parlement, qui s'était engagé auprès de la Sorbonne à éloigner les jésuites de Paris, put constater que ses membres ne devaient pas seulement faire face aux manœuvres constantes des « hommes en gris »⁵⁵, mais également réfuter – ce qui était encore plus difficile – les décisions du conseil de Régence, en particulier, celles provenant de Marie de Médicis, partisane inconditionnelle de l'ordre à partir de 1610⁵⁶. La protection que la Reine offrait aux jésuites était toutefois insuffisante pour riposter aux blâmes du Parlement dont les ambitions semblaient s'accroître au fur et à mesure que l'on décelait le moindre signe de dérèglement à la cour. Au milieu de ces forces divergentes, la Compagnie, tout en demeurant à la fois circonspecte et avide de décisions politiques susceptibles de changer le devenir des événements, devait trouver un lieu protégé pour exercer son ministère pastoral⁵⁷.

⁵⁴ Voir Charles JOURDAIN, *Histoire de l'Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècle*, chap. 1, livre 1, Paris, Hachette, 1866 (1^{ère} éd. 1862), p. 1-33. La bibliographie se révèle assez vaste quant au concept et à la pratique du gallicanisme. On conseille le numéro de la *Revue d'histoire des religions* : « La culture gallicane. Références et modèles (droit, ecclésiologie, histoire) », n° 3, 2009 (tome 226). Voir de même les travaux de Frédéric GABRIEL, en particulier, « Liberté romaine, libertés gallicanes : quel empire ? Église, institution et espaces juridictionnels (1461-1652) », in Stéphane-Marie MORGAIN, éd., « *Libertas Ecclesiae* ». *Esquisse d'une généalogie (1650-1800)*, Paris, Parole et Silence, 2010, p. 135-158.

⁵⁵ Jean LACOUTURE les appelle ainsi dans *Jésuites. Une multibiographie, vol. I : Les conquérants*, Paris, Seuil, 1991, p. 42.

⁵⁶ Concernant le favoritisme que la Reine accorda à la Compagnie, il faut consulter Aristide DOUARCHE, « Marie de Médicis et les Jésuites », in *L'Université de Paris et les Jésuites*, Paris, Hachette, 1888, p. 197 sq.

⁵⁷ M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence, op. cit.*, p. 242.

Les premiers mois de 1611, la polémique autour des thèses ignaciennes touchant à la suprématie du pouvoir spirituel et le tyrannicide accéléra les nouveaux changements qui allaient être introduits dans la hiérarchie de la Sorbonne. Lorsque parut la deuxième édition de la *Réponse apologétique* du père Coton, le 2 janvier 1611, Joachim Forgemont, Nicolas Fortin, doyen de l'Église d'Avranches, Raoul de Gazil, curé de Saint-Jacques-la-Boucherie et André Duval, supérieur des carmes réformés en France, y souscrivirent, soulignant que les jésuites étaient devenus la cible des hérétiques calomnieux. Cette approbation agissait, une fois de plus, tel un bouclier pour l'ordre. Edmond Richer, durant l'assemblée qu'il convoqua le 1^{er} février, justifia la censure de l'ouvrage parce qu'il le considérait comme une défense du traité de Mariana (1536-1624), ce qui en quelque sorte, remettait en question la position et le nom des quatre docteurs qui avaient approuvé le texte. On se souvient que le célèbre traité de ce jésuite espagnol avait été considéré comme une justification du régicide⁵⁸.

Le nonce, qui réagit rapidement à la demande de Richer, considéra que celle-ci servirait exclusivement à satisfaire les huguenots et à affliger les catholiques. Marie de Médicis, voulant intervenir dans l'affaire, confia au chapelain M. de la Ferté la charge de se rendre personnellement à l'assemblée ordinaire qui allait se tenir en Sorbonne le 1^{er} mars, afin d'éviter qu'on y fît des diligences inopportunes. Les quatre docteurs invoquèrent le Parlement, qui ne voulut alors pas se prononcer contre Richer, car il était probablement occupé dans la gestion de la nomination de Nicolas de Verdun, lequel arriva à la présidence en avril de la même année. Ce changement de président augurait de mauvais temps pour la Sorbonne, puisqu'il déclara être un admirateur discret des jésuites.

En tirant profit de la nouvelle offensive contre l'ordre ignacien, Richer publia en 1611 un traité de théologie dogmatique intitulé *La puissance ecclésiastique et politique*, résultat essentiellement d'une étude minutieuse de l'œuvre de Gerson, à laquelle il ajouta certaines variations considérées par la suite déplorables par

⁵⁸ Cf. Harald E. BRAUN, *Juan de Mariana and Early Modern Spanish Political Thought*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 6-9.

les *sorbonnistes*, notamment au sujet de la nature du pouvoir temporel et spirituel⁵⁹. Le nonce Ubaldini menaçait de quitter Paris si le gouvernement ne trouvait pas un moyen de punir une œuvre aussi nuisible. Pour Filesac, le cardinal Du Perron et l'abbé de Saint-Victor, c'était l'occasion rêvée pour entamer le procès de désaveu de Richer, étant donné qu'il convenait de ne pas altérer la communication avec le Saint-Siège. Il fallait donc laisser les choses suivre leur cours. Le Docteur Filesac, déjà sexagénaire et fortement influencé par les principaux adversaires de Richer, était persuadé du fait que l'imprudence du syndic d'alors serait le motif principal de sa chute⁶⁰. Cependant, son esprit gallican le conduisit tout d'abord à attirer les regards vers l'inépuisable polémique autour de l'enseignement des jésuites au collège de Clermont. La rupture de la courte trêve que la Sorbonne avait accordée à l'ordre, en censurant la traduction de Solier, devait être perçue comme une stratégie supplémentaire de Filesac pour renforcer son image de sentinelle de l'orthodoxie scolastique de l'Université parisienne et notamment pour avoir le temps de méditer à la façon la plus expéditive de se débarrasser de Richer.

Laissant de côté les erreurs de la traduction, la faculté se résolut à changer de président universitaire le plus rapidement possible. Richer, de son côté, rechignait à donner sa démission et, ce faisant, Verdun fut contraint d'intervenir dans l'assemblée du 1^{er} septembre 1612, au cours de laquelle Filesac fut élu à l'unanimité comme nouveau président du syndic. Déchu de sa charge et dégradé publiquement, Richer fit appel, quoique sans succès, en accusant le syndic de l'avoir choisi comme victime d'une « diversion calculée »⁶¹ et d'une campagne de diffamation à l'encontre du père Coton et du nonce. L'assemblée refusa de

⁵⁹ André Duval confessa ce qui suit : « je ne puis dissimuler que par son écrit il n'ait préparé une ouverture, voire une large route par où passera le schisme ». *Libelli de ecclesiastica et politica potestate elenchus pro suprema Romani Pontificis in Ecclesiam autoritate*, Paris, chez François Jacquin, 1612, p. 2.

⁶⁰ L'une de ses plus grandes motivations était d'aspirer à l'évêché d'Autun que le chancelier et le cardinal lui avaient promis en échange de sa participation à la conjuration contre Richer. Voir Edmond RICHER, *Histoire du syndicat d'Edmond Richer*, Avignon, Alexandre Girard, 1753, p. 46. Au sujet de son caractère, Adrien BAILLET rapporta que : « Filesac étoit devenu insupportable à Duval, par son ambition et son inconstance » ; « (il) voulait dominer seul en Sorbonne », in *La vie d'Edmond Richer*, Amsterdam, Étienne Roger, 1715², p. 220 et 228.

⁶¹ H. FOUQUERAY, *op. cit.*, tome 3, Paris, 1922, p. 299.

l'écouter, car elle suivait des instructions provenant du Parlement et de la cour, qui étaient sans doute les principaux responsables du litige concernant la démission de son office. En cela, l'échec de Richer symbolisa l'affaiblissement du gallicanisme en Sorbonne, une victoire inexorable du parti royaliste, soucieux de l'introduction d'un renouvellement catholique selon le modèle ultramontain⁶² et, dès lors, de l'acceptation des jésuites dans les cercles de pouvoir dont le monde universitaire faisait partie. À long terme, ce triomphe du parti catholique ultramontain permettra d'élaborer une conception novatrice de la monarchie de saint Louis⁶³ grâce à laquelle la France occupera, face aux ambitions hégémoniques de la Maison de Habsbourg, une position prééminente au sein de l'ordre européen.

III. Église et orthodoxie : le pouvoir par la censure⁶⁴

L'esprit tridentin, qui fut à l'origine de la profonde transformation de l'Église romaine vers le milieu du XVI^e siècle, a été considéré comme le germe de l'orthodoxie confessionnelle, exigeant conformité et respect des dogmes catholiques⁶⁵. Les armes institutionnelles, doctrinales et spirituelles employées par les adeptes d'une Église rétive à l'expansion du protestantisme et destinée à accomplir une mission pour son éradication, ont été classées par l'historiographie comme faisant partie du programme de la Contre-Réforme⁶⁶.

⁶² L'idée que la réforme religieuse de la Monarchie hispanique puisse servir de modèle a été révoquée par Denis RICHER, « La Contre-Réforme catholique en France dans la première moitié du XVII^e siècle », in *De la Réforme à la Révolution. Études sur la France Moderne*, Paris, Aubier, 1991, p. 83-95.

⁶³ Concernant l'apport de l'Espagne à la construction de l'image de la monarchie en France, voir José J. RUIZ IBÁÑEZ, « Cette disgrâce de guerre. La opción española en la política francesa de 1598 a 1641 », in Porfirio SANZ CAMAÑES, coord., *La Monarquía hispánica en tiempos del Quijote*, Madrid, Sílex, 2005, p. 529-555.

⁶⁴ L'importance de la censure à l'époque moderne a été l'objet ces cinq dernières années du travail du séminaire *Poética del Renacimiento*, de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Autonome de Barcelone.

⁶⁵ Voir l'entrée « Ortodoxia », dans le *Diccionario de Historia Moderna de España*, Enrique MARTÍNEZ RUIZ, dir., vol 1, Madrid, Akal, 2007, p. 206.

⁶⁶ Le débat sur la convenance d'employer ce concept fut ouvert par Melquíades ANDRÉS dans *En el centenario de Lutero reforma y reformas, ¿Reformas paralelas o encontradas? ¿Contrarreforma?*, Madrid, F.U.E., 1986. Teófanos EGIDO continua la tâche dans *Reforma y Contrarreforma*, Barcelone, Planeta, 1991. Thomas WERNER a démontré que le débat n'a pas pu être tranché

En France, dès le retour à la paix civile en 1598, l'Église catholique met en place des projets réformateurs définis par le Concile de Trente, bien que celui-ci n'eût qu'une application incomplète. Elle mène cependant une défense obstinée de son autorité doctrinale (*auctoritas*) en s'appuyant sur certaines institutions (universités, Inquisition, congrégations romaines...), tout en établissant une étroite liaison avec les différents courants théologiques modernes. Cela donna naissance à une effervescence intellectuelle sans précédent, manifeste notamment dans les combats théologico-littéraires contre les jésuites pendant le premier tiers du XVII^e siècle⁶⁷. Ce phénomène fut pourtant contrôlé par des pouvoirs de censure en contradiction permanente, car ils poursuivaient des objectifs différents : la Sorbonne, le clergé, le Conseil du Roi et le Parlement. Une rivalité entre censure d'Église et censure d'État s'est alors imposée, favorisant ainsi la formation et l'expansion des groupes hétérodoxes qui, notamment dans les années 1620 à 1640, soutiendraient la raison d'État. Cette division inextricable que le pouvoir de la censure marqua entre les domaines de l'Église et de l'État fut sans doute le premier signe de fragilité de l'Église gallicane.

Cependant, il revenait à l'Église catholique de prendre le rôle d'une armée invincible qui, guidée par la grâce du Tout-puissant, devait se livrer à une bataille constante contre les hérétiques. Il est important de noter qu'aux yeux de l'Église contre-réformiste, l'hérésie devenait plus un acte de désobéissance que la profession d'une doctrine erronée. Il s'agissait de reconquérir les âmes perdues, celles responsables d'organiser une révolte contre l'Église. Dès lors, les prédicateurs se disaient appelés à devenir les capitaines de cette glorieuse milice de la foi, animée et protégée par un seul et véritable Esprit⁶⁸. Parmi les religieux

dans son travail *Los protestantes y la Inquisición en España en tiempos de la Reforma y la Contrarreforma*, Louvain, Leuven University Press, 2001.

⁶⁷ François LAPLANCHE, « Réseaux intellectuels et options confessionnelles entre 1550 et 1620 », in Luce GIARD et Louis de VAUCELLES, dir., *Les jésuites à l'âge baroque*, Grenoble, Jérôme Millon, 1996, p. 89-114.

⁶⁸ Bernard DOMPNIER, *Le Vénin de l'hérésie. Image du protestantisme et combat catholique au XVII^e siècle*. Paris, Le Centurion, 1985 et B. DOMPNIER et al., dir., *Les jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Université de Clermont-Ferrand, 1987.

français, les jésuites auraient porté en chaire un style intempérant qui nourrissait une campagne violente et durable au service de la papauté. Au sein du catholicisme hispanique, l'augustin Pedro de Valderrama décrit l'Église comme un « puissante armée d'anges en guerre perpétuelle »⁶⁹ et ses prédicateurs comme des saints ermites qui « doivent être enfermés, comme les dents sous les lèvres ; ils n'ont pas à s'adonner à des conversations ni à se mêler à des laïcs, autrement leur doctrine sera dérisoire »⁷⁰. En tant que hérauts d'un esprit orthodoxe et d'une doctrine militante, il était interdit aux prédicateurs de commettre des erreurs humaines, sous peine d'être condamnés par la même loi des hommes. Le carme Jerónimo Gracián le formula ainsi : « tous nos prédicateurs ne sont pas des saints. Ils sont des hommes et certains montrent des faiblesses, bien qu'elles ne soient pas acceptées, car ils sont punis dès qu'on les décèle en eux. Et si celles-ci vont à l'encontre de la foi, l'Inquisition espagnole les condamne au bûcher ou leur inflige une lourde pénitence »⁷¹.

Les pères Deza, Rebullosa et Valderrama étaient membres de cette milice chrétienne, si utile à la conservation de la Monarchie catholique, lorsqu'ils furent appelés par leurs supérieurs pour prononcer un sermon en l'honneur de la béatification d'Ignace de Loyola et reçurent l'approbation requise pour le remettre à l'imprimerie. L'autorité de l'Église en ratifia l'utilité et la conformité aux principes tridentins. Les trois religieux espagnols réunissaient les attributs nécessaires (probité dans leurs intentions, dignité, charité, sagesse) pour exercer le ministère de la parole et atteindre ainsi ses trois objectifs fondamentaux :

Cristóbal de Avendaño (O.C.D.) pense qu'il s'agit de la raison de l'unité et de la supériorité catholique : « *por esso entre hereges ay tantas sectas y andan tan diuididos, porque predicán con muchos espíritus y todos falsos. En la Iglesia de Christo no se predica más que con vn espíritu, que es el Espíritu Santo* », *Tomo primero sobre los Euangelios de la Quaresma predicados en la Corte de Madrid*, Madrid, veuve de Alonso Martín, 1622, fol. 146r.

⁶⁹ « *Poderoso ejército de ángeles en continua guerra* », « *Sermón primero para la festividad de N. S. Jesu Christo* », *Primera, segunda y tercera parte de los ejercicios para todas las festiuidades de los santos*, Madrid, Alonso Martín, 1608, p. 137.

⁷⁰ « *Han de estar encerrados, como los dientes entre los labios, esto es, no han de andar entre conversaciones, ni muy entremetidos entre los seglares porque será risa su doctrina* ». *Ibid.*, p. 170.

⁷¹ « *No todos nuestros predicadores son santos, que al fin son hombres y en algunos hay flaquezas, mas no se las consienten, porque los castigan quando se las descubren. Y si son contra la fee, los quema o penitencia gravemente la Inquisición española* », *El soldado cathólico*, Bruxelles, Roger Velpio, 1611, p. 49v.

instruire (*docere*), plaire (*delectare*) et émouvoir (*mouere*)⁷². Le contenu de ces sermons correspondait également à ce qu'édicte l'Église romaine dont Rebullosa soutenait qu'Ignace était la pierre angulaire : « parce que Dieu, ayant fait d'Ignace au sein de son Église la pierre angulaire de l'édifice, il nous est bel et bien permis de dire qu'il n'en est aucune en lui qui puisse l'égaliser en valeur et grandeur »⁷³. Le père Deza, de son côté, ne prenait pas moins de risques lorsqu'il affirmait dans son sermon que, parmi ses frères laïcs, « il y a des gens qui pourraient donner des leçons aux chanceliers de Grenade et Valladolid ainsi qu'au Conseil d'État de notre Roi »⁷⁴. Si l'on peut convenir de nos jours que toutes ces affirmations sont le fruit d'une flatterie hyperbolique, les théologiens et censeurs ne virent aucun obstacle à ce que l'imprimerie fût chargée de les reproduire. En s'occupant de contrôler ce circuit fermé existant entre la chaire et l'imprimerie, l'Église exerçait ainsi un ferme et intransférable pouvoir de censure⁷⁵.

Aucune des propositions censurées par la Sorbonne ne constituait donc véritablement une menace d'introduction d'interprétations hérétiques dans la doctrine moderne que l'Église romaine prêchait. Cependant, elles invoquaient l'habile affiliation des prédicateurs espagnols à un humanisme chrétien qui, même au début du XVII^e siècle, donnait encore des signes de vie. Ceci ne doit aucunement surprendre, l'éloquence sacrée espagnole étant fortement redevable de conceptualisations propres à la *devotio moderna*. Cette éloquence s'efforçait de transmettre et de promouvoir une spiritualité ancrée dans l'humanité du Christ

⁷² Louis de Grenade (O.P.) décrit et explique clairement quels sont ces attributs dans le livre I de sa *Retórica eclesiástica* (1576).

⁷³ « *Auiendo echo Dios a Ignacio en su Iglesia piedra fundamental del edificio, bien podemos dezir que no alguna en todo él, que en el valor y grandeza merezca igualársele* ». *Sermón del domingo IV de Adviento*. *Op. cit.* à la note 7, fol. 101v.

⁷⁴ « *Hay personas que podrían dar lecciones al Chanciller de Granada y Valladolid, y al Consejo de Estado de nuestro Rey* ». *Ibid.*

⁷⁵ Il s'agissait d'un privilège qui disparaîtra peu à peu sous les Bourbon, lorsque par le décret royal du 20 avril 1773, on interdit aux prélats d'octroyer des licences d'impression. Charles III promulgua une provision royale le 6 septembre 1770 afin de préserver les régales de la nation, en nommant des censeurs royaux dans les universités. On conserve une copie de celle-ci dans la « section noblesse » de l'Archivo Histórico Nacional (Priego, C16, D54). Il faut consulter, à ce sujet, l'article de Ceferino CARO LÓPEZ, « *Censura gubernativa, Iglesia e Inquisición en el siglo XVIII* », *Revista Hispania Sacra*, CSIC, n° 56, 2004, p. 479-511.

et la connaissance du désir inné de Dieu. Les sermons que Solier traduisit portaient, sans doute, l’empreinte indélébile du travail que Francisco de Victoria avait réalisé à l’université de Salamanque dans le but d’harmoniser le système thomiste avec les courants humanistes⁷⁶ et d’élaborer ainsi une méthode qui fût le modèle et le guide inéludables dans le domaine de la théologie hispanique. De fait, au fil de la lecture des sermons, on découvre un langage apologétique et persuasif qui se prête, avec ductilité, à la matérialisation et à la diffusion des principales controverses : *de gratia, de justificatione, de auxiliis et de potestate pontificis*. Dans le même temps, se manifestent encore dans ces sermons les effets de la polémique qui émergea dans les années 1560 autour de la valeur des Écritures en tant que sources d’argumentation théologique. Ceux-ci sont assurément le refuge d’une rare *pietas literata* qui s’instaura dans l’Europe chrétienne au tout début du XVII^e siècle et restait tributaire de l’humanisme chrétien d’influence érasmienne⁷⁷.

Malgré tout, l’Église espagnole n’avait aucune raison de refuser ses meilleurs éloges aux trois panégyriques : en célébrant la décision de Paul V de béatifier Ignace de Loyola, les prédicateurs remportaient un nouveau triomphe au service de la diplomatie religieuse de Philippe III au Saint-Siège, voire de tous les jésuites. Il s’agissait d’une preuve irréfragable de l’emprise espagnole sur la mission de la Réforme catholique et du privilège dont Madrid jouissait à la curie romaine⁷⁸. Les voisins français ne pouvaient rester indifférents devant l’indiscutable rôle de la Compagnie de Jésus. Leur quatrième vœu d’obéissance au Pape concernant les missions plaçait l’ordre dans un contexte favorable à l’éclosion d’une nouvelle ecclésiologie dans laquelle le pouvoir temporel demeurerait subordonné au spirituel. Dans les cercles ecclésiastiques français, certains craignaient que l’avancée de l’ordre n’entraînât avec elle une privation

⁷⁶ José BARRIENTOS GARCÍA, « La Teología, siglos XVI-XVII », in *Historia de la Universidad de Salamanca, op. cit.*, p. 238-245.

⁷⁷ Robert SAUZET, *Au grand siècle des âmes. Guerre sainte et paix chrétienne en France au XVII^e siècle*, Paris, Perrin, 2007, p. 219.

⁷⁸ José MARTÍNEZ MILLÁN et M^a Antonietta VISCEGLIA, dir., *La Monarquía de Felipe III : la casa del Rey*, Madrid, Fundación Mapfre, 2008, p. 208.

des libertés gallicanes, une plus grande parenté avec le modèle confessionnel ultramontain et, dès lors, qu'elle ne soulevât une rivalité entre les catholicismes nationaux. De son côté, le Parlement de Paris se targuait d'empêcher la diffusion en France des ouvrages qui contenaient la doctrine des jésuites (Mariana, Bellarmin, Suárez, Santarelli), contraignant les pères de la Compagnie à choisir entre se défendre et se rétracter⁷⁹.

La Réforme catholique demeurait donc très loin d'être un phénomène unitaire à l'échelle de l'Europe et un ciment solide dans la construction du modèle absolutiste de l'État moderne⁸⁰. Freiner l'avancée des jésuites en France, censurer leurs œuvres, dénoncer leur doctrine ou condamner leur interventionnisme politique étaient autant de réponses d'un gallicanisme militant en crise, soucieux de ne pas perdre ses prérogatives au profit du pouvoir épiscopal. En dernière instance, obstruer la marche de la Compagnie signifiait ralentir les progrès de la Réforme catholique⁸¹ et renforcer les hérésies. Cela faisait de la censure de Filesac une farce, proclamée au détriment du jugement tout-puissant de l'université parisienne. À la Sorbonne, il n'y avait pourtant pas de motif pour permettre aux fils de saint Ignace, par ailleurs nés de la Réforme catholique, de réduire leur doctrine aux aspirations du gouvernement. On se souvient que leur défense de l'orthodoxie catholique les empêchait d'approuver les négociations de la monarchie avec les hérétiques et de participer aux débats politiques sur la tolérance. À ce propos, ce n'est pas sans fondement que Harro Höpfl assure que le thème de la tolérance fut celui qui rapprocha l'orthodoxie catholique de la raison d'État. Autrement dit, les catholiques français les plus

⁷⁹ M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 247.

⁸⁰ L'importance de la Réforme catholique dans la formation d'une pensée unique est évoquée par J. Michael HAYDEN et Malcolm R. GREENSHIELDS, « Les réformations catholiques en France : le témoignage des statuts synodaux », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 48-1, janvier-mars 2011, p. 6.

⁸¹ Voir le travail déjà classique de Victor MARTIN, *Le Gallicanisme et la Réforme Catholique*, Paris, Alphonse Picard, 1919. Selon R. SAUZET, les jésuites furent les hérauts de la paix dans la Nîmes agitée du début du XVII^e siècle, grâce à leur méthode éducative, basée sur l'étude de la morale et les humanités. *Op. cit.*, p. 193.

zélés furent contraints d'infléchir leurs positions afin de maintenir leur influence sur les décisions prises par le pouvoir civil⁸².

La polémique anti-jésuite de l'université de Paris dans laquelle s'insère l'épisode du jésuite limousin offre un tableau complexe de la radicalisation du contexte religieux d'une restauration catholique fictive et précaire apparue à la suite de la promulgation de l'Édit de Nantes le 13 avril 1598. Les positions orthodoxes des théologiens gallicans n'épuisèrent point les thèmes de controverse⁸³. Bien au contraire, l'application de la censure rendit possible le maintien du véritable esprit de la Réforme catholique : un militantisme confessionnel qui, entre attaque et défense, fut capable de fonder une « dialectique de la tolérance ». Cette nouvelle communication remit en question, en marge de la censure et en accord avec le paradigme de l'école thomiste, les multiples possibilités de la scolastique postridentine.

Conclusion

Les textes des pères Deza, Rebullosa et Valderrama doivent être considérés comme une source précieuse pour l'étude de l'histoire culturelle, dans la mesure où le contenu politico-religieux des sermons est le résultat de constructions conceptuelles et discursives qui jalonnent la première moitié du XVII^e siècle. Le refus de ces textes dans les cercles universitaires français illustre la valeur historique de telles sources. L'étude de la réception met en lumière les disparités culturelles propres à l'Ancien Régime, lesquelles faisaient de la France et de l'Espagne deux pays antagoniques.

Les « erreurs infâmes » qui condamnèrent la traduction de Solier complètent la longue liste d'affirmations hérétiques qui naquirent pourtant d'une réflexion nourrie sur la versatilité du discours dogmatique tridentin. Nonobstant, la lecture tendancieuse des sermons espagnols que firent les *sorbonnistes* n'explique

⁸² *Jesuit political thought. The Society of Jesus and the State, c. 1540-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 97-99.

⁸³ Les affrontements religieux autour des dogmes durèrent tout le siècle et préparèrent le terrain aux grands changements intellectuels que Paul Hazard avait décrits en 1935 dans sa *Crise de la conscience européenne*. Voir R. SAUZET, *op. cit.*, p. 223.

assurément pas en elle-même la censure. On sait, à titre d'exemple, que le sermon de Valderrama en Espagne reçut applaudissements et éloges, aussi bien du frère Jerónimo de Vera, prieur du couvent de saint Augustin de Séville, que de Francisco de Velasco, chanoine de la cathédrale. Ces deux approbations laudatives, respectivement signées les 5 et 15 février 1610, recommandèrent son impression, car il contenait une « doctrine bonne, saine et profitable »⁸⁴. En France, le langage ampoulé de l'éloquence sacrée, que l'on employait en haut des chaires les plus convoitées de la Monarchie espagnole, s'éloignait trop de cette rhétorique épurée que maîtrisaient les plus brillants théologiens de la catholicité : les docteurs de l'Université de Paris (Boucher, Duval, Filesac, Forquemont, Gamaches, Isambert, Richer⁸⁵, entre autres).

L'aventure littéraire que vécurent les trois prédicateurs espagnols dans la France de la Restauration catholique doit conduire inexorablement à évaluer, dans un premier temps, dans quelle mesure la tyrannie de la censure ecclésiastique put pousser les théologiens catholiques à reconsidérer inlassablement les principaux fondements de la doctrine que Trente avait consigné, et qui les éloignaient des prophètes schismatiques. Ainsi, cette censure établit-elle une relation dialectique avec la notion de *libertas Ecclesiae* qui est, en somme, un problème interne majeur pour l'église gallicane⁸⁶. Dans un deuxième temps, il faudra déterminer si cette tendance irrémédiable au constant « révisionnisme confessionnel », mobilisant et galvanisant l'Église de Rome face aux courants hétérodoxes, ne justifie pas en soi la continuité de la théologie

⁸⁴ « *buena, sana y provechosa doctrina* » (notre traduction).

⁸⁵ D'après Paul Jacquinet, la réforme de la chaire menée peu après l'avènement de Louis XIV, marqua de nouvelles instructions dans la configuration du discours pastoral : « [la réforme de l'éloquence avait] substitué aux licences d'une parole triviale, ou à la vaine pompe d'un style fastueux, la dignité, la liberté, la modestie du discours pastoral : [...] enfin elle avait remis en honneur la vraie méthode, les vraies formes de l'enseignement chrétien », *op. cit.*, p. 361-369. Voir également M. FUMAROLI, *Jésuites et Gallicans : recherches sur les querelles de rhétorique en France, de la Renaissance au seuil de l'âge classique*, Genève, Droz, 1980.

⁸⁶ F. GABRIEL, *op. cit.*, p. 152-153.

humaniste que la Réforme catholique avait alors conçue comme un programme d'action plurale devant évoluer en fonction de ses propres nécessités⁸⁷.

⁸⁷ À propos de cette même notion de « réforme catholique », voir Alain TALLON, « Le nonce en France au XVI^e siècle. Agent de diffusion de la réforme catholique ? », in Ilana ZINGUER et Myriam YARDENI, éd., *Les deux réformes chrétiennes. Propagation et diffusion*, Leyde, Brill, 2004, p. 123-124.

Défense et censure d'un jésuite de cour

La controverse autour du Père Jerónimo de Florencia

Sarah Voinier

Université d'Artois, Textes et Cultures EA 4028

L'année 1633 marque la disparition de deux grands maîtres de la prédication espagnole, les Pères Hortensio Félix Paravicino et Jerónimo de Florencia, tous deux attachés au service de Philippe III puis de son successeur Philippe IV¹. Depuis plus d'une vingtaine d'années, l'intérêt de la recherche internationale pour les *artes predicandi* dans la monarchie hispanique a inspiré des travaux majeurs non seulement pour comprendre la spécificité de la composition générique des sermons, mais également pour mieux connaître les ministres de la parole. Dans la suite des travaux pionniers de Miguel Herrero García dans les années quarante², Félix Herrero Salgado a dressé un panorama essentiel de l'art oratoire des XVI^e et XVII^e siècles qu'il définit comme l'âge d'or de la prédication espagnole³. En France les travaux de Francis Cerdan⁴, notamment sur Paravicino

¹ J'adresse tous mes remerciements à Manuela Águeda García-Garrido pour sa relecture très fine de ce texte et ses précieux conseils.

² Miguel HERRERO GARCÍA, *Sermonario clásico con un ensayo sobre la oratoria sagrada*. Madrid, Escelicer, col. Poesía y Verdad, 1942. Voir également, à la même période, d'une part les travaux de Félix GONZÁLEZ OLMEDO, notamment ses éditions : *Instrucción de predicadores* de Don Francisco Terrones del Caño, Madrid, Espasa Calpe, 1945 ; *Sermones* de Fray Dionisio Vázquez, Madrid, Espasa-Calpe, 1943 ; d'autre part l'édition de Miguel MIR des sermons du P. Alonso de Cabrera, Madrid, Librería Editorial de Bailly-Baillière e Hijos, 1906.

³ Félix HERRERO SALGADO, *La oratoria sagrada en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Fundación Universitaria española, 2 vol., 1996.

⁴ Francis CERDAN, « Historia de la historia de la Oratoria Sagrada española en el Siglo de Oro », *Criticón*, 32, 1985 ; « El sermón barroco : un caso de literatura oral », *Edad de Oro*, VII, Madrid,

(1580-1633), en liaison avec des chercheurs espagnols tel que Fernando Negredo del Cerro⁵, et dans le sillage de l'enquête d'Hilary Dansey Smith sur la prédication sous Philippe III⁶, ont permis des avancées décisives dans l'approche socio-culturelle de la figure du prédicateur en sondant, par exemple, sa relation au pouvoir des Habsbourg d'Espagne. Conjointement à ces travaux analytiques, émergent des études sur la figure du confesseur royal qui entrent en convergence avec les enjeux théoriques et pratiques de la chaire⁷. À voix haute ou à voix basse, la bonne parole du guide spirituel œuvre pour la réformation des mœurs et le salut des âmes en réveillant au besoin les consciences assoupies. Selon les interlocuteurs, les enjeux et la portée du discours varient.

Le jésuite Jerónimo de Florencia, sur lequel nous allons porter notre attention, fut nommé prédicateur royal en 1609⁸ et se vit confier la composition de sermons funèbres extrêmement prestigieux comme, à la mort de la reine Marguerite en 1611⁹, les deux sermons qui préfigurèrent celui qu'il prêcha à l'occasion de la mort de Philippe III dix ans plus tard¹⁰. Dans ces oraisons funèbres, le prédicateur saisit l'opportunité que lui offrait la tribune spirituelle

ed. UAM, 1988, p. 59-68 ; « El predicador y el poder », *Revista de Ciencias Sociales*, Murcia, Áreas, 1983, p. 222-228.

⁵ Fernando NEGREDO DEL CERRO, *Los Predicadores de Felipe IV. Corte, intrigas y religión en la España del Siglo de Oro*, Madrid, Actas, 2006.

⁶ Hilary DANSEY SMITH, *Preaching in the Spanish Golden Age. A Study of Some Preachers of the Reign of Philip III*, Oxford, Oxford University Press, 1978.

⁷ Leandro MARTÍNEZ PEÑAS, *El confesor del rey en el antiguo régimen*, Madrid, Editorial Complutense, 2007.

⁸ Voir la lettre de Philippe III : Archivo General de Palacio, Caja 16918, Expediente 47, 1609, 1 folio : « Nos Don Phelipe hacemos saver a vos los nuestros mayordomo y contador de las despensas y raciones de nuestra cassa que acatando las letras exemplo y buena doctrina del Padre Geronimo de Florencia de la compañía de Jesús es nuestra voluntad de recibirle como por la presente le recibimos por nuestro predicador y que aya y tenga de nos de ración y quitación en cada un año » « Nous, Don Philippe, faisons savoir à nos majordome et trésorier qu'il est de notre volonté que le Père Geronimo de Florencia [...] soit nommé prédicateur royal et qu'il reçoive ainsi des gages annuels ».

⁹ *Sermón que predicó a la majestad del Rey don Felipe III, nuestro Señor [...] en las honras que su majestad hizo a la serenísima Reina doña Margarita su mujer, que es en gloria, en San Jerónimo el Real de Madrid, a 18 de noviembre de 1611 años*, Juan de la Cuesta, Madrid, 1611, Biblioteca Nacional de España [=BNE] R-Varios 54-93, et *Sermón segundo, que predicó [...] en las honras que hizo a la majestad de la serenísima Reina doña Margarita [...] la nobilísima villa de Madrid en Santa María, a los 19 de diciembre de 1611*, Luis Sánchez, Madrid, 1612, BNE R-20949.

¹⁰ *Sermón que predicó a la majestad católica del Rey don Felipe Cuarto Nuestro Señor [...] en las honras que su majestad hizo al Rey Felipe III, su padre y Nuestro Señor, que Dios tiene, en San Jerónimo el Real de Madrid a cuatro de mayo de 1621*, Luis Sánchez, Madrid, 1621, BNE R-20949.

pour aborder la question du gouvernement monarchique en suggérant des conseils politiques : en 1611, Florencia recommanda au roi de s'éloigner de son favori, le duc de Lerma, qui monopolisait son pouvoir et, en 1621, il énonça des orientations de conduite au jeune Philippe IV pour un gouvernement salubre¹¹. L'incursion du prédicateur dans le domaine politique était légitimée par sa mission spirituelle visant à inspirer les âmes chrétiennes à choisir la voie du bien et à servir, par l'activité temporelle, la défense de la cause catholique¹². Mais le personnage était controversé : celui qui rappelait sans cesse aux courtisans la vanité du monde fut lui-même accusé de participer aux mondanités de la cour¹³.

Un portrait du prédicateur nous est livré dans la *carta de defunción* (lettre nécrologique) que Juan de Montalvo, alors recteur du Collège impérial de Madrid, rédigea à sa mort¹⁴. Elle fut reprise par l'historien jésuite Juan Eusebio Nieremberg dans *Honor del Gran Patriarca San Ignacio de Loyola*, une sorte de « recueil d'hagiographies », qui fut publié à Madrid au milieu du XVII^e siècle¹⁵. Son étude nous permettra de saisir les termes de l'éloge et de la critique tout en

¹¹ Son incursion dans le monde politique a été étudiée. Son influence et sa capacité d'action apparaît, par exemple, le 10 avril 1621, lorsqu'il prêcha un sermon à Philippe IV et en profita pour dresser le portrait du *valido* idéal. Peu après, le roi éleva Olivares à la dignité de Grand. Cf. Julián LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, Madrid, Cátedra, 2005, p. 188-189.

¹² « Aunque no es de nuestra profesión entremeternos en cosas tocantes a razón de estado, pero quando éstas coyuntan con la conservación de la Fe, con el bien espiritual de nuestros próximos y gloria de Nuestro Señor, es necesario que correspondamos a nuestra obligación haciendo el deber y ayudando en todo lo que pudiéramos a un negocio de tanto servicio de la Divina Majestad qual es el que al presente se ofrece acerca de entregar la Valtellina a los herejes grisonos. » Dans cette lettre, le Général demande à Florencia d'intervenir auprès du roi pour la défense des 120 000 catholiques de la Valteline dans le conflit qui l'opposait au territoire des Grisons. *Carta del General Mucio Vitelleschi al Padre Jerónimo de Florencia sobre el asunto de la Valtelina*, Roma, 29 de junio de 1621, ARSI, HISP. 70, EPIST. GENER., 1594-1640, fol. 131(v). Lettre citée dans J. LOZANO NAVARRO, *op. cit.*, Apéndice IX, p. 401-402.

¹³ Sur ce point, cf. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, *op. cit.*, p. 147-156 ; et en particulier *De la vida y muerte del padre Jerónimo de Florencia escrita por el Padre Juan de Montalvo*, ARSI, TOLET. 45, fol. 77(v).

¹⁴ *Carta del Padre Juan de Montalvo, Rector del Colegio Imperial de la Compañía de Jesús de Madrid, para los Padres Rectores de la Provincia de Toledo, en la muerte del Padre Jerónimo de Florencia, de la misma Compañía*, BNE, Papeles varios, Ms13292, fols. 80-83.

¹⁵ *Honor del Gran Patriarca San Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús, en que se propone su vida y la de su discípulo el Apóstol de las Indias San Francisco Javier*, María de Quiñones, Madrid, 1649, p. 623-635. Cité par Jaume GARAU, « Notas para una biografía del predicador real Jerónimo de Florencia (1565-1633) », *Revista de Literatura*, 2006, enero-junio, vol. LXVIII, n°135, p. 101-122, p. 105.

les mettant en perspective avec la position de la Compagnie de Jésus vis-à-vis du pouvoir au début des années trente.

Nécrologie convenue : éloge du prédicateur et confesseur

Dès les premiers mots de la lettre que Juan de Montalvo adressa à ses coreligionnaires, le recteur invite à considérer l'intelligence et la formation exceptionnelles du défunt, « *dotóle nuestro Señor de raras partes y mucho lucimiento*¹⁶ » L'itinéraire remarquable de l'étudiant en théologie à l'université d'Alcalá fut salué en son temps par ses professeurs :

*Tenía grande talento para Maestro por ser hombre de aventajado entendimiento, profundo, agudo, presto y claro; y tenía tal destreza en dar a entender lo que enseñaba, que por dificultosas que fuesen las cosas, las hacía palmarias, no sólo para los buenos entendimientos, sino para los medianos*¹⁷.

Ses qualités didactiques le firent naturellement hésiter entre la vocation de l'enseignement et celle de la chaire, aux exigences communes :

*El talento que le dio nuestro Señor para predicar fue singularísimo. Tenía las tres partes de enseñar, deleitar y mover, en grado superior: enseñaba con magisterio, claridad, agudeza y religiosa gravedad, deleitaba con los conceptos buenos y bien fundados que decía, con la suavidad de la voz con que los predicaba, y con la ternura y deseos del bien de las almas que mostraba: movía con la eficacia de las razones con que persuadía, con los afectos grandes de emoción que en sus sermones ejercitaba, y con los coloquios tiernos que usaba*¹⁸.

¹⁶ « Notre Seigneur le dota de qualités rares et d'une grande intelligence », *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(r).

¹⁷ « Il était très doué pour enseigner car il était d'une intelligence profonde, aiguë, élégante et claire ; et il était si habile à faire entendre ce qu'il enseignait, que quelle que fût la difficulté des choses, il les rendait évidentes non seulement pour les esprits supérieurs mais aussi pour les médiocres. »

¹⁸ « La capacité que lui conféra notre Seigneur pour prêcher fut très singulière. Il possédait au plus haut point les trois talents pour enseigner, plaire et émouvoir : il enseignait avec autorité, finesse et une gravité toute religieuse, il plaisait grâce aux idées bonnes et bien fondées qu'il exprimait avec cette voix douce qu'il utilisait pour les sermonner et avec cette tendresse et son désir manifeste du bien des âmes : il émouvait par l'efficacité des arguments avec lesquels il

Son humilité explique son refus de choisir la voie de son exercice, et son désir d'obéir aux mandements de la Compagnie le conduisit à déléguer la décision sur son avenir au Supérieur de la Province, le Père Luis de Guzmán, qui en référa à Dieu pour orienter le jeune Florencia :

Rindióse luego como buen súbdito a la voz de su Prelado y descargándole del oficio de Lector, le señaló púlpito en Alcalá, donde comenzó con tan grande aplauso como otros grandes Predicadores suelen acabar, y conformes a este principio fueron los medios y fines: de suerte que el efecto ha mostrado que la elección fue hecha con particular luz de nuestro Señor porque el Padre Florencia ha sido uno de los mejores y más provechosos Predicadores de su siglo¹⁹.

Si le syntagme « *como buen súbdito* » était couramment usité par les biographes des différents ordres religieux, son emploi souligne ici la conception de la Compagnie comme une société organisée à l'intérieur de la monarchie catholique où prime une hiérarchisation précise des différents états (*estamentos*) la composant²⁰. À travers son allégeance, Florencia marqua son dévouement à la Compagnie dans laquelle il était profès et adhérait au principe fondamental de l'obéissance. Car obéir à l'autorité de l'ordre revenait à se soumettre à l'autorité suprême.

La conduite exemplaire de Florencia lui assura naturellement une renommée rapide :

Con el mayor séquito, estimación y aplauso que se ha visto; y esto no sólo del vulgo y gente cortesana, sino de la nobleza, Títulos y Grandes, y hasta de las personas Reales y aun los predicadores de fama le

persuadait, par les grandes démonstrations d'émotion qu'il faisait dans ses sermons et les tendres discussions auxquelles il s'adonnait. »

¹⁹ « En bon sujet, il se soumit à la volonté de son supérieur qui le démit de ses fonctions de lecteur et lui désigna un pupitre à Alcalá, où il commença avec l'immense succès que d'autres prédicateurs n'obtiennent qu'à leur départ et il en était de même de toute son activité : de sorte que le résultat a montré que le choix de notre Seigneur fut particulièrement lumineux puisque le Père Florencia fut l'un des meilleurs et des plus talentueux prédicateurs de son siècle. »

²⁰ Javier BURRIEZA SÁNCHEZ, « La Compañía de Jesús y la defensa de la monarquía hispánica », *Hispania Sacra*, LX, 121, enero-junio 2008, p. 181-229.

*honraban y decían ser en el oficio gran Maestro, que parece era señor de los corazones de todos, y que para con todos tenía estrella*²¹.

De façon attendue, la plume de Montalvo sacrifie continuellement au dithyrambe le plus univoque, en ne se distinguant pas pour autant de l'histoire du règne de Philippe III qui retient la prédication royale de Florencia comme l'une des plus estimées de son époque. Célébré par les plus grands poètes, la postérité se souvient de lui comme le « *Predicador de Reyes y rey de los predicadores* », formule devenue topique, attribuée au prédicateur Hernando de Santiago à qui Florencia dédia son sermon à la mort de Philippe III, prononcé à Grenade en 1621²². Le talent rhétorique allié à l'inventivité discursive fit des sermons de Florencia un modèle d'éloquence sacrée. Pendant une longue période de trente ans, leur contenu n'eut de cesse de répondre à la mission apostolique du jésuite, « *teniendo siempre por blanco de sus sermones la gloria de nuestro Señor y la conversión y aumento en la virtud de las almas; todos sus conceptos, por agudos que fuesen, iban siempre enderezados al dicho fin, y venían nacidos para él* »²³. Toujours d'après Montalvo, son attachement à l'orthodoxie de son enseignement, aux principes tridentins, lui valut une reconnaissance unanime des institutions politiques et religieuses qu'il servit sans relâche. Le statut de prédicateur de Philippe III ajouté à sa charge de confesseur de la reine Marguerite le situait dans la proximité voire l'intimité du pouvoir, un privilège qui ne le détournait jamais de ses obligations²⁴. La droiture de Florencia révéla

²¹ « Avec la plus grande approbation, estime et le plus grand applaudissement jamais vus ; et ce, non seulement de la part du peuple et des courtisans, mais également de la noblesse et des Grands, y compris des personnes royales et même des prédicateurs renommés qui lui faisaient honneur et disaient de lui qu'il officiait avec une grande maîtrise, de sorte qu'il semblait dominer tous les cœurs et avait du succès auprès de chacun. » *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(v).

²² Félix HERRERO SALGADO, *La oratoria sagrada en los siglos XVI y XVII: La predicación en la Compañía de Jesús*, Madrid, t. 3, Fundación universitaria española, 2001, p. 441. *Sermón que predicó el P.M. Hernando de Santiago, Comendador del Monasterio de Nuestra Señora de la Merced, en las honras que hizo la muy nobilísima ciudad de Granada al Señor Rey Filipo III, que Dios haya, en 15 de mayo de 1621*, Grenade, Bartolomé de Lorenzana, 1621.

²³ « Ayant toujours comme objectif dans ses sermons la gloire de notre Seigneur, la conversion et la plus grande vertu des âmes ; toutes ses idées, si aiguës fussent-elles, étaient toujours tournées vers cette fin et inspirées par elle ».

²⁴ Sur cette proximité exceptionnelle avec la figure royale, voir notre étude « L'intimité du roi face à l'exercice du pouvoir : l'exemple de Philippe II », in Paloma BRAVO et Sylvie

une fidélité infaillible à son ordre et à sa mission. Sa conviction, sa force de persuasion, son art oratoire et sa finesse psychologique lui permirent d'accéder à la faveur royale tout en œuvrant pour l'amendement des comportements et la correction des usages répréhensibles à la cour :

[...] *y hasta a las mismas personas reales y privados no perdonaba, pero sabía en estos casos guiarlos con tanta humildad y respeto y con tales muestras del deseo del bien de sus almas, y del pro de la República, que nadie se sentía; y habiendo desterrado algunos predicadores por lo que habían dicho contra el gobierno, con menos prudencia y tiento que convenía: dijo el señor Rey don Felipe Tercero, el que más verdades nos dice, y más claras, es Florencia, pero dícelas de manera que no sólo no me exasperan, antes tengo gusto de oírse las y saberlas para procurar que se enmienden las faltas en que repara*²⁵.

Mais ce n'est pas uniquement cet aspect professionnel que Montalvo décide de louer dans la personnalité de Florencia. Puisque tout le monde s'accorde pour reconnaître la virtuosité de sa plume, son portrait posthume vise davantage à sculpter les qualités humaines et spirituelles de sa personne, une entreprise de célébration mémorielle qui, dans une perspective hagiographique, les inscrit dans une commémoration immédiate à sa mort. Ainsi, le père Florencia incarne-t-il de son vivant l'éclatant parangon de la vertu chrétienne. Sa profonde religiosité et son exemplarité spirituelle se manifestaient, entre autre, par son admirable détachement matériel. Montalvo en veut pour preuve les nombreuses occasions où, en remerciement de ses bons conseils, il eût pu recevoir des bénéfices pour lui-même et où il n'accepta que très rarement quelque bien

CRINQUAND, dir., *L'Intime à ses frontières*, Bruxelles, E.M.E. & InterCommunications, 2012, p. 91-104.

²⁵ Les personnes royales elles-mêmes et les ministres n'échappaient pas à sa condamnation, mais lorsque c'était le cas, il savait les guider avec une telle humilité et respect et avec un désir si manifeste du bien de leurs âmes et de la République que personne n'en prenait ombrage et le roi don Philippe III, ayant banni certains prédicateurs en raison de ce qu'ils avaient dit contre son gouvernement avec moins de prudence et de tact qu'il en faut, dit "celui qui nous dit les plus grandes et les plus claires vérités, c'est Florencia, mais il les dit de telle manière que, non seulement elles ne m'exaspèrent pas, mais au contraire j'ai plaisir à les écouter et à les savoir pour essayer de corriger les fautes qu'il signale" ».

sans jamais se départir de ses scrupules vis-à-vis de ses supérieurs à qui il demandait préalablement la permission d'en user. Sa priorité allait vers les besoins de la Compagnie qui, pour fonctionner dans ses différentes composantes, dépendaient des aumônes et des rentes versées par le siècle. Montalvo met en avant le désintéressement du prédicateur royal, sa profonde conscience de son vœu de pauvreté et de son devoir de compassion envers les plus démunis auxquels il restait attentif en faisant personnellement preuve à leur égard d'une grande générosité. En présence des puissants, il chercha continuellement à animer leur bienveillance et leur esprit de charité afin, tout à la fois, de guider l'âme des uns vers le salut divin et de soulager la souffrance des autres²⁶. La constance de son engagement social et religieux l'érigea en trait d'union entre les couches les plus opposées de la monarchie. Les plus modestes trouvèrent autant grâce à ses yeux que les puissants, dans un regard juste et conciliateur dans l'amour chrétien. Autant de preuves d'un comportement non seulement irréprochable et parfaitement en phase avec l'éthos jésuite, mais également si édifiant qu'il méritait qu'on chantât ses louanges et que toute la chrétienté partageât le deuil de la Compagnie dans la perte d'un compagnon si fidèle.

Cette défense et illustration du prédicateur jésuite prit le contrepied des critiques qui lui furent adressées de son vivant.

Relation d'un parcours d'exception à la cour

La mort de Florencia était d'autant plus dramatique qu'elle coupait court à une relation privilégiée entre les membres de la Compagnie et le pouvoir qui profitait à tous points de vue au fonctionnement et au prestige de l'ordre. En

²⁶ *La muerte de Felipe III relatada por la Compañía de Jesús*, in J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, op. cit., Apéndice VIII, p. 398-401. Un texte anonyme relate de la même façon la mort de Philippe III en soulignant le désintéressement de Florencia et son attachement à la charité chrétienne : *Copia de una carta que escribió un señor desta corte a un amigo suyo por haberme mandado que le avise la muerte de S.M. le escribo esta con gusto por ser muy servidor suyo y con puntualidad por haber sido testigo de vista y oídas de muchas de las cosas que le diré aquí brevemente por no cansarle*, Real Academia de la Historia, fondo jesuitas, t. 88, fol. 446-447, 9/3661/135.

effet, l'influence du prédicateur ne déclina pas à la fin du règne de Philippe III, bien au contraire, elle semblait atteindre son apogée puisqu'il en arriva à doubler le confesseur dominicain Luis de Aliaga au chevet du roi mourant en 1621²⁷. L'intimité avec le roi connut alors son moment culminant, Florencia eut ainsi accès à la conscience du souverain dont il recueillit les remords au sujet de son désintérêt pour le gouvernement de la monarchie. Montalvo affirme qu'Aliaga, cité sous la dénomination d'Inquisiteur Général, apprit beaucoup de la conduite de Florencia « tel un enfant face à son maître » : assertion fort douteuse concernant la carrière de ce confesseur royal, rompu aux jeux des luttes courtoises dans le cercle de proximité du monarque²⁸. L'évincement d'Aliaga par celui qui fut d'abord son allié dans la chute du *valido*, puis son ennemi et rival dans la faveur du roi, discrédite cette mise en scène du charisme de Florencia. Cette place centrale auprès du roi défunt explique sans doute la confiance de Philippe IV à son endroit. Florencia obtint la charge de confesseur des frères du roi, les infants don Carlos et don Fernando, et fut ainsi assuré de demeurer présent dans l'élite courtoise à l'inauguration du nouveau règne.

Si les relations entre les prédicateurs et les Habsbourg d'Espagne sont de mieux en mieux connues, il reste des zones d'ombres sur le comportement ambivalent de Florencia qui sut esquiver les inimitiés profondes dans la lutte clanique qui entourait le *valido* Lerma. Juan de Montalvo lisse les aspérités de l'histoire concernant les rivalités dans la clientèle au sein de la cour, sous sa plume Florencia aurait joui d'une estime et d'une considération unanimes : « *Todos los seglares le tenían extraña veneración, estimándole por muy docto, muy santo, y muy prudente, y esto no solo el vulgo y gente común, sino toda la nobleza y*

²⁷ J. GARAU, *op. cit.*, p. 115. Voir également *La muerte de Felipe III relatada por la Compañía de Jesús*, *op. cit.*, p. 399. Cette relation met en avant la profonde reconnaissance du roi envers Florencia et l'attachement qu'il lui montra jusqu'à sa mort aux dépens de son confesseur Aliaga envers lequel il exprima de vives critiques.

²⁸ Isabelle POUTRIN, « Cas de conscience et affaires d'État : le ministère du confesseur royal en Espagne sous Philippe III », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n°53-3, juillet-septembre 2006, p. 7-29.

grandes señores hasta los mismos reyes y personas Reales »²⁹. Cet état de grâce auprès de ses interlocuteurs légitimait la faveur des puissants dont il dresse la liste – tel un tableau de chasse à cour – dans un ordre partiellement chronologique et surtout hiérarchique, soucieux d’une « véridicité » dans un récit où prime l’excessivité : la reine Marguerite, d’abord, qui aimait lui confier les secrets de son âme et lui vouait une très grande estime, au point qu’une anecdote fameuse se répandit sur la préséance dont disposait Florencia auprès d’elle. Alors qu’il avait un jour du retard sur l’heure de confession, la reine se trouvait occupée. À l’annonce de son arrivée, elle interrompit ses affaires en s’écriant : « *Sea muy en hora buena, dejemos esto, que por un rato de Florencia todo se ha de dejar*³⁰ ». C’est en citant la faveur de Philippe III que Montalvo décrit le rôle politique du jésuite dans les affaires de la monarchie et son rôle de conseiller direct du roi qui appréciait son

[...] *consejo prudencial, libre de toda pasión, hijo de sola la razón y verdad que son fuentes del acierto y enderezan siempre semejantes acciones a la mayor gloria de Dios Nuestro Señor, y al mayor bien del rey y reino que era el blanco al cual el Padre en todos sus consejos tiraba*³¹.

De la connaissance des décisions à venir aux projets de nominations diverses aux charges à la cour, Florencia jouit d’un pouvoir personnel évident, il put influencer la vie politique, et permit de la sorte à la Compagnie d’être en liaison directe avec le cœur du pouvoir. Le prédicateur devint ainsi un agent de médiation entre l’ordre et le pouvoir qui épousait parfaitement l’aspiration des jésuites à une spiritualité engagée dans le siècle et surtout dans la destinée messianique de l’Espagne. Montalvo poursuit son énumération avec la

²⁹ « Tous le vénéraient d’une manière singulière, l’estimant pour son érudition, sa grande sainteté et sa grande prudence, et non seulement le peuple mais aussi toute la noblesse et les grands seigneurs, y compris les personnes royales elles-mêmes ». *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 82(v).

³⁰ « À la bonne heure, laissons cela, car pour un entretien de Florencia, tout doit s’interrompre ».

³¹ « [...] conseil prudent, libre de toute passion, fils de la seule raison et vérité qui sont la source du succès et orientent toujours de telles actions vers la plus grande gloire de Dieu Notre Seigneur, et vers le plus grand bien du roi et du royaume, ce qui était le but recherché par le Père dans tous ses conseils. »

convocation de Philippe IV qui fit preuve d'une grande estime à son égard. L'impératrice María et sa fille Margarita de la Cruz lui furent également très attachées. L'auteur passe sous silence les nombreuses visites que le jésuite leur rendit au couvent de *las Descalzas*, antre du contre-pouvoir de Lerma avec le clan de la reine Marguerite. L'Infant Cardinal est cité à la suite dans son attention soigneuse envers un confesseur affaibli par la maladie qui s'inquiétait de la « *comodidad y sustento de sus hermanas*³² ». Pour ce qui concerne le duc de Lerma, Montalvo nous décrit une estime sans bornes pour le prédicateur qu'il apprécia au point de venir l'écouter régulièrement au Collège en lui témoignant ostensiblement son admiration : « [...] *abrazándole al bajar del púlpito, pidiéndole la mano para besarla hincado de rodillas, acompañándole a su aposento, haciendo otras semejantes demostraciones a éstas*³³ ». Autant d'étalage exubérant de l'affection de Lerma invite à la suspicion, surtout chez ce personnage dont l'ambition et la volonté de contrôle absolu du souverain caractérisaient la conduite : suivre de près Florencia lui permettait sans doute de surveiller son ascendant sinon spirituel du moins politique sur le roi. Répondant au registre de l'éloge, Montalvo, là encore, évite soigneusement la moindre allusion à la participation désormais connue de Florencia dans la chute de Lerma en faveur duquel il demanda tout de même un délai supplémentaire pour séjourner à la cour de Philippe III après que ce dernier lui eut signifié son congé. La dernière mention concerne Olivares dont il ne dit que très peu de choses sur sa prévenance à l'égard du prédicateur dorénavant âgé et souffrant d'une santé dégradée.

Réhabilitation d'une figure controversée ?

Toutes ces descriptions ne prennent pas en compte les respirations de l'histoire du règne, l'importance du regard spirituel et politique de Florencia est présentée comme omniprésente et continue au sein du pouvoir alors que le pivot

³² « Commodité et nourriture de ses sœurs ».

³³ « [...] L'embrassant à sa descente de la chaire, lui demandant à genoux sa main pour la baiser, l'accompagnant dans ses appartements et faisant d'autres démonstrations semblables à celles-ci ». *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 83(r).

central de la machine bureaucratique était le duc de Lerma et que les rivalités autour de sa personne ne manquèrent pas de rendre difficile l'accès au souverain et plus encore à son écoute. Mais le propos de Montalvo ne s'embarrasse pas de la vérité historique, tant est impérieuse sa finalité laudative :

Finalmente tuvieron la misma estimación de su persona otros muchos grandes señores Eclesiásticos y seglares y no solo en España sino en los Reinos extraños era célebre su nombre, y cuando venían a esta Corte señores de Alemania, Francia, Italia, acudían a visitarle y recibían gran gusto y contento en verle y comunicarle³⁴.

Le discours systématisé le procédé encomiastique dans une conception non pas historique du récit mais plutôt commémorative ; il n'est jamais trop tôt pour façonner le regard posthume. Dans cette perspective, on décèle de quelle manière Montalvo use de bon nombre d'exagérations qui semblent outrepasser le cadre même de l'exercice de style. Si l'on considère en effet les répétitions dans les affirmations, sa tendance à souligner certains aspects de la personnalité de Florencia, la volonté très nette de convaincre par la convocation de l'anecdote exemplaire comme pour asseoir la légitimité de son propos, il convient de s'interroger sur ce qui relève du dithyrambe et ce qui, dans ses partis pris, répond à une volonté de propager une image positive d'une figure controversée en son temps. Citons pour exemple la relation que Florencia entretenait avec la gent féminine, Montalvo précisant à cet égard :

[...] el trato que tenía con los seglares olía a santidad, pero particularmente, cuando trataba con mujeres, las cuales le estimaban y veneraban como a santo, y con tratarlas con mucha familiaridad, jamás se dijo de él cosa que oliese a menos recato y circunspección. Pero era en esta parte tan mirado, que jamás se pudo alcanzar de él que diese a besar la mano a ninguna, por mucha instancia que se le hiciese, y cuando decía algún Evangelio a las que estaban enfermas, no las

³⁴ « Enfin d'autres grands personnages ecclésiastiques ou séculiers, et pas seulement en Espagne mais aussi dans les royaumes étrangers, le tenaient en même estime. Son nom était célèbre et lorsque des visiteurs d'Allemagne, de France, d'Italie venaient à la cour, ils lui rendaient visite et prenaient un grand plaisir à le voir et à lui parler. »

*ponía la mano sobre la cabeza, y si insistían en que lo hiciese, les ponía el manto, y con aquello se partía*³⁵.

La sainteté du comportement de Florencia ne se conçoit pas ici en termes classiques de qualités chrétiennes hors du commun, il s'agit de montrer la décence du prédicateur dans sa relation aux femmes, son renoncement à leur contact physique et donc la résistance à toute tentation de luxure que la proximité charnelle aurait pu provoquer. Sans suggérer une possible déviance de sa conduite, le fait de marquer si fortement sa prudence et sa chasteté laisse à penser qu'il put faire l'objet de critiques sur ce point. La vie à la cour, dans l'entourage aristocratique, offrait certainement un spectacle séduisant de la beauté féminine : que Florencia ait pu y être sensible semble vouloir être démenti ici, comme si la suspicion à son encontre demandait un discours de vérité réparateur.

Par ailleurs, la mention répétée de l'absence de cupidité, comme nous l'avons vu plus haut, prête le flanc, là encore, au questionnement : pourquoi valoriser un des fondements de la vocation de religieux comme s'il constituait une haute vertu morale ? Au moment de prononcer ses vœux en tant que compagnon de Jésus, Florencia n'avait-il pas choisi le dépouillement au détriment du faste et des plaisirs temporels ? Son désintéressement n'est-il pas consubstantiel à son aspiration spirituelle ? Montalvo n'opère aucune hiérarchisation dans les qualités exemplaires qu'il promet pour évoquer son frère d'ordre, et cela est d'autant plus étonnant que l'excellence de Florencia devrait se fonder pour lui et ses destinataires sur la perfection de son service à Dieu. Le détachement des choses matérielles n'est qu'un échelon, une étape première vers la perfection de l'âme que tout chrétien peut dépasser par la désillusion qu'autorise en cette période

³⁵ *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(v). « [...] le traitement qu'il avait avec les profanes avait une odeur de sainteté, mais particulièrement avec les femmes, lesquelles l'estimaient et le vénéraient comme un saint, et même s'il les traitait avec un grande familiarité, jamais rien ne fut dit qui laissât entendre moins d'honnêteté et de circonspection. Mais il était si regardant sur ce point, que jamais on ne put obtenir de lui qu'il baisât la main de l'une d'elles, en dépit d'une grande insistance auprès de lui, et quand il citait quelque Évangile à celles qui étaient malades, il ne posait pas sa main sur leur tête, et si elles insistaient pour qu'il le fit, il les couvrait du manteau et gardait ainsi distance. »

baroque le *desengaño*, si présent dans les arts et les lettres, et surtout dans les sermons que prêchait Florencia. L'abandon à la vanité des plaisirs mondains ne peut fonder l'image sainte de Florencia que revendique Montalvo, d'où la nécessité de le nier en proposant une image inversée du prédicateur.

Si le texte à lui seul induit la conduite condamnable de Florencia, il doit être mis en regard avec les critiques exprimées qui discréditèrent en leur temps le portrait de perfection spirituelle. Francisco de Quevedo le jugeait trop présent à la cour et très ennuyeux dans ses sermons qui, selon lui, n'en finissaient pas³⁶. Luis de Góngora, pour sa part, composa le sonnet *A un libro de doce sermones que imprimió el padre Florencia, de la Compañía de Jesús* dans lequel, après avoir raillé l'éloquence de Florencia, il fustigeait sa gloutonnerie, condamnait son intéressement matériel et dénonçait son ambition politique³⁷. L'illustre poète conservait un grief à l'égard de Florencia qui refusa d'assister son ami Rodrigo Calderón pendant l'emprisonnement précédant son exécution publique. Trop soucieux de conserver la faveur royale, Florencia aurait ainsi manqué à son obligation spirituelle et refusé de prêter le flanc à des représailles politiques. En cela il se conduisit en laïc et non en compagnon de Jésus. Ce portrait au vitriol d'un religieux devenu mondain contribua sans doute à fixer dans la postérité l'image négative d'un Florencia courtisan. Cette représentation s'installa avec une telle prégnance dans la mémoire historique que l'on en retrouve les termes sous la plume du jésuite Antonio Astrain, dans son *Historia de la Compañía de Jesús* publiée à Madrid en 1916³⁸. Dans le chapitre X, au titre explicitement ignacien « *Peligros del aulicismo* » et consacré au Père Fernando de Salazar, figure également très controversée de la Compagnie, Astrain rappelle en effet que le

³⁶ Pablo JAURALDE POU, *Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Madrid, Castalia, 1999, p. 432 et 502.

³⁷ « *Doce sermones estampó Florencia, / orador cano sí, mas, aunque cano, / a cuanto ventosea en castellano, / se tapa las narices la elocuencia. / Humos reconóci en Su Chimenencia / de abstinente no menos que de vano, / pues que por un capón deja un milano : / ¡oh bien haya tan rígida abstinencia ! / En su Religión sancta, de modesto / nunca ha querido lo que no le han dado : / ¡oh bien haya modestia tan ociosa ! / En Palacio más mucho de lo honesto / del dueño solicita, y del privado : / ¡oh mal haya ambición tan ambiciosa !* » *Sonetos completos*, éd. de Biruté Ciplijauskaitė, Castalia, Madrid, 1990⁶, p. 297. Cité par J. GARAU, *op. cit.*, p. 107.

³⁸ Antonio ASTRAIN, *Historia de la Compañía de Jesús*, tomo V, 1615-1652, Madrid, Administración Razón y Fe, 1916.

Général dut répéter ses réprimandes contre les usages inacceptables de certains compagnons à la cour :

Repetidas veces hubo de avisar el Padre Vitelleschi a los Provinciales de Toledo, para que cercenasen las demasías de regalo y comodidades que sabían proporcionarse algunos de los Padres que vivían en Madrid. Unos por descender de linaje nobilísimo, otros por ser confesores de ilustres personajes, otros por haber obtenido algún cargo importante en la Corte, es lo cierto que insensiblemente perdían el espíritu religioso y se trataban como prelados, que como humildes hijos de la Compañía³⁹.

D'après l'historien de l'ordre, les services qui étaient attachés aux Pères Salazar, Florencia et Pimentel furent en partie confisqués par un Général soucieux du bon fonctionnement de la Compagnie et de l'équité dans le traitement de chacun. Les abus de Florencia surtout subissent les foudres de sa plume :

Lo que más llama la atención en las cartas de aquel tiempo, es el aparato y atuendo con que en algunas ocasiones se presentó en público el Padre Florencia cuando en 1622 hubo de acudir a la Congregación provincial que se celebró en Toledo, hizo el viaje desde Madrid en coche de 6 caballos, con 2 cocheros, y acompañado por un Padre y un Hermano coadjutor. No fue esto sólo, sino que a la entrada de Toledo tenía ya prevenida una litera, en la cual entró en la ciudad más con aires de príncipe que de humilde religioso⁴⁰.

³⁹ *Ibid.*, p. 215. « Le Père Vitelleschi dut avertir à plusieurs reprises les pères provinciaux de Tolède de freiner les largesses en cadeaux et confort que plusieurs des pères vivant à Madrid savaient occasionner. Les uns parce qu'ils descendaient d'une lignée très noble, d'autres parce qu'ils étaient confesseurs de personnages illustres, d'autres parce qu'ils avaient obtenu une charge importante à la cour. Il est vrai qu'ils perdaient l'esprit religieux et qu'on les traitait davantage comme des prélats que comme d'humbles fils de la Compagnie. »

⁴⁰ *Ibid.*, p. 216. « Ce qui attire le plus l'attention dans les lettres de cette époque, c'est l'apparat et la pompe avec lesquelles le Père Florencia se présenta en public à plusieurs reprises. Quand en 1622, il dut se rendre à la Congrégation provinciale qui fut célébrée à Tolède, il fit le voyage depuis Madrid en voiture tirée par six chevaux, avec deux cochers et accompagné d'un Père et d'un Frère assistant. Il n'y eut pas que cela, car à l'entrée de Tolède, une litière lui était réservée avec laquelle il entra dans la ville davantage avec des airs de prince que d'humble religieux. »

En note, il donne les raisons pour lesquelles certains livres d'histoire continuent de projeter une image élogieuse du personnage. Désireux de rétablir la vérité, il accuse le texte de Montalvo d'avoir fabriqué la perception posthume de Florencia en s'inscrivant dans les annales de l'ordre⁴¹. Sa consultation des documents – il ne cite que les papiers d'Antonio Pacheco, Supérieur de la Province de Tolède, du 24 février 1633⁴² – l'autorise à démentir fermement le contenu de cette lettre et à affirmer qu'au contraire le père Florencia fut un jésuite dévoyé :

[...] casi siempre que suena su nombre, es para reprobar las singularidades de regalo y autoridad que se le permiten. Una vez le reprenden porque le llevan de una casa noble la comida y se la sirve un paje elegantemente vestido; otra, porque sale de paseo en coche; otra, porque va a Toledo en carroza de seis caballos; otra, porque quiere compañero sacerdote y no se contenta con un coadjutor; otra, porque tiene un paje seglar para su servicio exclusivo; otras veces, en fin, sin especificar cosas singulares, se lamenta el Padre General de las demasías que se toleran al Padre Florencia. En 1632, porque le mudaron el coadjutor que le servía, se afligió tanto, que lloraba como un niño. Fue necesario que el Padre Vitelleschi mandase devolverle el primer compañero⁴³.

⁴¹ *Ibid.*, note 2 : « Puesto que hablamos del Padre Florencia, nos parece necesario hacer algunas observaciones sobre este hombre singular. Ciertos libros e historias viejas le tributan grandes elogios, pintándole como un santo y como grande orador. La primera de estas nombradías se funda, indudablemente, en la carta de defunción que se escribió e imprimió el mismo año de su muerte, 1633. Consérvase un ejemplar de ella en la Academia de la Historia. En esta carta se pone por las nubes al Padre Florencia. Las principales alabanzas del Padre pasaron a las anuas de aquel año (Toledana. *Litt. Annuae*, 1633) » « Puisque l'on parle du Père Florencia, il nous semble nécessaire de faire quelques observations sur cet homme singulier. Certains livres et histoires anciennes font de lui de grands éloges, en le peignant comme un saint et comme un grand orateur. La première de ces réputations se fonde, indubitablement, sur la lettre nécrologique qui fut écrite et imprimée l'année même de sa mort, 1633. On en conserve un exemplaire à l'Académie d'Histoire. Dans cette lettre, le Père Florencia est porté aux nues. Les principaux éloges du Père intégrèrent les *anuas* de cette année-là ».

⁴² *Toledana Epistolae Generalium*, A. Pacheco, Provincial, 24 Febrero 1633.

⁴³ *Ibid.*, p. 216. « [...] presque à chaque fois que retentit son nom, c'est pour réprover les abus de confort et d'autorité qu'on lui permet. Une fois, on le répréhende car on lui apporte la nourriture d'une noble maison et un page élégamment vêtu la lui sert ; une autre car il se promène en

On est bien loin ici des propos conclusifs de Montalvo qui interprètent son propre panégyrique en disant qu'il est : « [...] *testimonio de cuán ajeno tenía su corazón de pretensiones, y cuán observante era de su instituto, que teniendo en poco las honras y haberes de la tierra, atiende sólo al bien de las almas y dones de cielo* »⁴⁴.

À travers les anecdotes illustrant son action exemplaire, le Père Florencia se pose en figure paradigmatique d'une Compagnie humble et fidèle à son ambition telle qu'elle apparaît dans les *Constitutions* : le salut des âmes et la perfection humaine. Montalvo avait conscience des difficultés de son ordre ; en tant que recteur du Collège Impérial, il occupait une fonction de prestige et l'année suivante, en 1634, le Général le nomma Supérieur de la Province de Tolède. Son attachement à l'ordre et sa compétence à assumer de hautes responsabilités expliquent sans doute sa volonté de réhabiliter une figure médiatique et controversée qui pourrait causer des torts à l'image de la Compagnie. Son texte peut donc se lire comme une réponse à un enjeu contemporain à un double niveau. Au niveau individuel, on sait que Montalvo a œuvré pour tenter de préserver Florencia au poste de confesseur des Enfants. La destitution du prédicateur le 10 mars 1633, officiellement pour des raisons de santé, fit qu'il intercédât en vain auprès du roi pour plaider en sa faveur⁴⁵. À un autre niveau,

voiture ; une autre car il se rend à Tolède dans un carrosse tiré par six chevaux ; une autre car il exige la compagnie d'un prêtre et ne se contente pas d'un assistant ; une autre car il dispose d'un page profane pour son service personnel ; d'autres fois, enfin, sans spécifier de choses particulières, le Père Général se plaint des excès que l'on tolère chez le Père Florencia. En 1632, parce qu'on lui remplaça l'assistant qui le servait, il fut si affligé qu'il pleura comme un bébé. Il fut nécessaire que le Père Vitelleschi ordonnât la restitution du premier compagnon. » D'après Astrain, le Père Florencia n'avait même pas mauvaise conscience, à la différence des jésuites dévoyés de la satire *Los ejercicios espirituales de la Compañía de Jesús* de Juan de Salinas. L'historien ajoute qu'il agissait mal au vu et au su de tous en assumant pleinement sa dérogation à la règle ignacienne et à ses vœux de pauvreté. Si cela était vrai, il se trouvait bien loin alors des nombreuses accusations d'hypocrisie venant des détracteurs des jésuites. La portée morale de la censure ne vise pas tant ici la réforme des conduites au sein de l'ordre qu'à traduire l'indignation d'un jésuite défenseur de l'obéissance et de la réputation historique de la Compagnie. Son investissement dans la promotion écrite de l'ordre se prolongea à travers l'hagiographie d'Ignace de Loyola en 1921, rédigée à l'occasion du quatrième centenaire de sa conversion : *Vida breve de San Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús*, Bilbao, La Editorial Vizcaína, 1921.

⁴⁴ *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 83(r). « [...] cela montrait à quel point son cœur était éloigné des prétentions et à quel point il était respectueux de son institution, car en méprisant les honneurs et les biens temporels, il ne s'occupe que du bien des âmes et des dons du ciel ».

⁴⁵ J. GARAU, *op. cit.*, p. 121.

celui de l'ordre en Espagne, la destitution de Florencia ne devait pas être perçue comme une punition royale de l'ordre qui aurait failli à son devoir d'exemplarité spirituelle, une forme de désaveu de la Compagnie qui baignerait dans le désordre, en étant incapable de mener à bien sa mission dans le respect de ses fondements théoriques et qui se perdrait dans son avidité d'ingérence dans les affaires monarchiques. La Compagnie faisait déjà face à une opinion négative qui taxait de machiavélique son action apostolique, une action considérée par certains comme ambitieuse, intéressée et manipulatrice, prête aux manœuvres les plus souterraines pour s'imposer sur la scène temporelle, autant d'arguments qui nourrissaient l'antijésuitisme lors de crises internes antérieures. Pour lutter contre cette vague d'oppositions qui discréditait son action et surtout sa sincérité, la Compagnie avait besoin de l'appui des grands et de leur lumière bénéfique qui renforçaient son institution tout en la protégeant, comme le stipulent les *Constitutions*.

Conclusion

Au-delà du panégyrique attendu du Père Florencia, l'analyse de la *Carta de defunción* de Juan de Montalvo nous a permis d'évaluer la tentative de renouvellement de l'engagement spirituel de la Compagnie dans le monde politique de la Monarchie. Dans une sorte de profession de foi, Montalvo érige un monument funéraire à son frère d'ordre, monument qui honore non seulement la mémoire de l'action séculière du jésuite mais également le dévouement global de la Compagnie face à une opinion qui lui était souvent défavorable. La défense de Florencia, l'acclamation de ses hautes vertus chrétiennes, marquent le triomphe d'un ordre à l'exemplarité unique qui prétendait à mieux dans la concurrence des ordres religieux auprès du pouvoir royal et dans la reconnaissance internationale. Les exemples tirés de la vie du prédicateur royal réparent une réputation entachée, un honneur blessé dans une vaste stratégie de reconquête. Ainsi, la nécrologie de Florencia « ferait d'une pierre deux coups » en composant simultanément l'éloge de la Compagnie dont

le prédicateur incarna l'excellence par sa loyauté, sa hauteur spirituelle et politique. L'effet de miroir grossissant du texte de Montalvo permet de rappeler les qualités des jésuites en réaffirmant leur soumission au pouvoir espagnol à travers un serviteur qui ne lui fit jamais défaut. La mort de Florencia est en quelque sorte instrumentalisée pour redonner vie à l'éclat collectif de la Compagnie dans un contexte de perte d'influence à la cour de Philippe IV.

Cependant, l'éloge ne saurait en finir avec la controverse autour de Florencia dont la postérité ressurgit au début du XX^e siècle au moment où l'historien de la Compagnie, le Père Antonio Astrain, dépeint son comportement comme corrompu et dévoile la nécessité encore de prendre part à son portrait posthume. Car si la logique historienne de convoquer les figures du passé l'amène naturellement à décrire de façon plus ou moins appuyée leurs actions au sein de l'ordre auquel est consacré son projet d'écriture, la coloration de son propos censure le personnage de façon très insistante. Avec une claire volonté de couper court aux possibles éloges de Florencia, le jésuite contredit sinon directement le discours de son confrère Montalvo, du moins la renommée que celui-ci ne manqua pas de chanter au lendemain de la mort du prédicateur. La démarche d'Astrain ne saurait souscrire à la seule exigence de rétablir la vérité historique, contraire sur ce point au prestige de la Compagnie ; ne s'agirait-il pas plutôt de clarifier la position de l'ordre sur son intransigeance morale, sur son exigence intacte vis-à-vis de la règle de son fondateur, et permettre en creux de promouvoir son excellence dans le siècle ? En cela, on peut voir chez nos auteurs, malgré leur séparation temporelle de presque trois siècles, une même démarche de réhabilitation : le jésuite Astrain, sans entrer dans la polémique ouverte, combat lui aussi la légende noire antijésuite sur le terrain des vices souvent dénoncés dans les textes critiques sur la Compagnie depuis la fin du XVI^e siècle, que ce soit le goût du luxe ou la recherche des plaisirs corporels, à commencer par la gourmandise. Pour cela, il ne choisit pas de passer sous silence les écarts honteux des membres de la Compagnie, mais au contraire il s'évertue à pointer très sévèrement leurs mauvais agissements. Florencia subit

ses foudres, non seulement parce que son attitude était condamnable, mais aussi parce qu'elle fit figure d'exception dans l'histoire de l'ordre et causa du tort à l'ensemble de la Compagnie. Ne rien dénoncer dans son comportement courtisan aurait signifié sans doute une forme de tolérance à l'égard de son pervertissement et, pire encore, aurait pu laisser entendre qu'une telle corruption n'était pas rare chez les jésuites, soupçon calomnieux pour l'ordre qu'il faut extraire de tous les esprits chagrins. Si Juan de Mariana, au tournant du XVII^e siècle, fustigeait déjà le comportement dévoyé des novices afin d'alerter les consciences sur la nécessaire reprise en mains de l'ordre⁴⁶, Astrain, au tournant du XX^e, veut rendre justice à la Compagnie en dénonçant les intrus de sa galerie historique de frères illustres afin de redonner à l'ordre tout l'éclat de son exemplarité vertueuse. À travers les plumes engagées de ces deux jésuites, se dégage une volonté scrupuleuse d'œuvrer depuis l'intérieur, comme pour émousser les plumes des ennemis de l'extérieur.

⁴⁶ Sur ce texte voir Marie-Lucie COPETE, « Le *Discurso de las cosas de la Compañía* (1605) » de Juan de Mariana », in *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Pierre-Antoine FABRE et Catherine MAIRE (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 165-178.

Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana
(Madrid, 1599-Lisbonne, 1604) de Mateo Alemán
et la controverse *De auxiliis divinae gratiae*

Michèle Guillemont

Université de Lille III, CECILLE EA 4074

Dans le sillage tracé par Francisco Rico et Edmond Cros, la critique spécialisée s'est intéressée à la prise directe du roman de Mateo Alemán avec la célèbre controverse contemporaine sur le libre arbitre et la grâce divine¹. Sans doute est-ce Michel Cavillac qui, dans sa magistrale thèse de Doctorat d'État, a argumenté le plus précisément l'empreinte du dominicain Báñez dans l'hybride « *poética historia* » :

[...] Alemán, en choisissant de s'exprimer sous le masque d'un gueux pris dans l'engrenage de la concupiscence adamique, ne pouvait inscrire sa fable sur des coordonnées molinistes. En revanche, le radicalisme augustinien de Báñez lui offrait une théologie sur mesure, à l'intérieur même de l'orthodoxie puisque le molinisme et le bañezisme constituaient deux lectures possibles des décrets de Trente. Vers 1598-1604, au surplus, les Dominicains semblaient sur le point de faire pencher la balance en leur faveur. Dans ce contexte, l'auteur du *Guzmán*, loin d'apparaître se livrer à une propagande anti-protestante alors dépassée, pouvait aborder des thèmes qui, en d'autres temps,

¹ Voir l'édition critique du *Guzmán de Alfarache* établie par Francisco RICO à laquelle nous renvoyons dans cet article, dans *La novela picaresca española I*, Barcelone, Planeta [1967], 1999, note 49, p. 41-43 de la « Introducción ». Edmond CROS, *Mateo Alemán : introducción a su vida y a su obra*, Salamanque, Anaya, 1971, p. 136-144, ou encore Antonio REY HAZAS, *Deslindes de la novela picaresca*, Malaga, Servicio de publicaciones de la Universidad de Málaga, 2003, p. 94.

eussent été suspects de sympathies calvinistes. Sous ce jour, l'hommage rendu au Livre du Gueux par un docte « *religioso agustino* » de l'Université de Salamanque, où la chaire de Théologie était justement occupée par Báñez, prend tout son sens [...]².

Postérieurement, le même spécialiste a nuancé ce jugement :

[...] *Al expresarse desde su condición de galeote, el autobiógrafo no podía comulgar por entero con posturas molinistas cuyo laxismo confortaba la buena conciencia de los « poderosos ». En cambio, el augustinismo radical que cuestionaba los méritos humanos, le permitía relativizar los cánones de la perfección moral institucionalizada, y rebajar a su propio nivel las ínfulas de aquellos « señores » que también eran « unos montones de polvo » [...]. « En el mundo degradado y atormentado del Pícaro, regido por un amargo pesimismo sociopolítico, el rigorismo bañezista se prestaba mejor a profundizar en las pasiones de un antihéroe que pretendía ser el espejo de la culpable España de su tiempo [...]*³.

Notre propos ne consistera pas ici à tenter de démontrer une sorte de « préférence » du roman alémanien pour les thèses de Luis Molina⁴ et de ses frères — contre les partisans du thomisme rigoriste tenu par Báñez⁵ et ses disciples. Il est clair que l'auteur ne destinait pas son roman à prendre position pour l'un ou l'autre camp — la puissance d'innovation de son œuvre passant,

² Michel CAVILLAC, *Gueux et marchands dans le « Guzmán de Alfarache »*. Roman picaresque et mentalité bourgeoise dans l'Espagne du siècle d'or, Bordeaux, Institut d'Etudes Ibériques, 1983, p. 75.

³ M. CAVILLAC, « Jesuitismo y bañecismo: ¿dos lecturas de la *Atalaya*? », dans *Guzmán de Alfarache y la novela moderna*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, citation p. 163.

⁴ Pour une édition actuelle, avec traduction du texte latin de Luis de MOLINA, voir : *Concordia del libre arbitrio con los dones de la gracia y con la presciencia, providencia, predestinación y reprobación divinas*, trad. et éd. Juan Antonio HEVIA ECHEVERRÍA, Oviedo, Pentalfa Ediciones, 2007. L'ouvrage avait été publié en 1588, à Lisbonne — avec une autorisation de l'Inquisition portugaise qu'il aurait sans doute été bien ardu d'obtenir en Castille. On remarquera que Mateo ALEMÁN répéta cette stratégie pour la *Deuxième partie* de son *Atalaya de la vida humana*, en 1604.

⁵ Voir également l'édition et la traduction par J. A. HEVIA ECHEVERRÍA du texte de Domingo BÁÑEZ, *Apología de los hermanos dominicos contra la Concordia de Luis de Molina*, Oviedo, Pentalfa Ediciones, 2003.

justement, par la renonciation intrinsèque à la polémique, toujours partielle et partielle, à l'opposé de l'ambition affichée dès le titre, de son livre *Atalaya de la vida humana*. Sur ce point, encore une fois, nous suivons Michel Cavillac :

[...] *Como novelista, Alemán tenía la oportunidad de jugar con los variados registros que le brindaba una teología desestabilizada por la conversión de auxiliis divinae gratiae. Y difícil es determinar si la cosmovisión del Guzmán se ajusta a la que profesaba el autor en sus adentros [...]*⁶.

Nous ne pouvons prétendre à une quelconque remontée dans la conscience de Mateo Alemán, et l'herméneutique de Michel Cavillac (véritable « *atalaya* » des études alémaniennes) nous convainc. Néanmoins, force est de constater que la lecture du dénouement du roman du gueux, en lien avec la fameuse controverse sur le salut du pécheur et la rédemption par la grâce divine⁷, se fait dans une sorte de hiatus. En effet, entre les deux derniers chapitres du roman⁸ qui mettent en scène les diverses « conversions » du célèbre picaro, autrement dit entre la « réformation » religieuse de Guzmán et la réplique politique de celle-ci, il y aurait pour la première une attitude plutôt favorable au « bañisme » puis, pour la seconde, le recours à un pragmatisme plutôt jésuite, proche de la fameuse « raison d'État catholique ». Face à ce balancement — qui s'inscrit cependant contre une supposée « hypocrisie » religieuse de Mateo Alemán (dans une interprétation qui confondrait l'auteur du roman avec le père, fictionnel, de sa créature de papier, Guzmán) — il nous semble nécessaire de revenir, à nouveau, sur la controverse contemporaine sur le salut et la grâce, ce fond à la fois théologique et politique sur lequel Mateo Alemán a inscrit sa création.

⁶ M. CAVILLAC, « *Guzmán de Alfarache* » y la novela moderna..., p. 163.

⁷ Le corpus de cette controverse est très ample, et les études qui s'y sont intéressées très nombreuses. Nous ne signalerons donc ici que quelques titres : Vicente BELTRÁN DE HEREDIA, *Domingo Báñez y las controversias sobre la gracia. Textos y documentos*, Madrid, CSIC, 1968 ; Marcelino OCAÑA GARCÍA, *Molinismo y libertad*, Cordoue, Cajasur, 2000 ; Paolo BROGGIO, *La teologia e la politica. Controversie dottrinali, Curia romana e Monarchia spagnola tra Cinque e Seicento*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 2009.

⁸ Il s'agit des chapitres 8 et 9 du livre III de la *Deuxième Partie*, de 1604.

L'attention insistante de l'auteur sévillan pour la réception de son *Atalaya*⁹ continue de nous inviter à lire celle-ci dans une vaste cohérence. Autrement dit, il s'agit de reprendre le débat interprétatif dans la vaste « marge »¹⁰ que l'auteur a ménagée à cet effet – un débat induit par le projet de l'auteur, explicite celui-ci, selon lequel le roman constitue *una escuela de fina política, ética y euconómica*¹¹ où le paradigme *oekonomia*¹² indique la nécessaire articulation de l'ordre immanent avec le cadre théologique¹³.

Pour ce faire, après un bref rappel du contexte controversiste contemporain, puis des différentes évocations des acteurs de ce débat (autrement dit des différents ordres religieux espagnols) dans l'ensemble des écrits alémaniens, nous reviendrons sur le dénouement du roman pour poser une hypothèse de lecture – que nous offrons au débat.

⁹ Voir « El diálogo del narrador con el narratario. Modalidades y finalidad », p. 167-179 de M. CAVILLAC, « *Guzmán de Alfarache* » y la novela moderna.

¹⁰ M. ALEMÁN, « Declaración para el entendimiento deste libro », p. 94.

¹¹ Cette formule énumérative se répète d'écrit en écrit, depuis le prologue aux *Proverbios morales* d'Alonso de Barros de 1598 jusqu'à celui de la *Vida de Ignacio de Loyola* de Luis de Belmonte de 1609 – en passant par l'éloge à la *Segunda Parte del Guzmán de Alfarache* (1604), écrit pas un Luis de Valdés jamais identifié – mais qui, par l'emploi même de ces termes, semble bien être un hétéronyme de l'auteur.

¹² Si Giorgio AGAMBEN a récemment rendu compte de la complexité de ce terme dans *El Reino y la Gloria. Una genealogía teológica de la economía y del gobierno* (trad. Flavia Costa, Buenos Aires, Adriana Hidalgo, 2008), un extrait d'une entrevue de ce philosophe par Gianluca SACCO (www.ssef.it, « Dalla teologia politica alla teologia economica ») permet une brève synthèse : « de la théologie chrétienne dérivent deux paradigmes politiques dans le sens ample : la théologie politique, qui fonde dans le Dieu unique la transcendance du pouvoir souverain, et la théologie économique, qui propose l'idée d'une *oikonomia* conçue tel un ordre immanent – domestique – et non politique dans son sens strict, de la vie divine comme de la vie humaine. Dans le premier paradigme, la philosophie politique et la théorie moderne de la souveraineté trouve son origine ; dans le second plonge ses racines la « biopolitique » moderne, jusqu'au triomphe actuel de l'économie dans tous les aspects de la vie sociale ». La signification de l'*oikonomia*, qui définit en premier lieu l'administration de l'*oikos*, s'est étendue à d'autres champs depuis l'Antiquité, qu'il s'agisse de l'organisation interne du corps humain (la médecine, que Mateo Alemán a étudiée), ou de la rhétorique (organisation du discours, *dispositio*).

¹³ C'est ce que l'auteur rappellera depuis la Nouvelle Espagne, dans son « Elojio » de la *Vida del Padre Maestro Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús* de L. de BELMONTE BERMÚDEZ, lorsque qu'il déclare comment paraboles, fictions, fables ou figures – en soit mensongères – permettent de dire vrai : « [...] aconsejamos con ellas, enseñamos cosas importantes i graves, no solo a la política, ética y euconómica, mas para venir a conseguir la eternidad a qe todos espiramos [sic] [...] ». Nous utilisons l'édition de Pedro M. PIÑERO RAMÍREZ, « Mateo Alemán : su *Elogio de la Vida de San Ignacio* (Méjico, 1609) de Luis de Belmonte », *Archivo hispalense : revista histórica, literaria y artística*, t. 58, n° 177, 1975, p. 37-52.

Le contexte de l'*Atalaya* : la controverse *De auxiliis divinae gratiae*

Comme l'affirme le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière, « les Théologiens ont de tout temps *disputé* entre eux sur les questions de la grâce »¹⁴. Dans la continuité de la dispute antique entre saint Paul et les stoïques, à chaque étape de la réflexion de l'occident chrétien sur la distance de Dieu au monde terrestre et à la foi du croyant, a ressurgi l'opposition entre Saint Augustin et Pélage sur la corruption de la faute originelle, la question de la capacité de l'homme à agir de manière méritante et le recours à la grâce¹⁵.

Le XVI^e siècle s'ouvrit avec l'affirmation par Luther de l'extranéité du divin, de la capacité du fidèle à la vérifier et à s'assurer du don gratuit de la foi posant l'inutilité d'une médiation entre le chrétien et son créateur et la nullité de l'Eglise de Rome à intercéder entre eux¹⁶. Paradoxalement, la radicalité de cette position amena le catholicisme à justifier une médiation entre un Dieu toujours plus lointain et puissant et un fidèle chaque fois plus seul avec sa conscience. La fonction de guide des esprits et des confessions gagna en importance et en dignité, intermédiaire qu'il fallait former à partir d'un dogme clairement redéfini

l'immense chantier pour lequel Paul III réunit le Concile de Trente¹⁷, quelque trente années après les premières manifestations de la Réforme.

La V^e session de cette assemblée, celle du 17 juin 1546, porta sur le péché originel : elle affirma, contre Pélage puis contre Luther, la capacité du baptême à laver le péché transmis par Adam sans nier l'inclination au mal. La VI^e session,

¹⁴ Article « Disputer », *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français...*, La Haye-Rotterdam, 1690, t. I, p. 853.

¹⁵ À cause de l'ampleur de l'argument et de la profusion de sa bibliographie, nous nous limitons à renvoyer à Bernard QUILLET, *L'Acharnement théologique : Histoire de la grâce en Occident, III^e-XXI^e siècles*, Paris, Fayard, 2007.

¹⁶ Il faut bien évidemment avoir à l'esprit la formidable polémique sur la prédestination et la justification par la foi entre Luther et Érasme (chacun s'inspirant particulièrement du *Dialogus de libero arbitrio* de 1438-1442 de Lorenzo Valla) marquée par la *Diatribes sive Collatio de libero arbitrio* de 1524 qui répond à la *Assertio omnium articulorum M. Lutheri per bullam Leonis X* (1520), suivi par le *De servo arbitrio* luthérien de 1526 auquel réplique encore l'humaniste de Rotterdam dans *Hyperaspistes*.

¹⁷ L'importante bibliographie sur le Concile de Trente est efficacement commentée par Paolo PRODI à la suite du chapitre « La crise religieuse du XVI^e siècle. Réforme catholique et Contre-réforme » de son ouvrage *Christianisme et monde moderne. Cinquante ans de recherches*, Paris, Gallimard-Seuil-Hautes Études, 2006, p. 72-84.

celle du 13 janvier 1547, porta sur la justification par la foi et le salut de l'homme dans le Christ : celui qui a reçu le sacrement du baptême peut, par ses œuvres, méritoires, coopérer au processus de la grâce et non pas être seulement objet passif de celle-ci ou d'une damnation. À la fois contre la perspective optimiste du pélagianisme et contre le pessimisme anthropologique luthérien, l'Église romaine réaffirmait le devoir de glorification de Dieu par l'observance des commandements, ainsi que la capacité du fidèle à faire le bien et à mériter son salut. Autrement dit, c'est dans un espace spéculatif lâche que le catholicisme laissait en suspens la définition du degré de volonté divine et celle du mérite humain dans le processus de justification. Et ce fut sur ce terrain que les grands problèmes dogmatiques et théologiques furent posés et où se développèrent les controverses les plus tenaces et virulentes du catholicisme¹⁸.

Le Concile de Trente à peine conclu, la question des relations entre corruption de l'homme et irrésistibilité de la grâce devint une source immédiate et intarissable de conflits. Le premier éclata à la frontière nord de la catholicité, à l'université de Louvain. L'adoption d'un augustinisme rigoureux par Michel De Bay¹⁹ y rencontra l'opposition de la Compagnie de Jésus : le jeune Robert Bellarmin²⁰ en fut l'adversaire direct durant les sept années que dura son séjour en Flandres (1569-76), où Francisco de Toledo²¹, en 1580, apporta en personne, et lut publiquement la bulle de Grégoire XIII qui réitérait la

¹⁸ Rappelons toutefois que le monde chrétien non-catholique controversait également sur le secours divin et la liberté humaine. Il suffit de rappeler l'opposition intra-calviniste, entre Théodore de Bèze, défendant avec rigidité la prédestination, et Jakob Hermanzoon dont les positions sont connues sous le nom d'« arianisme » et dont les adeptes furent durement persécutés.

¹⁹ Voir Miguel ROCA, « El problema de los orígenes y evolución del pensamiento teológico de Miguel Bayo », *Anthologica Annu*, 5, 1957, p. 417-492. Les propositions de Michel De Bay ou Baius furent dénoncées pour analogie avec la doctrine réformée devant la faculté de théologie de Paris par les franciscains, dès 1560. En 1567, soixante-dix neuf d'entre elles furent condamnées par le pape qui évita cependant soigneusement de donner une dimension scandaleuse à cette affaire. À Louvain, cette lecture de l'augustinisme pour contrer la doctrine réformée fut réactivée, mais au siècle suivant, par Jansénius.

²⁰ Gustavo GALEOTA, *Bellarmino contra Baiu a Lovanio : studio e testo de un inedito Bellarminiano*, Roma, Herder, 1966.

²¹ Miguel ROCA, « Documentos inéditos en torno a Miguel Bayo (1560-1582) », *Anthologica Annu*, 1 1953, p. 303-476.

condamnation de Pie V et imposait le silence au théologien flamand²².

Cette première controverse sur la volonté salvifique divine et la liberté de l'homme allait se répéter dans la péninsule ibérique — mais avec une tout autre ampleur, et sans la docilité des protagonistes à se plier à quelque injonction de modération dans leurs prises de position et pour la défense de celles-ci. La confrontation fameuse entre molinistes et bañistes ne marqua pas seulement l'extension du champ de la lutte entre dominicains et l'ordre d'Ignace — d'une âpreté remarquable depuis la difficile implantation des jésuites en Castille²³, ou la question de la participation des divers ordres religieux aux sessions du Concile de Trente. Même si la pensée spéculative ibérique sur le rapport de Dieu au monde et sur le croyant examinant cette relation dans la perspective de son salut fut puissante et subtile, cette dispute entre théologiens et philosophes se déployait et s'exposait dans les villes universitaires de Castille. Elle prit une dimension politique²⁴ et publique²⁵ — que marque aussi, malgré sa spécificité laïque, l'invention littéraire de Mateo Alemán.

²² Sur la qualification des propositions du théologien de Louvain en Espagne, se reporter à Edmond J.-M. VAN EIJL, « Les censures des universités d'Alcalá et de Salamanque et la censure du pape Pie V contre Michel Baius (1565-1567) », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 48, 1953, p. 719-776 et M. ROCA, « Las censuras de las universidades de Alcalá y Salamanca a las proposiciones de Miguel Bayo y su influencia en la bula *Ex omnibus afflictionibus* », *Anthologica Annua*, 3, 1955, p. 711-813.

²³ Marcel BATAILLON, *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI^e siècle*, éd. Pierre-Antoine FABRE, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

²⁴ La controverse *De auxiliis*, aux enjeux politiques variés en Castille, provoqua maintes tensions entre le monarque espagnol et le saint Siège. Avec son transfert à Rome, et l'organisation des soixante-huit congrégations pour examen du molinisme, elle engendra nombre de querelles diplomatiques, puisque des experts français y étaient aussi appelés.

²⁵ Cette controverse n'a pas seulement produit des traités hautement subtils, en latin, ainsi que des qualifications et des censures en castillan, dans le cadre de dénonciations inquisitoriales. Nombre de *papeles* (appellation généralement attribuée par celui qui se trouve visé) ont circulé, donnant une autre ampleur, publique, à la querelle théologique. Sur ces *públicos alborotos* ou scandales, nous pouvons prendre l'exemple d'un texte diffusé à Valladolid en 1593, attribué au jésuite Francisco SUÁREZ : *Respuesta de los padres de la Compañía a algunas proposiciones que los padres dominicos tienen por sospechosas y mal sonantes, hecha por el padre Francisco Suárez de la Compañía contra los Dominicos fray García de Mondragón y fray Alonso de Avendaño...* (manuscrit MSS/17477, BNM). Un autre *papel*, écrit par ce même jésuite en 1594, est à l'origine de la documentation salmantine recueillie par V. BELTRÁN DE HEREDIA dans *Domingo Báñez y las controversias...*, p. 411-472. À notre connaissance, le corpus de la controverse, avec son versant polémique, n'a pas été établi.

Les ordres religieux dans les écrits alemaniens

L'appropriation de la matière d'une controverse contemporaine retentissante par l'*Atalaya de la vida humana* n'avait pas pour finalité de prendre position ouvertement en faveur du camp des thomistes rigoristes ou des tenants de la science moyenne. Pour autant, dans l'objectif de mieux comprendre ce qu'elle doit à ce contexte, il convient d'y relever les références aux ordres religieux ainsi que dans l'ensemble des écrits alémaniens.

La « *religión* » franciscaine est, sans nulle doute, la plus présente et celle qui reçoit les hommages les plus appuyés. Dans l'*Atalaya*, sitôt l'enfant Guzmán lancé à la découverte du monde, il fait l'expérience de cruelles déconvenues. Il vit cependant la charité évangélique vraie, incarnée par un frère mendiant à l'extrême et haute²⁶ pauvreté, et qui se prive de son pain pour en faire l'aumône au jeune affamé²⁷. Ce geste, qui restera unique dans l'odyssée espagnole et italienne du gueux, doit être mesuré à l'aune d'une glose qui affirme la supériorité de cet agir humain à toute théologie :

[...] *Una verdadera señal de nuestra predestinación es la compasión del prójimo. Porque tener dolor del mal ajeno como si fuese propio, es acto de caridad que cubre los pecados, y en ella siempre habita Dios. Todas las cosas con ella viven y sin ella mueren. Que ni el don de profecía ni conocimiento de misterios ni ciencia de Dios ni toda la fe, faltando caridad, es nada. El amar a mi prójimo como me amo a mí, es entre todos el mayor sacrificio, por ser hecho en el templo de Dios vivo. Y sin duda es de gran merecimiento recibir uno tanto pesar de que su hermano se pierda, como placer de que el mismo se salve [...]*²⁸.

Par ailleurs, comme on le sait, entre les deux parties de son célèbre roman, Mateo Alemán écrit, compose et imprime la *Vida y milagros* du franciscain saint

²⁶ L'adjectif renvoie au titre de l'essai de Giorgio AGAMBEN sur le monachisme de François d'Assise, *De la Très Haute Pauvreté. Règles et forme de vie (Homo Sacer, IV, I)*, trad. Joël GAYRAUD, Paris, Editions Payot & Rivages, 2011.

²⁷ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, I, II, 1, p. 252-253.

²⁸ *Id.*, I, III, 4, p. 378. Cette « proposition » du narrateur est exposée alors que le personnage Guzmán se trouve sur le seuil du palais du cardinal romain.

Antoine de Padoue²⁹ (Séville, 1604) pour accomplir le vœu qu'il avait prononcé à Carthagène le 20 janvier 1590, à la suite d'un accident³⁰. Nous savons désormais, grâce à Juan Ignacio Pulido Serrano, que cette hagiographie devait permettre de solder une dette contractée auprès du financier portugais installé à Madrid, Pedro de Baeça³¹. Cet apport de l'historien espagnol ne contredit cependant pas l'hypothèse selon laquelle cette production constituerait une sorte de proclamation d'orthodoxie de l'auteur du *Guzmán de Alfarache*, proclamation dont on comprend la nécessité et l'urgence à cause des attaques lancées depuis l'entourage du puissant favori Lerma³².

L'autre ordre religieux explicitement présent chez Mateo Alemán est celui des augustins. Dans la *Première Partie* de son roman, le jeune Guzmán, qui goûte les joies de la vie picaresque à Madrid, évoque l'habitude qu'il aurait d'assister à une messe avant sa journée de chapardage. Il raconte une célébration à laquelle il assiste au hasard :

[...] *Era fiesta, fuime a la iglesia, oí la misa mayor y un buen sermón de un docto agustino, sobre el capítulo quinto de San Mateo, donde dice: Así den luz vuestras buenas obras a vista de los hombres, que*

²⁹ Voir l'ensemble du travail de recherche d'Henri GUERREIRO : « Aproximación a la estructura y las fuentes del Libro I del *San Antonio de Padua* de Mateo Alemán », *Criticón*, 12, 1980, p. 25-54 ; « La tradición hagiográfica antoniana de los Libros I y II del *San Antonio de Padua* de Mateo Alemán. Aproximación a su estructura y sus fuentes », *Criticón*, 32, 1985, p. 109-195 ; « Del *San Antonio de Padua* a los cinco mártires de Marruecos. Rui Pina y Mateo Alemán: aproximación crítica a una fuente portuguesa », *Criticón*, 31, 1985, p. 97-141 ; « Hacia una edición crítica del *San Antonio de Padua* de Mateo Alemán », dans : Jesús Cañedo e Ignacio Arellano (eds.), *Edición y anotación de textos del Siglo de Oro*, Ediciones Universidad de Navarra, Pamplona, 1987, p. 131-158 ; *San Antonio de Padua de Mateo Alemán*, Thèse d'État, Université de Toulouse, 1992, 6 vols.

³⁰ M. CAVILLAC, « San Antonio de Padua y la *Novela familiar* de Mateo Alemán », dans *Guzmán de Alfarache y la Novela Moderna*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 23-35, et, quant au « miracle » vécu par Mateo Alemán à Carthagène, voir plus particulièrement p. 25-28.

³¹ Juan Ignacio PULIDO SERRANO, « Vida y milagros de San Antonio de Padua de Mateo Alemán : razones de una obra literaria » dans : *Para leer el Guzmán de Alfarache y otros textos de Mateo Alemán*, éd. Michèle GUILLEMONT et Juan Diego VILA, Buenos Aires, EUDEBA, 2015, p. 35-62.

³² S'agissant des attaques violentes contre Mateo Alemán de *La Pícara Justina* (Medina del Campo, 1605), œuvre dédiée à l'homme de main et de confiance de Lerma, Rodrigo Calderón, on se reportera aux travaux de Luc TORRES, en particulier à « La Guzmán de Alfarache : huellas del Libro del pícaro en *La pícara Justina*: estado de la cuestión », in C. MATA INDURÁIN, M. ZUGASTI, *Actas del Congreso « El Siglo de Oro en el Nuevo Milenio »*, 2 vols., Pamplune, Universidad de Navarra-EUNSA, 2005, II, p. 1645-1654.

*miradas por ellos den gracias y alabanzas a Vuestro Padre eterno, que está en los cielos, etc. [...]*³³.

Inclus dans un chapitre centré sur la vanité des honneurs, ce sermon rappelle à la hiérarchie ecclésiastique et aux gestionnaires d'hôpitaux le sens que doivent avoir leurs œuvres : apporter le secours aux pauvres (véritables), et non point en vivre. Les paroles prononcées par l'augustin ont la puissance d'illuminer le jeune délinquant³⁴ à tel point que celui-ci s'éveillera, la nuit suivante, avec la conscience de sa pleine appartenance au corps mystique de l'Église malgré sa marginalité³⁵.

Une deuxième figure augustinienne apparaît, évoquée par l'auteur (énigmatique) de l'éloge de Mateo Alemán qui ouvre la *Seconde Partie* du roman autorisée à être publiée à Lisbonne après son examen par un membre du collège des augustins de la capitale portugaise, en 1604 :

*[...] Si esto es así o si para las evidentes matemáticas es necesaria prueba de testigos, dígallo el mejor del mundo, la universidad insigne de Salamanca, donde celebrándolo allí los mejores ingenios della, les oí a muchos que, como a su Demóstenes los griegos y a Cicerón los latinos, puede la lengua castellana tener a Mateo Alemán por príncipe de su elocuencia, por haberla escrito tan casta y diestramente con tantas elegancias y frasis. Bien lo sintió así un religioso agustino, tan discreto como docto, que sustentó en aquella universidad, en un acto público, no haber salido a la luz libro profano de mayor provecho y gusto hasta entonces, que la primera parte deste libro [...]*³⁶.

³³ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, I, II, 3, p. 266-267.

³⁴ Cette inquiétude contraste avec l'effet produit par le long sermon sur le pardon des injures (I, I, 4, p. 162-167), fondé sur des citations de l'Écriture, prêché à Guzmán au début de sa pérégrination mais que le jeune garçon est incapable de fixer dans sa mémoire.

³⁵ Sur cet épisode en particulier, mais surtout sur l'empreinte augustinienne de l'ensemble de l'*Atalaya*, se reporter à la belle synthèse de Philippe RABATÉ, « El discurso agustiniano de Mateo Alemán : de la herencia adánica a la "reforma" individual en el *Guzmán de Alfarache* », *Criticón. Agustín en España (siglos XVI-XVII). Aspectos de estética*, n°107, 2009, p. 105-135.

³⁶ « El alférez Luis de Valdés a Mateo Alemán », in M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, p. 471.

Hormis le caractère véritable ou apocryphe de cette anecdote sur la réception de la *Première Partie du Guzmán*, ce qui a attiré l'attention de la critique est qu'elle soit située à Salamanque au moment même où la controverse sur la grâce était à un point d'exacerbation. Tout en écartant la tentation d'identifier³⁷ le « docte » religieux célébrant l'élégance de l'*Atalaya* avec quelque personnage réel, Michel Cavillac a souligné la coïncidence suivante : fray Domingo Báñez, figure de proue de l'opposition aux thèses du *Concordia arbitrii cum gratiae donis* de Molina, occupait alors la chaire de théologie de la prestigieuse université. Or, cette suggestion a le défaut d'évoquer un dominicain et non pas un augustin. De plus, si l'on recherche quelque lien implicite avec l'arène la plus ardente de la fameuse controverse, en l'occurrence pourquoi ne pas penser à quelque évocation lointaine et prudente de la figure insigne de Salamanque, fray Luis de León, qui y avait été titulaire de la chaire des Saintes Écritures jusqu'à sa mort (1592) ? Car, s'agissant de la dispute enflammée entre dominicains et jésuites, l'Augustin illustre s'y était vu accusé, une deuxième fois³⁸, devant le tribunal de l'Inquisition à cause précisément de la défense qu'il avait prise du jésuite Prudencio de Montemayor sur le thème de la prédestination dès 1582³⁹ quelques années avant la publication de la *Concorde du libre arbitre avec les dons de la grâce*. Il n'est donc pas à écarter que Mateo Alemán, en bon connaisseur des périls de la théologie et de la politique, ait pris maintes précautions pour raviver

³⁷ Le traducteur français Jean Chapelain évoquait la piste d'un Augustin proche de Mateo Alemán, rappelle E. CROS in *Mateo Alemán...*, p. 143.

³⁸ Lors de son premier épisode inquisitorial, fray Luis de León fut jugé et incarcéré avec Gaspar de Grajal et Martín Martínez de Cantalapedra (1572-1574). Son accusateur était le dominicain León de Castro, le même que pour Benito Arias Montano – seul contemporain loué nommément par Mateo Alemán dans sa prose (*Ortografía castellana*, 1609), pour l'immense œuvre de la *Biblia regia*. On se souviendra que, si la traduction du *Cantar de los cantares* était explicitement le fondement de l'accusation, les motifs politiques ne manquaient guère, fray Luis de León ayant donné un cours en 1570 et 1571, *De Legibus*, aux nombreux thèmes politiques périlleux. Quant au second épisode inquisitorial, il mènera à la simple admonestation par l'Inquisiteur général Gaspar de Quiroga (ami de fray Luis et aussi de nombreux jésuites, dont Pedro de Ribadeneyra et Juan de Mariana).

³⁹ Sur ce point, voir Salvador MUÑOZ IGLESIAS, *Fray Luis de León, teólogo, personalidad teológica y actuación en los « Preludios de las controversias De auxiliis »*, Madrid, CSIC-Instituto Francisco Suárez, 1950.

le souvenir de l'Augustin de la « lumière »⁴⁰ que le galérien apercevra encore au début de sa réformation⁴¹. Rappelons encore que dans le roman de 1599, l'introspection qu'inspirait le sermon de l'Augustin à Guzmán⁴² terminait sur une réflexion quant à la réserve indispensable à maintenir dès lors qu'il s'agit de doctrine, à cause des « chiens » symbole de l'ordre de saint Dominique de Guzmán et de leurs aboiements pas nécessairement opportuns, et parfois même monnayables :

[...] *Quiero callar, y no habrá ley contra mí: mi secreto para mí, que al buen callar llaman santo. Pues aún conozco mi exceso en lo hablado, que más es doctrina de predicación que de pícaro. Estos ladridos a mejores perros tocan: rómpanse las gargantas, descubran los ladrones. Mas ¡ay, si por ventura o desventura les han echado pan a la boca y callan*⁴³!

Faut-il lire dans les lignes que nous venons de citer quelque allusion, bien sibylline, à l'ordre des dominicains ? Elle serait la seule dans l'*Atalaya* sur laquelle plane l'ombre du tribunal ecclésiastique d'exception dont ces religieux étaient souvent les juges et les qualificateurs, et ce depuis le premier livre de 1599⁴⁴ jusqu'au dénouement, avec l'anecdote du judéo-convers qui dépérit dès lors qu'un inquisiteur devient son voisin⁴⁵. Quoi qu'il en soit, il est encore remarquable que l'université de Salamanque, tenue par les dominicains, soit soigneusement évitée sur l'itinéraire de Guzmán qui accomplit son cursus de théologie à Alcalá de Henares. Enfin, pour ce qui est de l'ensemble de l'œuvre alémanienne, ce n'est qu'à son passage aux Indes occidentales que l'écrivain

⁴⁰ Le motif de la lumière est omniprésent dans *De los nombres de Cristo*.

⁴¹ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 8, p. 889 : « [...] *Ya con las desventuras iba comenzando a ver la luz de que gozan los que siguen a la virtud* [...] ».

⁴² On se souviendra que le terme « luz » est répété une vingtaine de fois dans ce passage (I, III, 2).

⁴³ *Id.*, I, II, 4, p. 271.

⁴⁴ *Id.*, I, I, 7, p. 191 : « [...] *Librete Dios de delito contra las tres Santas, Inquisición, Hermandad y Cruzada* [...] ».

⁴⁵ *Id.*, II, III, 8, p. 885.

sévillan s'attache à une figure dominicaine, celle de fray Guerra García dont il fait la connaissance sur l'embarcation qui l'emmène en Nouvelle Espagne⁴⁶.

Quant à la *religión* nouvelle, la Compagnie de Jésus dont, à l'évidence, il ne pouvait être question dans le dossier hagiographique d'un saint médiéval publié en 1604, elle n'apparaît pas non plus explicitement dans l'autobiographie fictionnelle du *Guzmán*. Ce n'est qu'en 1609, la vieille Espagne mise à distance par l'Atlantique, que Mateo Alemán rend un hommage appuyé, dans son *Ortografía castellana*, au ministère éducatif des jésuites en Europe et dans les Indes, ministère dont serait redevable la renaissance des lettres dans la péninsule ibérique⁴⁷.

La même année de son arrivée à México, l'écrivain livre un prologue à la *Vida del padre maestro Ignacio de Loyola* de Luis de Belmonte, ouvrage qui participait à la puissante stratégie médiatique de la Compagnie de Jésus visant à l'obtention de la canonisation de son fondateur. Dans les quelques pages qu'il écrit pour l'occasion, Mateo Alemán expose très efficacement une casuistique parfaitement jésuite sur la vérité et le mensonge. Il y peint aussi un portrait d'Ignace de Loyola, de son œuvre et de son héritage :

[...] *un sujeto, vida de un ánjel, onbre mortal, como lo fue nuestro beatísimo padre Ignacio de Loyola, vida verdadera, penitente i ejemplar en tanto grado, q[e] oi por su predicación i doctrina gozan el cielo infinito número de vidas, q[e] antes eran muertas muertas, condenadas para el infierno. Vida q[e] con viva voz tiene puestas en huida, dester[r]adas i destruidas las falsas dogmas de los erejes i paganos, dando vida, fuerças i libertad a la verdad en las tenebrosas cárceles donde la tenían opresa i maltratada la mentira i miedo, no menos con su santa doctrina, q[e] con la de sus propios hijos, a costa de sudores, cansancios, naufragios, peregrinaciones, peligros i*

⁴⁶ M. ALEMÁN, *Sucesos de d. Frai Garcia Gera arçobispo de Mejico, a cuyo cargo estuvo el gouierno de la Nueva España...* [Mexico, viuda de Pedro Balli, 1613], éd. d'Alice J. BUSHEE, *Revue Hispanique*, XXV, New York-Paris, 1922, ainsi que l'édition récente établie par Gonzalo SANTONJA, Valladolid, Instituto Castellano y Leonés de la lengua, 2003.

⁴⁷ M. ALEMÁN, *Ortografía castellana*, cap. 9, fol. 49 r^o-v^o, Mexico, Imprenta Jerónimo Balli, 1609.

necesidades, aflijiéndolos en toda parte co[n] persecuciones, malos tratamientos, hasta quitarles las vidas co[n] afre[n]tosos i cruelísimos martirios qe an padecido, fertilizando con propia sangre los inhabitables montes i dessiertos cenpos en todas las partes i rejiones del mundo, predicando el santo evangelio con tanto fervor i espíritu, con tanta verdad, solisitud [sic] i cuidado, q[e] podremos libremente dezir, i no se podrá negar, q[e] después de los Apóstoles este beatísimo varón i sus ministros, de mano en mano, an pasado la palabra de Dios desde los unos hasta los otros confines de la tier[r]a, resonando por toda ella segundo llamamiento para confusión de los qe ya la oyeron i no la recibieron. ¿Quién, después de aquellos tiempos, i en tan breves como en los nuestros presentes, q[e] vimos i conocimos los principios, a hecho más fruto en lo temporal i espiritual, ar[r]aigando i fer[r]ando co[n] fuertes cabos i amar[r]as las virtudes i santos ejercicios? ¿En q[e] tiempo se conociero[n] las letras i buenas costumbres tan en su punto i bien dicitadas, como en el presente? ¿Cuándo las tiernas plantas, niños hijos nuestros, estuvieron tan linpias i podadas de superfluos i loçanos vicios, ni tan morijerados con riegos de aguas vivas q[e] beben i de qe se sustentan, oyendo su doctina en sus casas i colegios? ¿Cuándo se vieron usar en algún tiempo i tan en jeneral con mayor veneración i frecuencia los diuinos sacramentos? Q[e] aunq[e] sea, como es evidente verdad, q[e] siempre, por la misericordia de Dios, avemos tenido dello abundancia con exceso, devemos juntamente confesar la mucha continuación i ejercicios presentes, la solisitud, ejemplo i cuidado gra[n]de con q[e] aqestos padres, hijos del beatísimo nuestro, an tenido en aumentarlo.

*Quédese aquí esta verdad, si no es posible dezir tantas como a la pluma se ofrecen [...]*⁴⁸.

⁴⁸ Ce texte est reproduit par P. M. RAMÍREZ dans « Mateo Alemán : su *Elojio de la Vida de San Ignacio* (Méjico, 1609) de Luis de Belmonte », *Archivo Hispalense*, LVIII, 1975, p. 37-52.

Certes une telle révérence pour Ignace de Loyola et ses fils fleure l'opportunisme chez un migrant qui, bon observateur des équilibres politiques du terrain où il met les pieds, doit tenter de s'y faire une place. L'extrême concision de ce panégyrique, qui reprend tous les lieux communs de la prose laudative de la Compagnie de Jésus à l'endroit de son fondateur et d'elle-même⁴⁹, ainsi que la brusquerie de la conclusion, pourraient traduire quelque réticence de Mateo Alemán quant à son sujet. Néanmoins, un détail interpelle dans ce portrait militant pour la canonisation d'Ignace, fondée sur ses actions et sur celles de son ordre et non sur quelque miracle... Il s'agit de l'évocation de l'ange absente dans la *Vie* écrite par Pedro de Ribadeneyra et qu'Alemán suit à l'évidence. Or on ne peut que rappeler que les jésuites, dans la controverse *De auxiliis*, en appelaient à l'angéologie pour démontrer le primat de la volonté dans l'agir humain orienté vers le bien, et ceci dans la continuité de la spiritualité ignacienne exigeant un état d'indifférence face aux choses créées et aux contingences⁵⁰.

Toutefois, si l'on en revient au seul *Guzmán de Alfarache*, force est de constater que ce roman ne mentionne explicitement ni l'ordre dominicain ni l'ordre jésuite, les deux principaux acteurs du débat en toile de fond de ce roman. D'un côté, la plus grande réserve était de mise quant à l'ordre qui se voulait l'interprète et le gardien, intransigeant, de la tradition augustinienne et du thomisme. Quant à la Compagnie de Jésus, rappelons que dans la *Première Partie*, celle de 1599, le jeune Guzmán croise deux religieux de retour de Séville à cause d'un « certain procès », chicaneurs comme pouvaient l'être les enfants d'Ignace... Enfin, il est étrange que Mateo Alemán ne cite ni ne célèbre nulle part Pedro de Ribadeneyra qu'il lit très certainement. Les ressemblances entre la biographie, réelle, du jésuite tolédan qui, enfant turbulent, quitta sa mère veuve pour Rome dans la suite du cardinal Alexandre Farnèse avec l'itinéraire

⁴⁹ Mateo Alemán synthétise efficacement plusieurs chapitres de l'ouvrage de Pedro de Ribadeneyra dont l'édition latine (1572), puis la castillane (corrigée, 1583), sont éditées dans le volume 93 de la *Monumenta Historica Societatis Iesu*, Rome, 1965.

⁵⁰ Jacob SCHMUTZ, « Du péché de l'ange à la liberté d'indifférence. Les sources angéologiques de l'anthropologie moderne », *Les Études philosophiques*, Paris, PUF, 2002/2, n°61, p. 169-198.

du jeune Guzmán s'avèrent troublantes. L'influence du célèbre *Flos sanctorum* du même jésuite est palpable, tout au moins dans l'épisode de san Juan Gualberto et de l'empereur Zenón⁵¹. Surtout, on ne peut qu'être frappé par la coïncidence temporelle dans la réappropriation du récit de conversion augustinien, sous forme autobiographique, par la traduction du même Ribadeneyra⁵² des *Confessions* (Luis Sánchez, 1598) et par la fiction alémanienne (1599-1604). Or, cette absence même du nom du jésuite polygraphe pourrait s'expliquer par le fait que Ribadeneyra condamnait avec virulence et sans nuance aucune le retour à Tacite, qu'il imputait aux pseudo-machiavéliens et aux « politiques » français⁵³ références historiques et politiques que Mateo Alemán, tout au contraire, revendiquait ouvertement⁵⁴.

Le dénouement de l'*Atalaya de la vida humana* en prise avec la controverse *De auxiliis*

Atalaya de la vida humana déclare dès son titre, et sans ambages, la hauteur de vue qu'elle ambitionne. S'agissant d'une fiction sur le salut du pécheur, elle ne pouvait ni ne voulait se rallier à l'une des deux positions tenues par les dominicains et les jésuites. En ce sens, il convient de rappeler la leçon que donnait l'« auteur véritable »⁵⁵ à son plagiaire, affirmant qu'il est hors de propos d'introduire dans des fictions des « personnes publiques et notoires, en les

⁵¹ M. CAVILLAC, « Juan Gualberto, el emperador Zenón y Guzmán de Alfarache », in « *Guzmán de Alfarache* » y la novela moderna..., p. 147-163.

⁵² La traduction des *Confessions* de saint Augustin par Pedro de Ribadeneyra est publiée à Madrid par l'éditeur Luis Sánchez, qui réédita le *Lazarillo de Tormes* dès la sortie et le succès immédiat du *Guzmán*, en 1599, l'« inventeur » du genre picaresque, selon Claudio Guillén.

⁵³ Pedro de RIBADENEYRA, *Tratado de la religión y virtudes que deve tener el príncipe christiano, para gobernar y conservar sus estados. Contra lo que Nicolas Machiavelo y los políticos deste tiempo enseñan...*, Madrid, 1595.

⁵⁴ Le nom de Tacite apparaît sur le volume tenu par Mateo Alemán dans le fameux portrait avec lequel l'écrivain orne ses œuvres (et éditions autorisées). Quant aux « politiques » français, il suffit de relire les chapitres où Guzmán sert l'ambassadeur de France à Rome et qui s'achève sur l'éloge appuyé du roi de France : « [...] *Realmente yo quisiera pasar a Francia, por las grandezas y majestad que siempre oí de aquel reino y mucho mayores de su rey; mas no estaban entonces las cosas de manera que pudiera ejecutar mis deseos [...]* » (*Guzmán de Alfarache...*, II, I, 7, p. 561).

⁵⁵ C'est le titre arboré et revendiqué par Mateo Alemán pour sa *Segunda Parte* contre la publication faite à Valence en 1602 d'une continuation apocryphe sous la fausse identité de Mateo Luján de Sayavedra.

nommant par leurs noms »⁵⁶. Il n'en demeure pas moins que l'articulation entre une conversion et l'autre, religieuse et politique, entre l'avant-dernier et le dernier chapitre, a à voir avec la dispute *De auxiliis*.

La réformation religieuse

En soi, la seule « réformation » religieuse de Guzmán sur la galère n'a rien de périlleux. Elle est annoncée dès la « Déclaration pour l'intelligence de ce livre » qui ouvre le roman en 1599, puis elle est préparée tout au long des deux *Parties*, obéissant à l'impératif de la vraisemblance narrative. Théologiquement, elle advient selon les coordonnées tridentines sur lesquelles bañistes et molinistes s'accordaient : à savoir qu'au premier rang des causes nécessaires de cette conversion, il y a Dieu et sa grâce, auxquels s'ajoute la coopération du pécheur repent, cause seconde au regard de la première, divine et toute-puissante.

Si un débat peut alors s'ouvrir sur la capacité de Guzmán à s'extirper de la concupiscence, c'est entre le primat de l'intellect et celui de la volonté et, plus fondamentalement, sur la liberté humaine — agie par Dieu, prédéterminée pour les uns, ou naturellement indifférente et à laquelle s'applique le concours de la grâce divine pour les autres. En effet, les thomistes subordonnaient l'agir humain à l'action divine — ce qui induisait une prédétermination proche de la détermination calviniste. Quant aux jésuites, avec la *Concordia* de Luis de Molina, s'ils soutenaient le concours de Dieu à l'agir humain, ils mettaient l'accent avant tout sur la capacité à choisir de la créature — une position synthétisée dans l'énoncé le plus fameux du traité publié au Portugal en 1588 : « Est dit libre l'agent qui, une fois posé tout ce qui est requis pour son action, peut agir et ne pas agir, ou faire une chose de façon à pouvoir aussi faire le contraire »⁵⁷.

⁵⁶ M. ALEMÁN, « Letor », *Segunda Parte...*, p. 467.

⁵⁷ Luis de MOLINA, *Liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praesentia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia*, q. 14, a. 13, disp. 2, § 3 : « Quo pacto illud agens liberum dicitur, quod, positus omnibus requisitis ad agendum, potest agere et non agere, aut ita agere unum, ut contrarium etiam agere possit », éd. Jean Rabeneck, Oña-Madrid, Collegium Maximum, 1953, p. 14.

Indéniablement, l'*Atalaya* affirme tout au long de ses chapitres l'importance de l'intellect essentiel au thomisme⁵⁸ dans la construction de son protagoniste. Celui-ci, tout picaro qu'il est, maîtrise le grec et le latin, manie la rhétorique, se révèle excellent étudiant de théologie : il n'apparaît donc pas « impropre » ou « hors de propos » qu'il « écrive quelque doctrine »⁵⁹. Or, par la voie de l'entendement (qu'il a fort aiguisé), le picaro ne se prépare pas à son salut, quel que soit « l'état » et l'étape de son épopée sociale attaché à sa nature adamique, aimanté qu'il est toujours par le mal jusqu'à sa chute finale. Il a pourtant eu l'illumination qui lui a permis d'établir son appartenance au « corps mystique » dans sa jeunesse. Puis, déjà mûr (à son retour d'Italie et après l'expérience de l'installation familiale par le mariage), et alors qu'il est sur le point d'achever son cursus universitaire, il abandonne ses études et le projet d'entrer en religion pour suivre la belle *Gracia* unique prénom connu des épouses de Guzmán, et dont le choix ne peut relever du hasard.

Pour ce qui est de l'*Atalaya* de 1604, et plus particulièrement dans le chapitre où Guzmán se « réforme », l'accent est encore mis sur la capacité intellectuelle. Dès le transfert des prisonniers de Séville aux galères, c'est celle-ci qui différencie Guzmán de la tourbe dont il partage le sort :

[...] *Y por la mayor parte los que vienen a semejante miseria son rufianes y salteadores, gente bruta, y por maravilla cae o por desdicha grande un hombre como yo [...]*⁶⁰.

Partie essentielle de l'âme selon saint Augustin⁶¹, l'intellect lui permet de raisonner sur la damnation éternelle à partir de la chaîne des condamnés qui traverse la ville :

⁵⁸ En 1567, sous le pontificat de Pie V, Thomas D'Aquin était devenu Docteur de l'Église ce qui ne fut pas le cas de Duns Scot, le docteur subtil.

⁵⁹ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, I, « Declaración para el entendimiento deste libro », p. 95-96.

⁶⁰ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 8, p. 874.

⁶¹ Dans sa thèse de 1983, Michel Cavillac s'appuie, entre autres citations, sur celle-ci, parfaitement explicite, du *San Antonio*, éd. 1607, fol. 261 r° : « [...] *Es un farol que puso Dios en el alma, de donde recibe luz clara la ignorancia, con que se conozca y siga la ciencia [...]* ».

[...] *Si esto se padece aquí, si tanto atormenta esta cadena, si así siendo aquete trabajo, si esto pasa en el madero verde, ¿qué hará el seco? ¿Qué sentirán los condenados a eternidad en perpetua pena? [...]*⁶².

C'est ce même intellect qui permet à Guzmán de se préparer à la miséricorde divine : à partir de l'assujettissement absolu à son garde-chiourme⁶³, dont il faut s'employer à acheter les bonnes grâces et à les conserver, il entend suivre cette même stratégie pour gagner⁶⁴ la grâce de Dieu. Et c'est encore cette capacité qui apparaît première dans la conversion du Guzmán adamique en homme nouveau :

[...] *En este discurso y otros que nacieron dél, pasé gran rato de la noche, no con pocas lágrimas, con que me quedé dormido y, cuando recordé, halléme otro, no yo ni con aquel corazón viejo que antes [...]*⁶⁵.

Dès lors qu'il se « convertit », Guzmán applique son entendement à régler son comportement et ses actions en fonction du salut recherché et à se défier toujours de sa nature pécheresse. Au terme d'un long raisonnement sur les œuvres vertueuses et sur le sacrifice de soi, Guzmán se prépare à éprouver sa foi renouvelée illustrant son propos par l'image de la découverte du « trésor caché », recaché par son découvreur, dans l'Évangile de Matthieu (13, 44).

⁶² M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 8, p. 876.

⁶³ *Id.*, II, III, 8, p. 883 : « [...] como considerase que dondequiera que un hombre se halle tiene forzosa necesidad para sus ocasiones de algún angel de guarda, puse los ojos en quien pudiera serlo mío y, después de muy bien considerado, no hallé cosa que tan a cuento me viniese como el cómitre, por más mi dueño. Que, aunque sea verdad que lo es de todos el capitán como señor y cabeza, nunca suele por su autoridad empacharse con la chusma. Son gente principal y de calidad, no tratan de menudencias ni saben quién somos [...] ».

⁶⁴ La thèse de Michel Cavillac démontre ce que le *Guzmán de Alfarache* doit à la mentalité bourgeoise et au mercantilisme contemporains en particulier grâce à la présence du lexique du commerce et du crédit dans le dénouement du roman, au moment « théologique » de celui-ci. S'il est difficile de détecter toutes les strates sous-jacentes à ces chapitres ultimes la « foi », le crédit auprès de Dieu, le crédit de sa parole, ayant son origine dans le terme grec *pistis*, on remarquera néanmoins l'extrême prudence de l'auteur de l'*Atalaya* à éviter, comme l'avait fait avant lui l'apôtre d'Andalousie, le *converso* Juan de Ávila, dans son *Audi Filia...*, l'expression « beneficio de Cristo » le don du salut par la foi forgée par Mélanchthon et utilisée par Erasme (sur le *beneficium Christi*, se reporter à l'article de Salvatore CAPONETTO, « Erasmo e la genesi dell'espressione "Beneficio di Cristo" », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, Vol. XXXVII (1968), Fasc. III-IV, p. 271-274.

⁶⁵ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 8, p. 890.

La « *poética historia* » aurait pu s'achever là, au terme de l'avant-dernier chapitre si le dessein de Mateo Alemán eût consisté à aligner sa fable sur la « doctrine » bañiste, à démontrer que l'intellect détermine une volonté de se réformer acquise au terme d'un progrès éthique, celui-ci obtenu par l'acceptation de son « état » où gagner son salut, coopérant avec la grâce divine gratuite⁶⁶. Interrompre le récit de la vie du gueux à cet endroit eût également permis d'ouvrir à une longue troisième partie accumulant les œuvres méritoires, dans une continuation pieuse et dévote. Or, l'*Atalaya* propose un tout autre « montage »⁶⁷ qui ne permet pas de lire le dénouement (et partant, de revisiter la vie entière de Guzmán) dans la seule perspective augustinienne de la nécessaire convalescence du converti ou de la difficile persévérance sur la voie nouvelle⁶⁸.

L'Ekphrasis de la réversibilité

L'importance de la dernière ekphrasis du roman a été soulignée à diverses reprises par Michel Cavillac. En effet, elle invite le lecteur à réfléchir à l'articulation même entre les deux derniers chapitres, autrement dit entre les « conversions » de Guzmán.

Rappelons brièvement l'anecdote. Un noble fortuné passe commande d'un tableau à un artiste célèbre et impose le sujet à représenter : « un beau cheval,

⁶⁶ Quant à la prédestination, défendue par les scolastiques espagnols alignés derrière Báñez, elle a trois occurrences explicites dans le roman. Remarquons cependant qu'elles appartiennent toutes à la seule *Première partie* de 1599, aux épisodes racontant la formation à la vie picaresque, autrement dit qu'elle apparaît depuis l'arrière cuisine d'un cuisinier madrilène jusqu'aux marches du palais d'un cardinal romain. Dans les trois situations, quoique happé par le vice, le jeune Guzmán montre qu'il connaît parfaitement cette « doctrine ».

⁶⁷ La modernité de l'ekphrasis proposée ici tient à ce qu'elle ne décrit pas seulement une image mais dit l'importance de l'installation, de la perspective adoptée. En d'autres termes, elle attire l'attention sur la nécessaire spéculation interprétative.

⁶⁸ Le modèle vétérotestamentaire de la patience de Job est explicitement présent dans les premières lignes du même chapitre final de l'*Atalaya*... Peut-être par prudence *conversa*, cette figure du juste qui souffre alors qu'il est innocent, exemplaire de la croyance en Dieu lorsque tout semble perdu, apparaît ici atténuée, dédramatisée. En effet elle est liée à la seule problématique du mariage, au sujet de l'épouse qui constituerait la plus grande des épreuves envoyées par la divinité et dont on ne peut sortir indemne que par la foi la plus inébranlable. M. Alemán, *Guzmán...*, II, III, 9, p. 896.

bien harnaché, et qui fuyait en toute liberté »⁶⁹. Or, lorsqu'il visite l'atelier du peintre pour contempler l'œuvre achevée, il aperçoit une toile en train de sécher et s'inquiète de ne pas trouver l'image attendue : « Maître, le cheval que je veux voir doit courir et celui-là au contraire semble se vautrer »⁷⁰. L'artiste, plus intelligent que son puissant et fortuné commanditaire, rappelle qu'il suffit très simplement de « retourner » la toile pour obtenir l'effet attendu.

Le roman glose encore cette parabole de la réversion : les œuvres de Dieu, l'« Artifex souverain », apparaissent dans leur « perfection » dès lors que l'on découvre la perspective à adopter. Au-delà de la narration et du retournement de la trame vitale du picaro à partir de sa réformation, de la réversibilité, l'ekphrasis pointe plusieurs questions théologiques sensibles. Il y a bien sûr celle de la ressemblance et de la dissemblance, inhérente à la conversion — le pécheur et le repentant, l'Ancienne et la Nouvelle Alliance. Mais, surtout, apparaît celle de la liberté — par l'association au motif équin (ambigu et réversible car, mythologiquement ouranien ou chthonien) de verbes d'action intense « fuir » et « courir ». Or cette liberté a à voir avec la volonté, et non plus avec le seul intellect qui avait été amplement mis en relief dans et par la narration jusqu'aux dernières pages de l'*Atalaya de la vida humana*. Cette volonté est la puissance libre d'accepter ou de refuser le contenu du jugement élaboré rationnellement, d'agir ou pas pour le bien. Autrement dit, à ce moment du dénouement du roman alémanien, les coordonnées molinistes de la controverse *De auxiliis* pourraient prendre le pas sur celles définies et défendues par Domingo Báñez.

⁶⁹ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*..., II, III, 9, p. 892 : « [...] un hermoso caballo, bien aderezado, que iba huyendo suelto [...] ».

⁷⁰ *Id.*, p. 893 : « [...] Señor maestro, el caballo que yo quiero ha de ser que vaya corriendo y a queste antes parece que se está revolcando [...] ».

Conversion « politique » et mise en narration de la volonté libre

La « réformation » de Guzmán est brusque⁷¹ (d'un type paulinien), non méritée (le galérien, puni par la justice civile pour ses délits, sert le mieux qu'il peut le dernier représentant du pouvoir civil, celui qui manie le fouet s'abattant sur ses épaules et le surveille). Lui succède une accélération du temps narratif où l'intention du personnage de mourir en Adam et de reprendre vie dans le Christ est mise à l'épreuve. La tension dans laquelle est pris le protagoniste à la fin de ses aventures dans le temps contracté du dénouement périlleux, dans l'espace extraordinairement réduit de l'embarcation où il est reclus altère la « doctrine » de l'avant-dernier chapitre (plutôt « intellectualiste » et thomiste), faisant apparaître d'autres éléments fondamentaux du débat contemporain sur le salut.

Si Guzmán a forcé la fortune par un labeur zélé au bord de la galère, passant du service du garde-chiourme à celui d'un parent du capitaine de la nef, sa stratégie échoue rapidement face à la perversion de ses camarades qui s'emploient à l'anéantir. Accusé de larcins qu'il n'a pas commis, il perd le maigre crédit qu'il a péniblement gagné aux yeux du pouvoir qu'il entendait séduire. Il se voit réduit à sa seule identité délictuelle : « tu es Guzmán de Alfarache, tout est dit »⁷². La logique marchande et l'exercice de la privauté n'aboutissent finalement qu'aux pires souffrances la crucifixion, puis au ravalement au degré social le plus bas qui soit, le travail infrahumain de la conille de la galère.

Dépouillé de tout, Guzmán expérimente alors une indifférence proche de l'ignacienne, prônée dans les *Exercices spirituels*⁷³ où il ne dispose plus que des « biens de l'âme »⁷⁴ et de son intériorité. Cette indifférence se confirme dans l'absence de parole, qu'il n'articule plus tant elle est inutile. Dans cet état

⁷¹ Enrique MORENO BÁEZ parlait de conversion « subite » (*Lección y sentido del « Guzmán de Alfarache »*, p. 182-184) et, dans son édition de la *Primera Parte* du roman, B. BRANCAFORTE de conversion « éclair » (t. I, p. 247, note 308).

⁷² M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 9, p. 899 : « sois Guzmán de Alfarache, que basta ».

⁷³ Ignacio de LOYOLA, *Ejercicios espirituales* dans *Obras completas. Edición manual*, éd. I. Iparraguire, Madrid, B.A.C., 1963, p. 203, § 23 : « [...] Por lo qual es menester hacer nos indiferentes a todas las cosas criadas, en todo lo que es concedido a la libertad de nuestro libre albedrío y no le está prohibido; en tal manera que no queramos de nuestra parte más salud que enfermedad, riqueza que pobreza, honor que deshonor, vida larga que corta, y por consiguiente en todo lo demas [...] ».

⁷⁴ M. ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache...*, II, III, 9, p. 903.

d'isolement extrême⁷⁵, l'événement de la conjuration de Soto fait apparaître le caractère essentiel de la volonté — la puissance, libre, d'agir en fonction du bien.

La dernière page de l'*Atalaya de la vida humana* met en narration un Guzmán placé face à des alternatives radicales :

être dans la ressemblance ou la dissemblance par rapport au père (présumé), autrement dit apostasier ou non. Le choix du personnage d'être fidèle à la religion catholique altère définitivement l'appartenance à la famille première et détruit tout soupçon d'hypocrisie. Le temps de la mise à l'épreuve de la foi de Guzmán, le jour de la saint Jean-Baptiste, met en exergue une figure du passage d'une Alliance à l'autre — et qui, malgré son enchaînement et son incarcération, annonce indéfectiblement le Christ.

alors qu'il vit un isolement répressif extrême, paradoxalement, Guzmán exerce la liberté de sa volonté absolument. En effet, il peut se joindre aux conjurés — comme ceux-ci le lui demandent, persuadés que Guzmán ne peut qu'accepter le soulèvement qui le sortirait de son atroce condition — ou pas. À tout moment, il peut trahir sa religion et son roi, ou pas. Il peut agir pour retrouver une liberté physique immédiate ou refuser apostasie et félonie.

Or, Guzmán n'est pas seulement placé face au choix d'un des termes de ces alternatives, toutes extrêmes et fort cruelles, où seule la volonté intervient — dans

⁷⁵ Philippe RABATÉ souligne que la solitude absolue de Guzmán au cours de sa « réformation » constitue un des contrastes importants avec le processus de conversion augustinienne, le livre VIII des *Confessions* de l'évêque d'Hippone indiquant les médiations, aussi bien humaines que textuelles, dont bénéficie le converti (« El discurso agustiniano de Mateo Alemán... », p. 124). En plus de l'hypothèse que nous avançons d'une « indifférence » de Guzmán à tout ce qui ne relève pas de sa foi intérieure en Dieu, il pourrait y avoir dans ce dénouement qui rassemble tout ce qui inquiète le *converso* — régénération et apostasie, sincérité, inquisition et tourbe méchante et ignorante qui assaille l'innocent — l'image de la conscience harcelée qui ne résiste que par la force de la foi dans le salut, dans la miséricorde d'un Dieu qui n'opère aucune discrimination entre Vieux et Nouveaux Chrétiens, telle qu'on la trouve, par exemple, dans les textes d'une écrivaine de la deuxième moitié du XV^e siècle, Teresa de CARTAGENA, *Arboleda de los enfermos* et *Admiración operum Dey*, éd. L. J. Hutton, *Anejos del Boletín de la Real Academia Española*, Anejo XVI, Madrid, 1967. Par ailleurs, il faut se rappeler que les questions chrétiennes du libre arbitre et de la grâce divine habiteront longtemps la spiritualité de ceux qui sortiront du marranisme pour vivre et reconstruire leur foi première, ainsi que l'atteste la poésie d'un Miguel de Barrios (re)devenu Daniel Levi à Amsterdam. Sur ce point, voir en particulier Miquel BELTRÁN, « Judaísmo y Molinismo en el siglo XVII. Consideraciones teológicas en torno al problema del Libre Albedrío », *Ilu. Revista de ciencias de las religiones*, 1997, n°2, p. 7-15.

une espèce d'absolu qui va bien au-delà de la persévérance exigée au converti. Après tout, saint Thomas ne définissait pas autrement la liberté que dans l'acceptation d'une chose « en en refusant une autre » (*Somme théologique*, I, q. 83, art. 3 rép.). Mais ce qui importe dans cette narration finale de la conjuration, c'est que Guzmán peut, à l'instant même où il opère son choix, en faire un autre, et que ce choix n'est donc pas prédéterminé. Autrement dit, la dernière page de *l'Atalaya de la vida humana* semble bien proche de la théorie des jésuites opposés à Báñez : à savoir que la volonté agit seule, fonde sa liberté et coopère activement avec la volonté divine⁷⁶ et ne se trouve pas déterminée par celle-ci⁷⁷.

Toutefois le narratif, même tissé avec le dissertatif (d'une présence inférieure dans le dernier chapitre, inversant remarquablement la tendance de l'ensemble du roman), infléchit l'argumentation scolastique et met l'accent davantage sur la pratique que sur la théorie. Plus que brouiller les pistes pouvant mener à une identification des acteurs de la controverse fondamentale sur le salut humain et le secours de la grâce divine, ou sur les lignes de fracture de cette discussion, elle laïcise le débat et, partant, le projette dans une dimension plus politique que religieuse. Telle la casuistique, le roman s'attache à un cas particulier, imagine un scénario fictionnel dont l'exposition ne contraint pas à une interprétation univoque et tente, au contraire, de suggérer. Dans l'individuation qu'opère la fiction (qui doit se plier toujours à la loi de la vraisemblance), la psychologie de l'action humaine importe. C'est là, à notre sens, que *l'Atalaya* entre en coïncidence avec le tacitisme et, plus particulièrement, avec le pessimisme anthropologique de cette mouvance. Comme on le sait, cette dernière n'avait de cesse d'avertir que toute prudence n'est jamais assez excessive à cause de

⁷⁶ Sur les positions prises par les jésuites Gabriel Vázquez ou Francisco Suárez sur la volonté libre et indifférente, voir Olivier BOULNOIS, « Le refoulement de la liberté d'indifférence et les polémiques anti-scolastiques de la métaphysique moderne », *Les Études philosophiques*, Paris, PUF, 2002, n°61, p. 199-237, et plus particulièrement 202-203.

⁷⁷ Certes, l'absence d'identification explicite avec le molinisme, dans le dénouement comme ailleurs dans le roman ou les autres textes alemaniens, peut infléchir l'interprétation vers la latence d'un scotisme, qui affirme la suprématie de la volonté sur l'intellect – ce que le molinisme contemporain réactivait précisément – et que l'auteur sévillan, formé à Alcalá de Henares (comme sa créature de papier), connaissait parfaitement.

l'importance des émotions dans le comportement humain. En ce sens, le pragmatisme qu'adopte Guzmán pour ne pas tomber dans le piège de Soto, et qui passe par la dissimulation et la simulation, ne contredit pas la volonté de faire le bien : au contraire, il la garantit. Autrement dit, l'attitude du galérien repenté envers le conjuré relèverait moins d'une stratégie pseudo-machiavélique que de sa capacité à fonder sa liberté vraie. Quant à l'hypothèse d'un Guzmán accomplissant sa vengeance envers celui qui avait été son ami⁷⁸, outre l'anachronisme que nous commettrions en lisant l'épisode à partir de notre cadre éthique actuel qui répugne à la délation, il convient de rappeler plusieurs points. D'un point de vue éthique et politique, la dénonciation d'un péril était obligatoire à moins de se rendre complice d'un crime de lèse-Majesté et de lèse-Majesté divine. Dans une perspective théologique, il n'est pas inutile non plus de rappeler que chez saint Augustin, l'amour pour l'ami est passion et non fidélité, celle-ci n'étant due qu'à Dieu (« Nous aimons Dieu et notre prochain d'un seul et même amour, mais nous aimons Dieu pour Dieu, et nous-mêmes et notre prochain pour Dieu »⁷⁹). Autrement dit, s'il y a équivocité et froideur dans ce dénouement, elles relèvent du concept de l'amour chrétien. Plus encore, le détachement de Guzmán de son semblable pour marquer son attachement à Dieu constitue une affirmation de plus de l'indifférence de sa volonté que la passion ne perturbe pas.

Enfin, cette indifférence essentielle à la volonté pour fonder sa liberté selon l'école philosophique jésuite hispanique se pose aussi à un niveau politique, quant au pardon du souverain espagnol au galérien. Le roman ne dira jamais si celui qui a choisi la fidélité religieuse contre la trahison politique est gracié ou pas. Mais il précise que Guzmán n'est pas l'auteur de la demande alors que ce prisonnier a une belle maîtrise de l'art oratoire et des lettres (autrement supérieures à celles du capitaine de la galère), et qu'il va écrire une confession

⁷⁸ Rappelons que le roman prend soin, aux chapitres 8 et 9 conclusifs, de préciser que Guzmán a tenté à plusieurs reprises de se réconcilier avec Soto, l'ami d'infortune devenu son ennemi. Au moment où il est mis au courant de la conjuration, il met aussi en garde ses compagnons devant le péril de mort qu'implique un soulèvement.

⁷⁹ Augustin, *De Trinitate*, VIII, 12.

publique qui prolonge sa « réformation ». Le dénouement ne dit nulle part que le captif, qui bénéficie immédiatement d'une liberté de mouvement suffisante pour écrire le récit de sa vie, ait adressé quelque supplique pour obtenir l'amnistie de ses délits. Au terme de ses mésaventures, Guzmán n'espère rien hormis le jugement du lecteur et celui de son Dieu. De fait, il relègue le politique à un niveau intermédiaire et médiocre :

[...] *Sabe solo Dios a quién da su gloria y en qué grados, mas acá políticamente vamos con la práctica del suelo, rastreando lo que pasa en el cielo [...]*⁸⁰.

Conclusion

Au temps où Mateo Alemán écrivait et publiait son *Guzmán de Alfarache*, l'actualité controversiste espagnole, une des formes de la bataille politique entre ordres catholiques, était enflammée. Thèses, commentaires, objections, réfutations, réponses point par point : la controverse *De auxiliis* s'avérait exemplaire par son caractère « professionnel » (extraordinaire subtilité des argumentations des théologiens et philosophes ibériques), sa publicité (extension du débat contradictoire hors des arènes universitaires), sa politisation (des territoires locaux à l'arbitrage ultime par le pontife, malgré l'anti-romanisme catholique hispanique). Ce débat intra-confessionnel, qui touchait aux fondements du catholicisme tridentin (et dont, paradoxalement, il exhibait en permanence la « faille »), s'installait et prenait une dimension publique.

Mateo Alemán avait le goût de la dispute. Dans son *Ortografía castellana*, un des rares écrits où sa personnalité apparaît parfois, il mentionne au passage une de ses conversations scolastiques avec un curé et, plus loin, inclut une « dispute », exemplaire par la hauteur de son sujet, sa civilité et son élégance⁸¹.

⁸⁰ L'importance de ce passage du *San Antonio* a été soulignée par M. CAVILLAC dans « La conversión política del galeote “reformado” », p. 124 de *Guzmán de Alfarache y la novela moderna...* puis, lors d'un échange que nous avons eu avec cet éminent spécialiste et dont nous le remercions très sincèrement.

⁸¹ Au chapitre III de la *Ortografía castellana*, M. ALEMÁN rend compte, en même temps que de son intérêt pour les échanges scolastiques, des limites de leur publicité à cause de l'ignorance :

Surtout, en réaction à la publication apocryphe de la *Deuxième Partie* de son *Guzmán*, pour manifester l'impéritie de son plagiaire, il rappelle avoir conçu son *Atalaya de la vida humana* comme une « école » autrement dit un dialogue, un lieu de contradictions coopérant dans la construction d'un sens utile au « bien commun », articulé au salut humain et à la gloire divine. Dans sa recherche d'une modalité nouvelle de participation au débat fondamental de son temps, il administre (*oekoima*) les différentes positions en évitant toujours l'écueil du pamphlet.

Est-ce à dire que son roman réalise une espèce de *concordia* – éminemment prudente – entre bañistes et molinistes, entre les tenants du primat de l'intellect et les tenants du primat de la volonté, dans l'intuition, peut-être, du non-lieu sur lequel se terminèrent les congrégations à Rome des experts théologiens sur la fameuse question *De auxiliis* en 1607⁸² ? Certes, Mateo Alemán crée une *Atalaya* qui perçoit l'appel de son temps. Mais l'expérimentation esthétique par laquelle il y répond est l'exercice d'une volonté inouïe de fonder un espace de liberté. En d'autres termes, le mouvement du roman qu'il invente, qui passe constamment de la narration à la digression, dessine une spirale où une « doctrine » ne s'impose jamais définitivement, où un système spéculatif ne vient pas en remplacer un autre, et se déroule toujours, dépassant acteurs et formes de désaccords immédiats. En ce sens, l'*Atalaya* ouvre la voie au roman philosophique et ne peut être confondue avec un roman dévot, univoque. Au contraire, attentive aux dialogues de ses contemporains, elle en concurrence la complexité et l'ambiguïté sans viser à les reproduire.

« *doy mi palabra que habrá pocos días que siendo huésped de un lugar del condado de Niebla, de más de quinientos vecinos, vi que muchos llamaban escribén al escribano, y el mismo escribano, hallándose presente a cierta conversación escolástica que tratábamos el cura y yo, nos dijo: “por esta sofricanza de cruz, que es hecha de gueso y carne, que les diera no sé qué por saber latigar y destruir los latines como ellos”. Quiso decir ‘litigar’ y ‘construir’, y para esto hizo una cruz con el índice y el pulgar, poniendo una hechura de toda la mano que pudiera bien servir para el candelero de tinieblas”*. Un modèle de dispute amène est celle qui conclut la *Ortografía castellana*. Elle est organisée entre deux courtisans « *de ingenio* », arbitrée par un envoyé du Pape Pie V à Philippe II, et elle a pour objectif de déterminer si l'excellence du Verbe revient au discours de la plume ou à la description orale (cap. décimo II, p. 77 v^o - 83 v^o, Mexico, Imprenta Jerónimo Balli, 1609).

⁸² Appelés au silence par le pontife, les ordres religieux trouvèrent immédiatement d'autres prétextes à leur belligérance, telles les controverses et polémiques autour de l'élévation au dogme de la foi de l'Immaculée Conception dans les territoires de la Monarchie catholique...



Jusepe de Ribera, « La dispute des philosophes »

(France, vers 1635-1640, huile sur toile,

Saint-Omer, Musée de l'Hôtel Sandelin, Inv. 0242 CM © Ph. Beurtheret)

Aristocrates contre *letrados*
La guerre de plume entre le comte de Villamediana
et quelques créatures du duc de Lerma

Philippe Rouached
CLEA, Université Paris-Sorbonne

Le gouvernement du *valido* qui commence avec le règne de Philippe III annonce un partage du pouvoir et une professionnalisation de la vie politique qui se traduit par un rôle accru des *letrados* dans l'entourage du duc de Lerma. Cette « double aristocratisation »¹ entraîne une concurrence des élites au sein de l'exécutif politique, noblesse traditionnelle contre noblesse de robe. Dans cette confrontation politique, les arts et les lettres sont mis à contribution. Le patronage artistique devient un moyen d'assurer et promouvoir un statut nobiliaire fraîchement acquis. Ainsi, entre autres commandes, Rodrigo Calderón fait faire son portrait équestre par Rubens². De même, pour faire valoir leur

¹ L'expression est de Jean-Marc PELORSON, *Les Letrados, juristes castillans sous Philippe III*, Poitiers, Université de Poitiers, 1980. Les *letrados* parvinrent à s'infiltrer dans les rangs de la noblesse, par le biais des études, tandis que nombre de nobles, attirés par le service du roi et de l'administration centrale, entrèrent à l'université et tentèrent de monopoliser les places dans les *colegios mayores*. Au XVII^e siècle, cette « double aristocratisation » entraîna la fusion des deux groupes.

² Voir Santiago MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, *Rodrigo Calderón, la sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons, 2009. Désigné comme « le favori du favori » par les historiens, Rodrigo Calderón (1570-1621) connaît une ascension fulgurante aux côtés du duc de Lerma, au service duquel il entre comme simple page en 1597 pour devenir, ensuite, son conseiller privé. Il est nommé aide de la chambre du roi en 1598, puis secrétaire en 1601, et il obtient les titres de marquis de Sieteiglesias et comte d'Oliva. Il est souvent considéré par ses contemporains comme le personnage le plus influent, après Lerma. Voir Antonio

expérience et leur compétence au service de l'État, certains *letrados* écrivent des traités³. Pour faire contrepoids à cette entreprise de promotion, la satire politique vient ternir l'image de ceux qu'elle vise. L'un de ses auteurs les plus célèbres est le comte de Villamediana, adepte de la nouvelle poésie de Góngora et témoin critique de cette mutation dans le fonctionnement de l'État, d'abord à distance, puisqu'il réside à Naples entre juillet 1611 et décembre 1615, puis à Madrid jusqu'à la chute de Lerma, le 4 octobre 1618.

De la période du gouvernement de Lerma, on attribue à Villamediana cinq satires politiques dont les cibles se trouvent hors de l'aristocratie, principalement chez les *letrados*⁴ : Jorge de Tovar, secrétaire d'État, Pedro de Tapia, successivement conseiller de Castille, auditeur du Conseil Royal et consultant du Saint-Office et le docteur Antonio Bonal, également auditeur au Conseil de Castille. La dernière satire de cette série fait l'éloge de Philippe III dont la décision de renvoyer Lerma remplit de peur ces *letrados* qui risquent de perdre leur poste et répondre de leurs actes devant la justice (voir Appendice n°1). Elle a fait grand bruit et a déclenché une riposte rapide des personnes visées et de leurs alliés, sous forme de satires. Et contre toute attente, Villamediana, cet aristocrate surintendant des postes royales est banni de la cour par Philippe III, le 17 novembre 1618, tandis que les *letrados* mis en cause continuent d'exercer leurs fonctions sous le nouveau gouvernement du duc d'Uceda. Je propose d'examiner ce corpus poétique fait d'attaques et de contre-attaques (n°1 à 10), puis de pénétrer dans les coulisses du bannissement de Villamediana, afin de

FEROS, *El Duque de Lerma. Realeza y privanza en la España de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons, 2002, p. 181.

³ C'est le cas, par exemple, de Sancho de MONCADA, auteur d'un traité intitulé *Restauración política de España* (1616). Voir Jean VILAR, *Literatura y economía. La figura satírica del arbitrista en el Siglo de Oro*, Madrid, Revista de Occidente, 1973. Voir également Paola VOLPINI, *El espacio político del letrado : Juan Bautista Larrea magistrado y jurista en la monarquía de Felipe IV*, Madrid, UAM Ediciones, 2010.

⁴ VILLAMEDIANA, *Poesía impresa completa*, éd. de José Francisco RUIZ CASANOVA, Madrid, Cátedra, 1990 : « *Que venga hoy un triste paje* », p. 943 ; « *Éste es el solo de este tiempo digno* », p. 452 ; « *El que miras magnífico edificio* », p. 436 ; « *Olivares del príncipe es privado* », p. 453 ; « *Dio bramido de león* », p. 979-981.

mieux comprendre le rôle de la satire politique dans cette concurrence des élites qui exercent ou aspirent à exercer le pouvoir⁵.

1. Ce que disent les satires

La querelle entre Villamediana et les créatures de Lerma se déploie sur un ensemble de dix satires d'extension variable, une à six strophes de dix vers octosyllabiques ou *décima* (sauf dans le cas n°7), disséminées dans soixante-dix manuscrits environ⁶. L'intérêt de ce corpus est qu'il inclut les réponses des personnes mises en cause par le poète satirique, ainsi que la participation de quelques auteurs anonymes à cette querelle qui va durer trois ans, de la chute de Lerma à l'accession au trône de Philippe IV.

La première satire se compose de deux dizains dont l'*incipit* frappant et mémorable décrit la métamorphose de l'agneau en lion pour punir les méchants. Cette métaphore animale appartient à une tradition ancienne qui remonte aux Écritures. Le Père Florencia, prédicateur de la cour, l'utilise dans un sermon prononcé en présence de Philippe III, quelques jours avant la chute de Lerma. L'auteur anonyme d'une lettre inédite rapporte ainsi le contenu de ce sermon :

[...] *en que le persuadió [al rey] que era bien que no solo el león y el toro que son animales de fuerza bramasen, pero que era necesario bramase el cordero alguna vez a propósito que era menester que el rey no viviese siempre con la mansedumbre de su condición, sino que supiesen sus*

⁵ Olivares, issu de la prestigieuse lignée des Guzmán, reflètera cette rivalité en dénonçant, au début de son gouvernement, l'incompétence des *letrados* « *ambiciosos de oficios ajenos y profesión que no es suya, especialmente la militar [...] amigos en particular de traer por todo como superiores su autoridad y apurarla a veces hasta grandes inconvenientes* ». Joseph PÉREZ, *Historia de España* [2000], Barcelone, Crítica, 2006, p. 223.

⁶ Ces poèmes ont fait l'objet d'un travail philologique de collation et d'examen des variantes qui a permis de séparer les leçons amalgamées, de corriger les erreurs de transcription, enfin de vérifier l'attribution et de dater ces poèmes (sauf n°7). Voir Philippe ROUACHED, « La valeur testimoniale », *Poésie et combat politique dans l'œuvre du comte de Villamediana*, Université Paris IV-Sorbonne, 2009, p. 403-407 thèse en ligne : <http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/THESE-ROUACHED.pdf>

*criados había cólera en él para sentir y castigar lo mal hecho, y echar de sí a los autores dellos*⁷.

Ce sermon, remarqué à la cour, est probablement la source d'inspiration directe de Villamediana qui, comme à son habitude, actualise et particularise ses satires, en citant nommément les acteurs de la vie politique⁸. Ainsi, reprend-il collectivement la liste des personnes déjà visées, selon un ordre décroissant qui correspond non pas à la hiérarchie politique, mais à la réalité du pouvoir. Après le roi, sont cités Rodrigo Calderón (v. 5) puis Jorge de Tovar accusé d'être juif (v. 7) et enfin les docteurs Pedro de Tapia (v. 11) et Antonio Bonal (v. 13). La mention de doña Ana (v. 14), accusée de rapacité, souligne les liens familiaux qui unissent les maillons de la chaîne de corruption⁹. Désormais sans protecteur, ces personnages sont apeurés et leurs grandes demeures, édifiées grâce à l'enrichissement personnel, menacent de s'effondrer.

La contre-attaque vient d'un *letrado* qui n'a pas été nommément cité par Villamediana, le secrétaire au Trésor Tomás de Angulo (n°2). Celle-ci consiste en une satire dans laquelle don Juan apparaît sous les traits d'un poète à la langue de vipère colportant des mensonges (v. 1-3), notamment au moyen des postes (v. 33-34). Il y est sommé de laisser en paix Angulo ainsi que Jorge de Tovar (v. 8) et de cesser d'écrire des satires (v. 35). Tomás de Angulo répond à une infamie par une autre infamie en accusant avec insistance Don Juan du péché de sodomie (v. 5-6, 28-30, 60) et en l'avertissant du danger qu'il court (v. 53-54). Invective et menace de représailles (v. 8-10), on le voit, les coups sont portés assez bas, mais celui du lignage va cristalliser la querelle. En effet, ce qui donnait

⁷ [BNE], ms. 17858 : *Resoluciones y acuerdos de Felipe III y Avisos de Corte de 1618 a 1621*, fol. 5r-v. Francisco TOMÁS Y VALIENTE, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII: estudio institucional*, Madrid, Siglo XXI Editores, 1990, p. 8, cite l'anecdote à partir du ms .2348, fol. 401 ss. de la BNE.

⁸ Cette trouvaille est due à Francisco de Castroverde. Voir Bernardo José GARCÍA GARCÍA, « La sátira política a la privanza del duque de Lerma », in F. Javier GUILLAMÓN ÁLVAREZ et J. Javier RUIZ IBÁÑEZ, éd, *Lo conflictivo y lo consensual en Castilla : sociedad y poder político, 1521-1715 : homenaje a Francisco Tomás y Valiente*, Murcie, Universidad de Murcia, 2001, p. 271. Cité par Mercedes BLANCO, « Littérature au temps des validos : quelques lieux de l'éloge sur fond de satire », *Dix-septième siècle*, 2012/3 n°256, p. 414.

⁹ Doña Ana, fille de Pedro de Tapia et épouse du docteur Bonal.

l'avantage de l'aristocrate sur les *letrados* se devait d'être anéanti. Angulo accuse donc habilement Villamediana d'avoir obtenu un peu vite et sans mérite un titre de comte (v. 16-17 ; 41-42). Dès lors, le roturier diplômé ne vaut pas moins que celui qui est fraîchement paré d'un titre acheté. Désormais, l'anonymat n'est plus de mise et les protagonistes de la querelle avancent à visage découvert, surintendant des postes contre secrétaires royaux.

Deux fois plus courte, la réponse de Villamediana circule dans Madrid quelques jours après la satire d'Angulo et ne vise que Tovar et Angulo qu'elle accuse à nouveau, dès les premiers vers, d'être des voleurs et, pour le premier, d'être juif (n°3, v. 1-4). La suite de la strophe contient une défense de la valeur poétique de sa satire dont l'ingéniosité est mal comprise de ceux qu'elle vise. Villamediana se démarque ainsi de ses accusateurs en n'employant ni injure ni obscénité, mais un conceptisme simple basé sur le jeu de mots sur le patronyme (v. 30)¹⁰. Dans la deuxième strophe, le poète assume son impertinence, dans la lignée de Juvénal (n°3, v. 11-13 réponse à n°2, v. 1-2, 46) et il répond à l'accusation de n'être qu'un postillon en invoquant fièrement son ascendance noble (n°3, v. 19-20 réponse au n°2, v. 48-50), à la différence de ces courtisans à l'ascension fulgurante qui ne méritent pas les charges qui leur sont confiées pas plus que les titres qui leur sont décernés (n°3, v. 13-18). Il retourne donc contre leurs auteurs l'accusation qui lui a été faite. Enfin, il fait allusion à une enquête de pureté de sang qui prouvera son ascendance noble, peut-être à l'occasion de son admission dans l'ordre de Saint-Jacques (n°3, v. 25-30). Villamediana montre, par cette réponse, l'importance qu'il attache au prestige social de son titre de noblesse en précisant le cadre de la querelle : aristocrate contre roturier, vieux chrétien contre cryptojuif.

En termes plus policés que Tomás de Angulo, Jorge de Tovar (n°4) renvoie contre le satiriste, qu'il nomme par sa charge de « *correo mayor* », l'accusation

¹⁰ « La pointe "sur le nom" consiste à découvrir dans un nom propre, grâce à l'étymologie ou la paronymie, un sens ou plusieurs, en s'écartant ainsi de la norme qui commande que la propriété du nom neutralise sa signification ». M. BLANCO, *Les Rhétoriques de la Pointe. Baltasar Gracián et le conceptisme en Europe*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1992, p. 231. Voir également Maxime CHEVALIER, *Quevedo y su tiempo: La agudeza verbal*, Barcelone, Crítica, 1992, p. 44-45.

d'abuser des faveurs du roi qu'il ne mérite pas et il lui retourne l'accusation d'être un voleur, en lui prédisant la disgrâce. Tovar ne reprend pas l'accusation de sodomie. À nouveau, cette réponse tente de discréditer Villamediana et de l'abaisser à un rang inférieur. L'assurance et la sérénité qu'affiche Tovar laissent penser que quelque chose de décisif est en train de se jouer en coulisse. À l'inverse, la réponse de Villamediana qui va suivre, quelques jours plus tard, est celle d'un homme cerné qui sait probablement sa disgrâce proche (n°5). Cela déclenche une surenchère dans le langage injurieux, empreint de termes scatologiques. La rhétorique religieuse, déjà éprouvée par Villamediana dans ses satires personnelles contre Tovar¹¹, est surabondante, mais limpide : ce circoncis mal christianisé, toujours prêt à planter sa lance dans la côte du chrétien, est le traître perpétuel dont il prophétise la défaite prochaine (n°5, v. 9-10). Et c'est une manière, pour Villamediana, de sacraliser ce combat et légitimer la poursuite de ses attaques contre le *letrado* infidèle (n°5, v. 4).

Ce triangle belliqueux, Villamediana-Angulo-Tovar, ne passe pas inaperçu à la cour et, face à l'imminence de la colère du roi, un commentateur anonyme, mais pas neutre, renvoie dos à dos les belligérants, tant le rabin Tovar que le poète aux griffes acérées (n°6). Il leur signifie que toute vérité n'est pas bonne à dire et que le temps du silence est venu, mais il semble mal renseigné sur l'identité de ces plumes satiriques, mentionnant Rodrigo Calderón, Pedro de Tapia et Antonio Bonal, omettant Tomás de Angulo. Ce que Villamediana présentait se produit le 17 novembre : sur l'ordre de Philippe III, il est banni de la cour, six semaines après la chute de Lerma et de Rodrigo Calderón. Cette première étape de la querelle se clôt sur la défaite de l'aristocrate contre les *letrados*, à la faveur d'un changement de gouvernement.

Cette disgrâce suscite l'émotion de certains courtisans, tel ce commentateur anonyme qui prend la défense du poète banni (n°7, v. 19) suite au complot ourdi

¹¹ Voir « *Bien mostró su devoción* », in VILLAMEDIANA, *Poesía impresa completa*, 1990, p. 947 ; « *Docta y no advertidamente* », *ibid.*, p. 946 ; « *Señor Jorge de Tovar* », *ibid.*, p. 1000, « *Hagamos, fortuna, el buz* », in VILLAMEDIANA, *Poesía inédita completa*, 1994, p. 96 ; « *Yo no sé en qué confiáis* », *ibid.*, p. 81, « *Yo, señor, estoy quejoso* », *ibid.*, p. 75.

par ceux que Villamediana a critiqués (v. 4), en tout premier les fils de Sion, c'est-à-dire le clan de Tovar (n°7, v. 13-17). Sur un mode plus compassé, il entend consoler le poète du bannissement dont il est victime. Au fait de la querelle, il répond aux attaques d'Angulo dont il reprend les termes, passant sous silence l'accusation de sodomie. Dans ce monde inversé, Villamediana est décrit comme une victime innocente tandis que les traîtres ne sont pas inquiétés. Pendant que Villamediana médite sur les berges du fleuve Hénarès et continue d'écrire des satires politiques¹², le règne de Philippe III se consume lentement, donnant chaque jour plus de force à l'espoir d'un renouvellement politique tant attendu. Et si la prédiction de Tovar et Angulo s'est réalisée, celle de Villamediana le pourrait également. Ainsi, au fil des jours, l'exil a façonné une nouvelle image de cet opposant de la première heure, celle d'un prophète. À la mort de Philippe III, des proches de Villamediana s'empresstent de consolider cette image. Ainsi, un commentateur anonyme et bien informé (n°8) glorifie le chantre des vérités, lui certifie que le nouveau roi apprécie ses satires et lui annonce un retour rapide à la cour. En effet, au début du mois d'avril 1621, les *letrados* visés par le poète sont contraints de quitter le pouvoir tandis que le comte de Villamediana est pardonné et revient à la cour, après deux ans et demi d'exil. Dans un élan d'enthousiasme, un auteur anonyme célèbre le retour du prophète que la plume a immortalisé et il l'invite à poursuivre ses prophéties (n°9)¹³. À l'inverse un autre auteur anonyme, peut-être Tomás de Angulo, ironise sur la qualification de prophète (n°10), reprend l'accusation lancinante de sodomie et prédit au poète qu'il périra dans les flammes du bûcher (n°10). Cette deuxième étape de la querelle marque la victoire et la revanche de l'aristocrate sur les *letrados*, à la faveur d'un changement de règne. Les satires de cette querelle qui ont circulé de main en main et de bouche en bouche constituent la partie émergée de cette rivalité politique, mais c'est en retrait du public, dans les allées du pouvoir que le sort des belligérants s'est joué.

¹² Entre 1606 et novembre 1618, Villamediana écrit sept satires politiques, dix-huit satires durant le bannissement et vingt-et-une satires sous Philippe IV, soit un total de quarante-sept satires.

¹³ On ne peut exclure que Villamediana lui-même soit l'auteur des deux poèmes élogieux n°8 et 9.

2. Les coulisses du bannissement de Villamediana

Pour entrer dans les coulisses de ce bannissement, nous disposons d'un document exceptionnel retrouvé dans les archives régionales d'Extrémadure, en 1946, par l'historien Miguel Muñoz de San Pedro. Il s'agit des mémoires manuscrits du licencié Luis de Tapia y Paredes, noble de Trujillo, conseiller de Sa Majesté, *alcalde de Casa y Corte* à qui a été confiée une enquête secrète qui avait pour objet de déterminer, sur la foi de témoignages oraux, l'identité de l'auteur de deux satires qui visent Rodrigo Calderón, Jorge de Tovar, Pedro de Tapia, Antonio Bonal, son épouse doña Ana et Tomás de Angulo¹⁴ :

Este es un traslado concertado de unas coplas y de una información secreta y verbal aunque reducida a memorial escrito de lo que testigos iban diciendo y de un auto de la sala de los Señores Alcaldes de casa y corte consultado con su magd por el qual se procedió contra el Conde de Villamediana en la forma que en el dicho auto se contiene que todo es del tenor siguiente:

Primeras coplas: Bramó ya como leon (n°1)

Segundas coplas: Que don Jorge de tovar / por ser también inclinado¹⁵.

Ces mémoires montrent que cette enquête résulte d'une concertation entre Jorge de Tovar, l'instigateur, et Fernando de Acevedo, l'ordonnateur, un proche d'Uceda, nommé président du Conseil de Castille le 29 décembre 1615 :

En md oy dia de la fecha ques siete de nobiembre de mill y seitos y diez y ocho el sor presidente de Castilla me mando que verbalmente me informase y averiguase sin escribir quien abia hecho unas Coplas en que parece que a modo de satira se escribe mal del marques de siete yglesias Pedro de Tapia y su mujer Bonal y la suya Jorje de Tovar y Tomas de Amgulo y que pidiese al dicho Jorje de tovar una memoria de personas que el decian que lo sabian¹⁶.

¹⁴ Miguel MUÑOZ DE SAN PEDRO, « Un extremeño en la Corte de los Austrias », *Revista de Estudios Extremeños*, II, s.l. 1946, p. 379-386.

¹⁵ *Ibid.*, p. 384.

¹⁶ *Ibid.*, p. 385.

De connivence avec Acevedo, le quémandeur (officieux), Jorge de Tovar, fournit lui-même la liste de témoins à interroger. Luis Paredes précise que leur audition commence le jour même, le 7 novembre et se termine le 15 novembre. Les réponses obtenues sont sans surprise puisque Villamediana est reconnu comme n'étant pas l'auteur de la satire « *Que don jorge de tovar / por ser también inclinado* » qui met également en cause Tomás de Angulo¹⁷. Inconnue de la plupart des témoins, cette satire n'apparaît dans aucun manuscrit existant. C'est donc à tort que Tomás de Angulo a sommé Villamediana de cesser de l'attaquer (« *Deje ya a Tovar y Angulo* », n°2, v. 8), déclenchant une guerre de mots. En revanche, pour la satire « *Bramó ya como león* » beaucoup plus diffusée, les témoins relaient la rumeur publique qui désigne Villamediana comme étant son auteur.

C'est alors que les événements se précipitent puisqu'il semble qu'ils se déroulent en une seule journée, le 17 novembre, au cours de laquelle Luis de Tapia rend compte de son enquête devant les membres du Conseil de Castille. Les conseillers proposent une sanction lourde d'emprisonnement que Fernando de Acevedo transmet au roi, mais ce dernier adoucit le châtiment demandé :

El sor presidente de Castilla me md^o consultar con la sala todo lo susodicho para que se le diese parecer que le quería comunicar con su magd y así lo hice y el parecer fue que el dicho Conde de villamediana fuese llevado por un alcalde de Corte al Castillo de león o burgos u otro que estubiese quarenta leguas de la Corte con dos guardas que no le dexasen escribir sino fuesen cosas de negocios suyos y allí estubiese preso por el tiempo que fuese la voluntad de su magd el qual parecer comunico el sor presidente con su magd y la rresolución que se tomo el mismo dia de la consulta biernes a diez y siete deste dicho mes fue que el dicho Conde fuese sacado de la corte y tres leguas y alli se le notificase que luego saliese de la corte y veinte leguas y que no entrase en ella ni

¹⁷ « *De Tomas de Angulo soy / el amigo mas seguro / pues profeta en lo futuro / le empiezo a ser desde oy / no es poco lo que le doy / cuando enmendar su opinion / pudiera mi prevencion / si el no ubiera gastado / la rudeça de letrado / en astucia de ladron* », v. 11-20, *Ibid.*, p. 384-385.

en las Ciudades de Sevilla Granada Valld y Samca sin licencia de su magd de lo qual se hiço auto y se executo el savado siguiente y fue obedecido por el dicho Conde como consta del dicho auto y notificación que se pone aqui original. –El licenciado don Luis de Paredes¹⁸.

Le croisement des sources, les satires des protagonistes de la querelle et les mémoires de Luis de Paredes, offrent un témoignage concordant qui met en évidence l'implication de Jorge de Tovar, fort de sa position de secrétaire d'État et de son réseau d'influence à la Cour, dans le bannissement de Villamediana, au terme d'une guerre de plume faite d'invectives et de menaces, déclenchée par les satires de Villamediana. Le règlement de comptes personnel s'est opéré sans les deux acteurs politiques principaux, c'est-à-dire le duc de Lerma et Rodrigo Calderón, probablement avec l'appui du nouveau favori, le duc d'Uceda¹⁹. Car c'est finalement dans le clan des Sandoval que Villamediana a grandi et c'est probablement pour cette raison qu'il n'intervient pas dans la lutte au sein de l'aristocratie qui oppose Lerma à son fils, se bornant à viser les *letrados*²⁰. D'ailleurs, il est probable que si Lerma s'était maintenu au pouvoir, il n'aurait pas permis le bannissement de Villamediana. Le rapport entre les satires et le bannissement étant établi, il convient de s'interroger sur les raisons qui ont conduit à un tel enchaînement. Nous allons tenter d'y répondre en déterminant si le contenu des satires dévoile des vérités embarrassantes et quel impact elles ont pu avoir à la cour.

¹⁸ *Ibid.*, p. 387.

¹⁹ Il est très probable qu'Uceda ait joué un rôle dans ce bannissement, le copiste du manuscrit [BNE] : ms. 10293, fol. 73vb-74vb indique à la suite du poème « *Abra vuestra Majestad* » : « *Éste parece fue de tiempo de Felipe tercero cuando trataron de prender a Rodrigo Calderón, de que resultó desterrar de la corte al conde de Villamediana por orden del duque de Uceda* ».

²⁰ Son père, Juan Bautista Tassis, est un fidèle allié du duc de Lerma depuis la fin du règne de Philippe II. C'est d'ailleurs aux côtés de Lerma que Philippe III lui confie une mission diplomatique qui consiste à préparer la paix avec l'Angleterre. Puis il sera envoyé en France pour occuper un poste exclusivement dévolu aux grandes familles de l'aristocratie, celui d'ambassadeur.

3. Les satires : vérité ou médisance ?

Selon les définitions que donnent les dictionnaires, la satire censure les vices des hommes²¹. Parmi les contemporains du poète, certains la considèrent comme un écrit immoral, car il porte atteinte à la réputation des personnes. Assimilé au péché, le discours satirique est disqualifié socialement ; en effet, dans les épitaphes qui circulent à la mort du poète, la médisance figure dans la liste des chefs d'accusation contre Villamediana, aux côtés de la luxure, la vanité et le goût du jeu. C'est le cas de Juan de Jáuregui qui accuse Villamediana de diffamer ses ennemis :

*Yace aquí quien por hablar
dicen que el habla perdió
y a quien acero curó
la opilación de infamar;
su pluma le hizo volar
cual Ícaro despeñado [...] (v. 1-6)*

À l'inverse, les défenseurs de Villamediana voient dans les satires une arme pour dénoncer l'injustice ou la corruption de ceux qui régissent la vie publique. Pour Lope de Vega, elles sont un châtement contre l'arrogance des puissants face aux nécessiteux :

*Buen siglo haya Villamediana (si esto es posible) que con tan picantes
décimas castigaba la soberbia de algunos que en vistiéndose la ropa, se
desnudaban de toda la piedad y con inhumana vista miran las
necesidades ajenas²².*

Ainsi, si l'on en croit un commentateur anonyme de la querelle, il s'agit de vérités qui n'augurent rien de bon : « [...] que, aunque no decís mentiras, no es bueno tantas verdades » (n°6, v. 8-10). Mais qu'en est-il réellement de ce contenu prétendument sulfureux ? Jorge de Tovar est issu d'une famille de convertis,

²¹ « *Es un género de verso picante, el qual reprehende los vicios y desórdenes de los hombres, y poetas satíricos los que escribieron el tal verso, como Lucilio, Horacio, Juvenal* » (Covarrubias). La satire est également : « *La obra en que se motejan y censuran las costumbres, u operaciones, u del público, u de algún particular. Escríbese regularmente en verso* » (*Diccionario de Autoridades*).

²² *Epistolario de Lope de Vega Carpio*, Madrid, Real Academia Española, 1989, vol. IV, p. 122.

dont l'un des ancêtres, un certain Pedro de Tovar, *corregidor* de Carrión, a participé à Valladolid, aux côtés d'autres convertis, au soulèvement des *Comuneros*²³. Les fonctions occupées par Jorge de Tovar, successivement secrétaire du *Real Patronato*²⁴, membre du Conseil royal et secrétaire d'État, montrent que, dans les faits, l'intégration sociale des nouveaux chrétiens était moins problématique qu'on a pu le penser²⁵. Pedro de Tapia et Jorge de Tovar sont accusés d'avoir édifié de somptueuses demeures dont la hauteur excède parfois celle des palais royaux. Quevedo dans les *Anales de quince días* énonce la même critique :

*Ocasionó en Pedro de Tapia alguna reprensión la opulencia de sus casas, que le sirvieron más de acusación que de alojamiento. Fue tan a raíz de expirar S. M. esta orden, que el pueblo la tuvo más por revelación de su alma que por desengaño de su muerte*²⁶.

L'auteur anonyme d'une lettre inédite datée du 23 juin 1620 relate l'anecdote suivante :

*Ha habido tanto desorden en el repartir las ventanas, que S. M. lo ha querido hacer con notables circunstancias; y en particular a Jorge de Tovar, que tiene casas en la plaza, mandó que viese si las quería, o las que se le señalasen por oficio, y a todos los ministros que las tienen lo propio, porque no les han de dar dos ni han de tener mano en ello sino con repartimiento*²⁷.

²³ Henry KAMEN, *La inquisición española* [1967], Barcelone, Crítica, 1985, p. 84. J. PÉREZ, *La revolución des "comunidades" de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, Féret et fils, 1970, p. 510.

²⁴ *Patronato real* : « *El derecho que el Rey tiene como Rey, fundador, erector, o protector, de algunas iglesias, monasterios, hospitales u de otras obras pías, y el que la Sede Apostólica le ha concedido, por los servicios que la Corona ha hecho a la iglesia católica. Tiene más privilegios y exenciones que los demás patronatos* » (*Diccionario de Autoridades*).

²⁵ « *Sin duda existían muchas cosas en las que no se aplicaba el estatuto y por eso sus detractores se preguntaban si era lógico continuar con la discriminación si seguía siendo posible que un converso entrase a formar parte de la mayoría de las órdenes religiosas, podía convertirse en sacerdote o en obispo, entrar en el ejército, llegar a ser regidor o corregidor y hasta obtener un título nobiliario* ». H. KAMEN, *op. cit.*, p. 166.

²⁶ Cité par Emilio COTARELO Y MORI, *Vida y obra de Villamediana. Estudio biográfico-crítico* [1886], Madrid, Visor Libros, 2003, p. 74, note 1.

²⁷ On peut lire les lettres qui composent cette correspondance anonyme et inédite dans deux manuscrits ; le premier se trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid (Ms. 17858, fol. 144.) et le second est conservé à la Bibliothèque *colombina* de Séville.

Il ne s'agit donc pas d'une simple reprise de la dénonciation de la convoitise par le topique de la maison luxueuse, fréquente dans la poésie latine²⁸. En ce qui concerne Antonio Bonal, son train de vie exceptionnel semble confirmer sa prévarication²⁹.

En apparence, symboliquement, le *letrado* devient l'égal de la vieille aristocratie par l'organisation de toute sorte de fêtes somptueuses, banquets et autres représentations théâtrales³⁰. Autre témoin attentif de son temps, Quevedo, fait le même bilan négatif de l'action de Bonal, « *Consejero que mandaba en todo el Consejo, porque decían que tenía mucha hacienda usurpada* »³¹.

En ce qui concerne Villamediana, il est vrai que son titre de comte a été acheté par son père à un noble désargenté, le marquis de Poza³². Néanmoins, la famille Tarsis est une famille noble d'origine italienne qui a la charge des postes depuis le Moyen-Âge. Quant à l'accusation d'homosexualité, elle est plausible,

²⁸ Par exemple chez Horace, *Odes*, 2, 15 ; 2, 18 et 3, 1.

²⁹ « *One of the worst offenders was Lic[enciado] Antonio Bonal, who had a reputation for being "very prejudiced" and for "having received many presents and gifts from litigants."* The visitor to the chancillería [of Valladolid] in 1589 reported that "I am certain that his annual ordinary expenses alone cannot be met by salary because these are very great and excessive as a result of the many dinners, banquets, and comedies he hosts and other expenditures on his house and servants". Bonal was subsequently summoned to Madrid, reprimanded personally by Philip, and then transferred to the chancillería of Granada with the warning that unless he mended his ways, he would be permanently dismissed from the king's service. Bonal was possibly an exception; the record of most of his colleagues on the chancillería was not nearly so corrupt » Cité par Richard L. KAGAN, *Lawsuits and Litigants in Castile 1500-1700*, The Library of Iberian Resources online. <http://libro.uca.edu/lawsuits/law5.htm>. s.a.

³⁰ Voir Bernardo J. GARCÍA GARCÍA et María Luisa LOBATO, coord., *Dramaturgia festiva y cultura nobiliaria en el Siglo de Oro*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert Verlagsgesellschaft, 2007.

³¹ *Anales de quince días*. Cité par Emilio COTARELO, *op. cit.*, 2003, p. 267, note 3.

³² Antonio DOMÍNGUEZ ORTIZ, « El régimen señorial bajo los últimos Austrias », *La crisis del siglo XVII: La población, la economía, la sociedad*, [1979], Madrid, Espasa-Calpe, 1990, p. 576. Luis CABRERA DE CÓRDOBA mentionne, dans une lettre datée du 17 mai 1603, l'acquisition du titre nobiliaire en ces termes : « *Estáse aprestando el Correo Mayor para ir a Flandes a tomar orden de sus Altezas para pasar a visitar al nuevo rey de Inglaterra, y dicen que le dan título de marqués de Villamediana, cierto lugar que ha comprado, y promesa que S.M. se acordará de su hermano el Comisario General de la Cruzada en la primera provisión que hiciere de obispados* », *Relaciones de las cosas sucedidas en España desde 1599 hasta 1614*, prefacio de Ricardo GARCÍA CÁRCCEL, Valladolid, Consejería de Educación y Cultura, 1997.

mais elle ne sera confirmée qu'après l'assassinat du poète, à l'issue d'une enquête menée secrètement³³.

Même si les satires forcent le trait, de nouveau chrétien à cryptojuif le pas est franchi aisément, elles s'appuient sur un fond de vérité qui leur donne un certain crédit et alimentera la polémique. Assurément, elles embarrassent ceux qui en sont la cible, moins Villamediana que les *letrados* visés, car leurs habitations somptueuses s'offrent à la vue de tous. Après l'examen de la véracité des accusations portées par les belligérants, il nous reste à examiner la réception des satires.

4. L'impact des satires

Transmises de manière orale ou écrite sous forme de feuilles volantes, les satires circulent dans le royaume de main en main, également dans la correspondance diplomatique³⁴ et la correspondance privée, au moyen des postes royales. Dans une lettre manuscrite datée du 13 novembre 1618, l'auteur anonyme transcrit quelques strophes de la querelle³⁵ précédées du commentaire suivant :

Aquí va la respuesta contra Villamediana. Hay tantos coplones que es vergüenza según son (de) desollados escribirlos; pero ellos se hacen los unos a los otros la copla, y todos se huelgan; pero uno de los comprendidos dijo: "muy bien, dejemos los decir, pues nos dejan hacer".

³³ Cette accusation repose sur plusieurs documents concordants. D'abord les satires écrites contre Villamediana (n°2 et n°10) et quelques épitaphes écrites à la mort du poète. Ensuite, une lettre d'un témoin de la crémation publique pour sodomie, quatre mois après l'assassinat de Villamediana, de cinq personnes, dont deux jeunes gens qui travaillaient à son service (Juan Eugenio HARTZENBUSCH, *Discursos leídos ante la Real Academia en la recepción pública de Don Francisco Cutanda, el 17 de marzo de 1871*, Madrid, Real Academia Española, 1861). Enfin, deux lettres qui se trouvent dans les archives de Simancas et signées par Silvestre Nata Adorno, *correo de a caballo* du roi dans le royaume de Naples et par Fernando Ramírez Fariñas, *letrado* du Conseil de Castille alors *asistente*, nom donné dans la ville de Séville au *corregidor*. Ces lettres s'adressent au secrétaire du Conseil, Pedro de Contreras. Elles portent une date postérieure d'un an à la mort de Villamediana et elles révèlent l'existence d'un procès secret pour sodomie qui a conclu à sa culpabilité. Cf. Narciso ALONSO CORTÉS, *La muerte del conde de Villamediana*, Valladolid, edición del Colegio Santiago, 1928.

³⁴ Voir B. J. GARCÍA GARCÍA, « Sátira política a la privanza del duque de Lerma », *op. cit.*, p. 261-298.

³⁵ La strophe « *Tarsis pues daís ocasión* » et « *Tapia, Bonal, Calderón* » amalgamées.

Todos lo saben y cada uno calla. Mejore Dios los tiempos y las horas que bien lo ha menester la República, pues a el letrado de la semana pasada que se puso en la casa de D.Rodrigo Calderón: “ésta casa la pide el fisco” y “a el dueño el pueblo” se han añadido. Tantas desvergüenzas que no dejan lugar a escribirlas³⁶.

Ce témoignage montre que leur lecture divise, les uns se réjouissent tandis que les autres s'indignent. À commencer par les membres du Conseil d'Aragon qui ont même pensé qu'il convenait d'en punir l'auteur :

[...] en el Cons^o de Aragon se avia hablado de esto y parecido cosa conveniente el hacer alguna demostracion en castigar al dicho Conde³⁷

Tomás de Angulo lui-même évoque leur capacité de nuisance³⁸. D'ailleurs, il n'y aurait pas eu de nécessité à répondre à des satires si elles n'avaient pas rencontré un public. Cela est manifeste lorsque l'on consulte les manuscrits connus. En effet, le nombre de copies conservées dépasse la trentaine par satire. Sans compter les feuilles volantes qui ont assuré la diffusion de ces satires et que l'élaboration des manuscrits de conservation a fait disparaître. Ce public a donc contribué, par son ampleur, à déclencher une réaction politique d'autant plus redoutable qu'elle est imprévisible. Ainsi, les satires de la querelle entraînent le bannissement du poète, mais à l'avènement de Philippe IV, elles lui permettent un retour en grâce auréolé du prestige de celui qui voit ses prophéties réalisées³⁹ tandis que les *letrados* visés qui se maintiennent dans le clan des Sandoval sont révoqués à l'avènement du nouveau roi : Pedro de Tapia, Tomás de Angulo et Antonio Bonal, sont contraints de se retirer dès les premiers jours du nouveau règne et Jorge de Tovar, sera démis et brièvement emprisonné. On notera que ces révocations frappent principalement ceux dont la réputation a le plus

³⁶ [BNE] : ms. 17858, fol. 21r-v.

³⁷ M. MUÑOZ DE SAN PEDRO, *op. cit.*, p. 387.

³⁸ n^o2, v. 14, v. 31-32.

³⁹ « *Todo esto y más obran y obrarán las epístolas de Villamediana que se han pasado al lado del Evangelio pues dentro de cuatro horas que S. M. murió llamó el rey al presidente y le dio dos papeles y dijo por este mando al señor Tapia y a el Dr Bonal se estén en sus casas a su voluntad* ». [BNE], ms. 17858, fol. 236v-237r, lettre datée du 7 (?) avril 1621.

durement souffert⁴⁰. Néanmoins, l'effet des satires est de courte durée sur la vie politique, puisque les *letrados* seront réhabilités : Tomás de Angulo sera nommé au *Consejo de Hacienda* entre septembre et novembre 1622. Pedro de Tapia et Antonio Bonal seront réhabilités en 1623⁴¹.

Conclusion

Les satires que nous venons d'examiner sont l'instrument d'une querelle personnelle et politique dont le discours de combat, pour être performatif et élargir son audience, exige la levée de l'anonymat habituellement requis. Néanmoins, autour du triangle belliqueux, Villamediana-Angulo-Tovar, les commentateurs gardent l'anonymat. Ces polémiques sont circulaires, car, loin d'aboutir au dévoilement d'une quelconque vérité, elles répètent indéfiniment leur message. En outre, au-delà de la querelle de personnes, les satires expriment, en creux, un système de valeurs dont le modèle idéalisé est celui de l'aristocrate poète et serviteur désintéressé du roi que Villamediana prétend incarner et en concurrence duquel les *letrados* représentent le modèle naissant du technocrate qui écrit des traités, fort de son expérience au service de l'État, son parcours universitaire et ses diplômes.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les collecteurs de manuscrits en mêlant chroniques, témoignages et satires ont mis sur un même plan documents historiques et textes littéraires pour saisir l'Histoire immédiate, laissant aux lecteurs à venir le soin de croiser les sources. En effet, les satires proposent un point de vue critique en contrepoint de l'histoire officielle des chroniqueurs royaux⁴². Ainsi, si la littérature prend pour thème l'Histoire immédiate, aiguisée

⁴⁰ Sur la notion de réputation dans la vie politique voir P. ROUACHED, « Les satires politiques de Villamediana : les voix de la contestation en quête de légitimité », Actes du colloque international *Les voies du silence dans l'Espagne des Habsbourg*, 27, 28 et 29 novembre 2008, Araceli GUILLAUME et Alexandra MERLE, coord, Paris, PUPS, 2013, p. 329-354.

⁴¹ Andrés de ALMANSA Y MENDOZA, *Obra periodística*, éd. de H. ETTINGHAUSEN y M. BORREGO, Madrid, Editorial Castalia, 2001, p. 172. Voir n°5, v. 13-14.

⁴² Voir R. L. KAGAN, *Los cronistas y la Corona: La política de la historia en la España medieval y moderna*, Madrid, Marcial Pons, 2010.

par l'apparition d'un système de pouvoir en crise de légitimité⁴³, de manière réciproque, l'historiographie élargit son champ à la littérature.

Appendice

1. Dio bramido de león... [4-7 octobre 1618]

OTRAS. CUANDO EL REY DESTERRÓ AL DUQUE DE LERMA CARDENAL⁴⁴

Dio bramido de león disimulado cordero, y al son del bramido fiero se asustó todo ladrón. El primero es Calderón, que dicen que ha de volar con Josafá de Tovar, rabí, por las uñas Caco, y otro no menor bellaco, compañero en el hurtar.	5 10
También Perico de Tapia ⁴⁵ , que de miedo huele mal, y el señor doctor Bonal con su mujer Doña Rapia. Toda garruña prosapia teme calabozo y grillos; de medrosos, amarillos andan ladrones a pares: que de tan nuevos solares se menean los ladrillos.	15 20

⁴³ Voir M. BLANCO, « Littérature au temps des validos : quelques lieux de l'éloge sur fond de satire », *op. cit.*, p. 411-426.

⁴⁴ Manuscrits : [BNE], ms 4101, fol. 56v-57r, attribué à Villamediana, v. 5 : « [Calderón] *sucedió a don Pedro Franqueza, conde de Villalonga, en la Secretaría de Estado, manejando él solo los papeles que antes ocupaban muchos, corriendo por su cuenta la expedición de los más graves negocios de gracias, mercedes y justicias* ». A. de ALMANSA Y MENDOZA, *op. cit.*, p. 214.

v. 8 : Cacus ou en grec Cacos, « méchant », fils de Vulcain, demi-homme et demi-satyre, fut tué par Hercule après lui avoir volé quatre paires de boeufs. Ce terme désigne par antonomase les voleurs en Espagne.

⁴⁵ v. 13 : Le docteur Antonio Bonal fut auditeur au Conseil de Castille.

v. 14 : Voir note 9.

rapia : néologisme à partir du latin *rapio* qui signifie voler, piller.

v. 15 : *garduña* : « *Al ladrón ratero, sutil de manos, llamamos garduña, porque echa la garra y la uña; de do pudo tener también origen este nombre, quasi garruña, agarrar con la uña* » (Cov.).

2. Mediana con ronca voz... [7 novembre 1618-13 novembre 1618]

CONTRA EL CONDE DE VILLAMEDIANA

Mediana con ronca voz ⁴⁶ y su lengua de serpiente hace sátiras y miente que es posta que tira coz. Cometió un delito atroz	5
siendo bestia de ambas sillas cerca tiene las parrillas; deje ya a Tovar y Angulo, trate de guardar su culo que suenan las campanillas.	10
Tarsis pues dais ocasión ⁴⁷ , al necio momo os igualo; que sois conde en pelo malo dañando ajena opinión, memento homo postillon, que si entoldáis las paredes	15

⁴⁶ Manuscrits : [BNE], ms 3919, fol. 29r-30v.

v. 4 : Villamediana avait la charge de *Correo Mayor* c'est-à-dire des postes royales.

tirar coces : « Además del sentido literal: por translación significa repugnar, rebelarse, no querer sujetarse sino vivir libremente y sin rienda » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 5-6 et 9 : allusion à la sodomie.

v. 7 : *parrillas* : « En la germanía significa el potro en que dan tormento » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 8 : Tomás de Angulo : secrétaire au Trésor, il sera révoqué par Philippe IV.

⁴⁷ v. 12 : *momo* : « dios de la burla » (*DRAE*) ; « Gesto, figurada, o mofa » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 13 : *pelo* : « En la pluma de escribir es el casquillo o brizna que se separa del cañón, y estorba, si no se quita, para formar las letras limpiamente » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 15 : *postillon* : « El mozo que va a caballo, delante de los que corren la posta, para guiarlos y enseñarlos el camino: el cual sólo corre desde una posta a otra, y se vuelve a traer los caballos » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 16 : *entoldar* : « Vale también cubrir con paños o sedas las paredes de los templos, y de los palacios y casas grandes » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 17 : *merced* : « Significa también dádiva o gracia que los reyes hacen a sus vasallos, de empleos, dignidades, rentas, etc. » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 18-20 : *Ganimedes* : « Ce jeune prince [Ganymède] était d'une si éclatante beauté, que Jupiter voulut en faire son échanson. Un jour que Ganymède chassait sur le mont Ida en Phrygie, le dieu se métamorphosa en aigle et l'enleva dans l'Olympe ». Pierre MARÉCHAUX, *Mythologie grecque et romaine* [1995], Paris, Nathan université, 2002, p. 83.

v. 23 : *visitador* : « Se llama también el juez, o ministro, que tiene que a su cargo el hacer la visita, o reconocimiento en cualquier línea » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 26 : *el cordero* désigne Philippe III. Voir n°1, v. 2.

no es herencia son mercedes
y acordaos del vuestro abuelo,
si no queréis de otro vuelo
ser segundo ganimedes. 20

Teniendo por qué callar
pudiera adherir Melchor
que no hay tal visitador
como saberse mirar.
Pues si ha de recordar, 25
como nos dice, el cordero
no pagará con dinero
las culpas que ha cometido
pues todas ellas han sido
causadas por el trasero. 30

Tarsis con necio desvelo⁴⁸
solicitáis nuestra mengua
y en todo os sirve de lengua
el cuerno de vuestro abuelo.
Tócale, mas con recelo, 35
aunque en el buen proceder
gran ventaja os vino hacer,
pues como dice el lugar,
vos tocáis para pasar
y él tocó para correr. 40

Que a ser Conde hayáis llegado
tan apriesa y tan sin costa
no es mucho pues por la posta
habéis Conde caminado.
En el ser desvergonzado, 45
libre, hablador y malsin,

⁴⁸ v. 34 : Comme l'indique Emilio Cotarelo, certains ascendants du poète ont occupé la charge de *Montero mayor* dont la corne est l'emblème. Cette dernière est aussi utilisée par le postillon pour ouvrir la route au convoi des postes.

v. 41-44 : « *O el de Villamediana, entregada por Felipe II al marqués de Poza en recompensa de las salinas incorporadas a la Real Hacienda; la villa se tanteó tomando a censo 54 000 ducados, que no sólo no pudo amortizar, sino que engrosaron con otras deudas; al par, la población decrecía, pasando de 450 a 300 vecinos. En 1599 se le dio licencia para venderse y se dieron pregones en Madrid, Toledo, Burgos y otras ciudades; sólo se presentó un comprador, el correo mayor don Juan de Tassis, convertido gracias a su compra en conde de Villamediana* ». A. DOMÍNGUEZ ORTIZ, *op. cit.*, p. 576.

v. 43 : bisémie de l'expression « *por la posta* ». Le locuteur souligne l'ascension rapide des Villamediana. La soie ne suffit pas à masquer le postillon (v. 48-50).

mostráis que sois hombre ruin
 por más seda que vistáis,
 y de aquesto no os corráis
 que sois postillón al fin. 50

Mas si a Dios no respetáis⁴⁹
 no sé que fin pretendéis
 porque en la vida que hacéis
 en peligro cierto andáis.
 Atended si no miráis 55
 que este año con rigor bravo
 hay en los brutos estrago
 aunque os podrá disculpar
 decir que de postillar
 sois tan enfermo del rabo. 60

3. En fin, que Tomás Ladrón... [4 octobre 1618-17 novembre 1618]

RESPUESTA DEL CONDE EN DÉCIMAS

En fin, que Tomás Ladrón⁵⁰
 en mi descrédito habló.
 ¿Qué mucho, si le ayudó
 don Jorge de Zabolón?
 Uno y otro efectos son 5
 del tiempo, indicios ingratos,
 y no me salen baratos
 metros que, mal entendidos,
 no son ya sino ladridos

⁴⁹ v. 59 : *postillar* existe avec le sens de « *apostillar* ». Il s'agit ici d'un jeu de mot qui consiste à transformer en verbe le nom « *postillón* » avec le sens de « *postear* » que l'on trouve dans certains manuscrits.

v. 60 : Il est difficile de dire si le texte initial a circulé entier et s'il a été amputé au dernier vers ou si, à l'inverse, certains copistes n'ont pas résisté à l'envie de compléter un texte non terminé par son auteur.

⁵⁰ Manuscrit : [BNE], ms 7046 (H), fol. 46v-47r, attribué à Villamediana.

v. 1 : *Tomás Ladrón* désigne Tomás de Angulo. Forme conjuguée du verbe « *tomar* », le nom « *Tomás* » connote fréquemment l'idée de vol (cf. Augustin REDONDO, « Folklore y literatura en el Lazarillo de Tormes », in Aurora EGIDO et al., éd., *Mitos, folklore y literatura*, Saragosse, Caja de ahorros y monte de piedad de Zaragoza, Aragón y Rioja, 1987, p. 101-115).

v. 4 : *Jorge de Zabolón* désigne Jorge de Tovar. Cette expression est aussi employée dans des satires personnelles, par exemple contre Diego de Vega (« *Un nuevo jinete vi* », v. 20 ; VILLAMEDIANA, *Poesía inédita completa*, 1994, p. 185-186) ou contre fray Plácido Tosantos (« *Obispo mal elegido* », v. 40 ; VILLAMEDIANA, *Poesía impresa completa*, 1990, p. 962-963).

que espantan a estos gatos.	10
Loco, necio, impertinente me llaman en conclusión: y lo soy, pero ladrón no lo he sido eternamente.	
Ni subí, como insolente, del arado a la corona, como alguno que blasona de nobleza por sentencia.	15
Tarsis soy, cuya ascendencia lo mejor de España abona.	20
Ni yo por mi madre elijo ⁵¹ la mujer de Anfitrión, en prueba de la afición de ser de Júpiter hijo;	
ni con pesquisas me aflijo, que el jüez que ha pesquisado hallará, en cuanto ha buscado a mi ascendencia desdoble,	25
pues soy por Mendoza noble como otros por lo Hurtado.	30

4. Señor Correo Mayor... [4 octobre 1618-17 novembre 1618]

CONTRA EL CONDE DE VILLAMEDIANA⁵²

Señor Correo Mayor,
delito es tan conocido
gozar lo no merecido

⁵¹ v. 25-28 : Il s'agit d'une enquête en cours, probablement celle de Luis de Tapia. L'autre enquête est postérieure à la mort du poète et porte sur les faits de sodomie.

v. 29-30 : jeu de mots à partir du nom Hurtado de Mendoza. Villamediana a épousé Ana de Mendoza et de la Cerda, fille d'Enrique de Mendoza et Aragón, cinquième petit-fils du marquis de Santillane, le célèbre poète. « *D. Diego Gómez de Sandoval y Rojas, hijo segundo del Duque de Lerma, se casó con Da Luisa de Mendoza, hija de Da Ana de Mendoza, sexta Duquesa del Infantado [...] Cuando se casó debía tomar el nombre de D. Hurtado de Mendoza* », E. COTARELO, *op. cit.*, p. 25-26.

⁵² Manuscrits : [BNE], ms 3919, fol. 28v.

v. 6 : *el león* désigne Philippe III. Voir n° 1.

v. 7 : D'après E. COTARELO, « *Parece aludir el poeta a Enrique II de Castilla, que en sus últimos tiempos puso a algunas cortapisas a las muchas mercedes que había hecho antes* », *op. cit.*, p. 107, note 1. Peut-être s'agit-il d'Henri IV, *el Impotente* (1454-1474), qui fit arrêter son fidèle serviteur Pedrarias.

como hurtar con el favor.
 General sea el temor 5
 del león que os certifico
 que, si a imitación de Enrico,
 se llama a engaño en el dar,
 habéis, conde, de quedar
 más prudente y menos rico. 10

5. Respondo por indiviso... [4 octobre 1618-17 novembre 1618]

RESPONDE EL CONDE DE VILLAMEDIANA

Respondo por indiviso⁵³,
 si os he de decir verdad,
 que estimo la voluntad,
 y cágame en el aviso;
 que ser de vos, circunciso, 5
 vos me quiere detener.
 Mejor hiciera en creer
 que sí ha venido el mesías,
 y que de mis profecías
 la suya presto ha de ver. 10

Confieso que no me espanta⁵⁴
 la nueva que ayer os vino;
 del que siempre fue sanguino
 hacía la semana santa
 porque no es mucho, aunque tanta 15
 fuerza de un enamorado,
 aun no bien catequizado,
 pues dominica y pasión
 lanzada de Don Sayón
 siempre acertará el costado. 20

⁵³ Manuscrits : [BNE], ms 4101, fol. 33r-v. La deuxième strophe est inédite.

v. 10 : *suya* : changement dans l'interlocution.

⁵⁴ Manuscrits : [BNE], ms 7046, fol. 45r-v.

v. 12 : La nouvelle qu'une enquête secrète est en cours est plausible à supposer que le poète ignore encore que l'instigateur en est Jorge de Tovar lui-même.

v. 13 : *sanguino* : « *La cosa que abunda de sangre, o la aumenta y cría* » (*Diccionario de Autoridades*).

v. 19 : *sayón* : « *El verdugo que ejecutaba la pena de muerte, u otra a que eran condenados los reos* » (*Diccionario de Autoridades*).

6. Tapia, Bonal, Calderón... [7 novembre 1618-13 novembre 1618]

OTRA

Tapia, Bonal, Calderón⁵⁵
 gran Tovar triste rabí,
 Tarsis Conde baharí,
 gente de zurda opinion;
 dais copete a la ocasión 5
 con versos y necesidades.
 Bastan ya las libertades,
 temed del León las iras
 que, aunque no decís mentiras,
 no es bueno tantas verdades. 10

7. Tarsis todo es opinión... [17 novembre 1618-13 avril 1621]

EN FAVOR DEL CONDE ESTANDO DESTERRADO

Tarsis todo es opinión⁵⁶
 que otros hacen mas aviesos
 pero ya que son traviesos
 disimulan su traicion 5
 consolaos que los agravios
 hacéis sin contradicción
 que si os llaman postillón
 no queden mas los contrarios
 la memoria del abuelo 10
 no os puede causar pasion
 sino mucha animación
 que no han dicho como a ellos
 llorad hijos de sion
 ello es harta compasión 15
 traigais el alma en la cara
 que otros hablen de la garra
 rabi tomar y solares
 y hacen corrillos a pares

⁵⁵ Manuscrits : 7046, fol. 45r-v.

v. 5 : *Asir o coger la ocasión por el copete* : « *Es aprovecharse y valerse de ella en oportunidad y tiempo, sin malograrla* » (*Diccionario de Autoridades*).

⁵⁶ Manuscrits : [BNE], ms 4101, fol. 148r. Ce poème est inédit.

mas vos sois el castigado
que como sois mas honrado 20
corréis tantas tempestades.

8. ¡Por Dios, que me ha contentado... [31 mars 1621-13 avril 1621]

AL CONDE DE VILLAMEDIANA DESTERRADO

¡Por Dios, que me ha contentado⁵⁷,
conde de Villamediana!
Volverte han acá mañana
porque muy bien has cantado.
No importa estar desterrado, 5
que á los cielos te levantas
con esas verdades santas;
y cree que el León te mira
blando, süave y sin ira
y gusta de lo que cantas. 10

Restituya Rodriguillo⁵⁸
lo que ha hurtado, ¡pese a tall!
y el señor doctor Bonal
lo que tiene en el bolsillo.
Visiten a Periquillo 15
y al palestino Tovar,
y no se piense quedar
el otro guardadoblones;
a don Pedro de Quiñones,
señor, lo habéis de encargar. 20

9. Villamediana, pues ya... [après le 31 mars 1621]

A VILLAMEDIANA

Villamediana, pues ya⁵⁹

⁵⁷ Manuscrits : [BNE], ms 7046, fol. 47r-v.

v. 8 : *El león* désigne Philippe IV.

⁵⁸ v. 11 : *Rodriguillo* désigne Rodrigo Calderón.

v. 15 : *Periquillo* désigne Pedro de Tapia.

v. 18 : *guarda doblones* désigne peut-être Diego de Guzmán appelé « *patri-arca* » et « *patri-cofre* ».

⁵⁹ Manuscrit : [BNE], ms 4049, fol. 495-496.

sois estrellero eminente,
y en vuestra patria la gente
nombre de profeta os da,
proseguid y acertará 5
la pluma que os eterniza;
mirad que el vulgo os aliza,
diciendo, por si hay más gatos,
como a Cristo ante Pilatos;
profetiza, profetiza. 10

10. Pues fuistes, conde, profeta... [avril 1621]

CONTRA VILLAMEDIANA

Pues fuistes, conde, profeta⁶⁰
de lo que ha salido a luz
temed del nuevo arcabuz
que hoy todo el mundo respeta.
Guardad la canal secreta 5
en centro no fatigado;
porque si habes acertado
tan bien çaço profetiza
quel vulgo os verá en ceniza,
después que os hayan quemado. 10

⁶⁰ Manuscrits : [BNE], ms 17477, fol. 118.

Querellas políticas en torno al Conde de Oropesa en las postrimerías del reinado de Carlos II¹

Alexandra Testino-Zafirooulos
Université de Caen Basse-Normandie

Estaba en el término principal de la cortina un León, que entregado a las fatigas de un sueño tiene por descanso el ocio de un descuido en el palacio de la Lisonja; y al lado siniestro estaba la avaricia, que sagaz al verle en su letargo intenta usurparle dos mundos, de quienes fue digna custodia su diestra, y en su oposición la Lealtad de la plebe, invadiendo su intento en la parte superior: a un lado estaba el tiempo coronista de sus acciones anotando con sangre sus movimientos en un libro de memorias que mantendrá la compasión y al otro lado la Razón con esta letra: *surge de somno*; Y debajo este mote castellano: este sueño que me obliga / a perder el Real Blasón / más que descanso es fatiga².

¹ Es menester aclarar el sentido que damos en nuestro trabajo a los términos de “querella”, “quejas” “controvertido”, “controversia”, “debates” o “disputas”. El diccionario de Sebastián de COVARRUBIAS señala en la acepción del término “querella”: “lo que llamamos queja, *latine querela*. Querellar de uno, agravarse dél judicialmente. Querellosos el quejoso”. Es el aspecto de la querella como agravio hacia una persona que se subraya en nuestro trabajo. Para los términos de “debate”, el mismo diccionario alude a la contienda o la diferencia que se puede tener frente a una persona y para el verbo “debatir” se señala: “el contender unos con otros”. Así mismo, “contender” vale “lidiar o pleitear uno con otro”. En el diccionario de Autoridades y de la RAE el término “controversia” no sólo se utiliza para los asuntos teológicos sino también como “contienda, disputa, cuestión sobre alguna cosa dudosa” y “disputa” equivale por extensión a cualquier oposición o resistencia y vale también “porfía con voces y palabras”, la *porfía* haciendo referencia al carácter insistente con el que una persona puede defender su opinión o defenderse de lo que se le agravia. En este sentido puede considerarse la “respuesta” del Conde de Oropesa, escrita y presentada frente al rey para defenderse de los agravios en su contra, como lo veremos. En el *Diccionario de Autoridades* “disputar” es también “defender cada uno su opinión contra otros, proponiendo y esforzando las razones que la favorecen y refutando las que la contradicen”. En el vaivén de razones expuestas en los textos aquí analizados encontraremos muchos de estos aspectos entre los opositores al Conde de Oropesa y a su política como asimismo encontraremos las respuestas directas o indirectas formuladas en contestación por el mismo Conde o bien por sus partidarios. Cf. Sebastián de COVARRUBIAS HOROZCO, *Tesoro de la lengua castellana o española*, edición integral e ilustrada de Ignacio ARELLANO y Rafael ZAFRA, Madrid, Ed. Iberoamericana, 2006. El *Diccionario de Autoridades* y el de la RAE pueden consultarse en sus diferentes ediciones en la página web www.rae.es.

² Ms. 3928, *Escena cómica que representa el tiempo en el trágico teatro de la Corte con Alegría*, Biblioteca Nacional, Madrid, (BNM) fol. 118 (v).

Estas frases que ponemos como epígrafe pertenecen a un manuscrito de finales del siglo XVII. Se trata de una pseudo-obra de teatro sarcástica que pone en escena a personajes reales, ministros, hombres de Iglesia, que llevan, en el reparto de la obra, sobrenombres muy elocuentes como el de “avaricia”³ para la Reina, “la herejía” para la *Berlips*⁴, “la vanidad” para el Almirante⁵, “el interés” para Oropesa, “la verdad” para el pueblo. La Majestad (el Rey Carlos II) parece estar durmiendo hasta que, a fuerza de ajetreos chismosos que lo rodean y a las voces del pueblo clamando justicia, termina por despertarse “del letargo” y ver el desastre en el que se encuentra su reino. Al abrir los ojos, el rey destierra a Oropesa [“que muera, dice el pueblo / y no le pesa / Oropesa”] y al Almirante [“desierta vida abrevie el rey constante / al Almirante”]. El monarca guarda a su lado sin embargo a la “avaricia” porque es su esposa, es decir, Mariana de Neoburgo, aun si el personaje de “la Iglesia” (el Cardenal de Toledo) intenta desengañar al soberano y alejarlo de su mala influencia y su “veneno”. La connotación nefasta del personaje de la reina se subraya en estas líneas además con la utilización sutil del término “siniestro” que designa por una parte el lado izquierdo en el que ésta se encuentra ubicada en relación al rey, y por otra parte, deja entrever el carácter maligno o funesto de su persona.

La percepción del cuerpo político que se desprende a lo largo de toda esta obra es claramente negativa. Particularmente en estas pocas líneas se resume el sentimiento que, a finales del reinado del último Habsburgo, se tenía del gobierno de la monarquía. Se distingue también en ellas algunas de las materias que forman parte de las quejas y los debates que surgen en torno a Manuel

³ Según Marie-Françoise MAQUART, este es un defecto que se le atribuye muy corrientemente a la reina: “Uno de los reproches que se le adjudica muy a menudo es el de la avaricia y el de su gusto pronunciado por los regalos lujosos que exige de aquellos que la rodean [...]”. Cf. M.-F. MAQUART, *L'Espagne de Charles II et la France, 1665-1700*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, p. 68.

⁴ María Josefa Gertrudis Bohl von Gutemberg, condesa viuda de Berlepsch, camarera mayor de la reina Mariana de Neoburgo, persona interesada por el poder, intrigante, hábil y manipuladora consejera de la reina, muy mal vista en la corte y por el pueblo, llamada comúnmente *la Berlips* y apodada popularmente *la Perdiz*.

⁵ Don Juan Tomás Enríquez de Cabrera, conde de Melgar.

Joaquín Álvarez de Toledo-Portugal, conde de Oropesa⁶. Al mismo tiempo es pertinente considerar otro aspecto relevante en esta obra y que debemos tomar en cuenta porque también lo encontraremos más tarde en varios textos de otra naturaleza. La figura del rey, aunque “durmiendo” aparece menos criticada que la de su gobierno, como si el mal residiera menos en el soberano y más en sus ministros y en las mujeres que le rodean. ¿Qué situación traduce esta singular pseudo-obra teatral?

Desde el comienzo del reinado de Carlos II, teniendo en cuenta la minoría de edad del rey primero y luego las dificultades relacionadas con su frágil estado físico, los grandes jugaron un papel esencial en la dirección del gobierno. La reina regente al principio y el rey más tarde, tendrán que contar con el apoyo de una nobleza que muy a menudo se muestra más interesada por sus propios beneficios que por el bienestar del Estado. Esta situación se vuelve problemática durante los últimos quince años del reinado del último Habsburgo de España. Como lo explica detalladamente Adolfo Carrasco Martínez en su estudio sobre la grandeza y la cultura política de la época, la participación de los grandes en el gobierno dio paso a una “poliarquía” cuya persistencia la convertirá en centro de los debates más cáusticos de ese periodo. El análisis de A. Carrasco Martínez pone en evidencia las modalidades y las consecuencias de la intervención política

⁶ Comúnmente y en la mayoría de los escritos tanto de la época como actuales, se califica a Joaquín Álvarez de Toledo como el octavo conde de Oropesa. En los textos en los que se recuerdan las casas nobles más importantes de España se le otorga también el orden de octavo. Ver por ejemplo el *Memorial sobre el tratamiento de los duques pares de Francia y los de España* de Luis de SALAZAR Y CASTRO, consultado en el Ms. 10851 de la BNM: “Don Duarte de Toledo Portugal, séptimo conde de Oropesa y Deleytosa, Marqués de Flechilla y Tarandilla, Virrey de Navarra y de Valencia, Presidente de Órdenes y de Italia que casó con Doña Ana Mónica de Córdoba y Pimentel, Condesa de Alcaudete, Marquesa del Villar, de quien nació único Don Manuel Joaquín de Toledo y Portugal, Octavo Conde de Oropesa, Alcaudete y Deleytosa, Presidente de Castilla y de Italia, del Consejo de Estado y Primer Ministro de Carlos Segundo. Casó con Doña Isabel Pacheco de Velasco, hermana de Don Juan Francisco Pacheco Tellez Girón, Conde de Puebla de Montalbán [...]”, fol. 129 (v). Véase también del mismo autor: *Árboles de Costados de gran parte de las primeras casas de estos Reynos, cuyos dueños vivían en el año de 1683*, obra póstuma de Don Luis de SALAZAR Y CASTRO, Imprenta de D. Antonio Cruzado, Madrid, 1792, p. 12. Señalemos sin embargo que José Ramón RODRÍGUEZ BESNÉ, en su artículo sobre el conde de Oropesa, subraya que, según sus propios cálculos, se trata del noveno conde y no del octavo. Véase J. R. RODRÍGUEZ BESNÉ, “Crisis y quebranto político del noveno Conde de Oropesa”, in José Antonio ESCUDERO, coord., *Los Validos*, Madrid, Dykinson, 2004, p. 573-581.

de la aristocracia subrayando las rivalidades internas que esto produce, inevitablemente:

Para la nobleza titulada y los grandes el problema se planteaba en términos de participación en el modelo de gobierno, es decir, en la determinación de la cuota de poder que les correspondía como grupo. Una vez fijado este principio, luego vendría la pugna entre aristócratas por obtener más parcela que los demás, por reducir el espacio de otros aristócratas o sus familias, aumentando el propio casi una teoría mercantilista del poder⁷.

Si tomamos en cuenta en particular la postrimería del reinado podemos notar además algunas especificidades relacionadas con la percepción del final dinástico. Estos últimos años del reinado de Carlos II están marcados por una serie de acontecimientos políticos, administrativos y económicos que parecen girar alrededor de un tema esencial: el de la sucesión al trono de la corona de España. En este contexto, el primer matrimonio del rey con María Luisa de Orleans, crea expectativas de progenitura, pronto extinguidas por la muerte de la joven reina. En 1690, el segundo matrimonio con Mariana de Neoburgo, hija del elector del Palatinado, alimenta nuevas esperanzas de un heredero que no llegará jamás. Durante este periodo, el Conde de Oropesa jugará un papel político fundamental en el gobierno del reino. Apodado a menudo “valido” sin serlo realmente⁸, en todo caso sin arbolar el título abiertamente, sus funciones le expusieron, como a tantos otros hombres políticos de su rango anteriormente, a

⁷ Adolfo CARRASCO MARTÍNEZ, “Los grandes, el poder y la cultura política de la nobleza en el reinado de Carlos II”, p. 84, *Studia Historica, Historia Moderna*, 20, 1999, p. 77-136.

⁸ En este artículo no se trata de hacer un estudio sobre los validos, por eso no profundizaremos sobre esta cuestión. Sin embargo hacemos referencia al término y a su percepción en la época porque justamente algunos de los textos estudiados subrayan este cuestionamiento en lo que concierne a la figura de Oropesa. Para una orientación sobre el tema, muy estudiado por los historiadores estos últimos años véase, entre otras obras, la de Francisco TOMÁS Y VALIENTE, *Los Validos en la monarquía española del siglo XVII*, Madrid, Siglo Veintiuno, 1982; John ELLIOT & Laurence BROCKLISS, *El mundo de los validos*, Madrid, Taurus, 1999; José Antonio ESCUDERO, coord., *Los validos*, Madrid, Dykinson, 2005; Francesco BENIGNO, *La sombra del rey*, Madrid, Alianza, 2007; Rafael CARRASCO, *L'Espagne au temps des validos*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009; Ricardo SAEZ, dir., *L'Espagne des validos, 1598-1645*, Rennes, PUR, 2009; Paloma BRAVO, *L'Espagne des favoris (1598-1645). Splendeurs et misères du “valimiento”*, Paris, PUF/ CNED, 2009.

los más vehementes debates y críticas respecto a su cargo y a su persona. Trataremos en este trabajo de trazar brevemente el origen y el desarrollo de estas manifestaciones, lidias y descontentos, poniendo en evidencia y a manera de ejemplo, algunas de las prácticas utilizadas para este fin. Centrando nuestra reflexión en estos hechos precisos y con la ayuda de los testimonios de la época puestos de relieve y presentados en un panorama de coherencia temática en torno a la persona y las funciones de un ministro en particular, podremos reconstituir una serie de acontecimientos que, mostrados “de punta a punta”⁹ permitirán comprender mejor el movimiento de rechazo a la omnipresencia de la grandeza.

La “guerra de intrigas” que enfrentaba a las diversas camarillas formadas en torno al rey, la “guerra de chismes” cuyo léxico desvergonzado y procaz alimentaba el repudio a las figuras políticas del momento, constituyen en esta época uno de los medios más utilizados para criticar al mal gobierno, a sus métodos y a sus miembros. “Guerra y duelo de plumas” también a través de los cuales estos escritos no sólo hacen circular las informaciones y los rumores sino que, sobre todo, parecen desarrollar una movilización y una conciencia crítica que no cesará a lo largo de este fin de siglo.¹⁰

El corpus de textos escogidos para este estudio que no pretende a la exhaustividad, se centra particularmente en algunos textos de la época de diversa índole (archivos de gobierno, cartas de Oropesa, cartas del rey, de la reina,

⁹ Tomamos prestados los términos utilizados por el historiador Pierre CHAUNU en la introducción a su artículo “Imagologie. La légende noire anti-hispanique”, *Revue de Psychologie des Peuples*, Paris, 1964, p. 188-223: “rapprocher [...] des fragments qui se lisent mieux bout à bout”.

¹⁰ Estas expresiones ya fueron utilizadas para analizar este tipo de sucesos: para la expresión “guerra de intrigas” véase, entre otros, el estudio de Antonio CÁNOVAS DEL CASTILLO: *Bosquejo histórico de la casa de Austria*, Madrid, Librería de Victoriano Suárez, 1911; la expresión “guerra de chismes” se encuentra por ejemplo en el artículo de Teófanos EGIDO: “El motín madrileño de 1699”, in *Investigaciones históricas*, 2, Madrid, 1980; en cuanto a la expresión “guerra de plumas” ya se encuentra en el texto de Juan Antonio ARMONA citado por Carlos GÓMEZ CENTURIÓN, “La sátira política durante el reinado de Carlos II”, in *Cuadernos de Historia moderna y contemporánea*, n.º4, Universidad Complutense, Madrid, 1983. Respecto a la “guerra de plumas” y particularmente para lo que concierne al reinado de Carlos II, el estudio preciso de Héloïse HERMANT, *Guerre de plumes: Publicité et cultures politiques dans l’Espagne du XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012, es especialmente esclarecedor. Para la sátira política ver también de T. EGIDO, *Sátiras políticas en la España Moderna*, Madrid, Alianza, 1973.

manifiestos, memoriales (la mayoría manuscritos¹¹, avisos, testimonios de los embajadores extranjeros en la corte) dejando de lado sin embargo las sátiras políticas (ya estudiadas para esta época y en parte sobre este tema, entre otros, por T. Egido o C. Gómez Centurión) aun si nos permitimos utilizar en epígrafe y a modo de ilustración, esas líneas de la elocuente seudo obra de teatro aquí arriba presentada¹².

El peso político del Presidente del Consejo de Castilla

Que una figura política como la de Oropesa sea el centro de las crudezas más rigurosas no es de extrañar si tomamos en cuenta que éstas tenían como finalidad la dimisión de su cargo y el alejamiento de la corte, lo que se ha logrado por dos veces durante su gobierno. De la misma manera que las disputas políticas habían conseguido dejar fuera de la escena gubernamental a Nithard, a Valenzuela y a Don Juan José de Austria unos años antes, e incluso a Medinaceli poco tiempo después, podría decirse que, cual un fenómeno regular y acompasado, no hubiese podido ser de otra manera con Don Manuel Joaquín Álvarez de Toledo y Portugal¹³. Aun si, como Tomás y Valiente lo afirma¹⁴,

¹¹ Los textos consultados están conservados en su mayoría en la Biblioteca Nacional de Madrid, en la Biblioteca del Palacio Real, y en el Archivo Histórico Nacional de Madrid. Fundamentalmente véanse: BN: Mss. 3928, 6669, 9403, 10695, 10851, 10888, 10422, 11259/40, 11260/5, 11260/10; 11262/31; 11535, 17502, 17525, 17533, 17599, MICRO/9913; Biblioteca Real: Mss. 2825, 2846, 2760; AHN Consejo Leg. 12572, Estado L. 1009.

¹² No hemos encontrado citado ni publicado anteriormente este manuscrito en la bibliografía consultada, de ahí que nos pareciera de particular interés el citarlo en este trabajo. No tomaremos en cuenta las sátiras políticas porque más allá del hecho que ya han sido estudiadas en tanto que “género singular”, como lo dice Teófanos EGIDO, *op. cit.*, p. 9, la modalidad de la expresión, que se viste “de tonos populares festivos” (T. EGIDO, *op. cit.*, p. 10) es de naturaleza distinta a los documentos aquí analizados. En el encuadre de un artículo nos parece limitado el espacio para poder analizar los diferentes tipos de géneros inventariados dentro de los textos de oposición y descontento respecto al gobierno.

¹³ Manuel Joaquín Álvarez de Toledo-Portugal y Pimentel, Conde de Oropesa (1650-1707); su padre fue Duarte Fernando de Toledo y Portugal (véase nota nº6, supra). Se le nombra presidente del Consejo de Castilla y sucede al duque de Medinaceli como primer ministro en 1685 (aún si no quiso adoptar este título, lo era de facto). A partir de este momento se convierte en el verdadero jefe de los asuntos gubernamentales. Según Luis Antonio RIBOT GARCÍA: “don Juan de Austria y el duque de Medinaceli lo fueron también [primeros ministros] pero dicho título no resultaba indispensable ni definía unas competencias precisas, como se demostró durante los años en que el conde de Oropesa ocupó el poder (1685-1691) con el único respaldo institucional de su condición de presidente del consejo de Castilla y miembro del Consejo de

Oropesa no puede considerarse un “valido” en el mismo sentido que lo fue Lerma u Olivares, se debe constatar que las fronteras son muy reducidas en lo que concierne a la figura del Conde de Oropesa, quien por muchas razones, beneficiaba de un gran poder y de un acercamiento al rey digno de un favorito. De hecho, muchos de los escritos de la época, no dudan en llamarlo claramente “valido”. No obstante se debe tener en cuenta un aspecto que nos parece fundamental para explicar en cierta medida la relación particular que mantenían el rey y su ministro. Oropesa obtuvo el cargo de Presidente del Consejo de Castilla por dos mandatos, el primero desde el año 1684 al año 1690 y el segundo, más reducido, de 1698 a 1699. ¿Qué significa concretamente ser Presidente del Consejo de Castilla? Basándonos en el estudio completo y preciso de J. Fayard¹⁵ podemos dar algunas de las características de este alto puesto : por su función, el Presidente del Consejo era el segundo personaje del Estado inmediatamente después del soberano y por lo tanto era también consejero personal del rey¹⁶. El presidente del Consejo de Castilla es también presidente de las *Cortes* de Castilla, jefe de la cámara, responsable de la sala de alcaldes de Casa y Corte que estaba bajo su entera dependencia, tenía el derecho de elegir a los

Estado”; L. RIBOT GARCÍA, *El arte de gobernar, estudios sobre la España de los Austria*, Madrid, Alianza, 2006, p. 218-219. Tanto Medinaceli como Oropesa ya formaban parte del entorno del rey antes de sus altas funciones como primeros ministros; Medinaceli como sumiller de corps y Oropesa como gentilhombre de la cámara del rey (hacia 1674-75); ambos formaban parte también a partir de finales de 1680, del Consejo de Estado. Oropesa decide años más tarde cambiar la presidencia del Consejo de Castilla por la del Consejo de Italia que consideraba como una carga menos imperiosa. Sus enemigos en la corte y la camarilla de la reina Mariana de Neoburgo muy influyente en la política de la monarquía, le hicieron alejarse del gobierno. Se retira a la Puebla de Montalbán (dominio perteneciente a su familiar, el duque de Uceda) en 1691. Sin embargo vuelve a ser llamado a la presidencia del Consejo de Castilla y a participar en el gobierno ya desde 1696. En 1699 después del motín conocido con el nombre de “motín de los gatos” debe abandonar definitivamente su cargo político.

¹⁴ F. TOMÁS Y VALIENTE, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII*, op. cit. (véase sobre todo al respecto p. 29-31).

¹⁵ Janine FAYARD, *Les membres du conseil de Castille à l'époque moderne (1621-1746)*, Lille, ANRT, 1982.

¹⁶ Joseph PÉREZ, *De l'humanisme aux Lumières. Études sur l'Espagne et l'Amérique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2000, p. 49: “El consejo de Castilla es el más antiguo y el más prestigioso de todos [...] se considera [a su presidente] como el primer personaje del reino, inmediatamente después del rey ‘por ser la primera cabeza después de Vuestra Majestad’ escribe el Conde Duque de Olivares que añade este comentario sobre la preeminencia del Consejo de Castilla en la jerarquía administrativa: ‘ocupar ese cargo conlleva figurar en el rango de las personalidades más distinguidas del reino’ ” (la traducción es nuestra).

responsables de las diferentes comisiones del Estado como la de los abastos, la aduana, los hospitales, etc. Era por todo esto responsable del orden público de la Corte; es interesante subrayar que por esta responsabilidad el presidente podía encarcelar o bien exiliar a todos aquellos que molestaban el buen funcionamiento público, lo que nos ayudará a comprender más tarde, parte de los sucesos que tuvieron lugar en su caída del mes de abril de 1699 con el motín popular llamado “de los gatos” y la imputación que se le hace a Oropesa (volveremos a hablar de ello).

Según Henry Kamen, el Consejo de “mayor entidad” era el de Castilla cuyo peso dentro del gobierno era particularmente fuerte: “Aunque no constituía el órgano supremo del gobierno, privilegio del Consejo de Estado, sin duda era el de mayor importancia. A su frente había un gobernador o “presidente” que gozaba de la máxima autoridad en España después del rey”¹⁷. Es indispensable añadir otra apreciación de H. Kamen según la cual bajo el reinado de Carlos II “el valido siempre detentó el cargo de presidente de Castilla. Esto significaba que la categoría de primer ministro estaba asociada con un cargo previo”¹⁸.

Esta preeminencia dentro del Estado “daba al presidente privilegios particulares en cuanto a los acontecimientos importantes de la vida de los soberanos y del Estado”¹⁹ como lo subraya J. Fayard. Las decisiones políticas y administrativas eran tomadas por el Presidente sin hacer necesariamente una consulta previa lo que acentuaba el poder de Oropesa en este caso, como lo indica la *Memoria a Carlos II sobre el miserable estado de la Monarquía durante la presidencia del Conde de Oropesa*:

Él [Oropesa] tiene el manejo universal de los negocios y con él la Presidencia de Castilla no siendo para nada. La presidencia, señor, pide por si sola gran cabeza, desinterés, inteligencia, zelo (sic), incesante trabajo, [...] y [Oropesa] conserva la Presidencia

¹⁷ Henry KAMEN, *La España de Carlos II*, Barcelona, Crítica, 1981, p. 46.

¹⁸ *Ibid.*, p. 53. Véase también L. RIBOT GARCÍA, *El arte de gobernar*, *op. cit.*, “Los cambios institucionales”, p. 218-222.

¹⁹ J. FAYARD, *op. cit.*, p. 147 (la traducción es nuestra).

para ser absoluto en todo y que no se represente ni resuelva ni provea cosa sin su noticia²⁰.

Esta omnipresencia es uno de los puntos que más se le critican al Conde durante el periodo de su Presidencia del Consejo, insistiendo en los desvíos a los cuales se puede llegar queriendo ser “absoluto en todo” y dominar sin reparos el funcionamiento de los negocios, tanto políticos como administrativos, según su función lo permitía.

En una de las cartas del duque de Montalto a don Pedro Ronquillo, embajador de España en Inglaterra²¹, es interesante notar que ya desde las primeras apariciones de Oropesa en el seno de los asuntos del gobierno, en septiembre de 1685, se indica esta particularidad de la función del Conde que “sin querer declararse primer Ministro, siéndolo en el común sentir, con que ni es Valido ni Presidente, siéndolo todo”²². En estas cartas el duque de Montalto analiza de manera muy lúcida y durante tres años (de 1685 a 1688) las evoluciones del gobierno de España dando importantes detalles sobre el funcionamiento y los acontecimientos sucedidos en la corte hispánica. Estos detalles nos ayudan a comprender por una parte las contiendas en torno al personaje de Don Manuel Joaquín Álvarez de Toledo, explicando hasta qué punto puede ser controvertida su figura política, pero por otra parte dejan entrever esa especie de callejón sin salida en que se encuentra Oropesa, clave para entender también los argumentos de los cuales éste se servirá para su defensa en el momento de las disputas y acusaciones en su contra.

²⁰ Ms. 11259/40, *Memoria a Carlos II sobre el miserable estado de la Monarquía durante la presidencia del Conde de Oropesa*, BNM, fol. 2 (v). (Esta “Memoria” se encuentra en varios de los manuscritos consultados, con algunas pequeñas variantes a veces).

²¹ “Cartas del duque de Montalto a don Pedro Ronquillo, embajador en Inglaterra desde el 3 de enero de 1685 hasta el 30 de diciembre de 1688”, in *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. LXXIX, Madrid, 1882, p. 318.

²² Ver en particular el análisis que hace Antonio ESCUDERO entre el Valido y el Primer Ministro: “Otro problema fundamental es la aparición, con alguno de estos personajes, del título de Primer Ministro, lo que nos lleva a una cuestión clave cuál es la semejanza o diferencia institucional del Valido y del Primer Ministro, es decir, qué fue una cosa ser Valido y qué fue la otra ser Primer Ministro si es que no fueron lo mismo, tema que se nos antoja problemático, abierto y necesitado de ulteriores indagaciones, las cuales quizás deberían partir de una tesis y de una hipótesis previas”. A. ESCUDERO, *op. cit.*, p. 23.

Para comprender mejor cuál era la visión que se tenía de este ministro y de su función como presidente del Consejo de Castilla, no sólo en España sino también en el extranjero, podemos recurrir al testimonio del marqués de Villars, embajador francés en la corte bajo el reinado de Carlos II:

El Presidente de Castilla no visita a nadie y no da siquiera la mano en su despacho.... [una vez terminada la sesión del Consejo] el presidente de Castilla entra con el Rey en otro cuarto y se entrevistan solos sobre las cosas que tocan a su servicio y al gobierno...²³

Este fragmento del texto de Villars nos informa por una parte sobre un detalle de la etiqueta que debía respetar el Presidente de Castilla quien no podía mostrarse en público fácilmente, y al cual se le debía un tratamiento de honor especial, lo que indica que participaba a las reglas que regían el protocolo real. Por otra parte el embajador francés subraya el momento de retiro realizado a solas entre el monarca y el presidente de Castilla que es lo que se llama “la audiencia secreta”, durante la cual “el presidente tenía entonces la posibilidad de dar consejos a su Majestad para la buena gestión de sus estados”²⁴. En el imaginario colectivo este acercamiento preferencial además de producir una envidia cierta, creaba sospechas de influencias nefastas y por lo tanto una desconfianza pronunciada.

El embajador Sebastiano Foscarini²⁵, quien residió en España entre los años 1682 y 1686, dice por su parte en su *Relazione di Spagna* que Oropesa no quería de ningún modo perder el título de Presidente del Consejo de Castilla “por ser el más superior de todos los títulos”, lo que explicaría de hecho su rechazo al título de primer ministro o a la designación de *valido*.

²³ Marquis DE VILLARS, *Mémoire de la cour d'Espagne sous le règne de Charles II*, edición consultada: Londres, 1861, p. 326.

²⁴ J. FAYARD, *op. cit.* p. 147.

²⁵ Sebastiano FOSCARINI, “tanto superior agli altri il grado de president di Castiglia”, *Relazione di Spagna*, in N. BAROZZI & G. BERCHET, *Relazioni degli stati europei lette al Senato dagli ambasciatori Veneti nel secolo decimosettimo*, Spagna, Vol. 2, Venezia, 1856, p. 518 (la traducción es nuestra).

Todos estos ejemplos nos demuestran el evidente trato de favor que tenía aquél que ejercía esta función de Presidente; esto se hace tanto más elocuente cuanto que, gracias a esta proximidad, el funcionario se convertía también en consejero real. Esa relación privilegiada con el soberano (“nadie tiene más lugar en la gracia del rey que el conde de Oropesa”) producía inevitablemente en algunos ministros de su entorno, una codicia patente pues ¿quién podría mejor “insinuarse” en la gracia del rey²⁶, con todas las ventajas que esto implica, que aquél que compartía con el monarca las confianzas del manejo de los asuntos del Estado?

Recordemos además que el Presidente del Consejo de Castilla era nombrado por el propio monarca por medio de una carta enviada directamente al interesado, lo que demuestra la voluntad precisa del rey para elegir a esa persona a ese alto puesto de gobierno. Para el caso de Oropesa es poco probable que, como lo piensa Tomás y Valiente²⁷, esta nominación se limitase a cumplir con lo que los consejeros le imponían al monarca puesto que, hasta el final de su segundo mandato y podemos decir hasta el final de la propia vida del soberano, el rey Carlos II le hace saber el afecto que le tiene. En una carta del mes de febrero del año 1700 el rey le escribe a Oropesa: “He querido decirte aquí la seguridad con que puedes estar de mi satisfacción a tus grandes méritos y de que en cuanto se ofrezca a tu persona y casa se experimentará lo que siempre te he querido y lo que te estimo”²⁸.

Otro detalle no menos importante y que no hacía sino alimentar la codicia de las facciones opuestas a Oropesa, era el salario que percibía el Presidente del Consejo de Castilla; según los cálculos, en el siglo XVII este salario era de un millón de maravedís, agregándole además algunas “gratificaciones” por lo cual se podía llegar casi a la suma de tres millones y medio de maravedís, lo que hacía de

²⁶ Ms. 3928, *Respuesta a la representación...*, *op. cit.*, fol. 140 (v): “Para esto no sólo se aplicó siempre a insinuarse en la gracia del Rey con las impropias vestiduras de religioso, moderado [...] sino que corrompió con suma malicia la bondad del Duque de Medinaceli...”

²⁷ F. TOMÁS Y VALIENTE, *op. cit.*, p. 30: “A Carlos II le imponían los primeros ministros o por fuerza o por astucia”.

²⁸ AHN, Estado, L. 1009, fol. 113.

él “el funcionario mejor pagado de la monarquía”²⁹. La fortuna de la familia no dependía no obstante de este cargo puesto que los Álvarez de Toledo eran una de las familias nobles con una fortuna personal ya formada, percibiendo por esto rentas de varios miles de ducados³⁰.

A pesar de su posición económica personal más que confortable, muchos fueron los reproches que se publicaron imputando al Conde una ambición desmedida a quien sólo interesaba un enriquecimiento propio, aprovechando de su privilegiado cargo para conseguir facilidades en los gastos de su casa, carrozas, vestidos, caballerizas, en suma, de su mantenimiento y el de su familia. No podían faltar tampoco, en este sentido, las acusaciones de favorecer a sus allegados más próximos respecto a las funciones que dependían de su presidencia e incluso, a servirse de gente poco recomendable y sin título alguno, como si poco le importase al Presidente de Castilla la formación política y la eficacia de sus colaboradores, haciendo prevalecer ante todo su conveniencia. La *Memoria a Carlos II sobre el miserable estado de la Monarquía* es uno de los textos más elocuentes al respecto:

[Oropesa] ha puesto en la casa de VM criados de criados de otros, e hijos de oficiales, contadores, secretarios, tesoreros, traficantes de origen tan bajo que fuera mejor no tener origen, necios, sin política, razón ni graduación, dando a este género de gente los títulos de Castilla, los honores, rentas, encomiendas, oficios y hábitos siendo casi todos estos y otros sujetos indignos de nombrarse en la presencia de VM...³¹

La recriminación es inflexible hacia la persona del Conde al que se le achacan todos los males; en esta lógica y para terminar con los abusos, se justifica el terminar con las funciones políticas de Oropesa. Recordemos no obstante que este género de imputación se había hecho también contra Lerma y Olivares

²⁹ J. FAYARD, *op. cit.*, p. 148.

³⁰ Véase J. FAYARD, *op. cit.*, p. 436: « Esta familia de los Álvarez de Toledo ha sido, de lejos, la que más fortuna tuvo de todas aquellas que dieron un miembro al consejo de Castilla » [durante el periodo estudiado].

³¹ Ms. 11259/40, *op. cit.*, fol. 3 (r).

anteriormente, es decir que, en este sentido, la retórica utilizada en esta *Memoria* forma parte del clásico léxico de oposición al gobierno. Para lo que concierne en particular a los favores supuestamente otorgados por el conde a sus allegados se puede citar en particular a Fernando Fajardo, marqués de los Vélez, su primo, al que el conde puso como Superintendente de Hacienda; Los Vélez había ocupado también la presidencia del Consejo de Indias y se puede deducir entonces que tenía una experiencia indudable en los asuntos de gobierno y que no se trataba sólo de un familiar de Oropesa. La configuración que se obtiene, en este sentido, podemos calificarla de “clásica”: de la misma manera que Oropesa contaba con un grupo de consejeros, nobles y ministros que le eran favorables, y seguramente que pertenecían a su entorno más próximo, también contaba con una oposición que se hace cada vez más creciente a medida que transcurre su presidencia, una oposición que prepara sustituirlo en sus funciones poniendo en su lugar a otras camarillas formadas, hay que constatarlo, con los mismos ingredientes que se le critican a Oropesa. Es lo propio del juego político el crear estas lidias entre los partidos opuestos, pero es probable que éstas tuvieran más peso durante el reinado de Carlos II por ser éste un monarca muy fragilizado por sus problemas físicos que le postraban durante semanas y le impedían participar, como lo había hecho su padre por ejemplo, en los debates políticos, en las reuniones del Consejo y en las decisiones fundamentales que había que tomar para el gobierno de su reino³². La nobleza cortesana se mueve por entonces en un espacio de enfrentamientos entre las facciones nobiliarias mismas, oponiéndolos en un circuito vicioso que logra tanto el acenso de unos como las caídas de otros.³³

³² “y el Rey sabiendo cuanto pasa, ni aplica el remedio, ni parece le ha dado Dios ni valor ni aplicación para nada [...] su despacho será como un cuarto de hora, las demás las gasta en tan grandes insustancialidades como andar corriendo por aquellas salas y de balcón en balcón como un niño de seis años”, “Cartas del duque de Montalto....” Agosto de 1687, *op. cit.* p. 405.

³³ “Factores externos como la cuestión sucesoria y la injerencia de las potencias extranjeras y factores internos como la incapacidad nobiliaria de cohesionarse en un proyecto común, la esperanza en liderazgos imposibles y las limitaciones de su cultura política, produjeron la rápida degeneración de la poliarquía en un régimen caótico en el crepúsculo del siglo XVII”. A. CARRASCO MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 77.

Reformas de gobierno: un gran paso hacia la impopularidad

Los historiadores contemporáneos reconocen las reformas realizadas por Oropesa como necesarias³⁴. Sin ser exhaustivos, hay que señalar que el Conde quiso reformar y sanear las finanzas adoptando algunas medidas que resultaron muy poco populares como la de la reforma monetaria y sobre todo la de la reducción y simplificación de la burocracia que intentaba reducir considerablemente algunos puestos administrativos. Oropesa quería sobre todo aminorar los gastos del Estado intentando equilibrar los presupuestos³⁵. Pero la coyuntura de crisis que se había ido desarrollando a lo largo del siglo XVII, las condiciones particularmente nefastas de las cosechas en algunos años debidas a diversos estragos climáticos³⁶, no hicieron más que reforzar el sentimiento de hostilidad frente a aquél que representaba al gobierno. Los sacrificios, las carestías, las necesidades, se hacían cada vez más palpables y con ello el descontento popular que se dejaba escuchar de manera repetida, constante y violenta.

³⁴ Véase por ejemplo MAURA GAMAZO, *Carlos II y su corte*; Madrid, 1911, A. CÁNOVAS DEL CASTILLO, *Bosquejo histórico*, *op. cit.*, p. 219; Rosa M^a ALABRUS, “El final de la dinastía”, in Ricardo GARCÍA CÁRCEL, coord., *Historia de España, La España de los Austria*, Madrid, Cátedra, 2003, p. 396-397; Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, Madrid, Espasa Calpe, vol. XXVIII, p. 121 sq.; J. FAYARD, *op. cit.*: “el conde de Oropesa es una de las mejores cabezas políticas del reino de Carlos II [...] dotado de talentos a los cuales sus propios enemigos le rendían homenaje”, p. 155. Para un estudio detallado de todas las reformas económicas, administrativas y políticas realizadas por Oropesa, véase Jaime Hernán PÉREZ AGUILERA, *La decadencia española del siglo XVII: Monarquía, intervencionismo e inflación. Una interpretación en la perspectiva de la escuela austríaca de economía*, tesis doctoral, Madrid, Universidad Rey Juan Carlos, 2014, consultable in ciencia.urjc.es. Véase también de Juan SÁNCHEZ BELÉN, “Medidas extraordinarias para una crisis económica: las reformas del duque de Medinaceli y del conde de Oropesa a finales del reinado de Carlos II”, in *Trocadero*, 23, 2011, p. 7-35.

³⁵ “De la gestión del Conde de Oropesa destacan sus intentos por mejorar la situación económica castellana a través del saneamiento de las finanzas, la reforma monetaria de 1686 que completó la realizada por Medinaceli, la reforma presupuestaria de 1688 y los proyectos de reducción de la burocracia de 1687 y 1691” (es decir durante su primera y su segunda presidencia, la acotación es nuestra), in Alfredo FLORISTÁN, coord., *Historia de España en la Edad Moderna*, Madrid, Ariel, 2009, p. 551. Véase también H. KAMEN, *op. cit.*, “Los años de crisis”, cap. XV, p. 561-590.

³⁶ Para un estudio detallado de estas circunstancias económicas, ver por ejemplo: Antonio DOMÍNGUEZ ORTIZ, *Crisis y decadencia de la España de los Austria*, Barcelona, Ariel, 1969 y, más reciente, Alberto MARCOS MARTÍN, *España en los siglos XVI, XVII, XVIII, Economía y sociedad*, Barcelona, Crítica/ Caja Duero, 2000 y A. FLORISTÁN, coord., *Historia de España en la Edad Moderna*, *op. cit.*, p. 390 sq.

Algunos discursos “políticos”, al mejor estilo de los arbitristas, publicados durante ambos gobiernos de Oropesa, describen de manera más objetiva las dificultades y las “flaquezas” en la que se encontraba la monarquía. Estos discursos tienden a analizar las causas profundas del estado crítico del reino sin detenerse tanto en la figura del Presidente de Castilla o en todo caso, sin imputarle una culpabilidad directa. Uno de ellos, del año 1687 (es decir durante la primera presidencia del Conde), atribuido a Luis de Salázar y Castro, indica, no obstante, de manera expresiva en su título, el valimiento de Oropesa. Haciendo metafóricamente una analogía entre el cuerpo político y el cuerpo humano u “orgánico”, el autor establece ciertos paralelismos entre las enfermedades sufridas en uno y otro cuerpo y propone, luego de exponer en detalles los males, “la curación y pronósticos” para sanarlos: “el remedio debe ser pronto, vigoroso y eficaz; si se dilata quedará el cuerpo exangüe y a la mortificación de uno y otro miembro podía seguirse la corrupción de todas sus partes”³⁷. En esta metáfora el cuerpo sangrante y maltratado de la monarquía parece tener los poros abiertos y sus venas expuestas por donde se vacía su substancia. El erario regio deseco y exhausto, la pobreza extrema de la plebe, la quiebra de asentistas y mercaderes, el mantenimiento de las tropas (en Flandes, Milán, Cataluña) absorben las pocas fuerzas que le quedan a una monarquía que se precipita hacia la ruina³⁸. En este mismo sentido se puede tomar en cuenta el texto escrito por el obispo de Solsona, Gaspar Alonso de Valeria, en 1694³⁹. En este texto se le aconseja al rey, principalmente, que se cuide de sus consejeros y ministros, aludiendo a la imagen negativa que tiene el cuerpo político de la

³⁷ Luis de SALÁZAR Y CASTRO, *Discurso político sobre la flaqueza de la monarquía española en el Reinado de Don Carlos segundo y valimiento del conde de Oropesa*. Año de 1687, p. 133.

³⁸ “Viendo la flaqueza de la monarquía todos procuran investigar el achaque de que adolece [...] Los espíritus naturales fomentan el calor natural y se dan a todas las oficinas para todas sus facultades y ministerios. Cuando faltan, el alimento en vez de propia substancia se convierte en malos humores, no pueden digerirse bien las materias, sale poco depurado el quilo, y la sangre no se distribuye con proporción a las partes quedando unas repletas y otras vacías, no se cierce lo puro de lo impuro, no se evacua, expele, o disipa lo morboso y pecante y en fin viciados los fermentos particulares se va depravando por falta de asimilación la antigua substancia”. *Ibid.*, p. 137.

³⁹ Ms. 10695, BNM, *Representación del Obispo de Solsona a Carlos II en 1694 sobre los remedios de la Monarquía*, fol. 107-122.

monarquía hispánica en el extranjero, a causa justamente de la incapacidad y del “estilo” (sic) de los hombres de su gobierno : “Es máxima constante del Estado que conviene mudar de conducta y estilos cuando los que se llevan no se experimentan útiles y mucho más si se conocen perjudiciales y pervertidos”⁴⁰. Una reflexión más general sobre la conducta de los ministros subraya el problema de las facciones, de los clanes y de los propios intereses de estos personajes en detrimento del Estado:

que habrá muchos [ministros] que por sur su privada conveniencia o para otros fines, se interesan en su manutención y muchos que desapruaban lo que otros propongan solo porque éstos los proponen o porque ellos no los han propuesto y en suma la fatalidad de esta Corte es tal que siempre se halla dificultad en salir de ningún camino [...] basta con volver los ojos al deplorable estado que hoy tiene la monarquía⁴¹.

El obispo de Solsona insiste también en el papel fundamental que tendría que tener, según él, la nobleza, participando más en los gastos militares y en la guerra para que el reino de España pueda estar mejor preparado para los enfrentamientos bélicos con las naciones extranjeras. Cual un Castiglione, Solsona critica la vida de la Corte, las apariencias y las riquezas a la que tienen acceso los nobles, de los cuales “apenas hay quien quiera servir a V.M. en la guerra porque con menos trabajo y peligro consiguen en el Ocio de la Corte la honra y la conveniencia que deberían buscar entre picas y balas”⁴².

Si bien de manera general estos textos citados insisten en los inconvenientes de raíz dentro del gobierno, en lo que concierne en particular a la figura del Conde de Oropesa y su ministerio, son otro tipo de discursos los que prevalecen: aquellos que por una parte intentan denigrarlo atacando directamente a su personalidad y otros que añaden a este descrédito un vil interés por la sucesión del trono, lo que le hace entrar rápidamente en el círculo de los bandos que

⁴⁰ *Ibid.*, fol. 108 (r.)

⁴¹ *Ibid.*, fol. 108 (v) y 109 (r).

⁴² *Ibid.*, fol. 114 (v).

especulaban con la muerte del último representante de los Austria de España. Durante los últimos años de su presidencia del Consejo, se habían instalado en Madrid los embajadores enviados por las cortes interesadas directamente en la sucesión del trono hispánico; el embajador de Francia, d'Harcourt, y el del Imperio, de Harrach, jugaban allí sus últimas cartas para obtener de Carlos II, antes de su muerte, un testamento que acreditara al candidato que éstos defendían. No fue Oropesa quien organizó evidentemente este estado de cosas pero inevitablemente, y por su cargo, el Conde formará parte y se verá preso de ellas como lo veremos más adelante. En otro orden, si bien las capacidades políticas e intelectuales del Conde le eran por algunos reconocida otros sin embargo se complacen en describirlo como el ser más ambicioso y soberbio. Así, por ejemplo, el embajador extranjero Sebastiano Foscarini admite en el Presidente de Castilla un “talento superior”, “un juicio maduro”, “un conocimiento amplio de las cosas universales”, “una aplicación para los negocios” aunque su pluma insiste no obstante en la “desmesurada y latente ambición”⁴³ del personaje.

El escrito considerado como la respuesta a la representación de Oropesa⁴⁴ insiste reiteradamente en los aspectos más negativos de Don Joaquín Álvarez de Toledo, “un individuo que afectando siempre sinceridad, modestia y desinterés no solo no posee pero ni aun tienen conocimiento de estas virtudes”. En este texto de contestación de los agravios sufridos por el Conde, se retoman (y para contrarrestarlas una a una) todas las cláusulas y las quejas presentadas por Oropesa al rey, denunciándose allí abiertamente las manipulaciones del presidente del Consejo, considerado como una persona falsa, con una personalidad fingida e hipócrita:

y porque se acuerde que la ambición fue siempre su dominante haga memoria Vuestra Excelencia de que desde que el empleo de Gentil Hombre de la Cámara le volvió a la corte sólo pensó ejercerle mezclándose aunque con sus engañosas trazas, en los

⁴³Sebastiano FOSCARINI, *op. cit.*, p. 518, (la traducción es nuestra).

⁴⁴ Ms. 6669, *op. cit.*, fol. 63 (v).

partidos de que se pinta exento. Con estos adornos y el favor del Duque de Medinaceli, consiguió Vuestra Excelencia a los 30 años de su edad lo que los mayores capitanes y políticos desean a los 60 [...] Que Vuestra Excelencia fuese feliz en la Presidencia es fácil cuando hacía sus intereses y hacía la absoluta dominación que tuvo en todas las partes de la Monarquía. Pero que fueren los Pueblos felices con su gobierno no tiene verdad alguna pues nunca se quemaron más, nunca padecieron tanto y nunca hubo más papelones que afianzasen la infidelidad...⁴⁵

Este texto de la llamada “respuesta” lo encontramos sistemáticamente después del *Memorial del Conde de Oropesa al Señor Rey Carlos Segundo* tanto en el manuscrito de la Biblioteca Nacional como en los legajos de la sección Estado del Archivo Nacional, lo que permite cotejar las protestas de Oropesa con las drásticas contestaciones impresas en el libelo, de autor anónimo, y producidas seguramente a efectos de evitar toda posible compasión a la suerte del Conde, que acababa de ser destituido definitivamente de la Presidencia del Consejo de Castilla y alejado de la Corte⁴⁶. Esta dialéctica entre la queja y la respuesta, la acusación y la justificación, la argumentación y la invectiva, corresponden perfectamente a los métodos de la retórica utilizada en este tipo de confrontaciones políticas. Del lado de los opositores el argumento “ad hominem” es el elegido para lanzar la flecha al adversario que se combate con nombre y apellido. La retórica se desarrolla en una especie de graduación que va “in crescendo”, que se intensifica y se expande, y en donde la amplificación y la hipérbole acentúan el carácter atroz del personaje que se desea derrumbar. La contienda y la disputa se establecen en un diálogo epistolar acompañado periféricamente por libelos de corte menos formal, que tienen un alcance más

⁴⁵ Ms. 3928 BNM *Respuesta a la representación que en diciembre de 1699 hizo a su Majestad el conde de Oropesa para restablecer su herida estimación*, fol. 139-148. AHN, Estado, L. 1009, fol. 103-170 (subrayado en el original).

⁴⁶ En muchos otros manuscritos se encuentran tanto la representación de Oropesa como la respuesta a esta representación: ver por ejemplo el Ms. 10851, el Ms. 10695, el Ms. Micro/9913, lo que demuestra que fueron libelos seguramente muy conocidos en la época y que circulaban bastante fácilmente.

popular y que sobrepasan por lo tanto la simple esfera de lo político dentro de palacio. Esta evolución en los métodos de la altercación y la lidia de plumas puede explicar en parte las diferencias entre las circunstancias de la primera caída de Oropesa y la segunda, que se termina por un motín popular, como lo veremos.

Oropesa y la sucesión del trono de España

En una corte que se había convertido “en un nido de intrigantes y espías”⁴⁷ y donde todo era “confusión y desorden”⁴⁸ (sobre todo a partir de la muerte de la Reina María Luisa de Orleans en 1689) no es extraño que Oropesa se viese atrapado en una coyuntura en la cual estaba obligado a participar por su rango político. Fallecida la esposa del rey sin haber dado a luz, había necesariamente que encontrar una nueva candidata para Carlos II que pudiera darle el heredero tan deseado. Entre las princesas que se proponían para el segundo matrimonio del monarca estaba María de Portugal que permitiría una alianza con el reino vecino, y Mariana de Neoburgo que contaba con el apoyo de la reina madre, Mariana de Austria, todavía en vida. Será esta segunda candidata la elegida para convertirse en reina de España. Desde su ingreso en la corte madrileña, en el mes de mayo de 1690, esta princesa despertó muchas críticas que no hicieron más que acrecentarse conforme pasaron los años. Como lo vimos en las breves líneas citadas en el epígrafe, en donde se le daba el apodo de “avaricia”, la joven reina impone para su servicio a un grupo de personas de la comitiva alemana que la acompañan y que ganarán pronto la enemistad de los cortesanos y del pueblo. Primeramente su secretario, Wisser, a quien se describe como una persona arrogante, ambiciosa e intrigante. También entre las seguidoras de Mariana de Neoburgo se encuentra la denominada peyorativamente “perdiz”, es decir la condesa de Berlepsch, considerada como la verdadera camarera mayor de la

⁴⁷ T. EGIDO, *El motín...*, *op. cit.*, p. 264.

⁴⁸ Pedro González a Prielmayer, Agosto de 1698, in A. DE BAVIERA y G. MAURA Y GAMAZO, *Documentos inéditos referentes a las postrimerías de la Casa de Austria en España*, Madrid, 1931, tomo IV (1698-1699).

reina⁴⁹. Esta nueva reina se muestra totalmente opuesta a Oropesa. Con su influencia y la de una parte de los nobles que la siguen, obtienen su dimisión en junio de 1691. La personalidad de la nueva esposa de Carlos II hace que muchos historiadores consideren el periodo 1690-1700 como “la década de Mariana de Neoburgo”⁵⁰ o aún como la década del “Ministerio duende” haciendo alusión a las palabras del conde Fernando Buenaventura de Harrach quien al escribirle al emperador subraya: “Dice Oropesa que España tiene un ministerio duende porque nadie sabe quién es el que manda”⁵¹.

Este periodo es particular desde el punto de vista político porque después de la puesta de lado de Oropesa, el rey no nombró a ningún personaje principal como primer ministro. Se quiso ver en esto una actitud más participativa de parte del Carlos II en los asuntos de gobierno. Pero los actos demuestran que si bien el rey tuvo voluntad en un momento dado para llevar solo el peso del gobierno de la monarquía, pronto se dará cuenta de la imposibilidad de ello. La nobleza y sus diferentes grupos, de diversa ambición política, aprovecha de estas circunstancias para tratar de fraguarse los caminos necesarios para asegurar su propio bienestar y fortuna. “De esta forma, hacer política para la alta nobleza se redujo a intentar defender los intereses personales en una vorágine que abocó definitivamente a una poliarquía en su versión más caótica” como lo dice muy justamente Adolfo Carrasco Martínez⁵².

Sin que la reina llegue a quedar embarazada, el tema de la sucesión se vuelve omnipresente y los bandos que apoyan a los diferentes candidatos (pro-austríacos o pro-franceses) se enfrentan abiertamente. Estos enfrentamientos y la situación que producen en la corte española han sido estudiados muy

⁴⁹ Véase nota 4.

⁵⁰ “Posiblemente la recién llegada reina aspiraba a convertirse en lo más parecido a un primer ministro o valido que dirigiese los hilos del poder...”. A. CARRASCO MARTÍNEZ, “Los grandes, el poder y la cultura política...”, *op. cit.*, p. 87.

⁵¹ Carta del 14 de Agosto de 1698, *in* A. DE BAVIERA y G. MAURA Y GAMAZO, *op. cit.*, p. 45-46.

⁵² A. CARRASCO MARTÍNEZ, *op. cit.*, p. 92.

detalladamente por varios historiadores⁵³ por lo cual no entraremos en más detalles aquí. Sin embargo debemos tomar en cuenta estos aspectos en la medida en que éstos participan de las querellas en torno al papel político del Conde de Oropesa. El Marqués de San Felipe⁵⁴, por ejemplo, en las primeras líneas de su libro sobre la guerra de España, imputa al presidente de Castilla un papel muy activo en la elección del sucesor del rey Carlos II:

Era en este tiempo presidente de Castilla y favorecido del Rey, el conde de Oropesa, y pareciéndole oportuna esta aparente quietud de la Europa, trató de elegir sucesor a la Monarquía, para gloriarse autor de obra tan grande y asegurar su autoridad y su poder si se debía a su industria la elección.

Oropesa se presenta en estas líneas como un verdadero manipulador, con suficiente poder para dominar la voluntad real y dirigir los acontecimientos. Los observadores extranjeros también critican la actitud del Conde en estas circunstancias. En las *Memorias* escritas por el Marqués de Torcy, Jean Baptiste Colbert, pone en tela de juicio la actitud de Oropesa señalando violentas sospechas en cuanto a su persona. Los desacuerdos entre la corona de España y Francia parecen ser obra del mismísimo Conde que se presenta en este escrito como un personaje ambicioso, celoso de sus intereses personales y atento solamente a ellos. En la época del embajador francés d'Harcourt, enviado a la corte madrileña en 1697 con el objetivo de convencer a los grandes y al pueblo del interés del candidato francés al trono, se acusa al Conde de haber convencido al rey de Portugal para que postule él mismo como pretendiente. Evocando el pretexto de que Oropesa pertenece a una rama de la casa de

⁵³ G. MAURA Y GAMAZO, *Carlos II y su corte*, *op. cit.*; H. KAMEN, *op. cit.*; Isabelle POUTRIN & Fanny COSANDEY, coord., *Monarchies espagnole et française, 1550-1714*, Paris, Atlante, 2001; John LYNCH, *Los Austrias, 1516-1700*, Barcelona, Crítica, 2009; L. RIBOT GARCÍA, *El arte de gobernar*, *op. cit.*, cap. 7, p. 227-276.; Ricardo GARCÍA CÁRCEL, coord., *op. cit.*; A. FLORISTÁN, coord., *Historia de España en la Edad Moderna*, *op. cit.*; R. MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, *op. cit.*, tomos XXVI-XXVII; Lucien BÉLY, *La France Moderne, 1498-1789*, Paris, PUF, 1994, cap. 20.

⁵⁴ Vicente BACALLAR Y SANNA, Marqués de San Felipe, *Comentarios de la guerra de España e historia de su rey, Felipe V el Animoso desde el principio de su reinado hasta el año 1725*, Biblioteca digital hispánica, BNM.

Braganza, se supone que éste podría codiciar para su propia familia el más alto puesto del reino⁵⁵. Esta acusación por la cual Don Manuel J. Álvarez de Toledo haría prevalecer su herencia portuguesa tiene la finalidad de construir una imagen desleal del Conde quien, por su papel como Presidente del Consejo de Castilla tan próximo, había estado siempre cerca del monarca. Es la figura de un traidor a su reino y a su rey que describe en sus memorias el marqués de Torcy. Oropesa conoce estas graves acusaciones y ya destituido y alejado de la Corte, pocos meses antes de la muerte del rey, escribe en una carta a la reina Mariana de Neoburgo que tanta aversión le había demostrado: “... ha sabido mi instancia y la ha querido viciar la malicia de forma que he resentido (sic) de mostrar mi pureza y respetuosa explicación por no haber en ella cosa que toque al sigilo sagrado del ministerio grande...”⁵⁶.

Al leer los testimonios de los embajadores de las diferentes cortes europeas que se encontraban en ese momento en Madrid se puede percibir hasta qué punto las negociaciones entre los diferentes representantes podían transformarse en abiertas luchas e intrigas. Los acontecimientos hacen que la reina Mariana de Neoburgo, hostil desde su llegada a la Corte al Conde, como ya lo hemos dicho, tenga que aceptar la vuelta de Oropesa al gobierno, aunque “no se fiaba nada” del él como lo dice el embajador Aloiso de Harrach. La carta que este embajador de Austria en Madrid escribe al Emperador es claramente expresiva al respecto:

Su Majestad reconoció que había oído por muchos conductos ser cierto el testamento, pero que el rey continuaba negándoselo [...]. Añadió que si realmente existía el testamento no dudaba que los fautores [sic] de él habrían sido Portocarrero y Oropesa, cuyo retorno a la Corte, tras el largo y merecido destierro que

⁵⁵ « Su Majestad (Luis XIV) quiso que su embajador (d’Harcourt) haga conocer por todas las vías que juzgara necesarias que consideraría como una ruptura toda disposición que el rey de España pudiera hacer en perjuicio de sus herederos legítimos [...]. El Rey de Portugal se atrevió a postular para ello. Se dijo que fue impulsado por el conde de Oropeza (sic), descendiente de la casa de Braganza...”. *Mémoires du Marquis de Torcy pour servir à l’histoire des négociations depuis le traité de Riswick jusqu’à la paix d’Utrecht*, t. 1, in A. PETITOT & MONMERQUÉ, *Collection des mémoires relatifs à l’histoire de France*, Paris, 1828, t. LXVII (la traducción es nuestra).

⁵⁶ AHN, Estado, L. 1009, fol 114 (r): “El conde de Oropesa a la reina mi Señora”, 9 de febrero de 1700.

por obra de ella se le impuso, obedeció a apremios de Viena, donde se le suponía muy eficaz para mejorar la causa austríaca. Ahora estaba pesarosa [la reina] de lo hecho porque no podría quitarse de encima aquel piojo⁵⁷.

Las manipulaciones entorno a posibles testamentos del rey a favor de uno u otro de los candidatos a la sucesión tenía repercusiones más allá de las fronteras puesto que los embajadores estaban en la corte para informar a sus respectivos reinos de la evolución de los acontecimientos. En un principio el entorno de Carlos II se había inclinado por el candidato José Fernando de Baviera, pero al morir éste en febrero de 1699, quedaban dos facciones opuestas: la austríaca y la francesa. Por parte de Austria se trataba de apoyar al archiduque Carlos, hijo del segundo matrimonio del emperador. Por parte de Francia, como sabemos, se proponía al nieto del rey Luis XIV y María Teresa de Austria, Felipe de Borbón, duque de Anjou, quien heredará el trono finalmente al terminar el rey haciendo a su favor el tan deseado testamento. En este testimonio del conde Aloiso de Harrach se nota claramente la aversión de la reina por Oropesa, cuyo retorno al gobierno le ha sido impuesto por Viena, sin posibilidad de rechazo. El término despectivo que utiliza para designarlo, “piojo”, no hace sino acentuar su antipatía y desprecio hacia el Conde.

La campanada del fin. “Persuadir al mundo que lo que se ejecuta conmigo no es por mis delitos sino por contemporación (sic) política”⁵⁸

Las querellas, las críticas y los debates en torno a la figura del Presidente de Consejo de Castilla encuentra su momento culminante con la sublevación del pueblo madrileño (“los gatos”) en respuesta a la falta de pan. Varios son los estudios que se han hecho sobre este motín que tuvo lugar en el mes de abril de 1699. Teófanos Egido⁵⁹, por ejemplo, le consagra un análisis minucioso en el cual se demuestra por un lado la coyuntura económica que lleva a la revuelta popular

⁵⁷ *In Documentos inéditos, op. cit.*, p. 149.

⁵⁸ AHN, Estado, L. 1009, f. 113.

⁵⁹ T. EGIDO, *op. cit.*

(muchos años de pocas y malas cosechas de trigo) y, por otro lado, se admite el trasfondo de aprovechamiento político de dicha revuelta para obtener la dimisión del mal gobierno, es decir, el gobierno de Oropesa. Como lo dijimos anteriormente, cuando explicamos uno de los papeles inherentes a las funciones del Presidente del Consejo de Castilla, el abastecimiento de la Corte y su entorno, constituía un punto esencial de ese cargo.

El 28 de abril de 1699 en la Plaza Mayor una mujer comienza a quejarse de la carestía y de la calidad del pan; al ser interpelada por el Corregidor de la ciudad, otras personas del pueblo la apoyan estallando así un motín acompañado de fuertes gritos e invectivas que se vuelven cada vez más violentas. Los participantes de la revuelta se dirigen así a la casa de Oropesa, en la plaza de Santo Domingo y una vez allí la atacan, saqueándola y apedreándola. Oropesa logra escapar con su familia escondiéndose hasta recluirse en sus tierras y será reemplazado rápidamente para contentar al pueblo, en particular por el corregidor Ronquillo, gran enemigo del Conde. El embajador francés d'Harcourt resume de una manera claramente partidaria los hechos:

La corte estaba más agitada que nunca: la falta de granos excitaba al pueblo contra el gobierno, y como ocurre de ordinario en las ciudades capitales, Madrid se sublevó más que ninguna otra parte del reino. Se atribuía la rareza de los granos y el déficit de subsistencia a la poca precaución del Conde de Oropeza (sic), presidente de Castilla... El rey de España se vio obligado a exiliarlo tanto para ponerlo en seguridad como para castigarlo por la falta de la cual era acusado. El solo [Oropesa] formaba el partido que pretendía ser favorable a los designios quiméricos del rey de Portugal a la sucesión de España⁶⁰.

Otra vez se le imputa al Conde su filiación portuguesa y sus intereses personales para ver a su familia dueña de las riendas del gobierno; otras acusaciones criticarán también a su esposa, a la cual se describe como astuta e interesada,

⁶⁰ *In Mémoires du Marquis de Torcy, op. cit.*, p. 62 (la traducción es nuestra).

queriendo acaparar incluso el abasto de la carne y el aceite junto a Prieto, un amigo de su entorno⁶¹. La acumulación de faltas recriminadas a Oropesa y los suyos acrecienta su impopularidad y la animadversión del pueblo hacia su persona.

Si bien el estallido del descontento tiene lugar en abril del año 1699 es interesante y muy sugerente señalar que en la correspondencia de los embajadores se encuentran ya y muy anteriormente a este estallido, las referencias a un posible motín que estaría latente y presto para manifestarse. En el mes de agosto de 1698, casi un año antes del episodio de “los gatos”, el conde Fernando de Buenaventura de Harrach le escribe al Emperador lo siguiente: “prosigue *la música gatera* contra Oropesa y el Almirante. Se teme que sea el comienzo de algún motín que derribe a entrambos”⁶². En el mismo mes de agosto de ese año Pedro González escribe algo muy semejante al Barón de Prielmayer, representante del elector de Baviera en Madrid:

[...] cuando sólo es el móvil la pasión, la ambición y la malicia, siendo esto en tanto grado que no se habla sino con desesperación deseando sobrevengan lances pesados y terribles, como se ha visto que habiéndose dado algunas noches música y cantables alrededor de la casa del Conde de Oropesa, cantándole coplas satíricas por causa de que se ha encarecido el pan, de tres meses a esta parte, más de la mitad de lo que valía cuando él volvió a Madrid [...] andando todo esto de tan mala forma que se puede recelar no prorrumpe en un abierto y potente motín [...]

Todo parece indicar entonces que esa revuelta gatera de abril de 1699 no fue necesariamente espontánea puesto que ya se podía vislumbrar muchos meses antes según los testimonios de los observadores contemporáneos a los hechos. Como lo señalan T. Egido y Alberto Marcos Martín⁶³, más que una crisis de

⁶¹ Ver Ms. 17 535, BNM, citado por T. EGIDO, *op. cit.*, p. 283.

⁶² A. DE BAVIERA y Gabriel MAURA Y GAMAZO, *Documentos inéditos...*, *op. cit.*, t. IV, p. 75.

⁶³ “Pero es evidente que muchos disturbios espoleados por el hambre tuvieron también un trasfondo político (y no tanto, como a veces se ha querido ver, apuntes de enfrentamientos de clase) o mejor dicho, fueron manipulados con fines políticos por sectores sociales concretos que

subsistencia ésta parece ser una crisis de “Corte” de trasfondo claramente político en donde la figura de Oropesa concentra por un lado los achaques en lo que concierne a su mala gestión de los abastos pero, por otro lado, constituye el “chivo expiatorio” ideal para que el bando opuesto logre su alejamiento del gobierno y se deshaga definitivamente de un personaje que les resulta particularmente embarazoso.

En el manuscrito 6669 de la Biblioteca Nacional se encuentra una de las versiones del Memorial del Conde de Oropesa dirigido al rey Carlos II en el cual el Presidente de Castilla intenta restablecer su honor, duramente maltratado, tratando de justificar y explicar los hechos sucedidos desde su propio punto de vista. Oropesa sale así de su silencio porque el guardarlo “sería una tacita confesión de las culpas que se me imputan en cuya prueba no puedo convenir por lo que debo a mi honor, al de mis ascendientes y al de la posteridad [...]”⁶⁴. En este memorial se especifican todas las adversidades climáticas, geográficas, ganaderas, a las que tuvo que enfrentarse el reino durante su Presidencia y que llevaron al estado de carestía y necesidad que hicieron estallar el descontento. Las precisiones con las que Oropesa construye su argumento (mortalidad de ganados, precio modificado en consecuencia de la carne, precio del aceite, subida del importe del trigo, diferencias notorias entre el valor de los panes grandes y los panecillos, etc.) serán corroboradas con otros testimonios, y aún con el hecho de que después de su exilio, desde el punto de vista puramente económico, las cosas no habían cambiado mucho. El Conde se sabe víctima de las facciones políticas del momento⁶⁵ y explica en su memorial lo que a la luz de los hechos ocurridos los historiadores explicarán mucho más tarde como lo

supieron aprovecharse de las dificultades que causaba en las clases populares una adversa coyuntura agrícola [...] para satisfacer sus apetencias de poder. El motín madrileño de 1699 y de forma aún más clara los motines de 1766, al menos en su versión capitalina, representan ejemplos típicos de esta trasmutación de motines de subsistencias en motines políticos, ya que al final lo que se ventila en ellos no es tanto la mejora de las condiciones de vida de la población causa original aparente de las protestas populares cuanto las luchas de la clase política por el poder...”. Marcos MARTÍN A., *España en los siglos XVI, XVII y XVIII*, op. cit., p. 306.

⁶⁴ Ms. 6669, BNM, *Memorial del Conde de Oropesa al Señor Rey Don Carlos Segundo*, 1699, f. 10 verso.

⁶⁵ Dice Oropesa: “No dejaron de reconocerse algunas personas que les incitaban (al pueblo) y aunque mal vestidos eran ya de esfera de traer espada”, Ms. 10851, fol. 280 (v).

hemos visto. De ahí el término de “contemporación (sic) política” utilizado en su carta al rey del mes de febrero del año 1700, diez meses después del famoso “motín”, y en donde reitera su inocencia y denuncia el maltrato al que fue y es expuesto injustamente. En este escrito o “representación”⁶⁶ Oropesa se cobija abiertamente bajo un papel de víctima, cruelmente atacada y en este sentido su discurso corresponde a los procedimientos clásicos de la queja, el lamento, el reclamo y la protesta; el vocabulario es insistente y a veces incluso redundante: “se me hiciese la justicia de reparar mi honor”, “lo que VM me honra”, “el daño de un inocente” yendo hasta pedir “una demostración pública que recupere mi público desdoro borrándome el carácter de delincuente que como he representado a VM, se me imprimió”. Vana reivindicación que en nada modificará la opinión de sus detractores.

A modo de conclusión podríamos decir que los documentos examinados para este trabajo demuestran de qué manera se han utilizado los diferentes discursos políticos, cartas, memoriales y otros testimonios de la época para focalizar en la figura de un notable integrante del gobierno una querrela que, finalmente, va más allá de la mera acción política del Conde respecto a su función de Presidente del Consejo de Castilla. Estos textos se insertan en los tradicionales discursos creados en oposición a esos ministros “todopoderosos” que tanto habían marcado a la monarquía hispánica durante el reinado de Carlos II y el de sus ancestros y en donde el recuerdo del dominio de los validos giraba como un espectro amenazador en la corte del último de los Habsburgo de España. Por una parte entonces se vislumbra en estos escritos el rechazo a la omnipotencia y a la omnipresencia de este tipo de personajes políticos, pero por otra parte se utiliza y se crea en ellos una singular contienda con el fin de interceder en las disputas nacientes en torno a la sucesión del trono de España. En este sentido, hay una característica propia suplementaria en estos debates de finales del siglo XVII que no habían tenido lugar anteriormente, en todo caso no de este tenor,

⁶⁶ Ver también AHN, Estado, libro 1009, fol. 114 y ss.

porque el problema de la herencia regia no se había presentado hasta entonces en estos términos y porque el final de una dinastía suscita forzosamente una excitación particular en las plumas de los contemporáneos. “No hay nada en el mundo más cosquilloso que el gobierno. Las menores sospechas son importantes, y las apariencias más leves se convierten en crímenes capitales” subraya el *Mercurio histórico y político* del mes de marzo de 1691⁶⁷. Esta frase nos parece ilustrar muy a propósito el contexto de estas especulaciones y querellas en torno al papel político del Presidente del Consejo de Castilla, en donde las ambiciones desmedidas de sus protagonistas construyen y destruyen, a través de una retórica mordaz, las figuras políticas emblemáticas del tan anhelado poder de gobierno.

A través de los fortunios y los infortunios de Conde de Oropesa en este fin de siglo, se deja entrever una crisis del poder detenido hasta entonces por los grandes. En “la culminación institucional de la figura del valido”⁶⁸ y la inestabilidad de los llamados “primeros ministros” se dejan entrever también los problemas surgidos en el seno mismo de las grandes familias convertidas en bandos que se oponen, luchan y ceden finalmente frente a una crisis mayor de índole internacional que hace participar y enfrenta a esta nobleza al complejo problema sucesorio que cambiará el destino de la Casa de Austria en España.

⁶⁷ *Mercure historique et politique contenant l'état présent de l'Europe, ce qui se passe dans toutes les cours, l'intérêt des Princes, leurs brigues et généralement tout ce qu'il y a de curieux pour ce mois de mars 1691*, La Haye, Henri van Bulderen, 1691, p. 306: “Il n'est rien dans le monde de si chatouilleux que le gouvernement. Les moindres soupçons sont importants, et les plus légères apparences deviennent des crimes capitaux” (la traducción es nuestra).

⁶⁸ L. RIBOT GARCÍA, *El arte de Gobernar*, op. cit., p. 218.

ANNEXE

Présentation. Des romans apocryphes espagnols du XVII^e siècle à l'invention de « Pierre Menard, auteur du Quichotte » de Jorge Luis Borges : la dispute de Paul Groussac

À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, à l'approche du troisième centenaire du *Quichotte* de Miguel de Cervantès, la question du roman apocryphe de 1614 faisait son retour avec celle, sempiternelle, de l'identité véritable du « faussaire » littéraire Alonso de Avellaneda¹. Paul Groussac, figure centrale de la vie intellectuelle argentine, directeur de la *Biblioteca Nacional*², se jeta dans l'arène³.

L'hispanophobie de son essai *Une énigme littéraire* entraînait en symbiose avec celle des élites argentines. Si l'intervention de 1898 des États-Unis contre le dernier bastion colonial hispanique, Cuba, avait réveillé quelque sentiment plus favorable pour l'Espagne, la publication à Buenos Aires de *La Langue nationale des Argentins* de Lucien Abeille en 1900⁴ avait ravivé toutes les querelles et les

¹ Sur ces romans apocryphes, l'étude de référence est désormais celle de David ÁLVAREZ ROBLIN, *De l'Imposture à la création. Le Guzmán et le Quichotte apocryphes*, Madrid, Casa de Velázquez, 2014. Pour le texte d'Avellaneda, cf. la récente édition : Alonso FERNÁNDEZ DE AVELLANEDA, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, edición, estudio y notas de Luis GÓMEZ CANSECO, Madrid, Real Academia Española-Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, 2014.

² Paula BRUNO, *Paul Groussac. Un estratega intelectual*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica-Universidad de San Andrés, 2005. Parmi les autres études sur cet acteur de la vie intellectuelle argentine de la fin du XIX^e et début du XX^e siècle, se reporter en particulier à Patrice VERMEREN et Horacio GONZÁLEZ, *Paul Groussac. La lengua emigrada*, Buenos Aires, Colihue, 2007.

³ Pour le récit détaillé de cette dispute, voir l'étude préliminaire de Fernando ALFÓN à la traduction espagnole *Un enigma literario: el Don Quijote de Avellaneda* de Paul Groussac, Buenos Aires, Ediciones de la Biblioteca Nacional, Colección « Los Raros », 2010, p. 11-24.

⁴ Cet ouvrage, *Idioma nacional de los argentinos*, publié à Paris (chez E. Bouillon) n'a pas de traduction française. L'étude préliminaire de Gerardo OVIEDO à la réédition de cet essai (Biblioteca Nacional de Buenos Aires et Colihue, « Los Raros », 2005, p. 11-88) retrace les principales étapes de cette controverse intellectuelle à la charnière du XX^e siècle, méconnue sinon par les textes homonymes de Jorge Luis BORGES (1928) et de Roberto ARLT (1930).

rivalités anciennes, héritées des Guerres d'Indépendance et constitutives de la formation des identités nationales latino-américaines.

En 1903 donc, prenant prétexte d'un article de la revue *La Ilustración española y americana*, « Alonso Fernández de Avellaneda », publié par José María Asensio, Paul Groussac publia à Paris un essai dont la longueur se voulait à la hauteur de l'objectif fixé : résoudre exemplairement et définitivement l'énigme de l'identité d'Avellaneda et, dans le même élan, démontrer aux Espagnols ce qu'un esprit scientifique français savait faire.

En 1905, la réplique espagnole de Marcelino Menéndez Pelayo, directeur de la Biblioteca Nacional de Madrid, ruina définitivement la démonstration de Paul Groussac selon laquelle l'auteur des *Guzmán de Alfarache* et *Quichotte* apocryphes, écrits et publiés à dix années d'intervalle, n'avait été qu'une seule et même personne, le Valencien Juan José Martí. C'était sans appel : les pièces d'archives produites par les critiques espagnols établissaient que le continuateur-plagiaire supposé était décédé l'année antérieure à la publication des aventures du célèbre hidalgo de la Manche (1605). La révélation de l'impossibilité physique de la démonstration de Paul Groussac condamna celui-ci à un silence définitif sur la question cervantine ou l'infériorité scientifique ibérique.

En 1980, au temps interminable de la dernière junte militaire argentine, Ricardo Piglia publiait *Respiration artificielle*. Son personnage principal, le jeune écrivain Emilio Renzi, y évoque la figure de Paul Groussac : exemplaire de la génération de 1880, de « l'intellectuel européen en Argentine » se posant en « arbitre, juge et véritable dictateur culturel » mais surtout auteur de la *gaffe*⁵ la plus mémorable de l'histoire culturelle portègne. Ce roman affirmait que la leçon ratée de Paul Groussac constituait l'origine de la célèbre nouvelle « Pierre Menard, auteur du *Quichotte* » de Jorge Luis Borges, parodie ironique du Français médiocre porté aux nues par des élites locales fascinées par Paris.

⁵ En français dans le texte de Ricardo PIGLIA, *Respiración artificial* [1980], Barcelone, Anagramma, 2001, p. 127-128.

Nous reproduisons ici le texte de Paul Groussac, *Le Don Quichotte d'Avellaneda. Une énigme littéraire*, publié à chez Picard à Paris en 1903⁶. Écrit dans une langue élégante et dans un style alerte, il témoigne de la forme des querelles littéraires de son temps. Quant au désamorçage abrupt de sa charge polémique, il révèle combien la politique habite toute question agonique.

Textes et chronologie de cette dispute

15 février 1897, Marcelino Menéndez Pelayo, « Una nueva conjetura sobre al autor del *Quijote apócrifo* » (*El Imparcial*, España).

22 juillet 1901, José María Asensio, « Alonso Fernández de Avellaneda » (*La Ilustración española y americana*, Año XLV, número 27, p. 38, 39, 42).

1903, Paul Groussac, « Une énigme littéraire. Le *Don Quichotte* d'Avellaneda » dans *Une énigme littéraire. Le Don Quichotte d'Avellaneda. Le drame espagnol. Philologie amusante. Hernani. Carmen* (Paris, Alphonse Picard et fils).

Octobre-décembre 1903, Alfred Morel Fatio, « Le *Don Quichotte* d'Avellaneda » (*Bulletin Hispanique*, V, octobre-décembre 1903, p. 359-382).

Février 1904, Emilia Pardo Bazán, « Un libro extranjero de asunto español. *Une énigme littéraire : le Don Quichotte d'Avellaneda*, par Paul Groussac » (*La Lectura*, n° 38, février, 1904, p. 190-194).

1905, « Posdata » de Marcelino Menéndez Pelayo à son édition de *El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha. Compuesta por el Licenciado Alonso de Avellaneda, natural de Tordesillas...*, Barcelone, Toledano López y Cía., MCMV, p. XLVIII-LXIV avec la recherche documentaire menée par J. E. Serrano y Morales à Valence sur le docteur en droit canon, Juan José Martí alias Mateo Luxán, auteur de la suite apocryphe du *Guzmán de Alfarache*.

Michèle Guillemont

⁶ Seules l'accentuation et l'orthographe du texte présenté ici sont modernisées selon les critères actuels du français. Dans les notes, le système des références et des renvois bibliographiques de l'édition originale est maintenu.

Le *Don Quichotte* d'Avellaneda

Une énigme littéraire

Paul Groussac

En parcourant, il y a quelques mois, la table du dernier volume paru de *La Ilustración española y americana*, je tombai sur un article de l'éminent « cervantophile » sévillan, D. José María Asensio, intitulé : « Alonso Fernández de Avellaneda »⁷. « Bon ! me disais-je en cherchant la page 38, voici qui va me remettre au point : où en sont-ils de l'éternelle dispute ? ». Pris, en effet, par d'autres choses de mon métier, plutôt américain, j'avais un peu perdu de vue celles d'Espagne, notamment ce cas typique de superfétation littéraire qui a fait couler plus d'encre que l'enquête sur Junius. J'en étais resté aux solutions « évidentes » des Fernández-Guerra, Castro, La Barrera, Benjumea et autres fanatiques de Cervantès, qui, occupés surtout à mettre en dihyrambes la légende dorée de leur patron, faisaient de la critique comme on chante au lutrin. La jeune école, évidemment, avait dû changer tout cela... Et, décidé à reprendre le contact, j'avalai d'affilée les sept colonnes du seigneur Asensio.

Ce serait une exagération de dire que, pareil à Cinna, j'en demeurai stupide. Au fond, je me méfiais bien un peu, ayant perdu quelques années de jeunesse à explorer cette autre Manche de la pensée. Je n'ignorais pas tout — au besoin, la pratique de cet étonnant dictionnaire de l'Académie, dont chaque édition nouvelle fait regretter la précédente, aurait suffi à me tenir en garde. Bref, je constatai, sans trop de surprise, qu'après un siècle de lutte homérique autour des textes, la question du faux *Don Quichotte* — comme celle du vrai, d'ailleurs n'avait pas fait un pas. On avait piétiné sur place. *Como decíamos ayer...* Les

⁷ Numéro du 22 juillet 1901.

nouveaux scoliastes suivent pieusement les traces de leurs aînés. Instruments et méthodes n'ont pas varié. C'est toujours la raison de sentiment ou la preuve d'autorité qui en fait les frais, l'affirmation gratuite, la conjecture étayée de bévues — le tout administré en ce style pompeux et flasque, où les clichés du « manchot de Lépante », du « Phénix des esprits », des « brodequins de Thalie », tous les vieux galons de la friperie classique reparaissent à heure fixe, comme le *Martinillo* à l'horloge de Burgos.

De l'*académico* le plus huppé au moindre grimaud, l'allure change à peine. Avec quelques nuances dans l'écriture, on retrouve presque partout la même légèreté et la même lourdeur, la même incapacité de réfléchir, de vérifier, de comprendre, d'apprendre. La brousse de fables et de mystifications que, sans les travaux étrangers, serait encore leur histoire littéraire, il suffit, pour en juger, de parcourir la *Revue Hispanique*, ou même l'« Introduction » de la première édition critique de leur *Don Quichotte*, faite il y a quatre ans, à Édimbourg, par deux Anglais⁸. Dans la confrérie cervantiste, surtout, tradition vaut titre ; la thèse la

⁸ *Don Quixote de la Mancha, primera edición del texto restituído [...] por J. Fitzmaurice-Kelly y J. Ormsby. Edimburgo, 1889-1899, 2 vols., en 4^o.* C'est l'édition suivie ici et à laquelle se rapporteront nos citations. Elle est loin d'être irréprochable ; aux judicieuses critiques de détail faites par M. Foulché-Delbosc (*Revue Hispanique*, VII, 546), on en pourrait ajouter bien d'autres. Sans parler de l'« Introduction », étrangement intercalée entre la table (qui devrait être à la fin) et la *tassa*, combien d'infidélités à l'édition princeps ! À la simple lecture, et sans conférence méthodique, j'en ai marqué une vingtaine en marge de mon exemplaire. D'abord, les *errata*, presque inévitables quand les compositeurs ignorent la langue. Exemples : 1^{ère} partie : 63, *falta* ; 125, *cabal-lero* (coupe fautive) ; 374, *se rindieron el deseo* ; 375, *lo mejor [que] le fué posible* ; 448, *casó* ; 2^e partie : 39, *supledo* ; 100, *coligí* ; 105, *dijo* ; 167, *tologías* (thologías) ; 474, *Morena* (en capitales), etc. D'autres, plus graves, font contresens : I, 21 septième vers du sonnet-dialogue, *sé* pour *se* ; 472, *actor* pour *autor* (impresario) ; 479 et passim, *Sancho, hermano* (la virgule est de trop) ; 507 (sonnet de Monicongo), cette énormité : *ordenó* pour *adornó*. II, 466, il y a trois fautes en une ligne : « « es *necesaria* que se *usa* aun entre los *mismos* ladrones ». La première est dans l'édition originale et exigeait une note ; les deux autres proviennent de l'éditeur. La dernière se lie au système adopté et qui me semble illogique. Si l'on rajeunit *mesmo*, pourquoi garder *desto, della, temiades, desfacer, pagalle, etc., etc.* ? On défend *Don Quixote* : mais, d'abord, Cervantès n'écrivait pas *Don* par une majuscule (sauf pour le titre du livre) ; les éditions originales (1605 et 1615), et même celle de 1608, portent *don Quixote* ; de même, dans Guevara et les contemporains : *don Cleofas, don Luis*, etc. Cette graphie concorde avec la règle moderne, qui n'admet la majuscule qu'à l'abréviation D. (cf. en français *monsieur*). Sur cette question de l'*x*, je doute que M. F.-K. ait de bonnes raisons pour conserver *executar, Alexandro, etc.*, tout en réformant *traxo* (ou *truxo*), *dixo*, etc. Et ceci touche au système des corrections, si cher aux Espagnols, contre lequel M. F.-K. ne s'est pas assez défendu. Il substitue, par exemple, p. 41, *arrendada* à *arrimada*, pour éviter la répétition. Ah ! si nous entrons dans cette voie avec Cervantès ! Qui ne sait que la répétition est un de ses tics les plus intolérables ? Sans sortir de ce même chapitre IV, on trouve : « so *pena* de

plus saugrenue y devient respectable par le seul fait d'avoir été ressassée. Inutile d'aller là contre : il y a prescription. Rien ne fera que ce « lieu de la Manche », où probablement Cervantès n'a jamais mis les pieds, ne soit un pèlerinage, avec son sanctuaire reconnu qui est la maison de Medrano, dans laquelle on sait bien que le grand écrivain « a gémi », *según pública voz y fama*. Et ce fut un spectacle d'un ridicule attendrissant, cet élan de foi qui transportait un jour, dans le caveau d'un immeuble quelconque, une montagne d'engins typographiques, à la seule fin d'en voir sortir le « tripatouillage » d'Hartzenbusch, qui jette, en effet, sur les obscurités du *Don Quichotte*, une belle lueur de soupirail d'Argamasilla ! Ainsi du reste, ou à fort peu près. Un de ces zélateurs naïfs, qui reviendra tout à l'heure sous ma plume, interrogé naguère sur un absurde racontage, émis par lui il y a vingt ans, s'y cramponne envers et contre tous, en prêtant le serment de Sancho *¡Para mi santiguada!* ce qui, évidemment, tient lieu d'une démonstration. Ce dédain tout moresque de l'effort, de l'humble et pédestre exactitude, de la critique vigilante et plus attentive encore à soi-même qu'aux autres ; cet insouciant des résultats obtenus par la science et l'art étrangers : en un mot, ce refus de marcher à la vérité, ils le parent entre eux du beau nom d'*espagnolisme*, et nous le verrons faire merveille à propos du chef-d'œuvre dont ils sont le plus justement fiers.

Tout cela, direz-vous, dans un article de journal illustré ? Parfaitement. Le plaidoyer de D. José María manquerait aux traditions reçues et tiendrait en dix lignes, s'il ne reproduisait en raccourci tout le débat. Il part de Lesage, premier découvreur du mauvais *Don Quichotte*, et du bon *Gil Blas* pour aboutir, à travers les divagations peu variées de Mayans, Pellicer, Navarrete, Gallardo et leurs successeurs, à l'hypothèse récente de M. Menéndez y Pelayo, qui ne me

la *pena...* » ; « *Todo el mundo se tenga, si todo el mundo no confiesa que no hay en el mundo...* ». À la page suivante (42), M. F.-K. rectifie le compte d'Andrés ; ailleurs (II, 289), il remet soigneusement un *de* (moderne) qui manque à la date de la lettre de Sancho ; plus loin (344), il tâche de redresser une incohérence du récit par une variante qui ne redresse rien... À un degré moindre, c'est bel et bien la méthode Hartzenbusch, *ad usum scholarum*. En somme, pour le *Don Quichotte*, la seule édition critique rationnelle serait la reproduction « photographique » de la princeps, sans y changer une virgule, avec, au bas des pages, toutes les notes qu'on voudrait, sauf le bavardage prolix et vide de Clemencín.

semble guère plus solide que celles de ses devanciers⁹. En somme, si l'on en retranchait ces hors-d'œuvre connus, le travail de M. Asensio se réduirait à une critique de la conjecture de M. Menéndez, qui appuie la candidature d'un certain Alfonso Lamberto sur une anagramme par à peu près ; et à l'exposé de sa propre thèse en faveur d'Aliaga, laquelle n'est autre que la vieille lubie de Fernández-Guerra et de La Barrera, renforcée à présent d'un nouvel acrostiche syllabique dont son auteur se montre particulièrement fier. Peu lui importe, du reste, que la logique et l'histoire hurlent de sa petite trouvaille : l'acrostiche répond à tout même à l'anagramme de son terrible rival !

Je prévoyais que l'examen de cette critique à colin-maillard ne manquerait pas de saveur, et je m'étais promis d'y amuser mes prochaines vacances. Le moment venu, je me suis donc mis à compulser les pièces du procès — celles du moins que j'avais sous la main. J'ai à peine besoin d'indiquer que, rédigeant ces notes à quelque trois mille lieues de Tarragone, je n'ai pu pousser bien loin les recherches aux sources inédites. Je manque même de quelques publications très importantes qui touchent à la question. Que de pistes entrevues, faciles à suivre en Europe, et qu'ici j'ai dû abandonner pour d'autres voies moins directes et moins sûres ! Pourtant, avec les seules ressources de la maison¹⁰, je crois avoir atteint mon but principal, qui était de mettre à nu ce curieux compartiment du cerveau castillan où l'on pourrait localiser — sans ombre d'intention injurieuse pour un peuple que j'aime — la faculté de transformer les vessies en lanternes, et les ventas en châteaux... en Espagne, naturellement. Et cela, non point, comme on l'a tenté quelquefois, par de vagues généralités soi-disant psychologiques, qui sont surtout des phrases ; mais en montrant cet intellect aux prises avec un problème de critique et d'histoire nettement défini. L'exemple me paraît bien choisi ; car cette énigme littéraire, qui partout ailleurs serait depuis longtemps résolue, ou abandonnée, les plus illustres champions « navarrois, maures et castillans » s'y sont essayés, ils s'y acharnent encore sans rien changer à leur

⁹ L'étude de M. Menéndez y Pelayo (*Una nueva conjetura sobre el autor del Quijote de Avellaneda*) a paru dans *l'Imparcial* du 15 février 1897, sous forme de lettre à D. Leopoldo Rius qui l'a reproduite presque en entier dans le t. II de sa *Bibliografía de Cervantes*.

¹⁰ La *Biblioteca Nacional* de Buenos Aires, dont l'auteur de ce travail est directeur.

tactique surannée, profitant aussi peu des échecs antérieurs que ces papillons de nuit qu'on voit accourir à la flamme sur l'amas carbonisé de leurs compagnons. Et c'est cela qui est réjouissant, on peut le dire sans être taxé de cruauté, car, ici, la flamme ne consume pas, bien au contraire : comme celle de l'Académie de Madrid, elle *brilla, fija y da esplendor*. Loin de succomber sous le ridicule, la thèse la plus stupéfiante y crée des titres au « cervantisme ». (Au fait, qui sait si je ne suis pas en train de m'enrôler moi-même dans cette Sainte Hermandad ?). Et telle conjecture fantaisiste, dont il nous sera bien permis de sourire tout à l'heure, il faut voir de quels salamalecs on l'aborde dès qu'elle porte l'estampille du grand électeur académique¹¹ !

Quant à ma propre « solution », je pourrais dire que je ne l'ai proposée que pour me conformer aux lois du genre et, comme dit l'autre, pour ne pas me faire remarquer. Mais il y aurait quelque affectation à présenter moi-même comme une amusette le résultat d'un examen consciencieux de la question, fût-il un peu hâtif et fait dans des conditions peu favorables. Je donne mon hypothèse pour ce qu'elle vaut et n'y attache qu'une importance secondaire, comme on le voit par la place modeste qu'elle tient dans l'étude générale. Telle qu'elle est, si je me hasarde à la soumettre au lecteur, c'est qu'elle ne se heurte pas dès l'abord, comme toutes celles qui l'ont précédée, à quelque incompatibilité logique ou historique. En tout cas, on verra bien que je ne confonds nullement la vraisemblance ou la probabilité avec la certitude.

¹¹ « *Lo más completo y seguro sobre el Quijote de Avellaneda es el admirable trabajo del Excmo. Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo...* », Emilio COTARELO Y MORI, *Las Imitaciones castellanas del Quijote* (Discours de réception à l'Académie, note). – Je trouve à la Bibliothèque de Buenos Aires l'imitation suivante du *Don Quichotte*, dont il n'est fait mention ni dans la liste de M. Cotarelo ni dans la *Bibliografía* de Rius : *Historia verdadera de Cesar Nonato, el avieso: caballero manchego de relance, por el licenciado Alonso Vargas Machuca. Tanjer, año de 1241 de la Hegira*. In-16, xx pages préliminaires des *dedicatoria* et *advertencia*, et 496 de texte ; bonne impression qui semble française. L'auteur doit être un libéral de l'an 20, émigré ; il attaque, en note, l'intervention française de 1823, ce qui concorde avec la date d'impression (an 1241 de l'hégire = 1825). Le « *lugar en la Mancha de cuyo nombre no puedo olvidarme* », où commence le récit, très languissant quoique d'assez bonne langue, se rapporte plutôt à l'autre Argamasilla (de Calatrava), proche d'Almodóvar.

I

Rappelons les données du problème. En août ou, plus probablement, en septembre de l'année 1614 (la licence est du 4 juillet), par conséquent dix ans après l'apparition de l'œuvre de Cervantès, un libraire très connu de Tarragone mettait en vente une *seconde partie de Don Quichotte*, par le soi-disant « licencié Alonso Fernández de Avellaneda, natif de Tordesillas », dont aucune trace n'a été retrouvée, pas plus à Tordesillas qu'ailleurs¹². C'est le dévoilement de ce pseudonyme qui constitue l'énigme à déchiffrer. La fiction du nom et du pays a été dénoncée par Cervantès lui-même et ne paraît pas discutable. Aucun personnage connu ne s'appelait ainsi ; on nous affirme même que cette combinaison de noms n'a pu être relevée sur aucun registre baptistaire de Castille ou d'Aragon. C'est beaucoup dire, mais peu importe : le fait que le faussaire n'a pas dû s'offrir lui-même aux coups de l'offensé est d'une telle évidence, qu'il serait naïf de s'attarder à l'établir. Il n'y avait pas lieu de troubler pour cela les siestes des bons sacristains espagnols. Si quelque Alonso Fernández de Avellaneda surgissait, surtout natif de Tordesillas et habitant Tarragone à l'époque dite, il faudrait affirmer d'avance qu'il ne s'agit pas du rival de Cervantès, et que le plagiaire s'est approprié le nom de l'un comme l'œuvre de l'autre.

Un détail peut-être significatif, auquel personne ne s'est arrêté, c'est que l'ouvrage d'Avellaneda entrerait dans la circulation à l'heure où expirait le privilège de dix ans concédé à Cervantès¹³. A partir du 26 septembre 1614, le livre tombait dans le domaine public. On ne renouvelait presque jamais le privilège, d'après ce principe assez juste que l'auteur n'y aurait rien gagné, l'usage étant de vendre le

¹² *Segundo tomo del Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha, que contiene su tercer salida : y es la quinta parte de sus aventuras. Compuesto por el licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda [...] En Tarragona, en casa de Felipe Roberto, Año 1614.* On sait que le premier volume de Cervantès se divisait en quatre parties, coupées *ad libitum* et d'étendue très inégale, puisque les trois premières n'occupent que 148 feuillets de l'édition originale, sur un total de 320. Ces cloisons arbitraires disparaissent de l'ouvrage complet où, dès la première édition, la suite s'intitule *Segunda Parte*.

¹³ Le privilège de dix ans, pour la première partie, partait du 26 septembre 1604 : « *y se cuenta desde el día de la data de nuestra cédula* ». L'amende du contrefacteur, outre la confiscation des exemplaires, était de 50.000 maravédís.

manuscrit à l'éditeur¹⁴. La coïncidence est-elle fortuite ? Je le crois si peu, pour ma part, que, jusqu'à preuve du contraire, je tiens que cette seule considération fixe la date, de l'apparition du livre à la fin de septembre. En tout état de cause, le conflit légal était écarté ; l'imprimeur de Tarragone ne pouvait être poursuivi, ainsi que le fut par Quevedo, quelques années plus tard, le père de Montalbán¹⁵. Restait le côté moral de l'opération ; il semble qu'il ait suffi (en laissant à part les fables ridicules inventées par les biographes) pour engager le plagiaire à bien nouer son masque. Le nom de Cervantès était devenu trop célèbre, et le succès de l'œuvre trop universel, pour que le démarqueur ne redoutât pas le scandale. Le faux nom, le lieu lointain de l'impression et jusqu'à la forme restreinte du privilège, limité à l'archevêché de Tarragone, montrent bien qu'Avellaneda se rendait compte du mauvais personnage qu'il serait, le cas échéant, appelé à jouer ; et Cervantès put lui dire vertement qu'il se cachait comme un criminel.

Du reste, le livre ne fit pas grand bruit. On n'en trouve aucune trace dans les publications contemporaines, pas même dans les *Avisos* ou les correspondances qui, comme celle de Lope, nous ont transmis tant d'échos des *mentideros* de Madrid. Malgré les protestations de Cervantès, qui, au point de vue commercial, étaient une réclame maladroite, la première édition languit dans les boutiques.

¹⁴ En somme, ce que l'auteur cédait, une fois pour toutes, c'était le privilège, seul caractère matériel de la propriété. Dans quelques cas, assez rares, il se réservait le privilège et faisait imprimer le livre à ses frais, mais alors, suivant Cervantès (*El Licenciado Vidriera*), il arrivait souvent que le libraire-imprimeur fit un tirage double et écoulât son lot clandestin, tandis que les exemplaires de l'auteur dormaient sur les rayons. On n'a pas retrouvé l'acte de vente du *Don Quichotte*, mais on a celui des *Novelas exemplares* (PÉREZ PASTOR, *Documentos*), que le même libraire, Francisco de Robles, acquit pour 1600 réaux. La première partie du chef-d'œuvre, par un auteur peu connu, fut d'un placement difficile ; l'impression et le papier sont très inférieurs ; la feuille en fut taxée à 3 réaux et demi, au lieu de 4, ce qui, malgré l'étendue moindre des *Novelas*, porte les deux ouvrages presque au même prix (290 maravédis l'exemplaire du *Don Quichotte*, 286 celui des *Novelas*) : de tout cela, on peut inférer que le premier fut moins payé que le second, peut-être 1200 réaux ! Même en supposant que le livre n'eût coûté qu'un an de travail, l'auteur n'y gagnait pas un salaire de manœuvre. Vers 1600 (SOLÓRZANO, *Libro de caxa*), le change commercial entre la France et l'Espagne était à raison de 136 maravédis par livre française : un réal (34 maravédis) valait donc exactement 5 sols, qui représenteraient aujourd'hui quatre fois plus, soit un franc de notre monnaie.

¹⁵ Il s'agissait, il est vrai, non d'une suite imitée, mais de l'ouvrage même (*La Vida del Buscón*) qui avait été contrefait. D'après la législation du temps, Avellaneda ou son éditeur pouvait-il être poursuivi pour la publication d'une *Seconde Partie de Don Quichotte* ? Je soumets le point juridique aux licenciés de Salamanque.

L'ouvrage ne fut réimprimé que plus d'un siècle après, et grâce au coup de cloche de Lesage¹⁶. La troisième édition espagnole, très mutilée, est de 1805 ; la quatrième fait partie de la collection Rivadeneyra : c'est celle que je suis, ne possédant pas la première, que celle-ci prétend reproduire exactement¹⁷. Cet insuccès est d'autant plus surprenant que, tout d'abord, l'imitation put bénéficier de la vogue de l'original ; mais il faut dire que la vraie continuation du *Don Quichotte*, suivant de près l'apocryphe, ne contribua pas peu à orienter le goût public. Avellaneda n'eut pas du tout l'excuse littéraire d'avoir tué celui qu'il volait. La contrefaçon fut écrasée sur place, et si complètement, qu'on inventa plus tard le conte absurde d'un autodafé de tous les exemplaires par les admirateurs de Cervantès.

Mérite et succès à part, il est assez malaisé de caractériser aujourd'hui l'attitude morale d'Avellaneda. Quand la « tentation » lui vint de ramasser le sujet probablement vers 1611, car il mentionne, tout au commencement, l'expulsion des morisques d'Aragon, était-il fondé à croire que Cervantès ne songeait pas à le reprendre ? On ne peut pas le contester sérieusement. D'abord, l'ouvrage primitif n'avait rien d'un fragment ; il finissait si bien qu'on nous y donnait les épitaphes des personnages, morts et enterrés. Les quatre « parties » du roman écartaient précisément l'idée d'une *Première Partie*. Peu importe que Cervantès, plus tard, ne s'arrêtât pas à cette distribution artificielle et inégale, nullement commandée par la structure des morceaux¹⁸. Du reste, avec cet étourneau de génie on ne sait jamais à quoi s'en tenir. À la fin du premier *Don Quichotte*, dans

¹⁶ Madrid, 1732. L'arrangement de Lesage est de 1704 ; trois éditions en trois ans. Ebert mentionne vaguement une édition espagnole de 1615. La scène connue (II^{ème} partie, chap. LXII), où Cervantès nous montre un imprimeur de Barcelone en train de composer le texte d'Avellaneda, contiendrait-elle un fond de vérité ? C'était en tout cas, une façon un peu naïve de discréditer le plagiat.

¹⁷ Une dernière réimpression de Barcelone (1884) mérite à peine une mention. Non seulement elle est expurgée, *por razones de decoro*, des traits caractéristiques qui font le plus d'honneur à... Cervantès, mais elle fourmille d'incorrections. Dès le prologue, on tombe sur ce joli non-sens : *Este (libro) no enseña a ser deshonesto sino a ser loco* – pour *no ser*.

¹⁸ Avellaneda respecte, au contraire, le plan primitif. Son *Segundo tomo* comprend les 5^e, 6^e et 7^e parties des aventures. Ce fut là sans doute, pour Cervantès, une raison d'abandonner cette distribution, de même qu'il se détourna de Saragosse parce que l'autre y était allé : « *Por el mismo caso, no pondré los pies en Zaragoza* ». La suite du *Don Quichotte* en devint simplement la *Seconde Partie*.

les lignes de prose qui encadrent les épitaphes, il fait bien allusion à d'ultérieures prouesses de son héros, aux joutes de Saragosse, mais il semble laisser à d'autres le soin de les écrire. Ces pages finales sont assez obscures. Les épitaphes burlesques sentent vraiment l'académie d'Argamasilla ; elles sont de la plus mauvaise manière de Cervantès qui, en vers, n'en eut guère de bonne ; le grimoire, surtout dans les sonnets I et III, s'y complique de charabia¹⁹. Il n'est pas douteux, pourtant, que l'auteur n'y ouvre la porte au plagiaire, et que le sens de ce brouillamini ne soit que le sujet appartient à qui voudra le prendre. Le procédé, d'ailleurs, était de pratique courante, non seulement pour les ouvrages anonymes, comme le *Lazarille* ou la *Célestine* (sans parler des romans de chevalerie), mais pour ceux-là mêmes dont les auteurs étaient connus et bien vivants. Seulement, en ce cas, le démarqueur s'abritait d'un pseudonyme, et souvent le lieu d'impression était supposé. Cette dernière précaution ne parut même pas nécessaire pour le faux *Don Quichotte*, sans doute à cause des raisons données plus haut²⁰, le nom de l'imprimeur et les approbations, avec lieu et date, s'étalent aux premières pages, bien authentiques. Cela semble démontrer que, le privilège expiré, le plagiat n'était plus qu'une peccadille toute littéraire dont les censeurs, pas plus que l'éditeur, n'avaient à se préoccuper. Un cas autrement audacieux était celui du *Guzmán de Alfarache*, démarqué presque sous les yeux de l'auteur alors que celui-ci annonçait publiquement sa propre suite. Alemán avait protesté, tempêté, sans faire le moindre tort à la contrefaçon de « Sayavedra », laquelle, *imprimée à Valence et approuvée à Saragosse*, se débitait

¹⁹ A propos du 3^e sonnet, M. Fitzmaurice, si sobre de commentaires, ne peut se tenir de pousser une exclamation : *¡Soneto que tiene diez y siete versos!* Rien de plus connu que cet appendice de trois vers : c'est l'*estrambote*. De cette même structure est le fameux sonnet *Al tímulo del rey Felipe II*, dont l'*estrambote*, précisément, est passé en proverbe. Cette queue, en général assez malheureuse, appartenait surtout au genre plaisant ; pourtant Lupercio Argensola l'a employée une fois dans le genre sérieux (*Obras sueltas*, t. II, 390, dans la *Colección de escritores castellanos*).

²⁰ On sait que, dans l'édition princeps, tout à la fin et même au-dessous de l'informe petit fleuron qui clôt le chapitre et le livre, Cervantès a ajouté comme après coup (avec plus d'erreurs que de mots) ce vers de l'Arioste : *Forse altri canterà con miglior plettro*. Ainsi détaché des cinq précédents (*Orlando*, canto XXX, st. XVI) qui en sont le complément direct, le vers ne signifie pas grand'chose, mais l'intention en est claire. Cervantès a dû le prendre à Lope (« Prologue » de la *Hermosura de Angélica*, 1602) qui donne, lui, la citation complète et s'en autorise pour reprendre (déplorablement, d'ailleurs) l'épisode d'Angélique au point où le grand Ludovico l'a laissé.

tranquillement dans toutes les boutiques d'Aragon, en même temps que le produit légitime. Il n'en pouvait être davantage pour *Don Quichotte*. Or, l'Aragonais Avellaneda, qui dans son prologue énumérait les cas semblables au sien et montrait que *no es nuevo el proseguir una historia diferentes sugetos*, oubliait de citer précisément l'exemple le plus récent (1603) et le plus topique, puisqu'il se rapportait au seul roman contemporain dont le succès eût dépassé celui de *Don Quichotte*²¹. Pour expliquer ce silence, personne n'admettra qu'Avellaneda pût ignorer un fait « local » et bien connu de tous les lecteurs du *Guzmán* : ne serait-ce pas, alors, qu'il le connaissait trop ?

À quelle époque Cervantès se ravisa-t-il et, plantant là comédies boiteuses et fades pastorales, songea-t-il à poursuivre pour son compte la veine si heureusement ouverte ? Probablement vers 1612, au lendemain des *Novelas* déjà présentées à la censure, alors que le succès croissant du *Don Quichotte* lui montrait la voie et que, tout espoir étant perdu de se créer une situation à Naples ou ailleurs, le travail littéraire devenait désormais sa meilleure consolation et son unique ressource. La vieillesse aidant, il se rangea, perdit ses allures bohèmes d'Andalousie et de Valladolid, fréquenta les académies et les confréries. Dans le prologue des *Novelas ejemplares*, qu'il dut écrire en juillet 1613²², plus d'un an

²¹ FRITZMAURICE-KELLY, *Historia de la literatura española*, p. 359 : « De todos modos, había unas diez y seis ediciones antes de 1604 ». Cf. ARIBAU, *Discurso sobre la novela española*, Rivadeneyra, III, p. XXVII.

²² RÍOS (*Pruebas de la vida de Cervantes, CLXIX*) tance Mayans pour avoir attribué au prologue la date du 14 juillet, qui est celle de la dédicace. Mayans a tort, en effet, mais beaucoup moins que son contradicteur qui remonte la date à l'année précédente. Son raisonnement sur la dédicace, qui serait nécessairement la dernière page écrite, ne tient pas debout. Quant à la phrase du prologue où Cervantès indique son âge en termes de jeu (*al 55 de los años gano por nueve más y por la mano*), tout dépend évidemment de la valeur qu'on voudra prêter à l'expression *por la mano*. Mayans, qui fixait encore la naissance à l'année 1549, y voit « quelques jours » : il part même de là pour nous affirmer que Cervantès *nació en el mes de Julio* (*Vida, id.*, 1771, p. 26). Pour le compte de Ríos, qui tient à 1612, il faut que *por la mano* comprenne plusieurs mois. Cervantès, né en octobre 1547, nous aurait ainsi dit son âge en termes équivalents à notre expression familière : « 64 ans... et les mois de nourrice ». Ces amusettes conjecturales, où se complaisent encore les critiques espagnols, sont certainement plus agréables que le travail d'étudier les textes. À la fin de ce même prologue, si mal épluché, Cervantès nous fournit lui-même la solution : « *he tenido [la] osadía* (il nous dira tout à l'heure que l'absence d'article dans une ou deux phrases d'Avellaneda trahit l'auteur aragonais) *de dirigir estas Novelas al gran Conde de Lemos* ». Elle était donc écrite, cette dédicace, et le prologue est ainsi postérieur au 14 juillet 1613. D'autre part, il ne saurait l'être que de quelques jours : la *fe de erratas* est du 7 août, et la *tasa*, qui naturellement

après la conclusion de celles-ci, il annonçait la très prochaine apparition (*primero verás, y con brevedad*) du second *Don Quichotte*. C'est donc que l'ouvrage était assez avancé, car Cervantès avait le travail relativement pénible pour cette époque d'improvisation. Les *Novelas* parurent en septembre ; la fâcheuse annonce du prologue surprit Avellaneda, qui certainement n'habitait pas Madrid, en pleine besogne, probablement sur les derniers chapitres, puisque son approbation est du 18 avril suivant. La rentrée imprévue du propriétaire produisit sur l'intrus l'effet d'une usurpation : *C'est à vous d'en sortir !* Tel est le sens du prologue, qu'il eut tout le temps d'accommoder à sa rageuse déconvenue, la licence de l'ordinaire s'étant fait attendre près de trois mois²³. On a la sensation d'un retard indépendant du travail de l'impression, qu'on peut attribuer au libraire Roberto, homme posé et dont la prudence commerciale *experto crede Roberto!* redoutait les aventures judiciaires²⁴. Malgré son désir naturel de prendre la plus grande avance possible, Avellaneda ne dut paraître qu'après le 26 septembre 1614, limite du privilège octroyé à son « rival ».

Quoi qu'il en soit, quand un exemplaire du *Don Quichotte* de Tarragone parvint à Cervantès, vraisemblablement dans la première quinzaine d'octobre, il en était lui-même au chapitre LIX de sa *Seconde Partie*, soit aux quatre cinquièmes de l'ouvrage²⁵. L'acharnement un peu comique avec lequel, dès ce

tient compte de ces 12 feuillets préliminaires, du 9. Le prologue a dû être écrit dans la seconde quinzaine de juillet 1613.

²³ Théoriquement, l'impression ne devait commencer que sur le manuscrit approuvé et paraphé à chaque page (*Nueva Recopilación*, Lib. VIII, tit. XVI, 1, III) ; mais souvent l'imprimeur prenait de l'avance, sur une copie, pendant que les formalités suivaient leur cours. De là l'apparente rapidité de certaines publications, approuvées, imprimées, révisées et taxées en quelques semaines. En général, il s'écoulait deux ou trois mois entre le dépôt et la première approbation. En province, la licence de l'ordinaire suffisait, dans l'étendue du diocèse, pour les livres d'enseignement et de piété — classification élastique qui, suivant l'humeur de l'official, admettait tout. Du reste, tolérées ou furtives, les contrefaçons pullulaient, surtout à Saragosse et à Barcelone, en dépit — ou à raison — de la législation draconienne (peine de mort et confiscation !) qui, naturellement, ne fut jamais appliquée. Se rappeler les doléances de Lope contre les libraires d'Aragon, pillards attirés des auteurs castillans.

²⁴ Il se peut que ce fût la dernière publication de Felipe Roberto ; dès l'année suivante, il n'était plus libraire, soit qu'il eût fermé sa boutique, soit qu'il l'eût cédée.

²⁵ On a deux points de repère : la lettre de Sancho (II, XXXVI) et celle du duc (II, LXVII) ; peu importe que l'intervalle s'adapte mal au récit, si l'une et l'autre correspondent au jour où elles furent écrites par l'auteur. Or, étant donné que les deux lettres tombent à *peu près* à l'époque où, par conjecture, nous placerions la rédaction de ces chapitres, il n'est pas admissible que

moment, il ne cesse de houspiller son maraudeur, prouve qu'il n'avait auparavant aucun soupçon de la manœuvre et aussi qu'il n'y pouvait rien, que crier. Quoiqu'il en dise, par la bouche de don Quichotte, il lut et relut l'œuvre apocryphe, au point d'en reproduire inconsciemment quelques détails. Ce coup porté en trahison l'atteignit profondément et jeta quelque désarroi dans la dernière partie de son livre. Tout d'abord, il dut en modifier le plan, laissant de côté le tableau déjà préparé des joutes de Saragosse, se détourner sur Barcelone, et prendre quelques notes sur une région qu'il ne connaissait pas, l'eût-il traversée ce qui est douteux quarante-cinq ans auparavant, lors de son hégire en Italie. La conclusion que nous avons n'est pas évidemment celle qu'il avait rêvée. On y sent un arrêt et une sorte de trouble dans la marche reprise. La texture des derniers chapitres est plus lâche que celle des précédents ; le style en est moins savoureux, plus incorrect et couvert de bavures ; la langue fourche à chaque instant. L'épisode de Roque Guinart est un hors-d'œuvre qui semble pris à *Persiles*, et les scènes de Barcelone ont le malheur de trop rappeler

Cervantès les ait, volontairement, gratuitement, falsifiées de quelques jours. Un autre renseignement analogue, dans l'*Adjunta al Parnaso*, se combine très bien avec la date de l'approbation. (On peut même remarquer que cette « lettre d'Apollon », qui termine le *Voyage*, fut écrite deux jours après celle de Sancho, et s'expliquer comment Cervantès, à partir de cette date, put donner la plus grande partie de son temps au *Don Quichotte* qui avançait rapidement). Donc, le 20 juillet 1614, Cervantès en était de son livre au feuillet 142 (édition princeps) et le 16 août, au feuillet 176, ce qui donne 34 feuillets écrits en 27 jours, soit, en moyenne et sans tenir compte des relâches, deux grandes pages et demie par jour. On doit admettre que l'exemplaire d'Avellaneda parvint à Cervantès quand il en était à l'endroit précis où il en parle pour la première fois et change d'itinéraire (au feuillet précédent, Saragosse était encore le but du voyage), c'est-à-dire au feuillet 227 (folio erroné dans la 1^{re} édition). À supposer un travail uniforme, ces 51 feuillets auraient été écrits en 41 jours, et l'exemplaire serait arrivé le 26 septembre, le jour même du terme de l'ancien privilège. La coïncidence est trop jolie pour être exacte. Il ne serait pas impossible que le libraire de Tarragone eût consigné d'avance quelques exemplaires à un compère de Madrid, pour les lancer le premier jour licite. Il est plus simple d'admettre que le train de ce vieillard de soixante-sept ans s'était ralenti à un feuillet par jour, ce qui est encore une bonne moyenne, et que le bouquin, paru à Tarragone à la fin de septembre, lui parvint dans la première quinzaine d'octobre, alors qu'il écrivait réellement le chapitre LIX. (Un courrier était tenu de parcourir en cinq jours les 95 lieues de poste, par Valence, qui séparaient Tarragone de Madrid ; mais le colis dut parvenir par train d'arrière). De ce dernier passage à la fin on compte 55 feuillets, qui correspondraient à autant de jours ; ajoutons-en une dizaine pour absorber la drogue aragonaise et refondre le plan des derniers chapitres ; cela nous mène à la mi-décembre pour le *Vale* final. Cette date est probable, la première approbation étant du 27 février suivant. Sur la durée totale de la composition, toute conjecture serait arbitraire. Mais si la seconde moitié, écrite d'arrache-pied, coûta six mois de travail, il faudrait doubler et peut-être tripler cet espace pour la première, plus soignée et vingt fois interrompue par d'autres labeurs ce qui en placerait facilement le début aux derniers mois de 1612.

Avellaneda. L'écrivain fatigué se répète ; le symbolisme un peu gros de la *cerdosa aventura* fait pendant à la précédente rencontre des taureaux. Outre qu'elle répond à un itinéraire absurde, la rentrée au château des ducs, avec son programme prévu d'avaries laborieusement machinées, signale, encore plus qu'une défaillance de l'imagination, une erreur du goût, une note burlesque qui détonne dans l'harmonie sourde du retour au foyer, à la réalité désenchantée et triste. Le grand poète instinctif ne se ressaisit tout entier qu'à la fin — non sans quelques accrocs encore²⁶, mais noyés et perdus cette fois dans la beauté souveraine du dernier tableau, où le héros et l'auteur confondus, comme Shakespeare et Prospero dans la *Tempête*, congédient l'illusion avant la vie et quittent sans regret l'existence désormais vide de rêves, pareille « aux nids d'antan où les oiseaux ne chantent plus ».

Cela dit, on est heureux de constater que la contrefaçon ne porta aucun tort, même matériel, à Cervantès, qui aurait pu s'en inquiéter beaucoup moins et la traiter par le dédain. Tandis que le piètre *Don Quichotte* de Tarragone se figeait sur son édition unique, celui de Madrid courait le monde, aussi fêté qu'à sa première sortie. On compte quatre éditions espagnoles pour l'année 1616 ; à partir de la suivante, l'*Ingenioso Hidalgo* ne s'édite plus qu'en entier, et l'on sait avec quelle fortune croissante. Quant à l'autre — au nôtre, hélas ! — je crois bien que jusqu'à Lesage (sauf la brève et dédaigneuse notice d'Antonio), personne ne s'en occupa publiquement. Lesage eut le tort de s'éprendre de l'Aragonais après qu'il l'eut arrangé, allégé, corrigé, jusqu'à le rendre méconnaissable : c'est sa « belle infidèle » qu'il eût dû louer, comme le fit le *Journal des Savants*. Les bons Espagnols s'y laissèrent prendre ; tout au moins quelques pâles littérateurs du XVIII^e siècle. Il était naturel que ceux qui ne sentaient plus Lope et Tirso, missent Avellaneda au niveau, et même au-dessus de Cervantès. C'est ce qui s'étale en tête de l'édition de 1732, sous la signature de Perales (Nasarre) et de Montiano : l'un et l'autre académiciens fameux, poètes au petit-lait bucolique,

²⁶ Par exemple, la dernière allusion à Avellaneda et surtout la répugnante godaille de Sancho et des femmes qui héritent.

chantres du Goût, et même de la Goutte²⁷ grands clercs en Aristote et, avec Luzán, arbitres de l'opinion.

Enfin Mayans parut qui, tout en protestant contre l'outrage fait au génie, ouvrit brillamment l'ère féconde des divagations au sujet de ce mystérieux Avellaneda, lequel « devait être bien puissant pour que le vaillant soldat-écrivain, aussi fort à l'épée qu'à la plume, n'osât le nommer²⁸ » ! Il faut que le lecteur français s'y habitue : c'est de cette encre que sont écrites la plupart des pièces du procès. Le branle ainsi donné, la presse en général devint mauvaise pour le citoyen de Tordesillas. Après Mayans, qui flétrissait abondamment les « *grandes desvergüenzas* » du faux *Don Quichotte*, Ríos traitait le prologue de « libelle infamant » ; Pellicer ne parlait qu'en se bouchant le nez de ce produit nauséabond (*causador de náuseas*) Navarrete raillait « le pygmée assez outrecuidant pour se mesurer à l'Atlas de notre gloire littéraire » complication de deux vieilles images qui en relevait un peu la fadeur par le ridicule.

Et puis d'autres vengeurs encore, interminablement, jusqu'aux cervantistes d'hier et d'aujourd'hui, lesquels, en général, économisent sur la lapidation quelques pierres destinées au temple de leur dieu. Et les suppositions déjà pleuvaient à verse. Par une amusante contradiction, ceux-là mêmes qui déclaraient la contrefaçon misérable et mal venue ne se faisaient faute d'en gratifier les plus grands noms de la littérature. Le *Don Quichotte* d'Avellaneda est une rapsodie, d'accord ; c'est donc du côté de Lope, d'Argensola, de Tirso, d'Alarcón, qu'il faut chercher. Ainsi raisonnait la critique. On fit ainsi le tour du XVII^e siècle, et même du XVI^e : il semble qu'un doute ait plané un instant sur Louis de Grenade, qui était mort dix-sept ans avant que le bon chevalier

²⁷ Nasarre étant devenu podagre, Montiano décocha une ode enflammée naturellement à la goutte de son ami : *¡Tú, de humor engendrada!*...

²⁸ MAYANS Y SISCAR, *Vida de Cervantès*, 63. Soupçonnerait-on, en écoutant ces radotages, qu'il s'agit d'un pauvre vieux bonhomme de soixante-sept ans, malade, se traînant à peine, vivant d'aumônes fort peu déguisées, à la veille de terminer une existence qui ne fut qu'une longue traînée d'humiliations et d'expédients ? Ce qui a mis Mayans sur la piste, c'est, dit-il, l'emploi dans une phrase de Cervantès, des mots *este Señor sin duda es grande*, qu'il souligne avec une solennité comique : « *¡aquellas palabras son misteriosas para mí!* ». Or, *grande* se rapporte à *aflicción* (« Prologue » de la II^e partie) : « *No se ha de añadir aflicción al afligido, y la que debe de tener este señor sin duda es grande...* ».

n'essuyât sa première nasarde. Après les premiers rôles, ce fut le tour des comparses. Des scoliastes à imagination don-quichottesque matérialisaient des fantômes : tel cet insaisissable Blanco de Paz, « traître » présumé du vieux drame d'Alger, qui traversa la vie de Cervantès un tiers de siècle avant l'incident de Tordesillas, ne reparut jamais, et dont on saurait seulement si on en savait quelque chose qu'il devait être né quelque part en Estrémadure, le plus loin possible de l'Aragon. Ou bien c'étaient des noms pris au hasard et vides de toute réalité : un Alfonso Lamberto, vague champion des innombrables concours de Saragosse ; l'auteur problématique de la *Pícara Justina*, dont on ignore tout, sauf que son tarabiscotage rappelle la verve grossière et franche d'Avellaneda, à peu près comme chez nous le style de Marivaux peut se confondre avec celui de Restif, etc. Il n'est pas jusqu'à ce lourd « gladiateur » allemand de Gaspard Schöppe, qui, pour être tombé à Madrid à l'époque où le *Don Quichotte* s'imprimait à Tarragone, n'ait été véhémentement soupçonné de faire de la prose aragonaise sans savoir l'espagnol...

Cependant, du chaos des conjectures fantaisistes où chacun éprouvait son adresse, comme au jeu de bague de Saragosse, une sorte de contour flou se dégagait, formé de trois ou quatre hypothèses superposées. À l'écrivain « aragonais » de Cervantès et au « grand personnage » de Mayans, additionnés, le P. Murillo, qui devait s'y connaître, ajoutait la qualité d'« homme d'église ». Ríos, passant du genre à l'espèce, démêla un auteur dramatique sous le romancier d'occasion. Enfin Pellicer, en paperassant vers 1795 chez la comtesse de Fernán-Núñez, mit la main sur un vieux cahier qui, avec un peu de bonne volonté, nous révélait un Avellaneda troubadouresque et inattendu (étant donnée la gaucherie des quelques rimes de son roman), concurrent, d'ailleurs malheureux, aux joutes poétiques de Saragosse. Et le document eut encore ceci de bizarre, qu'il devint introuvable après que Pellicer l'eut trouvé. N'importe : ce précieux *hallazgo*, qui n'avait l'air de rien, allait devenir fameux comme une sorte de « lettre de Toscanelli », aussi lumineuse qu'apocryphe, et destinée aussi à présider aux découvertes des explorateurs futurs. Mais n'anticipons pas.

Don Martín F. de Navarrete se contenta²⁹, sur le point d'histoire littéraire qui nous occupe, de rassembler tous les traits épars, pour conclure qu'Avellaneda ne pouvait être qu'un dominicain aragonais, auteur dramatique et protégé probable du tout-puissant Aliaga³⁰, inquisiteur général et confesseur de Philippe III. Ainsi présentée d'ensemble, l'induction ne manquait pas d'apparence imposante. Avellaneda se révélait Aragonais par ses provincialismes ; dominicain, par sa familiarité avec les matières théologiques et sa préférence marquée pour les Prêcheurs ; auteur dramatique, par son prologue où il faisait cause commune avec Lope de Vega — enfin, protégé d'Aliaga, simplement parce que celui-ci était aragonais et dominicain. Cette conclusion, plutôt hardie, fut jugée timide par des gens habitués à jongler avec les faits. À quoi bon cet échelon intermédiaire en un si court espace ? Un mystificateur célèbre, D. Adolfo de Castro, le franchit d'un seul bond, vers le milieu du siècle passé. Il démontra d'abord *more bætico* que le style du mauvais *Don Quichotte* et celui de certaine *Venganza de la lengua castellana*, décochée contre Quevedo, se ressemblaient comme deux gouttes d'encre ; puis (c'était la mineure du syllogisme biscornu) que l'auteur dudit libelle n'était autre qu'Aliaga en personne, par conséquent, etc. Ce fut l'éclair dans les ténèbres où tâtonnait la gent cervantophile. Gallardo (qui réclama sa part dans la découverte), Sancha, Rosell, Guerra, Hartzenbusch, La Barrera — j'en passe, et des meilleurs ! — tous ces illustres, blanchis dans l'exégèse don quichottesque, poussèrent un formidable eurêka, qui dure encore³¹. Le problème

²⁹ *Vida de Cervantès*, dans la 4^{ème} édition de l'*Academia*, 1819 ; imprimée à part la même année et reproduite en tête de beaucoup d'éditions, généralement sans les pièces justificatives.

³⁰ Ce nom paraît ici pour la première fois dans la controverse qu'il allait bientôt encombrer : il a pu être suggéré à Navarrete par l'approbateur de l'édition de 1732, D. Francisco Domingo, « beneficiado de la iglesia parroquial de Aliaga » (près Saragosse), et qui semble, en effet, l'avoir été. Naturellement, on en a tiré des conséquences à perte de vue. M. Asensio (article cité), chez qui l'étonnement semble être un état habituel, admire ironiquement la *casualidad*. Il n'y a pas coïncidence et le rapport est tout verbal, puisque le second terme est une répétition du premier. Même en admettant que le second éditeur d'Avellaneda eût fait désigner Domingo à cause de son bénéfice, ou l'en eût affublé, parce qu'il croyait à la paternité d'Aliaga, il n'y aurait jamais que ce dernier fait, réel ou imaginaire, dont tous les autres sont des conséquences. Admirer cette coïncidence équivaut à s'émerveiller que le Rhône prenne sa source justement au pied du glacier qui porte son nom !

³¹ Inutile de citer des publications qui se trouvent partout, et qui se répètent intolérablement. La Barrera (*Nuevas Investigaciones et Notas*) les résume assez exactement. Il y revient plusieurs fois

était résolu : la tête rase du confesseur surgissait éblouissante, fulgurante. Aveugle qui ne la voyait pas !

Il faut savourer dans l'original les congratulations lyriques que se renvoyaient les compagnons du tour de Manche ; les menues « preuves » dont ils ont continué, infatigablement, d'étayer la découverte centrale, jusqu'au récent article de M. Asensio, qui en est le bouquet andalou. Et si nous démontrons, comme sûrement nous l'allons faire, que de toutes les chimères imaginées en deux siècles par ces caboches à grelot, celle-ci est la plus absurde et la plus saugrenue, on comprendra, par cet unique exemple, quelle ridicule lardoire peut devenir, en de certaines mains, l'instrument critique — l'outil délicat et puissant avec lequel un Renan et un Taine ont pénétré l'âme des races à travers l'œuvre d'art, et mis à nu les principes actifs de toute civilisation.

II

Les éléments nouveaux que cette étude apporte à l'enquête ne diffèrent pas en apparence de ceux qui les y ont précédés. Il s'agit bien toujours d'observations historiques et littéraires ; j'espère pourtant que le lecteur remarquera une nuance entre l'ancienne et la nouvelle manière de les réunir, et surtout de les interpréter. Je n'ai pas découvert, dans nos archives argentines, l'acte notarié par lequel le pseudo-Avellaneda se constituerait auteur de *Don Quichotte*, en déclinant ses véritables noms et qualités. Pas plus que mes confrères en cervantisme, je n'ai dans ma poche le document irréfragable qui lèverait tous les doutes et imposerait silence aux discoureurs. C'est même cette égalité de condition qui me permet d'apprécier avec franchise des méthodes et des résultats que, sans cela, je m'efforcerais de ménager. Tomber sur la preuve

dans cette énorme *Biografía* de Lope de Vega, pleine d'erreurs, peut-être pardonnables à l'époque où elle fut écrite, mais que l'Académie est inexcusable d'avoir reproduites et endossées. (Voir, pour ne citer qu'un exemple, le tissu de bévues monumentales qu'il invente pour fixer le second mariage de Lope à l'année 1604 — thèse insoutenable même avant qu'on ne connût le contrat de 1598.) À la page 219, la conjecture sur Aliaga est donnée comme une vérité acquise, une découverte de la critique espagnole, dans laquelle le biographe revendique sa part de gloire : « cuyo verdadero autor, descubierto por resultado de modernas investigaciones, a las cuales tengo el honor de haber contribuido, fue el célebre confesor, etc ».

matérielle et d'évidence immédiates, certes c'est la bonne fortune que nous désirerions tous ; peut-être, cependant, y a-t-il plus de mérite, et en tout cas d'utilité critique, à extraire une quasi-certitude raisonnée des matériaux courants, de ceux-là mêmes d'où, jusqu'à présent, on n'a retiré que bavardages et sophismes. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu prévenir le lecteur que, dans les pages suivantes, il ne trouverait guère que des inférences logiques, fondées sur des faits exacts mais empruntés à des ouvrages connus, et sans le moindre bout de papier inédit.

On a déjà signalé ce détail que, jusqu'aux quatre lignes de Nicolás Antonio, dont l'unique renseignement, d'ailleurs fallacieux, est copié d'Avellaneda *Patria ex oppido Tordesillas Pincianæ dicœsis* , aucune mention n'est faite du livre ni de l'auteur dans les écrits du XVII^e siècle. Il ne nous reste donc, comme base d'induction plus ou moins solide, tous les « racontars » et on-dit anonymes devant être écartés³² , que les données fournies par l'étude comparée des deux œuvres rivales, associée à celle de quelques productions contemporaines, dont les auteurs se trouvent mêlés incidemment à l'affaire, non à titre de témoins ils n'ont rien vu ni entendu mais de prévenus imaginaires et que nous aurons, après examen, à renvoyer d'accusation. De cette double étude, la première est sans doute la plus intéressante, puisqu'on s'y propose de découvrir qui fut Avellaneda, tandis que la seconde, toute négative et plus facile, ne nous conduira qu'à établir qui, sûrement, il ne fut pas.

Le *Don Quichotte* d'Avellaneda étant un livre peu lu, même en Espagne, il faudra bien en donner une vue d'ensemble, et même une sorte d'appréciation sommaire, quoi qu'il m'en coûte de délaissier le solide terrain des faits pour le sable mouvant des préférences personnelles et des « affaires de goût ». À qui recherche sa propre opinion, son sentiment intime et vrai sur le chef-d'œuvre de

³² Toutes les biographies de Cervantès reposent encore, pour la plus grosse partie, sur des rabâchages traditionnels : *se dice, se cree, ha sido tradición constante...* On n'en peut lire une page sans se heurter à l'affirmation imbécile. La publication des *Documentos* de M. Pérez Pastor montre déjà que la biographie de Cervantès est à refaire ; mais combien d'autres pièces qu'on ignore, sans parler de celles, comme le procès de Valladolid, que le « patriotisme » a si longtemps empêché de publier intégralement, sans omissions ni ratures !

Cervantès, en relisant le texte nu de l'édition critique, presque pur de gloses et de scolies, il n'est déjà pas si facile de secouer la suggestion, et d'isoler aujourd'hui le noyau de génie qui gît réellement au centre de l'immense boule de neige, faite de trois siècles d'admiration. Sans doute, avec la suite apocryphe on se sent plus à l'aise, surtout pour critiquer. Encore faut-il être juste pour cette tentative malencontreuse, moins noire pourtant qu'on ne l'a dit, pour cette contrefaçon, qui nous arrive discréditée d'avance, flétrie et dépenaillée comme sa « Zénobie » d'Alcalá, en pauvre honteuse de son péché originel : tour à tour suspecte d'avoir fabriqué sa monnaie quand elle est fautive, et de l'avoir dérobée quand elle est vraie... Excédés du culte délirant que la tribu idolâtre rend à son Manitou, en bloc, sans distinguer les beautés des verrues, nous nous sentons pris du désir de pouvoir goûter l'autre, de même qu'un homme d'esprit libre savoure la sortie de quelque compagnon socialiste après un bénisseur trop sûr de lui et réciproquement. On rouvre avec sympathie, ou presque, ce piteux Avellaneda, en tâchant de se persuader qu'il ne devait pas manquer tout à fait de talent pour que Lesage lui attribuât le sien, et le docte Montiano, admiré par Lessing, lui en trouvât plus qu'à Cervantès³³. On est prêt à lui faire bonne mesure... Hélas ! tout est vain. La prévention la plus charitable ne résiste pas à l'épreuve. Malgré quelques pages bien venues, l'allure facile du récit et une sorte de rondeur joviale dans le style décravaté et va comme je te pousse bien moins incorrect, d'ailleurs, qu'on ne l'a répété, cette lecture reste une des plus fatigantes, des plus rebutantes qui soient. Pour en venir à bout sans lui garder rancune, il faut, comme Lesage, y avoir trouvé son compte ; pour s'y délecter et y revenir, comme ces Trissotins de l'*Academia del Buen Gusto*, il faut avoir la langue et le palais

³³ « *No creo que ningún hombre de juicio pueda declararse en favor de Cervantes, si compara una parte con otra* » (Approbation de l'édition de 1732). Ce Montiano, déjà nommé, fut proclamé par Lessing (*Theatralische Bibliothek*, III) « le plus grand poète tragique de l'Espagne contemporaine » ce qui peut-être alors n'était pas beaucoup dire pour sa *Virginia*, qu'on s'accorde à déclarer illisible. Il est vrai que plus tard, à l'époque où Lessing s'engageait à refaire toutes les pièces de Corneille (*Dramaturgie*, dernier article), la grande *Virginie*, convaincue d'*afrancesamiento*, tomba au rang d'un pastiche *regelmässig aber frostig*. Ô sûreté de goût d'un Sainte-Beuve, flair pénétrant et presque infailible du critique-né, qui, sans tintamarre esthétique ni brouillamini doctrinal, lui fait rencontrer, même sur *Don Quichotte* qu'il ne lit qu'en traduction, les aperçus les plus neufs et les plus vrais !

encroûtés par la saburre qu'y ont déposée trente ans d'indigestions scolastiques.

Et il n'est pas, pour en juger ainsi, qu'il soit besoin de contempler le vrai *Don Quichotte* à travers la photosphère éblouissante qui supprime l'observation exacte et ne permet que l'adoration à genoux. De tous les monuments consacrés par la dévotion universelle, je n'en sais pas de moins conforme, non seulement à l'idée classique de perfection que le terme « chef-d'œuvre » semble contenir, mais peut-être même à ce concept plus large de la beauté, qui consent aux défaillances de la force et aux erreurs du génie, trouvant que, dans l'art comme dans la nature, ce sont les points saillants, non les plats intervalles, qui caractérisent l'objet. Par bien des côtés, le roman de Cervantès est extraordinaire : il est unique par le contraste de sa valeur primitive avec celle que trois siècles de folle enchère lui ont attribuée. De là son importance pour ce chapitre de l'évolution littéraire, que la critique transcendante intitulerait sans aucune simplicité : *De la cristallisation du chef-d'œuvre par dépôt extérieur de couches admiratives*. Pour comparer la réalité au symbole que le *Don Quichotte* est devenu, il n'est pas nécessaire d'absorber les effusions naïves des « cervantophilistins », qui ferment les yeux pour mieux ouvrir la bouche : il suffit ce qui est tout plaisir de lire quelques-unes des pages profondes ou charmantes qu'il a inspirées à nos maîtres stylistes contemporains. Ce n'est pas de ces abstractions de quintessence qu'il s'agit ici ; mais de la création bien vivante et concrète de Cervantès, du groupe pittoresque et nullement métaphysique qu'Avellaneda a vu passer, et dont je rappellerai quelques traits pour bien poser la question³⁴.

Le but avoué de Cervantès fut d'amuser le public, en s'amusant lui-même, à une parodie. En soi le genre est subalterne ; et il semblait, dans le cas présent, devoir se rapetisser encore de toute l'insignifiance de la chose parodiée. On nous

³⁴ Dans toute cette critique de midi à quatorze heures qui va, pour ne pas sortir de chez nous, du rutilant Saint-Victor au pâle Montégut, c'est encore (le croirait-on ?) la page d'Hugo (*William Shakespeare*) qui est la moins fantaisiste et à côté. Mais, que dire des divagations d'un Philarète Chasles, mal translattées de l'espagnol et qui n'ont pas l'excuse d'être belles ! Le livre de M. Émile Chasles, fils du précédent, est fait surtout avec Navarrete : de là l'estime dont il jouit là-bas. Un moyen aussi sûr que facile d'être applaudi des Espagnols, c'est de flatter leur vanité en accueillant toutes leurs balivernes.

a dépeint la vogue des romans de chevalerie, en Espagne, comme une sorte de fléau social, un foyer de contagieuse extravagance qu'il était urgent de combattre et que Cervantès aurait à jamais détruit. Inventions chimériques et véritablement donquichottesques ! En les appliquant à cette époque, la critique retarde au moins de cent ans pour l'institution et de cinquante pour sa littérature. Ce n'étaient pas alors les « chevaliers » qui battaient l'estrade, mais les mendiants et les gueux, et l'hidalgo halluciné put fouiller les Castilles sans rencontrer son pareil. Même au regard de ces lectures romanesques, on a beaucoup exagéré. Cette bibliothèque bleue, qui d'ailleurs n'a jamais affolé personne, était passée de mode, non dans le peuple, qui ne savait pas lire, mais chez les nobles et les lettrés. Avellaneda l'avait rouverte pour se documenter, mais il la connaissait assez mal : il estropie deux fois le titre du *Philesbian*, le seul qu'il cite. Vers 1600, ce n'est guère que dans le grenier poudreux d'un hobereau qu'on en pouvait trouver quelques tomes dépareillés, parmi la ferraille des ancêtres. Les inventaires bibliographiques démontrent que, dès la fin du XVI^e siècle, ces balivernes ne se rééditaient presque plus. À Madrid, par exemple, on ne réimprima pas une seule « chevalerie » sous le règne de Philippe II³⁵. *Amadis* lui-même, qui a des scènes charmantes et d'un castillan si savoureux (par exemple, le désespoir d'Oriane, au chapitre XX du premier livre), partagea le sort de sa trop nombreuse descendance. S'il est puéril de chercher à la vogue du genre de profondes raisons historiques, combien plus absurde d'en expliquer la déchéance par le succès d'une caricature ! Le roman chevaleresque est aussi peu lié à la reconquête espagnole que notre drame romantique à la prise d'Alger. Et quant à sa disparition, il suffit de rappeler que ce fut une mode, chose adventice et fugace par définition, et sans plus de racine réelle que le fade travesti pastoral. Comme les fruits mûris sur l'arbre s'en détachent tout seuls, les modes déclinent et meurent, la saison passée, sans que personne les tue. Mais l'esprit humain vit

³⁵ PÉREZ PASTOR, *Bibliografía madrileña*. Dans son prologue, l'auteur insiste sur cette absence de publications romanesques, « *en contra de la opinión generalizada por los cervantistas* ». Sans doute, on en réimprime encore dans d'autres villes, pendant le dernier tiers du siècle ; mais le ralentissement est visible, et l'on peut dire qu'à partir de 1590 l'arrêt est presque général. Cf. GAYANGOS, *Catálogo de los libros de caballerías* (Rivadeneira, XL).

de mythologie et en fourre partout. Et qu'il s'agisse des Amadis ou des Précieuses, il nous faut encore fournir cet appoint de gloire aux œuvres qui durent, d'avoir détruit les travers qu'elles ont signalés : *cum hoc, ergo propter hoc*³⁶.

Il est probable, du reste, que le bon Cervantès croyait lui-même à l'attitude menaçante de ces moulins à vent. Autodidacte nourri de lectures, romanesques et ramassées partout, aux haltes de sa vie aventureuse, il ne fut jamais un écrivain informé et sûr de lui, encore moins un lettré classique à la façon de Lope et surtout de Quevedo. *L'ingenio lego* retarda toujours un peu jusqu'au jour où, d'un double bond et sans le faire exprès, il prit la tête du cortège et s'y maintint pour des siècles, laissant en arrière tous les malins. C'est par ces ignorants, grands bayeurs aux corneilles et, comme l'espagnol dit joliment, chasseurs de « musaraignes », que se découvrent les continents nouveaux. En attendant, il restait plutôt « vieux jeu ». De sa jeunesse tragique, il n'avait d'abord retiré que cette filandreuse et douceâtre *Galatea*, destinée à charmer Florian ; comme de son dernier séjour en Italie il rapporta peut-être la froide allégorie du *Viaggio di Parnasso*, qu'il devait réchauffer quarante ans après sans y mettre le tour de main de Caporali³⁷. Au théâtre, il prit parti pour les vieilles formules et s'efforça

³⁶ Le lecteur moderne, qui ne lit guère *Amadis*, s'en ferait une idée assez fautive, surtout pour le style, d'après les charges amphigouriques du *Don Quichotte*, qui d'ailleurs visent plutôt les imitations. Le ton en est presque toujours naturel, l'accent simple et vrai, la langue excellente en son gracieux archaïsme. Le comte de Tressan, qui nous en a donné au XVIII^e siècle une version de salon, trouvait l'*Amadis* « plein d'invention, de noblesse et de sentiment » ; mais il faut ajouter que cet arrangement de grand seigneur « sensible » n'a rien gardé de la saveur originale.

³⁷ Pendant son assez long séjour à Naples (1574-1575), et grâce à ses anciennes relations avec Giulio, Cervantès put fréquenter le palais d'Ottavio Acquaviva (plus tard cardinal et archevêque de Naples) et y connaître Caporali, dont le *Viaggio* fut le premier poème burlesque. Il n'y a pas lieu de douter que Cervantès fut quelque temps au service du cardinal Acquaviva, à Rome, mais son départ de Madrid, dans la suite du légat, est une légende. Celui-ci ne passa guère qu'un mois à Madrid ; il n'y fut pas *persona grata* (non pour les raisons qu'en donnent les biographes, mais, semble-t-il, à cause de la participation de son père, le duc d'Atri, à la ligue de Paul IV contre Philippe. Cf. *Cabrera*, II, cap. VII) ; et certainement la citation connue d'Alemán, sur « *cierto príncipe de la Iglesia* », ne se rapporte pas à lui, mais plutôt à un des légats qui lui succédèrent, Alexandrino ou Giustiniano, tous deux cardinaux. Acquaviva quitta Madrid en décembre 1568 ; il ne reçut le chapeau qu'en mai 1570. C'est chez lui, sans doute, que Cervantès servit quelques mois comme camarero (le cardinalat d'Ottavio est bien postérieur) ; or, la citation (dédicace de *Galatea*) indique qu'il était alors déjà cardinal. M. Pérez Pastor a publié (*Documentos*, II, n^o IV) l'information de *limpieza* produite à Madrid, le 22 décembre 1569, à la requête de Cervantès qui se trouvait à Rome. Il n'est guère douteux que cette information n'ait eu pour but de permettre

vainement de rattacher au pieux classique le drame national qui prenait sa volée. D'ailleurs, l'accident prodigieux du *Don Quichotte* n'entama nullement ses doctrines ; il usa ses dernières forces à cet imbroglio puéril de *Persiles*, et il mourut dans l'inconscience finale, en rêvant de terminer l'églogue interrompue de ses débuts. Sur le fond des idées, il se montra plus étroitement traditionaliste encore que sur les formes littéraire ; et il a fallu l'égaré du fétichisme pour voir un homme de « progrès » dans ce partisan convaincu de toutes les erreurs de son siècle et de tous les préjugés de sa race : Inquisition, haine des morisques et des hérétiques, croyance au droit divin des nobles et au pouvoir divin des moines, foi profonde aux amulettes, aux philtres, à l'astrologie judiciaire, etc. dans ce « Vieux Chrétien » d'esprit et d'âme, qui n'eut jamais de moderne que les chimères anachroniques dont ses adorateurs s'obstinent à le gratifier.

Après cela, il a fait *Don Quichotte* : c'est-à-dire, accompli ce miracle, si haut et si rare qu'il n'arrive pas une fois par siècle, de mêler au monde réel quelques êtres d'essence incorruptible, plus vivants et agissants que pas un de nous ; un groupe de contraste et de vérité, contemporain successif des dix générations qui s'y sont reconnues, non par ce qu'il a de nouveau, mais par ce qu'il a d'éternel ; le plus compréhensif, le plus simple, partant le plus populaire qui fut jamais ; le seul peut-être qui nous prenne tous aux entrailles dès le plus bas âge pour ne plus nous quitter, et, que nous soyons du nord ou du midi, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, ignorants ou savants, crédules ou sceptiques, heureux ou malheureux, s'associe à nos démarches journalières et projette, sur le fragile écran de nos hypothèses ambitieuses, le reflet ironique et comme l'ombre

au jeune homme d'entrer dans la maison d'Acquaviva. En tout cas, elle eût été inutile si Cervantès s'y trouvait déjà. Ce précieux document établit que Cervantès se trouvait à Rome dans les derniers mois de 1569, et, par conséquent, que le mandat d'arrêt du 15 septembre 1569 (publié par Morán) contre un certain Miguel de Cervantès, de Séville, ne se rapporte pas à lui. Ce Cervantès y était prévenu de blessures données à un Antonio de Segura et condamné à dix ans d'exil et à avoir la main coupée. Même en supposant que notre Miguel eût gagné au pied sur l'annonce des poursuites (par Carthagène et la mer, comme Vidriera, ou par la Catalogne et le Languedoc, comme *Persiles*), il avait à peine le temps matériel de faire les démarches mentionnées. Mais, certainement, sous le coup d'une condamnation récente qui l'aurait mis en fuite, il se serait bien gardé de provoquer une enquête, autant que son père d'y contribuer. Il y a lieu de noter ce fait, à peu près prouvé, d'un homonyme de Cervantès, sévillan ou habitant Séville.

chinoise de notre double humanité. Auprès de Don Quichotte et de Sancho, tous les autres « héros » littéraires, même ceux de Molière ou de Shakespeare, semblent un peu typiques et factices, trop en scène naturellement, parlant et agissant *ad demonstrandum*. Leur beauté même est un obstacle à leur diffusion parmi les humbles ; ils ne sont dessinés que de traits puissants, caractéristiques, choisis, que le vulgaire ne sent pas ou prend à contre-fil, riant quand il devrait pleurer ; mais telles sont les conditions de l'œuvre d'art, et la maîtrise littéraire est à ce prix. Tout autre est *Don Quichotte*. L'œuvre semble trop longue, prolixe, désarticulée ; le récit coule au hasard, comme la pluie sur les pentes, obstrué de blocs épisodiques qui, à chaque instant, en arrêtent le cours. L'action centrale est presque nulle ; les scènes s'y succèdent sans logique supérieure ni artifice, au gré des sites naturels et des rencontres banales du chemin : et le décor pittoresque est celui de la Manche (d'ailleurs à peine décrite), et le personnel se compose des passants de la route et des hôtes des ventas ! Les pages suivent les pages, trop faciles, comme écrites au crayon, d'une langue habituellement savoureuse, quoique incorrecte et lâchée. Les contradictions abondent, mais surtout les répétitions verbales et les lapsus, au point de rappeler le bégaiement dont l'auteur était affligé. Il a des négligences qui trahissent une gaucherie incroyable chez un écrivain du métier ; et, connaissant sa détresse et le prix élevé du papier, nous nous disons que peut-être le pauvre homme n'a pas récrit tel passage par économie ! Du reste, dans l'œuvre entière, pas un fragment de forme souveraine et créée ; aucun de ces raccourcis définitifs que Swift grave à l'eau-forte et La Bruyère à la pointe sèche, et qui sont défendus aux improvisateurs ; presque jamais de ces trouvailles de style, qui jaillissent des boutades de Montaigne ou des *conceiti* de Quevedo, et que le ruisseau fangeux de Rabelais roule par milliers dans son cours. Certains morceaux de bravoure, où visiblement l'auteur s'est appliqué, sont des hors-d'œuvre pour anthologies, à périodes cicéroniennes renouvelées de Boccace, avec inversions, épithètes stéréotypées, le verbe en queue faisant panache, comme dans *Galatea* et

*Persiles*³⁸.

Tout cela, donc, qui est l'habileté de main, la facture, la force ou la grâce de l'expression originale et pittoresque, la vision et la poursuite heureuse d'un idéal de perfection plastique : en un mot, l'art d'écrire, à notre point de vue moderne, manquait en grande partie à Cervantès, quoique moins absolument en prose qu'en vers. La méprise des critiques espagnols à ce sujet — d'autre part, peu d'étrangers y sont bons juges — provient d'abord de l'état assez rudimentaire de l'instrument (je parle de la prose, car dans la technique du vers ils ont presque égalé leurs maîtres italiens) ; mais surtout de cette illusion, à peu près universelle, qui considère la forme accomplie comme inséparable de l'invention géniale, parce que la plupart des créateurs littéraires ont été, en même temps, des maîtres ouvriers. Cervantès fait exception, comme Walter Scott et comme Balzac ; et si l'on ose regarder les choses en face et parler comme des hommes libres, il faut dire de lui qu'il est l'écrivain de génie qui a eu le moins de talent. Que lui reste-t-il donc, et en quoi consiste ce génie ? C'est ce qu'un rapide examen de la conception du *Don Quichotte* et de sa mise en œuvre montrera mieux qu'un jugement personnel.

En dehors du cercle d'illuminés qui, dans le moindre *códice* anonyme qu'un des leurs s'est avisé d'adjuger à Cervantès, découvrent immédiatement la « griffe du lion »³⁹, on s'accorde aujourd'hui à juger que son génie tout entier tient dans

³⁸ Par exemple, le fameux discours sur l'âge d'or (I Partie, cap. XI), qui ne manque dans aucun recueil de « morceaux choisis », est un exercice scolaire, fait de vieilleries sonores et vides comme la phrase suivante (j'en omets la première moitié) : « *Y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien la púrpura de Tiro y la por tantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas verdes de lampazos y hiedra entretejidas, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas como ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado* ». Il ne faut pas croire que ces périodes à falbalas aient complètement disparu de la prose castillane. Plus nombreux que la lignée virile et sobre de Saavedra et Argensola, les aligneurs de clichés ronflants, les rhétoriciens qui s'écoutent écrire, dominent encore. Faute d'idées on fait toujours des odes ; et les historiens orateurs du genre Castelar et Ferrer del Río, comme les critiques de l'espèce Guerra y Orbe et La Barrera, ne sont pas près de céder la place aux écrivains qui pensent, et qui mesurent leur phrase à leur pensée.

³⁹ Je ne citerai que la *Tía Fingida*, la *Carta a Astudillo* et la *Relación de las fiestas de Valladolid*. Sur la première, au point de vue « éditorial », voir l'étude complète et définitive de M. Foulché-Delbosc (*Revue Hispanique*, VI). Pour ce qui touche à son *apocryphité* (mot de Volney, bon à reprendre), surtout si le manuscrit Porrás ne réparait pas, j'ai bien peur qu'on n'en donne jamais de preuves positives. Le manuscrit Fernández Guerra est nécessairement postérieur à celui de

Porras, puisque le *códice* tout entier *es de una misma letra* et contient des morceaux datant au moins de 1607 ; c'en est probablement une copie plus ou moins fidèle : mais, sur la date, il n'y a plus de limite précise (tandis que pour l'autre on avait la mort de l'archevêque Niño), et quelques années de plus étendent singulièrement le champ des hypothèses. Je ne connais encore le texte de Berlin que par l'édition d'Arrieta, que M. F.-D. dit très fautive ; je crains, pourtant, que ce texte ne rende pas compte des plus grandes différences entre les deux leçons, publiées en regard par Rosell, et que le premier tripotage ne remonte plus haut. En son état actuel, le texte d'Arrieta a pour caractère fondamental d'être un *rajeunissement* de celui de la Colombine : par la suppression d'archaïsmes (su *buena suerte de la Esperanza, ser pour estar, a poca pieza, en menos de nonada, a qué de peligros, sabidora, etc.*) et l'introduction de vocables modernes (*austeridad* au lieu d'*autoridad, otro modo más suave...*) ; mais surtout par le délayage, l'abus des comparaisons et des synonymes, la prolixité des détails (ainsi, les cinq lignes sur l'écuier). Contre l'authenticité, voici provisoirement la raison la plus forte : l'auteur de la Tía a été étudiant de Salamanque ; or, non seulement Cervantès n'y a pas étudié, pas plus qu'ailleurs, mais (le *Licenciado Vidriera* le prouve) il semble n'avoir pas connu la ville. Et puis, pourquoi l'auteur du *Casamiento engañoso* aurait-il jugé mauvais de publier ce qu'il avait trouvé bon d'écrire et même d'envoyer à un archevêque ? Le caractère apocryphe de la *Carta a Astudillo* est plus certain. Avant toute preuve positive, on pourrait affirmer que Cervantès ne se trouvait pas à la fête d'Alfarache, le 4 juillet 1606. Après sa sortie de prison, en juillet 1605, il dut rester plusieurs mois à Valladolid, sous caution, *baxo de fianzas*, dit le procès. Écartons l'allégation sans preuves qu'il aurait suivi la cour à Madrid, en février ou mars 1606, et supposons que sa récente affaire, ajoutée aux autres, l'eût mis en passe de recevoir une nouvelle commission — c'est déjà inadmissible — analogue à celles qui lui avaient si peu réussi ; supposons encore qu'il eut affaire à Séville et non dans la province. Comment admettre que ce pauvre *forastero* de soixante ans, qui n'avait guère vu le « monde » sévillan qu'à travers les barreaux, se trouvât mêlé d'emblée aux joyeuses folies de la jeunesse andalouse, prit la direction d'une mascarade et d'un tournoi burlesque pour s'en faire le rapporteur ? Cela dit pour sauver les principes, voici la preuve concluante. La lettre fait allusion à un autre anniversaire, en des termes qui ne permettent pas de douter que l'auteur n'y fût présent, et même, semble-t-il, chargé des mêmes fonctions : « *Firmaron el cartel... sin hacer muestra de causas* (déclare le secrétaire) *por haberlas ya hecho en el primer viaje* (souligné dans le texte) *como vistas en el proceso y relación dél* ». Cela se rapporte évidemment à la fête antérieure et annuelle, qui avait lieu à la Sainte-Léocadie. Je crois que Fernández-Guerra a interprété à tort *transferida festividad* par *translación de Santa Leocadia*, mais peu importe : si Cervantès n'a pu se trouver à Séville en 1605 (et pour cause), encore moins s'y trouvait-il en avril de cette même année ou en décembre de l'antérieure. En serrant un peu, on arriverait à l'auteur très probable de la chose. Il s'y montre lui-même récitant, pour son écot, un romance assez malpropre (*Las Almorranas*) où les juges dénoncent des vers connus du « docteur Salinas ». Il n'est guère admissible qu'un autre que celui-ci eût fait ainsi les honneurs de son plagiat. Tout confirme cette hypothèse. Le sévillan Juan de Salinas, alors assez jeune, était un poète de talent (il figure dans Rivadeneyra), ami et correspondant de Quevedo, cultivant comme lui l'épigramme grasse et le calembour : or la lettre, d'une gaieté un peu cherchée, est toute hérissée de pointes et de lazzi — tout à fait à la Quevedo. Quant à l'attribution à Cervantès de cette lourde tartine sur les fêtes de Valladolid, sans autre caution qu'un vers douteux de Góngora, c'est surtout une faute de goût. Le vers final du sonnet *A don Quijote, a Sancho y su jumento* peut simplement s'adresser à la folie et à la bêtise des hommages excessifs, rendus aux vainqueurs de l'Armada et aux brûleurs de Cadix ! Il peut encore faire allusion aux historiographes de ces *hazañas*. Ils furent peut-être plusieurs, le libraire Coello ayant dû distribuer son personnel en divers endroits, comme on fait aujourd'hui pour les comptes rendus des fêtes publiques. La dernière page rapporte des faits qui se passèrent quand Cervantès était déjà arrêté pour sa louche affaire d'Ezpeleta. En somme, il valait mieux, eût-il trempé dans cette platitude, la laisser où elle était. Ce ne serait qu'une des humbles besognes, *pane lucrando*, auxquelles la misère le condamnait. D'ailleurs, ce n'est pas là de la littérature, et personne ne songe à inclure dans les *Œuvres complètes* de Chateaubriand les rapports que, comme secrétaire d'ambassade, il adressait à ses chefs. (Cette note écrite, j'ai pu

un seul livre, qui dispense des autres. Même ses meilleures *Novelas*, le *Celoso*, *Rinconete*, le *Coloquio* – si bizarrement cousu au *Casamiento engañoso* –, font, pour ainsi dire, double emploi avec le chef-d'œuvre qui en contient la substance. Tout le Cervantès de la postérité se trouve dans *Don Quichotte*, bien plus encore que Swift et Lesage ne sont contenus dans *Gulliver* et *Gil Blas*. Ceux qui osent secouer la superstition conventionnelle reconnaissent volontiers que *Galatea*, le théâtre, les poésies, sont à peu près illisibles ; que de ses nouvelles, les trois ou quatre meilleures – en dehors de leur valeur documentaire – intéressent beaucoup moins que les autres n'ennuient ; enfin, qu'ils sont sortis du labyrinthe de *Persiles y Sigismunda*, celle de ses œuvres que Cervantès préférait, en jurant, un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus. Il n'est pas sérieusement discutable que ces médiocres inépédiments, que le *Don Quichotte* traîne désormais après lui, ne soient inférieurs à cinquante productions d'obscurs auteurs contemporains dont personne ne s'occupe plus. Par eux-mêmes, ils représentent à peu près en littérature ce que seraient dans l'histoire les sept enfants de Laetitia, si « Buonaparte cadet », ainsi qu'il signait à Brienne, n'avait pas existé.

D'autre part, la critique impartiale ne peut s'empêcher d'avouer que la prose de *Don Quichotte* ne se distingue pas beaucoup, par ses qualités ou ses défauts, de celle des autres productions de Cervantès. Les épisodes parasites qui obstruent l'œuvre maîtresse, et en forment près de la moitié, pourraient être versés, les uns dans les deux longs romans, les autres dans la collection des nouvelles, sans en troubler l'économie ni en décupler la valeur. Descriptions, récits, discours, dialogues, personnages – sauf le groupe central qui reste unique –, l'ensemble et les détails du matériel romanesque s'équivalent, ou à fort peu près, dans le grand ouvrage et dans les petits qui vivent à son ombre, comme des échoppes au pied d'une cathédrale. Tout cela est indiscutable ; et même il ne pouvait en être autrement, étant donné que *Don Quichotte* embrasse presque toute la période de production de l'écrivain. La myopie des contemporains, qui, plus attentifs à la forme qu'au fond, rabaissèrent au rang moyen des autres le

lire le document de Pérez Pastor (II, n° LXXVII) duquel il semble résulter que l'auteur de la *Relation* n'est autre que le chroniqueur Herrera.)

livre hors de pair, est une infirmité du même ordre que la presbytie des modernes qui jugent sur l'étiquette et haussent les écrits quelconques de Cervantès presque au niveau du plus grand. Ceux-là, du moins, avaient l'excuse des préjugés ambiants qui, d'abord, tenaient la prose pour une forme inférieure au vers — de là, cette éternelle chasse à la rime — et le roman pour un genre subalterne ; puis ensuite la culture classique pour la condition nécessaire du métier d'écrivain. À l'égard du *Don Quichotte*, on attribue à des inimitiés personnelles l'accueil froid des lettrés espagnols, qui contraste avec l'enthousiasme immédiat des étrangers. Mais le dédain de Lope s'exprimait dans une lettre intime ; les sarcasmes de Villegas et les boutades de Góngora avaient lieu à huis clos ; Argensola se contentait de ne pas applaudir ; Céspedes ne connaissait pas Cervantès qui était mort lorsque Valladares écrivait, pour mêler un peu d'amusement à tant d'ennui, le prologue méprisant du *Cavallero venturoso*. Il semble bien que ce fût une impression sincère, même chez ce gros Avellaneda qui renâclait à l'*humilde idioma* de celui qu'il dévalisait. Ces universitaires reprochaient au soldat manchot son mauvais style, de ce fait, d'abord, qu'il n'était même pas bachelier. Nous sourions aujourd'hui de ces misères ; et, grâce au recul de trois siècles, nous trouvons si simple d'admirer *Don Quichotte*, que nous ne pouvons nous expliquer tant d'inintelligence que par l'envie confraternelle et le parti pris de fermer les yeux devant les éclairs du génie... Hélas ! restons modestes ; rappelons-nous nos propres fourvoiements, nos volte-face critiques sur Millet, sur Wagner, sur Verlaine, sur tout. Sachons d'avance que nous apprêtons à rire à nos neveux, plus encore peut-être par nos engouements d'aujourd'hui que par nos aveuglements d'hier : car, si c'est une sottise de ne pas voir le génie là où il se trouve, c'en est sûrement une plus grande de le découvrir là où il n'est pas. Disons-nous pour être justes, même envers nous-mêmes, que l'être humain, animal d'habitudes, est condamné à souffrir d'abord de tout changement, et que son élan instinctif devant la nouveauté, forme d'art ou mets insolite, est un geste de refus. De sorte que, si l'insuccès provisoire n'est pas nécessairement le signe des « musiques de

l'avenir », on peut néanmoins affirmer que le triomphe immédiat et populaire de l'œuvre géniale est dû surtout *Don Quichotte* en est un exemple frappant à l'alliage d'éléments communs et à l'affleurement superficiel de ces composants dépourvus de génie.

III

Nous manquons d'une étude sérieuse sur les sources du *Don Quichotte*, analogue à celles dont tous les autres chefs-d'œuvre ont été l'objet⁴⁰. Peut-être est-elle moins indispensable que pour la *Divine Comédie* ou l'*Orlando* ; en tout cas, elle serait plus simple. On a bientôt fait le tour des accointances littéraires de Cervantès. Il nous dit bien qu'il dévorait tous les « vieux papiers » qui lui tombaient sous la main, et nous n'avons pas de peine à l'en croire ; mais, outre qu'à cette époque l'Espagne n'était pas tapissée de feuilles imprimées, il ne semble pas que ses goûts l'aient porté au-delà de la littérature d'imagination, espagnole, portugaise et italienne. Les bribes de latin qui lui viennent sous la plume sont des citations courantes, dont il confond souvent les auteurs et qu'il estropie quelquefois. Des anciens, il ne montre connaître directement qu'Apulée, et peut-être des fragments d'Horace, de Virgile et d'Ovide, qu'il mêle un peu. Les « clartés de tout », qu'on aperçoit dans ses livres, sont les acquisitions inconscientes de tout homme d'esprit qui a voyagé et fait bien des métiers. Il n'y a rien là qui sente l'Université ni l'étude méthodique, et les fétichistes se moquent de nous et d'eux-mêmes quand ils bâtissent *sendos volúmenes* sur Cervantès géographe, philosophe, médecin, marin, etc. En tout cas, la bibliothèque de Don Quichotte est celle que l'auteur savait à fond, et, cela va sans dire, *Amadis* et *Orlando* de préférence à tout le reste. Et c'est sur une telle base que repose un chef-d'œuvre de naturel et de réalité.

Le voilà donc, dès sa jeunesse, tout imbibé de lectures romanesques, en vers et en prose, qui se combinent avec les bouillonnements de l'âge et du tempérament poétique — car il fut bien poète dans l'âme, si le don du rythme et

⁴⁰ Je citerai comme exemple, et pour me tenir près du genre qui nous occupe, les excellentes recherches de Pio Rajna sur *Le Fonti dell' Orlando furioso*.

du mystère verbal lui fit défaut. Sans doute, il dut alors rêver de quelque « chevalerie » en prose, dans la manière d'*Amadis*, les grands sujets en vers lui étant interdits. Mais la vie lui fut sévère ; aventures trop réelles se jetèrent à la traverse des aventures imaginées. Il connut la bohème et la *florida picardía*, avec leurs aubaines et leurs misères, qu'il regretta peut-être dans sa grasse domesticité de Rome. Il s'engagea, fut bon soldat à Lépante et à Navarin, tint à Naples une joyeuse garnison qui fit un répit dans sa longue détresse, fut pris en mer par des corsaires et emmené à Alger, où il resta cinq ans en esclavage, coupé du monde chrétien. Quand il rentra dans sa patrie, à trente-trois ans, pauvre, sans métier, presque invalide, et qu'il voulut, pour vivre, se rattraper à la littérature, la vogue des *Amadis* et des *Palmerins* était passée aux pastorales. Cervantès fit donc sa *Galatea*, qui lui valut 1366 réaux et trois sonnets. Devant ce résultat, il crut devoir se marier et essayer du théâtre, le seul genre littéraire qui alors, tant bien que mal, nourrissait son homme. Il y obtint, assurait-il plus tard, de grands succès d'estime ; et c'est pourquoi, vers 1588, il lui fallut quitter Madrid et chercher fortune à Séville. Sans cesser de rimaiter pour les joutes poétiques — une fois il y obtint le prix, qui consistait, symbole chimérique, en trois cuillers d'argent ! —, il s'occupait à diverses commissions (approvisionnements de l'armada, perception d'impôts)⁴¹, lesquelles avaient l'avantage de lui faire courir la province, mais aussi le double inconvénient de le porter à mesurer ses vers en comptable et à tenir ses comptes en versificateur. C'est l'époque de sa vie sur laquelle ses biographes demandent à passer « comme chat sur braise »⁴². Cela signifie qu'en 1597 il fut emprisonné à Séville, probablement pour avoir manié les deniers publics comme les siens propres : je veux dire avec négligence et désordre. Quoi qu'il en soit, les documents

⁴¹ Les témoignages, procurations et autres actes octroyés par Cervantès, pendant son premier séjour à Séville (1592-1593), sont passés généralement par-devant le notaire Luis de Porras ; si celui-ci, comme il est probable, était de la famille du licencié Francisco de Porras, on aurait là une explication toute naturelle de la présence des deux ou trois *Novelas* encore inédites dans le fameux manuscrit.

⁴² ARIBAU, *Vida de Cervantes* : « Pasemos rápidamente y como sobre ascuas por este período desagradable ». Cela suffit à caractériser l'esprit de ces singuliers historiens littéraires et à montrer ce qu'on peut en attendre, dès qu'il s'agit de révéler des détails nuisibles à la canonisation de leur saint.

semblent prouver que Cervantès n'habita pas quelques mois, mais quelques années la prison de Séville, bien que, soumis peut-être à un régime assez bénin et avec des intervalles de liberté sous caution. C'est donc là et non ailleurs, dans ce triste gîte pour le songe, qu'il conçut le joyeux *Don Quichotte*, et même en écrivit la plus grande partie, sinon le tout, en même temps que quelques-unes de ses *Novelas*⁴³.

Pour nous en tenir au chef-d'œuvre, comment l'idée en vint-elle à Cervantès, et quel élément premier, imaginaire ou réel, fut-il le germe d'où l'arbre robuste devait sortir — car c'est surtout en littérature que rien ne naît de rien, et que la génération spontanée n'existe pas ? Nous l'avons vu, au cours d'une jeunesse qui, au moral, ne sembla jamais finir, se gorger de poèmes et de romans chevaleresques. Or, chez un écrivain, l'acquisition intensive n'est pas désintéressée, et ce que son cerveau absorbe en excès d'éléments extérieurs, pris à la vie et aux livres, est rendu tôt ou tard, et plus ou moins assimilé, sous forme d'œuvres personnelles. La diversion produite par le changement du goût public ne pouvait être qu'un arrêt provisoire. Il y vit surtout une invitation à chercher la combinaison qui concilierait son désir d'écouler les provisions faites et son

⁴³ Voir la *Biografía* de Navarrete, les *Nuevos documentos* d'Asensio, de Morán, surtout ceux de Pérez Pastor. Il n'est pas douteux que Cervantès était en prison, à Séville, en avril 1598 ; et il semble résulter d'un document de Navarrete (*Informe del contador Ipenarrieta, en Valladolid á 24 de enero 1603, manifestando que se soltase a Cervantes de la cárcel en que estaba en Sevilla*) qu'il s'y trouvait encore, ou de nouveau, vers la fin de 1602. Il est probable que Cervantès fut relâché et jouit d'intervalles de liberté provisoire ; mais certains documents de Pérez Pastor (II, LXXI et LXXII), qui l'établiraient, ne peuvent pas se rapporter à lui. Le second, notamment, où Cervantès s'intitule « *vecino de Sevilla* » et, en février 1599, donne quittance de 90 ducats prêtés par lui à un « don Juan de Cervantes », est absolument invraisemblable. Jusqu'à preuve du contraire, il faut croire, pour l'honneur de l'écrivain, qu'à la veille de son emprisonnement pour dettes il se trouvait hors d'état de prêter un argent qui aurait fait partie de son « découvert ». Il s'agit, sans doute, d'une affaire entre l'homonyme déjà entrevu et quelqu'un de sa famille. Les Cervantès pullulaient en Andalousie. Tout cela est à étudier de près. Quoi qu'il en soit, les documents établissent la présence ininterrompue de Cervantès en Andalousie, et principalement à Séville, pendant les années 1591-1603. C'est bien là que *Don Quichotte* a été écrit (on sait que dès les premiers chapitres, il cite des ouvrages postérieurs à 1591 ; et la « prison où il fut engender » comment M. Fitzmaurice a-t-il vu là une « figure de diction » ? — ne peut être que celle de Séville. L'absurde légende d'Argamasilla, qui court le monde depuis que Ríos lui donna la volée, est contredite par tous les faits et ne repose sur aucun. Il faut rayer des papiers de Cervantès cette honteuse bévue. On verra plus loin ce qu'il faut penser aussi de son « admirable connaissance » du terrain de l'action, laquelle ne s'expliquerait, d'après les bons cervantistes, que par un long séjour à Argamasilla et ses environs.

penchant aux récits romanesques, avec la préoccupation du succès et, pour tout dire, le besoin matériel d'être lu. Un passage connu du *Don Quichotte*⁴⁴ semble indiquer que Cervantès poursuivit d'abord la solution du problème dans l'imbroglia d'aventures soi-disant naturelles, à la façon de *Persiles* — c'est-à-dire où elle n'était pas. La pensée d'utiliser la défroque d'un genre caduc à l'enterrement de ce genre même, en en produisant la caricature et en profitant à la fois, sans frais aucuns, des matériaux anciens et des goûts nouveaux : cette idée de la parodie et du « négatif » qui — après coup — nous paraît si simple, ne lui vint pas tout de suite ni peut-être spontanément. Il n'est pas impossible qu'il eût gardé à l'état inconscient, au fond de sa mémoire, le vague souvenir de certaine *Cavallería cristiana*, publiée vers 1570, dans sa ville natale, précisément, et présentant la contrepartie des « rêves et fictions d'Amadis et ses pareils »⁴⁵. Cette impression perdue se raviva-t-elle soudain, comme il arrive, au choc d'une impression récente et congénère ? Pour ma part, je crois si peu à la création *ex nihilo*, que j'incline à quelque suggestion externe, celle-là ou toute autre, discours d'un maniaque, vue d'un type grotesque, etc. , capable de donner le branle initial. Nous ne saurons jamais d'où lui vint le *Licenciado Vidriera*, ni si l'original de Don Quichotte posa devant lui ; mais il nous a laissé entrevoir sa riche collection de *locos de Sevilla*, et l'on peut penser que la genèse de l'un et de l'autre se trouverait dans ce cas de « Neptune », que conte le barbier⁴⁶, et que l'auteur connaissait bien des années avant qu'il ne songeât à l'écrire.

Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que Cervantès conçut d'abord le *Don Quichotte* sous la forme d'une courte nouvelle à un seul personnage central : la monographie du chevalier évocateur de chimères, pour faire pendant au licencié semeur de bons mots. On sait que, vers 1600, il avait déjà mis en train la

⁴⁴ Première partie, ch. XLVIII ; voir aussi le précédent, pages 469-472 de l'édition Fitzmaurice. Tout ce dialogue du chanoine et du curé est très important pour l'histoire des idées de Cervantès. Le *Persiles*, vingt fois interrompu et repris, a dû aussi être commencé à Séville, et il est possible qu'à l'époque du premier *Don Quichotte*, Cervantès en eût écrit les *cien hojas* dont parle le chanoine.

⁴⁵ *Cavallería cristiana, compuesto por el M. R. P. Jayme de Alcalá de la orden de los menores de la Observancia. Alcalá en casa de Juan de Villanueva. Año de 1570.* Nicolás Antonio mentionne une édition de 1590 ; si la date est exacte, on aurait peut-être là le petit fait initial.

⁴⁶ *Don Quichotte*, II, I.

série des *Novelas ejemplares*, et que le *Celoso*, *Rinconete*, probablement quelques autres encore, étaient écrites ou commencées. On est forcé de convenir, bien qu'il soit presque inhumain de l'écrire, que cette solitude forcée, en l'éloignant des coteries d'auteurs, servit son génie, et que cette cour de prison, avec son grouillement de vice et de misère, lui révéla une mine plus riche que l'antichambre des grands. Il fut forcé d'observer ce qu'il avait sous les yeux, tout en imaginant le reste. Dans son esprit mûr pour la vérité, la franche veine réaliste jaillit et alterna, pour le moins, avec l'interminable flux de fadaïses sentimentales et oratoires qui remplit les deux tiers des *Novelas* et la moitié du *Don Quichotte*. Ce rayon primitif, où je crois retrouver l'ébauche du roman, malgré les retouches et les raccords d'après coup, comprend les cinq premiers chapitres, et, avec son admirable début, un des plus savoureux morceaux de l'ouvrage, l'arrivée à la venta, la veille des armes, la délivrance d'Andrés, l'agression brutale du garçon muletier et la rentrée au logis du chevalier déconfit, forme un tout complet et un vigoureux raccourci de l'œuvre future. C'est bien une *novela ejemplar*, qui serait la mieux composée peut-être, sinon la plus intéressante du recueil, et dont on peut voir la « moralité » finale dans l'autodafé de la bibliothèque, plus tard développé et commenté en une sorte de *vejamen* à huis clos⁴⁷.

Telle fut l'esquisse embryonnaire du livre ; elle nous reste à l'état de préambule dans cette première sortie du chevalier seul, qui est comme l'essai de ses aventures prochaines. Cette leçon de « morale en action » formait bien, comme j'ai dit, un tableau complet, de son pittoresque début à la conclusion édifiante. Ce petit pavillon isolé existait par lui-même, et rien ne faisait prévoir qu'il deviendrait le vestibule d'un château. Nous ne saurons sans doute jamais comment l'inspiration lui vint de reprendre la nouvelle en sous-œuvre et d'en élargir les fondations jusqu'à servir de base à un grand ouvrage. Les longs loisirs

⁴⁷ Il y a d'autres sutures, encore visibles, et qui permettent de reconnaître l'ancien plan et la thèse de la *novela ejemplar*. Par exemple, au chapitre IV, cette réflexion personnelle de l'auteur presque unique dans tout l'ouvrage, sous forme d'une moralité ironique : « *con todo esto [Andrés] se partió llorando, y su amo se quedó riendo : desta manera deshizo el agravio el valeroso don Quijote* ».

engendrent les vastes projets. Outre la réminiscence occasionnelle que j'ai conjecturée, il faut croire que l'ancien lecteur passionné des romans chevaleresques les relut ou les évoqua dans sa prison. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, l'idée une fois venue d'agrandir son esquisse, il devait être conduit naturellement, fatalement, à dresser près du chevalier errant la figure de l'écuyer, avec, dans le lointain idéal et vague, l'image de la dame de ses pensées. Il est à peu près sûr que le souvenir d'*Amadis* et de *Roland furieux* a suggéré la folie et les entreprises du héros ; mais ce dont je suis certain, c'est que, celui-ci créé et mis au monde, Sancho et Dulcinée surgirent à sa vue, comme des transpositions tout indiquées de Gandalin ou d'Ardian, d'Oriane ou d'Angélique il y avait de quoi choisir dans l'innombrable répertoire !

Par un reste d'éducation scolastique, nous avons une tendance invincible à simplifier les relations des choses. Nous voulons que les rapports de cause à effet soient fixes et rectilignes, alors que dans la réalité nous les trouvons toujours complexes et progressifs. Non seulement la conception intégrale du *Don Quichotte* ne jaillit pas du cerveau de l'auteur, mais on peut affirmer que celui-ci ne vit jamais son œuvre idéale, debout et détachée du bloc, telle qu'il devait l'écrire — encore moins telle que nous la contemplons aujourd'hui, surchargée d'ex-voto et à travers le milieu diffringent qui la transfigure⁴⁸. Loin d'avoir été, comme on dit, coulée d'un seul jet, elle trahit la facture morcelée, inconnexe, tâtonnante, et, jusque dans les essais de raccord, postérieurs, l'impossibilité d'ajuster les fragments successifs à un plan général qui n'existe pas.

Cervantès n'arrive à la pleine possession du sujet que dans la seconde partie. Dans la première, il va presque au hasard, incertain du but, plus indécis encore sur les moyens de l'atteindre. Il a beau s'être repris et recommencer le livre à la deuxième sortie, après avoir complété son personnel, il doute encore de l'intérêt qui s'attachera au groupe parodique, et, timide, il accumule les épisodes, les récits étrangers au sujet, les remplissages. Tout ce qui, pour nous, affaiblit et

⁴⁸ On pourrait même soupçonner qu'il ne la vit jamais après, et qu'il écrivait la seconde partie sans avoir sous les yeux un exemplaire de la première. On ne s'explique pas autrement ses confusions et ses oublis, et, par exemple, qu'au moment de relever les erreurs d'Avellaneda, il en commît lui-même de plus énormes encore sur les noms de ses personnages.

affadit l'action, lui semble nécessaire pour la relever et l'embellir. Le dessin des deux « héros » est à peine esquissé, même au physique ; c'est par des tiers et comme par reflet que nous entrevoyons la longue silhouette de l'hidalgo, et il a failli rater son écuyer en nous en faisant un tonneau monté sur échasses⁴⁹. Si déjà le type de Don Quichotte est à peu près complet, celui de Sancho tarde à se dégager de la gangue originelle ; il n'a pas encore garni sa besace aux proverbes, et sa bouffonnerie disparate flotte entre la grossièreté rustique et les mots d'auteur. Quelques aventures, d'une gaieté folle, sont justement célèbres ; mais, en général, le comique en est gros, et, décidément, le chevalier de la Manche est trop souvent battu et trépigné par des pattes trop lourdes. Enfin, l'itinéraire et le paysage sont aussi bornés que l'action est étriquée : sauf le crochet sur la Sierra Morena voisine, les aventures de *Don Quichotte* ne franchissent guère l'arrondissement de Montiel. C'est le *Voyage autour de la venta* de cette auberge du *Décameron* dont on ne sort plus, où tout le monde se rencontre, raconte son histoire, pousse son cri de « reconnaissance », ouvre des bras menaçants qui se ferment en embrassades, et qui, grâce aux curés disponibles et aux couples assortis, finit en *vicaría* sous l'œil unique, et d'autant plus écarquillé, de Maritorne.

Il convient, en effet, de bien marquer cette différence entre les deux parties de l'ouvrage, en se rappelant qu'un intervalle de plusieurs années sépare, du moins pour l'auteur, la fin de l'une du début de l'autre. La diversité d'aspect et d'exécution a été vaguement indiquée, mais non caractérisée pour ce qu'elle est réellement. En fait, la différence est celle qui sépare l'ébauche de l'œuvre définitive : la première partie est la maquette de la seconde. C'est bien dans celle-ci que la création se détache et s'achève, sous une main que l'âge déjà fatigue mais que l'expérience raffermi : c'est ici que se développe le chef-d'œuvre, si chef-d'œuvre il y a. Composition, caractères, décor, portée du dialogue : tout — sauf le style, peut-être — a subi une transformation profonde. Au

⁴⁹ I, IX, 76 : « la barriga grande, el talle corto y las zancas largas, y por esto se le debía de poner nombre de Panza o de Zancas ». Pour Don Quichotte, c'est Dorotea (I, XXX) qui, la première, le crayonne vivement.

cours de ces dix ans écoulés, la plante a tellement grandi et élargi ses branches, qu'en étant toujours la même elle semble changée. La parodie indiciblement gaie, mais tout de même un peu répétée et prévue, des premières journées, a fait place à une conception plus haute du sujet : il s'en dégage comme un respect de l'auteur pour ses protagonistes⁵⁰. Presque plus de horions ni d'avaries pour le héros, dont l'ancien délire continu, sauf quelques intervalles lucides, est devenu une obsession innocente, traversée çà et là de courts accès violents. Tandis qu'auparavant il transformait en infante l'ignoble Maritorne et détaillait ses charmes avec une emphase burlesque trop chargée, le voici qui recule devant la villageoise qu'on lui donne pour Dulcinée et se rejette sur le sortilège du magicien qui a dû l'enchanter. Il explique lui-même que ce fantôme lui suffit pour ce qu'il en veut faire : c'est une illusion avec conscience, analogue à celle de l'artiste. Son aventure des lions, d'une élégance si fière et d'un brio si spirituel – si diverse de celle des outres ou des moutons –, est plutôt une « folle bravade » qu'un acte de démence caractérisée. Chez le gentilhomme au « vert caban », il reste parfait de tenue et de courtoisie. Au conflit des noces de Gamache, d'un réalisme si copieux, il observe et s'efface, n'intervenant qu'à la fin pour contenir les furieux. Sa merveilleuse vision, dans la caverne de Montesinos, est un rêve véritable, non une hallucination, et lui-même n'a pas trop l'air d'y croire, ainsi qu'il résulte de sa concession aux bourdes de Sancho⁵¹.

⁵⁰ La différence se marque jusque dans les titres des chapitres, beaucoup plus sobres de formules burlesques.

⁵¹ II, XLI. C'est donc bien à tort que l'auteur nous prévient que ce chapitre XXIII « doit être apocryphe ». Il suffisait de tenir l'aventure pour ce qu'elle est : un rêve de Don Quichotte, qu'on retrouve profondément endormi. C'est là une des moindres erreurs psychologiques de Cervantès, dont on a fort exagéré l'exactitude d'observation dans cette longue peinture d'une manie. Sa symptomatologie mentale est au contraire, pleine de trous et toute rudimentaire. Il se méprend, à chaque instant, sur la véritable attitude de Don Quichotte devant les excitations extérieures. J'en citerai un seul exemple, parce qu'il a été rappelé précisément par un aliéniste de grande réputation, comme une preuve que « l'immortel auteur de *Don Quichotte* qui etc., a fait en même temps œuvre d'un psychologue profond et d'un aliéniste d'instinct ». Le cas qui arrache à M. Ball ces expressions enthousiastes (*Dictionnaire de Dechambre*, article *Somnambulisme*) est celui des outres de vin (I, XXXV). C'est un accès de somnambulisme caractérisé, peut-être inconciliable avec l'état mental du chevalier ; mais passons. Réveillé à grand'peine, le premier acte de Don Quichotte, qui dans son accès a pourfendu l'ennemi de la princesse Micomicona, est de se mettre à genoux devant celle-ci pour lui rendre compte de sa victoire. Évidemment, M. Ball savait mieux que moi que le phénomène « le plus caractéristique et le plus constant que l'on puisse observer

La brusque attaque qui le saisit, devant les marionnettes de maître Pierre, n'est qu'une conséquence excessive du prestige théâtral que subissent tous les spectateurs passionnés. Il ne prend plus les ventas pour des châteaux, et l'auteur en fait la remarque trop naïve⁵². Les scènes de l'hospitalité chez les ducs sont d'une mystification tellement énorme et déplaisante, que nous attribuons à ces « jeux de prince » la rechute momentanée du malheureux chevalier. Rien, pendant son séjour à Barcelone, qui soit d'un aliéné ; on le provoque niaisement, cruellement, et, malgré tout, il nous paraît beaucoup moins extravagant que son entourage n'est bête. Peu à peu la raison recouvrée règne plus ferme et plus entière à chaque étape du retour, jusqu'à la conclusion, si calme, à peine teintée de la mélancolie des choses finissantes, aux approches de l'hôte voilé que le sage revenu de tout reçoit en gentilhomme, trouvant un dernier sourire pour lui faire accueil.

Plus marquée encore et, à mon sens, par cela même moins réussie, l'évolution du caractère de l'écuyer s'accomplit rapidement sous nos yeux, dans cette *Seconde Partie*, jusqu'à heurter parfois la vraisemblance, qui est la vérité de l'art. Tout d'abord, le type physique se fixe et restera définitif grâce, sans doute, à la collaboration du public, qui l'avait adopté de bonne heure et exhibé dans les joutes burlesques et les mascarades. Plus de Sancho « Zancas », mal venu, même pour le nom, et dont la silhouette dégingandée aurait fait double emploi avec celle de l'hidalgo. C'est à présent, et pour toujours, le paysan barbu, trapu, aux jambes courtes et au visage en pleine lune, dont le ventre rebondi fait équilibre à l'outre de vin qui ballotte sur son dos : le Sancho Panza légendaire qui s'avance, hilare et narquois monté sur l'âne fraternel écuyer fidèle, lui aussi, du grave Rossinante, ce Don Quichotte des coursiers, dont on aperçoit à dix pas la croupe

chez les somnambules est l'oubli complet de tout ce qu'ils ont fait ou dit pendant leur accès ». Je cite ses propres paroles, et je ne doute pas que sa bévue ne soit toute littéraire — je veux dire qu'il connaissait beaucoup moins bien *Don Quichotte* que la pathologie nerveuse. Mais comment s'étonner des sottises répandues par les cervantistes, quand on voit un homme de science procéder avec une pareille légèreté ?

⁵² II, LIX. Ces gauches interventions de l'auteur montrent qu'il n'était pas artiste. On croit apercevoir la grosse main de maître Pierre tenant les fils des marionnettes.

en arête, creusée par les jeûnes et la « métaphysique⁵³ ».

Tout en restant foncièrement le même, et sans dépouiller le rustaud hirsute et incongru des premières caravanes, le Sancho d'à présent s'agrège chaque jour des éléments qui le compliquent. Il devient moins crédule, plus avisé et retors ; il s'est dégrossi aux gourmades et les bernés l'ont assoupli. Sa moralité rudimentaire s'accommoderait encore des cent écus ramassés dans la Sierra Morena, et dont le propriétaire n'est pas loin, mais il en donnerait de meilleures raisons. Il ne se contente plus des gages de l'office ni du petit casuel de raccroc ; son avarice paysanne s'est changée en ambition. La mégalomanie de son maître l'a gagné, mais seulement par le côté positif ; et, dans les grandeurs dont il pressent l'approche, il songera moins aux panaches du pouvoir qu'à ses profits. En se faisant plus complexe, le caractère est devenu moins sympathique et peut-être moins vrai. L'impertinence de Sancho pousse plus vite que sa fortune. On sent chez lui comme un instinct de son importance artistique, qu'il compromet en faisant l'important. Il le prend de haut avec son maître, se permet de le juger, discute avec lui insolemment, au point de scandaliser les passants⁵⁴. On se sent froissé, plus encore que des détails répugnants de la barque enchantée ou du baume de Fierabras⁵⁵, de la scène où le goujat, pour éviter les verges, porte la main sur Don Quichotte et le jette à terre. Chez les ducs, il s'étale naïvement et fait le gros dos sous la main blanche et un peu massive de cette grande dame de l'Èbre, ne se doutant pas de ce que ces ennuyés attendent de lui. À peine dans son « île », il prend au sérieux sa royauté d'Yvetot, écrit à son maître sur un ton familial, presque protecteur, et, pour un peu, lui offrirait une petite place. C'est un bonheur que le caprice lassé des princes le rende à son bourriquet : encore une semaine, et nous verrions poindre la déplaisante bouffissure du parvenu.

⁵³ Sonnet-dialogue de Babieca et Rossinante : *Metafísico estáis Es que no como*.

⁵⁴ II, XXIV : « *Espantóse el primo, así del atrevimiento de Sancho Panza como de la paciencia de su amo* ».

⁵⁵ Sans doute, il y avait beaucoup de cela chez nous, au XVI^e siècle, et il ne faut pas trop s'estomaquer de Cervantès quand on a Rabelais dans ses traditions littéraires. Ce qu'il y a d'extraordinaire chez nos voisins, c'est que, en cela même, le goût public ait si peu changé. On n'imaginerait jamais en France, en Allemagne, en Angleterre, un romancier aristocratique et jésuite, par-dessus le marché écrivant de nos jours sous ce titre : *Por un piojo*, une histoire mondaine, dans laquelle, sans métaphore, le petit objet est saisi, manié, enchâssé dans un bijou au dénouement, dont il est, en toute exactitude, le *pediculus ex machina*.

Mais ce n'est qu'une crise ; resté Gros-Jean comme devant, il redevient lui-même, rendosse avec philosophie sa veste à capuchon, remonte sur son âne et rentre sans effort dans la peau du vrai Sancho des dictons et des siestes sous les chênes verts.

Ce développement marque-t-il toujours un progrès ? Pour moi, j'y trouve un mélange d'observation vraie et de fantaisie dont j'hésite à louer Cervantès. Ces prétendus rehauts psychologiques me semblent surtout des lapsus, des manquements à la constance du type et au contraste avec celui de Don Quichotte, qui est sa raison d'être. Ils ne sont pas voulus ; la preuve en est dans ce fait qu'ils n'ont rien ajouté à la figure légendaire : ils sont tombés, parce qu'ils étaient inutiles et même fâcheux. Une autre preuve que ces à-coups sont des maladresses et des oublis, c'est qu'on en trouve l'équivalent dans les phrases entortillées que l'auteur, à ces moments-là, fait fleurir sur les grosses lèvres du rustre. Excepté ses kyrielles de proverbes, qui sont la joie du livre et le régal du lecteur, beaucoup des reparties de Sancho, non pas tant dans son rôle de gouverneur que dans ses dialogues familiers, sont hors de situation, fausses jusqu'à l'absurde. Il singe son maître, « rhétorise », emploie couramment le style chevaleresque et juridique, en arrive à citer Horace et Garcilaso, à parler latin⁵⁶. Il en est, évidemment, de ses actes comme de ses phrases, et Cervantès, qui s'était féru de son bonhomme, lui composait ses gestes avec le même soin qu'il lui soufflait ses répliques.

C'est une grave défaillance artistique. Mais quoi ! toutes les imperfections de détail se fondent dans l'étonnante vigueur du type créé ; sa force est la plus forte, et comme faisait son maître, la postérité lui passe tout. C'est le miracle de ces fils

⁵⁶ Cervantès s'en tire par une pirouette : « *Cada día, Sancho, te vas haciendo menos simple y más discreto* ». Voir tout le commencement du chapitre (II, XII) où l'intention de l'auteur se laisse voir, et aussi la gaucherie excessive de l'exécution. Les devinettes juridiques de Sancho (il nous en prévient lui-même) étaient des anecdotes courantes, comme on en trouve dans les *Patrañas* de Timoneda et les *Diálogos de apacible entretenimiento*, de Gaspar Hidalgo. De même pour les contes ; celui des moutons, notamment (répété par Avellaneda), peut être pris aux *Enxemplos* ou au *Novellino*. Fables, contes, anecdotes, bons mots : tout sortait plus ou moins du fonds inépuisable des fabliaux. L'emploi des proverbes, comme ressource comique, n'était pas neuf : il apparaît dans la *Celestina*, et aussi dans la charmante *Dorotea* de Lope, publiée bien après, mais, semble-t-il, écrite avant le *Don Quichotte*.

du génie de ne pouvoir, une fois conçus, être affaiblis ou déformés même par les maladresses de leurs auteurs qui, à bout de voie, lèguent aux siècles futurs le soin de parfaire l'œuvre immortelle en irisant de rêve le contour inachevé. De ce rustique velu, sentant l'ail et le bouc, qui presse sur son cœur l'outre pleine et ne se dilate tout à fait qu'au Chanaan de ce poème de la faim, devant les marmites de Gamache — un plus grand homme, certes, que le pauvre Basile !⁵⁷ — de ce maraud, poltron, glouton, égoïste, outrageux — au fond, innocent comme un produit de la nature —, dont le jargon n'exprime clairement que le cri des appétits physiques et l'aversion instinctive de tout ce qui ne nourrit pas : le monde, qui l'adopte parce qu'il en a besoin, va faire le symbole des exigences organiques, auxquelles on ne se soustrait pas sans danger, et il le dressera en face du simulacre de la vie idéale, non point en ennemi, puisqu'il l'accompagne et lui obéit, mais en élément complémentaire et pondérateur de ses exagérations chimériques. Et cette poésie même qu'il ignore, et dont il est le contempteur naïf, elle viendra l'arracher à la boue élémentaire où il se vautre, pour le rattacher au vieux Silène des rondes dionysiaques, qui mêle son âne aux satyres et aux nymphes du cortège de Bacchus — toujours aviné et sommeillant à demi, mais pourtant couronné de lierre, et gardant, de son contact avec la grâce antique, comme Sancho avec la pensée moderne, un reflet vénérable et sacré.

IV

C'est là, et non ailleurs, dans la création des deux types inoubliables et universels, qu'il faut placer l'inspiration bienheureuse et le coup de génie en répétant le cri d'enthousiasme dont Pétrarque saluait l'apparition de sa Muse vivante :

*Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l'anno...*⁵⁸

⁵⁷ II, XX : « *El rey es mi gallo, a Camacho me atengo* ». Et ce qui suit. Cf. dans la *Tempête*, les effusions de Caliban devant Stephano, qui lui verse des rasades : *That's a brave god, and bears celestial liquor...* La *Tempête* fut écrite vers 1612 : peut-être les deux passages sont-ils de la même heure.

⁵⁸ Sonetto XXXIX.

Insuffler la vie réelle à des êtres d'illusion, me semble, en effet, le grand miracle de l'art et véritablement l'ouvrage du « sixième jour » ; et j'ai grand'peur qu'en littérature comme en peinture, les descriptions et les paysages ne soient les chefs-d'œuvre d'un temps qui ne sait plus façonner des hommes. Peu importe, après cela, que Cervantès ait mis dix ans à dégager ses symboles — dont un ou deux, peut-être, à essayer de les gâter —, ou qu'il n'ait jamais soupçonné de quelle substance immortelle l'avenir remplirait leurs flancs creux, et ce qu'ils deviendraient pour nous. Somme toute, ils sont là, debout, plus jeunes et plus forts qu'à l'heure de leur venue au monde, et ils prouvent leur vitalité en vivant toujours. Quant à cette incertitude sur la portée infinie de son œuvre, dont Cervantès fournit des preuves si accablantes, n'est-ce pas le trait essentiel du génie — qui le différencie du talent critique et assimilateur — d'être surtout instinctif, et l'aveugle Homère n'en est-il pas l'emblème éternel ? Il vaut mieux dire simplement, sans métaphores, que l'invention artistique implique en soi la marche hors des sentiers battus ; par conséquent, l'ignorance réelle de ce qui est au bout ; et que celui-là est sûr de ne rien trouver de nouveau, qui sait tous les chemins par où il doit passer. De ces voyageurs muets qui glissent dans la nuit, il en est un qui heurte du pied un mystérieux obstacle, qu'il ramasse sans en connaître la nature ni le contenu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que le voyageur élu doit être robuste et se ceindre les reins, car le poids est lourd et l'étape longue : le reste est dans la main de Dieu. Il n'a, d'ailleurs, aucune supériorité visible sur ses vigoureux compagnons. Sans doute, dans les conditions modernes de la vie artistique, un fond d'expérience et de métier est inévitable, et un homme de génie sera nécessairement un homme de talent ; mais ce n'est pas à son habileté qu'il devra son triomphe, et l'œuvre unique, entre ses propres œuvres, reste toujours un accident et un don presque gratuit. Rabelais avait une autre puissance littéraire que Cervantès, et une autre largeur d'esprit ; il n'a pas fait la précieuse trouvaille : son Pantagruel n'est qu'un monstrueux caprice, et tout abstrait, malgré sa « haulte gresse » ; Panurge même manque de sang et de chair. Maître François est moins grand que son rival en

bouffonnerie ; et ceux-là mêmes qui l'admirent et s'étudient à comprendre ses personnages, ne pourraient guère les dessiner : on les entend, mais on ne les voit pas.

Il est certain que dans le *Don Quichotte* on découvre bien autre chose encore que le couple immortel. D'abord, d'autres figures plus ou moins intéressantes, quelques-unes, comme Carrasco, Ginés, Maritorne et dans un genre tout opposé la charmante Dorotea, très réussies. Malgré tout, ces comparses, même les mieux venus, s'estompent aujourd'hui dans la brume, comme la légion picaresque et dramatique des poètes contemporains : ils manquent d'importance représentative, ne portent pas cet exposant mystérieux qui élève l'individu à la « puissance » du type. Seul le symbole dure ; le portrait personnel, qui n'est que ressemblant, survit peu à la personne, et, en tout cas, ne nous intéresse plus. J'ai déjà signalé le heurté et le décousu de la composition, surtout dans la première partie. Mais, si l'ensemble ne tient pas, les morceaux en sont bons, et quelques-uns d'invention aussi heureuse que l'exécution en est enlevée. On peut remarquer, dans la seconde partie, l'effacement graduel de la parodie chevaleresque, qui fait place aux scènes observées et aux larges tableaux de mœurs. Presque plus de « moulins à vent », d'agressions sur les routes, d'aventures risquées et justiciables de la Sainte Hermandad. Le trop long épisode des ducs est un intermède d'opéra bouffe, avec de jolies entrées de l'espiègle Altisidora, mais où la « chevalerie » chôme absolument ; même le « duel judiciaire » de Don Quichotte avec le laquais Tosilos avorte et « s'arrange », comme si l'auteur avait assez de ces charges faciles. En revanche, dans l'itinéraire agrandi, une peinture en détrempe de la Castille et de l'Aragon, ou plutôt d'une Espagne composite, faite de traits ramassés partout, avec des échappées rapides, mais lumineuses, sur la vie des campagnes et la structure encore féodale de la société. Du reste, aucune précision topographique ; mais, au contraire, des inexactitudes nombreuses, énormes, à chaque pas, malgré l'absence ou le vague des indications locales. L'auteur, visiblement, ignore le pays ; il se dérobe à toute description particulière et vérifiable. Il est impossible

à moins d'être Pellicer de suivre les traces de ce vagabondage à travers quatre ou cinq provinces, pendant lequel, jusqu'à Barcelone, on ne rencontre pas une ville, un bourg connu, une rivière à traverser. Sous ce rapport, Cervantès se montre moins informé qu'Avellaneda. Son ignorance des lieux est générale et absolue, sans en excepter Argamasilla : situations, distances, aspects naturels, rien ne concorde, n'est possible. Et quand on songe que ce sens de la désorientation, qui tient peut-être à une « faille » organique, comme le cas de l'historien Froude, est célébré depuis cent ans, par la critique péninsulaire, comme un parangon d'exactitude géographique, on frémit de l'état mental que semblent révéler de pareilles extravagances⁵⁹.

⁵⁹ Même dans la première partie, et dès les premiers chapitres, qui se déroulent (comme j'ai dit) aux environs d'Argamasilla, Cervantès perd la boussole. C'est en partant de son village et en suivant la même route que le héros rencontre successivement ses deux aventures du Campo de Montiel (les moulins à vent) et du Puerto Lápice (le « gaillard Biscain ») ; or, le premier point est au nord-est, et le second, au sud-ouest d'Argamasilla de Alba... Mais c'est l'itinéraire de la seconde partie qui est amusant ! Je n'en marquerai que les premières étapes. Don Quichotte part d'Argamasilla pour le Toboso à la tombée du jour (il y a dix lieues), avec l'espoir d'y arriver « avant la nuit close ». Or, il marche *aquella noche y el día siguiente*, puis encore *otro día*, et ce n'est que le troisième soir (sans franchir le Guadiana) qu'il découvre la « grande cité ». De là, au petit matin, il continue sa route au nord, vers Saragosse. À la nuit, il fait halte dans le bois du combat avec le bachelier ; le lendemain, dans l'après-midi, on arrive chez Miranda : mettons vingt lieues au moins, au nord d'Argamasilla. De ce village innommé, Don Quichotte pousse encore au nord ; mais la rencontre de deux étudiants le dévie au hameau de Quiteña : c'est là que l'idée lui vint pour la première fois de visiter la caverne de Montesinos. Il y arrive le soir même, ou fort près (à deux lieues), sans que ni l'auteur, ni le chevalier, ni Sancho se doutent que, pour cela, il a fallu rebrousser chemin, directement, et parcourir en moins d'un jour, les quelques vingt lieues qu'on a mis quatre ou cinq jours à faire. Mais cela n'est rien : la *cueva* est aux lagunes de Ruidera (dont on ne nous donne que la mythologie), endroit qui appartient à l'arrondissement d'Argamasilla, et en éloigné de quatre lieues, au sud-est. Il est évident que, si Don Quichotte était d'Argamasilla, il lui serait arrivé vingt fois par an d'aller, monté sur Rossinante et suivi de son *galgo corredor*, tirer quelques canards à Ruidera, avant son déjeuner. Voilà un spécimen, et j'en citerais cinquante, de la connaissance que Cervantès avait de la Manche. Assurément, cela ne nuit pas beaucoup au romancier, et ce n'est pas à lui que j'en ai, mais aux niais qui l'admirent à faux. Si Cervantès avait su la situation de la caverne, l'idée lui serait venue, peut-être, d'en faire, tout au début, une sorte de pèlerinage, où le chevalier aurait pu avoir la vision ou l'annonce de son odyssee : un préambule utile et de coupe classique, au lieu du crochet absurde et du hors-d'œuvre actuel. Rien ne prouve que le lieu idéal choisi par Cervantès soit Argamasilla de Alba. On s'inclinerait plutôt à l'autre Argamasilla, qui en est à une quinzaine de lieues, au sud-ouest. Quand on dit « Argamasilla » tout court, c'est à celui de Calatrava qu'on se rapporte (Voir *Guzmán de Alfarache*, I, liv. II, VII) ; c'est le seul qui figure dans la carte par provinces de Tomás López (1765). C'était alors une poste de la route royale de Tolède à Córdoba, à une lieue de celle d'Almodóvar. C'est cette route, non les chemins déserts de l'est, que suivaient tous les voyageurs que rencontre le chevalier ; c'était celle que Cervantès avait prise, aller et retour, dans son voyage

Enfin, il reste les dialogues et les discours, d'inégale valeur littéraire, mais qui contribuent presque également, les uns et les autres, au dessin et à la couleur du groupe central, dont l'auteur ne donne pas la peinture directe. Dans les seconds, il faut distinguer entre les simples *concionas* dont j'ai déjà parlé, et qui n'intéressent que les rhétoriciens⁶⁰, et les réflexions de l'auteur, soit qu'il les place dans la bouche de Don Quichotte, soit qu'il les émette personnellement. Il y a là de très belles pages de philosophie pratique, pleines de suc et de saveur en leur abondance nestorienne; ainsi, le morceau sur les enfants, en allant chez Miranda; ce curieux échantillon d'autocritique littéraire, chez les ducs; ou encore, son jugement sur les présages, la beauté et l'amour, qui pourrait être de Montaigne; comme tel autre, sur la poésie, pourrait être d'un Rabelais abstème et nullement enivré du vin pur de la Grèce et de la Renaissance⁶¹. Mais rien n'égale, pour la sincérité de l'accent et la force pénétrante, l'exposé des devoirs des gouvernants — les premiers, s'entend —; les autres sont un résumé de « civilité puérile et honnête » à l'usage exclusif de Sancho. Sous l'imitation des lieux communs de morale classique, une émotion personnelle se fait jour et humecte d'onction inattendue l'ironie du grand railleur — car c'est bien lui qui parle pour son compte —, du vieux bohème qui avait été dupé par la vie au point de finir par rire de tout. Quand il invoque la miséricorde, même pour les

à Séville, et les *ventas del Molinillo* et *del Alcalde*, qu'il mentionne dans *Rinconete*, s'y trouvent aussi. Il n'a jamais signalé expressément ce village « de Alba », même dans les épitaphes qui terminent la première partie; du reste, il semble avoir oublié cette indication, si c'en est une, à la page seconde. L'anecdote qui se lie au *Testamento* de Quevedo, est une légende; mais il serait naturel que, vivant à Juan Abad, celui-ci eût pensé au village le plus voisin du sien; d'ailleurs, il n'en savait pas plus que nous. Enfin, la mystérieuse formule « *de cuyo nombre no quiero acordarme* » signifie uniquement que Cervantès omettait de préciser la scène pour ne pas se « couper »; elle revient presque identique dans *Persiles* (chap. X : *un lugar no muy pequeño ni muy grande de cuyo nombre no me acuerdo*), et pour désigner probablement le même endroit. Du reste, en pressant un peu, cet Argamasilla de Calatrava se heurterait aussi à des difficultés (tout d'abord le Campo de Montiel), et il vaut mieux conclure que Cervantès en parlait au hasard, ne connaissant pas mieux l'un que l'autre. En résumé, même en supposant qu'il eût traversé la Manche, avant 1588, et touché aux villages nommés, il ne lui en restait que quelques noms qui se brouillaient dans sa pauvre cervelle instable et, si j'ose dire, affligée d'une « fuite » chronique.

⁶⁰ J'ai déjà cité l'« âge d'or ». Le discours des armes et des lettres, plus fameux encore, est plein de périodes oratoires admirablement filées; on en cite surtout l'invective contre l'artillerie, prise à l'Arioste (IX, 91).

⁶¹ II, XVI, XLIV, LVIII, et XVI. La page de Rabelais (*Pantagruel*, III) reste unique d'inspiration et de joie païennes.

pêcheurs qui n'ont droit qu'à la justice, c'est son expérience douloureuse qui crie, comme dit le poète valencien, « par la bouche de sa blessure »⁶². À la façon dont il parle des grands et de leurs bienfaits tombés de haut et enveloppés de mépris, on sent la longue rancune amassée en quarante ans d'aumônes et de sportule. La plupart des lettrés contemporains vivent comme lui dans la misère ou la domesticité, et s'y ébattent comme le poisson dans l'eau quand ce n'est pas, ainsi que ce Lope-Mercure, comme le pourceau dans la fange. Cervantès, sous la légèreté insouciant de vieux chemineau, laisse quelquefois entrevoir l'angoisse de son avilissement et la honte des métiers qu'il a subis⁶³. Ce qu'il y a de plus noble et de plus vrai dans l'homme lui vient de la souffrance, et Cervantès, par moments, se montre digne d'avoir souffert.

Mais, après tout, ces passages sérieux ne sont guère qu'un assaisonnement et un surcroît dans l'œuvre parodique. C'est par la large veine comique, qui partout y circule, que le livre a vécu et que ses deux héros ont conquis le monde de l'esprit. Ce *vis comica* (pour répéter le contresens admis) est d'une richesse, d'une spontanéité sans égale. L'éternel dialogue contradictoire coule de source, copieux et transparent, sans un arrêt, sans une défaillance avec le cours tranquille d'un ruisseau sur une pente douce. Comme l'auteur lui-même, qui fait parler ses personnages sans effort et les laisse aller, il nous semble que nous attendions ce qu'ils vont dire, et que nous pourrions le trouver comme lui. C'est un prodige de naturel, où l'art s'efface et même l'artifice des mauvais moments, pour faire la place libre à l'éternelle vérité qui surabonde et à l'incomparable santé de ce rire enfantin. Sans doute, cette vérité-là n'est jamais transcendante ni même très nouvelle, et l'ironie appuyée appelle moins le sourire discret que le gros rire épanoui. Il suffit de contempler la largeur de la nappe liquide pour en mesurer d'avance la médiocre profondeur. On est ici le plus loin possible des

⁶² Guillén de Castro, *Mocedades del Cid*, II.

⁶³ Il est bien difficile de ne pas admettre une part de vérité (outre l'emprisonnement de Séville) dans les révélations du procès de Valladolid, d'où il résulterait que « *Doña Isabel de Saavedra* (la religieuse trinitaire des hagiographes !) *estaba pública y notoriamente amancebada con el portugués Simón Méndez* ». Il y a aussi le manuscrit du *British Museum* (publié par Gayangos dans la *Revista de España*, tomes 97-99) qui montre Cervantès sous le jour d'un pilier de tripot. Hélas, hélas !...

abîmes coupés à pic d'un Pascal, ou des brusques éclairs d'un Shakespeare, qui ouvrent tout le ciel et illuminent tout l'horizon. C'est par sa hauteur modérée que l'observation de Cervantès est pleinement humaine, c'est par sa franchise sonore et sa limpidité que cette moquerie heureuse et cordiale est accessible à tous. Bonne comme le pain et fraîche comme l'eau, elle est un élément de vie plus qu'une forme d'art ; et l'on pourrait presque dire que la folie de Don Quichotte et la sagesse de Sancho ne sont pas plus de la littérature que l'eau et le pain ne sont des mets.

Cette sagesse mitoyenne se résume dans les proverbes populaires, qui en sont l'expression habituelle et adéquate. Or, je vois dans ce détail de forme et il me semble qu'on ne l'a jamais dit une explication complète de l'œuvre et de son immense popularité. Le *Don Quichotte* est un énorme et multiple proverbe en action. D'où provient, en effet, la miraculeuse vertu de ces dictons universels et millénaires, que tous les peuples se sont prêtés ou ont tirés du fonds commun d'un vague Orient, et qui constituent aujourd'hui encore, à la campagne, à la ville, dans les ateliers, dans les salons, dans les académies, l'argument décisif auquel, sur le coup, on ne réplique pas à moins (ce qui d'ailleurs est facile, car il y en a toujours deux ou trois de rechange sur chaque question) qu'on n'en ait sous la main la contrepartie ? Du pouvoir de l'image. Sous une coupe axiomatique, à vive arête, souvent rimée, on présente une image familière et concrète, qui a l'air de correspondre toujours à une vérité abstraite, parce qu'elle y correspond quelquefois. Telle est la « sagesse des nations ». Éclore, comme le conte et la fable qui n'est qu'un proverbe développé aux longues veillées d'hiver, au coin du feu⁶⁴, elle nous arrive revêtue du double prestige de la vieillesse et du lointain, en métaphore colorée, animée, qui fait tableau dans l'imagination enfantine et ne s'efface plus. Devant cette souveraineté symbolique toutes les conditions intellectuelles sont égales, car elle commence à régner sur nous tous à l'âge où ces conditions n'existent pas. Le proverbe, donc, s'impose à l'humanité par son relief commode, son éclatant raccourci qui dispense de la

⁶⁴ Le plus ancien recueil de proverbes espagnols s'intitule : *Refranes que dicen las viejas tras el fuego*.

preuve en la résumant, son image frappante et spacieuse qui nous amuse comme un jouet et nous sert comme un outil ; son autorité persuasive, fondée sur une pensée toute faite qui ne coûte rien et s'applique à tout. Je trouve, en dehors des scènes purement plaisantes, que la philosophie de Don Quichotte et de Sancho Panza est du même ordre que celle du *Loup et l'agneau*, et que les moralités qu'on tire de ces « cent actes divers » correspondent tout à fait aux « refrains des vieilles devant le feu ». Certes, arrivés à l'âge d'homme, nous n'ouvrons plus *Don Quichotte* pour penser, pas plus que nous ne nous mettons à apprendre des collections d'adages ; mais nous l'avons ouvert et appris à l'âge où l'on ne pense pas et, pour l'immense majorité de la foule humaine, cet âge heureux ne finit jamais.

La gloire de Cervantès est dans cette prodigieuse trouvaille ; son génie, dans l'instinct impérieux qui, faisant taire ses préférences de romancier à la suite et les suggestions du goût régnant, l'empêcha de rejeter au néant le groupe embryonnaire que la fortune lui poussait sous la main pour le transmettre à la postérité, seule capable de l'achever et de le comprendre. Il fut le porteur à peu près inconscient et irresponsable de cette Bonne Nouvelle, et nous serions tenté de lui dire, comme dans le vieux romance qu'il savait par cœur :

Mensajero sois, amigo,

*No mereceis culpa, non...*⁶⁵

Après cela, il faut répéter que Cervantès ne manquait pas de talent. C'est avec son talent seul qu'il a fait, à l'heure même de *Don Quichotte*, son inextricable *Persiles*, « sylvie d'aventures », comme on eût dit alors, où le Petit Poucet sèmerait en vain ses cailloux, soigné, léché, d'une admirable écriture calligraphique ; mais qu'on ne doit pas comparer aux *Guerras de Granada*, au fougueux *Español Gerardo* si vivement esquissé malgré son maniérisme, ni même à *Lazarille*, à *Guzmán*, à

⁶⁵ C'est la leçon acceptée par Cervantès (*Don Quichotte*, II, X). Celle du *Romancero General* (Rivadeneyra, X, 434) me semble moins acceptable encore. Il est probable que la vraie leçon serait : *Mensajero sois, amigo non avedes culpa, non*. D'ailleurs, les changements d'assonance et de style montrent que ce prétendu romance 654 est composé de fragments de deux romances différents sur le même sujet. Le début est plus moderne que le discours de Bernardo del Carpio.

Marcos de Obregón, au *Diablo Cojuelo*, et à dix autres romans picaresques que personne ne lit plus — que dans Lesage.

En tout cas, de ce talent monnayable et journalier, il en avait plus qu'Avellaneda, à qui nous arrivons après ce long détour. Mais comment résister au magicien souriant et débonnaire, à ce vieux Père Noël dont chaque visite est l'annonce d'une pluie de jouets, si abondante et si variée qu'il en réserve même à ceux qui ne jouent plus ? Partout où Don Quichotte se présente, il prend, comme chez les ducs, le haut bout de la table ; la place d'honneur est celle où il s'assied : il n'y en a plus que pour lui⁶⁶. D'ailleurs, la suite d'Avellaneda ne comporte pas une longue analyse ; comme j'ai dit plus haut, c'est une tentative presque partout manquée, et qui n'est guère présentable que dans les endroits le plus directement pris à Cervantès, c'est-à-dire là, précisément, où la contrefaçon fait double emploi.

Avellaneda prend son héros au point même où Cervantès l'a laissé, à la fin de la première partie. Les soins de son entourage l'ont remis sur pied ; la raison est revenue, bien instable, hélas ! et pareille à un oiseau que le premier geste fera partir. Le seigneur Quixada lit le *Flos Sanctorum* de Villegas⁶⁷, va à la messe tous les jours, et, le dimanche, après vêpres, s'entretient sur la place avec les notables de l'endroit. Mais, tout à coup, un groupe de chevaliers grenadins débouche sur la place, en route pour le tournoi de Saragosse. On les héberge ; Quixada, pour sa part, reçoit don Alvaro Tarfe, qui sera le « duc » de l'histoire ; on s'attarde à causer, trop ; le lendemain, au moment de partir, le voyageur laisse en dépôt à

⁶⁶ C'est ainsi qu'on a l'habitude de rapporter la jolie anecdote. En réalité, c'est une niche de Sancho à l'adresse de son maître qui fait des façons pour accepter la place d'honneur : « Pas tant d'histoires, not'maître : allez, le haut bout de la table sera toujours celui où les ducs se mettront ! ».

⁶⁷ On sait que Antonio de Villegas préluda au *Flos Sanctorum* par la *Comedia Selvagia*, dixième imitation de la *Celestina*, et moins près de l'œuvre originale que de sa suite par Feliciano de Silva, l'homme *a la razón de la sinrazón*, tant moqué de Cervantès. Villegas, qui l'admirait éperdument, exagéra encore ses extravagances ; toute la *Selvagia* est du goût suivant — sauf les passages qui pourraient être d'Arétin : « ¡Oh, vida sin vida, pues viviendo paso vida de muerte! ¡Oh muerte sin muerte, pues, etc.! ¡Oh pena sin pena, pues, etc., etc.! ». Tout le mysticisme espagnol confine, littérairement, à la *Celestina* d'une part et à *Florisel de Niquea* de l'autre. Loyola est un Don Quichotte religieux qui a conquis son « royaume de Trébizonde », et ce fut par les romans de chevalerie qu'il prépara sa grande « sortie ». Le style des grands mystiques garde tout le pailletage contemporain ; par exemple, la fameuse glose de sainte Thérèse : « *Vivo sin vivir en mí...* »

son hôte une belle armure neuve de Milan : et voilà Don Quichotte ressuscité ! Il appelle Sancho, prépare l'équipée, s'approprie sans façon les armes damasquinées et, plus reluisant qu'un soleil, prend à son tour le chemin de Saragosse. Ce début est un des meilleurs morceaux du livre ; l'auteur a reçu les types tout faits et n'a pas eu le temps de les gâter. Du reste, aucun autre incident de route qu'une lourde répétition de la venta de Maritorne, et, tout près de Calatayud, la conquête d'une melonnière au prix d'une rossée. On a voyagé six jours sans rien trouver ni voir ; l'auteur connaît encore moins la Castille que Cervantès mais, en Aragon, il se sent, au contraire, sur son terrain. Il décrit Ateca, nous y montre un curé tout pareil à celui d'Argamasilla et, le lendemain, fait pénétrer son monde dans la capitale aragonaise. À peine entré, Don Quichotte renouvelle la scène des forçats délivrés ; il est tiré de la prison par Tarfe et ses amis qui l'emmènent avec eux pour s'en amuser quelques jours. Les joutes sont passées, au grand désespoir de Don Quichotte ; mais il arrive à temps pour une course de bague, où il sera proclamé vainqueur après avoir enfilé l'anneau à une coudée près. Sans faire tableau, cette grande scène du Coso est pleine de détails observés, mais qu'on retrouve dans tous les comptes rendus contemporains. J'ai déjà signalé la contamination, dans la seconde partie de Cervantès, de quelques scènes d'Avellaneda ; celle de la tête enchantée, notamment, semble dériver du « Bramidan » de Saragosse. C'est une faiblesse du grand homme, analogue à celle d'un fort créancier qui se ferait payer l'omnibus par son débiteur. Et c'est la première partie du livre, la moins mauvaise — sauf, dans la suivante, un conte mystico-sensuel que je m'accuse de goûter, et qui, d'ailleurs, n'est pas d'Avellaneda.

Don Quichotte et Sancho prennent le chemin de Madrid, refont les mêmes étapes, ramassent un soldat et un ermite, aussi légers d'argent que de bagages, rencontrent sous un bouquet de saules deux chanoines et un échevin de Calatayud : et c'est là, pendant la sieste, que le soldat Bracamonte et l'ermite paient leur écot en monnaie de Cordelier. Le conte flamand du premier est

répugnant et absurde⁶⁸ ; mais celui de l'ermite ne manque pas de saveur espagnole, quoique ou parce que Notre-Dame du Rosaire y joue un rôle qui semble taillé plutôt pour celle de Lorette. Comme il contient des éléments utiles à notre procès, j'en dirai quelques mots.

C'est l'histoire d'une jeune abbesse de Burgos ou d'Ávila (on ne précise pas, mais nous sommes en Vieille-Castille) qui rompt ses vœux pour s'être trop attardée au parloir avec le beau don Gregorio, son ami d'enfance. La chère innocente prend feu comme l'amadou, si bien que c'est d'elle que naît le projet de fuite. On se prépare de part et d'autre. Avec cette immoralité ingénue, qu'on retrouve dans toute la littérature espagnole de l'époque, parce qu'elle était dans les mœurs, Gregorio force le coffre de son père et saigne les vieux amis, pendant que l'abbesse, de son côté, se procure encore plus simplement des fonds dans son église. Ainsi lestés de quelques milliers de ducats, ils s'échappent une nuit, à cheval, et galopent jusqu'à se mettre hors d'atteinte. Or, avant de quitter son couvent, la nonne affolée, mais pure encore, a traversé la chapelle sombre, s'est agenouillée devant la Vierge du Rosaire, et là, dans une prière trop longue, mais d'un sentiment exquis, elle sanglote sa détresse, se déclare vaincue, et confie à la Mère de miséricorde le troupeau désormais orphelin qu'elle abandonne lâchement. Et on sent que la bonne Vierge lui pardonnera, comme nous l'excusons, parce qu'elle est sincère, qu'elle subit humblement la fatalité de la passion, et que, nous le prévoyons car, sous l'amant satisfait, il y a toujours un pleutre qui se réveille vite, elle sera lavée par la souffrance, avant de l'être par le repentir. Ils s'établissent à Lisbonne, mènent grand train, bals, fêtes, esclaves, bijoux pour elle, chevaux pour lui, et ils voient bientôt le fond du sac. On fait argent de tout pour lutter encore quelques semaines, enfin le fou laisse au tripot ses derniers ducats, et jusqu'à sa cape. Ils partent, à pied, se réfugient à Badajoz, où Gregorio vend sa maîtresse à un seigneur de la ville et, finalement, la plante là, comme on s'y attendait. Luisa roule au fossé ; et c'est de cette misère qu'elle remonte au jour. Elle s'arrache à son infamie et, toute seule, chaussée

⁶⁸ Il est fondé sur une méprise nocturne qui rappelle curieusement celle de *Patrie !*, le drame de Sardou qui se passe dans le même temps et à la même époque.

d'alpargates, mendiant sur la route, dans le froid, la faim et le reste, regagne son pays et tombe, une nuit, épuisée, devant son monastère. Elle s'étonne d'en trouver la porte entrouverte ; elle franchit le seuil, pénètre dans la chapelle, et reconnaît, à la lueur d'une lampe, son trousseau de clés aux pieds de la Vierge, qui lui pardonne, interminablement. Elle retrouvera dans sa cellule sa robe et sa crosse d'abbesse, car, pendant son absence, c'est la Vierge elle-même qui a pris sa figure et rempli ses fonctions. On appelle à matines, et la pécheresse recouvre sa place au chœur... Il y a encore le repentir parallèle de Gregorio, qui ne nous intéresse pas ; et toute cette conclusion nous semble traînante et manquée, parce que nous envisageons l'histoire par son côté humain et passionnel, au lieu d'y chercher l'exemple édifiant et l'argument en faveur du Rosaire, unique but du narrateur⁶⁹.

La quadrille reprend sa route, et c'est alors qu'on rencontre dans un bois, attachée à un arbre et poussant des hurlements à la lune, une horrible mégère, la « Balafrée », de son nom de guerre, et tripière de son plus honnête métier, dont notre chevalier fait immédiatement, et pour toujours, sa « reine Zénobie ». Jusqu'à la fin, il va traîner à sa suite cette vieille épave des *mancebías* d'Alcalá, aussi répugnante de corps que d'âme ; il la substituera à la saine villageoise du Toboso, accablera cette souillon de taverne, dont Sancho ne veut pas, de déclamations amphigouriques et niaises à lever le cœur et le livre en reste si avili, le burlesque en descend si bas, qu'on hésite à poursuivre. D'ailleurs, aucune aventure divertissante, aucune invention. À Sigüenza, à Alcalá, dans

⁶⁹ Ce conte édifiant des *Felices Amantes* était très connu ; on en trouve des traces un peu partout, depuis un *Exemplo* de Juan Manuel, qui en rappelle l'essence, jusqu'au théâtre de Tirso et de Calderón. C'est un cas « exemplaire » de cette doctrine mystique (qui, en Espagne, atteint son état aigu) que, même sans les œuvres, la foi rachète tout, celle-ci fût-elle une pratique particulière et presque machinale, comme dans la *Devoción de la Cruz*. L'original est du cistercien Césaire, qui l'écrivit vers 1200. Il fut reproduit dans le *Magnum Speculum* de Jean Le Maire ou Major (fausse attribution), où il figure comme exemple XIX du groupe consacré à Marie (p. 459 de l'édition de Cologne, 1747), sous la légende : *Maria Virgo Beatricis* (tel est ici le nom de la religieuse) *monialis apostatae loco, custodis officio fungebatur*. Mais c'est dans le *Discipulus* (comme il l'indique lui-même) qu'Avellaneda l'a pris ; c'est-à-dire dans le recueil du dominicain Jean Hérold, connu sous le surnom de « Disciple » (de saint Dominique). J'en ai sous les yeux une réimpression de 1728, sous le titre de *Discipulus redivivus*, etc. L'histoire de Béatrix (p. 867, exemple 660) reproduit à peu près le texte de Major. Le chanoine d'Avellaneda nous dit que le livre « *es bien conocido y aprobado* » : or, il fut mis à l'index.

toutes les villes qu'on traverse, et que l'auteur connaît bien, ce sont les mêmes scènes intolérablement répétées : les gamins qui huent le cortège de carnaval, les habitants qui s'attroupent et auxquels Don Quichotte adresse son inévitable boniment stéréotypé. À Madrid, on retombe dans les grossières exhibitions de Saragosse ; et don Álvaro reconnaît l'hospitalité d'Argamasilla et montre sa noblesse grenadine, en faisant enfermer dans l'épouvantable *Casa del Nuncio*, de Tolède, le pauvre fou qu'il n'a pas peu contribué à achever.

Le véritable délit littéraire d'Avellaneda, et qui m'indigne beaucoup plus que sa manœuvre même, est d'avoir encanaillé le sujet. Ce que nous voyons dans *Don Quichotte*, et que j'ai tâché d'indiquer, il s'est bien gardé de l'y apercevoir. Sa grosse facilité de scribe à tout faire s'est tournée exclusivement vers les basses parties du modèle : les scènes d'avanie et de turpitude, les grotesques harangues qu'il exagère intolérablement, les horions donnés et reçus, les farces de rouliers et pour rouliers qu'il épaisit encore d'indécences et surtout d'incongruités, car il nous dégoûte beaucoup plus qu'il ne nous scandalise. Ses ventas sont des bouges grouillants de vermine, sentant la crapule à plein nez, avec des logeurs assortis à la loge, et des habitudes dignes des habitués. C'est bien ici que « Sancho » correspond à sa signification populaire ⁷⁰ ! La repoussante malpropreté de l'écuyer s'est transmise à son maître, et c'est la crasse, non la poussière du chemin, qui souille le visage de l'hidalgo. Du reste, aucun intérêt dans la fable vulgaire, qui oscille entre l'ignoble et le plat : on a tout le relent du genre picaresque, sans la fantaisie pittoresque et bohème qui jette un rayon de soleil sur les haillons ; la nausée commençante s'achève en bâillement. Les taches qui déparent le tableau de Cervantès sont ici le fond et la substance de la composition. Rien de ces dialogues savoureux dont, auparavant, les deux héros remplissaient le vide des étapes et qu'ils scandaient au pas tranquille de leurs montures. Ils n'osent plus rester seuls, et, n'ayant rien à se dire, ils s'entourent de comparses pour diviser l'ennui. Les aventuriers sans aventures traînent d'une ville à l'autre leur morne Roman comique, avec le seul but visible de faire la

⁷⁰ Sancho était le surnom populaire de « l'animal qui se nourrit de glands ». On reviendra sur ce sobriquet dans le chapitre des « preuves ».

parade aux badauds et d'être le plastron de seigneurs imbéciles. Nous nous plaignions, avec Cervantès, que la contrée fût un peu vide d'habitants ; ici, c'est le paysage qui manque : jamais une vision de douceur champêtre, une oasis de verdure et d'eau dans ces arides déserts, une halte fraîche sous les futaies, dans l'ombre claire des soirs d'été, au milieu des soupirs des feuilles qui soulignent le silence et bercent le sommeil. Et, sans doute, Cervantès ne les prodigue pas ces tableaux de poésie réelle, qui n'ont rien de commun avec ses « fontaines cristallines » et ses « oiseaux roucouleurs », pris dans les livres ; mais il s'arrange pour les suggérer. Le lavoir de Sanchica, avec la fillette aux jambes nues, courant ébouriffée devant le page, nous reste dans les yeux comme un Corot plus agreste ; le Toboso endormi n'est dessiné que de traits vulgaires, et pourtant la sensation totale est aussi pénétrante, aussi puissante que celle du *Nox erat* de Virgile. Nous emportons ainsi du chef-d'œuvre vingt coins de nature que l'auteur n'a pas dépeints, mille souvenirs de paroles qu'il n'a point dites et c'est peut-être le mystère du génie de donner l'impression des choses sans les décrire.

D'ailleurs, je ne fais pas difficulté d'avouer et je crois l'avoir indiqué en passant qu'Avellaneda n'a pas l'ordure pénible ; il se débrouille et se débraille sans effort. Une grosse verve joviale circule dans son récit ; et même, çà et là, il laisse l'idée que sa caricature d'un sujet qui était déjà une parodie, est une lourde méprise avant d'être un échec. Ainsi que d'autres pindarisent, il s'est appliqué à « vulgariser », et il est possible que sa bambochade dépose contre son goût plus encore que contre son talent. Sous le maraudeur littéraire qu'il est resté, et qui semble aussi dénué d'invention que de tenue, peut-être découvrirait-on un *letrado*⁷¹ intelligent et souple, né pour faire mieux que ce triste métier. Sa langue, en général, est meilleure que son « style » ; et, s'il est certain que l'abondance de celui-ci rappelle trop la large écuelle de soupe du couvent, chère aux anciens écoliers de la *Tuna*, il n'est pas vrai que celle-là soit un patois aragonais, ainsi que l'ont répété les mêmes pédants qui admirent

⁷¹ En son double sens espagnol d'homme de lettres et d'homme de loi.

Cervantès jusque dans ses bévues. Certes, Avellaneda n'est pas affecté ; on ne pourrait sans injustice lui refuser le naturel parfait pas plus qu'à Paul de Kock. Mais peut-être convient-il de ne pas insister sur ce mérite ; en le louant d'avoir évité les pointes et les *conceptos*, les agaçantes jongleries verbales d'un Vélez-Guevara ou d'un Quevedo, on a un peu l'air de savoir gré à Sancho de ne pas empester l'ambre et l'iris...

J'arrête là ce bref aperçu du roman d'Avellaneda dont toute l'importance, évidemment, repose sur le double fait d'être une imitation du *Don Quichotte* et d'être écrit par un inconnu. Tel un héros de bal masqué, qui intrigue tout le monde sous son pourpoint de « patricien de Venise », parce qu'on ne sait pas au juste si le déguisement recouvre un prince ou un clerc d'huissier. J'aurai à revenir sur plusieurs détails du livre, en discutant quelques-unes des hypothèses mises en avant par la critique. Il semble que le peu que j'en ai dit m'autoriserait à écarter dès à présent les noms les plus célèbres, étourdiment jetés dans le débat. Je n'en ai pas le droit, et je suis heureux de ne pas l'avoir ; car ce qui importe ici, bien plus qu'Avellaneda et son état civil, c'est de donner la chasse à ces déplorables méthodes critiques, qui consistent essentiellement à répéter des riens sonores et à régler la marche de l'esprit sur celle des feux follets. Cela dit, abordons sans plus tarder à l'île rabelaisienne des Lanternes.

V

Même en négligeant quelques conjectures trop fantaisistes des batteurs de buissons, il n'y aura pas lieu de s'attarder à celles, des quatre ou cinq restantes, qui n'ont pour elles que la réputation des candidats ou de leurs mainteneurs. La méthode générale de ces ingénieuses élucubrations consiste, nous l'avons dit, à faire choix d'un nom contemporain, puis, grâce à quelques menues coïncidences mêlées de fortes entorses à la logique et à l'histoire, à mettre l'adversaire au défi de démontrer que l'élu « n'a pas pu » commettre le plagiat. L'*onus probandi* retombe sur la tête des contradicteurs ; et c'est un genre d'alibi pareil à celui de l'accusé qui ripostait aux dépositions des témoins qui l'avaient vu, en offrant

d'en amener une douzaine qui ne l'avaient pas vu. Heureusement que les avocats s'entre-dévorent et, ce faisant, déblaient un peu le terrain. Chaque plaidoyer n'est peut-être pas très bon en soi, mais il suffit d'ordinaire à mettre en relief les absurdités de la partie adverse. M. Menéndez y Pelayo, par exemple, dont la défense de Lamberto est tout ce qu'on peut rêver, déboulonne assez convenablement les candidatures de Blanco de Paz, Schöppe, le « *Pícaro Justino* » et autres personnages sans importance, pour que nous n'ayons pas à y revenir. Je le trouve moins efficace contre Argensola, Lope ou Alarcón. Je me déclare faiblement ébranlé par des considérations principalement fondées sur l'allure de la phrase et la trame du style, c'est-à-dire, après tout, sur le goût individuel. En ce qui concerne personnellement M. Menéndez, on peut douter de la valeur d'une « pierre de touche » qui l'amène à écrire que « la *Terre* de Zola et le *Don Quichotte* apocryphe sont des livres de la même famille »⁷². Comparer, sous prétexte d'obscurité, le patrouillis d'Avellaneda, que j'ai montré aveugle et sourd partant muet devant la nature, à cette monstrueuse débauche de poésie animale, dont on peut tout dire, sauf qu'elle n'exhale pas l'ivresse de la sève et l'odeur forte des glèbes éventrées ! C'est de la critique de séminaire. On se demande ce que pourrait bien rendre cette bibliomancie appliquée à l'auteur du *Flos sanctorum* et de la *Comedia Selvagia*, en supposant le voile de celle-ci un peu moins transparent⁷³. Et, pour nous en tenir à Cervantès, nous sommes trop près des découvertes auxquelles le « sens du style » a conduit certains critiques, pour croire qu'ils reconnaîtraient la même plume dans *Galatea* et *Rinconete*, si la signature de l'une et de l'autre ne facilitait la besogne.

Donc, sans écarter de parti pris les indices fournis par l'examen du style, je pense qu'on ne doit les accepter, en bonne critique de provenance, qu'en seconde ligne et à titre de moyens auxiliaires. Il n'en va pas de même pour le lexique proprement dit, lequel peut contenir des révélations précieuses et, en

⁷² MENÉNDEZ Y PELAYO, lettre citée : « La *Terre* de Zola, por ejemplo, y este *Quijote* apócrifo parecen libros de la misma familia. » C'est en vertu des mêmes principes que l'auteur semble persuadé que tout Rabelais est dans les indécences, et que les fantoches sordides de son compatriote sont des figures « rabelaisiennes ».

⁷³ On sait que Villegas a signé sa *Comedia* dans l'acrostiche des octaves préliminaires.

certains cas, presque décisives. C'est un fait d'évidence que la précision correcte et forte de Bartolomé Argensola et l'élégance discrète d'Alarcón ressemblent aussi peu que possible à la facture grossière et débridée d'Avellaneda ; mais la valeur en est infirmée par cette circonstance que l'instrument littéraire s'y applique à des sujets tout différents. La confrontation probante serait celle du roman de celui-ci avec un roman des autres, s'ils en avaient écrit. Et encore faut-il, dans le cas présent, tenir compte de la perturbation causée par le modèle que le plagiaire s'efforçait d'imiter : sa main n'était guère plus libre que celle du contrefacteur qui décalque une écriture. Donc, je résiste un peu à ces considérations d'ordre littéraire ou psychologique, quand elles se présentent isolées, tout en faisant grand cas si elles accompagnent et corroborent des raisons d'un autre ordre. La cavalerie seule n'a jamais gagné une bataille, mais elle contribue à les décider toutes, à la fin, et après que d'autres masses plus compactes ont donné. Il est possible que Lope, Argensola, Tirso et Alarcón n'aient pas commis cette rapsodie parce qu'ils étaient capables d'écrire les ouvrages qu'ils ont signés ; mais j'en serais plus sûr encore si on me prouvait, pièces en main, qu'ils se trouvaient, en ces années 1611-1613, à peu près hors d'état de la commettre. Or, ce sont ces alibis concluants et ces arguments irréfutables que les critiques espagnols se préoccupent le moins d'établir. À cette distance des sources, j'y suis, naturellement, moins propre qu'eux ; j'essaierai pourtant de montrer la voie, sans me croire tenu de m'y engager bien avant, puisque je pense avoir découvert par ailleurs le vrai coupable.

Ce qu'on peut dire d'abord de Bartolomé Argensola, c'est qu'il partit pour Naples en 1610⁷⁴ et qu'il y demeura, sans autre interruption qu'un court voyage à Rome, jusqu'en 1616. Il y était attaché au secrétariat du vice-roi Lemos, dont Lupercio était le chef. On sait que les deux frères, très puissants dans l'esprit du

⁷⁴ La lettre de Lupercio aux députés d'Aragon, leur demandant, comme annaliste du royaume, l'autorisation de résider à Naples, est du 9 mars 1610. On sait que, Lupercio mort (mars 1613), Bartolomé lui succéda comme secrétaire général à Naples et comme annaliste d'Aragon. La date de son retour est celle du retour de son maître. Parmi les défenseurs de cette candidature, on trouva M. Germond de Lavigne, traducteur d'Avellaneda et auteur d'un excellent *Itinéraire de l'Espagne*.

maître, furent chargés par lui d'organiser le personnel, avant le départ de Madrid. Cervantès était l'ami des Argensola ; il laisse entendre qu'il reçut la promesse d'être emmené. Peut-être leur arracha-t-il une défaite, mais l'idée ne put leur venir sérieusement d'adjoindre à l'ambassade ce pauvre vieillard infirme et battu de l'oiseau. Cervantès, il faut le dire, était peu décoratif, et le contraire d'un bel esprit académique et d'un poète de cour. Ils le firent inscrire et le maintinrent sur la liste des protégés du comte de Lemos, alors que, certainement, il était en leur pouvoir, et peut-être dans leurs attributions, de l'éliminer, avant ou après le *Viaje del Parnaso*. Avellaneda se plaint des critiques de Cervantès : celui-ci avait comblé Argensola d'éloges ; il dit qu'aucun grand n'accepterait les dédicaces du manchot : elles arrivaient à Naples adressées au vice-roi qui les récompensait, probablement par l'intermédiaire d'Argensola ; enfin, Avellaneda révèle clairement, et son pseudonyme le confirme, qu'il était sollicité par le maigre profit de sa besogne : Argensola, déjà riche, jouissait en outre de deux emplois grassement rétribués. Cela dit — et j'abrège — il est permis de se demander s'il est admissible que le classique recteur (curé) de Villahermosa interrompît ses *Histoires* et ses épîtres morales pour perpétrer ce larcin ; si, le faisant, cet écrivain précis et châtié eût tout à coup perdu ses qualités de style⁷⁵ ; si, enfin, se trouvant à l'étranger et désireux de se dissimuler, il eût choisi Tarragone (presque Saragosse) comme lieu de publication, à l'époque même où il sollicitait du Consistoire, contre de graves concurrents, la charge d'annaliste, que la mort de son frère laissait vacante. C'est ici que les raisons littéraires sont à leur place, pour compléter les raisons de fait et entraîner la conviction.

L'attribution de la chose au poète Alarcón a été inventée de toutes pièces par don Adolfo de Castro, grand lanceur de pétards littéraires, et qui s'est rabattu sur l'auteur de la *Verdad sospechosa* avec le même entrain et la même absence de

⁷⁵ B. Argensola a écrit quelques-uns des plus beaux sonnets de la langue, surtout comme facture ; les quelques vers qu'Avellaneda a insérés dans son roman sont d'une platitude et d'une gaucherie incomparables ; il y en a même de faux et qu'il est à peu près impossible de scander comme des hendécasyllabes ; par exemple, le 5^e de Pero Fernández et le 2^e de la chanson de Japelin. On connaît le mot de Lope sur le style irréprochable des Argensola.

conviction qu'il employait naguère à démontrer par A plus B la paternité d'Aliaga⁷⁶. C'est un simple mystificateur qui, partout ailleurs qu'en Espagne, aurait difficilement trouvé un éditeur pour ses *andaluzadas*. Ses « preuves » en faveur d'Alarcón consistent en quelques rencontres de mots : des formules courantes, des tournures banales et des clichés qu'il est impossible de ne pas découvrir dans tous les auteurs contemporains. D'ailleurs, aucun souci de la vérité ; et l'on est un peu humilié d'avoir à mentionner de semblables balivernes, servies par un loustic à des badauds. Il suffit de rappeler que Cervantès avait terminé son premier *Don Quichotte* lorsqu'Alarcón était encore sur les bancs de Salamanque. Celui-ci ne fit jouer sa première pièce que bien après son retour du Mexique, vers 1614.

L'omission de son nom, parmi la *poetambre* du *Voyage au Parnasse*, est à peu près aussi surprenante que celle de Quintana ou Cienfuegos : il n'existait pas encore, littérairement. Il n'est pas probable que les deux écrivains se soient jamais vus, encore moins parlé⁷⁷. Du reste, Alarcón était l'ennemi de Lope, et il tira de Cervantès les sujets de ses premières comédies. C'est ainsi que l'Avellaneda mexicain a pu se trouver atteint pas les critiques du *Don Quichotte* ou les oublis du *Voyage*, prendre la défense de Lope qu'il détestait contre Cervantès qu'il admirait, et, à peine débarqué à Séville ou arrivé à Madrid

⁷⁶ À raison du sérieux que démontrait son *Buscapié*, D. Adolfo de Castro fut choisi pour diriger la collection des *Filósofos* de la bibliothèque Rivadeneyra ! Dans ses *Obras inéditas* de Cervantès (toutes apocryphes ou dignes de l'être), il a bien fait de coudre sans façon son plaidoyer en faveur d'Alarcón à la suite de celui *pro* Aliaga, car les deux se valent et ne se font aucun tort. Mais quels procédés ! on se croirait au Moyen Âge.

⁷⁷ L'historiette des prétendues relations amicales du vieux Cervantès et du jeune Alarcón, à Séville (FERNÁNDEZ-GUERRA Y ORBE, *Alarcón*, VI), prouverait seulement que le second ne put pas écrire le prologue injurieux d'Avellaneda. Mais ces rêveries ne sont fondées que sur la *Carta a Astudillo*, dont j'ai démontré le caractère apocryphe. Toute cette biographie d'Alarcón est un tissu de fables. Voir, par exemple, ce que l'imagination du biographe brode sur le thème du voyage d'Alarcón à Mexico. Il s'est embarqué sur la même flotte qu'Alemán (avril 1608) : donc, ils étaient du même bateau ; et il part de là pour nous décrire, en son style vieillot et empanaché, la vie des deux « amis » à bord : occupations, causeries, sans oublier les costumes ; il les a vus, il y était. Or, la flotte de 1608 fut exceptionnellement nombreuse : elle ne comprenait pas moins de 60 navires ; la probabilité de la rencontre fortuite serait de 1/60. Mais il était de règle (VEITIA, *Norte de la contratación*) que les fonctionnaires ne fussent pas mêlés aux passagers ; les premiers voyageaient sur les *naos* de guerre, et les autres dans le convoi. Alemán était employé (*criado de S. M.*) et, comme tel, fit le voyage sur le même galion que le corregidor Góngora, qui nous a transmis ces détails (GALLARDO, *Ensayo*, IV), et s'étend sur l'auteur de *Guzmán* et bien d'autres, sans faire, naturellement, aucune mention d'Alarcón. C'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire.

(novembre 1611), bâcler en quelques mois son volume, avec descriptions détaillées de l'Aragon, qu'il ne connaissait pas, et force aragonismes ; puis, enfin, s'entendre avec les gens de Tarragone pour l'impression et la mise en vente du produit ! Après cela, je crois qu'il est inutile d'insister sur le contraste des styles.

La candidature un peu abandonnée de Tirso de Molina a été reprise par doña Blanca de los Ríos, qui, dans la *España Moderna*⁷⁸, est venue rompre trois aiguilles à tricoter pour le frère de la Merci. Je dis trois, m'étant arrêté au troisième article, sans que la « *laureada escritora* », après dix longs mois écoulés, donnât des signes certains d'arriver à la démonstration qu'elle annonçait dès le début du premier. Si elle a continué, comme je le crains, je lui demande pardon d'avoir l'air de lui brûler politesse ; mais je n'ai reçu de Madrid, entre autres publications cervantistes, que les trois numéros cités. D'ailleurs, et quoique bien des choses soient possibles à la logique féminine, il me paraît difficile que doña Blanca revienne directement sur ses pas et retourne son boléro. Or (il m'en coûte de le lui dire), ce n'est qu'ainsi qu'elle pourrait tomber juste, et encore... Pour l'instant, elle croit, elle suppose, elle conjecture mille choses, et parfois si étonnantes, qu'elles ont dû embarrasser un peu M. Menéndez, à qui elles sont dédiées : c'est l'histoire contée à la *tertulia* et sous l'éventail. Heureusement qu'on peut écarter ces innocents commérages sans les bousculer : il suffit de souffler dessus. À l'époque de la publication du *Don Quichotte*, Tirso n'avait encore rien écrit : comment pouvait-il se trouver visé par Cervantès ? À partir de 1613, et durant quelques années, il habita Tolède ; c'est là qu'il écrivit les *Cigarrales*, sa première publication, où il exprime son affectueuse admiration pour Cervantès⁷⁹. Il n'y consigne pas son antipathie pour Lope, dont il était le seul et véritable rival ; mais ce n'était pas lui, assurément, qui serait parti en

⁷⁸ *La España Moderna*, numéro de mai et de novembre 1897, et avril 1898 : « Algunas observaciones sobre el Quijote de Avellaneda ».

⁷⁹ « *Paréceme, señores, que después que murió nuestro español Boccacio, quiero decir Miguel de Cervantes...* ». Le souvenir de Boccace est tout à fait en situation : les *Cigarrales* forment une espèce de *Décameron* décent et mêlé de pièces dramatiques, entre autres le fameux *Vergonzoso*. Les *Cigarrales* sont les maisons de campagne de Tolède. J'ai démontré ailleurs (*Anales de la Biblioteca de Buenos Aires*, I, 402) que *cigarral* est le même mot (dérivé de l'arabe *xarragui=xigarra*) que le soi-disant américain *chacra*, de même signification.

guerre pour le défendre ! Il n'est donc admissible à aucun degré que, pendant cette période très active de sa vie, Tirso ait eu le loisir, et encore moins l'humeur, de jouer le rôle d'Avellaneda dont on peut, cela établi, comparer la prose grasse et les vers informes avec la malice agile de *Los tres maridos* et la charmante spontanéité du *Vergonzoso en palacio*⁸⁰ !

La conjecture relative à Lope de Vega a été émise par plusieurs critiques célèbres, parmi lesquels, D. Manuel de la Revilla et M. Fitzmaurice ; mais personne ne l'a soutenue aussi énergiquement que D. Ramón L. Maínez⁸¹ ; c'est dire qu'elle est au moins tentante et spécieuse. Elle a pour elle d'introduire l'élément dramatique dans ces querelles de *Lutrin*. Le duel du Phénix et du Manchot (*Aptenodytes Lepanti*) : quelle admirable matière à mettre en hendécasyllabes, puisque les vers latins ne se portent plus ! J'avoue ingénument que cette opinion m'avait un instant arrêté, après avoir lu les études citées, et avant d'étudier la question. Mais ces indices imaginaires ne tinrent pas longtemps contre les faits positifs. Quant aux arguments de M. Maínez, on les devine : ils tournent autour de la prétendue rancune de Lope, couvée pendant dix ans avant d'éclater à Tarragone ; et puis encore, et toujours, cette prétendue ressemblance des styles, où chacun trouve ce qu'il y va chercher.

Tout cela est insoutenable. Avant toute présomption déduite du talent et du caractère de Lope que M. Maínez m'a l'air de méconnaître absolument, on se heurte à la presque impossibilité matérielle d'insérer, dans cette existence de production littéraire au jour le jour, surtout durant la période assignable, les quelques mois nécessaires à ce travail ingrat, quelle que fût la facilité de l'écrivain. Ce que nous connaissons de sa volumineuse correspondance, particulièrement avec le duc de Sessa, nous permet presque de suivre jour par

⁸⁰ Voir sur le grand *mercenario*, Emilio COTARELO Y MORI, *Tirso de Molina*. Sans l'avoir étudié de près, je trouve le travail excellent, quoique incomplet, plein d'information et sans phrases. Avec mon ami Menéndez Pidal, M. Cotarelo est à la tête du jeune groupe critique qui tente une réaction contre la vieille école du bavardage. À consulter aussi l'élégant article de M. MENÉNDEZ Y PELAYO (*Estudios de crítica literaria*, II), écrit à l'occasion du livre de M. Cotarelo.

⁸¹ Ramón LEÓN MAÍNEZ, *Vida de Miguel de Cervantes*, XXII et XXIII.

jour la vie affairée du trop fécond dramaturge : on n’y découvre pas une allusion à quelque travail de longue haleine qu’on éviterait de désigner, pas même au fait matériel de la publication d’Avellaneda. Évidemment, cela comptait pour lui et ses amis — on peut dire pour le public de Madrid. Aujourd’hui que le moindre mot de Cervantès prend de l’importance, ses cris de protestation nous donne le change ; en fait, comme je l’ai dit plus haut, le plagiat d’Avellaneda passa inaperçu. Ce qui retentissait alors, c’était l’annonce d’une publication de Lope et ce silence profond autour du *Don Quichotte* apocryphe prouve déjà qu’il n’est pas de lui. Dans le cas contraire, on n’eût pas manqué de percer à jour le pseudonyme, comme il advint pour « Burguillos », et sans doute le libraire lui-même y aurait mis du sien. Pourquoi Lope aurait-il brûlé sa poudre à ce menu gibier, à quel propos, dans quel intérêt — car, avec lui, c’est le mot qu’il ne faut pas omettre ? Tout le monde cite sa lettre de 1604, où il se moquait du *Don Quichotte* avant son apparition⁸² : cette opinion, outre la part de représailles pour les malices du prologue, exprime surtout sa répugnance pour le genre, qui parodiait la littérature d’imagination, sa littérature. Les attaques littéraires du chapitre XLVIII étaient gratuites, soit qu’elles s’adressassent aux théories émises dans l’*Arte nuevo de hacer comedias* (publié semble-t-il, dès 1602), soit aux pratiques dramatiques de son auteur. Lope n’était pas agressif ; comme tous les triomphateurs, il redoutait les attaques, ayant plus à perdre qu’à gagner aux polémiques. Son attitude devant le terrible Góngora, qui emporte le morceau, est presque implorante et piteuse⁸³. Dans sa querelle à mots couverts avec

⁸² Cette connaissance anticipée du livre n’a rien de mystérieux. Le manuscrit, terminé en 1603, passa sans doute par bien des mains avant d’être accepté par Robles ; peut-être même Lope fut-il consulté par un des éditeurs qui le refusèrent. D’ailleurs, Cervantès lisait à ses amis les chapitres écrits de ses ouvrages en train ; voir la dédicace de sa seconde partie : « *según la opinión de mis amigos, ha de llegar [Persiles] al extremo de bondad posible* ».

⁸³ On parle toujours du « mauvais goût » de Góngora. Comment l’auteur de tant de sonnets merveilleux, de satires si finement aiguës, de si adorables romances, où rien ne manque et n’est de trop, pourrait-il ne pas être doué du goût le plus subtil et le plus délicat ? Gongorisme à part, il est un des plus grands poètes et, à coup sûr, le plus admirable styliste de l’Espagne. En ses bonnes heures, qui sont les plus nombreuses, personne n’a égalé Góngora pour le jaillissement de l’image poétique, la magnificence de l’expression, la perfection impeccable de la langue, la force et la souplesse du vers sonore qui, quand il daigne être simple, se passe d’épithètes et, en sa nudité robuste et pleine, revêt une beauté toute classique. Or, s’il en est

Cervantès, c'est bien le « lapin » qui a commencé. Tandis que l'un répandait autour de lui les louanges banales, ayant à se faire pardonner son bonheur insolent, l'autre devait porter dans ses relations avec le « Phénix » l'humeur aigrie d'un « pas-de-chance ». Quoi qu'il en soit, une lettre de 1613 nous montre les deux écrivains réconciliés et se coudoyant familièrement à la *Academia Selvaje*, où Lope, un soir, demanda à Cervantès ses *antojos* (comme on disait alors) pour lire une poésie. C'est précisément l'époque où, d'après M. Maínez, il aurait dû être attelé à sa besogne haineuse et clandestine. Si l'ancienne pique était oubliée, quel intérêt l'y aurait-il poussé ? Les quelque mille réaux que pouvait rapporter ce pénible labeur représentaient à peine le prix de deux comédies, qu'il expédiait en quelques matinées⁸⁴. Enfin, sur quelles présomptions morales appuyer l'hypothèse ? Que Cervantès ait jaloué Lope, c'est assez explicable et humain. La réciproque n'est pas vraie. Le poète glorieux (oh combien !) pouvait dédaigner le pauvre diable de prosateur, et certes il ne s'en privait pas ; il ne vit jamais en lui un rival d'influence, et rien ne faisait supposer la fortune inouïe que la postérité réservait au chef-d'œuvre⁸⁵. Quant aux prétendues ressemblances de style, entre Lope et Avellaneda, elles sont caractérisées dans cette jolie découverte de M. Maínez : « Lope, comme Avellaneda, écrit fréquemment sans articles »⁸⁶. Il n'a garde d'en fournir des preuves pour le premier ; d'ailleurs, pour le second, nous verrons que cette

ainsi, en quoi l'obscurité voulue et l'artifice systématique de sa seconde manière (sur laquelle je voudrais m'expliquer un de ces jours) pourraient-ils nuire aux œuvres exquises de la première ?

⁸⁴ Le prix ordinaire d'une comédie d'un auteur connu était de cinquante ducats, soit, au bas mot, pour Lope, 550 réaux.

⁸⁵ Bien que le succès de *Don Quichotte* ait été, en Espagne, immédiat et très marqué, il n'y atteint pas celui de *Guzmán d'Alfarache*. La consécration définitive s'est faite à l'étranger, et c'est de là qu'elle a reflué dans le pays d'origine. Le tableau synoptique de M. Rius consigne un total de 647 éditions du *Don Quichotte*, dont 212 espagnoles et 435 étrangères. Il est incomplet et, naturellement, beaucoup plus au détriment des secondes que des premières, que le bibliographe avait à sa portée. En outre, sont comptées comme « espagnoles » les très nombreuses éditions en espagnol faites à Paris, Londres, Milan, Lyon, Bruxelles, etc. C'est au XVIII^e siècle que l'œuvre prend son rang souverain, grâce aux 37 éditions françaises, aux 45 anglaises, aux 10 allemandes (contre 33 espagnoles), dont quelques-unes monumentales, et surtout aux appréciations retentissantes de la critique étrangère.

⁸⁶ *Op. cit.*, 175 : « Lope de Vega, como Avellaneda, escriben (*sic*) frecuentemente sin artículos ». L'Aristarque aurait bien dû nous dire aussi si c'est une habitude de Lope de mettre au pluriel un verbe dont le sujet est au singulier.

remarque à l'aveuglette du bon Cervantès est presque dénuée de fondement. Pour la prose de Lope de Vega, il est certain que celle du *Peregrino* ne vaut guère plus, ni beaucoup moins, que celle de *Persiles* ; mais le dialogue étincelant de la *Dorotea* ressemble aussi peu aux grossiers lazzi d'Avellaneda (comparer, par exemple, les deux caractères analogues de Gerarda et de Barbara) que les moindres vers de Burguillos à l'*extremada melodía* de Japelin, le mari trompé et, pour ses mauvaises rimes, presque digne de l'être.

Les quelques autres candidatures d'*outsiders* déjà nommés ne valent pas qu'on s'y arrête, d'autant plus, comme je l'ai dit, que les tenants des candidatures rivales en ont fait bonne justice. J'ai hâte d'arriver à la fameuse conjecture sur Aliaga, qui, par la forte majorité qu'elle a réunie et les noms célèbres qui la composent, résume, pour ainsi dire, toute l'affaire Avellaneda et met en relief l'esprit et la méthode cervantophile⁸⁷. C'est ici, comme dit Don Quichotte, que nous allons plonger les mains jusqu'au coude dans les aventures.

VI

Comme nous l'avons vu, cette candidature extraordinaire du Conseiller suprême de l'Inquisition, et véritable premier ministre de Philippe III, se fit jour dans le premier tiers du siècle dernier, en s'appuyant sur le fait ou la conjecture qu'Avellaneda « devait » être Aragonais, dominicain et personnage puissant. Remarquons, en passant, la facilité avec laquelle nos autres avocats jettent par-dessus bord la qualité d'Aragonais sitôt qu'elle embarrasse leur client, alors que, visiblement, c'est la seule à peu près fondée et subsistante. Certes, Aliaga était Aragonais et dominicain⁸⁸ ; et quant à « personnage puissant », rappelons seulement que son influence survécut à celle de son patron, le duc de Lerma, dont il hâta la chute du ministère pour y pousser son fils, le duc d'Uceda, que le

⁸⁷ Il n'est que juste, en abordant la critique de cette folle hypothèse, de mettre à part D. Francisco M. Tubino, dont l'excellente étude, *Cervantes y el Quijote*, quoique incomplète et privée des nouvelles informations dont nous profitons aujourd'hui, aurait dû suffire à ouvrir des yeux moins obstinément fermés que ceux des *Aliaguistes* fanatiques.

⁸⁸ C'est sans doute par inadvertance que M. E. Mérimée a écrit (*Essai sur la vie et les œuvres de Quevedo*, 95) que l'ex-confesseur de Philippe III et Inquisiteur général était jésuite ! Toute la carrière d'Aliaga repose sur sa qualité de dominicain.

confesseur dominait encore mieux. Pour mesurer ce pouvoir occulte, il suffit de dire qu'Aliaga avait dans sa main les deux seules forces absolues qui, alors, ne connussent pas d'obstacles : l'autorité royale et celle de l'Inquisition. Il régnait sur la « Suprême », et pesait aussi décisivement sur l'esprit léger du favori que celui-ci sur l'esprit bigot et timoré de Philippe III. Il eut, pendant dix ans, toute l'Espagne à ses pieds. C'est donc ce confesseur du roi, inquisiteur, membre de tous les Conseils d'État et premier ministre effectif de la monarchie sous l'étiquette de Lerma : celui qui pouvait tout et faisait tout — car il était encore plus accablé de travail que d'honneurs — qui, vers l'année 1613, au faîte de la puissance, se serait enfermé six mois et mis à écrire un roman clandestin, pour se « venger » d'un pauvre diable qu'il pouvait, le cas échéant, écraser d'une chiquenaude, d'un signe fait au dernier de ses hommes de main ! Comment cette folie a-t-elle pu éclore, comment, surtout, a-t-elle vécu et prospéré pendant deux tiers de siècle, en laissant dans la critique espagnole cette large traînée de ridicule, qui se poursuit encore, qui s'étale, plus heureuse et triomphante que jamais, dans un travail de l'an passé ?

On a vu que les dissertations des premiers scolastes formaient un amas combustible, n'attendant qu'une étincelle pour prendre feu : ce fut encore l'ineffable Castro — le futur avocat d'Alarcón — qui enflamma ces copeaux par son exhumation de la brochure contre Quevedo. Nous en avons dépeint — faiblement — l'effet foudroyant. Jusqu'alors, en effet, toute conjecture sur Aliaga travaillait à vide, — ce qu'on savait de plus certain sur son talent littéraire étant qu'il n'avait jamais rien écrit. La *Venganza* changeait la face des choses, et il va sans dire que l'identité de style entre les deux ouvrages fut vite démontrée. Ce fut besogne encore plus facile d'y rattacher les *vejámenes* de Pellicer et le dizain de Villamediana. À ces belles découvertes, celle de Rosell fit suite : puisqu'il était difficile de soutenir que Cervantès eût critiqué la littérature d'Aliaga, vers 1600, l'allusion dont Avellaneda se plaint dans son prologue ne pouvait être que ce sobriquet de Sancho Panza, appliqué (voir Villamediana) au confesseur. Ce raisonnement éblouit La Barrera : « Il n'est pas douteux que M. Rosell a dévoilé

le mystère ! ». Et, se piquant d'émulation, il exhibe aussi ses trouvailles : « Quelle allusion plus claire, par exemple, que cette poignée d'*aliagas* (ajoncs), si drôlement accrochée par les gamins de Barcelone aux queues des montures des deux héros ? »⁸⁹. Et ainsi de suite.

Il n'y a pas lieu de revenir sur la formation et, comme dirait Bellac, le processus de la légende ; rassemblons-en les traits principaux pour les discuter froidement. Aliaga est donc l'auteur du *Don Quichotte* bâtard, à raison des faits suivants relevés contre lui et Avellaneda : 1° Aliaga étant aragonais, dominicain et *persona de cuenta*, répond d'abord au signalement fourni par Cervantès, Mayans et leurs successeurs ; 2° Il est l'auteur de la *Venganza de la lengua castellana*, dont le style est identique à celui du *Don Quichotte* d'Avellaneda ; 3° Aliaga est désigné comme « Sancho Panza » dans un dizain satirique de Villamediana, de même que dans le *vejamen* du concours de Saragosse ; 4° C'est lui que Cervantès a mis en scène sous la figure de Sancho (outre qu'il l'a peut-être visé dans ses critiques littéraires), et c'est pour s'en venger qu'Aliaga a repris et chargé la caricature ; 5° On découvre l'anagramme d'Aliaga dans les premières lignes du faux *Don Quichotte* et dans le titre de la *Venganza*.

Voilà bien, je crois, les principales raisons trouvées par les défenseurs de la candidature d'Aliaga. Si nous démontrons que cette thèse, soutenue pendant près d'un siècle en Espagne par quelques-uns de ses critiques les plus

⁸⁹ LA BARRERA, *Notas a las Nuevas Investigaciones*, CXXIII. Le passage cité du *Don Quichotte* se trouve, II, LXI. C'est probablement une réminiscence grotesque du combat de Garcilaso, à Grenade, contre le more qui attachait l'*Ave* à la queue de son cheval. Je vais rendre M. Asensio bien malheureux en lui montrant qu'il aurait pu dépasser encore la gloire de La Barrera ; mais personne, même lui, ne s'avise jamais de tout. Sur la foi de Conde, on avait cru jusqu'ici — plutôt que d'y aller voir — que le nom de l'historien imaginaire Benengeli, où Cervantès aurait caché sa prétendue anagramme, signifiait « le fils du cerf », c'est-à-dire Cervantès. L'arabisant Eguilaz y Yanguas a changé tout cela (*Homenaje a Menéndez y Pelayo*, II, 132) : il y voit une corruption de *bedencheli*, qui signifierait *aberenjenado*. (Ce qui me gêne un peu c'est que, d'après son propre *Glosario*, *berenjena* se disait *badanchán* : « *Alfana* vient d'*equus* sans doute »). Or cette *berenjena* (aubergine) reparait dans le *Don Quichotte* d'Avellaneda sous une forme que La Barrera ne manquerait pas de trouver « *finísimamente sutil y aguda* », si elle était de Cervantès. Au chapitre VII, quand Sancho traverse la place d'Ateca, les gamins l'assailent d'une grêle de *berenjenas*. Aucun doute possible : c'est Aliaga qui rend (d'avance !) à Cervantès la monnaie de son *aliaga* de Barcelone. Et la coïncidence prouve, une fois de plus, etc. Je crois bien que c'est par des trouvailles de ce genre qu'on devient cervantiste éminent.

renommés, n'est qu'un tissu d'absurdités et de sophismes, on accordera peut-être que la présente analyse jette quelques lueurs sur les démarches du génie espagnol contemporain. Nous allons reprendre une à une toutes ces affirmations et ces conjectures ; c'est un examen intéressant en soi, et qui ne pourrait devenir tout à fait ennuyeux que par la faute de l'examineur.

1° Le fait que le pseudo-Avellaneda était « Aragonais » me semble démontré, mais par d'autres indices que celui de Cervantès, et dans un sens plus large que ne l'entendent Pellicer et les autres commentateurs. On sait que Cervantès se borne à trouver que le langage d'Avellaneda sent l'aragonais « parce qu'il écrit quelquefois sans article ». C'est une simple boutade, sans autre fondement que la présomption qu'elle est censée expliquer. Le livre venant d'Aragon, ou à peu près (dans le langage courant, la Catalogne et Valence étaient toujours des dépendances de l'Aragon), Cervantès en déduit que l'auteur est Aragonais et, par suite, que ses incorrections, réelles ou imaginaires, sont des aragonismes. Rosell, qui a dirigé l'édition de Rivadeneyra, ne relève qu'une fois la faute signalée par Cervantès ; on trouverait encore deux ou trois passages douteux, où il semble que l'article manque ; mais tous les écrivains prenaient alors les mêmes libertés, et Cervantès plus souvent que les autres. Cette négligence n'est donc pas plus aragonaise que castillane ou andalouse ; commise habituellement, elle trahirait plutôt une origine biscaïenne⁹⁰. C'est par d'autres traits que se manifeste

⁹⁰ Voici la phrase d'Avellaneda (I, VIII) : « hacía toda [la] resistencia que podía para soltarse ». Cf. CERVANTÈS, *Quixote*, II, XL : « No hay memoria a quien el tiempo no acabe, ni dolor que [la] muerte no le consuma » ; I, XXVII : « no todas [las] veces le tengo cabal ». On trouve dans B. Argensola (*Cualidades de un perfecto cronista*) : « pues hecha [la] concordancia de los tiempo » ; et, plus loin : « para estudiar [la] antigüedad... ». Mais on me dira peut-être que le puriste Argensola était Aragonais ; voici l'auteur de la *Celestina*, qui ne l'était pas : « He oído que debe [el] hombre a sus mayores creer ». On en citerait par centaines. D'autres incorrections grammaticales, signalées par Pellicer et Rosell, sont des archaïsmes alors tolérés ou de simples fautes d'impression qui se corrigent d'elles-mêmes à la page suivante. Par exemple : « delante *el* monasterio », « delante *la* caballeriza » ; mais ailleurs, il écrit correctement : p. 32 « delante de los jueces » ; « delante de toda la ciudad ». Sans remonter au XVI^e siècle, où la double forme était courante, on trouve encore dans Quevedo (*El Buscón*, VI) : « delante el confitero ». On a aussi critiqué : « en despertar » (p. 86 de l'éd. Rivadeneyra), mais on trouve ailleurs la forme correcte, et tout d'abord à la même page du livre : « dijo Bárbara *en comenzando* a caminar ». Il est possible que, précédemment, l'auteur eût écrit « *al* despertar », qui est irréprochable. En tout cas, ces singularités doivent être retenues comme des traits personnels, non comme des aragonismes.

réellement le provincialisme d'Avellaneda : par de nombreuses locutions catalanes ou Valenciennes, qui se confondent avec celles dites « aragonaises », puisque celles-ci ne sont en général que des migrations du « limousin » et sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir à propos du véritable plagiaire ; mais surtout par sa connaissance intime et familière de Saragosse et ses environs, laquelle, si elle ne prouve pas la naissance, accuse du moins une longue permanence dans le pays.

Les indices relatifs au caractère ecclésiastique, et particulièrement dominicain, sont de simples conjectures tirées de quelques passages du livre où Avellaneda montre, en effet, une certaine connaissance des matières théologiques et parle avec prédilection de l'ordre des frères prêcheurs. Cela ne prouve nullement qu'il fût d'Église. On sait que les études universitaires confondaient alors jusqu'à un certain point les carrières ecclésiastique et juridique, et que, par exemple, le baccalauréat en théologie ouvrait la profession d'avocat. Avellaneda a pu commencer ses études théologiques, passer même par les grades inférieurs de la cléricature, sans arriver aux ordres sacrés. Du fait qu'il connaissait bien les dominicains et le Rosaire, on ne peut pas inférer qu'Avellaneda appartînt à l'ordre ou à la confrérie, pas plus qu'on ne déduit de *Rinconete* et la *Gitanilla* la conclusion que Cervantès fût tire-laine ou bohémien. L'affirmation qu'Avellaneda fut un « personnage puissant » ne repose sur aucun indice positif, et elle est contredite par tous ceux qu'on peut extraire de l'ouvrage. Cervantès en savait à ce sujet beaucoup moins que nous ; la seconde partie du *Don Quichotte* (y compris le prologue) ne contient pas une indication qui autorise à penser qu'il soupçonnait la qualité de son maraudeur. Tout ce qu'on en a dit est imagination pure, et il est amusant de voir aujourd'hui les scolastes fouiller les phrases et peser les syllabes du plus étourdi des écrivains. « Remarquez, s'écrie M. Asensio, ce ton de déférence employé par Cervantès, qui appelle Avellaneda *señor autor*, et certes alors on ne prodiguait pas les

seigneuries... et n'oubliez pas que nous étudions les phrases d'un Cervantès ! »⁹¹. Or, Cervantès emploie les *tratamientos* ironiques à chaque page : Rinconete et Cortadillo s'abordent à plein *señor gentilhomme*, *señor caballero*, ou bien encore : *señor ladrón* ; et, au chapitre premier du second *Don Quichotte*, les *señor barbero* et *señor rapista* se répètent quatre fois en huit lignes. C'est enfantin. Sur le premier chef, il reste donc que le pseudo-Avellaneda était Aragonais (plutôt Catalan ou Valencien) ; la qualité de dominicain, ou même d'ecclésiastique n'est pas établie ; encore moins celle de « grand personnage » qui est contredite par tous les détails de son livre et surtout de son prologue.

2° Le court libelle intitulé *Venganza de la lengua española* était absolument oublié quand Valladares le reproduisit, en 1787, dans son *Semanario*⁹². On sait qu'il fut dirigé contre Quevedo pour son *Cuento de cuentos*, qui contient quelques allusions un peu hardies aux mœurs monacales : par le caractère de l'offense, on pourrait presque inférer celui du « vengeur ». Personne n'a jamais vu une édition du *Cuento* ou de la *Venganza* antérieure à celle de Valence (1629), ou à celle de Barcelone, de la même année, qui contient les deux opuscules réunis. Guerra y Orbe (*Obras de Quevedo*, I) décrit avec une incroyable assurance, à la page 388, une prétendue édition de 1626, pour nous dire ensuite, à la page 411 : « Il semble (*parece*) que l'écrit *a dû être* publié pour la première fois à Huesca, en 1626 ». Ce sont là toutes ses preuves ; et il profite naturellement de l'occasion pour nous répéter, comme chose acquise, qu'Aliaga est à la fois l'Avellaneda du *Don Quichotte* et le Laureles de la *Venganza*. Quant à lui demander de lire attentivement l'opuscule dont il parle, pour essayer d'en tirer quelques renseignements directs, ce serait peine perdue. Or, l'examen du document suffit à le dater. La *Venganza* mentionne, sans équivoque possible, les *Sueños* et les *Desvelos*, dont la première édition est de 1627, et même fait une allusion

⁹¹ José M. ASENSIO, article cité : « Y no se ponga en olvido que estudiamos [las] frases de un Cervantes, etc. ». Dans la phrase citée, il me semble bien que l'éminent critique andalou a omis l'article, comme un simple Aragonais.

⁹² *Semanario erudito*, VI, 264-275 ; *Venganza de la lengua española contra el autor del Cuento de Cuentos, por don Juan Alonso Laureles, Caballero de hábito y Peón de costumbres, Aragonés liso, y Castellano revuelto*. Ce sont les deux dernières qualifications burlesques qui ont été tenues pour des indices « frappants ».

transparente au *Discurso de todos los diablos o infierno emendado*, qui est de la fin de l'année suivante⁹³. Il faut ajouter ce détail curieux : la première édition du *Discurso* contenait en appendice et, paraît-il, sans pagination ni signature, le *Cuento de cuentos*. Aliaga mourut le 3 décembre 1626 : par conséquent, en ce qui le concerne, l'incident est vidé. J'ajouterai pourtant quelques mots sur une intéressante indication, qui semble avoir échappé à M. Menéndez, bien que la pièce dont il s'agit ait passé sous ses yeux. À la page 579 du tome I^{er} des *Obras*, on transcrit la censure prononcée contre le *Cuento* par Fr. Juan Ponce de León, à la date du 10 août 1630 — dénonciation qui entraîna la mise en interdit. Or, la seconde moitié de ladite censure reproduit presque au pied de la lettre les dernières pages de la *Venganza*, avec les mêmes rapprochements entre Quevedo, Rabelais et Clément Marot. Les dates démontrent suffisamment que c'est le texte de la censure qui est pris dans la *Venganza*. Est-il nécessaire de chercher plus loin l'auteur de celle-ci, et peut-on admettre qu'un censeur se fût permis d'arracher plusieurs pages d'un imprimé, pour les présenter au Conseil sous sa signature, s'il en était l'auteur⁹⁴ ? Quoi qu'il en soit, ce curieux document, où le censeur parle du *Cuento* comme d'une publication presque récente, confirme *a fortiori* l'absurdité de l'hypothèse qui a fait la joie et l'orgueil de Cavaleri Pazos, Castro, Fernández-Guerra, La Barrera et consorts, sans oublier ce convive de tous écots qui eut nom Bartolomé J. Gallardo.

3° Parmi les satires manuscrites du comte de Villamediana contre Aliaga, toutes postérieures à la chute de celui-ci (ce qui n'est pas très héroïque), il y a le fameux dizain — un des plus mauvais qu'il ait commis — qui commence : *Sancho*

⁹³ Pour la bibliographie de Quevedo, je suis celle des *Obras*, I, qui a été vue et approuvée par M. Menéndez y Pelayo. Celui-ci, dans ses *Notas y Adiciones*, 561, fait remarquer que l'attribution de la *Venganza* à Aliaga est inadmissible « por [...] haber muerto el [...] confesor en 1626, y no haber sido impresos hasta 1629 el *Cuento* y la *Venganza*, donde se citan además otras obras de Quevedo no conocidas antes de 1627 ».

⁹⁴ Sauf cela, la première idée qui viendrait serait d'attribuer la petite ordure à la coterie du *Tribunal de la justa venganza*, le P. Nissenno, Montalbán, surtout le *diestro* Pacheco de Narváez. Cf. (*Obras* de Quevedo, I, 308) un *Memorial* de ce dernier, tout à fait analogue à la dénonciation de Ponce, et qui confirme les dates bibliographiques citées. Du reste, il est possible que Ponce ait fait partie de la clique ennemie de Quevedo.

*Panza, el confesor...*⁹⁵ L'explication la plus simple, la première qui vient à l'esprit, est que le satirique a voulu peindre d'un mot, sous une forme déjà populaire, le rôle d'*écuyer* joué par Aliaga auprès de Lerma ou d'Uceda — peut-être aussi d'Osuna, dans les tripotages mentionnés. Il semble, pourtant, que le sobriquet de « Sancho » ait été appliqué au confesseur, non point comme allusion au héros de Cervantès, mais dans son sens injurieux et plus ancien de « pourceau »⁹⁶. Villamediana aurait combiné les deux acceptions ; il n'y a rien là qui fasse supposer la moindre relation entre Aliaga et Avellaneda, et c'est même un trait de naïveté de s'y arrêter. Mais voici bientôt la folie documentaire qui se déclare, la *cervantite* caractérisée, quand on s'efforce de rattacher cette épigramme de 1621, aux *vejámenes* de Saragosse, découverts dans la bibliothèque de Fernán-Núñez. Pellicer nous raconte — et son raisonnement est déjà une merveilleuse finesse critique — que ledit *codice* contenait les sentences burlesques prononcées par le « jury » de deux concours poétiques, célébrés à Saragosse « vers l'année » (*por los años*) 1614. Il s'agissait, paraît-il, d'interpréter deux énigmes en vers ; et,

⁹⁵ Voici la *décima*, qui fait partie de tout un dossier d'injures adressées au colosse tombé : « *Sancho Panza, el confesor / Del ya difunto monarca, / Que de la vena del arca / Fue de Osuna sangrador, / El cuchillo del dolor / Lleva a Huete atravesado, / Y en tan miserable estado, / Que será, según he oído, / De inquisidor, inquirido, / De confesor, confesado* ». La saignée au coffre du duc d'Osuna fait allusion à un pot-de-vin de 30.000 ducats, envoyé de Naples, en 1615, par Osuna, et reçu par Quevedo (*Obras*, I, 181) pour être distribué entre le confesseur, le duc d'Uceda et quelques autres. L'exil à Huete eut lieu en avril 1621, et c'est la date du dizain. Les inévitables *retruécanos* de la fin se rapportent au procès, non moins inévitable, qui allait être intenté au ministre disgracié, pour lui faire rendre gorge. (La transcription de Tubino est très défectueuse).

⁹⁶ Voir dans Tubino le déluge de libelles, en prose et en vers, dont on salua la chute des favoris, à l'avènement de Philippe IV — et d'Olivares. Je profite de l'occasion pour résoudre en passant une petite question de philologie américaine. Dans l'Amérique espagnole, surtout dans la Plata et au Chili, *chanchito* est le terme courant, au lieu de *cerdo* ou *cochino*. Les étymologistes indigènes tiennent le mot pour araucan : c'est au contraire celui-ci qui a pris le mot à l'espagnol, comme *vaca*, *caballo*, et, en général, tous les mots appliqués aux animaux ou objets importés. J'en ai donné ailleurs (*Anales de la Biblioteca*) la règle pratique et fourni des exemples abondants. *Chanchito* en est un autre. C'est évidemment l'altération chuintante de *Sancho* ; le P. Febres, en son lexique chilien, donne les deux formes équivalentes. Les critiques espagnols ont indiqué vaguement la connexion (Gallardo, *Ensayo* ; Tubino, *op. cit.* 271, Guerra y Orbe, etc.) mais sans citer une seule autorité ; en voici une qui lève tous les doutes : elle est antérieure au premier *Don Quichotte*. Je trouve dans cet amusant et spirituel *Viaje entretenido*, de Rojas (*Loa del cochino*) : « Este gentil animal / ha dado, cierto sabemos, / a más de algún rey de España / su natural nombre mesmo... / pues, *Sancho, puerco o cochino* / todo es uno... ». En Amérique, le surnom s'est étendu aux dépens du nom, comme chez nous *renard* (qui est aussi un sobriquet littéraire) aux dépens de *goupil*.

parmi les concurrents, il s'en trouvait deux qui avaient signé leurs solutions du pseudonyme de *Sancho Panza*. Sur cet indice, Pellicer est déjà parti : « Évidemment, l'un d'eux est Avellaneda, mais lequel est-ce ? »⁹⁷. La première réflexion qui aurait dû venir à un esprit sensé, c'est que puisqu'un des deux « poètes » (si ce n'est pas le même) a pris le pseudonyme sans être Avellaneda, il n'y a pas de raison pour que l'autre n'en ait pas fait autant. C'est cette supposition gratuite et niaise de Pellicer qui, caressée et cultivée par la confrérie cervantiste, est venue s'épanouir dans les articles de MM. La Barrera, Asensio et Menéndez y Pelayo.

On se demande, d'abord, qu'est devenu le manuscrit Fernán-Núñez ? S'il existe, pourquoi ne le recherche-t-on pas afin de le donner en entier ; et s'il n'existe plus, dans quel but l'a-t-on soustrait ou détruit ? Pourquoi Pellicer a-t-il transcrit les *vejámenes* de Sancho et non les autres ? On nous donne bien les noms des concurrents, dont plusieurs sont des pseudonymes visibles (Maestro Potranca, el Incógnito Xarava, etc.), mais on laisse de côté leur « paquet » respectif, et, tout d'abord, celui de ce Lamberto qui joue un rôle important dans les conjectures. Il est évident que si Lamberto recevait son *vejamen* comme les camarades, c'est qu'il n'était pas « Sancho » ; s'il était seul omis, on pourrait admettre qu'il l'était et avait découvert son véritable nom. Toute l'histoire littéraire de l'Espagne est pleine de ces mauvais tours joués à la vérité, de ces faux témoignages et de ces escamotages *ad majorem patriæ gloriam*. Ils obéissent tous au même mobile de vanité personnelle ou collective. Pour atteindre le triomphe momentané de leur misérable petite cause, tous les moyens sont bons à nos maîtres Chicaneau, depuis l'affirmation sans preuve jusqu'à la destruction de la preuve, tant il est vrai que l'improbité de l'esprit est inhérente à sa médiocrité !

Pour en finir avec cette ridicule invention du « Sancho » de Saragosse, rappelons que le *vejamen* (il y en avait aussi pour les collations de grades académiques, et la cérémonie du *Malade imaginaire* en peut donner une idée)

⁹⁷ PELLICER, *Vida de Cervantès* : « ¿Pero cuál de los dos es nuestro licenciado? ».

était une sorte de compte rendu burlesque des pièces présentées au concours, où chaque concurrent recevait son épigramme sous le nom dont il avait signé son élucubration. Il va sans dire que les juges n'inventaient pas plus les noms que les pseudonymes. De même que les types créés par Cervantès étaient de toutes les mascarades, leurs noms — particulièrement celui de l'écuyer — figuraient dans toute ces pauvres exhibitions littéraires⁹⁸. Les joutes de Saragosse, poétiques ou autres, se répétaient plusieurs fois par an et n'avaient guère plus d'importance que celle d'Alfarache ; les récompenses (des cuillers, des gants, etc.) correspondaient aux sujets traités : énigmes, charades, bouts-rimés — toutes les fadaises des jeux floraux de province. Dans les listes de Pellicer, il n'y a pas un nom connu. Que le lecteur compte, à présent, les anneaux d'insanités dont se composerait la chaîne qui, d'après les disciples de Pellicer, relie Aliaga au « Sancho » de Saragosse. À l'annonce du concours, le confesseur-ministre (dont on ne connaît pas une ligne littéraire) se serait mis, dans l'espoir de décrocher la timbale poétique, à étudier les énigmes proposées, pour en donner les solutions en vers. Il les aurait envoyées, en les signant du pseudonyme qu'on lui appliquait comme une injure⁹⁹. Enfin, les jurés de Saragosse, reconnaissant sous le rimeur grotesque le ministre tout-puissant et leur glorieux compatriote, se seraient appliqués à le tourner en ridicule dans le *vejamen*, en jouant sur l'odieux sobriquet et en faisant des allusions blessantes à son roman apocryphe !... Après cela, étant donné le mince personnage littéraire et social qu'a dû être Avellaneda, rien ne s'oppose à ce qu'il ait concouru, sous le pseudonyme cité ou tout autre¹⁰⁰. Ce qui est de l'extravagance pure, c'est d'établir quelque relation entre le « Sancho » vilipendé au concours, et le redoutable ministre (tout au plus

⁹⁸ Voir dans Tubino et La Barrera (œuvres citées) des descriptions de ces fêtes où figurent Don Quichotte, Sancho et Vidriera comme personnages burlesques. On y voit que bien des détails d'Avellaneda sont pris sur le vif.

⁹⁹ Cela même est impossible, ainsi que Tubino en a fait la remarque, puisque « Sancho Panza » ne figure pas dans les listes des concurrents, parmi d'autres pseudonymes. Il est probable que les *vejámenes* et les listes de Pellicer se rapportent à des concours différents ; et, dans cette hypothèse, on est libre d'admirer soit la perspicacité, soit la bonne foi du critique.

¹⁰⁰ J'incline même à croire que les deux énigmes proposées par l'étudiant qui fait route avec Don Quichotte (Avellaneda, chap. XXV) sont celles du concours de Saragosse, l'année antérieure. La forme vague de la date donnée par Pellicer — *por los años de 1614* — montre que le manuscrit Fernán-Núñez devait être un recueil de comptes rendus divers.

capable de faire rimer *Aliaga* avec *Zurriaga*) qui était l'orgueil de Saragosse et le véritable arbitre de l'Espagne.

4° Cervantès habita l'Andalousie à partir de 1588 ; en 1597 il fut emprisonné à Séville, et c'est là, comme nous l'avons démontré, qu'il conçut et écrivit son *Don Quichotte*. L'œuvre était probablement terminée à la fin de 1602, en tout cas au commencement de 1603, quand il partit pour Valladolid. À cette époque, Aliaga n'était pas encore sorti de son couvent de Saragosse ; il y préparait obscurément son examen pour le doctorat en théologie, qu'il passa en 1602 ; il n'était connu, même dans sa ville où il vivait cloîtré et qui est l'antipode espagnol de Séville, que de ses maîtres et de quelques condisciples. Écoutons, à présent, gazouiller M. La Barrera, ou, si vous préférez, M. Rosell : « En vue de tous ces antécédents, nous sommes arrivé à penser que l'offense de Cervantès consistait à avoir appliqué à son écuyer le sobriquet *que portait déjà* Avellaneda (avant 1600 !) ; or, comme il est prouvé par les vers de Villamediana (1621) que le sobriquet s'appliquait à Aliaga, celui-ci, et nul autre, doit être l'auteur du faux *Don Quichotte* ». C'est ici que La Barrera pousse le cri d'enthousiasme déjà cité « *¡Sin duda alguna!* »... Le seigneur Rosell nous présente, en toute clarté et évidence, le *fait de la vérité* (en français nous dirions plutôt : la vérité du fait¹⁰¹). L'induction est, en effet, aussi solide que subtile, et nos cervantistes démontrent posséder l'esprit de géométrie à l'égal de l'esprit de finesse. Suivez bien. Dès 1597, avant sa « retraite » de Séville, Cervantès n'a pas manqué d'entendre parler d'Aliaga : la renommée du moinillon, inconnu à Saragosse, est venue jusqu'à lui, non moins que celle du sobriquet qu'on lui collera vingt ans plus tard : « Quelle trouvaille ! » s'écrie le romancier, et voilà mon Sancho debout¹⁰². Le roman

¹⁰¹ LA BARRERA, *Notas a las Nuevas Investigaciones*, CXXI.

¹⁰² Le nom de Sancho figurait dès le XV^e siècle, dans trois ou quatre proverbes, dont celui-ci, caractéristique : *Allá va Sancho con su rocín*. C'était, explique Covarrubias, un rustre jovial qui ne se séparait jamais de sa monture et la faisait entrer partout avec lui. Il semble donc que le type existât déjà, et tout monté : une personnification du Jacques Bonhomme espagnol. Le complément « Panza » (sur lequel, d'ailleurs, nous avons vu Cervantès hésiter) allait tout naturellement aux goinfres. Salas Barbadillo commence sa galerie caricaturale du *Curioso y sabio Alejandro* (la publication du recueil semble dater de 1615) par la *Vida del malvado varón a quien el vulgo dio el nombre de Panza Dichosa*. Si réellement le sobriquet fut appliqué à Aliaga (après son

paraît en 1605, et Aliaga, toujours cloîtré à Saragosse et d'autant plus furieux d'avoir été deviné par le sorcier de Séville, jure de se venger dix ans plus tard¹⁰³. Il pousse sa pointe, devient confesseur de Lerma et du roi, conseiller, ministre, et c'est alors que le moment est venu : il lâche tout pour la littérature il n'est jamais tard pour bien faire, s'attelle au roman et, par forme d'essai, écrase du coup le caricaturiste et la caricature, en barbouillant un Sancho cent fois plus lourd et plus bête que le premier. Attrape !... On se sent loin, n'est-ce pas ?, du siècle de Goethe et de l'esprit européen.

5° La preuve de l'anagramme n'est nullement l'amusette de surcroît que l'on pourrait penser. M. La Barrera nous annonce qu'il a réservé pour la fin cette *ultima ratio*, comme la charge suprême qui emporte tout. De son côté, M. Asensio s'étend sur « la force et la valeur des inductions anagrammatiques »¹⁰⁴ et il adopte la solution de son prédécesseur, tout en la perfectionnant. C'est, nous dit-on, une tradition naturellement qu'Avellaneda a caché son véritable nom « dans les premières phrases de son ouvrage ». D'où vient la tradition, qui l'a conservée et transmise aux cervantistes d'aujourd'hui après un silence de trois siècles ? N'importe, elle existe à présent : c'est à prendre ou à laisser. Donc, le nom de l'auteur apocryphe est enfermé dans les premières phrases du chapitre premier ; il ne s'agit plus que de l'en faire jaillir. Le procédé de La Barrera, adopté aussi par M. Asensio, est d'une simplicité merveilleuse : il consiste à parcourir les lignes, en soulignant les syllabes ou les lettres, jusqu'à former le nom cherché. Seulement, il fallait d'abord savoir le nom qu'on cherchait, pour l'y trouver : c'est une preuve *a posteriori*. Des lignes ainsi manipulées¹⁰⁵, La Barrera fait

élévation, naturellement), il se pourrait que Barbadillo eût songé à lui ; mais, en ce cas, la publication n'en saurait être de 1615, quand le confesseur était tout-puissant : *Al buen llamar llaman Sancho*.

¹⁰³ Pour ne pas trop poursuivre la charge, je néglige l'hypothèse délirante d'Aliaga, auteur dramatique dès 1600 et se reconnaissant dans les critiques de Cervantès !

¹⁰⁴ La phrase de M. Asensio (article cité, la première de la dernière colonne, p. 42) doit contenir une faute d'impression qui la démantibule : « *pues parece cosa convenida dar cierta fuerza (?) mucho valor a las inducciones anagramáticas* ».

¹⁰⁵ Voici, pour plus de clarté, la phrase soumise à la torture : « *El sabio Alisolán, historiador no menos moderno que verdadero, dice que siendo expelidos los moros agarenos de Aragón de cuya nación él descendía, halló, etc.* ».

d'abord saillir ALIA, ensuite, en les renversant, ALOIS (*Luis*), et puis encore l'initiale et la finale de LaureleS : c'est ce qu'il fallait démontrer. M. Asensio arrive à son tour et *confirme* la découverte de son maître en hiéroglyphes, en extrayant le même nom des mots *ALIsolán* et *AGArenos* = ALIAGA, par simple ablation syllabique. Ceci, évidemment, est un perfectionnement du procédé, conforme aux progrès de l'odontologie moderne. D'ailleurs, je n'essaierai pas de montrer à M. Asensio pourquoi le seul fait de découvrir la même chose que La Barrera, dans d'autres mots de la même phrase, prouve déjà que la chose n'y est pas de même que le fait d'ouvrir une caisse, successivement avec deux clés différentes, prouve qu'elle n'était pas fermée. Je réserve aussi pour M. Menéndez y Pelayo qui me semble mieux fait pour la comprendre l'explication de l'erreur sur laquelle s'appuient ces devinettes, qui constituent ce qu'on appelle, hors du cervantisme, des cas d'indétermination. Cela correspond tout à fait aux « jeux de patience » des enfants, dont la boîte aux cubes contient en puissance aussi bien une cathédrale qu'une halle aux blés.

De cette imposante candidature Aliaga, donc, qui renfermait tout, et même davantage : nationalité du confesseur, état ecclésiastique, condition sociale, paternité de la *Venganza*, sobriquet de Sancho, *vejámenes* de Saragosse et allusions de Cervantès sans oublier les anagrammes, il ne reste que la qualité d'Aragonais, coïncidence curieuse, mais qui peut-être paraîtra insuffisante, surtout quand j'aurai démontré qu'Avellaneda, malgré son allure et son accent, ne l'était pas.

VII

Je commence par déclarer que je n'englobe nullement D. Marcelino Menéndez y Pelayo, critique de vaste lecture et remarquable écrivain, dans la grotesque confrérie des cervantistes ; je crois devoir ajouter que, n'ayant pas eu la chance de le rencontrer à Madrid, pendant mes séjours en Espagne (qui sont surtout des vacances en Andalousie), je n'ai eu avec lui que de brèves relations épistolaires, d'ailleurs courtoises et bienveillantes. Je tiens son intervention dans

le débat sur Avellaneda pour la démarche la plus inconsidérée de sa vie littéraire, et je vais lui en donner mes raisons en peu de mots.

Je laisse de côté les appréciations littéraires, toujours élégamment exposées et quelques-unes fort intéressantes, par lesquelles l'éminent académicien élimine les candidatures que j'ai moi-même écartées, en me fondant sur des raisons peut-être plus solides ; je ne m'occuperai que des arguments qu'il fait valoir en faveur de cet Alfonso Lamberto, cité dans le *códice* de Pellicer.

Je rappelle tout d'abord l'objection que j'ai faite dans une note. Ou les listes de Pellicer sont incomplètes, ou bien elles ne se rapportent pas au même concours que les *vejámenes*. Les juges n'ont pas pu inventer un pseudonyme et, encore moins, un sobriquet ridicule pour en affubler un concurrent ; cela ne s'est jamais vu, ne s'est jamais fait. C'est sur le nom, véritable ou supposé, dont la pièce était signée, que roulait le *vejamen*. Si, donc, les listes se rapportent au concours de « Sancho », elles sont incomplètes, puisqu'il y manque ; elles n'ont rien à voir dans l'affaire si elles ne s'y rapportent pas. Dans l'hypothèse que le bon apôtre de Pellicer aurait rayé de ses listes le pseudonyme de « Sancho », qui s'y trouvait à côté de celui de Lamberto, la présence des deux noms aurait suffi à prouver (sauf le cas fort invraisemblable d'un double envoi) l'existence de deux concurrents distincts. M. Menéndez y Pelayo n'a donc pas pu faire de cette identité de personnes, qui dans le fait est une incompatibilité, la base de son raisonnement, car, cette condition imaginaire disparue, c'est le cas de dire qu'il s'écroule par la base. Il n'en reste rien, qu'un *flatus vocis*, un nom vide de substance, dont on ignore même s'il n'est pas à son tour un pseudonyme. Qui a jamais entendu parler de ce Lamberto ?

M. Menéndez y Pelayo, bien forcé d'avouer l'inanité absolue de son héros, se rabat sur un certain D. Martín Lamberto Iñiguez, microscopique poète aragonais, vaguement cité quelque part, et dont il affirme aussitôt qu'il « était sûrement parent de l'autre ». Qu'en sait-il ? L'affirmation gratuite est-elle donc une condition fatale du sujet, et faut-il qu'en touchant au cervantisme les esprits les plus sensés s'aimantent d'étourderie ? Et puis, que vient chercher Iñiguez en

cette affaire, et quel surcroît de clarté sortirait-il de tout le cousinage d'Alfonso ? Je me fais un devoir d'avertir mon distingué collègue que cette scène de deux illustres inconnus, qui se présentent l'un l'autre et se cautionnent mutuellement, appartient au même genre comique que le fameux dialogue de Don Quichotte et du curé : *Y a vuesa merced, ¿quién le fía?...* Je veux bien supposer un moment que l'auteur du *Don Quichotte*, au lieu de se nommer Avellaneda, s'appelle Lamberto : dès l'instant que nous en savons sur celui-ci encore moins que sur celui-là, qu'avons-nous gagné à expliquer *obscurum per obscurius*, et à dégager, d'une seule équation à deux inconnues, X en fonction d'Y ? Je ne dis pas cela pour chagriner D. Marcelino, mais plutôt pour atténuer son regret de la solution que je vais réduire à rien. Après avoir reconnu que sa boîte était vide, il sera moins désolé d'apprendre que ce n'est pas avec sa clef qu'il aurait pu l'ouvrir.

Car, enfin, pourquoi ce Lamberto, et non le « Maestro Potranca » ou « l'incógnito Xarava », qui n'est pas plus inconnu ? Qui a vu Lambert ?... M. Menéndez y Pelayo l'a vu ; et lui, qui, nous le constaterons tout à l'heure, ne déchiffre pas facilement les anagrammes qui ont un mot, excelle au contraire à deviner celles qui n'en ont pas. Il se dépeint fort perplexe devant le problème d'Avellaneda : tout à coup, les premiers mots du faux *Don Quichotte* frappèrent ses yeux¹⁰⁶, et il y lut le nom cherché ! Le mouvement est peut-être un peu accéléré, mais, pour ce que vaut la trouvaille, il n'y a vraiment pas lieu de chicaner. Donc, M. Menéndez a découvert ce qu'il voulait découvrir, et par le procédé suivant : il prend les cinq premiers mots du livre (*El sabio Alisolán historiador no*), qui contiennent 28 lettres, et, avec 14 de celles-ci (juste la moitié, *¿qué coincidencia!*), il forme l'arrangement *Alonso Lamberto*, lequel, avec un *f* en moins et un *n* pour un *m*, est le mot de l'énigme¹⁰⁷. C'est donc uniquement cet à peu près d'« anagramme » qui a incité M. Menéndez avant et l'a convaincu après,

¹⁰⁶ MENÉNDEZ Y PELAYO, *Una nueva conjetura* : « cuando de pronto hirieron mi vista las primeras palabras del primer capítulo del falso *Quijote*... ».

¹⁰⁷ Qui empêchait M. Menéndez de prendre aussi le mot suivant (*menos*) pour trouver un *m* ou le nombre 28, comme multiple du cabalistique 7, était-il forcé ? Pour l'*f* il a bien fait de s'accorder la petite licence, car il aurait dû descendre jusqu'à la dixième ligne et le 96^e mot, ce qui, sans être moins légitime, eût été certainement moins frappant.

ainsi qu'il s'en félicite lui-même. « Ce qui surtout me persuade d'avoir frappé juste, ce sont les nombreux exemples *de ce genre* d'écriture cryptographique, depuis le fameux acrostiche des *Partidas* jusqu'au procédé compliqué (*revesado*) dont s'est servi l'auteur de *Lisandro y Roselia* »¹⁰⁸.

L'erreur de M. Menéndez est absolue, tant sur la valeur de son procédé que sur son analogie avec les exemples qu'il cite, et que je suis heureux de n'avoir pas à choisir moi-même pour mieux démontrer sa méprise. On est libre de juger comme on voudra ces devinettes d'un autre âge (qui d'ailleurs, comme dans le cas de Galilée ou de Rabelais, ne furent point toujours des jeux d'esprit), mais elles ont leurs règles et leur loi, comme aux échecs la « marche du cavalier » qui, sous son apparence frivole, est un problème de haute analyse dont Euler et d'autres se sont occupés. Les règles de l'anagramme et de l'acrostiche (parlons-en sérieusement puisqu'elles ont ici une valeur documentaire) sont connues et, pour le second, assez variées : l'acrostiche peut être littéral ou syllabique, simple ou double, direct ou inverse, etc. Mais la *loi* essentielle est une et invariable pour les deux cryptogrammes : elle consiste en ceci, que le nombre des mots (acrostiche) ou des lettres (anagramme) employés, doit être *exactement limité* au nombre de lettres du nom ou de la phrase occulte. (Dans le cas de l'acrostiche, une autre condition est nécessaire, et c'est l'ordre continu, en remontant ou en descendant). Puisque M. Menéndez, procédant du connu à l'inconnu, cherchait un nom composé de 14 lettres, il était tenu de le rencontrer en un groupe *continu* de 14 lettres de son texte, ordonnées *ad libitum*, mais sans une de plus ni de moins. Hors de là il n'y a point anagramme, et, par conséquent, son anagramme n'en est pas une. Les deux exemples qu'il cite satisfont à la loi énoncée : l'acrostiche des *Partidas* (ALFONSO) se compose des sept lettres initiales desdites « parties » (ou des prologues), prises dans l'ordre qu'elles ont dans le code ; celui (syllabique) de *Lisandro* est formé par les syllabes initiales de tous les vers qui, en ordre ascendant, suivent celui du point de départ, et comme la

¹⁰⁸ MENÉNDEZ Y PELAYO, *ib.*

phrase cachée a 21 syllabes, l'acrostiche occupe exactement 21 vers¹⁰⁹. Je ne sais pourquoi, du reste, M. Menéndez cite des acrostiches à propos de sa fausse anagramme : celles-ci foisonnent, et c'est là qu'il pourrait toujours voir toujours observée la loi qu'il a enfreinte : par exemple, les seize lettres d'*Alcofribas Nasier* sont bien les seize lettres de *François Rabelais*, et les deux casse-tête astronomiques de Galilée n'ont pas une lettre de plus ni de moins que les phrases rétablies.

Il n'en pouvait être autrement, et la raison en est mathématique. En ajoutant une seule lettre au groupe nécessaire, le total des arrangements se trouve multiplié par le nombre nouveau. M. Menéndez ne se doute pas qu'en prenant quinze lettres pour y trouver les quatorze dont il a besoin, il crée, par ce seul fait, quinze fois plus d'arrangements qu'il n'avait de permutations, c'est-à-dire que si le nombre en était d'abord d'un milliard (il est beaucoup plus grand), il passe brusquement à quinze milliards. Or, ce n'est pas une lettre qu'il a ajoutée, mais quatorze, et bien que l'accroissement se ralentisse chaque fois, nous tombons presque dans l'infini¹¹⁰. L'instrument mathématique est une arme redoutable

¹⁰⁹ L'acrostiche des *Partidas* n'est pas plus d'Alphonse le Sage que la rédaction du code ; ce sont les compilateurs qui l'y ont serti, en tordant quelquefois l'ordre naturel de la phrase ; en outre, dans la *Partida* I, l'acrostiche porte sur le *titre* même, non sur le prologue, comme dans les autres, et à la *Partida* IV, on a oublié de supprimer le *h* de *honrras*, ce qui trouble un peu la combinaison. L'acrostiche de *Lisandro* n'est *revesado* qu'au sens d'être à l'envers. On dira que j'ai beau jeu, après qu'il est deviné ; mais, vraiment, je crois que les éditeurs auraient pu s'en tirer sans recourir aux lumières supérieures d'Hartzenbusch. Il est contenu dans une suite d'octaves, dont la dernière ou *envoi* donne cette indication assez précise : « Si tu veux trouver le nom de l'auteur, imite la marche du scarabée (à reculons) en partant du cinquième vers de l'octave où l'on rapporte les hauts faits du vengeur (peut-être *vainqueur*) de la terre ». À la quatrième octave, il est parlé d'Alcide, et, en remontant depuis le cinquième vers, l'acrostiche se déroule comme une bobine. Il me semble que je l'aurais trouvé tout seul. La légende sur le bousier était très populaire et Covarrubias la rapporte.

¹¹⁰ Quand l'anagramme se compose de plus de sept ou huit lettres, il est à peu près inutile de chercher à la déchiffrer méthodiquement, tel est le nombre des arrangements possibles. Képler, malgré les artifices dont il usait, perdit son temps à l'anagramme de Galilée. Celle de M. Menéndez compte 14 lettres prises sur 28, c'est-à-dire que le nombre d'arrangements (il ne faut pas dire « combinaisons ») est celui de 28 lettres prises 14 à 14 : ce serait, sauf erreur, un nombre composé de 18 chiffres. Et quand l'honorable académicien nous raconte que, sans être averti et à première vue, il a découvert son Lamberto, il nous rappelle trop vivement qu'il a disserté en trois volumes sur la *Ciencia española* — titre un peu effrayant, mais qui, heureusement, tempère la sévérité du nom par le sourire de l'adjectif.

qu'on ne manie pas comme la *tizona* de Don Quichotte¹¹¹. En outre et ceci est à la portée même des cervantistes, du moment qu'on s'accorde le moindre jeu, hors du nombre de lettres strictement nécessaire, il n'y a plus de limites : M. Menéndez s'est contenté d'une ligne pour Lamberto ; MM. La Barrera et Asensio s'en attribuent trois et demie, avec le même droit, pour y découvrir Aliaga. Or, l'exacte vérité est que, de la phrase manipulée, on retire l'anagramme, non seulement d'Aliaga et de Lamberto, mais encore d'*Asensio*, de *La Barrera* et même de *Marcelino Menéndez Pelayo* ce qui trahirait une collaboration occulte dont les cervantistes s'étaient bien gardés de nous faire confiance¹¹² !

Une dernière remarque, pour finir. Les véritables anagrammes historiques ne sont pas faites pour être devinées puisque cela est généralement impossible, mais pour être dévoilées à l'heure voulue par l'auteur lui-même, qui établit ainsi son identité. Il va de soi qu'elles sont toujours exactes, puisque l'auteur les fabrique tout à son aise. L'à peu près n'existe que pour celles qu'on s'amuse à découvrir après coup dans les noms propres ou les devises, simples jeux d'esprit sans aucune réalité. Si le chimérique Alfonso Lamberto était l'auteur du *Don Quichotte* et eût voulu cacher son nom sous une anagramme, il est probable d'abord qu'il l'aurait mise dans le pseudonyme ou dans le sous-titre ; s'il avait opté pour le texte, il est presque certain qu'il en aurait choisi les premiers mots, mais toujours sans employer plus de lettres que celles qu'il lui fallait ; dans tous les cas, il l'aurait composée exacte. Nous aurions eu, par exemple, comme début du premier chapitre : EL FAMOSO TORBLAN (ou *Bralton* ou *Boltran*, j'en tiens une douzaine à la disposition de M. Menéndez), *historiador no menos, etc.* ; et

¹¹¹ Ils ont tous la manie du jargon scientifique. Voici M. Pérez Pastor qui ne peut se tenir de bavarder, lui aussi, de ce qu'il ignore. Son « Prologue » des *Documentos* débute par un long paragraphe sur les équations, les *x* et les « quantités imaginaires », où il démontre uniquement qu'il ne sait pas le premier mot de ce dont il parle. Chez nous, le simple goût préserve de ces ridicules. Il est vrai que notre abbé ne réussit guère mieux aux citations littéraires : il fait quelque part un « vers d'Horace » (*Documentos*, II, 414) de ce vieux cliché d'Ovide (*Video meliora...*) qu'on n'ose plus resservir, tant il est usé, et qui d'ailleurs, n'est nullement un vers.

¹¹² Je ne fais pas une mauvaise plaisanterie ; avec les lettres de la première phrase citée, on forme exactement les noms que j'énumère, et j'invite les honorables cervantistes à les y chercher.

ç'aurait été, en effet, une anagramme parfaite de son nom. Ce raisonnement s'applique à toutes les anagrammes approximatives — y compris la bévue classique de *Benengeli*. En ces matières, l'à peu près est un vice rédhibitoire : une clef qui ouvre *presque* une serrure, c'est une clef qui ne l'ouvre pas.

Les réflexions finales, dont M. Menéndez Pelayo a étayé sa frêle hypothèse, me semblent encore plus malheureuses que celle-ci : il y tombe décidément, « de la bradypepsie dans la dyspepsie » et pour tout dire, dans le cervantisme caractérisé. Après s'être fait lui-même l'objection fort sensée que le rôle « donquichottesque » de cet intangible Lamberto est très invraisemblable, il croit y répondre en se rejetant sur « les obscurités dont la biographie de Cervantès est encore pleine », et finit par accepter le prétendu « ésotérisme » du roman cristallin, ce qui marque sans doute l'état aigu de la cervantomane. Descendu là, il ramasse tous les racontages et fait une concurrence affligeante aux radoteurs qu'il a lui-même exécutés. Il admet que la « haine » de Lamberto puisse dater de 1595 : du concours poétique de Saragosse et des fameuses « cuillers d'argent » ! Il digère le conte du *vejamen* ; il accepte sérieusement que les *sinónimos voluntarios* d'Avellaneda se rapportent au sobriquet de Sancho — alors qu'ils s'appliquent de toute évidence aux barbarismes de l'écuyer, recours de comique facile dont Cervantès abuse et que l'Aragonais lui reproche assez justement. Enfin, il s'en prend aux vers parodiques du début de *Don Quichotte* et, comme un simple Benjumea, y « soupçonne un mystère ». Mais c'est surtout le sonnet de *Solisdán* qui l'intrigue, et il nous fait part de son inquiétude presque dans les mêmes termes que Clemencín : « Le sonnet de *Solisdán* me donne fort à penser ; ce personnage ne figure dans aucun des livres de chevalerie connus jusqu'à présent ; par conséquent, ce doit être une invention burlesque de Cervantès... ». Et nous voici retombés aux à peu près : « Son nom, en lui ôtant un *i*, est l'anagramme *parfaite* de *D. Alonso* (en ajoutant un *don*) : serait-ce par hasard... »¹¹³. Abrégeons par égard pour un homme de talent qui se fourvoie.

¹¹³ MENÉNDEZ Y PELAYO, lettre citée : « Estos versos... tienen escondido algún misterio, que para los contemporáneos no lo sería *ciertamente*... El soneto de Solisdán me da mucho que pensar. Este personaje no figura en ningún libro de caballerías conocido hasta ahora, y por tanto

Je vais tirer de peine M. Menéndez et lui envoyer de Buenos Aires la solution du problème qui, depuis un siècle, a fait écrire tant de sottises. Le nom mystérieux se trouve dans un roman de chevalerie, et dans le plus connu de tous, qui est l'*Amadis* ; seulement nous l'avons ici déguisé, et c'était le cas de déchiffrer les anagrammes « à première vue ». Les sonnets et autres poésies burlesques, adressées à Don Quichotte et son groupe par les héros et les héroïnes des livres de chevalerie, observent une sorte de symétrie et de parallélisme : d'une part, Amadis et Bélianis, Roland et Phébus se font pendant ; de même, en face, Urgande et Oriane, puis Gandalin, l'écuyer d'Amadis, et Solisdan. Et il ne fallait pas être un aussi grand sorcier qu'Arcalaus pour soupçonner que le « mystérieux Solisdan » qui complète le quadrille, serait quelque personnage analogue à Gandalin, et dont Cervantès s'était amusé à renverser le nom pour faire une niche aux badauds, *Solisdán* est, en effet, l'anagramme de *Lassindo*, lequel fut notoirement l'écuyer de l'illustre Bruneo de Bonamar et armé chevalier le même jour que Gandalin, après avoir fait avec lui la veille des armes¹¹⁴. Mais, tout de même, que le manchot railleur avait bien mesuré le calibre inventif de ses contemporains et de leurs descendants !

Tel est le résultat du concours séculaire et toujours ouvert sur Avellaneda. Je laisse au lecteur le soin d'en tirer les conclusions à moins qu'il ne préfère attendre l'exposé de ma propre conjecture.

Comme je l'ai dit en commençant, c'est moins de celle-ci qu'il s'agissait, que des procédés en usage dans la critique espagnole, et je prétends n'encourir les mêmes reproches que dans la mesure où j'aurai manqué aux bonnes méthodes. La situation la plus fâcheuse en cette affaire est celle de M. Menéndez y Pelayo, qui, trop sûr de son public, s'abandonne tous les jours un peu plus à

debe de ser burlesca invención de Cervantes. Su nombre, quitándole una *i*, es anagrama perfecto de *D. Alonso*. ¿Será, por ventura el *sabio* historiador *Alisolán* y el *Alfonso Lamberto* de Zaragoza? ».

¹¹⁴ C'est ce raisonnement qui m'a conduit à la petite trouvaille. Outre que je ne sais pas l'*Amadis* par cœur, le nombre des permutations possibles, avec les huit lettres de *Solisdán*, est de 40.320 : en me supposant la patience d'essayer cent permutations, ma chance de tomber juste était celle de gagner le gros lot, en prenant un seul numéro dans une tombola de 403. Seulement, le raisonnement, c'est tout à fait comme les castagnettes, dont il est dit avec profondeur dans la *Crotalogía* du licencié Florencio, qu'il y a une nuance entre *tocarlas bien* et *tocarlas mal*.

l'improvisation, même en des matières qui ne l'admettent pas. Et puis, quand on a comme lui fondé sa renommée sur des titres qui n'ont pas été discutés, il est peut-être imprudent de s'attaquer à un problème concret, dans la solution duquel les succès passés ni les attraits d'un style élégant et disert ne comptent guère — et où l'on s'expose à donner sa mesure.

VIII

Il ne faut pas que le spectacle de cette logomachie nous dégoûte de la logique, et ce serait un autre dérèglement de l'esprit que de mépriser les inférences vraies parce que les fausses conduisent à l'absurde. Du reste, sur les moyens de recherche, nous n'avons pas le choix ; j'ai déjà dit qu'on n'a pas trouvé — et vraisemblablement on ne trouvera pas — de document authentique établissant la paternité du faux *Don Quichotte*. Le solide « plancher des vaches » de la preuve géométrique manque brusquement sous nos pieds ; l'eau mouvante bat la plage, et, pour y essayer une reconnaissance, nous n'avons que ce radeau de l'induction, si ballotté, si frêle, mais pourtant dirigeable quand on sait s'y prendre. En d'autres termes, et pour employer une image moins ambitieuse, nous ne pouvons rechercher la filiation de cet enfant trouvé qu'en l'étudiant lui-même, des traits généraux qui trahissent la race aux accidents particuliers qui ne conviennent qu'à l'individu, en y ajoutant quelques vagues indications de ceux qui l'ont vu tout petit. En procédant avec précaution et par approches concentriques, nous parviendrons peut-être à isoler peu à peu le contour cherché et à le voir se dessiner sous nos yeux. Tentons-en l'épreuve, sans nous dissimuler les difficultés de l'opération et les chances d'erreur.

Nous avons vu que tout n'est pas à rejeter *a priori* dans les conjectures de Cervantès. Celui-ci, évidemment, ne s'est pas contenté — comme son héros dans la venta — de feuilleter la contrefaçon ; non seulement il l'a examinée de près — au point d'en reproduire quelques détails —, mais il a dû questionner, tâcher de recueillir quelque rumeur venue de Tarragone. Les résultats de son enquête ont été à peu près nuls : la façon dont il parle d'Avellaneda montre qu'il ne le

connaît pas. Ce ne sont pas les phrases « sans articles » de l'Aragonais qui l'ont d'abord mis sur la voie, mais la provenance du livre. Il est possible que plus tard, et avec l'aide de meilleurs yeux que les siens, il ait fait quelques autres remarques linguistiques plus exactes, mais il n'en signale pas une seule dans son prologue ; et la puérilité des prétendus lapsus qu'il relève dans le *Don Quichotte* d'Avellaneda, et qui proviennent du sien, disent assez qu'il n'était pas homme à suivre une piste, encore moins à la découvrir. Quoi qu'il en soit, la contamination aragonaise du style est indubitable ; et par là il faut entendre la présence, dans la langue d'Avellaneda, de certains tours et vocables catalans ou valenciens. Les vanités régionales ont surtout embrouillé la question. Après comme avant toutes ces plaideries de village, le fait qui subsiste, c'est que le prétendu « dialecte aragonais » se compose, du moins dans les villes, d'un fond de castillan pur, combiné avec un alliage variable de « limousin »¹¹⁵.

Il en va un peu de même dans tous les pays de frontière : les formes dialectales des Alsaciens sont surtout des germanismes chez ceux qui parlent français et des gallicismes chez ceux qui parlent allemand. Le premier point à éclaircir est donc celui de savoir si les particularités de la langue d'Avellaneda sont plus attribuables à l'origine proprement aragonaise qu'à l'origine catalane ou valencienne. Mais ce problème, il faut le résoudre scientifiquement pour se tenir à la solution, et non point, comme ces vieux enfants, pour s'y appuyer quand elle favorise la thèse et la négliger quand elle la contrarie.

En dehors des accidents linguistiques qui peuvent passer pour des traits individuels et qui nous serviront plus tard, je pense, après examen fait, que l'origine aragonaise (au sens large) de ce style espagnol ne saurait être contestée. Les barbarismes et les solécismes signalés par Pellicer, qui était de Saragosse, sont des formes essentiellement régionales¹¹⁶. J'en ai noté bien d'autres, sans

¹¹⁵ Voir MILÀ Y FONTANALS, *Obras*, V, et surtout BORAÑO, *Diccionario de voces aragonesas*. Le vieux Mayans y Siscar (*Orígenes de la lengua española*) affirme que « antiguamente la [lengua] aragonesa se conformaba mucho más con la valenciana ». Mais il était Valencien. Du reste, ils sont tous « orfèvres », et, sur la moindre affaire régionale, on peut annoncer d'avance leur opinion par le nom de leur province ou de leur village.

¹¹⁶ *Don Quixote de la Mancha*, partie II, cap. LIX, note de Pellicer à la page 234 de son édition de

compter celles qui m'ont échappé¹¹⁷. On en pourrait sans doute découvrir quelques-unes dans les auteurs contemporains, surtout picaresques, mais c'est l'abondance de ces formes anormales qui est caractéristique, outre les irrégularités de syntaxe déjà signalées. Or, si ce point est solidement acquis, on ne peut en atténuer l'importance par des raisons arbitraires. Il faut, sans hésitation possible, lui attribuer une valeur distinctive et exclusive, et dire : puisque la langue d'Avellaneda démontre l'origine ou le long contact aragonais, toutes les thèses qui y contredisent doivent être écartées. Hors de là, toute critique de provenance devient impossible, et la porte reste grande ouverte aux interprétations capricieuses que nous voulions proscrire.

En essayant de serrer un peu ce premier résultat pour passer du genre à l'espèce, on se demande, d'abord, si les singularités lexicologiques du faux *Don Quichotte* trahissent une origine provinciale déterminée, et si la présomption est favorable à l'Aragon proprement dit, plus qu'à l'une des deux régions limitrophes. Ici encore on peut répondre, et d'une façon presque aussi affirmative que dans le premier cas. En Aragon, et tout d'abord à Saragosse, le catalan importé ne tint pas longtemps contre l'attaque pressante du castillan qui était la langue de la société. Déjà au XVI^e siècle, mêler les deux éléments, c'est patoisier, et les gens instruits s'en défendent. Cette élimination lente s'accroît avec les Argensola, qui poussent la correction castillane jusqu'au purisme ; et sous leur « règne » littéraire, on peut affirmer et démontrer que Saragosse dispute à Tolède l'autorité grammaticale. Un écrivain aragonais, même subalterne comme Avellaneda, mais ayant passé par l'Université, n'aurait pas commis les provincialismes où celui-ci semble se complaire. C'est justement tout l'opposé en Catalogne et à Valence. Outre que le « limousin » y est, peut-on dire, indigène, son usage journalier et parallèle au castillan fait de la langue populaire un jargon véritable, qui pénètre même la langue écrite, surtout la prose, et dont les meilleurs poètes de l'école valencienne ne sont pas exempts. C'était, entre les

1798.

¹¹⁷ Par exemple : *zorriar*, *buen recado* (bastante), *repostona*, *otorgar* (confesar), *aun* (así), *aunque* (puesto que), *hendo* (haciendo), *repapo*, *pedir de* (preguntar por), *partera* (parida), etc.

deux langues rivales, dont la lutte continue encore, un prêté rendu continuel de formes et de vocables, où le fanatisme de clocher cherchait à garder le beau rôle et taxait de « barbarisme » l'intrusion d'un mot castillan dans la phrase catalane, sans admettre la réciproque¹¹⁸. En de telles circonstances, il ne semble pas douteux que l'auteur d'un livre imprimé à Tarragone et fourmillant de catalanismes ne soit catalan ou valencien. En général, le terme aragonais n'a pas de portée précise et définie : c'est le tout pris pour la partie. Au point de vue castillan, il présente une acception « despective » que *catalan* ne rendrait pas : celui-ci est une langue, l'autre un patois espagnol, une sorte d'*aljamía*. Quant à décider, pour le pays d'Avellaneda, entre la Catalogne et Valence, malgré le lieu d'impression je tiens provisoirement pour ce dernier. Outre les arguments confirmatifs qui viendront tout à l'heure, on peut remarquer que quelques provincialismes d'Avellaneda comme *pedir de*, *malagana*, semblent plus spécialement valenciens¹¹⁹. Prenons note de cette simple présomption, à côté du fait indéniable qui demeure établi.

Nous avons vu que rien ne permet d'affirmer qu'Avellaneda fût dominicain, ni même ecclésiastique. Rien non plus n'autorise à nier la possibilité du fait — et moins que tout le reste, le caractère graveleux du récit, dont on a fait un argument, comme si quelques-uns des écrits les plus libres de l'époque ne sortaient pas du cloître ! Il a certainement passé par l'Université, peut-être même pris ses degrés en droit, soit à Valence ou au séminaire de Tarragone¹²⁰, soit, plus

¹¹⁸ Même aujourd'hui, le régionalisme n'a pas désarmé. Il se publie encore des ouvrages analogues au suivant, qui est de 1901 : *Diccionari de barbarismes introduhits en la llengua catalana, por Antoni Careta y Vidal*, Barcelone. Les barbarismes sont des mots castillans, ce qui assurément est légitime au point de vue « limousin », mais tout de même un peu violent pour l'espagnol.

¹¹⁹ Aribau, qui est barcelonais, donne *pedir de* et *malagana* (malaise, courbature, « vapeurs ») pour valenciens. Pareillement Lope de Vega (*Dorotea*, V, VII) : « *Dice Dorotea que no quiere ventanas para los toros, porque está de malagana, como dicen en Valencia...* ». De même, peut-être, pour le changement fréquent de *a* en *e*, qui disparaît si vite du castillan : *monesterio*, *Argamesilla*. Avellaneda distingue les *chapines* valenciens des autres... Aucun détail n'est à négliger, comme corroborant d'autres raisons plus solides : ainsi la marque d'imprimeur qui figure sur la première édition et qui n'est autre que celle du *Don Quichotte* de Valence (1605).

¹²⁰ L'Université de Tarragone fut érigée et réunie au séminaire en 1572, par le cardinal Cervantès. Celui-ci résidait à Rome, en 1570, lorsque Miguel s'y trouvait — il fut de la même promotion que Giulio Acquaviva — et il ne semble pas douteux que, s'ils avaient été parents, c'est chez lui que le jeune aventurier aurait trouvé asile. Du reste, l'arbre généalogique dressé par Navarrete est fait

tard, à Alcalá, dont il connaît à fond les mœurs *estudiantiles*. Il a probablement interrompu sa carrière et couru le monde, à la façon de Guzman et de Sayavedra. Est-il rentré au bercail, après la picaresque odyssée, pour prendre ou reprendre le froc comme le plus commode des gagne-pain ? En ce cas, il faudrait accepter la conjecture qui le fait dominicain et affilié au Rosaire, car sa prédilection pour l'ordre et la confrérie n'est pas douteuse. Mais, avant d'en venir là, comme les héros de ses contes de couvent, il devait avoir fait bien des métiers, même honnêtes. Quelques allusions satiriques aux gens de loi et aux procès rappellent le *letrado*, de même que vingt réminiscences évoquent le clerc en droit canon : ses études le conduisaient également vers les deux carrières, et ses citations latines sont bien d'un licencié *in utroque jure*. Ce qui ne fait pas de doute, c'est son habitude d'écrire, bien ou mal : il a la plume cursive, le rappel facile de l'allusion littéraire, la coupe de phrase aisée, la touche, quoique vulgaire et salissante, d'un homme du métier. Tout ce que nous devons retenir dès à présent et considérer acquis, c'est qu'Avellaneda est Catalan ou Valencien, qu'il a étudié le droit civil et canonique, enfin qu'il a manié la plume et n'en est pas à son premier ouvrage ni à son premier méfait. De tout le reste, nous ne savons encore rien avec certitude ; et si je me suis montré un peu coulant sur les hypothèses, c'est, d'abord, qu'elles ne touchent pas au fond de la discussion, et qu'en tout cas je les donne pour telles, jusqu'à ce qu'elles soient confirmées par de véritables raisons. Pourtant, j'ai hâte de quitter ce terrain mouvant, et j'arrive à l'examen du livre, ou plutôt de son prologue, qui en est la [page la]¹²¹ plus mal écrite et la plus importante.

Ce « Prologue » du faux *Don Quichotte* a été examiné, retourné, épluché par tous ceux qui, depuis Cervantès jusqu'à M. Asensio, se sont occupés de l'auteur ;

« de chic », comme la plupart des autres. On recueille de vagues données sur les homonymes qui semblent convenir, et on établit les quartiers de noblesse. Ils sont tous hidalgos de *ejecutoria*. Lope, quoique fils d'artisan, descend en droite ligne de Bernardo del Carpio, qui n'a probablement jamais existé (*Por tu vida, Lopillo...*). D'un relevé statistique du XVI^e siècle (*Documentos inéditos*, XIII), il résulte que, dans certaines provinces, les hidalgos étaient aussi nombreux que les *pecheros*. Le chanoine italien de *Guzmán* dit à celui-ci (qui ne manque pas d'être parent - du pied gauche - des Medina-Sidonia) : *Se tutti siete cavalieri, chi guarda la pecora?*

¹²¹ *N.d.E.* : Une lacune, sans doute par erreur typographique, affecte ici la compréhension de la phrase. Nous complétons.

on y a relevé quelques indices, qui en effet s'y trouvent, mais beaucoup plus encore qui ne s'y trouvent pas. En revanche, personne n'en a signalé les côtés véritablement « suggestifs », si j'ose encore employer cette expression tombée dans le malheur. Tout d'abord : l'incorrection incroyable du texte imprimé, qui n'a rien de commun avec les coquilles courantes du livre¹²², et semblerait indiquer que l'auteur n'en a pas vu les épreuves soit qu'il fût absent de Tarragone, soit que ces pages n'y aient pas été imprimées. Il suffit à mon objet présent de marquer deux *errata* qui défigurent l'interminable second paragraphe, au point de faire un non-sens de sa première moitié. Il débute ainsi : « *Non* seulement j'ai usé du moyen, etc.¹²³ » ; on attend un *mais* qui ne vient pas, et l'incident reste en l'air sans aucune signification. On doit corriger, évidemment : *Yo solo he tomado...* Il en est de même pour la filandreuse période suivante (*Y pues Miguel de Cervantes*) qui, avec la ponctuation actuelle, n'a aucun sens : quelque lourdeur qui en résulte, il faut remplacer l'exclamation de *sagrado* par une virgule et pousser jusqu'au point. Il y en a bien d'autres, mais ces exemples suffisent à expliquer mon hésitation devant la phrase célèbre qui a servi de point d'appui à tant de folles conjectures. Il s'agit du passage où Avellaneda travaille à se laver de son larcin, en invoquant de prétendues offenses de Cervantès. En voici la substance : « Qu'il se plaigne (Cervantès) du tort matériel que je porte à sa *Seconde Partie* ; il ne peut du moins s'empêcher d'avouer que nous avons le même but, qui est de donner chasse aux romans de chevalerie, bien que nous différions sur les moyens employés : les siens ont consisté en offenses *faites à moi et particulièrement à celui* (Lope de Vega) que les nations étrangères glorifient, etc.¹²⁴ ».

¹²² Je répète que je n'ai pas à ma disposition l'édition originale ; mais celle de Rivadeneyra semble la suivre, ainsi qu'il résulte des notes de Rosell.

¹²³ « *No solo he tomado, etc.* ». Je renvoie au texte pour la confrontation un peu longue.

¹²⁴ «... *Pero* quéjese de mi trabajo por la ganancia que le quito de su *Segunda Parte* ; *pues* no podrá, por lo menos, dejar de confesar que tenemos ambos un fin, que es desterrar la perniciosa lición de los vanos libros de caballerías, tan ordinaria en gente rústica y ociosa ; si bien en los medios diferenciamos, pues él tomó por tales el *ofender a mí*, y particularmente a quien tan justamente celebran las naciones más extranjeras, y la nuestra debe tanto, etc. ». On dirait que le *pero* et le *pues* du commencement sont transposés ; en tout cas, mis à la place l'un de l'autre, la phrase

Ce sont les derniers mots soulignés qui ont été le prétexte des thèses « mégalomanes ». Certes, un écrivain visé par Cervantès, en même temps que Lope de Vega, ne serait pas le premier venu : si ce n'était celui-ci, c'était quelqu'un des siens... Et les essayages de commencer, comme pour la pantoufle de Cendrillon. Or, d'une part, l'offense prétendue est bien définie : il s'agirait d'une attaque littéraire, contenue dans la première partie du *Don Quichotte* ; d'autre part, on ne trouve dans le roman aucune trace de critique personnelle à un auteur vivant, sauf celle qui vise Lope. Donc, en ce qui la touche, l'allégation d'Avellaneda paraît mensongère. On peut, cependant, en donner plusieurs explications. D'abord, l'invention de toutes pièces, pour prêter une couleur de représailles au larcin ; c'est l'excuse du loup de La Fontaine : *Je sais que de moi tu médis l'an passé*. Une seconde explication, peut-être plus plausible, serait qu'Avellaneda eût tenu, pour son public local, à se trouver compris dans le blâme infligé par Cervantès aux dramaturges du groupe de Lope. On sait que celui-ci passa plusieurs années de son exil à Valence (entre 1588 et 1596) où florissait alors une école dramatique qui redoubla d'éclat pendant le séjour du jeune maître : Avellaneda put être un comparse du chœur que conduisaient Guillén de Castro et Aguilar. Ses rimes, assurément, ne trahissent pas un versificateur expert ; mais son culte pour Lope paraît sincère : il ne manque pas une occasion de le glorifier¹²⁵. Enfin, une troisième explication de la formule serait de la tenir pour une leçon fautive, et c'est surtout afin de présenter cette vue comme acceptable que j'ai décrit le mauvais état du texte imprimé. Dans l'incise « *tomó por tales el ofender a mí, y particularmente a quien...* », la syntaxe

boiterait un peu moins, sans cesser d'être exécrable.

¹²⁵ Voir notamment, pages 30 et 85 de l'édition Rivadeneyra. Son allusion au cheval de Séjus (p. 10 « *No hay Bucéfalo, Alfana, Seyano...* ») est prise à Lope, car on peut coïncider sur une citation exacte, mais non sur une erreur de détail. Lope avait déjà confondu le cheval avec le cavalier dans le *Peregrino*, 315 (et aussi dans le frontispice) : « *llevaba consigo poco menos que el caballero Seyano* ». (C'est une allusion au proverbe rapporté par Aulu-Gelle, III, IX : *Hinc proverbium de hominibus calamitosis ortum, dicitur solitum : Ille homo habet equum Seianum*). Je crois bien aussi que l'attribution à Horace de l'*Est Deus in nobis* d'Ovide (p. 78) est de la même source, mais je ne puis préciser. En tout cas, Lope avait aussi l'érudition un peu hasardeuse ; dans *Dorotea* I, V, il n'hésite pas à gratifier Catulle du vers le plus connu de Martial : « *Dijo Catulo que si sus escritos eran lascivos, su vida era honesta* ».

des mots soulignés est si insolite, si peu naturelle¹²⁶, que j'ai cru d'abord à une faute d'impression, très légère de forme mais très importante de fond (*mí, y* pour *muy*). En corrigeant : *tomó por tales el ofender muy particularmente a quien*, etc., tout s'arrangerait ; Avellaneda disparaît et il ne reste que Lope, débarrassé de cette compagnie compromettante. Le génie de la langue espagnole est essentiellement pléonastique. À l'endroit cité, la répétition du pronom s'impose si bien (*ofenderme a mí*), qu'en reproduisant le passage tous les critiques l'y ajoutent, peut-être sans y penser¹²⁷. D'autres raisons sembleraient favorables à cette leçon qui, sans aucun doute, améliore le texte. Avellaneda ne revient plus sur son offense personnelle, et se borne à défendre longuement Lope de Vega ; Cervantès lui-même ne songe pas un instant aux torts qu'il peut avoir envers l'« Aragonais » qui l'accuse : il se défend d'avoir attaqué Lope, et c'est tout. J'ai un peu détaillé cette conjecture pour en montrer les côtés séduisants, et parce que, tout bien examiné, je ne l'adopte pas. Pour plausible qu'elle paraisse,

¹²⁶ À propos d'une langue aussi peu fixée que l'espagnol du XVII^e siècle (comme le français avant Vaugelas), il est difficile de se prononcer grammaticalement ; tout ce qu'on peut dire, c'est que la forme discutée n'était pas en usage, ne serait pas venue naturellement aux lèvres ou sous la plume d'un Castillan. Aujourd'hui même, les grammairiens espagnols ne disent pas, comme chez nous : cela est, ou n'est pas, un solécisme. Même en grammaire, ils se montrent indulgents aux *pronunciamentos*. Pourtant, sur le point examiné, l'Académie (*Gramática*, 272) se décide presque : « nunca o muy rara vez excusa la repeticion de los pronombres personales... v. g. : *A mí me dicen, a él le buscan...* ». BELLO (*Gramática*, 277) est plus explicite encore : « en prosa no sonaría bien : *Habló a mí*, etc. ». Andrés Bello, né à Caracas, est la plus grande autorité grammaticale de l'Espagne ; du reste, c'est peut-être au Venezuela et en Colombie que s'écrit l'espagnol le plus pur, comme en témoignent Bello, Baralt, Acosta, Caro, Cuervo, etc. Et cela prête quelque saveur à la phrase où M. Morel-Fatio nous insinue, d'un air pincé, dans une étude qui n'est d'ailleurs pas méprisante (*Études sur l'Espagne*, I, 92) que Hugo a saupoudré son *Hernani* « de quelques mots d'espagnol de Caracas ». Pourquoi de Caracas ? « Espagnol de Paris » n'aurait-il pas suffi ? Un peu plus loin, le même critique avertit charitablement ses contemporains que « l'histoire générale d'un pays n'est pas l'affaire d'un étranger..., qui ne possède pas le fonds d'informations de l'indigène... ». Quelles sont les histoires générales indigènes auxquelles l'estimable hispanisant fait allusion ? Est-ce à cette verbeuse compilation de seconde main de Lafuente, ou bien à certaine piraterie en sept gros volumes (GEBHARDT, *Historia general de España*, 4^a edición) littéralement volés aux étrangers, surtout à Romey ?

¹²⁷ LA BARRERA, *Notas*, CXXII : « Había tomado por tales el ofenderle a él... ». MENÉNDEZ PELAYO, lettre citée : « Cervantes le había ofendido a él y a Lope de Vega... ». L'ancienne expression épistolaire : « Dios le guarde y a mi no olvide » n'est pas une objection : c'est une formule stéréotypée, comme *que Dios guarde* (pour *a quien*) ou *muy señor mío*, qui deviendrait ridicule si, au lieu de *señor*, on mettait un autre substantif. L'Académie a corrigé à tort cette salutation de Teresa à la duchesse (*Quijote*, II, LII) dans son édition de 1782 — non dans celle de 1780, ainsi que l'indique M. Fitzmaurice.

aucune inférence logique ne doit résister à un fait : or, ce fait positif est qu'Avellaneda écrivait ainsi, comme on peut le constater dans ce même prologue¹²⁸. On verra plus loin que ce « signe particulier », dans le style du faux *Don Quichotte*, marque une concordance de plus avec celui d'un autre ouvrage que j'attribue au même auteur. C'est donc entre les deux premières explications que subsiste l'alternative, et la singularité d'écriture que j'ai signalée reste comme un simple trait personnel, qui accentue la physionomie de l'écrivain.

Quelques autres indices de ce même prologue sont utiles à notre enquête. Les *sinónomos voluntarios* dont on a fait tant de mystère, s'appliquent tout uniment, ainsi que je l'ai dit, aux barbarismes trop voulus, en effet, de Sancho, qui rappellent le jargon de Martine dans les *Femmes savantes*. Cela résulte du contexte : Avellaneda égaiera aussi, promet-il, son *Don Quichotte* avec les naïvetés de Sancho, mais en évitant d'offenser personne et de « faire ostentation de *sinónomos* » (dans la bouche de l'écuyer, naturellement) ; il ajoute qu'il serait aussi capable qu'un autre de le faire, ce qu'il prouve avec excès. Comment une chose si simple a-t-elle pu travailler l'esprit des commentateurs ? La phrase connue, sur « le gain dont il va priver Cervantès », jette une lueur sur les véritables mobiles et, par conséquent, sur la condition sociale d'Avellaneda. Ce sont les pauvres mille réaux à toucher du libraire qui l'ont décidé ; c'est donc un homme qui, s'il ne vit pas de sa plume, comme Cervantès, en attend, du moins, un maigre casuel. L'écrivain dépouillé ne s'y trompe pas, bien qu'il se méprenne sur le prétendu « noviciat » du plagiaire et son désir de la gloire¹²⁹. Ce qui, en somme, apparaît manifeste, c'est qu'Avellaneda ne voit dans l'affaire que la question des quatre sous, et qu'il n'a pas songé un instant à la « gloire », ni, par suite, à l'intérêt de mettre une clef à son pseudonyme.

Quant aux injures qu'il adresse à Cervantès, et qui nous répugnent comme des outrages au génie — les fanatiques y voient des sacrilèges contre leur dieu —,

¹²⁸ Prologue : « *Plegue a Dios deje* ». Page 10 : « *De un golpe solo puedo partir a ti y... a diez gigantes...* ».

¹²⁹ *Don Quijote*, II, *Prólogo al lector* : « *una de las mayores (tentaciones del demonio) es ponerle a un hombre en el entendimiento que puede componer e imprimir un libro, con que gane tanta fama como dinero, y tantos dineros cuanta fama* ».

elles ont surtout le grand tort littéraire d'être stupides. Mais encore faut-il se mettre au point, et ne pas contempler le locataire du *conventillo* équivoque de Valladolid comme nous ferions aujourd'hui du symbole statuaire qui se dresse sur la place des Cortès. Nous avons vu que le culte d'Avellaneda pour Lope de Vega était sincère : son animosité contre Cervantès est celle du sectaire aveugle contre l'hérétique¹³⁰. Sans doute, ses attaques sont basses et grossières, et son allusion à l'infirmité du soldat est une révoltante vilénie ; mais qu'on se reporte au ton des *vejámenes* d'Alfarache et des satires sur la bosse d'Alarcón, signées des plus grands noms d'alors et qui passaient pour d'excellentes plaisanteries comme chez nous les quolibets contre Corneille¹³¹. Au résumé, il n'y a lieu de prendre au tragique ni le plagiat, qui fut surtout une pauvre besogne de nécessité, ni le plagiaire, qui fut sans doute un échoué de la vie, quelque bachelier famélique, peut-être un tonsuré sans bénéfice ou un avocat sans causes, râpé, raté, sans plus de malice noire qu'un *pícaro* au demeurant, le meilleur fils du monde.

Voilà donc, à peu près, tous les renseignements personnels que nous pouvons tirer du livre, et c'est le moment de les réunir et de les employer. Avellaneda est Catalan ou Valencien ; homme mûr¹³², sans fortune ; il a étudié le droit et la théologie, peut-être comme *becado* (boursier), d'abord à Valence ou à Tarragone, mais sûrement à Alcalá ; il a voyagé en Italie et en connaît un peu la langue, dont quelques expressions lui sont restées ; il a habité Saragosse, Madrid, Tolède,

¹³⁰ Il est difficile de ne voir qu'une allusion à Armendáriz dans certains vers de l'*Epístola a Barrionuevo*, de Lope : *Y si quisiera hablar...* D'ailleurs, on sait que, dans la fameuse lettre de 1604, où il critique le *Don Quichotte*, Lope de Vega rapproche Armendáriz de Cervantès : il les met tous deux dans le même sac.

¹³¹ Il y a peut-être dans le roman d'Avellaneda des allusions d'un autre ordre ; par exemple, le commentaire (chap. IV) sur la devise de Don Quichotte. Le bon Rosell ne comprend pas, suivant, son habitude, et se demande avec anxiété : « ¿A qué vendrá esto aquí? Vuelve a nombrar el castillo (de San Cervantes) trayéndolo, como suele decirse, por los cabellos... ». C'est une variation très claire sur le *Cuerno*. Comme Sancho parle de décorer sa coiffure, Don Quichotte lui explique philosophiquement : « *No te convienen a ti esos dijes, que tienes la mujer buena cristiana y fea* ».

¹³² S'il avait dépassé la cinquantaine, il ne se moquerait pas de la vieillesse de Cervantès ; d'autre part, s'il a connu Lope à Valence, il ne devait pas avoir moins de vingt ans vers 1590.

mais ignore absolument la Manche¹³³ ; il semble qu'il soit entré dans les ordres, pour en sortir et peut-être y rentrer. Il a touché à la profession juridique, et fait, entre autres métiers, celui d'écrivain, sans gloire et avec de minces profits ; il a connu Lope de Vega et l'admire profondément ; il n'a jamais vu Cervantès, car, tous les témoignages sont unanimes, on ne pouvait voir le grand enfant de génie sans l'aimer ou le plaindre. Je crois bien que c'est tout ; mais c'est plus qu'assez puisque le premier caractère seul, d'ailleurs le mieux établi de tous, rétrécit singulièrement le champ des conjectures.

Si Avellaneda, comme nous l'avons présumé, avait déjà écrit et publié quelque ouvrage avant son *Don Quichotte*, ce ne pouvait être ses rimes en font foi qu'en prose, et, semble-t-il, dans un genre analogue. Cette présomption reposait sur une assez faible probabilité, mais j'avais le devoir de l'examiner avant toute autre pour procéder régulièrement. Or, parmi les romanciers plus ou moins célèbres de cette époque, je n'en ai pas découvert un seul qui fût Aragonais, bien qu'on en compte plusieurs pendant le seizième siècle — tout d'abord ce Juan Timoneda, qui édita les contes des autres avant de publier les siens. Je suis loin de prétendre qu'il n'y en ait pas, n'ayant pas étudié à fond cette littérature, mais je n'en trouve aucun, pour la période de 1600 à 1615, pas plus dans Rivadeneyra que dans Antonio, Ximeno et les autres historiens ou bibliographes. Devant ce premier résultat peu encourageant, je crus devoir, avant d'aborder d'autres genres littéraires, passer en revue les romans connus du temps, dans l'hypothèse que les vagues données biographiques de leurs auteurs pussent être inexactes, ou qu'un de ceux-ci, quoique né loin de l'Aragon ou de la Catalogne, y eût séjourné assez longtemps pour s'en imprégner... Cet examen laborieux me fut d'abord peu utile bien qu'agréable : rien ne ressemble moins à la *bazofia* aragonaise d'Avellaneda que l'écriture de Céspedes, de Salas Barbadillo, d'Espinel et des autres dont j'ai déjà parlé et sur lesquels il serait oiseux de revenir. Au cours de cet inventaire, il m'était impossible de ne pas retomber sur le *Guzmán de Alfarache*. Pour Alemán lui-même, ainsi que je l'ai marqué en

¹³³ « Argamesilla de la Mancha » ne s'est jamais dit ; les deux Argamasilla s'y trouvent.

passant, l'attribution n'avait pas où se prendre : outre qu'il était aussi vieux que Cervantès et avait connu la prison pour une cause pareille, nous savons qu'en 1608 il émigra au Mexique, où il mourut. D'ailleurs, il avait été victime lui-même d'un larcin identique, qu'il avait dénoncé à cor et à cri. Mais, au fait, ce faux *Guzmán* de Mateo Luján, qui se trouve inséré dans le vrai, et que jusqu'ici j'avais à peine ouvert... je me mis à le lire avec attention, et, dès la première page, dès la seconde phrase où se trouve la citation de saint Paul, je pardonnai à D. Buenaventura Aribau toutes ses étourderies et ses négligences, pour avoir eu cette bonne inspiration de réimprimer le *Guzmán* apocryphe dans la collection Rivadeneyra !

Tout concorde sans avoir presque besoin de tenir compte des années écoulées entre les deux besognes et de la différence des originaux qu'il fallait imiter : allure du style, aveux personnels, débraillement de la forme et mauvais goût du fond ; mêmes réminiscences théologiques, mêmes réflexions sur les classes sociales et les professions ; connaissance familière des mêmes lieux et emploi fréquent des mêmes « aragonismes ». Quant aux détails biographiques connus, ils s'emboîtent dans nos récentes conjectures sur Avellaneda, au point de les fixer et, si j'ose dire, de les assembler solidement... Je n'ai pas besoin d'avertir le lecteur que ces affirmations n'ont que l'apparence aprioristique ; elles ne sont pas le prétexte, mais le résultat d'un examen minutieux ; et si je les ai formulées tout d'abord, avec une netteté qui peut sembler imprudente, c'est afin d'appeler l'attention critique sur les faits suivants qui, à mon avis, les laissent suffisamment établies.

On sait que, la première partie du *Guzmán* à peine publiée (1599), Mateo Alemán en entreprit la suite ; mais il fut devancé par un maraudeur qui, sous le pseudonyme de *Mateo Luján de Sayavedra*, fit imprimer à Valence ou à Barcelone une partie du roman¹³⁴. Si les faits avancés par Alemán et son ami Valdés sont vrais, et il n'y a aucune raison de les tenir pour suspects, le cas aurait été ici

¹³⁴ Ticknor fixe la date de 1603 ; Fitzmaurice celle de 1601 ; enfin, Pérez Pastor celle de 1602, qui me semble plus probable ; je n'ai pas les moyens de contrôler le fait. Il y eut, probablement, une édition de Valence antérieure à celle de Barcelone, que mentionne l'historien américain.

beaucoup plus grave que pour le *Don Quichotte*, puisqu'il s'agirait d'une copie faite subrepticement sur l'original déjà terminé. À travers les demi-confidences que nous livre Alemán dans sa seconde partie, en les voilant d'une sorte de symbolisme picaresque, on croit entrevoir que son *capeador* était un familier de la maison qui abusa de sa confiance. Si l'on admet, ce qui est à peu près démontré, qu'Alemán tint, de 1600 à 1601, une imprimerie à Madrid, on peut conjecturer que « Sayavedra » y avait travaillé et eu, comme correcteur ou copiste, la proie sous la main. Alemán nous affirme qu'il dut récrire sa seconde partie — et sans doute il exagère un peu, car la manière de « Sayavedra » ne rappelle guère la sienne, malgré l'intention visible de l'imiter. Beaucoup moins correcte et composée que l'original, la copie est aussi plus amusante et plus vive, sauf les moralités — et cet insupportable hors-d'œuvre sur la noblesse de Biscaye, qui est, sans doute, un mémoire de juriste auquel le romancier a fait un sort. Quoi qu'il en soit, le bon Alemán s'indigne beaucoup moins que Cervantès ; il en a vu bien d'autres en son existence cahotée : *non ignarus mali...* Sous les déguisements pittoresques dont il affuble le larcin, on sent un fond d'indulgence et presque de tendresse pour le fraudeur — si déluré, si drôle... Ah ! l'irrésistible gremlin !... Loin de rabaisser le plagiat, il vante le talent du plagiaire, son savoir, sa grâce, son esprit fleuri, sa maîtrise ès lettres humaines et divines : il serait fier de l'avoir écrit ! Certes, ajoute-t-il, de tels mérites, mieux employés, feraient honneur aux plus difficiles ; mais pour cette fois, « il a fait passer en Castille des monnaies d'Aragon... »¹³⁵.

Les seules données certaines que nous possédions sur ce parasite littéraire nous viennent d'Alemán, ou de son ami Valdés, c'est-à-dire de la seconde partie du *Guzmán*. La critique s'accorde à y voir l'expression de la vérité — sauf, naturellement, la part de l'« équation personnelle » qui, en Espagne, est toujours

¹³⁵ Ce n'est donc pas proprement le sien. Voir *Guzmán de Alfarache, Segunda Parte* (« Prologue »), *Al curioso lector* : « Verdaderamente habré de confesarle su mucha erudición, florido ingenio, profunda ciencia, grande donaire, curso en las letras humanas y divinas, y ser sus discursos de calidad, que le quedo envidioso, y holgara fueran míos ». « Mas en este propósito fue meter en Castilla monedas de Aragón » . On voit par ces derniers mots qu'Alemán appliquait à Sayavedra la qualité d'Aragonais, quoique sachant très bien que l'autre était de Valence, puisque c'est par lui seul que nous-mêmes le savons.

considérable. On comprendrait mal, en effet, qu'Alemán se fût pris à mentir pour dénoncer des mensonges et qu'il fût le jeu du Valencien, en se trompant sur des faits matériels que celui-ci n'aurait pas manqué de relever, afin d'infirmer le reste de l'accusation. D'ailleurs, tous les détails se tiennent et se contrôlent mutuellement¹³⁶.

Donc, l'auteur du *Guzmán* apocryphe, que je suis le premier à introduire dans le débat, était né à Valence et se nommait en réalité Juan Martí. Qu'il ait passé ses premières années dans sa ville natale, cela ressort de son langage, et je dirais presque de son accent. Il semble avoir eu un frère cadet – à moins que Sayavedra ne soit un personnage tout fictif. Dans le doute, ne parlons que de Martí. Orphelin d'excellente famille, il avait hérité de quelques biens qu'il dissipa de bonne heure. Martí interrompit ses études pour courir le monde ; de Barcelone, il passa en Italie et, tombé, dans la misère, y pratiqua quelques-unes des soixante-trois manières qu'avait Panurge de se ravitailler¹³⁷. Ce fut après ce tour de Bohème qu'il rentra dans son pays et poussa ses études à Alcalá. Il dut y prendre quelque grade, puisqu'il exerça plus tard la profession de *letrado*. Dans l'entretemps, il avait aussi tâté du métier de comédien, comme ce délicieux Agustín de Rojas qui s'éteignit, lui aussi, dans le notariat final¹³⁸. Quoi qu'il en soit, il se trouvait à Valence en 1599, lors des grandes fêtes du double mariage royal, qu'il décrit en témoin oculaire, et il y revit certainement Lope de Vega, dans la suite du marquis de Sarria, bientôt comte de Lemos. C'est tout juste après ces fêtes, dont Martí fut sans doute un des nombreux historiographes, que

¹³⁶ Mateo ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, II, *Prólogo* et *lib.* I, cap. VIII, cap. I et V ; mais surtout cap. IV, où Sayavedra conte sa vie. La qualité du personnage n'est pas très claire ; il semble que, par moments, Alemán ait personnifié en Sayavedra son maraudeur, mais, du récit de celui-ci et du chapitre V, il résulte bien que c'est l'autre : *si ce n'est toi, c'est donc ton frère...*

¹³⁷ Mateo ALEMÁN, *Guzmán de Alfarache*, II, *Prólogo* et *lib.* I, IV : « *Ninguno entendió como yo la cicatería : fui muy gentil caleta, buzo, cuatrero, maleador y mareador, pala, poleo, escolta, estafa y zorro...* ». Il faut sans doute en rabattre et tenir compte du genre picaresque, mais le récit de Sayavedra doit contenir une grande part de vérité applicable à Martí. Cf. SAYAVEDRA, II, *lib.* II, cap. IV : « *y hasta agora sé diez y siete maneras de pedir limosna...* ».

¹³⁸ On n'a pas rendu justice complète au charmant *Viaje entretenido*, de Rojas, plein d'esprit et de grâce spontanée, comme son auteur, cet irrésistible *Caballero del milagro* que tout le monde adorait à première vue. La page où il entame son aventure de Málaga (I, 160 de l'édition de Madrid, 1901) et s'interrompt pour toujours, suffoqué par l'émotion, est unique d'accent poignant et vrai dans toute la littérature espagnole, en général si artificielle, si peu humaine.

se placent son séjour à Madrid et ses relations amicales avec Alemán, d'où allait sortir son premier plagiat connu. Et, naturellement, c'est aussi à cette époque que s'arrêtent nos renseignements sur lui, en tant que contrefacteur du *Guzmán de Alfarache*. Le moment est donc venu d'examiner ce pastiche et d'en faire saillir les traits caractéristiques, qui, rapprochés de ceux du *Don Quichotte* apocryphe déjà mis en relief, nous permettront peut-être d'attribuer les deux imitations à un seul et même plagiaire. Tout d'abord, on ne peut nier que la présomption générale ne soit favorable à la thèse. Si l'examen du *Don Quichotte* nous a presque convaincu que l'« Aragonais » n'en était pas à son début et, comme dit l'espagnol, à « son premier renard dépouillé », aucun noviciat littéraire ne lui sied mieux que cet escamotage, deux fois picaresque, perpétré par un Valencien. Le tour de gibecière lui va comme un gant.

Le faux *Guzmán* porte une dédicace qui semble factice et de forme un peu burlesque, mais dont les allusions nous échappent¹³⁹ : elle a tout à fait l'allure de l'autre « aux échevins d'Argamesilla », qu'elle rappelle aussi par quelques expressions particulières, et surtout par l'attitude de victime de la « détraction » qu'y prend d'avance le bon apôtre. Les détracteurs, dans l'un et l'autre cas, c'étaient les dépouillés qui allaient crier : au voleur ! À la fin, Martí promet au public d'autres ouvrages analogues : qui a démarqué, démarquera¹⁴⁰.

Il va de soi que ce n'est point par la marche générale de l'action que deux écrits aussi différents peuvent être rapprochés ; d'ailleurs, chacune des imitations a d'abord son modèle à suivre, et nous savons que le roman de Cervantès ressemble le moins possible à celui d'Alemán. Ce qui est surprenant,

¹³⁹ Le roman est dédié à don Gaspar Mercader y Carroz, « *heredero y legítimo sucesor en las baronías de Bunyol y Siete Aguas* ». Mercader et Carroz étaient deux anciennes familles de Valence, et il se peut que la seigneurie de Bunyol (dont Siete Aguas faisait partie) appartînt à la première. Zurita (*Anales*, XIII) nous dit, en effet, que le château de Siete Aguas fut conquis par un Mercader, le 7 août 1430. Mais, que signifie cet « héritier et successeur légitime des baronnies », que Martí proclame « vainqueur d'Alexandre, de Cyrus, d'Alcibiade et d'Épaminondas », pour avoir accepté sa dédicace ! Il y a là, peut-être, quelque intention satirique que nous ne saisissons pas aujourd'hui.

¹⁴⁰ Dedicace de *Guzmán* : « *tanto necesitan de mayor protección... los libros que de suyo están sujetos a la detracción... (Vuestra merced) a quien suplico reciba etc.* ». Dedicace de *Don Quijote* : « *Reciban pues vuestas mercedes bajo de su manchega protección el libro y el celo de quien, contra mil detracciones le ha trabajado...* ». *Detracción* était alors un mot peu usité ; il n'est pas dans Covarrubias.

c'est qu'à travers deux sujets aussi dissemblables, et après douze ans écoulés, la personnalité du premier auteur ait si peu varié, qu'elle se trahisse encore dans le style du second, dans les démarches et les réflexions de ses personnages, et jusque dans ses citations favorites. Il vivait évidemment sur l'ancien fond littéraire et avait fort peu acquis pendant cet intervalle professionnel. Parmi ces indices probants, les rencontres linguistiques et les citations sont, sans aucun doute, les plus remarquables à raison de leur caractère concret. S'il n'est pas toujours certain que le style soit l'homme même, il n'est guère douteux que la langue ne soit tout l'écrivain : ce par quoi il accuse son identité et dont il change le plus difficilement. Mais d'autres révélations inconscientes ne doivent pas être négligées ; et quelques-unes, qui touchent aux goûts dominants, aux sentiments intimes de la personne et à sa façon de réagir devant les faits, peuvent atteindre l'importance de signes positifs.

Dans le *Guzmán* de Martí, nous voyons poindre déjà les prédilections pour l'ordre de saint Dominique et le culte du Rosaire qui caractérisent si curieusement le pseudo-Avellaneda. Il ne perd pas une occasion de rappeler qu'il « a toujours pratiqué cette dévotion »¹⁴¹. Mais voici qui est, à mon gré, tout à fait significatif. C'est en écoutant le sermon d'un père dominicain à Notre-Dame d'Atocha, que Guzmán prend la résolution de changer de vie et de rentrer au couvent, absolument comme le Gregorio du *Don Quichotte* est touché de la grâce dans la même église et en des circonstances identiques¹⁴². Il est difficile de ne pas reconnaître que les deux récits semblent n'en faire qu'un et traduire le même souvenir personnel. Quoique moins particulières et décisives, je crois aussi que les réminiscences de la vie de prison et de théâtre — avec, dans l'un et l'autre cas, les mêmes louanges adressées à Lope de Vega — se correspondent et se rejoignent, plus colorées et presque présentes, comme il est naturel, dans les premiers tableaux. Les coins de Madrid qui revivent pour Avellaneda, après

¹⁴¹ Par exemple, II, IV : « *y en particular no dejara el Rosario por cosa de esta vida, lo que yo hacía también porque siempre tuve esta devoción* ».

¹⁴² Mateo LUJÁN DE SAYAVEDRA, *Guzmán de Alfarache*, II, lib. III, cap. V et VI. Cf. AVELLANEDA, *Don Quijote*, cap. XIX.

quinze ans d'absence, sont ceux qui ont encadré les aventures de Guzmán, c'est-à-dire de Martí : Atocha, le Prado de San Jerónimo, les *caños* de Alcalá où a lieu ce nauséeux coup d'hameçon de la gourgandine avariée, qui rappelle, mais laisse loin en arrière, les répugnantes invites de Bárbara. Enfin, la vie d'étudiant scolastique et *tuna* mêlées à l'université d'Alcalá, semble, dans le *Guzmán*, la même peinture, prise de face et rapprochée, qui reparaitra dans le *Don Quichotte*, mais évoquée cette fois d'un crayon rapide et comme vue de profil. Quant aux réflexions morales et aux mots d'expérience échappés à chaque page, c'est bien, dirait-on, un seul auteur qui les laisse tomber : l'immuable pique-assiette social qui a fait tous les métiers sans réussir à aucun, et qui, après avoir traversé les situations les plus diverses, médite de tous les rôles qu'il n'a pas su remplir.

Mais, après tout, ces coïncidences fragmentaires des œuvres et des apparitions instantanées de leurs auteurs, par reflet ou transparence, resteraient discutables, si elles n'avaient laissé dans le style et surtout dans la langue des traces indélébiles. C'est par celles-ci que les demi-preuves inductives se fixent et acquièrent la portée de faits positifs. Et ici encore, ce sont moins les analogies d'ensemble qui sont concluantes, que les détails et les accidents particuliers. Ce qui, dans l'*Odyssée*, fait reconnaître Ulysse par ses vieux serviteurs, mieux que la vague ressemblance physique altérée par les ans, c'est la cicatrice du héros et le rappel du sanglier à la « dent blanche ». Après avoir constaté l'analogie de la forme chez Martí et Avellaneda (visiblement déviée par l'influence du modèle différent qu'il s'agit d'imiter) la même verve naturelle et franche du style, la même absence d'affectation et de distinction dans la phrase lâchée, il faut localiser les correspondances et surtout les tares homologues, mettre en relief et rapprocher ces petits traits communs, sans lesquels les autres, plus larges et trop flottants, pourraient être considérés comme douteux ou fortuits. Je sens combien cette menue analyse devient pénible pour le lecteur, et je lui en demande pardon, mais il m'est impossible de l'omettre en entier. Je vais, du moins, la réduire au strict nécessaire, et m'efforcer d'atteindre à cette « élégance » mathématique qui consiste à ne dire que ce qu'il faut. Ceux qui aiment les

démonstrations *more forense*, et ont besoin, pour commencer de croire à une vérité, de vingt répétitions identiques, pourront s'exercer sur les textes.

Il n'est pas nécessaire de démontrer que la plupart des locutions singulières de Martí sont des « valencianismes » : nous savons qu'il est né à Valence et qu'il habitait, soit cette province, soit une des limitrophes où ces mêmes accidents linguistiques sont usuels. C'est, au contraire, la nature connue de ceux-ci qui doit nous révéler l'origine discutée des similaires qu'on trouve chez Avellaneda. Ces rencontres verbales sont aussi nombreuses que significatives. Notons, d'abord, quelques locutions « aragonaises » relevées par Pellicer dans le faux *Don Quichotte*, et qu'on retrouve, avec beaucoup d'autres, dans le *Guzmán* de Martí¹⁴³. Il y faut ajouter celles d'Aribau et quelques autres que j'ai citées moi-même, et dont les plus caractéristiques se rencontrent aussi dans les deux ouvrages. D'ailleurs, il n'y a pas lieu d'insister sur le fait que les provincialismes signalés appartiennent en général au catalan, et, en particulier, au dialecte de Valence, puisque ce corollaire découlera de la proposition principale. Ce dont il s'agit à présent, c'est donc de démontrer que les deux auteurs n'en font qu'un. Or, pour établir cette unité, ce ne sont plus les locutions d'origine locale qui deviennent intéressantes, mais plutôt celles qui, quoique tenant au style personnel de l'écrivain, se montrent dans l'un et dans l'autre ouvrage...

On pourrait reprendre, d'abord, certaines incorrections que j'avais écartées plus haut à titre d'aragonismes, car elles n'en sont pas. J'ai montré que d'excellents écrivains castillans les avaient commises ; mais ce qui est propre à nos deux auteurs, c'est d'avoir pour habitude, surtout Martí, ce qui chez les autres est accidentel. Sans m'arrêter à la suppression de l'article, celle de la préposition de génitif est déjà plus remarquable : on peut dire qu'elle manque

¹⁴³ *En* devant l'infinitif (au lieu de *al* ou du gérondif) : *Guzmán*, p. 376, 385 (Rivadeneira) ; *a que*, pour le gérondif (*a la que volvió la cabeza*. Cf. *Guzmán*, 364 : *a cuatro que le refieren está mudado*) ; *al señal* : *ibid.* 410 ; *malagana* : 376. Les autres observations de Pellicer n'ont aucun fondement : *escudilla* était déjà castillan ; on le trouve dans un vieux proverbe et dans Covarrubias ; j'ai relevé dix fois *fijar* ou *pegar carteles* (VI et XXIV), et pas une seule *hincar*, qu'il dénonce. En revanche, il omet la plupart des catalanismes que j'ai déjà signalés et dont plusieurs sont donnés par Aribau comme des « valencianismes » de Martí.

où il la faudrait presque aussi souvent qu'elle y est mise¹⁴⁴. J'ai déjà signalé l'emploi de *en* devant l'infinitif ; il n'y a pas à revenir non plus sur les formes spéciales et les catalanisms sporadiques qui sont communs aux deux écrits¹⁴⁵.

Mais je ferai remarquer, avant de passer à un autre ordre de rapprochements, cette omission du pronom régime, si rare et si peu espagnole, que le seul fait de la rencontrer dans le prologue d'Avellaneda m'avait presque induit à proposer une autre leçon ; on la retrouve dans *Guzmán* et cette coïncidence me paraît plus significative que toutes les antérieures¹⁴⁶.

La reproduction des mêmes réminiscences littéraires, quand elles ne sont pas courantes et banales, est encore plus frappante que celles des *tics* linguistiques, en ce sens que, dans l'emploi de ceux-ci, la part du milieu est toujours considérable, tandis qu'elle peut être nulle dans celles-là. Sans doute, il est naturel que l'éducation universitaire généralise, dans certaines classes sociales, l'usage de quelques centons proverbiaux, pris aux ouvrages classiques et devenus lieux communs. Il n'en va pas de même pour des auteurs peu répandus ou des passages peu fréquentés : ici la répétition quasi-machinale de quelques citations doit être tenue pour un indice et un écho des lectures personnelles. Tous les écrivains du temps abusent des sentences classiques ; pourtant les rencontres textuelles, qui arrivent constamment pour les proverbes sont assez rares. Je n'attache donc pas plus d'importance qu'il ne faut au fait que les ouvrages des grands philosophes anciens, des pères de l'Église ou des jurisconsultes fameux paraissent aussi familiers à Martí qu'au pseudo-Avellaneda : c'est monnaie courante parmi les gradués en droit canon et civil. Cependant je tiens déjà pour une coïncidence singulière qu'Avellaneda, dans le *Prologue* de son *Don Quichotte*, répète au courant de la plume la définition de l'envie qu'avait donnée Martí aux premières pages de *Guzmán*, en la traduisant de saint Grégoire et de saint

¹⁴⁴ Exemples de suppression de l'article : *Guzmán* (édition citée) 375 (deux cas), 382, 390 (deux en deux lignes), 393, 420, 422, etc. Exemples de la préposition omise : *Don Quijote*, 49, 51, 59 ; *Guzmán* : 400 (era ya noche), 408 (delante el corral), 423 (después su Majestad en Vinaroz!), etc.

¹⁴⁵ *Hacer gozo, tener de nuevos, botica* (lienda), *henchir* (toujours, même au figuré, pour *llenar, desempeñar* : henchir un oficio), *pedir de, buenaboya, malagana*, etc., *passim* dans les deux ouvrages.

¹⁴⁶ *Guzmán*, 393 : « *la reformación del mundo ni toca a mí, ni puedo ser parte para ello* ».

Thomas en termes identiques¹⁴⁷. Mais lorsque je constate dans ce même prologue, qu'Avellaneda, ayant à parler de la charité, reproduit précisément la description que Martí en a faite (d'après saint Paul) aux premières lignes du *Guzmán*, au même endroit que l'autre, je ne puis m'empêcher de voir dans le double accord autre chose qu'une rencontre fortuite, et je le joins au dossier justificatif, dont il n'est pas la pièce moins importante. Je laisse de côté quelques autres menues coïncidences : par exemple, ce souvenir de la « reine Zénobie » la future « héroïne » du *Don Quichotte* qui revient à deux reprises dans le *Guzmán* ; ou encore ce nom de *Martín* (on sait que *Martí* en est la forme valencienne), choisi pour l'hidalgo Quixada, sans antécédent ni motif connu...¹⁴⁸. Mais il faut se borner. D'ailleurs, si les rapprochements faits ne suffisent pas, c'est qu'ils ne sont pas décisifs et qu'ils pèchent par leur nature, encore plus que par leur nombre : en ce cas, il serait oiseux de les multiplier.

Toutes les remarques accumulées réussissent-elles à édifier une conviction complète ? Je commence par dire qu'elles n'ont pas entraîné immédiatement la mienne. Derrière l'annotateur consciencieux qui soulignait les passages du texte, le critique est venu, hochant du nez et la lèvre froncée par le doute méthodique. Habitué à ne se rendre qu'à l'évidence expérimentale, parce qu'il a vu les inférences les plus spécieuses s'écrouler au contact des faits, l'esprit scientifique hésite devant un ensemble de demi-preuves partielles dont aucune n'apporte

¹⁴⁷ *Guzmán*, 371 : « *La envidia y emulación es cosa sin fruto, tristeza del bien ajeno, pesar y carcoma de la prosperidad del prójimo...* » *Don Quijote*, *Prólogo* : « *La envidia es tristeza del bien y aumento ajeno, etc.* ».

¹⁴⁸ La Zénobie citée est la reine de Palmyre, non l'épouse de Rhadamiste, mentionnée par Tacite et qui n'a rien d'une héroïne chevaleresque. On pourrait rapprocher aussi la liste des grands noms historiques, cités par Guzmán, de celle qui figure aux joutes de Saragosse, dans le *Don Quichotte*. Enfin, je me permets de signaler aux chercheurs espagnols une piste curieuse et qu'il leur serait peut-être facile de suivre. J'ai assez marqué, comme un trait frappant d'Avellaneda, son zèle fervent et encombrant pour le Rosaire. Or, le promoteur et l'apôtre tarragonais de ce culte fut le père dominicain Joseph Luquián, dont Ximeno (*Escritores del reino de Valencia*, I, 298) donne une notice intéressante. Né à Valence vers 1548 (il professa en 1565), il s'établit à Tarragone où il enseigna la théologie jusqu'à sa mort (1624). Ses œuvres furent publiées à Tarragone, en 1594, par ce même Felipe Roberto, éditeur du *Don Quichotte*. On pressent une relation directe entre Martí-Avellaneda et ce dominicain valencien, propagateur du Rosaire, client du libraire Roberto, et dont le nom, enfin, rappelle le pseudonyme de Martí. Il serait intéressant de parcourir les registres de la confrérie.

avec elle la certitude. Les clous plantés dans la muraille pour employer l'image célèbre qui tout à l'heure m'apparaissaient si nombreux et en jalonnaient la surface sans y laisser un seul pan vide, me semblent presque insignifiants, à présent que je les tiens en petit paquet dans ma main fermée. N'est-ce donc que cela !... Pourtant, il convient de réagir et de raisonner froidement, car le scepticisme exagéré est aussi une forme de l'erreur. Il reste à se demander pour reprendre l'image si c'est l'impression présente ou l'ancienne qui est décevante, et si c'est la vraie place et la fonction des clous de se trouver réunis en poignée, au lieu d'être distribués dans le mur, où ils suffisaient bien à fixer une vaste tapisserie qui n'est nullement illusoire ? En d'autres termes, il faut se dire qu'il y a peut-être d'autres certitudes que celles qui découlent de l'expérience directe ou de la démonstration géométrique, en se rappelant que les plus solides affirmations de l'histoire, en dehors des gros faits matériels, n'ont pas de base plus ferme que celle qui nous inquiète ici ; et, enfin, que les tribunaux de la terre s'occuperaient à surseoir, s'ils devaient fonder leurs jugements sur autre chose que des probabilités. Cela posé, en toute probité et franchise et l'on conviendra, j'espère, que l'étude présente diffère des hypothèses critiquées, autant par sa méthode que par sa façon de conclure, il ne me reste qu'à présenter l'alternative logique qui résulte des faits établis.

Si l'on n'admet pas que Martí et le pseudo-Avellaneda soient la même personne, il faut nécessairement accepter les faits suivants : il exista en Espagne, pendant les années 1600-1613, deux écrivains nés à Valence à peu près en même temps, ayant étudié à Alcalá, voyagé dans les mêmes pays, mené la même vie d'aventure, pour s'établir ensuite dans leur ville natale ou à Tarragone ; ils avaient des goûts et des allures identiques, une prédilection égale pour l'ordre des dominicains et appartenaient l'un et l'autre à la confrérie du Rosaire qui ne comptait que cent cinquante membres par province ; ils avaient tous les deux connu personnellement et admiraient Lope de Vega ; ils avaient exercé les mêmes professions, contrefait, à quelques années de distance et sous des pseudonymes semblablement fabriqués, les deux romans les plus célèbres de

l'époque ; ils écrivaient du même style, avec les mêmes tours valenciens et les mêmes vocables exotiques, en versant dans leurs plagiat les mêmes souvenirs personnels et les mêmes citations littéraires... Du reste, les deux personnages ne semblent s'être jamais rencontrés, ne se connaissaient pas — tout à fait à la façon de ces Ménechmes du théâtre moderne, qui ne se trouvent jamais ensemble sur la scène — parce qu'ils sont joués par un seul acteur. L'un, très réel et agissant, se nommait Jean Martí ; l'autre, contemporain, concitoyen, confrère et doublure du premier, est un fantôme évanoui, une ombre anonyme qui n'a pas même laissé en ce monde, où on nous le montre cherchant la renommée, la trace qu'imprimait le plus humble chrétien dans un registre baptistaire...

On peut choisir. Quant à moi, je pense qu'il convient d'opter pour la première solution, fût-ce à titre de conjecture provisoire et soumise à la vérification. Mais la confirmation n'est-elle déjà pas indiquée plus haut, et, parmi les exemples signalés, n'en est-il pas deux au moins qui contiennent cet *experimentum crucis* de Bacon, qui nous autorise à rejeter celle des deux hypothèses à laquelle un fait concret ne peut s'appliquer ? Est-il un esprit réfléchi qui, devant la double rencontre des citations identiques et le double rappel du sermon d'Atocha, ne préfère l'hypothèse d'un seul auteur à l'autre, qui rappelle trop celle de deux fameux Sosies Valenciens¹⁴⁹ ?

Telle que la voilà, ma solution ne se heurte à aucune des données historiques et littéraires contre lesquelles toutes les autres se pulvérisent. Je ne m'étais engagé qu'à établir la plausibilité de ma conjecture après avoir démontré l'absurdité des autres ; je crois que j'ai rempli mon engagement, et que la double opération est faite — sans compter quelques petites opérations accessoires. D'ailleurs, tout ceci n'empêchera nullement le cervantisme de fleurir. La vérité ou, si l'on veut, l'exactitude, qui en est l'expression scientifique, manque de prestige dans le monde parce qu'elle ne revêt presque jamais un aspect simple. Pour le succès de ma thèse, mieux eût valu ne pas la compliquer de réserves et

¹⁴⁹ Deux frères et acteurs valenciens étaient alors célèbres par leur ressemblance extraordinaire ; les auteurs, naturellement, exploitaient cette singularité dans leurs pièces à quiproquos. Voir Calderón, *Hombre pobre todo es trazas*, journée II, sc. V.

d'hésitations. Le vulgaire veut qu'on lui dise blanc ou noir ; or, ce n'est pas l'histoire ou la science mais la légende et la mythologie qui lui servent ces genres tranchés. Ni le blanc ni le noir absolus ne font guère partie de la nature habitable : la neige est sur les sommets inaccessibles ; la houille, dans les entrailles de la terre. Toutes les réalités humaines sont complexes et approximatives : seule la fiction a un contour arrêté et un relief puissant.

Je m'attends à soulever quelques colères et à provoquer des réponses qui manqueront d'esprit philosophique — peut-être même l'épithète est-elle de trop. Cette modeste étude, dont le labeur patient révèle assez le sentiment qui l'a inspirée, va tomber sous les griffes de l'*espagnolisme*, où elle passera, sans doute, quelques mauvais quarts d'heure : ce n'est pas de cela qu'elle mourra, si elle est née viable. Mais je tiens à dire, non seulement que j'y exerce le même droit, mais que j'y exprime au fond la même sympathie pour l'Espagne, qu'à l'heure sombre où j'épousai publiquement, devant l'Amérique victorieuse, la cause des vaincus. Je défendais alors, comme aujourd'hui, les *fueros* de la vérité historique. Seul l'ennemi a changé ; celui d'hier n'était qu'extérieur et momentané ; celui que je vise aujourd'hui, l'Espagne le porte dans ses entrailles depuis des siècles : c'est ce sarcome de présomption et de routine qu'aucune opération sanglante ne réussit à extirper. Pour le transformer et le réduire, il faudrait tout un régime de travail sur soi-même, un long effort d'énergie et de volonté — surtout d'abnégation modeste — qui partît de ceux-là mêmes qui perpétuent à leur profit l'ignorance et l'infatuation patriotique. Pourtant le salut est à ce prix. Au cours de ce vingtième siècle qui s'ouvre, l'aptitude scientifique sera de plus en plus et partout, même dans l'art, la condition de la force nationale et la caractéristique de la civilisation. C'est sur ce terrain que les peuples, jeunes et vieux, grands et petits, devront se mesurer. Et peut-être cette lutte pour la vie sera-t-elle plus âpre et plus décisive encore entre les petits qu'entre les grands, parmi ces nationalités nouvelles ou renouvelées qui déjà s'agitent dans leur pénombre et s'apprêtent à se disputer l'avant-dernier rang.

RÉSUMÉS

Anne ROBIN, « Charles d'Anjou ou un seigneur allemand ? Dispute en vers entre Florentins (1278-80 ?). La tenson de dix-sept sonnets du manuscrit Vaticano Latino 3793 (V 882-898) »

Résumé

La tenson (V 882-898) du manuscrit Vaticano Latino 3793 est une dispute en vers opposant six Florentins (Monte Andrea, Chiaro Davanzati, Lambertuccio Frescobaldi, Federigo Gualterotti, Cione et Beroardo) qui, répondant à la requête de Monte Andrea, débattent de la venue en Italie, vers 1280, d'un rival de Charles d'Anjou et de ses chances de victoire. Ce type de débat, récurrent dans la poésie florentine de ces années-là est marqué par le caractère sinon prophétique du moins prédictif de l'événement discuté, et par son caractère politique. Il est par suite souvent obscur et consiste moins en un débat proprement dit qu'en une juxtaposition de points de vue opposés proférés comme des défis. Dans la tenson présente, la bataille de pronostics se double vers la fin d'une bataille de rimes que gagne, contre le champion de la virtuosité métrique favorable à Charles d'Anjou (Monte Andrea), le poète occasionnel partisan de l'empereur d'Allemagne (Lambertuccio Frescobaldi).

Mots-clés : Charles d'Anjou, Monte Andrea, Prophétie, tenson V 882-898, virtuosité métrique

Riassunto

La tenzone (V 882-898) del manoscritto Vaticano Latino 3793 è una disputa in versi che oppone sei fiorentini (Monte Andrea, Chiaro Davanzati, Lambertuccio Frescobaldi, Federigo Gualterotti, Cione e Beroardo) che, rispondendo a una proposta di Monte Andrea, discutono della possibile discesa in Italia, verso il 1280, di un oppositore a Carlo d'Angiò e della sua capacità a vincere. Le caratteristiche di questo tipo di dibattito ricorrente nella poesia fiorentina di quegli anni dipendono dalla natura profetica e politica dell'argomento discusso: spesso oscuro, esso si organizza in un seguito di pareri opposti che sfidano l'avversario. Qui, la gara delle predizioni si unisce a una gara metrica sempre più ermetica, vinta non dal campione del virtuosismo metrico partigiano di Carlo d'Angiò (Monte Andrea), ma dal poeta occasionale fautore dell'imperatore tedesco (Lambertuccio Frescobaldi).

Parole chiave: Carlo d'Angiò, Monte Andrea, Profezia, tenzone V 882-898, virtuosità metrica

Abstract

The tenson (V 882-892) of the Vaticano Latino 3793 manuscript is a poetic feud between six Florentines (Monte Andrea, Chiaro Davanzati, Lambertuccio Frescobaldi, Federigo Gualterotti, Cione e Beroardo) who, following the request by Monte Andrea, debate about the arrival in Italy, around 1280, of Charles of Anjou's rival, and the possibility he has of victory. The prophetic, or at least the predictive tone, as well as the political aspect being discussed is characteristic of this type of debate which frequently took

place in those years. As the debate progresses, it often loses clarity, expressing more about their personal points of view to defy each other rather than developing a proper debate. In the present tenson, the argument about the chances of victory doubles towards the end with an intensified battle of rime. The previous champion of poetic virtuosity (Monte Andrea) who was in favour of Charles of Anjou is outrimed by the novice poet, (Lambertuccio Frescobaldi), a fervent believer in the German emperor.

Keywords: Charles of Anjou, Monte Andrea, Poetic virtuosity, Prophecy, Tenson V 882-898

Roland BÉHAR, « La “correction amiable”. Formes de la controverse poétique dans les débuts de la théorie poétique vernaculaire au XVI^e siècle »

Résumé

L'article analyse trois polémiques littéraires presque contemporaines, qui se produisirent en France, en Italie et en Espagne, vers le milieu du XVI^e siècle, portant toutes trois sur la définition de la poésie lyrique et de son rôle dans la défense et l'illustration de la langue vulgaire. J. du Bellay, A. Caro et F. de Herrera, par leurs postures programmatiques, bouleversèrent le paysage littéraire d'alors et les polémiques à l'origine desquelles ils se trouvent partagent elles-mêmes des caractéristiques marquant une évolution dans la représentation des poètes par eux-mêmes. Dans ce moment précis, la controverse semble se constituer en un genre comme tel, combinant la forme sérieuse de la *disputatio* scolastique avec celle, plus littéraire, de la satire. L'essor de ce genre marque un moment précis du développement de la république des lettres vernaculaires : à l'origine, se situe la revendication du domaine poétique par un sujet s'arrogeant des prérogatives théoriques inédites et donc choquantes. La controverse permet alors à chacun de trouver la mise en scène littéraire de son rôle, grâce à la fiction satirique Quintil, Maître Pasquin, Bachiller, Prete Jacopín.

Mots-clés : controverse littéraire, satire, dispute, champ littéraire, Pasquin, Joachim du Bellay, Annibal Caro, Fernando de Herrera

Resumen

El artículo examina tres polémicas literarias casi contemporáneas, que tuvieron lugar en Francia, Italia y España, hacia mediados del s. XVI. Las tres versaban sobre la definición de la poesía lírica y su papel en la defensa e ilustración de la lengua vulgar. Con sus actitudes programáticas, J. du Bellay, A. Caro y F. de Herrera modificaron sensiblemente el paisaje literario de su tiempo. Las polémicas que originaron comparten a su vez características típicas de la evolución en la representación de sí mismos de los poetas. La controversia parece entonces encaminarse hacia un género *per se*, que combina la forma seria de la *disputatio* escolástica con la de la sátira, de corte más literario. El nacer de este género marca un momento determinado en el desarrollo de la república de las letras vernáculas: en su origen, se halla la reivindicación del dominio poético por un sujeto que se atribuye prerrogativas teóricas inéditas y, por tanto, chocantes. La controversia permite entonces a cada uno encontrar la escenificación literaria de su papel, mediante la ficción satírica Quintil, Maître Pasquin, Bachiller, Prete Jacopín.

Palabras claves: controversia literaria, sátira, disputa, campo literario, Pasquín, Joachim du Bellay, Annibal Caro, Fernando de Herrera

Abstract

This paper focuses on three almost contemporary literary polemics, which occurred in France, Italy and Spain, near the middle of the 16th century. Their subject was in all three cases the definition of lyric poetry and its role in the defence and illustration of the vernacular language. Thanks to their programmatic postures, J. du Bellay, A. Caro and F. de Herrera thoroughly modified the literary landscapes of their time. The polemics they started also share characteristics that are typical of the evolution the poets' self-representations undergo. Controversy seems to become at this stage a genre *per se*, which combines the serious form of the scholastic *disputatio* with the more literary satire. The rise of this genre marks an important moment in the development of the republic of vernacular literature. At its origins, one finds the poetic subject's claim to the poetic domain: this unseen theoretical prerogative shocks and causes the controversy, which allows each of the opponents to find the literary staging of its role, through the use of the satiric fiction – Quintil, Maître Pasquin, Bachiller, Prete Jacopín.

Keywords: literary controversy, satire, dispute, literary field, Pasquin, Joachim du Bellay, Annibal Caro, Fernando de Herrera

Luca SALZA, « *Bien que je n'aie jamais été aussi sauvage, grossier et mal élevé que vous dans les conversations et les disputes, sachez qu'il m'est arrivé, jadis, d'être tout aussi ignorant.* Stratégies discursives de la polémique scientifique dans le *Souper des Cendres* de Giordano Bruno ».

Résumé

Mon hypothèse consiste à affirmer que la polémique chez Giordano Bruno (1548-1600) n'est jamais contingente. Elle est plutôt la manière dont la pensée s'exprime. J'entends ainsi affirmer que toute sa philosophie est une philosophie de combat. Pour étayer cette thèse, je me concentre sur le *Souper des Cendres*, un dialogue dans lequel Bruno, en 1584, expose et défend les positions de Copernic. C'est parce qu'il embrasse une nouvelle théorie que Bruno, tout comme Galilée peu de temps après, doit descendre dans l'« *agôn* ». En effet, l'héliocentrisme secoue toute l'architecture traditionnelle de la culture (et de la société), surtout dans l'interprétation qu'en offre ce dialogue. Bruno n'abolit pas seulement la centralité de la Terre, mais aussi celle de n'importe quel corps. La théorie de Copernic, selon Bruno, entraîne l'éclatement de l'univers : tout point devient un centre, l'univers est infini et multiple. Or, la polémique avec le système de pensée du passé (incarné par deux personnages ridicules et violents du dialogue) ne présuppose aucun échange. Le dialogue, chez Bruno, et chez Galilée, n'est pas la mise en scène d'une confrontation dialectique, mais l'occasion parfois de ridiculiser, voire d'invectiver, ses adversaires, afin d'affirmer la supériorité des nouvelles vérités. Plus précisément, on verra que le dialogue de Bruno, à la différence de ce qui se passe chez Galilée, ne lui permet pas de constituer une communauté intellectuelle d'amis. Bruno demeure un solitaire et son dialogue prend acte de l'impossibilité de la communication.

Mots-clés : *agôn*, art rhétorique, autorité, combat, dialogue, héliocentrisme, infini, invective, nouvelle philosophie (*nova philosophia*)

Riassunto

La mia ipotesi è che la polemica in Giordano Bruno (1548-1600) non è mai contingente. È piuttosto il modo attraverso cui il pensiero si esprime. Ciò che voglio sostenere in quest'articolo è che tutta la sua filosofia è una filosofia di lotta. Per sostenere questa tesi, mi concentro sulla *Cena de le ceneri*, un dialogo in cui Bruno, nel 1584, espone e difende le posizioni di Copernico. È proprio perché abbraccia questa nuova teoria che Bruno, come farà Galileo poco dopo, deve scendere nell'«agone». L'eliocentrismo, in effetti, sconvolge tutta l'architettura tradizionale della cultura (e della società), soprattutto nell'interpretazione bruniana. Bruno non abolisce solo la centralità della Terra, ma anche quella di tutti gli altri corpi. Le teorie copernicane, secondo Bruno, implicano l'esplosione dell'universo: ogni punto diventa centro, l'universo è infinito e multiplo. Ora, la polemica contro il sistema di pensiero del passato (incarnato nel dialogo da due personaggi ridicoli e violenti) non presuppone nessuno scambio. Il dialogo in Bruno, e in Galileo, non è la messa in scena di un confronto dialettico, ma l'occasione per ridicolizzare, anzi insultare, i propri avversari, con lo scopo di affermare la superiorità delle nuove teorie. Più precisamente, si vedrà che il dialogo di Bruno, a differenza di quanto accade in Galileo, non gli permette di costituire una comunità intellettuale di amici. Bruno resta un solitario e il suo dialogo prende atto dell'impossibilità della comunicazione.

Parole chiave: agone, arte retorica, autorità, dialogo, eliocentrismo, infinito, invettiva, lotta, nova filosofia

Abstract

According to my hypothesis, Giordano Bruno's polemic nature is never accidental. It rather represents the way in which thought is able to express itself. What I would like to affirm is that his whole philosophical doctrine is, in some way, inspired by a struggle. In order to support this theory, I focus on the *Cena de le ceneri*, a dialogue in which Bruno, in 1584, clarifies and defends Copernican ideas. The acceptance of this new theory, which will shortly involve Galileo as well, forces Bruno to take part in the argument. Heliocentrism, indeed, subverts the whole traditional architecture of culture (and of society), particularly in the "brunian" interpretation. Not only does Bruno refute the centrality of the Earth but he also denies the centrality of all other bodies. Copernican theories, according to Bruno, involve the explosion of the universe: every point becomes the center, the universe is infinite and multiple. The debate about past systems of thought (represented in the dialogue by two ridiculous and violent characters) does not presume any exchange. For Bruno, and Galileo, dialogue does not consist in the representation of a dialectic discussion, but the occasion to ridicule and offend one's opponents, in order to affirm the superiority of the new theories. More precisely, it will be seen how dialogue for Bruno, unlike for Galileo, does not allow him to create an intellectual community of friends. Bruno remains a solitary figure and dialogue for him does not acknowledge any possibility of communication.

Keywords: agon, authority, dialogue, heliocentrism, infinite, invective, new philosophy, rhetorical art, struggle

Alexandra MERLE, « Le débat sur la résistance au tyran dans la littérature politique espagnole des *Comunidades* de Castille à la fin du règne de Philippe II ».

Résumé

Cet article s'intéresse au débat sur la résistance au tyran dans la pensée espagnole du XVI^e siècle, et en s'appuyant sur l'analyse de nombreux traités (ceux de Vivès, Vitoria, Domingo de Soto, Sepúlveda, Las Casas, Ribadeneyra, Mariana, mais aussi Vázquez de Menchaca ou Roa Dávila) montre comment ce débat s'articule avec les événements survenus dans la péninsule ibérique (notamment les *Comunidades* de Castille, dont la répression a un impact durable sur le traitement de cette question, même si le pactisme ne disparaît pas) et en Europe. Dans la seconde moitié du siècle, en effet, les guerres de religion ont pour conséquence une re-confessionnalisation de la réflexion sur la résistance et le tyrannicide, aboutissant à l'acceptation de ce dernier à certaines conditions.

Mots-clés : résistance, tyran, tyrannicide, pactisme, Mariana, littérature politique, *comunidades*

Resumen

Este trabajo se interesa por el debate sobre el derecho de resistencia al tirano en la literatura política española del XVI. Basándose en el análisis de numerosos tratados (los de Vives, Vitoria, Domingo de Soto, Sepúlveda, Las Casas, los jesuitas Ribadeneyra y Mariana, pero también Vázquez de Menchaca y Roa Dávila) demuestra que la evolución de este debate se articula con ciertos acontecimientos históricos, en particular las Comunidades de Castilla y su represión que tiene repercusiones sensibles en la literatura política, aunque no desaparezcan las teorías pactistas y las guerras de religión europeas. Estas provocan en la segunda mitad del siglo la re-confesionalización de la definición del tirano y de la reflexión sobre la resistencia, hasta llegar a la aceptación del tiranicidio con ciertas condiciones.

Palabras claves: resistencia, tirano, tiranicidio, pactismo, Mariana, literatura política, *comunidades*

Abstract

This paper aims to examine the debate on resistance against the tyrant in 16th century Spanish political literature. The analysis of the political thought of several authors (such as Vives, Vitoria, Domingo de Soto, Sepúlveda, Las Casas, Ribadeneyra, Mariana, Vázquez de Menchaca and Roa Dávila) allows to demonstrate that the treatment of this debate is connected with certain events in Spain or in Europe: the repression of the «comunidades» revolt has consequences on political literature, especially on this subject. Later, the Wars of Religion have an impact on the evolution of the definition of the tyrant and on the justification of tyrannicide, with certain conditions.

Keywords: resistance, tyrant, tyrannicide, Mariana, political literature, *comunidades*, contractualism

Claire BOUVIER, « Les controverses à propos des Nouveaux-Chrétiens dans la Compagnie de Jésus : la défense des *convertos* du père Pedro de Ribadeneyra (1526-1611) ».

Résumé

En 1593, la cinquième Congrégation Générale de l'ordre ignacien adopta un statut de pureté de sang. Si la promulgation du décret 52 fut l'aboutissement d'un processus long et complexe, l'argument principal du rejet des *conversos* invoqué par une faction italo-portugaise jésuite fut la spiritualité de ces derniers, jugée exogène à l'ordre. En associant les jésuites proches du Général François de Borgia à des membres néfastes pour le corps de la Compagnie, il s'agissait pour cette faction de déplacer les jésuites espagnols qui avaient contribué à forger la première identité de la Compagnie de Jésus. La tête de file de contestation de l'adoption du décret en Espagne fut le jésuite Pedro de Ribadeneyra. Revendiquant ce qu'il jugeait être l'« esprit du Père » et une interprétation de l'Institut fidèle aux origines, il promut une conception de l'ordre unitaire, exempte de toute discrimination et basée sur le charisme d'Ignace de Loyola, tout en défendant le privilège hispanique lié à la fondation.

Mots-clés : Pedro de Ribadeneyra, Compagnie de Jésus, statuts de pureté de sang, jésuites judéo-convers, controverses

Resumen

En 1593, la quinta Congregación General de la orden ignaciana adoptó un estatuto de limpieza de sangre. Aunque la promulgación del decreto 52 fue el resultado de un proceso largo y complejo, el argumento principal del rechazo a los conversos defendido por una facción italiano-portuguesa jesuita fue la espiritualidad de esos jesuitas, que presentaba como un elemento exógeno a la orden. Al asociar los jesuitas protegidos por el General Francisco de Borja a miembros corruptos, peligrosos para el cuerpo de la Compañía, esa facción intentaba desplazar a los jesuitas españoles que habían contribuido a forjar la primera identidad de la Compañía de Jesús. En España, fue Pedro de Ribadeneyra quien lideró el movimiento que se opuso al decreto. Reivindicando lo que consideraba ser el « espíritu del Padre » y una interpretación del Instituto fiel a los orígenes, promovió una concepción unitaria de la orden, exenta de cualquier discriminación y basada en el carisma de Ignacio de Loyola, al mismo tiempo que defendía el privilegio hispánico heredado de la fundación.

Palabras claves: Pedro de Ribadeneyra, Compañía de Jesús, estatutos de limpieza de sangre, jesuitas conversos, controversias

Abstract

In 1593, the Society of Jesus' fifth General Congregation adopted a purity-of-blood law. Even if the process of adoption was long and complex, the main argument for rejecting the *conversos* was defended by an Italian-Portuguese group of Jesuits who attacked the Jesuits of Jewish lineage's beliefs, supposed to be different from the rest of the order's beliefs. This argument associated some Jesuits close to the General Francisco de Borja with certain members dangerous for the Society, in order to eject Spanish Jesuits who had built the first identity of the Society of Jesus. The decree was contested in Spain, and the leader of the protest was Pedro de Ribadeneyra. Defending the respect of what he called « the Father's spirit » and a vision of the Institute that sought to be closer to origins, he promoted a unitary vision of the order, refusing segregation of any kind, based upon Loyola's charisma, and also defended the hispanic privilege linked to the foundation of the order.

Keywords: Pedro de Ribadeneyra, Society of Jesus, purity-of-blood laws, Jesuits of Jewish lineage, controversies

age

Manuela Águeda GARCÍA-GARRIDO, « Sermons espagnols dans la France moderne : Censure, pouvoir et controverse au temps de la restauration catholique (1598-1611) ».

Résumé

En juillet 1611, le jésuite François Solier traduisit trois sermons espagnols en l'honneur de la béatification d'Ignace de Loyola, proclamée en 1609. Ces sermons suscitèrent aussitôt une controverse politico-religieuse au sein de la Faculté de Théologie de Paris. Celle-ci s'est ainsi résolue à censurer l'ouvrage lors d'une assemblée extraordinaire tenue le 1^{er} octobre 1611. Cet article analyse les raisons qui expliquent la censure et la condamnation unanimes de l'Église gallicane à l'égard de ce sermonnaire, lequel constitue un exemple indiscutable de l'éloquence sacrée du Siècle d'Or espagnol. Il évalue également dans quelle mesure la doctrine des sermons espagnols, ayant exploré les multiples possibilités qu'offrait la scolastique post-tridentine, demeurait incompréhensible pour les théologiens gallicans. Il considère enfin l'importance du sermonnaire en tant que document historique.

Mots-clés : sermons, Espagne, jésuites, XVII^e siècle, Sorbonne, censure.

Resumen

En julio de 1611, el jesuita François Solier tradujo tres sermones españoles en honor a la beatificación de Ignacio de Loyola, proclamada dos años antes. De inmediato, estos sermones suscitaron una controversia político-religiosa en el seno de la Facultad de Teología de París, que decidió censurar la obra en el curso de una asamblea extraordinaria celebrada el 1 de octubre de 1611. Este artículo analiza las razones por las que la Iglesia galicana censuró y condenó este sermonario, ejemplo indiscutible de la elocuencia sagrada del Siglo de Oro español. Asimismo evalúa en qué medida la doctrina de aquellos sermones españoles que exploraron las múltiples posibilidades que ofrecía la escolástica postridentina, fueron incomprensibles para los teólogos galicanos. En definitiva, este artículo reflexiona sobre la importancia del sermonario como documento histórico.

Palabras claves: sermones, España, jesuitas, siglo XVII, Sorbona, censura.

Abstract

In July 1611, the Jesuit François Solier translated three Spanish sermons on Ignatius of Loyola, declared blessed in 1609. Soon thereafter, these sermons ignited a political and religious controversy inside the Faculty of Theology in Paris, which was determined to condemn the work during an extraordinary assembly, gathered on the 1st October 1611. This article analyses the reasons that might explain the unanimous censorship and condemnation of the Gallican Church concerning this collection of sermons, which constitutes an unquestionable example of the sacred eloquence in the Spanish Golden Age. It evaluates, at the same time, how the doctrine of Spanish sermons, having explored the many possibilities offered by the post-tridentin scholastic, remains incomprehensible for Gallican theologians. Finally, it considers the relevance of the sermon as a historical document.

Keywords: sermons, Spain, Jesuits, 17th century, Sorbonne, censorship.

Sarah VOINIER, « Défense et censure d'un jésuite de cour : la controverse autour du Père Jerónimo de Florencia ».

Résumé

Les représentations du jésuite Jerónimo de Florencia ont toujours été un enjeu dans la construction de l'image de la Compagnie du XVII^e siècle à nos jours. La *Carta de defunción* du Père jésuite Juan de Montalvo, rédigée en 1633, au lendemain de la mort du prédicateur royal, montre comment le discours posthume, véritable projet hagiographique, réhabilite cette figure controversée dont l'influence politique à la cour fut grandissante jusqu'à la mort de Philippe III. Les termes de l'éloge dépassent l'excellence de ses qualités pour souligner son désintéressement ainsi que sa parfaite obéissance à l'ordre et à sa mission évangélique. En creux, se dessine une défense à un double niveau, à la fois individuel et collectif, dans un contexte où l'antijésuitisme fait des émules en Espagne. À l'inverse, trois siècles plus tard, le jésuite Antonio Astrain, dans son *Historia de la Compañía*, fait un tout autre choix, celui de dénoncer les vices du Père Florencia pour mieux réaffirmer les valeurs spirituelles et morales de la Compagnie. De la louange à la vitupération, la variation des images de Jerónimo de Florencia prouve la plasticité des arguments de défense de la Compagnie mais aussi sa nécessité dans une Espagne inégalement acquise à sa cause.

Mots-clés : Florencia, prédicateur royal, controverse, image, jésuites

Resumen

Las representaciones del jesuita Jerónimo de Florencia siempre estuvieron en juego en la construcción de la imagen de la Compañía desde el siglo XVII hasta nuestros días. La *Carta de defunción* del Padre jesuita Juan de Montalvo, redactada en 1633, después de la muerte del predicador real, muestra cómo el discurso póstumo, verdadero proyecto hagiográfico, rehabilita este personaje controvertido cuya influencia política en la corte fue creciente hasta la muerte de Felipe III. Los términos del elogio van más allá de la excelencia de sus cualidades para subrayar su desinterés así como su perfecta obediencia a la orden y a su misión evangélica. De forma implícita, se dibuja una defensa a un doble nivel, a la vez individual y colectivo, en un contexto en el que el antijesuitismo llega a convencer en España. Al contrario, tres siglos más tarde, el jesuita Antonio Astrain, en su *Historia de la Compañía*, procede de manera muy distinta al denunciar los vicios del Padre Florencia para mejor reafirmar los valores espirituales y morales de la Compañía. De la alabanza a la vituperación, la variación de las imágenes de Jerónimo de Florencia demuestra la plasticidad de los argumentos en defensa de la Compañía pero también su necesidad en una España parcialmente adquirida a su causa.

Palabras claves: Florencia, predicador real, controversia, imagen, jesuitas

Abstract

The representations of the Jesuit Jerónimo de Florencia have always been an important stake in the construction of the Company's image from the 17th century until today. The *Carta de defunción* written in 1633 by the Jesuit Father Juan de Montalvo immediately after the death of the royal preacher shows how the posthumous discourse – a truly hagiographical project – rehabilitates this controversial figure, who exerted more and more political influence in the court until the death of Philip III. The eulogy goes beyond the man's excellent qualities to emphasize his selflessness as well as his utter obedience to the order and to his evangelical mission. Indirectly there emerges a defence at two levels, both individual and collective, at a time when Anti-Jesuitism was

spreading in Spain. Conversely, three centuries later the Jesuit Antonio Astrain made a radically different choice in his *Historia de la Compañía* as he denounced Father Florencia's vices to better reaffirm the Company's moral and spiritual values. The varying images of Jerónimo de Florencia, which go from praise to vituperation, show how malleable the Company's defending arguments are but also how necessary they are in Spain, a country where support for the Company is uneven.

Keywords: Florencia, royal preacher, controversy, image, Jesuits

Michèle GUILLEMONT, « *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (Madrid, 1599-Lisbonne, 1604) de Mateo Alemán et la controverse *De auxiliis divinae gratiae* ».

Résumé

Cet article prétend revenir au débat fondamental qu'établit Mateo Alemán entre son célèbre *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604) et la controverse *De auxiliis divinae gratiae*. Si celle-ci agite la péninsule ibérique depuis les prises de position des jésuites (Prudencio de Montemayor, Luis de Molina) et des dominicains (Domingo Báñez), elle prend une dimension publique et politique à la fin du XVI^e siècle. Le rappel de ce contexte est nécessaire pour lire l'innovation alemanienne non pas tel un roman dévot, mais comme l'apparition du roman philosophique européen.

Mots-clés : Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604), Controverse *De auxiliis divinae gratiae*, conversion, roman.

Resumen

Este artículo vuelve al debate fundamental que establece Mateo Alemán entre su célebre *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604) y la controversia *De auxiliis divinae gratiae*. Si ésta agita la península ibérica a partir de las tomas de posición de los jesuitas (Prudencio de Montemayor, Luis de Molina) et de los dominicos (Domingo Báñez), toma una dimensión pública y política a fines del siglo XVI. Recordar dicho contexto es necesario para leer la innovación alemaniana no como una novela devota, sino como la aparición de la novela filosófica europea.

Palabras claves: Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604), Controversia *De auxiliis divinae gratiae*, conversión, novela.

Abstract

The purpose of this paper is to re-explore the fundamental debate initiated by Mateo Aleman between his celebrated *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604) and the Controversy *De auxiliis divinae gratiae*. The Controversy did stir discussion in the Iberian Peninsula from the moment the Jesuits (Prudencio de Montemayor, Luis de Molina) and the Dominicans (Domingo Báñez) expressed their respective stances, but it only reached a public and political dimension at the end of the 16th century. It is necessary to recall this context so as to reassess Aleman's innovative narrative, no longer as just a devotional novel, but as the very first manifestation of the European philosophical novel.

Keywords: Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache. Atalaya de la vida humana* (1599, 1604), Controversy *De Auxiliis divinae gratiae*, conversion, novel.

Philippe ROUACHED, « Aristocrates contre *letrados* : la guerre de plume entre le comte de Villamediana et quelques créatures du duc de Lerma ».

Résumé

Durant le règne de Philippe III, la satire politique joue un rôle important dans la concurrence des élites, aristocrates contre *letrados*. Acteur de premier plan dans cette guerre de plume contre les créatures de Lerma, le comte de Villamediana est banni de la cour en novembre 1618 puis il revient pardonné et auréolé du prestige d'un prophète, à l'avènement de Philippe IV. Le corpus poétique étudié, fait d'attaques et de contre-attaques, se compose de dix satires en vers. La remise en cause du lignage aristocratique et la révélation des mœurs scandaleuses de Villamediana sont la principale réponse des *letrados* accusés de corruption. L'examen de sources non poétiques montre que les satires s'appuient sur un fond de vérité qui leur donne un certain crédit et alimente la polémique. Le public est divisé entre ceux qui voient dans ces satires une censure des vices des hommes et ceux qui ne voient que médisance.

Mots-clés : Villamediana, satire politique, transmission manuscrite, favori, Habsbourg.

Resumen

Durante el reinado de Felipe III, la sátira política desempeña un papel importante en la competencia de las élites, aristócratas contra letrados. Protagonista eminente en esta guerra de pluma contra las criaturas de Lerma, el conde de Villamediana es desterrado de la corte en noviembre de 1618 antes de volver, al principio del reinado de Felipe IV, perdonado y aureolado con el prestigio de un profeta. El corpus considerado consta de diez sátiras en verso. El cuestionamiento del linaje aristocrático y la revelación de las costumbres escandalosas de Villamediana son la respuesta principal de los letrados acusados de corrupción. El examen de fuentes no poéticas muestra que las sátiras son en parte verídicas, lo que les da algún crédito y alimenta la polémica. El público se divide entre los que ven en estas sátiras una censura de los vicios de los hombres y los que no ven sino maledicencia.

Palabras claves: Villamediana, sátira política, transmisión manuscrita, valimiento, los Habsburgo.

Abstract

During the rule of Philip III, political satire plays an important role in the competition of elites, aristocracy against *letrados*. A major leader in this paper war against the creatures of Lerma, the count of Villamediana is banned from the court in November 1618. He then returns, being forgiven and showered with the prestige of a prophet, during the rule of Philip IV. The poetic corpus studied consists of attack and counter attack, and is composed of 10 satires in verse. The putting into question of aristocratic lineage and the disclosure of the scandalous habit of Villamediana are the main answers of the *letrados* accused of corruption. The examination of the non-poetical sources reveals that the satires are based on elements of truth, and that gives them a certain credit and fuels the polemics. The public is divided between those who see in these satires the censorship of men's vices and those who see only slander.

Keywords: Villamediana, political satire, manuscript transmission, favourite, Habsbourg.

Alexandra TESTINO, «Querellas políticas en torno al Conde de Oropesa en las postrimerías del reinado de Carlos II».

Résumé

Durant les dernières années du règne de Charles II, les problèmes du gouvernement de la monarchie hispanique – qui perdait peu à peu de sa puissance et de sa force politique – ont connu une notable aggravation, essentiellement due à la crise de succession au trône marquant la fin de la dynastie des Habsbourg. Dans ce contexte l'éminente figure du Comte d'Oropesa se trouve particulièrement impliquée du fait de ses hautes charges ministérielles. Mais au-delà du Comte lui-même, au-delà des querelles, des invectives, des conflits, au-delà des coups bas et des accusations de toute sorte, c'est tout un système qui se trouve alors condamné à travers une rhétorique cinglante où les grands, leurs ambitions et leurs spéculations semblent s'effondrer en même temps que la monarchie.

Mots-clés : Règne de Charles II, premier ministre, favoris, Oropesa, noblesse, querelles politiques, disputes, débats, représentation du gouvernement

Resumen

En las postrimerías del Reinado de Carlos II, los problemas del gobierno de la monarquía hispánica, que perdía poco a poco su poder y su fuerza política, se vieron acrecentados por la crisis de la sucesión al trono y el final de la dinastía de los Habsburgo. En este contexto la figura del Conde de Oropesa se encuentra particularmente afectada a causa de sus altos cargos ministeriales. Pero más allá de Oropesa, de las querellas, las invectivas, las críticas, los conflictos, los golpes bajos y las acusaciones, es todo un sistema que se condena a través una retórica mordaz y punzante, en donde los grandes, sus ambiciones y sus especulaciones parecen desmoronarse a la par de la monarquía.

Palabras claves: Reinado de Carlos II, primer ministro, validos, Oropesa, nobleza, querellas políticas, contiendas, debates, representación del gobierno.

Abstract

During the last few years of the reign of Charles II, the troubles of the government of the Spanish monarchy, which was gradually losing power and political influence, became notably more serious as a result, essentially, of the succession crisis over the throne that marked the end of the Habsburg dynasty. In this context, the distinguished figure of the Count of Oropesa was particularly involved because of the high level of his ministry responsibilities. Yet, beyond the Count himself, beyond the quarrels, the abuses, the conflicts, beyond the low blows, and the accusations of all sorts, an entire system was doomed through the scathing rhetoric in which leading figures, their ambitions, and their speculations seemed to collapse alongside the monarchy.

Keywords: Reign of Charles II, prime minister, *validos*, Oropesa, nobility, political quarrels, disputes, debates, government representation.



Dessin de couverture : Omar Estela
Graphisme : Isadora Espinosa Risolo